

MISS CUMMINS

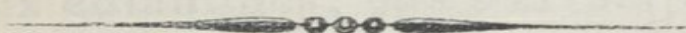
MABEL VAUGHAN



ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR M^{me} HENRIETTE LOREAU



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE VENDENT A LA MÊME LIBRAIRIE

L'allumeur de réverbères, traduit de l'anglais par M. Belin de Launay et
Ed. de Scheffter. 1 vol.

La Rose du Liban, traduit par M. Ch. Bernard Derosne. 1 vol.
Coulommiers. – imp. PAUL BRODARD

MISS CUMMINS

MABEL VAUGHAN

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC l'autorisation DE L'AUTEUR

PAR Mme HENRIETTE LOREAU

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

Tous droits réservés.

MABEL VAUGHAN.

CHAPITRE PREMIER.

Par une belle après-midi d'été, une femme au visage loux et pensif, ayant environ trente-cinq ans, était assise dans un modeste parloir où elle se trouvait seule, et cousait avec activité. Elle habitait la campagne, et la fenêtre basse auprès de laquelle elle était alors ouvrait sur un verger 'inclinant au midi, et tout parfumé de l'odeur du foin nouveau que la brise répandait en passant.

Cette femme avait beaucoup de soucis et peu de loisirs, et il y avait plus d'une heure qu'elle n'avait quitté son ouvrage des yeux, lorsque son attention fut attirée tout à coup par des voix enfantines ; elle s'arrêta au milieu d'une reprise, et, son aiguille entre le pouce et l'index, elle s'appuya sur le rebord de la fenêtre et regarda pendant quelques minutes avec une sérieuse attention un groupe d'enfants qui étaient rassemblés sous un arbre situé en face d'elle. Ils étaient trop loin pour qu'elle pût distinguer leurs paroles ; mais le bonheur rayonnait sur leurs figures, la gaieté éclatait dans leurs cris insoucians, et la joie se reflétait dans leurs mouvements légers. Soit qu'ils courussent après un papillon, soit qu'ils se poursuivissent en se jetant des poignées de foin à la tête, ou que, dans leur exubérante ardeur, ils se missent à courir et à sauter sans but. soit même qu'ils se reposassent au soleil, ils offraient le tableau le plus achevé de l'allégresse enfantine, dont la

vue est si consolante et si douce pour une mère. Bien que suurant de temps en temps à leurs jeux, la femme au doux visage, qui les regardait de sa fenêtre, les observait d'un air plus attentif que la circonstance ne paraissait l'exiger : c'est qu'elle discernait au milieu de leurs plaisirs ce qu'un regard moins vigilant que le sien n'aurait pas aperçu, et elle y voyait de sérieux motifs de réflexion.

Trois des membres qui composaient ce petit groupe étaient ses propres enfants ; mais, bien que par intervalles ceux-ci attirassent son attention et fissent battre son cœur par leur joie innocente, ce n'étaient pas eux qui préoccupaient son esprit d'une façon aussi particulière. Une petite fille dont elle pouvait passer pour la mère adoptive, et qui depuis trois ans habitait sa maison en qualité d'élève, était elle qui fixait ainsi son regard et sa pensée.

Agée de onze ans et l'aînée de la bande joyeuse, cette enfant aux joues roses, au caractère vif, enjoué, à l'esprit aventureux et brillant, était invariablement la directrice de tous les jeux où elle se trouvait mêlée. Toutefois, dans l'occasion présente, elle ne semblait partager qu'incomplètement les plaisirs de ses petits compagnons ; après chacun de ces accès de gaïté où elle les surpassait en folle expansion et les excitait à de nouveaux rires, elle courait bien vite se rasseoir au pied d'un vieux pommier, ramassait un livre usé dans l'herbe où elle l'avait jeté quelques instants auparavant, et semblait absorbée par l'étude pendant quelques minutes. Mais cette ardeur studieuse n'était pas de longue durée. Au premier appel de ses petits camarades, elle jetait de côté le pauvre volume et bondissait avec eux à l'autre bout du verger, d'où elle revenait en nage et tout essoufflée reprendre encore une fois son livre ; c'était alors un malicieux enfant qui lui emportait son chapeau et la défiait de venir le chercher ; puis un lapin favori qui s'échappait de sa cabane et qu'il fallait poursuivre. En vain, après chacune de ces interruptions, essayait-elle d'apprendre ce malencontreux verbe qu'elle aurait dû savoir, et s'efforçait-elle en se bouchant les oreilles de ne pas écouter les voix séductrices de ses petits camarades : sa pensée était ailleurs que dans son livre ; et une main invisible ayant à la fin saisi la malheureuse grammaire qui reposait sur ses genoux, et l'ayant lancée par-dessus le mur, elle se sentit soulagée en la

voyant disparaître, et fut la première à saluer d'un cri de triomphe cette action audacieuse.

Au même instant la cloche se fit entendre ; la petite fille tourna vers la maison un regard de surprise et d'alarme, et se hâtant d'aller rechercher son livre elle se disposa à venir répéter sa leçon, travail dont la cloche avait donné le signal.

Ce fut avec un visage où l'embarras et la contrariété remplaçaient les joyeux rires de tout à l'heure qu'elle se présenta devant son institutrice.

La maîtresse prit le livre que lui donnait l'élève, et sans commentaire écouta la leçon, qui, on peut le supposer, s'arrêta aux premiers mots.

« Je ne peux pas apprendre cette leçon-là, mistress Herbert, elle est trop difficile, dit l'enfant après quelques instants de silence ; et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

– Vous n'avez pas essayé, Mabel, répondit mistress Herbert avec douceur.

– Si, bonne amie, j'ai essayé, j'ai fait tout mon possible, et je n'ai pas pu y réussir ; je voudrais bien ne pas apprendre le latin.

– Faisiez-vous tout votre possible quand vous étiez cachée dans le foin où les enfants ne parvenaient pas à vous trouver ? ou lorsque vous étiez sur la plus haute branche du cerisier, ouvrant de grands yeux pour regarder au fond du nid d'un rouge-gorge ? »

Mabel jeta un coup d'œil rapide vers la fenêtre d'où elle avait été si fidèlement observée, et reporta ses yeux sur la figure affectueuse de mistress Herbert ; y voyant un sourire qui appelait la confiance et qui désarmait sa timidité, elle s'écria avec une franchise enfantine :

« Comment pouvais-je étudier ma leçon quand tout le monde s'amusait autour de moi ?

– Ah ! voilà le secret de votre ignorance, répondit mistress Herbert en attirant Mabel dans ses bras et en essuyant les gouttes de sueur qui perlaient au front de l'enfant. Je vous observe depuis une demi-heure, et je savais très-bien à quoi m'en tenir sur la manière dont vous réciteriez votre leçon. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit ce matin ?

– Vous m'avez dit que c'était ce qu'il y avait de plus difficile dans toute la grammaire.

– Pas tout à fait, mon enfant ; j’ai reconnu que c’était plus difficile que ce que vous avez étudié jusqu’à présent ; mais je vous ai assuré en même temps qu’avec un peu de patience vous en viendriez à bout, et qu’une fois en possession de ce verbe, tous les autres vous sembleraient faciles. Je n’ai pas dit non plus que le verger était un bon endroit pour apprendre votre leçon, ni que le bruit des enfants vous aiderait à la fixer dans votre esprit. Vous auriez dû vous enfermer dans votre chambre et vous appliquer résolûment à votre tâche pendant une heure au moins ; voulez-vous essayer ? »

Mabel jeta un coup d’œil de regret sur le lieu de ses plaisirs et baissa les yeux, qui s’emplirent de grosses larmes.

Après avoir attendu vainement une réponse, mistress Herbert entoura de ses bras la taille de sa pupille ; elle fixa sur le visage de l’enfant un regard plein de douceur qui attira l’attention de la chère petite, et se servit de tous les arguments qui pouvaient exciter son émulation et la pousser à l’effort qu’elle sollicitait d’elle. L’enfant avait de brillantes qualités, mais ne s’était pas encore pliée à l’étude et avait besoin de puissants motifs pour se résoudre à un travail difficile. Mistress Herbert était parfaitement capable de suppléer à ce qui manquait chez son élève, et bientôt elle eut la satisfaction de voir Mabel se redresser peu à peu, s’arracher de ses bras d’un air déterminé, et s’écrier d’un ton résolu : « Je vais étudier ma leçon, bonne amie, et vous verrez que je peux l’apprendre.

– N’oubliez pas ce que je vous disais ce matin, répondit mistress Herbert en laissant tomber sur son élève un regard d’encouragement et d’affectueux intérêt ; n’oubliez pas que, mieux vous saurez cette leçon, et plus les autres vous sembleront faciles. »

C’était le verbe *amare* qui formait aux yeux de Mabel une si effroyable tâche ; elle avait cependant une excellente mémoire et toutes les qualités requises pour étudier fructueusement : aussi, dès qu’elle apporta toute son attention à ce qu’elle devait apprendre, elle surmonta toutes les difficultés en moins de temps qu’on ne lui en avait accordé pour le faire.

L’heure n’était pas expirée qu’elle revenait avec sa grammaire, et la figure rayonnante, demander à son institutrice de lui faire répéter sa leçon, lui assurant qu’elle se l’était dite plusieurs fois d’un bout à l’autre sans en

manquer un mot. C'était vrai ; et l'élève triomphante arriva sans faute jusqu'à la fin du verbe.

« Et voyez donc ! s'écria-t-elle après avoir reçu les éloges qu'elle avait mérités et en reprenant la grammaire des mains de l'institutrice ; voyez donc ! c'est comme vous l'avez dit ; j'ai regardé le verbe suivant ; il ressemble tant à celui-ci, qu'il ne sera pas du tout difficile. » Et Mabel s'empressa de montrer les points de similitude dont elle avait été frappée.

Mistress Herbert, souriant de l'ardeur que témoignait la petite fille, lui indiqua entre les deux verbes d'autres rapports qui lui avaient échappé, la félicita de l'avantage qu'elle venait d'acquérir, et, posant la main sur l'épaule de l'enfant, lui dit d'une voix émue : « Il en est ainsi dans la vie, chère Mabel ; la grande leçon d'aimer une fois apprise, non pas en folâtrant avec insouciance, mais étudiée patiemment et gravée pour toujours au fond du cœur, aplanit toutes les difficultés de l'existence et en éclaire tous les mystères ; mais croyez-moi, mon enfant, il est rare qu'on l'apprenne au milieu des plaisirs d'une vie brillante, tout inondée de soleil. C'est dans le silence et le recueillement de la pensée que nous acquérons la science divine, loin du bruit et des voix joyeuses qui nous entraînent. Ce n'est pas en courant après les folles joies du monde, en jetant au hasard les heures de nos beaux jours, que nous pouvons apprendre par cœur ce grand précepte de la vie ; mais recueilli dans l'amertume, fécondé par nos larmes, il nous donne un jour des fruits pleins de douceur, que nous savourons au milieu d'une joie paisible. Apprenez donc à aimer, chère enfant ; apportez-y toute votre âme, toutes vos forces ; mettez-y la résolution qui vous a rendue victorieuse aujourd'hui, et je serai sans crainte pour votre avenir. »

Mabel ne comprit pas alors toute la portée de ces paroles qui, dictées par un sentiment profond, jaillissaient plutôt sous forme de monologue qu'elles ne s'adressaient à l'enfant trop jeune pour en saisir la signification ; elles ne furent cependant pas perdues pour l'élève de mistress Herbert ; semences fécondes, elles se trouvèrent déposées dans son cœur, où, conservées par la mémoire et mûries par le temps, elles portèrent plus tard les fruits que son institutrice en avait espérés.

Une fois encore, au moment où Mabel, ayant atteint sa dix-huitième année, fut rappelée par son père, ces paroles revinrent aux lèvres de la

généreuse amie qui avait été pour la jeune fille moins une institutrice qu'une mère ; et ce fut le dernier conseil qui, de la bouche de cette femme révéree, tomba dans l'oreille attentive de l'élève qui avait passé près d'elle plus de la moitié de son existence.

« Chère enfant, lui dit mistress Herbert en causant avec elle la veille de son départ, ayez soin, par-dessus toute chose, de vous prémunir contre l'amour de vous-même et de vous exciter sans cesse à la charité universelle ; il n'est pas de moyen plus sûr pour arriver au bonheur, et c'est le meilleur avis que je puisse vous donner pour votre propre salut.

– Pensez-vous donc que je sois égoïste ? Il y a tant de personnes au contraire que j'aime bien mieux que moi-même ! s'écria Mabel, à demi blessée des paroles de son institutrice.

– Votre générosité a toujours été proverbiale parmi nous, et je ne vous accuse d'aucun défaut, chère enfant. Comprenez-moi bien lorsque je vous engage à cultiver l'amour des autres et à le pousser jusqu'à l'oubli de vous-même. C'est parce qu'il vous est naturel d'aimer tout le monde, chère fille, que je vous avertis d'une époque où, au lieu d'être un bonheur et de n'exiger aucun sacrifice, cette disposition affectueuse peut devenir pour vous une cause de chagrin, et vous faire bien souffrir, mon enfant ; c'est lors que je vous recommande d'aimer comme une femme eut et doit le faire. O Mabel ! rien n'est plus perfide que l'attachement pour soi-même ; rien n'est aussi noble, aussi digne de la femme, que ce divin amour qui trouve son bonheur dans le devoir accompli. »

L'émotion faisait trembler la voix de mistress Herbert ; et, si Mabel avait eu besoin d'autre chose que de ces paroles pour être vivement impressionnée, elle l'aurait trouvé sur le visage de son amie, où il était facile de lire que ces conseils qu'elle donnait avec tant de chaleur lui avaient été enseignés par l'expérience, et qu'elle les avait toujours fidèlement pratiqués.

Le regret de quitter d'anciens amis, et d'autre part la joie et l'espérance qu'éveillait chez Mabel la pensée de revenir chez son père, chassèrent pendant quelque temps de sa mémoire le dernier conseil de son institutrice, mais sans l'effacer complètement. Il y a de ces paroles qui, semblables à un murmure venu du ciel, pénètrent jusqu'au fond du cœur ; paroles

simplement dites, à peine écoutées au moment où elles sont prononcées, et dont l'influence durable et profonde est une preuve qu'elles ont été puisées à la source de l'éternelle vérité.

Il en fut ainsi des conseils de cette femme au cœur loyal ; ce n'était pas seulement la force du langage, l'émotion de la voix, ni l'effet des circonstances, qui les gravèrent d'une façon indélébile dans le cœur de la jeune fille, et qui, après de longues années d'oubli, lui rappelèrent la leçon divine dont son âme avait besoin pour sortir victorieuse de ses épreuves.

Bien des mois s'écoulèrent avant que la page où la leçon d'amour était écrite se déroulât complètement aux yeux de Mabel, et ce ne fut qu'après des années de patients efforts qu'elle en surmonta toutes les difficultés ; mais combien ne lui arriva-t-il pas, au milieu de la lutte qu'elle avait à soutenir, de se rappeler cette assurance encourageante, qu'une fois cette leçon bien apprise, le sentier de la vie s'aplanirait devant elle !

N'en est-il pas toujours ainsi ? La femme, dont la véritable mission est d'aimer, ne trouve-t-elle pas dans l'accomplissement de tous ses devoirs un allègement à ses douleurs ? Ne puise-t-elle pas une force infinie dans cet esprit de charité que nous a si magnifiquement enseigné celui dont la vie sur la terre fut une glorieuse manifestation de l'amour dans ce qu'il a de plus parfait.

CHAPITRE II.

Mabel Vaughan était la fille d'un riche négociant de New-York, d'une probité sans tache et d'une capacité remarquable pour les affaires. Bien qu'issu d'une famille éminemment respectable, et jouissant de tous les avantages qui résultent d'une bonne éducation, M. Vaughan n'en était pas moins l'artisan de sa propre fortune, et avait passé par toutes les phases qui conduisent à la position où il était arrivé.

Ayant donc sacrifié ses plus belles années, et avec elles ses plus nobles facultés, à l'acquisition des richesses, il n'avait pas eu le temps de se créer un intérieur ; et ce ne fut qu'au moment où il arrivait à l'âge mûr qu'il songea au mariage. L'influence qu'il possédait alors, jointe à la distinction de ses manières et à sa tournure de gentleman, le tirent accueillir d'une jeune femme brillante dont le charmant visage avait captivé son imagination, et dont la famille était assez bien posée pour que sa vanité fût satisfaite. Mais il n'y avait entre eux aucun rapport de goûts et d'habitudes ; et l'union qui suivit rapidement leur première entrevue n'apporta que peu de bonheur à l'un et à l'autre des deux contractants. M. Vaughan avait espéré trouver au coin de son feu le repos et la tranquillité d'esprit dont il ressentait vivement le besoin : lorsqu'il reconnut qu'il s'était trompé, il chercha dans l'entraînement des affaires l'oubli de la déception qu'il éprouvait dans son intérieur ; tandis que sa femme, après avoir joui pendant quelque temps des plaisirs que son mari refusait de partager, devint la victime de souffrances d'abord imaginaires, et plus tard d'une santé réellement déplorable. Quelque fatale que fût cette absence de sympathie au bonheur des deux époux, ses conséquences furent encore plus funestes pour leurs enfants, surtout pour leur fille aînée, qui leur resta soumise depuis le jour où elle vint au monde jusqu'à l'époque de son mariage. A la naissance de cette fille, M. Vaughan s'était de nouveau détourné des affaires pour concentrer toutes ses affections sur le foyer domestique, où il comptait bien, cette fois, trouver les joies intimes qu'il avait rêvées en se mariant ; mais sa femme ne partageait pas ces tendres aspirations, et un enfant n'était point à ses yeux un motif suffisant pour renoncer à la vie dissipée qu'elle aimait. La petite Louise fut bientôt abandonnée aux soins d'une nourrice et aux gâteries que son père lui prodiguait de temps en temps pour faire compensation à la négligence maternelle. Pendant les six premières années

de sa vie, le pauvre ange occupa seul la chambre d'enfants, et demeura la seule victime de la mauvaise direction qui lui était donnée. Au bout de ce temps-là, un petit garçon, et, quelques années après, une seconde fille, vinrent augmenter la famille de M. Vaughan. Louise fut alors promue à la dignité de compagne de sa mère, qui commençait à souffrir d'une maladie nerveuse, et qui pour se désennuyer entreprit de diriger l'éducation de sa fille aînée. Il en résulta qu'à seize ans Louise dansait à merveille, jouait passablement du piano et excellait dans l'art de la toilette et de la coquetterie féminine. La nature lui avait donné de jolis traits et une taille élégante, dont les préceptes maternels, mis de bonne heure en pratique, lui apprirent à faire valoir les moindres avantages. Elle avait, en dépit de sa jeunesse, acquis, par une étude suivie, ces manières convenues dont la séduction est si puissante auprès de ceux qui ne souffrent pas de ce qu'elles ont d'affecté ; et tout ce qui lui manquait au moral était remplacé avantageusement, aux yeux des personnes qui composaient le cercle de sa mère, par une vivacité d'esprit naturelle et par un caractère dont l'enjouement était devenu proverbial. Quant à son cœur et à son intelligence, ils avaient été complètement oubliés dans son éducation.

Il était donc peu regrettable qu'Henry et Mabel n'eussent presque jamais l'honneur d'être admis en présence de leur mère. Le premier était trop bruyant, la seconde avait trop des manières de son frère pour qu'on pût les introduire dans la chambre de mistress Vaughan, alors même qu'elle les eût trouvés d'âge à profiter de ses conseils ; et les pauvres petits furent livrés entièrement aux soins d'une nouvelle bonne.

Il se trouva par bonheur que cette femme, malgré son ignorance, était à la fois sévère et juste, pleine de droiture et dépourvue d'imagination : il était rare qu'elle pût répondre d'une manière satisfaisante aux questions que lui adressaient les enfants ; mais il est certain qu'elle ne leur apprenait rien de mauvais. Il lui arrivait souvent de contrarier leurs fantaisies, mais jamais de les punir ou de les gronder sans raison ; et, s'il lui était impossible de développer leur intelligence et de les intéresser par des récits instructifs, elle ne leur enseignait du moins aucune erreur et les élevait à l'abri des commérages. Bref, si leurs facultés ne mûrissaient pas aussi vite qu'elles auraient pu le faire sous une autre tutelle, la fâcheuse influence qui avait

corrompu l'esprit de la pauvre Louise leur était épargnée ; et, si leur âme était arrêtée dans son expansion enfantine, les sentiments qu'elle renfermait n'étaient pas flétris dans leur germe.

Henri n'avait pas atteint sa neuvième année que son esprit impatient se révolta contre l'autorité de sa bonne, et qu'ayant obtenu de son père la permission d'aller à l'école, il quitta la maison paternelle, trouva de nombreux camarades, et laissa sa petite sœur privée du compagnon de ses jeux et de sa captivité.

Ce fut bien triste pour la pauvre Mabel, qui se rappela pendant longtemps ces mois interminables où, condamnée à jouer toute seule, elle n'avait d'autres plaisirs, pour varier la monotonie de son existence, qu'une promenade quotidienne avec sa bonne, une courte visite à son père souvent préoccupé d'autre chose que d'elle-même, ou une apparition dans la chambre de sa mère d'où elle ne tardait pas à être bannie pour quelque peccadille enfantine.

Puis arriva la délivrance. Chose douloureuse, hélas ! que la mort d'une mère ait pu être pour sa fille un véritable bonheur ; pourtant il en fut ainsi dans cette occasion, bien que l'œil des anges fût peut-être le seul qui suivît l'œuvre d'amour par lequel une mère indigne fut rappelée de cette terre, pour que la main du père céleste pût choisir à son enfant une meilleure tutelle que la sienne. Les gens du monde qui s'assemblèrent pour rendre les derniers honneurs à celle qui avait été l'ornement de leurs salons, et qui prodiguaient à l'enfant vêtue de deuil et saisie d'effroi les épithètes de : « Pauvre Mabel ! pauvre petite orpheline ! » ces gens à courte vue auraient reculé d'épouvante, si la vérité avait murmuré à leur oreille que la sainte mission confiée aux parents leur est quelquefois retirée par pitié pour leurs enfants.

Mabel venait d'entrer dans sa huitième année lorsqu'elle perdit sa mère ; comme à cette époque elle était seule à la maison, elle devint nécessairement l'objet le plus immédiat des pensées de M. Vaughan. Louise avait été placée depuis peu dans une pension à la mode ; Henry continuait ses études au collège : il ne restait plus qu'à s'occuper de Mabel. M. Vaughan songeait à voyager ; ses affaires se réunissaient à son propre désir pour l'engager à une absence dont personne ne pouvait prévoir la durée :

c'était une raison de plus pour chercher à sa fille un asile qui lui offrît toutes les garanties désirables.

Un soir que l'enfant était assise sur ses genoux et qu'il pensait plus que jamais à l'éducation de Mabel, à son avenir et aux moyens d'assurer son bonheur, il lui vint à l'esprit une de ces idées que le ciel nous envoie, et dont les résultats féconds semblent prouver la céleste origine.

Il avait reçu un mois auparavant la nouvelle de la mort d'un de ses anciens amis, un camarade d'enfance pour lequel il avait toujours eu des sentiments de haute estime et de profonde affection. Il le lui avait prouvé récemment par le prêt d'une somme assez faible aux yeux du riche négociant, mais d'une extrême importance pour son ami, qui, chargé de famille et suivant la carrière des lettres, où il était peu payé, se fût trouvé dans un grand embarras faute de la somme en question.

L'écrivain était mort avant d'avoir pu s'acquitter ; et la lettre que sa veuve avait écrite à M. Vaughan était moins pour informer celui-ci de la perte qu'elle avait faite, que pour lui dire l'impossibilité où elle se trouvait de lui rendre son argent, et pour lui demander de vouloir bien lui accorder du temps. M. Vaughan s'empessa de souscrire à cette requête, donna un soupir de regret à son ami et ne songea plus à cette affaire.

Mais tandis qu'il contemplait la figure de sa fille, et que, réfléchissant à la déception que lui avait fait éprouver Louise, il se promettait de faire élever Mabel tout différemment de sa sœur, il conçut le projet de la placer chez mistress Herbert, la veuve de son ami ; de confier à cette femme instruite et dévouée la mission dont il se trouvait indigne, et de lui déléguer une autorité dont il était incapable de faire un bon usage.

Mistress Herbert était pauvre ; elle avait trois enfants dont elle était le seul soutien, et désirait vivement s'employer d'une manière profitable : elle accepta donc avec joie la proposition que M. Vaughan lui fit sans retard, et qu'il accompagna d'offres pécuniaires extrêmement généreuses. C'est ainsi que Mabel était devenue l'élève de mistress Herbert, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

Nous ne parlerons pas des avantages qui résultèrent de cet événement pour la famille de la veuve. Non-seulement l'arrivée de Mabel réveilla l'espérance chez mistress Herbert et soutint son courage, mais encore elle

lui donna l'idée de fonder un pensionnat qui ne tarda pas à prospérer et longtemps après, lorsque, ayant acquis un revenu qui lui permit de se reposer, l'institutrice vit avec joie ses enfants réussir à leur tour, elle ne manqua jamais de rattacher son bonheur à l'époque où Mabel était entrée dans sa maison. Souvent ainsi les bontés de la Providence se combinent entre elles, et ses plans ont toujours une portée qui dépasse nos prévisions ; mais c'est de leur influence sur Mabel que désormais nous devons nous occuper.

Elle resta dix ans auprès de mistress Herbert, passant la plupart de ses vacances dans cette maison qui était pour elle l'intérieur le plus heureux qu'elle eût jamais connu ; elle ne revint qu'une fois à New-York pendant ces dix années : ce fut à l'occasion du mariage de sa sœur avec un riche banquier ; mariage qui eut lieu à l'époque où Mabel était encore enfant. La maison de M. Vaughan était louée ; et la noce s'était faite chez mistress Vannecker, parente éloignée du côté maternel, qui avait été flattée de chaperonner Louise dans le monde, et qui se vantait maintenant d'être l'auteur de son mariage.

Toute la famille se trouvait rassemblée pour participer aux fêtes nuptiales, dont Mabel profita avec ardeur, et qu'elle se rappela dans la suite comme un rêve brillant plutôt que comme une réalité. A l'exception de cette circonstance, elle ne quitta jamais la pension que pour aller faire une visite annuelle à sa grand'mère, qui demeurait à une journée de l'endroit qu'habitait son institutrice ; cette visite durait plus ou moins longtemps, suivant l'état de la santé de la vieille dame ou la convenance de miss Sabiah, la sœur du père de Mabel, qui vivait avec sa mère et qui en dirigeait le ménage. Toutefois, quelle que fût la durée de ces absences, qui, pour une cause ou pour une autre, n'étaient jamais bien longues, la jeune fille retrouvait toujours avec bonheur sa maîtresse chérie et ses compagnes bien-aimées, qui de leur côté lui faisaient un accueil chaleureux, car Mabel était la joie et la vie de la maison.

Au milieu d'un air pur et sous la direction judicieuse de l'une des femmes les plus éclairées et les meilleures qu'on ait jamais connues, Mabel développa rapidement ces facultés puissantes qui avaient trouvé dans sa première enfance peu de moyens d'expansion.

Mistress Herbert était pieuse et n'épargna aucun effort pour donner à son élève la connaissance et l'amour de la vertu. Douée d'un jugement très-sain et d'une intelligence profondément cultivée, elle s'attacha surtout à guider l'esprit de son élève, à le fortifier et à l'enrichir de trésors impérissables. Elle possédait en outre ces qualités gracieuses qui font le charme de la vie et le bonheur du foyer domestique ; et son exemple encourageait les jeunes filles qui vivaient auprès d'elle à cultiver toutes les qualités et toutes les grâces de leur sexe. Femme de ménage accomplie, s'entendant à merveille à conduire une maison, connaissant tous les genres d'ouvrages à l'aiguille, pliée au travail et à l'économie par de longues années de pratique, elle faisait participer ses élèves aux bénéfices de son expérience ; et chacune d'elles y acquit, à un degré plus ou moins grand, ces qualités indispensables.

Après avoir passé dix ans dans cet intérieur à la fois simple et bien ordonné, où se joignait à l'enseignement le plus élevé l'étude des devoirs les plus humbles, Mabel possédait un fond de connaissances sérieuses, d'excellents principes, un caractère enjoué et l'habitude du travail. Le développement de ses qualités physiques ne le cédait en rien à celui de son intelligence ; le grand air, l'exercice, une nourriture saine, avaient fortifié son corps, tandis qu'elle avait grandi chaque année en grâce et en beauté ; si bien que mistress Herbert contemplait avec une joie mêlée d'orgueil cette belle fleur qui s'était épanouie sous ses yeux.

Lorsque, à l'âge de huit ans, Mabel lui avait été confiée, c'était une enfant timide, aux manières brusques, au langage peu aimable, et complètement étrangère à un travail quelconque. Dix ans plus tard, ce n'était pas seulement une ravissante personne, instruite, spirituelle et d'un caractère affectueux ; à ces brillantes qualités elle joignait encore une franchise, une cordialité de manières qui, prenant leur source dans un cœur ardent et loyal, lui avaient attiré l'amour de ses compagnes.

Toutefois, mistress Herbert n'était pas infaillible, et Mabel n'était pas sans faiblesses. L'excellente femme avait, il est vrai, travaillé de tout son pouvoir à rendre meilleure celle qui, avec ses propres enfants, était le principal objet de ses prières et de ses efforts ; elle était arrivée sans aucun doute à un résultat dont elle pouvait être fière : mais il y avait chez Mabel

de ces défauts que le temps et la vigilance n'avaient pu néanmoins déraciner ; défauts dont mistress Herbert soupçonnait à peine l'étendue, et que les circonstances avaient développés en dépit de tous ses soins. La popularité même dont Mabel jouissait au milieu de ses compagnes avait été pour elle un danger. Elle n'avait pas su échapper aux influences pernicieuses de certains caractères avec lesquels elle s'était trouvée journellement en contact, surtout pendant les dernières années, où le nombre des élèves de mistress Herbert s'était considérablement accru.

Cependant mistress Herbert avait trop de sens et connaissait trop bien la perversité du cœur humain pour croire que Mabel était désormais à l'abri de la tentation et à l'épreuve des assauts de l'esprit du mal. Aussi, lorsque M. Vaughan rappela sa fille auprès de lui, afin de la placer à la tête de sa maison et de lui faire goûter les plaisirs de la ville, l'excellente femme trembla-t-elle en pensant aux dangers qui attendaient son élève au milieu d'un monde où elle n'aurait plus personne pour la guider et la soutenir.

Il n'était pas nécessaire en effet d'être prophète pour prévoir à quel péril Mabel allait être exposée. Déjà mistress Herbert avait observé avec quel orgueil M. Vaughan contemplait la beauté croissante de sa fille ; et plus d'une fois elle avait cru devoir s'opposer à la prodigalité avec laquelle il satisfaisait les moindres caprices de la charmante enfant ; elle connaissait la société légère où mistress Vaughan avait dissipé sa jeunesse, où Louise brillait dans tout l'éclat du triomphe, et où il était sûr que Mabel serait follement encensée.

Elle savait que dans le monde on n'épargnerait rien pour exalter l'orgueil de la jeune fille et pour l'enivrer d'elle-même ; et c'est là ce qui la faisait trembler pour la pureté du cœur de son élève et pour la droiture et le désintéressement de sa conduite.

Elle craignait qu'aux jours d'épreuve, lorsque le devoir serait d'un côté et le plaisir de l'autre, Mabel ne succombât dans la lutte ; elle avait peur que l'égoïsme, la vanité, l'amour du monde, ne finissent par triompher des vertus chrétiennes qu'elle avait mis tant de soin à développer dans le cœur de la jeune fille ; et ne pouvant plus désormais la protéger que par ses prières, elle lui donna pour égide ce précepte si simple et néanmoins si efficace, ce précepte de l'amour chrétien, charme puissant qui triomphe de

l'esprit du mal et qui est l'arme la plus sûre de la femme, soit qu'elle veuille combattre ou simplement se défendre.

Mistress Herbert ne revit plus la jeune fille : non pas qu'elle fût arrachée avant l'heure aux devoirs qu'elle remplissait ici-bas ; mais elles suivaient chacune un sentier opposé. Plus d'une fois Mabel sentit qu'elle serait heureuse de recourir à cette amie éprouvée et de lui demander l'appui de ses conseils et de sa tendresse ; mille choses s'y opposaient toujours. De nouveaux intérêts, complètement étrangers à mistress Herbert, absorbaient la vie de Mabel ; et ce ne fut qu'à de longs intervalles que, même par écrit, elle put confier à l'amie de son enfance les inquiétudes et les douleurs secrètes qui oppressaient son cœur.

Mais il existait entre ces deux âmes un lien spirituel dont le temps et l'adversité ne firent qu'augmenter la force, et qui consistait dans les dernières paroles que mistress Herbert avait dites à Mabel ; paroles suprêmes dont le souvenir, étouffé pendant quelques années, se réveilla peu à peu, d'abord comme un faible murmure, qui, grandissant tout à coup, devint la voix entraînant qui la conduisit à la victoire.

CHAPITRE III.

Les émotions que Mabel éprouva en disant adieu à la demeure de mistress Herbert furent un mélange de peine et de plaisir, suivant la nature des pensées qui agitaient son esprit : tristes lorsqu'elle songeait au passé, joyeuses lorsqu'elle envisageait l'avenir. Certes, si elle avait pu prévoir combien de temps s'écoulerait avant qu'elle remît le pied dans cet endroit que des milliers de souvenirs lui rendaient si cher ; si elle avait pu se figurer

combien les années changeraient les personnes qu'elle laissait derrière elle, combien elles la changeraient elle-même, l'espérance aurait tu son doux murmure, et le regret aurait seul préoccupé son cœur ; mais, naturellement confiante, elle oubliait, en projetant des parties de campagne qui la ramèneraient chez mistress Herbert, et en pensant aux vacances qui permettraient à la veuve et à sa famille de venir la voir, que leur séparation était définitive.

Le moment du départ fut néanmoins une rude épreuve pour sa nature affectueuse. Les collines que franchissait la route lui cachaient depuis longtemps la pointe du clocher de la paroisse, qu'elle croyait toujours voir ses compagnes groupées sur le seuil de la porte où elles s'étaient rassemblées pour lui dire un adieu plein de tristesse. Mais, bien qu'elle fit en un jour ce voyage qui en prend deux ordinairement, elle eut tout le temps nécessaire pour surmonter son chagrin avant d'arriver à New-York ; et, bien longtemps avant qu'elle aperçût la ville, son imagination lui retraçait pour la centième fois les plaisirs qui l'attendaient dans sa nouvelle demeure.

Elle se figurait la réception que lui ferait son père, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps et qu'elle ne connaissait que par de courtes visites ayant parfois entre elles des années d'intervalle. Tous ses souvenirs à cet égard se bornaient à lui représenter un gentleman de grande taille, à cheveux gris, qui, huit ou dix fois depuis qu'elle était en pension, l'avait fait demander au parloir de mistress Herbert ; circonstance qui s'associait dans sa mémoire à un jour de congé, à un présent de grande valeur, et à une promenade en voiture jusqu'à la station du chemin de fer, où elle accompagnait le gentleman au moment de son départ.

Elle ne doutait pas qu'il ne fût le meilleur et le plus indulgent de tous les hommes, car elle n'avait point d'exemple qu'il lui eût refusé quelque chose ; sa montre d'or, ses bagues ornées de pierres précieuses, sa garde-robe amplement fournie, la somme importante qui lui était allouée pour ses menus plaisirs, lui avaient prouvé depuis longtemps combien il était généreux. Elle savait fort bien aussi, malgré le silence qu'il gardait à cet égard, qu'il suivait avec autant d'amour que d'orgueil le développement de son intelligence et de sa beauté, et qu'il se réjouissait à chacune des grâces nouvelles qu'il découvrait chez sa fille. Toutefois, les rapports qu'elle avait

avec lui manquaient de cette familiarité qui produit la confiance. Totalement étrangère à ses habitudes et à sa manière de voir, elle éprouvait une certaine contrainte en présence de son père. Il était encore plus difficile de juger du caractère de M. Vaughan par ses lettres que par ses visites ; bref, il inspirait plutôt à Mabel le respect et la reconnaissance que l'on a pour un tuteur rempli de sollicitude, que l'amour plein d'abandon qui existe ordinairement entre le père et la fille.

Elle sentait néanmoins que cette réserve n'était pas naturelle ; et, aujourd'hui que la maison de son père allait devenir la sienne, son imagination lui disait qu'en la pressant sur son cœur, M. Vaughan renverserait la barrière qui les séparait tous les deux.

Elle connaissait encore moins sa sœur aînée, mistress Leroy, qu'elle n'avait vue que deux fois depuis le mariage de celle-ci, et quelques heures seulement. Un jour elle avait été informée, par un billet écrit à la hâte, qu'une société dont faisaient partie M. et Mme Leroy voyageait dans les environs du pensionnat, et dînerait le jour suivant à la ville voisine, où elle était priée de venir les voir. C'était huit ou dix mois après le mariage, de Louise ; Mabel, encore enfant, obtint de mistress Herbert la permission de se rendre à cette invitation, et revint émerveillée de l'extrême beauté de sa sœur. Cette impression fut loin d'être affaiblie parla visite que Louise fit en grande toilette à Mabel quelques années après, un jour que M. Vaughan était venu voir sa fille ; visite qui exalta encore l'enthousiasme de la jeune pensionnaire pour les charmes de mistress Leroy, et qui fit sur ses compagnes une impression non moins vive. Il en résulta qu'aux yeux de Mabel des relations intimes et quotidiennes avec une femme aussi distinguée étaient à la fois un honneur et une source de félicité.

Elle n'oubliait pas, dans l'accueil joyeux et tendre qu'elle rêvait à son arrivée, de donner l'un des premiers rôles à ses neveux ; deux beaux petits anges qu'elle n'avait jamais vus et qu'elle adorait d'avance. Aimante par nature, passionnée pour les enfants, et possédant au plus haut degré les qualités qui les attirent, ce n'était pas l'un des moindres bonheurs que lui représentait son imagination que de se figurer ces petits êtres accourant pour embrasser leur tante, car elle ne doutait pas qu'on ne leur eût appris à la chérir.

Mais, bien que son père, sa sœur et ses neveux figurassent dans le tableau qu'elle se formait de sa vie future, pas un d'eux n'y occupait le premier plan ; rien dans sa mémoire ne les rattachait au passé, et, quelle que fût l'espérance qu'elle fondât sur ces êtres qui devaient occuper une si grande place dans sa vie, aucune des pensées qu'ils lui inspiraient n'éveillait dans son cœur un de ces souvenirs attendris qui sont l'écho du foyer paternel. A vrai dire, ils lui étaient plus ou moins étrangers, et les conjectures qu'elle formait à leur égard, quelque agréables qu'elle fussent, étaient nécessairement confuses.

Mais il y avait dans sa famille une personne qu'il suffisait de nommer devant Mabel pour qu'elle songeât au bonheur et ne se sentît plus isolée ; un être qu'elle connaissait depuis le berceau et qui avait toujours partagé ses joies et ses chagrins, qui avait été le compagnon de son enfance et le confident de sa jeunesse. L'affection respectueuse qu'elle avait pour son père, l'admiration que lui inspirait sa sœur, étaient pour elle des sentiments nouveaux ; mais, aussi loin que remontât sa mémoire, il lui était impossible de se rappeler une époque où elle n'avait pas aimé son frère. A lui se rattachaient tous les souvenirs de ce premier âge où, délaissés par le reste de la famille, ils se tenaient lieu de tout l'un à l'autre. Mabel avait oublié depuis longtemps l'indifférence de sa mère et de sa sœur, et les salons brillants d'où sa vivacité l'avait toujours fait bannir. Mais la chambre d'enfants était restée dans sa mémoire ; cette chambre où elle jouait autrefois avec Henry, où ils avaient partagé leurs espérances enfantines, et pleuré ensemble sur leurs désappointements communs. Leur affection d'ailleurs ne reposait pas seulement sur ces tendres souvenirs ; tandis que l'absence avait complètement séparé les autres membres de la famille, Henry et Mabel avaient passé tous les ans plusieurs semaines ensemble. Non-seulement Henry ne manquait pas de faire coïncider sa visite à sa grand'mère avec celle de Mabel, mais encore il allait s'établir pendant tout le temps des vacances, sinon chez mistress Herbert, du moins dans le voisinage, regardant comme sienne la maison qui abritait sa sœur. Il ne l'avait pas vue, il est vrai, pendant les deux ans qu'il avait passés à West-Point¹ ; mais Mabel avait été dédommée de cette longue séparation par le bonheur qu'elle avait eu à revoir le jeune cadet en uniforme, et par la joie

mêlée d'orgueil que lui avaient causée les éloges chuchotés par ses compagnes à propos du charmant officier.

Lorsqu'ensuite, quelques mois après, Henry fut chassé de l'École militaire pour avoir pris part à une folle équipée, Mabel admit complètement ses excuses, demeura persuadée qu'il était victime de la plus odieuse injustice, et ne l'en aima que davantage.

Après cette escapade, M. Vaughan avait envoyé son fils passer deux ans dans une université d'Allemagne, et lui avait permis ensuite de visiter l'Europe, visite qui s'était prolongée au delà des intentions du père, et qui venait de se terminer par le retour imprévu du jeune homme.

Cette absence avait encore augmenté dans le cœur de Mabel l'intérêt qu'elle portait à son frère ; elle avait entretenu avec lui une correspondance suivie, qui ne se bornait pas à la simple relation des faits, mais qu'alimentaient l'échange des idées et l'épanchement continu d'une tendresse partagée.

Il n'y avait pas un coin de l'ancien monde où son frère eût mis le pied que l'esprit de Mabel n'eût visité avec Henry ; pas une ville, pas une rivière ou une montagne dont elle n'eût gardé le souvenir comme ayant inspiré au voyageur quelque récit animé, quelque réminiscence historique ou quelque rêve de gloire ; pas un des compagnons du jeune homme qu'elle n'eût en grande estime, par cela seul qu'il avait été l'ami ou le camarade de son frère.

Ils s'étaient donc toujours aimés depuis leur enfance, et chaque année avait resserré les liens qui les unissaient étroitement. Isolés en quelque sorte du reste de la famille, ils avaient reporté l'un sur l'autre toute la puissance de leurs facultés aimantes ; et, quelle que fût l'affection que Mabel accordât à ses autres parents, elle sentait, en approchant de la maison de son père, que la présence d'Henry était la seule chose qui fît pour elle de cette demeure le foyer de la famille.

La nouvelle de l'arrivée d'Henry lui avait été annoncée par la lettre où son père la rappelait à New-York ; c'était même à cette occasion qu'il la faisait revenir, afin de présider les fêtes qui devaient célébrer le retour du jeune homme et réunir la famille si longtemps dispersée.

« Il m'est impossible, lui disait M. Vaughan, d'aller au-devant de toi comme je l'aurais désiré ; mais Louise, les enfants et moi, nous serons là pour te recevoir ; et ton frère est à bord du steamer qui était hier en vue d'Halifax, et qui arrivera demain matin au plus tard. »

Ce fut par une triste après-dînée d'automne que Mabel fit son entrée à New-York. Elle avait fait le voyage avec des amis de M. Vaughan qui avaient offert de la ramener ; et, malheureusement pour l'accueil qu'elle avait rêvé si brillant et si doux, elle arrivait un jour plus tôt que son père ne l'attendait. Un esprit moins joyeux que le sien aurait été certainement assombri par l'aspect morne et glacé qu'avait la maison paternelle au moment où elle en franchit le seuil, par le silence profond qui régnait entre ses murs et par le froid cérémonial avec lequel un vieux domestique l'introduisit gravement dans cette demeure qui était la sienne. D'abord un peu interdite, elle regarda autour d'elle, pensant qu'elle avait pu se tromper de maison, surtout lorsque, en traversant le vestibule, elle entre vit une grande femme habillée de noir, qui franchissait furtivement le palier du premier étage, comme une personne qui désire échapper à une visite.

« C'est bien ici que demeure mon père, M. Vaughan ? demanda Mabel au domestique.

– Certainement, miss, répondit celui-ci ; maison ne vous attendait que demain dans la soirée. »

Une jeune et jolie femme de chambre vint alors offrir ses services à sa nouvelle maîtresse ; et la grande femme vêtue de noir, qui s'était penchée au-dessus de la rampe pour écouter les paroles qu'on échangeait en bas, commença à descendre lentement l'escalier. Mabel leva les yeux, et, à sa grande surprise, elle reconnut sa tante Sabiah, la dernière personne qu'elle s'attendît à rencontrer. Enchantée néanmoins de retrouver une figure de connaissance, elle courut au-devant de la vieille fille, et l'embrassa plus chaleureusement qu'à l'ordinaire, en s'écriant de tout son cœur : « Chère tante Sabiah ! que je suis heureuse de vous voir ! »

Miss Vaughan répondit à sa nièce, en faisant un effort sur elle-même, car elle n'était pas accoutumée à de pareilles démonstrations d'amitié ; et d'une main tremblante elle rajusta son col noir, que Mabel, dans sa joie, avait quelque peu dérangé. Toutefois, malgré la réserve de ses manières, il était

facile de découvrir sur les traits de la vieille miss tous les symptômes d'une satisfaction évidente. Mabel, qui savait que le tremblement nerveux dont miss Sabiah était saisie résultait d'une émotion agréable, prit sa tante par la main et lui fit remonter l'escalier, précédée de la femme de chambre, qui la conduisit à l'appartement qu'elle devait occuper.

« Mais où sont-ils donc, où est Henry ? demanda la jeune fille avec vivacité, lorsqu'elle eut enfin persuadé à sa tante de s'asseoir dans sa chambre.

– On ne t'attendait que demain, mon enfant, répondit la vieille miss ; Henry est allé avec d'autres jeunes gens faire une partie sur la rivière, et ne reviendra que ce soir, probablement fort tard.

– Il est donc arrivé ? a-t-il fait bon voyage ? est-il en bonne santé ?

– Oui, très-bonne ; mais il est tellement changé qu'on le reconnaît à peine.

– Oh ! que j'ai envie de le voir ! » s'écria Mabel, dont les questions roulèrent ensuite sur les autres membres de la famille. Tout le monde était dehors, et M. Vaughan ne devait pas rentrer avant le dîner, c'est-à-dire avant six heures. Mabel, après être arrivée non sans peine à calmer son exaltation, résolut, pour tuer le temps, de faire une toilette que d'ailleurs la poussière et la fumée du voyage avaient rendue indispensable. Elle exigea toutefois que sa tante restât auprès d'elle et voulût bien satisfaire sa curiosité relativement à mille choses qu'elle désirait savoir.

Et d'abord elle était fort étonnée de trouver miss Vaughan chez son père : comment se faisait-il qu'on ne lui eût pas dit un mot de la présence de sa tante ? A cette question, miss Sabiah répondit qu'elle était arrivée le jour précédent et qu'elle avait été occupée toute la matinée à défaire ses malles dans une petite pièce du second étage, qui, se trouvant à l'écart, lui avait semblé préférable à la chambre qu'on lui avait destinée. Depuis un an que sa mère était morte, Sabiah s'était mise en pension dans une famille de son village, et venait aujourd'hui passer quelques mois chez son frère, sur l'invitation spéciale que lui en avait faite celui-ci. Elle parut profondément – blessée de ce qu'on n'avait pas jugé ce fait assez important pour le communiquer à sa nièce. La pauvre fille, hélas ! aurait dû être habituée à l'indifférence et à l'oubli des autres ; mais tout ce qu'elle avait

souffert à cet égard ne l'avait rendue qu'un peu plus susceptible ; son air mécontent et le véritable malaise qu'elle ressentait ne contribuaient pas à égayer la maison, et sa présence répandait autour de Mabel un voile plus épais que celui dont l'approche de la nuit assombrissait la chambre. Le cœur de la jeune fille comprit bientôt la situation d'esprit de sa pauvre tante ; et, quoique désappointée elle-même par l'absence de son frère et de son père, elle fit un effort pour repousser les tristes pressentiments qui l'assiégeaient, et pour consoler une parente qu'en définitive elle avait grand plaisir à retrouver dans sa famille. Elle se dépêcha de terminer sa toilette, et proposa à miss Sabiah de venir avec elle visiter la maison, qu'elle brûlait d'envie de connaître. Tout y était nouveau pour Mabel ; M. Vaughan avait depuis peu fait réparer, agrandir, transformer tout l'intérieur de son hôtel. La dimension des anciennes pièces avait été changée aussi bien que leur destination primitive, et la chambre d'enfants, où Mabel croyait pouvoir se rendre les yeux fermés, était remplacée par une pièce octogone éclairée par le haut et destinée évidemment à faire un atelier de peinture. Miss Sabiah, encore plus étrangère que sa nièce au luxe qu'elle rencontrait partout dans cette maison, et qui, en face de tant d'éclat et de richesse, était frappée d'une sorte d'anxiété respectueuse, éprouvait un certain soulagement à voir de quel pas léger et facile Mabel foulait ces tapis moelleux ; avec quel air d'aisance elle traversait toutes ces pièces magnifiquement meublées, relevait les stores, écartait les rideaux, changeait de place des ornements fragiles que la pauvre créature osait à peine regarder. L'ombre et le silence paraissaient fuir devant la jeune fille, et le poids qui pesait sur le cœur de miss Sabiah se dissipant enfin, celle-ci ne put s'empêcher d'exprimer le bien-être qu'elle éprouvait : Je suis contente, lui dit-elle, que tu sois venue pour apprécier toutes ces belles choses. Tout cela est certainement superbe ; mais jusqu'à présent ces beaux meubles, ces riches tentures, me semblaient ennuyeux à voir ; j'imagine que mon frère partage cette opinion, car il se tient toujours dans la bibliothèque, et il me disait hier qu'il ne s'était pas assis une seule fois dans le salon depuis qu'on l'avait remeublé. Quant à Henry, il a toujours été dehors depuis mon arrivée ; son père lui a demandé ce matin, à déjeuner, comment il trouvait la maison ; j'ai été très-choquée de la réponse qu'il lui a faite, bien qu'à vrai dire elle ne m'ait pas surprise.

– Qu’a-t-il donc répondu ? demanda Mabel.

– Qu’elle lui paraissait aussi bien que pouvait l’être une vieille tombe admirablement restaurée. Mon frère s’est mis à rire et lui a dit : « Sois tranquille, lorsque Ma« bel va être ici, elle agira de façon à égayer tout cela. »

M. Vaughan avait été bon prophète. Déjà, sous l’influence magique de la jeune fille, sa lugubre maison prenait cet air de vie et de gaieté que la jeunesse et l’élégance savent répandre autour d’elles. Des éclats de rire pleins de fraîcheur et d’abandon retentissaient dans les vastes pièces, et les traits rigides de miss Sabiah, perdant peu à peu leur roideur habituelle, commençaient à sourire et à refléter quelque chose de l’animation qui étincelait dans le regard de Mabel. Les serviteurs, aux sons joyeux de la voix argentine de la jeune fille, semblaient s’inspirer de sa présence ; la femme de chambre glissait d’un pas plus libre dans les corridors, et, le cœur plus léger, expédiait la besogne qu’elle avait à finir. Jusqu’au vieux domestique à l’air grave et solennel, qui, en prenant l’argenterie dans le buffet pour la mettre sur la table, se surprit à fredonner le vieil air qu’il n’avait pas entendu depuis l’époque de son enfance.

Il n’est pas de clarté aussi vivifiante que celle qui rayonne d’un cœur plein de jeunesse et de gaieté.

« Allons, tante Sabiah, écoutez votre romance favorite, s’écria Mabel en ouvrant le grand piano qui garnissait l’un des côtés du salon, personne ne sait comme vous apprécier mon talent. »

Et la jeune fille se prit à dire un air simple qu’elle avait trouvé jadis dans un cahier de musique appartenant à sa grand’mère, et qu’elle avait souvent répété en s’accompagnant sur l’épinette de l’aïeule, dans le seul but de plaire à sa vieille tante. Pour Mabel, chanter était aussi naturel que de rire, et il n’y avait rien de bien étonnant à ce qu’elle eût choisi la romance favorite de son unique auditeur. Cet appel à la sensibilité de miss Sabiah n’en fut pas moins irrésistible, et, si l’instant d’avant les saillies pleines de verve qui s’échappaient de la bouche de sa nièce avaient fait naître un sourire sur ses lèvres pâlies, cette légère attention amena au bord de sa paupière une larme qu’elle essuya bien vite et que personne ne put voir. Quelle merveilleuse puissance avait donc cette jeune fille pour faire jaillir

ainsi les sourires et les larmes du fond de ce cœur flétri, qui paraissait fermé depuis si longtemps à toute émotion vive ?

Mabel, sans se douter de l'effet produit par sa romance, en avait à peine chanté quelques phrases, lorsqu'elle bondit en s'écriant : « J'entends la voix de mon père ! » L'instant d'après, elle était au bas de l'escalier. M. Vaughan n'était pas dans le vestibule, mais on l'entendait parler dans la bibliothèque, dont la porte se trouvait précisément ouverte. Un mot plein de tendresse s'échappa des lèvres de Mabel, qui, au moment de franchir le seuil de la bibliothèque, fut arrêtée par la vue d'un étranger qui se tenait près de la cheminée, tandis que M. Vaughan ouvrait un secrétaire à l'autre extrémité de la pièce. Celui-ci, en entendant la voix de Mabel, se retourna immédiatement, et jetant sur la table un rouleau de papiers qu'il venait de prendre dans un tiroir, il s'avança vers sa fille d'un air surpris, releva ses lunettes comme pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, et s'écria en lui tendant la main :

« C'est toi, mon enfant ? est-il possible ! mais d'où viens-tu ? »

Mabel ne répondit que par un sourire, et lut immédiatement sur la figure de son père l'embarras qu'il éprouvait tout à coup en se rappelant la présence d'un tiers, que le premier moment de surprise lui avait fait oublier. Elle-même partageait cet embarras, car M. Vaughan ne lui avait pas présenté l'étranger, qui semblait être un agent d'affaires, et qui étudiait avec attention les plans et les cartes qu'il avait déroulés sur la table.

« Vous êtes occupé, je retourne auprès de ma tante, dit Mabel à demi-voix en s'adressant à son père.

M. Vaughan, retenant toujours la main de sa fille entre les siennes, lança un regard du côté de l'étranger ; celui-ci, qui remuait les papiers avec précipitation et semblait être pressé, adressa tout à coup au riche négociant une question relative à la valeur d'un certain domaine ; et, tandis que son père se retournait pour répondre, Mabel s'esquiva sans bruit et rencontra sa tante, qui s'était enfin décidée à venir la rejoindre.

« Mon père est occupé, dit Mabel, retournons au piano et finissons la romance. »

La romance terminée, Mabel, qui s'arrêtait souvent pour écouter si l'étranger ne s'en allait pas, et qui avait chanté successivement plusieurs

chansonnettes, déclara enfin que ce monsieur était parti, et persuada à sa tante de revenir avec elle dans la bibliothèque ; mais cette fois elle eut encore le chagrin de se trouver importune : les plans étaient toujours étendus sur la table, et son père les examinait soigneusement avec une autre personne dont Mabel ne voyait pas le visage, et qu'elle prit d'abord pour l'individu qu'elle croyait avoir entendu sortir quelques instants avant. C'était M. Leroy, son beau-frère, qui, se retournant vers elle, lui adressa quelques paroles cordiales, bien que d'un air préoccupé ; si préoccupé même qu'il ne s'aperçut de la présence de miss Sabiah que lorsque M. Vaughan lui eut présenté deux fois la vieille fille, en lui disant que c'était sa sœur, et qu'il ne vit pas la roideur glaciale avec laquelle la pauvre miss lui rendit son salut indifférent. Il paraissait agité, mal à son aise, et désirait évidemment reprendre la conversation qu'il avait avec son beau-père avant l'arrivée de Mabel, conversation qui paraissait avoir pour M. Vaughan un intérêt au moins égal.

Celui-ci pourtant refusa de continuer à s'occuper d'affaires, à la grande joie de Mabel, qui commençait à voir d'un œil jaloux ces maudits papiers se placer entre elle et son père et lui dérober l'attention qu'elle voulait attirer.

« Assez pour aujourd'hui, Leroy, dit enfin M. Vaughan, qui ôta ses lunettes ; Mabel vient d'arriver, je l'ai à peine entrevue ; j'aurai demain tout le temps nécessaire, et nous prendrons un parti définitif. Quant à ces fonds d'Orient. . . . » Suivirent quelques paroles à voix basse auxquelles M. Leroy répondit par un signe affirmatif, après quoi il prit son chapeau et se disposa à partir.

Mabel lui demanda comment allait sa sœur.

« Elle est probablement en train de se faire coiffer, répondit-il ; je crois me rappeler qu'elle va ce soir au bal de mistress D. »

Mabel exprima l'espoir d'embrasser Louise le lendemain, si toutefois celle-ci n'était pas trop fatiguée ; et M. Leroy, ayant refusé l'invitation à dîner qui lui était adressée, prit congé de son beau-père.

M. Vaughan rassembla les papiers qui se trouvaient sur la table, les remplaça dans le tiroir, dont il mit la clef dans sa poche ; et cette opération terminée, son visage prit un air satisfait qui semblait dire : « Me voilà enfin délivré des affaires ; je puis maintenant jouir en toute liberté de la société de

ma fille. » Il était naturellement peu causeur, et Mabel avait remarqué plus d'une fois que son père était incapable de soutenir une conversation brillante ; il appartenait à cette classe nombreuse d'individus qui ne s'épanchent que dans l'intimité, et qui ne jouissent de tous leurs avantages que dans le cercle restreint de la famille. Il avait en outre maintes questions à faire à Mabel sur son voyage, sur les personnes qui l'avaient accompagnée, sur l'heure à laquelle elle était arrivée ; et lorsque, approchant son fauteuil de la cheminée, il jeta sur sa fille un coup d'œil plein de tendresse, elle comprit qu'elle pouvait lui répondre avec l'abandon et la familiarité d'un enfant préféré. Peu à peu elle entraîna sa tante à se mêler à la conversation, qui ne tarda pas à s'animer ; et ce petit groupe, réuni depuis quelques instants à peine, eut bientôt l'air d'être formé par des gens qu'une longue habitude de vivre ensemble rapprochait naturellement.

Il était impossible de se méprendre sur l'air de satisfaction mêlée d'orgueil avec lequel M. Vaughan présida le repas du soir. Il réalisait enfin le rêve de toute sa vie ; il jouissait du confort, de la liberté, de la tranquillité pleine de charme du foyer domestique, que l'âge lui avait rendu de plus en plus désirables. Le calme et la dignité de ses manières ne parvenaient pas à dissimuler l'émotion qui lui prouvait une fois de plus qu'il était né pour les joies de la famille ; son affection fraternelle s'apercevait facilement sous la stricte politesse qu'il gardait envers sa sœur ; et, bien qu'il appuyât avec un plaisir non équivoque sur les mots de « ma fille, » ses yeux, en se reposant sur Mabel, révélaient plus d'amour que ses lèvres ne pouvaient en exprimer.

La joie qui se répandit sur les traits de miss Sabiah ne fut pas moins évidente lorsque Mabel insista pour lui faire prendre à table la place d'honneur vis-à-vis de M. Vaughan. La pauvre miss, dans son humilité, avait cru devoir la céder à sa nièce ; et la déférence avec laquelle celle-ci reconnaissait les droits de sa tante flattait l'orgueil ombrageux de la vieille fille, et répandait un baume consolateur sur les blessures nombreuses que son amour-propre avait reçues dans le passé.

La présence d'Henry était la seule chose qui manquât au bonheur du petit cercle.

« Ne l'attends pas, Mabel, lui dit son père en se préparant à sortir ; ni moi non plus, continua-t-il ; j'ai un rendez-vous à neuf heures, et je rentrerai

probablement fort tard ; tu dois être fatiguée, chère enfant ; demain tu auras beaucoup à faire ; Louise viendra te prendre pour courir les magasins, et je ne doute pas qu'Henry n'ait une foule de projets. »

Livrées de nouveau à elles-mêmes, la tante et la nièce retournèrent dans la bibliothèque, où elles s'installèrent auprès d'un bon feu. Mabel prit une chaise basse et, venant s'asseoir à côté de sa tante, elle la pria de lui parler de son voyage, dont elle ignorait les détails.

Miss Sabiah, enchantée de pouvoir raconter les mésaventures qui lui étaient arrivées le jour précédent, commença la narration qui lui était demandée, et trouva dans Mabel un auditeur attentif.

Profitons des instants que miss Sabiah consacre au récit de ses voyages pour jeter un coup d'œil sur l'histoire de sa vie.

La vie d'une vieille fille ! un désert, une page blanche pour l'esprit superficiel, distrait ou insouciant. Mais l'initié qui examine avec soin le passé d'une vieille fille, qui regarde son présent et qui envisage son avenir, ne peut-il pas y découvrir tout un drame poignant, où le conflit des devoirs et des affections profondes s'agite dans le vide, où le souci du lendemain s'unit à la tristesse des souvenirs, et dont l'action est cachée au fond d'un cœur silencieux et brisé ?

Sabiah était la plus jeune des trois enfants d'un estimable négociant bien posé dans sa petite ville, et qui, pendant ses dernières années, avait été directeur de la banque de son canton. La mère de la pauvre miss, femme de ménage remarquable, avait un caractère impérieux et des vues ambitieuses qui furent à peu près satisfaites lorsqu'elle vit son fils réussir dans ses entreprises, et qu'elle eut marié sa fille aînée à un riche propriétaire du voisinage. Quant à Sabiah, elle était jeune à cette époque, et mistress Vaughan disait parfois à ses voisins : « Maintenant que John fait d'excellentes affaires et que Mar guerite est si bien établie, je suis parfaitement tranquille sur le sort de mes enfants. Je ne tiens pas du tout à ce que Sabiah se marie, et, si plus tard elle doit en arriver là, nous avons le temps de veiller à ce qu'elle fasse un mariage aussi avantageux que sa sœur. »

Malheureusement il existait un obstacle insurmontable à ce que Sabiah fût jamais ce que sa mère appelait un mariage avantageux. Tandis que mistress

Vaughan était absorbée par l'établissement de son fils et de sa fille aînée, Sabiah avait donné son cœur à un jeune homme dont l'unique défaut était la pauvreté. C'était le fils d'un malheureux fermier, un garçon instruit, qui aspirait au saint ministère ; et Sabiah, en rêvant de devenir la femme d'un ecclésiastique, ne croyait pas faire injure à la dignité de sa famille. Aussi lorsque, prenant sa mère pour confidente, la pauvre enfant lui avoua son amour, fut-elle surprise autant qu'attristée de la virulence des reproches qui accueillirent sa communication. Mistress Vaughan lui mit sous les yeux la fortune croissante de son frère, la position élevée de sa sœur, et lui demanda vertement si elle voulait apporter le déshonneur dans la maison de son père en s'unissant à une famille de mendiants. On la força de reconnaître qu'il faudrait des années avant qu'elle pût épouser l'indigne objet de ses vœux ; et on finit par la contraindre à rompre un engagement que son père et sa mère ne ratifieraient jamais.

Sabiah était d'un caractère doux et timide ; elle avait été habituée dès l'enfance à obéir aveuglément aux volontés de ses parents. Elle n'osa pas écouter la voix intérieure qui, dans cette circonstance, qualifiait leur conduite de tyrannie ; et, après avoir persisté pendant quelques mois dans ce que sa famille appelait une folie opiniâtre, elle se soumit avec désespoir à la décision que ses parents avaient prise. Mais le chagrin qu'elle en conserva toute sa vie fut la preuve de l'étendue et de la profondeur du sacrifice.

Peu de temps après cette rupture, son amant quitta le village, entra dans le sacerdoce et prit une autre femme. Saabiah resta dans la maison paternelle, accomplissant sa tâche filiale avec patience, et luttant contre un regret qui devait durer jusqu'à sa mort.

Néanmoins le respect et l'obéissance qui l'avaient poussée à l'immolation d'elle-même ne se démentirent pas un instant, et lorsque son père fut atteint de l'affreuse maladie qui après plusieurs mois de souffrance le conduisit au tombeau, le visage pâle de Sabiah, son corps amaigri par l'inquiétude et les veilles, témoignèrent de son dévouement filial, que rien n'avait pu affaiblir.

Cette longue maladie avait porté un coup funeste aux affaires de M. Vaughan ; et sa veuve et sa fille se trouvèrent à sa mort dépourvues de tous moyens d'existence, ne possédant plus que leur maison et quelques acres de

terre improductive. « Elles n'en seront pas moins à leur aise, disaient tout haut les voisins ; John fera une rente à sa mère, et Marguerite est riche." Et plus tard, lorsque la santé de Sabiah s'affaiblit avec l'âge, que ses cheveux grisonnèrent, et que son humeur devint aigre et morose, les commères du village répétaient à l'envi : « De quoi miss Vaughan peut-elle se plaindre ? Elle a une bonne maison, une vie tranquille ; rien ne lui manque. Ah ! elle avait un mari qu'on ne peut jamais contenter, des enfants malades ou qui vous impatientent tout le long du jour ; si elle avait un train de maison comme le mien, une laiterie à soigner et le reste, on comprendrait qu'elle se fâchât de temps en temps et qu'elle parût plus vieille que de raison ; mais telle qu'elle est, n'ayant personne qui la contrarie et pas la moindre peine, sa triste mine et sa mauvaise humeur n'ont vraiment pas d'excuse, »

N'était-ce rien que ces dix années d'une insipide existence variée seulement par les soins minutieux, les économies puériles, les inquiétudes, les soucis qu'impose un faible revenu qu'il faut encore devoir à la générosité des autres ? N'était-ce rien à supporter que les caprices de sa mère, dont l'humeur violente et impérieuse n'avait plus de frein depuis la mort de son mari ? N'était-ce rien que de voir tous ses efforts passer inaperçus, tandis que la moindre omission lui était reprochée comme on l'eût fait à un enfant ; de voir les présents faciles que son frère et sa sœur, fiers de leur fortune, faisaient avec ostentation, être accueillis avec une reconnaissance exagérée, tandis que le sacrifice de sa vie tout entière était reçu avec indifférence ; enfin de n'entendre parler de soi et de son avenir que pour servir de contraste à la position brillante de ces enfants privilégiés qui faisaient la joie et l'orgueil de leur mère ?

Si encore, dans sa foi naïve et simple, ce cœur solitaire eût déposé sa douleur aux pieds de celui pour qui nulle souffrance n'est supportée en vain, toutes ces épreuves n'auraient pas eu le pouvoir de troubler la paix de son âme ; mais si, dans son obéissance aveugle, Sabiah s'était privée de l'amour qui est la consolation et le charme de l'existence, si elle avait accepté sans murmure le sort qui lui était destiné, elle n'avait pas su y reconnaître la main du Père céleste qui l'attirait vers lui.

Était-ce donc une chose étrange que son cœur eût fini par se glacer ? et pouvait-on s'étonner qu'après avoir été contrainte d'étouffer ses affections,

sans cesse blessée dans son orgueil, froissée dans sa délicatesse, la pauvre créature fût devenue irascible, taciturne et défiante ? Elle s'était abreuvée à une coupe trop amère pour que le fiel n'eût pas pénétré jusqu'à son cœur.

Et cependant la sensibilité n'était pas éteinte au fond de ce cœur aigri ; la source de vie existait encore dans un coin de ce désert ; source unique, mais profonde, et qui pouvait suffire à fertiliser cette nature stérile : car il y avait un être au monde pour qui Sabiah avait toujours éprouvé un tendre intérêt, et cette personne chérie était sa nièce Mabel.

Cette affection pour l'entant de son frère se liait étroitement chez la vieille fille au sentiment familial qui formait l'un des traits les plus frappants de sa nature, et que des années d'injustice n'avaient pu affaiblir. C'était parce que Mabel portait le nom de sa grand'mère Vaughan que tout d'abord elle avait eu des droits à l'amour de sa tante. Ce détail semblait la rattacher plus particulièrement aux Vaughan et l'éloigner de la famille fashionable de sa mère, pour qui Sabiah éprouvait une crainte respectueuse mêlée d'inimitié. En outre, la manière dont elle avait été élevée, son absence du toit paternel, qui avait dû laisser vacante sa tendresse filiale, permettaient à la pauvre tante d'espérer une plus grande part dans l'affection de sa nièce.

Cette partialité en faveur de Mabel s'était nécessairement accrue par les visites que la jeune pensionnaire avait faites chaque année à mistress Vaughan, et dont nous avons parlé plus haut. Elle était alors complètement abandonnée aux soins de sa tante et n'avait même pas d'autre société que celle de la vieille fille, depuis l'époque où Henry avait quitté le collège. Sabiah bénissait la peine qu'elle prenait pour sa nièce ; c'était la seule œuvre d'amour qu'elle fît dans toute l'année ; et la gaieté de l'enfant jetait sur son existence monotone un reflet lumineux dont elle gardait le souvenir.

Mabel de son côté appréciait les bontés de sa tante et répondait à sa tendresse. Elle se fatiguait bientôt, il est vrai, de la vie qu'elle menait chez sa grand'mère et attendait avec impatience le moment où elle retrouverait ses compagnes : car il faut avouer que la maison de mistress Vaughan offrait peu de distraction à une jeune fille ; néanmoins, Sabiah avait acquis la certitude d'avoir une place dans le cœur de sa nièce. Mabel confirmait de plus en plus cette heureuse conviction par le plaisir croissant qu'elle

paraissait trouver dans la société de la vieille miss, et par les expressions d'affectueuse gratitude qu'elle ne manquait pas de lui adresser dans chacune de ses lettres.

Mais elle ne savait pas combien ces paroles étaient douces au cœur de la vieille fille, combien ses lettres étaient relues avec bonheur. Elle ignorait avec quelle émotion ces trésors étaient recueillis et conservés ; elle ne se doutait pas que le profond amour qu'elle inspirait à Sabiah était le seul sentiment vivace d'un cœur desséché qu'elle pouvait rappeler à la vie ou laisser complètement s'éteindre dans l'amertume et l'abandon.

Qu'elle était loin de penser à la responsabilité qui pesait sur sa tête ! Et cependant, sans en avoir conscience, elle s'acquitte de la mission qui lui est dévolue, tandis qu'assise aux pieds de sa tante, les yeux fixés sur son visage, elle prête une oreille attentive aux mésaventures et aux alarmes que miss Sabiah lui raconte, et prouve par l'expression de ses traits, qu'éclaire la flamme du foyer, l'intérêt sincère qu'elle prend à la narration qu'elle écoute.

CHAPITRE IV.

Deux ou trois heures s'étaient écoulées depuis le départ de M Vaughan ; le dernier voyage de miss Sabiah avait été narré dans ses moindres détails et avait évoqué d'anciens souvenirs qui avaient été racontés avec la même complaisance ; la vieille miss commençait à manifester de la fatigue. Mabel, qui n'éprouvait pas moins de lassitude, ne voulait pourtant pas "aller

se coucher avant d'avoir vu son frère ; mais prenant pitié de sa tante qu'elle soupçonnait d'avoir fait déjà deux ou trois sommes, elle lui proposa de demander si le gaz était allumé au premier étage et de monter ensuite dans leurs chambres, bien résolue, quant à elle, à revenir attendre Henry dans la bibliothèque. Cette proposition ayant été approuvée par miss Sabiah, Mabel s'était levée pour appeler un domestique, lorsqu'au même instant la sonnette de la rue se fit entendre. Des voix féminines entrecoupées d'éclats de rire résonnèrent bientôt dans l'antichambre ; la porte s'ouvrit, et plusieurs femmes en toilette de bal se précipitèrent sans façon dans la bibliothèque, à la grande surprise de Mabel et au désappointement de sa tante, dont l'envie de dormir fut dissipée tout à coup par cette arrivée inattendue. L'étonnement de Mabel fut bientôt remplacé par une joie sincère, lorsqu'à la tête de ce groupe joyeux elle reconnut mistress Leroy, qui souriait de la confusion occasionnée par leur entrée bruyante, et qui lui adressa la parole d'une manière pleine de grâce et de tendresse. Après avoir souhaité la bienvenue à sa sœur, Louise se retourna du côté de sa tante qui se tenait dans toute sa roideur en face du divan, et dont elle toucha le bout des doigts avec indifférence, tout en regardant la toilette de la vieille fille d'un air quelque peu méprisant.

Pendant ce temps-là, Mabel examinait de son côté les compagnes de sa sœur ; l'une d'elles était une femme de quarante et quelques années, vêtue d'une robe de brocart de toutes les couleurs et portant des plumes dans les cheveux. Après avoir déclaré qu'elle n'avait pas besoin d'être présentée à Mabel qu'elle aimait déjà en mémoire de sa mère et par amour pour Louise, son amie la plus intime, elle lui présenta sa fille, une sylphide habillée de tarlatane, qui serra la main de Mabel avec chaleur, en pressentiment de l'amitié que sa mère espérait bientôt voir exister entre elles deux. Mabel était aussi flattée que ravie ; elle croyait que ces dames avaient quitté le bal de très-bonne heure tout exprès pour venir lui souhaiter la bienvenue, et elle répondait à leurs avances avec une effusion proportionnée à la gratitude qu'elle croyait leur devoir.

L'émotion qu'avait produite leur arrivée n'était pas complètement apaisée que la sonnette s'ébranla de nouveau ; cette fois Mabel ne pouvait s'y méprendre : c'était bien le pas de son frère qui traversait la salle ; au

même instant la voix d'Henry vint frapper son oreille, et oubliant toute politesse, elle quitta ces dames sans plus de cérémonie et s'élança au dehors.

Les visiteuses se regardèrent avec surprise ; mais leurs conjectures relativement à la conduite de la jeune fille ne furent pas de longue durée ; Mabel rentra bientôt avec son frère, qui, sans s'apercevoir de la présence de ces dames, l'attira vers l'endroit le plus éclairé de la pièce, et, après avoir examiné ses traits avec une satisfaction évidente, scella son approbation de plusieurs baisers venus du cœur.

Mistress Vannecker, l'aînée de ces dames, crut devoir en ce moment révéler sa présence par un bruyant éclat de rire, que sa fille accompagna d'un léger ricanement, tandis que mistress Leroy s'écria d'un ton de reproche :

« Henry ! mais vous êtes bien démonstratif ! »

Le jeune homme, sans paraître troublé le moins du monde de ce qu'on avait surpris son affection pour sa sœur, salua ces dames et leur présenta ses hommages avec une aisance parfaite.

Mistress Vannecker se mit à le plaisanter sur son enthousiasme fraternel ; Mabel, encore toute rouge, s'appliqua vainement à faire causer miss Victoria, qui n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Henry, et la conversation devint bientôt générale.

Si Mabel avait eu la liberté du choix, elle aurait certainement mieux aimé être seule avec son frère que de le revoir ainsi au milieu d'une réunion bruyante : mais une fois son parti pris à cet égard, elle n'imaginait rien de plus charmant que ce bruit confus de voix amicales, dont l'arrivée d'Henry avait accru l'animation ; rien de plus amusant que la discussion des plans qu'on formait autour d'elle ; rien de plus flatteur pour son amour-propre que de se voir l'objet plus ou moins direct de ces parties de plaisir auxquelles on attachait une si grande importance.

Et tout heureuse qu'elle était, méchante enfant, elle ne voyait pas que sa pauvre tante Sabiah, le dos tourné à leur cercle joyeux, regardait les tisons d'un air embarrassé. Elle oubliait que sa sœur, aussi bien qu'elle-même, en négligeant de présenter leur tante à ces dames, l'avaient exclue, pour ainsi dire, de la conversation.

Henry, tout en exprimant ses regrets de ne pas s'être trouvé à l'arrivée du bateau à vapeur pour recevoir Mabel, paraissait enchanté de l'excursion qu'il avait faite dans la journée et qui lui avait fourni, disait-il, l'occasion de se procurer deux chevaux comme il n'y en avait pas dans tout New-York.

« Mon père m'avait donné plein pouvoir pour faire cette acquisition, poursuivit-il, et non-seulement je voulais que Mabel fît sa première sortie avec ses propres chevaux, mais encore j'avais décidé que ce serait le plus merveilleux attelage qu'on eût jamais vu dans Broadway.

– La première sortie de Mabel sera pour visiter les magasins et non pas pour Broadway, s'écria Louise ; j'ai, moi aussi, plein pouvoir de mon père, et il s'agit d'emplettes d'une importance tout aussi grande que celle de votre attelage ; si vous voulez remettre votre promenade au lendemain, je veillerai à ce que Mabel ait un chapeau qui soit digne de la circonstance, ajouta-t-elle en riant. Mais ne venez-vous pas au bal ? »

Avant qu'Henry eût pu répondre à cette question, mistress Vannecker lui démontra qu'il lui était impossible de ne pas les accompagner, et sa fille ajouta d'une voix persuasive : « Oh ! je suis bien sûre que mademoiselle votre sœur vous excusera ; elle a voyagé toute la journée. Jamais on n'aura rien vu d'aussi splendide, et mademoiselle doit être trop fatiguée pour jouir de votre présence. »

Mabel eut quelque difficulté à comprendre que ces dames allaient au bal à cette heure avancée, au lieu d'en revenir, comme elle l'avait supposé ; et, dans son ignorance des usages de la ville, trahissant les habitudes qu'elle avait prises à la campagne, elle fournit un nouvel argument à miss Victoria auprès d'Henry, qui, disait-elle, ferait un acte de charité en laissant Mabel se coucher à son heure ordinaire.

Mabel accompagna sa sœur et ses nouvelles amies jusqu'à la porte de l'antichambre, finissant d'écouter les projets que mistress Leroy formait pour le lendemain ; et, tandis que son frère conduisait ces dames à leur voiture, elle revint dans la bibliothèque en s'écriant : « Oh ! n'est-ce pas ma tante, comme ma sœur est jolie !

– Très-Jolie, répondit miss Sabiah d'un ton rempli d'aigreur ; je voudrais seulement qu'elle le sût un peu moins. Elle et cette petite miss, qu'on appelle je ne sais comment, n'ont pas fait autre chose que de se regarder

dans la glace pendant tout le temps qu'elles sont restées ici ; je ne vois rien de plus ridicule, de plus impertinent. »

Et la vieille fille se leva, comme poussée par un ressort, d'un air qui semblait dire :

« A présent qu'elles sont parties, je suppose qu'on peut aller se coucher.

– Quelle bonté de leur part ! dit Mabel en montant l'escalier avec sa tante ; se déranger pour venir me voir, quand elles allaient au bal !

– C'est précisément pour cela qu'elles sont venues, répondit Sabiah toujours avec la même aigreur. Je déteste les gens qui font tant d'embarras ; ils se trompent bien s'ils croient m'éblouir avec tout leur froufrou. »

Mabel ne pouvait néanmoins s'empêcher d'attribuer cette visite à l'amabilité de ces dames ; et, se rappelant pour la première fois l'exclusion qu'on avait paru faire de sa tante, elle soupçonna que la négligence dont celle-ci avait été l'objet pouvait bien entrer pour beaucoup dans l'amertume de ses observations.

Désirant lui faire oublier ce qu'elle avait eu à souffrir dans cette circonstance, Mabel accompagna la vieille fille jusqu'à sa chambre, lui montra la manière de lever les stores, de diriger le gaz, toutes choses inconnues à miss Sabiah, et lui fit pour le lendemain plusieurs propositions qui devaient ajouter à son bien-être et au confort de son appartement.

Sabiah parut très-satisfaite de ces petites attentions ; sa figure s'adoucit peu à peu, et, lorsqu'elle souhaita le bonsoir à Mabel, le son de sa voix prouva suffisamment qu'elle ne trouvait rien à blâmer chez sa nièce favorite, quelle que fût d'ailleurs la cause de son mécontentement.

Comme elle descendait de chez sa tante, Mabel remarqua un vif rayon de lumière qui s'échappait d'une pièce attenante au salon et dont la porte, fermée jusqu'à présent, était légèrement entr'ouverte. Au même instant la voix d'Henry se fit entendre à l'intérieur de cette pièce et la pria d'entrer.

À sa grande surprise, elle le trouva en robe de chambre et en pantoufles, étendu nonchalamment sur un sofa et ne paraissant pas du tout disposé à se rendre au bal.

Elle lui en avait supposé l'intention, d'après l'intérêt avec lequel il avait écouté les instances de Victoria, et elle lui en fit la remarque. « Aller au bal le soir de ton arrivée ! s'écria-t-il en réponse à l'étonnement qu'elle lui

manifestait ; aller au bal quand il y a quatre ans que je ne t'ai vue ! Tu me supposes donc une bien grande passion pour la danse ou bien peu de tendresse pour ma sœur ? Tu n'es pas fatiguée, du moins tu n'en as pas l'air, » poursuivit-il en attirant Mabel et en la faisant asseoir à côté de lui.

Non-seulement la joie de retrouver son frère tout aussi affectueux pour elle qu'il l'était autrefois avait chassé de l'esprit de Mabel jusqu'au souvenir de sa fatigue ; mais encore les moindres objets dont elle était environnée la charmaient au point de lui faire oublier toute lassitude. La petite pièce où elle venait d'entrer, et qu'elle voyait pour la première fois, semblait à la jeune pensionnaire un abrégé de toutes les merveilles. La richesse des salons et de la bibliothèque, les vastes antichambres, le splendide escalier, les somptueux ameublements qu'elle avait vus dans le jour lui avaient plu par leur magnificence et lui avaient fait concevoir une haute idée de la fortune de son père ; mais il y avait dans le boudoir où elle se trouvait actuellement quelque chose de plus, qui témoignait d'un goût éclairé dont Mabel savait apprécier le mérite, en dépit de son insouciant gaité. Les draperies des murailles et des fenêtres donnaient à cette petite pièce un air de calme et de solitude que l'on ne trouvait pas dans le reste de la maison ; des fleurs aux parfums exquis remplissaient une jardinière d'un travail délicat ; pas de dorures, pas de luxe miroitant dont l'œil fût ébloui ; mais quelques tableaux de maîtres dont Mabel fut vivement impressionnée, quelques vases d'une forme classique, des meubles incrustés d'un goût parfait, une table de Boule, une petite bibliothèque remplie d'ouvrages de choix, quelques statuettes charmantes, éclairées par la douce lumière que versait une lampe d'albâtre curieusement travaillée.

Henry examinait avec bonheur le visage de Mabel, où se reflétaient la joie et l'enthousiasme que lui faisait éprouver chacun des objets qu'elle découvrait successivement. « Oh ! que tu as un délicieux cabinet ! s'écria-t-elle enfin.

– Moi ! répliqua Henry ; tu ne penses pas que tous ces colifichets aient pu m'être destinés. Je ne réclame ici qu'une petite place sur un coin du sofa ; tout le reste est bien à toi. »

C'était trop d'émotions pour la jeune fille ; elle s'était levée pour examiner de plus près les objets d'art qu'elle avait sous les yeux ; mais,

lorsqu'elle entendit son frère lui déclarer que tout cela lui appartenait, elle se glissa rapidement derrière lui pour cacher les larmes que la joie faisait jaillir de ses yeux ; et, appuyant sa tête sur l'épaule d'Henry, elle essaya de lui exprimer par ses caresses combien elle était reconnaissante : car elle pensait avec raison que tous ces trésors avaient été recueillis par son frère pendant le cours de ses voyages.

« Tu es trop prodigue de remerciements, lui dit Henry d'un air enjoué. Il ne m'en a rien coûté de dépenser l'argent de mon père à toutes ces bagatelles ; et, si j'en excepte quelques livres, je ne me suis pas même occupé du choix de toutes ces babioles. Mon seul mérite est d'avoir fait en sorte qu'elles arrivassent en bon état ; j'ai eu toutes les peines du monde à les faire emballer convenablement et à les sauver de toutes les douanes dont j'ai eu à subir la visite. Je n'aurais fait cela pour personne, il fallait que ce fût pour toi ; mais, puisque tu es satisfaite, je suis bien payé de toute la peine que j'ai prise. Parles-tu l'allemand ? poursuivit-il en se dirigeant vers la bibliothèque.

– Non, mais je le lis un peu, répondit Mabel.

– Tu l'étudieras avec moi, et tu l'aimeras bientôt, répondit Henry ; nous lirons ensemble toute cette belle poésie ; je veux t'apprendre à jouir de Schiller et de Klopstock.

– Tu veux bien de moi pour élève ? ah ! quel honneur ! s'écria Mabel. C'est ici que tu viendras me donner mes leçons.

Henry, qui tenait à la main l'un des livres allemands qu'il avait pris sur l'étagère et qu'il feuilletait avec l'intérêt d'un homme qui parcourt un auteur favori, replaça le volume sur la tablette, et, secouant la tête : « La seule difficulté que je vois à cela, dit-il, c'est l'avantage qu'auront sur moi notre sœur et mistress Vann et compagnie, qui absorberont tout le temps dont tu crois pouvoir disposer. Louise est une femme à la mode, comme tu le seras toi-même dans huit ou dix jours, » ajouta-t-il gaiement.

Mabel se défendit avec chaleur de cette accusation : une femme à la mode ! jamais. Elle irait dans le monde, et y trouverait certainement du plaisir ; mais elle n'en faisait pas moins le projet de se livrer à l'étude et d'entretenir une correspondance étendue avec ses amies de pension. Son frère sourit avec bonté, mais d'un air incrédule, et jeta sur le visage de Mabel

un regard d'admiration qui semblait dire : « Le monde te réclame ; et, que tu le veuilles ou non, il aura bientôt fait de t'entraîner. »

On ne répond pas à un sourire, si expressif qu'il puisse être ; et Mabel, sans avoir l'air de comprendre celui de son frère, s'approcha d'une Terpsichore placée dans un retraits de la muraille. Après lui avoir dit combien il aurait été fâcheux qu'une aussi adorable chose eût été brisée dans le voyage, elle demanda quelle était la personne à qui elle était redevable du choix de cet objet délicieux, puisque Henry, disait-il, ne s'était occupé que des livres.

« Est-ce un artiste qui t'a signalé cette véritable perle ?

– Non, j'ai eu mieux que cela ; Dudley était avec moi en Italie et m'a accompagné dans la plupart des ateliers et des collections que j'ai visités. Non-seulement il a un goût parfait, mais encore il se vantait de connaître le tien. Il a insisté vraiment d'une manière ridicule pour me faire prendre ce génie de la musique, affirmant qu'il n'avait rien vu dans tous nos voyages qui dût te faire autant de plaisir. Comme cette Iris ; il a fallu absolument l'acheter à n'importe quel prix : il m'assurait avec une confiance imperturbable qu'elle serait pour toi d'une valeur infinie ; j'ai dû le croire sur parole. Je désire vivement que tu connaisses Dudley, Mabel ; c'est un homme admirable. »

Mabel se retourna pour examiner le tableau dont il était question, et pour cacher sa rougeur, car ce n'était pas une chose peu flatteuse que d'avoir occupé l'attention d'un homme aussi éminent que Dudley.

Bien que ce dernier eût quelques années de plus qu'Henry, il l'avait accompagné pendant la plus grande partie de ses voyages ; il avait parcouru à pied avec lui la Suisse, l'Allemagne et presque toute l'Italie : d'où il résultait que Mabel, à qui son frère dans ses lettres parlait sans cesse de son ami, avait conçu l'intérêt le plus vif pour Dudley, et la plus haute estime pour les talents et l'esprit de ce gentleman. Elle sentait fort bien que sa correspondance hebdomadaire avec Henry l'avait fait également connaître à Dudley, et qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il eût deviné ses goûts ; mais elle n'en était pas moins flattée de voir qu'il avait pris la peine d'étudier son caractère, dont l'enthousiasme pour les arts formait l'un des traits principaux.

« A quelle époque revient-il ? demanda Mabel avec une apparente indifférence.

– Probablement dans trois semaines ; nous devions revenir ensemble, mais il a été retenu à Paris. Toutes les femmes l’admirent ; on se l’arrache ; c’est à qui le recherchera ; je voudrais savoir ce qu’il pensera des chevaux que j’ai achetés aujourd’hui.

– Il se connaît en chevaux ? demanda Mabel avec surprise.

– Je n’en sais rien ; je ne pense pas qu’il sache le premier mot de ce qui est relatif aux qualités et aux défauts d’un cheval ; mais il lui suffit d’un coup d’œil pour juger d’un attelage, comme de toute autre chose, et je m’en rapporterais à lui pour apprécier n’importe quelle acquisition. »

Henry s’arrêta au milieu de l’éloge qu’il faisait de son ami en entendant rentrer son père ; il regarda à sa montre, et, se blâmant d’avoir fait veiller Mabel jusqu’à une heure aussi avancée, il la quitta, bien qu’elle fût tous ses efforts pour lui persuader qu’elle n’était pas fatiguée.

M. Vaughan, apercevant de la lumière et entendant la voix de ses enfants, entra dans le cabinet, gronda sa fille de ce qu’elle n’était pas encore couchée, lui dit un bonsoir affectueux ; et, quelques minutes après, Mabel était livrée à ses propres pensées, dont la nature enivrante lui permit à peine de dormir quelques heures de cette nuit, – la première qu’elle passait depuis dix ans dans la maison de son père.

Combien chaque membre de la famille avait de bonté pour elle ! que d’amour et d’orgueil ne leur inspirait-elle pas ! Avec quelle intelligence et quelle délicatesse tous ses besoins, tous ses désirs, n’avaient-ils pas été prévus ? La générosité de son père était au delà de tout ce qu’elle avait rêvé. Et son frère ! quel accueil plein de chaleur et de tendresse ! quels doux instants elle passerait avec lui ! Sa sœur lui apparaissait ensuite comme un type gracieux des beautés de ce monde élégant et choisi, où elle-même allait bientôt paraître, et où elle prévoyait les triomphes qu’elle ne manquerait pas d’obtenir.

Mais elle ne songe pas aux paroles que mistress Herbert a pris tant de peine à graver dans sa mémoire. Elle ne pense plus à la dernière leçon que lui a donnée sa douce institutrice ; elle oublie le devoir que chaque faveur du sort impose à celui qui en est l’objet ; elle ne, se rappelle pas l’obligation

qui ressort du privilège ; et, voyant déborder pour elle la coupe du bonheur, elle ne songe point à se demander quelle est la main qui l'a remplie. Non pas que son cœur soit ingrat et que la satisfaction égoïste ait paralysé chez elle les émotions généreuses : l'amour rayonne dans son sourire, la gratitude étincelle dans son regard, et la foi profonde qu'elle a dans l'affection d'autrui prouve la sincérité de sa nature loyale et généreuse.

Mais, hélas ! son amour ne s'adresse pas à celui dont la céleste bonté l'a comblée de tant de bienfaits. Son œil humide ne se lève pas avec reconnaissance vers la source divine d'où s'échappent toutes ces faveurs ; sa foi ne repose pas dans celui qui seul ne trompe pas notre confiance. Elle n'a point encore appris la sainteté de sa mission ; elle n'en connaît pas les devoirs et n'en pressent pas les douleurs. Pour l'instant, son unique affaire est d'être heureuse, et sa joie d'être aimée.

Bien encore si, lorsque l'autel du plaisir sera brisé, lorsque la vie aura cessé d'être une fête continuelle, lorsqu'enfin elle s'éveillera de son rêve, elle peut consacrer son âme au service de celui dont l'amour vous donne, au milieu d'une vie d'épreuves, un avant-goût des joies du ciel.

CHAPITRE V.

Mistress Leroy occupait le second étage d'un hôtel fashionable. La tenue d'une maison lui répugnait tellement, et d'ailleurs elle s'en acquittait si mal, que son mari avait fini par accéder à ses prières et par consentir à lui donner le luxe d'une vie complètement indépendante.

Depuis deux ans elle habitait donc, dans l'un des hôtels les plus riches de New-York, un splendide appartement voisin de celui de mistress Vannecker, dont l'exemple avait développé chez Louise l'insouciance et l'amour du plaisir qui étaient dans sa nature.

M. Leroy, d'abord très-opposé à ce nouvel arrangement, le préconisait aujourd'hui avec chaleur. Trop indolent pour exiger de sa femme une meilleure administration domestique, il avait été la principale victime du désordre qui régnait autrefois dans sa maison ; et, si l'organisation actuelle n'avait pas augmenté son bien-être, elle l'avait au moins délivré d'une foule d'ennuis incessants, et produisait dans sa dépense une notable économie. Du reste il trouvait à son club, dont il était l'un des membres les plus assidus, une ample compensation à tout ce qui pouvait lui manquer dans son nouvel intérieur.

Quant à Louise, elle y puisait, comme partout, des sujets de plaintes continuelles, et regrettait vivement la perte de certains privilèges sociaux dont elle jouissait naguère dans sa propre maison : aussi avait-elle accueilli avec des transports de joie la nouvelle du retour de la jeune pensionnaire.

Il lui serait beaucoup plus agréable et infiniment moins onéreux de recevoir chez son père que chez elle. L'arrivée de sa sœur donnerait certainement lieu à des fêtes qui ne pouvaient manquer d'être brillantes ; et pourquoi les magnifiques salons de M. Vaughan ne deviendraient-ils pas le rendez-vous de ces réunions fashionables que Louise se sentait si bien faite pour présider ? son père n'y ferait assurément aucune opposition. Il avait trop de faiblesse et de bonté pour s'opposer à des projets qui avaient pour but le plaisir de ses enfants. De plus, il n'entraît ni dans sa nature ni dans ses habitudes d'apporter la plus légère restriction aux dépenses de sa famille, et mistress Leroy devait puiser dans le triple motif de s'amuser, de produire sa sœur dans le monde et d'accroître son influence dans la maison paternelle, l'énergie nécessaire pour parvenir à son but.

Elle n'avait à craindre aucun désappointement : les chefs de la fashion déclaraient d'une voix unanime que la maison de M. Vaughan, son mobilier et son équipage, étaient du meilleur goût ; et les réceptions qui auraient lieu en l'honneur de Mabel, dirigées par Louise avec cette grâce qui lui était particulière, ne pouvaient manquer d'avoir un succès immense, de placer la

jeune fille à la tête de toutes les beautés de la saison, et de conserver à sa sœur la situation qu'elle avait acquise dans le monde, dont elle était sans contredit l'un des plus beaux ornements.

Ainsi favorisée par la fortune et lancée au milieu des plaisirs sous les auspices les plus heureux, notre jeune pensionnaire s'empara sans effort de la position à laquelle la nature et les circonstances paraissaient l'avoir destinée.

« Je le savais bien ! s'écria Henry, en posant sur la table le journal qu'il tenait à la main et en lançant à Mabel un regard malicieux. Il y a huit jours que tu es arrivée à New-York, huit jours seulement ; et ma prédiction est déjà accomplie.

– Laquelle ? demanda miss Sabiah en interrompant son tricot et en fixant des yeux inquiets sur son neveu, qui, prolongeant un déjeuner tardif, parcourait négligemment les journaux du matin.

– J'ai annoncé, par l'effet d'une pénétration peu commune, répondit le jeune homme, qu'il ne faudrait que sept jours et sept nuits pour la transformation d'une chrysalide en papillon. »

La tante Sabiah, pour qui les réponses ironiques et peu précises de son neveu étaient rarement intelligibles, ne poussa pas plus loin ses questions, et reporta ses yeux sur son ouvrage, de l'air vexé d'un plaideur qui est débouté de sa demande.

Mabel, qui avait parfaitement compris l'allusion, continua de donner au chien d'Henry les friandises qu'elle prenait sur la table et qu'elle tenait au-dessus de la tête de l'animal, en évitant avec soin de rencontrer le regard de son frère, qu'elle sentait fixé sur elle.

« Deux noces et un concert pour mardi, reprit le jeune homme en comptant sur ses doigts ; mercredi, promenade fashionable, Opéra et grand bal...

– Laissez-moi débrouiller votre tricot, chère tante, s'écria Mabel, en feignant de ne pas entendre son frère et en allant s'asseoir à côté de miss Vaughan.

– Jeudi, trois parties magnifiques, poursuivit l'impitoyable Henry, et vendredi, le grand bal de la saison ! Très-bien, Mabel, très-bien ! J'ai dit

qu'à la fin de la semaine vous seriez une élégante en vogue ; je ne me suis pas trompé : quel dommage de n'avoir rien parié !

– Je repousse l'accusation, répondit la jeune fille avec chaleur ; rien n'est plus faux, n'est-ce pas, Tartare ? Une élégante ne joue pas avec les gros chiens, et ne sait pas tricoter. »

Mabel, en disant ces paroles, tira les aiguilles du tricot de miss Sabiah, en défit quelques rangs, et se mit patiemment à en relever les mailles.

« Voici la preuve de ce que j'avance, répliqua Henry, d'un air de triomphe et en quittant sa place, la preuve écrite ; et l'on sait que le journal dit toujours la vérité, » ajouta-t-il en mettant sous les yeux de sa sœur le paragraphe en question.

C'était le récit détaillé du bal qui avait eu lieu la nuit précédente, et où, parmi les noms des beautés qu'on y avait remarquées, celui de Mabel occupait le premier rang. La jeune fille rougit de colère en lisant la description que le journaliste faisait des charmes de sa personne.

« Une semblable impertinence ne prouve rien, s'écria-t-elle indignée.

– Elle confirme le fait que j'énonce, dit Henry, à savoir que la jeune fille qui n'était la semaine passée qu'une petite pensionnaire, est aujourd'hui une femme à la mode ; vois plutôt l'en-tête de l'article : *Revue du monde fasliionable*.

– C'était donc Mabel que vous désigniez tout à l'heure, quand vous parliez de chrysalide et de papillon, dit à son tour miss Sabiah d'un ton sec ; un langage bien convenable, en vérité ! Peut-être avez-vous l'intention de lui faire un compliment en la comparant à un papillon ; mais je n'ai pas connu l'époque où elle méritait qu'on l'appelât chrysalide. Quant à moi, je l'aimais tout autant la semaine dernière qu'aujourd'hui ; vous la gâterez tous, au contraire, murmura la vieille fille à voix basse.

– Oh ! tante Sabiah, reprit le jeune homme d'une voix animée, et dont l'ironie fut perdue pour miss Vaughan ; tante Sabiah, vous ne dites pas ce que vous pensez : il est impossible que Mabel vous ait inspiré autant d'affection et d'orgueil au moment où elle est sortie des mains de mistress Herbert, qu'à présent où elle a pris la toilette et les manières du grand monde, et où elle a été comblée des hommages de toute la ville. C'était déjà une bonne personne, j'en conviens ; elle faisait partie de la famille, et à ce

titre nous avions quelque tendresse pour elle ; mais pensez un peu à ce qu'elle est aujourd'hui ! la beauté de la ville, la reine des bals, ayant à sa suite une douzaine d'écervelés obéissant au moindre appel, et des centaines d'amis intimes qui ne vivent que de ses sourires. Quelle transformation, quelle victoire ! Pensez-y donc, tante Sabiah !

– Trêve d'absurdités, Henry ! s'écria Mabel, à qui ce langage ne déplaisait nullement, mais qui avait peur que la vieille fille ne prît au sérieux les paroles de son frère, ou, ce qu'elle redoutait plus encore, ne fût blessée du ton plaisant qu'il avait pris pour lui répondre. Et papillons que nous sommes, car tu en es un aussi, cher frère, poursuivit la jeune fille, nous allons replier nos ailes, au moins pour quelques heures. Le temps est à la pluie ; c'est la première fois qu'il pleuvra depuis que je suis à New-York, et nous resterons au logis à faire pénitence pour expier notre semaine de plaisir : comme nous allons nous amuser ensemble !

– De la pluie ! s'écria le jeune homme en s'approchant de la fenêtre et en regardant les nuages ; j'espère bien que non ; j'ai pour aujourd'hui une grande excursion à Jersey ; le beau temps nous est indispensable. Mais comment se fait-il que tu sois libre, Mabel ? où donc est notre ennemie intime ?

– Je ne sais pas ce que tu veux dire ; tu donnes aux gens des noms si singuliers, qu'on ne peut jamais te comprendre.

– En tout cas, cette fois le nom est bien mérité. Quel est le principal ennemi de notre repos domestique ? le chef de tous les complots fashionables, l'être odieux qui nous prive de ta présence et qui nous inflige la sienne suivant son bon plaisir ? Si tu ne le devines pas, demande-le à ma tante ; elle n'est guère plus partisane que moi de l'influence Vannecker.

– Comme tu es ingrat ! dit Mabel en se mettant à rire ; mistress Vannecker et sa fille qui ont pour toi une si grande admiration ! » Henry haussa les épaules. « Mais sois tranquille, poursuivit Mabel, tu es à l'abri de l'invasion pour aujourd'hui : mistress Vannecker et Louise sont allées faire une visite à la campagne ; heureusement que j'ai pu m'en dispenser. Quel dommage que tu aies cette partie de plaisir à Jersey ! tu m'aurais donné une leçon d'allemand.

– L’entendez-vous ? répliqua Henry avec une feinte gravité. Quelle ardeur à l’étude ! Excellente élève, qui ne trouve d’autre empêchement à sa leçon que l’absence du professeur !

– Je t’assure que j’ai regardé plus d’une fois mes livres avec des yeux d’envie, répondit Mabel ; mais que veux-tu, Henry ? c’est tout au plus si j’ai le temps de répondre à ce que mistress Vannecker appelle les exigences du monde.

– Que le diable l’emporte, ta mistress Vannecker ! dit Henry avec feu.

– Elle et ses complices ? demanda Mabel avec finesse.

– Non ; épargnons l’innocence, reprit Henry en bâillant ; accordons à Louise le bénéfice des circonstances atténuantes ; elle a du moins le privilège de la jeunesse. Mais quel esprit languissant et vide ! » Il s’arrêta en rencontrant le regard étonné de Mabel et ajouta en riant : « Je n’en dirai pas davantage ; c’est notre sœur : bouche close à son égard. »

Un signe de tête vivement accentué manifesta l’approbation de miss Vaughan aux paroles de son neveu, et ce fut avec une certaine chaleur qu’elle dit à demi-voix : « Nous aurons donc enfin un jour de tranquillité !

– Oui, répondit Mabel ; aussi vais-je en profiter pour lire les anciennes lettres de grand’maman et pour arranger la dentelle de votre bonnet ; nous goûterons dans votre chambre, et nous y resterons jusqu’à l’heure du dîner. »

Le visage de miss Sabiah s’illumina tout à coup d’une vive satisfaction, et devint ensuite d’autant plus sombre qu’il avait été plus joyeux, lorsque la changeante Mabel s’écria l’instant d’après : « Henry, j’ai une idée.

– Cela ne m’étonne pas, dit celui-ci en s’arrêtant au milieu de la salle, où il était allé prendre son paletot ; et quelle est cette idée ?

– J’ai envie de sortir avec toi et d’aller jusqu’à l’hôtel.

– Je croyais que lady Brillante était allée faire une visite à la campagne ? dit Henry d’un air étonné.

– Certainement, dit Mabel ; mais je veux enfin voir les enfants, et ils doivent être à la maison.

– Très-bien, répondit Henry ; je passe précisément devant leur porte, et je t’accompagnerai avec plaisir. Mais le temps n’est pas certain ; pourquoi ne pas prendre la voiture ?

— Parce que Louise l’a demandée pour aller faire sa visite.

– Notre voiture ! C’est donc un complot ? Qu’est-ce qu’elle a fait de la sienne ?

— L’un de ses chevaux est boiteux, et M. Leroy les a envoyés tous les deux passer l’hiver à la campagne. »

Henry se mit à siffler d’une manière significative ; mais Mabel déclara avec un empressement sincère qu’elle préférait aller à pied, qu’elle n’avait pas peur de la pluie et ne tenait pas du tout à devenir une plante de serre chaude

« Je désire que tu sois dédommée de ta course, lui dit miss Vaughan d’un air piqué. Je sais bien, quant à moi, qu’il se passera du temps avant que je retrouve ces enfants-là sur mon chemin.

– Pourquoi cela, chère tante ? » demanda Henry d’un air de vif intérêt.

Henry prenait un malin plaisir à provoquer les manifestations d’antipathie qui de temps en temps échappaient à la vieille fille. Mabel, qui venait de sortir pour mettre son châle et son chapeau, n’entendit pas la réponse de sa tante ; mais, lorsqu’elle revint tout équipée pour la promenade, elle trouva son frère à demi suffoqué par une envie de rire qu’il cherchait vainement à réprimer.

« Ah ! Mabel, s’écria-t-il en l’apercevant, prépare-toi à visiter des bêtes sauvages ; je tiens de source certaine que tu vas te trouver face à face avec un singe et un ours, animaux dangereux, par ma foi : si l’un est ouvert et vous attaque franchement, l’autre se lèche les griffes en méditant ses coups plus redoutables encore ; l’expérience l’a malheureusement prouvé. » Et n’y tenant plus, Henry éclata de rire.

La figure de miss Sabiah prit cet air à la fois confus et blessé que lui donnaient invariablement les sarcasmes d’Henry ; et Mabel, qui était toujours inquiète lorsqu’elle voyait son frère aiguïser son esprit sur l’intelligence obtuse de la vieille fille, se hâta de l’entraîner en disant gaiement qu’elle n’avait rien à craindre, puisqu’elle était avertie.

Miss Sabiah prit son ouvrage et se dirigeait vers sa chambre de l’air sombre qui lui était ordinaire, lorsque Mabel s’arrêta dans le vestibule pour l’assurer qu’elle rentrerait bientôt, et qu’en passant dans Broadway elle profiterait de l’occasion pour acheter le ruban qui était nécessaire à la

confection du fameux bonnet. La vieille miss, touchée de l'attention de Mabel, tira sa bourse, y prit en menue monnaie la somme exacte qu'il fallait pour payer cette emplette importante, et donna à sa nièce les instructions les plus précises concernant la qualité et la quantité du ruban en question. Henry, pendant ce temps-là, tournait avec impatience le bouton de la porte ; enfin, la commission donnée, les deux jeunes gens sortirent.

« Ainsi, tu ne connais pas ces merveilleux enfants ? » dit Henry à sa sœur dès qu'ils furent dans la rue.

Mabel raconta les déceptions qu'elle avait eues à l'égard de ses neveux. Jusqu'à présent, il lui avait été impossible de les voir, malgré son envie de les connaître et l'affection qu'elle ressentait pour eux.

« Il paraît qu'ils ont fait hier une invasion désastreuse dans la chambre de tante Sabiah, dit Henry, qui se mit à rire de nouveau en se rappelant la description que miss Vaughan lui avait faite de la visite des bambins. Elle est furieuse contre eux ; néanmoins, elle est injuste à l'égard de Murray : c'est un enfant superbe ; quant à l'autre, il a l'air d'un mauvais chien. »

Quelque chose attira l'attention d'Henry ; la conversation changea de sujet, passa d'un objet à un autre, et les deux jeunes gens ne pensèrent plus à leurs neveux. Mabel était même si animée par les saillies de son frère et par le plaisir de la promenade, qu'elle en avait oublié le but ; et elle fut très-étonnée lorsque, arrivée à la porte de l'hôtel, son compagnon s'arrêta pour lui dire au revoir et lui souhaita bonne chance. L'exercice avait encore augmenté l'éclat habituel de son teint, et jamais son visage n'avait été plus radieux que lorsqu'elle demanda gaiement à son frère de revenir de bonne heure, pour participer à leur petit cercle de famille. Henry s'empressa de le lui promettre, et le regard qu'il arrêta sur elle, tandis qu'elle traversait la cour de l'hôtel, exprimait à la fois la tendresse et l'orgueil que lui inspirait sa sœur.

– Êtes-vous devenu astronome, Vaughan ? lui demanda une voix bien connue qui résonna tout à coup à son oreille. Vous paraissez absorbé par la disparition d'une étoile de première grandeur.

– Dudley ! » s'écria Henry en saisissant la main du nouvel arrivant, sans s'inquiéter de répondre à la remarque du gentleman.

Après avoir satisfait la curiosité de son jeune ami relativement à son arrivée subite, Dudley, jetant de nouveau un regard dans la direction qu'avait suivie Mabel, demanda avec un intérêt évident quel était l'astre brillant qu'il venait d'entrevoir.

« Une personne qui arrive également à New-York, où elle est presque étrangère, dit Henry avec une feinte indifférence ; mais vous la verrez bientôt se mouvoir dans son orbite.

– Non pas, répliqua Dudley d'un air insouciant ; je pars ce soir pour Washington, et je ne sais pas quand je reviendrai. »

Henry fut vivement désappointé, car il était impatient de présenter son ami à Mabel.

« J'ai une demi-heure à vous donner et mille choses à vous dire, » reprit Dudley en regardant à sa montre ; et, prenant le bras d'Henry, il descendit Broadway avec le jeune Vaughan.

CHAPITRE VI.

En montant l'escalier qui conduisait à l'appartement de sa sœur, Mabel entendit un grand bruit, comme si quelqu'un frappait sur le parquet avec un bâton ; l'instant d'après, elle se trouvait en face d'un petit garçon qui, à cheval sur une énorme canne, galopait de toutes ses forces et faisait bondir à chaque pas sa monture derrière lui, en criant après ce coursier imaginaire d'une voix qui attestait du moins l'excellence de ses poumons. C'était un bel enfant, dont les cheveux blonds retombaient sur les épaules, et dont les

vêtements, d'une extrême élégance, étaient dans un état de désordre qui allait jusqu'à la malpropreté ; une jeune fille au visage fatigué suivait tous les mouvements du petit bonhomme, et s'épuisait en remontrances complètement inutiles. Au moment où Mabel arrivait sur le palier, la pauvre bonne arrêta l'enfant dans sa course en le prenant par le bras ; tandis que le bambin faisait retentir le corridor des cris violents que lui arrachait la fureur, une porte s'ouvrit, et un gentleman s'écria d'une voix sévère : « Si vous ne parvenez pas à contenir ce marmot, je me plaindrai au maître de l'hôtel ; ma femme est très-malade, et ce maudit enfant n'a pas cessé de faire un affreux vacarme depuis qu'il est éveillé. » La pauvre fille parut d'autant plus désespérée, que le petit garçon était parvenu à lui échapper et continuait sa cavalcade, sans égard pour les menaces du gentleman, qui s'écriait d'une voix impatiente : « Finirez-vous, monsieur, finirez-vous ! »

Pendant ce temps-là, Mabel, que cette scène avait fait sourire, se dirigeait vers l'appartement de sa sœur, qui était situé à l'autre bout du corridor, et traversant le vaste salon et la chambre à coucher de mistress Leroy, elle s'arrêta à la porte d'une pièce voisine qui servait de chambre d'enfants. Après avoir frappé un coup léger, elle s'aperçut que la porte n'était pas fermée ; elle l'ouvrit tout à fait, et entra dans la chambre, où en face d'elle était assis devant une table, perché sur une chaise et les pieds ballottants, l'un des deux petits garçons qu'elle était venue visiter. Il y avait dans l'air sérieux et dans l'attitude de cet enfant dont les deux mains soutenaient la tête, et dont les yeux étaient fixés sur un livre, quelque chose de pénible à voir et de peu naturel chez un gamin de son âge : ses traits étaient inanimés, sa peau brune, son teint blême ; ses doigts amaigris s'enfonçaient dans ses longs cheveux, dont les boucles épaisses retombaient sur son front large et élevé. Il ne changea pas de position à l'arrivée de sa tante ; il lui jeta seulement un regard indifférent, lui dit d'un ton bref que sa mère n'y était pas, et continua sa lecture.

Avant que Mabel eût eu le temps de répondre à son neveu, elle fut rudement jetée de côté par le bambin qu'elle avait vu dans le corridor et qui, toujours à cheval sur son bâton, se précipita dans la chambre, dont il fit le tour deux ou trois fois en avançant le menton et en ouvrant et fermant la bouche pour simuler un cheval qui mâche son mors avec impatience. A la

fin, s'approchant de la table du jeune étudiant, qui jusqu'ici ne lui avait pas accordé la moindre attention, il commença une série de caracolades en agitant la tête, comme s'il eût été irrité par la pression de la bride, s'efforça d'atteindre le livre qui, appuyé contre d'autres volumes, était presque droit sur la table, et parvint à le faire tomber sur le tapis. Son frère, car tous les deux étaient les enfants de mistress Leroy, accueillit cette plaisanterie par un subit accès de colère, étendit la jambe, et envoya par-dessous la table un violent coup de pied à l'auteur de ce méfait. Mabel, toujours debout auprès de la porte, suivait avec attention les incidents de cette petite scène. Alick, celui des deux enfants qui avait donné le coup de pied, sachant parfaitement bien qu'il était observé, jeta sur la jeune fille un regard où la défiance se mêlait à la contrariété et qui en même temps semblait dire : « Je me moque pas mal de ce que vous m'avez vu. » Puis, descendant de sa chaise, il ramassa son livre, le plaça exactement dans la position qu'il avait auparavant, et ne parut pas même entendre les cris de son petit frère, qui, sans avoir beaucoup de mal, se roulait sur le tapis en sanglotant et en criant de toutes ses forces.

Blessée de l'insensibilité d'Alick dont la figure triste et morose lui inspirait d'ailleurs de l'éloignement, Mabel se sentait complètement attirée par le plus jeune de ses neveux, qui, en dépit de son humeur turbulente, lui paraissait beaucoup plus aimable que son frère. Elle le prit sur ses genoux, calma ses cris et s'empressa de lui dire qui elle était, pour faire cesser l'étonnement de la bonne qui la regardait avec surprise. En entendant ces mots : « Je suis tantine Mabel, » Alick releva la tête, jeta sur sa tante un coup d'œil rapide et curieux, et reprit immédiatement sa lecture. Murray témoigna la plus profonde indifférence à l'égard de la parenté qui l'unissait à la jeune fille ; mais il accepta les caresses de sa tante, se laissa consoler, oublia son chagrin et se montra rayonnant lorsque, ayant obtenu la permission de fouiller dans les poches de Mabel, il y trouva les bonbons qui lui étaient destinés.

Néanmoins il fut impossible à celle-ci de lui faire reconnaître les droits qu'elle avait à son amitié ; il recevait les attentions et les faveurs de la jeune fille comme un hommage qui lui était dû en sa qualité d'enfant gâté, et secouait négativement la tête lorsqu'elle lui demandait s'il ne se rappelait

pas les baisers que sa tante Mabel lui adressait dans les lettres qu'elle écrivait à sa maman et les charmants joujoux qu'elle lui envoyait aux étrennes. Convaincue par les manières de Murray que son nom n'éveillait en lui aucun souvenir, et n'ayant pas saisi l'expression d'avide curiosité avec laquelle l'aîné de ses neveux l'avait regardée, Mabel éprouva une déception douloureuse en songeant qu'elle n'était qu'une étrangère pour ces enfants qu'elle avait été si impatiente de voir. Mais sa nature aimante ne se décourageait pas si facilement ; et, puisqu'il lui fallait conquérir l'amitié de ses petits neveux, elle résolut de ne rien épargner pour s'attirer leur affection. Elle fit donc tous ses efforts pour amuser le plus jeune des bambins, et s'appliqua en même temps à éveiller l'attention du silencieux Alick. L'intérêt croissant avec lequel Murray, toujours assis sur les genoux de Mabel ; regardait la figure de sa tante, et l'ardeur qu'il mettait à écouter l'histoire qu'elle avait commencée, étaient une preuve du succès que Mabel était presque toujours sûre d'obtenir lorsqu'elle essayait de gagner le cœur des enfants. Quant au sérieux Alick, elle chercha vainement à le faire causer, et les quelques réponses qu'elle finit par en obtenir lui étaient faites d'un air si maussade qu'elle renonça, quant à présent à faire plus ample connaissance avec l'aîné de ses neveux.

Il y avait encore dans la chambre une quatrième personne qui regardait Mabel avec autant d'intérêt que d'admiration : c'était la jeune gouvernante qui était chargée des enfants, et dont la figure fatiguée avait excité la compassion de Mabel lorsqu'elle l'avait aperçue en montant l'escalier. La tâche que cette jeune fille avait à remplir, et qui aurait été partout pénible et fatigante pour une personne de son âge, devenait doublement difficile par les exigences de mistress Leroy, qu'il était à peu près impossible de satisfaire. De plus elle avait été délicatement élevée, et l'emploi qu'elle occupait à présent lui était aussi nouveau que pénible et fastidieux.

Elle appréciait d'autant plus le repos dont elle jouissait depuis une demi-heure, et le plaisir qu'elle avait à écouter les paroles enjouées de la tante du petit Murray, que c'était pour elle une chose bien rare et bien précieuse qu'un instant de calme et de distraction ; et Mabel ne se doutait pas du regard satisfait que reposaient sur elle deux autres yeux que ceux qui brillaient de tant d'éclat entre les paupières largement ouvertes de Murray.

Un coup de vent furieux et quelques gouttes de pluie qui vinrent tout à coup fouetter les vitres annoncèrent à Mabel que l'orage qui menaçait lorsqu'elle était sortie éclatait avec violence. Retenue ainsi à l'hôtel, sans savoir à quelle heure elle pourrait s'en aller, et craignant que sa tante ne fût inquiète en ne la voyant pas revenir, elle cherchait le moyen d'envoyer un messenger à miss Sabiah, quand elle reconnut la voix de sa sœur et le bruyant éclat de rire de mistress Vannecker. Supposant que l'orage avait précipité leur retour, elle courut au-devant de mistress Leroy, espérant arriver assez à temps pour retenir la voiture ; mais il était trop tard : le cocher venait de partir. Louise lui reprocha avec grâce de vouloir s'en aller au moment où elle rentrait pour la recevoir et lui demanda en riant à qui, dans ce cas-là, était destinée sa visite.

« Aux enfants, dit Mabel ; j'ai enfin été assez heureuse pour les voir.

– Et comment les trouvez-vous ? N'est-ce pas que mon petit Murray est un adorable chérubin ? Quant à son frère, je suppose qu'il était d'aussi charmante humeur que d'habitude. »

Elle avait été sincère en parlant du petit Murray ; mais, lorsqu'il s'était agi d'Alick, elle avait regardé mistress Vannecker, et le son de sa voix, aussi bien que le bref éclat de rire dont elle avait accompagné ses paroles, trahissait l'ironie qu'elle avait mise dans sa remarque.

Mabel comprit l'insinuation, et, tout en s'étonnant que sa sœur pût parler avec autant de légèreté d'une chose aussi grave que le mauvais caractère de son enfant, elle se dit en elle-même : « Il paraît que je l'ai vu dans son état normal ; quel vilain petit garçon ! »

Elles souhaitèrent le bonjour à mistress Vannecker ; Louise se dirigea vers son appartement, où Mabel la suivit, tout en la priant d'envoyer quelqu'un redemander la voiture : car elle sentait que, pour sa tante, il était important qu'elle rentrât immédiatement chez elle.

Mais il lui fut impossible de résister aux instances de mistress Leroy, qui la pressait de rester au moins jusqu'après l'heure du goûter. Louise, d'autre part, lui assurait que c'était le comble de la folie que de se rendre ainsi l'esclave des caprices et des inquiétudes d'une vieille fille qui n'était que trop disposée à jouer le rôle de tyran.

Mabel se laissa persuader, et sa sœur l'entraîna dans le salon. Au même instant, Murray accourut au-devant de sa mère, qui le prit dans ses bras en lui prodiguant les noms les plus tendres, et qui, se laissant tomber sur le canapé avec une affectation pleine de langueur, permit à l'enfant de piétiner sur sa robe et de jouer avec les roses qui ornaient son chapeau.

Mabel les regardait avec attendrissement : jamais elle n'avait eu sous les yeux un pareil tableau d'amour maternel et de beauté enfantine ; mais cette scène touchante ne fut pas de longue durée. Louise, une fois sa vanité satisfaite par cet épanchement de tendresse qui avait fait valoir sa grâce et la beauté de son enfant, ne put contenir davantage l'irritation qui lui rendait insupportable la société de son fils. La main audacieuse de Murray s'étant portée sur la riche dentelle qui ornait le corsage de sa robe, elle repoussa vivement le pauvre petit, qui s'enfuit à l'autre bout du salon, emportant le mantelet garni d'hermine que sa mère avait posé sur le sofa et qu'il se mit à traîner sur le tapis.

Louise, fort occupée en ce moment d'une représentation théâtrale qui devait avoir lieu le soir même chez l'un des membres les plus distingués de la fashion, ne vit pas tout d'abord ce qu'était devenu son mantelet ; mais l'instant d'après, quittant sa place tout en continuant de parler avec chaleur, elle fit quelques pas vers Murray, saisit le bout de la fourrure qui balayait le tapis et s'efforça de l'arracher à l'enfant. Celui-ci, nullement intimidé par le visage sévère de Louise, bien loin d'abandonner le joujou qu'elle essayait de lui disputer, s'y attacha de toutes ses forces, et, réussissant à le dégager des mains qui voulaient le lui reprendre, il le roula dans ses bras et courut au bout du salon en jetant un regard de triomphe à sa mère, qui, au lieu de continuer la poursuite du petit rebelle et de le réprimander, parut au contraire jouir de la victoire du bambin ; elle n'accorda pas même une pensée au péril que courait sa fourrure, et l'abandonnant au petit conquérant, elle vint se rasseoir sur le sofa et continua la description qu'elle faisait à sa sœur des costumes, de la musique et des décorations de la pièce qui devait être jouée dans la soirée.

Mabel, tout entière au sujet dont l'entretenait mistress Leroy, sujet qui avait pour elle l'attrait de la nouveauté, fit à peine attention à la lutte qui se passait entre la mère et l'enfant, si ce n'est pour y voir la preuve de cette

douceur et de cette bonté qui caractérisaient Louise et qui l'empêchaient d'être sévère. Toutefois, lorsqu'elle vit son neveu sur une chaise, où, reprenant son exercice favori et se servant du mantelet en guise de bride, il se livrait de nouveau à son penchant pour l'équitation, elle ne put s'empêcher de frémir et pour l'hermine et pour l'enfant. Le tressaillement qui lui échappa fit retourner sa sœur du côté du bambin ; mais Louise, craignant une altercation orageuse avec le pétulant écuyer, ferma les yeux sur le résultat possible du divertissement que son fils avait choisi, et permit à l'enfant de continuer sa cavalcade. A la fin, une secousse violente du petit cavalier déchira le bout du mantelet qu'il tenait avec force ; et, perdant tout à coup l'équilibre, Murray tomba par terre, ayant à la main le fragment de fourrure qu'il avait arraché.

Mabel se précipita vers lui : car, bien qu'il ne fût pas tombé de très-haut, les cris perçants qu'il jetait lui faisaient craindre qu'il ne fût sérieusement blessé. Louise avait également quitté sa place ; mais Mabel avait déjà relevé Murray avant que sa mère fût arrivée près de lui. « T'es-tu fait bien mal, cher ange ? » lui demanda la jeune fille ; l'enfant ne répondit pas et continuait à sangloter, lorsque Louise aperçut le morceau d'hermine qu'il tenait toujours à la main, et qu'elle lui arracha vivement. Hélas ! qu'était devenue cette douceur que Mabel avait souvent admirée ? Des reproches violents s'échappaient de ces lèvres ordinairement souriantes ; des expressions de colère avaient remplacé les accents pleins de langueur ; et cette petite main aux contours si délicats, au geste si gracieux, venant ajouter l'action à la vigueur des paroles, frappa sans pitié la main coupable du pauvre Murray. Mais celui-ci n'était pas de nature à se soumettre sans résistance au mécontentement de sa mère ; et Mabel fut témoin d'une lutte bruyante qui se termina par l'expulsion de l'enfant révolté, que mistress Leroy parvint à mettre à la porte, au milieu d'une succession de coups de pied et de menaces qui auraient alarmé toute la maison, si de pareilles scènes n'avaient eu lieu presque chaque jour.

Mabel, profondément attristée, s'attendait à voir sa sœur encore plus péniblement affectée qu'elle de ce conflit déplorable ; mais Louise, au contraire, revint auprès d'elle en souriant et se mit à rire aux éclats en voyant la figure triste et embarrassée de la jeune fille.

« J'ai peur qu'il ne se soit fait mal en tombant, dit Mabel ; il a crié si fort !

– Oh ! que non ; il crie toujours comme cela, » répondit Louise d'un ton plein d'insouciance ; et procédant à l'examen de son mantelet, dont elle rapprocha le morceau déchiré : « Quel dommage ! s'écria-t-elle avec un soupir ; je ne sais pas si on pourra me raccommoder cela chez Lefarge."

Elle était si préoccupée du meilleur moyen de réparer cet accident, qu'elle ne songea plus à sa sœur. Mabel commençait à revenir de son étonnement et prenait d'autant mieux son parti des contradictions qu'elle venait d'apercevoir dans le caractère de Louise, que la gaieté de Murray ne paraissait pas en souffrir, car elle entendit bientôt le bambin se livrer, dans la chambre voisine, au jeu bruyant qui paraissait tant lui plaire.

Deux ou trois heures s'étaient écoulées depuis le retour de mistress Leroy ; il y avait longtemps qu'on avait fini de goûter, et Mabel, à qui sa conscience reprochait d'avoir autant prolongé sa visite, persuada enfin à Louise d'envoyer chercher la voiture.

Les chevaux n'étaient pas encore arrivés, et Mabel commençait à s'impatienter, lorsque des cris furieux s'échappèrent de la chambre des enfants. Aussitôt Murray, tout en larmes, se précipita dans le salon ; et, ayant oublié sa querelle à propos du mantelet, il courut vers sa mère, dont il réclamait à la fois l'assistance et la pitié. Mistress Leroy lui tendit les bras ; elle lui demanda avec des expressions de sollicitude exagérée qui avait pu faire de la peine à son enfant chéri, et lui promit de punir avec sévérité la personne qui avait causé son chagrin.

« Alick m'a poussé et puis m'a dit des sottises ; et puis Lydia qui m'en a dit aussi, répliqua l'enfant, dont les sanglots s'arrêtèrent.

– C'est complètement faux, madame, » s'écria la jeune gouvernante qui apparut à la porte, et dont la figure pâle se colora d'une vive rougeur lorsqu'elle eut aperçu Mabel.

Mistress Leroy lui imposa silence d'un ton impérieux ; puis allant trouver Alick, elle lui demanda sévèrement quelle nouvelle injure il avait faite à son frère, en ajoutant d'une voix brève qu'elle savait combien il était méchant pour Murray.

« C'est lui qui est méchant pour moi, » répondit sèchement Alick.

Mistress Leroy, n'épargnant à ce dernier ni les paroles ni les menaces, continua de lui adresser de vifs reproches. Il les reçut avec indifférence, ne prit même pas la peine de se justifier, et ne daigna pas répondre aux questions que lui faisait Louise relativement à sa conduite. Il trouva toutefois un avocat dans la jeune bonne. « Alick n'est pas coupable, mistress Leroy, commença-t-elle.

– Ne me dites pas cela, répondit sa maîtresse ; je sais quel est celui qui dans ces querelles est toujours à blâmer.

– Il m'a dit des sottises, balbutia Murray ; il m'a appelé mendiant.

– Ce n'est pas vrai, répliqua brusquement Alick entre ses dents.

– Non, madame, s'écria Lydia avec vivacité. Je leur disais quelle bonne petite sœur j'avais à la maison ; Alick me répondit qu'il voudrait bien la voir, et je lui promis de le conduire chez ma mère si vous vouliez le permettre ; c'est Murray qui, à cette occasion, a proféré le nom de mendiants. Ma sœur Rose n'est certainement pas une mendicante ; et, si ma famille n'est pas riche, elle est du moins très-respectable.

– J'ai dit que je n'avais pas besoin d'aller voir des mendiants, reprit Murray ; alors mon frère a dit que je ne valais pas mieux qu'eux. N'est-ce pas, maman, que je ne suis pas un mendiant ?

– Assurément non, cher ange ; vous êtes un vilain enfant, Alick ; c'est très-mal d'injurier ainsi votre frère ; et vous, Lydia, que je n'entende plus parler de cela. Vous ne devez pas vous permettre de conduire l'un ou l'autre de mes enfants chez des pauvres ; ceuxque vous êtes habituée à fréquenter peuvent avoir des qualités aussi bien que des défauts, c'est possible ; mais, dans tous les cas, leur société n'est point celle qui convient à mes enfants.

– Je voudrais bien, mistress Leroy, s'écria la jeune fille, dont le regard étincela de colère et dont la lèvre tremblante indiqua une émotion plus profonde que celle de l'orgueil blessé, je voudrais bien que vous pussiez voir les enfants que je suis habituée à fréquenter ; il y en a parmi eux qui pourraient servir de modèle à une lady elle-même. »

Mabel ne s'aperçut pas de l'impolitesse qu'il y avait dans cette réponse, tant elle fut frappée du sentiment profond et de la chaleur avec laquelle elle avait été prononcée. Louise, au contraire, ne vit dans les paroles de Lydia qu'une monstrueuse impertinence, et chassa immédiatement la jeune fille. Il

aurait été de sa dignité de le faire tout au moins avec calme et en employant un langage convenable ; mais en reprochant avec violence à la jeune bonne d'oublier le respect qu'elle devait à ses supérieurs, et en lui donnant son congé en termes injurieux, elle fit plus que déroger à sa position de grande dame. Mabel ne fut pas moins choquée de la dureté avec laquelle mistress Leroy dit à la pauvre Lydia qu'elle ne lui payerait pas le mois courant, et lui défendit en même temps de quitter son service jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelqu'un qui pût la remplacer.

Heureusement que les accès de colère de la jeune femme avaient moins de durée que de violence. Louise, en fermant la porte sur Lydia, exhala en ces mots le reste de sa mauvaise humeur : « Il va me falloir maintenant chercher une autre bonne pour ces pestes d'enfants. » Puis, se retournant vers sa sœur, elle lui fit quelques légères observations à propos de la toilette qu'elle mettrait le soir, et ajouta gaiement : « Il faut que j'aie cherché les boucles d'oreilles de mistress Vannecker, pour voir si le corail me va bien. »

CHAPITRE VII.

Sous l'empire de cette pensée qui intéressait si vivement sa coquetterie, Louise courut chez mistress Vannecker, où elle resta si longtemps que la voiture de sa sœur était arrivée avant qu'elle fût de retour. Mabel, ne trouvant pas son châle et supposant qu'elle l'avait laissé dans la chambre des enfants, alla pour l'y chercher ; elle ouvrit la porte sans bruit, et le spectacle qu'elle eut sous les yeux excita à la fois son intérêt et sa pitié. La pauvre Lydia, brisée par le chagrin, s'était jetée sur le lit étroit des enfants et pleurait avec tant d'amertume que la violence de ses sanglots ébranlait

tout son corps ; elle avait le regard fixe et râlait d'une manière convulsive dont Mabel fut effrayée, car elle avait peur de voir la jeune fille suffoquée par l'émotion qu'évidemment elle ne pouvait contenir. Alick était près de sa bonne, et non-seulement sa figure avait perdu son apathie, mais encore elle exprimait la douleur et l'indignation. Il s'efforçait de calmer la jeune fille, et Mabel, en entrant dans la chambre, entendit qu'il disait à Lydia : « Il ne faut pas faire attention à elle, c'est une vieille méchante femme. » Quant à Murray, qu'elle n'avait pas d'abord aperçu, et qui, d'une nature réellement affectueuse, éprouvait un vif regret d'avoir été la cause du chagrin de la pauvre Lydia, sa tante le découvrit bientôt derrière sa bonne où il s'était glissé, et dont il entourait le cou de ses bras.

En entendant la voix de Mabel qui lui parlait avec douceur, Lydia tressaillit vivement, et la présence d'une étrangère lui rendit tout à coup la force de maîtriser son émotion. Mabel prit un verre d'eau sur la table et lui en jeta quelques gouttes à la figure, ainsi qu'elle l'avait vu faire en pareille circonstance ; le saisissement qui en résulta rendit complètement à la jeune fille son empire sur elle-même ; et, après avoir respiré plusieurs fois avec force, elle trouva dans ses larmes abondantes, mais paisibles, un soulagement réel.

Miss Vaughan, bien qu'étrangère à de pareilles scènes, prononça quelques paroles affectueuses qui provoquèrent l'explosion des sentiments de la pauvre Lydia : « Je ne voulais pas blesser madame, s'écria celle-ci à travers ses sanglots ; mais j'ai tant souffert de ce qu'elle a dit relativement aux enfants ! et vous n'en seriez pas étonnée miss, si vous saviez... » Les larmes étouffèrent sa voix ; puis faisant un effort sur elle-même, elle ajouta bientôt : « Et maintenant que j'ai perdu ma place, je ne sais pas ce que je vais devenir.

– Je demanderai à maman de vous garder, soyez tranquille, » répondit Murray.

Lydia sourit à l'enfant, mais sans lui répondre. Alick, retiré à l'écart, avait les yeux fixés sur Mabel, qui éprouvait une vive sympathie pour la jeune bonne, mais qui était incertaine du parti qu'elle devait prendre ; et comme, après avoir considéré Lydia quelques instants, elle se disposait à partir, elle fut arrêtée par ces paroles du sérieux enfant, qui s'écria, comme

pour expliquer le désespoir de sa bonne : « Elle ne va pas avoir son argent, elle qui en avait tant besoin pour sa mère et pour Rose ; maman a dit qu'elle ne la payerait pas, et elle le fera pour sûr, car elle est si méchante ! »

Les traits de Mabel exprimèrent combien elle était choquée du langage peu respectueux de l'enfant ; mais celui-ci n'en vit rien ; ses yeux suivaient la main de sa tante qui venait de tirer sa bourse, tandis que l'humiliation s'ajoutait à la tristesse de la pauvre Lydia. Quelques mots qui parfois étaient échappés à celle-ci dans ses instants de découragement avaient révélé à l'esprit observateur d'Alick la pauvreté de ses parents ; mais, en dépit de sa position dépendante, elle souffrait dans sa fierté de voir la misère de sa famille parvenir à la connaissance de la jeune miss.

Mabel, presque aussi embarrassée, car c'était la première fois qu'elle se trouvait en pareille occurrence, demanda néanmoins à Lydia à quel chiffre s'élevait la somme qui lui était due. « Six dollars, miss, balbutia la pauvre fille d'une voix tremblante ; mais peu importe, miss... »

La somme lui était donnée avant qu'elle eût fini sa phrase.

« Non, gardez-les, dit Mabel avec bonté en repoussant la main qui voulait lui rendre les dollars ; ne vous en inquiétez pas ; j'arrangerai plus tard cette affaire avec ma sœur. » Et, voulant se dérober aux remerciements à peine intelligibles que lui exprimait Lydia, elle quitta rapidement la chambre, suivie du regard d'Alick, où l'admiration se joignait à la surprise, tandis que Murray manifestait sa joie d'une façon non moins expressive en faisant la culbute sur le lit où il était resté.

Une vive rougeur monta au front de Mabel, lorsqu'en entrant dans le salon elle aperçut Louise debout vers la porte de la chambre des enfants, d'où elle avait dû entendre nécessairement tout ce qui s'était passé ; elle examinait dans la glace l'effet des boucles d'oreilles de corail qu'elle avait été chercher, et ne tourna même pas la tête à l'arrivée de sa sœur. Mabel aurait été surprise au milieu d'une mauvaise action, qu'elle n'aurait pas été plus troublée qu'en ce moment. Louise pouvait trouver dans ce qu'elle venait de faire un blâme officieux de sa conduite envers Lydia. Elle gardait un silence embarrassé, qui augmentait encore sa confusion, lorsqu'à la fin mistress Leroy, ayant voulu fermer une de ses boucles d'oreilles dans un moment d'impatience, l'emmêla dans son bandeau, et s'écria d'une voix

impérieuse : « Mabel, venez donc m'arranger cela, je ne peux pas en venir à bout. »

Mabel délivra l'ornement réfractaire des cheveux où il s'était engagé, en ferma l'anneau et resta auprès de l'irascible beauté qui, après s'être contemplée avec satisfaction pendant quelques minutes, lui dit en soupirant :

« Que ces boucles d'oreilles sont ravissantes ! je voudrais bien qu'elles fussent à moi ; si j'avais de l'argent de trop, comme certaines personnes, ajouta-t-elle d'un ton signifiant, j'en achèterais de pareilles aujourd'hui même.

– Elles sont charmantes effectivement, répondit Mabel d'un air distrait ; et, craignant d'avoir piqué sa sœur dont elle comprenait l'allusion, elle crut devoir justifier sa conduite en s'appuyant sur la pauvreté de Lydia.

– Vous n'avez pas, j'espère, l'intention de mettre à ma charge vos prodigalités, répondit aigrement la belle Louise avec un rire de mépris ; il faudra que votre bourse soit mieux garnie que la mienne, si vous voulez payer les gens pour faire des scènes et pour se donner les airs d'avoir des crises nerveuses. »

Mabel, étonnée de la mesquinerie de sa sœur et de son indifférence à la misère des autres, ne trouva rien à répondre à cette déclaration ; mais Louise, ayant à la fois déchargé sa mauvaise humeur et désavoué une dette qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'acquitter, retrouva tout à coup son enjouement ordinaire, et, chassant loin d'elle ce souvenir désagréable, elle se mit à parler avec entrain de la fête où elle devait aller.

Mabel ne put pas se délivrer aussi aisément de l'agitation et de l'embarras que lui avaient causés les paroles de sa sœur ; mais soulagée par la tournure que l'affaire avait prise, et enchantée de la voir se terminer à l'amiable, elle prêta une oreille attentive aux nouveaux détails que lui racontait Louise et que celle-ci venait de puiser auprès de mistress Vannecker et de Victoria, qui jouaient dans la pièce qu'on devait représenter le soir. Rien ne serait plus délicieux ; et c'était principalement au sujet de Mabel que Louise se félicitait de la circonstance : ce serait pour elle un plaisir si nouveau ! Henry, également, serait enchanté d'y venir.

Mabel hésitait : la description que lui faisait sa sœur du théâtre, des décorations, des costumes, etc., la tentait vivement d'assister à cette fête exceptionnelle ; mais, en entendant nommer son frère, elle se souvint de l'engagement qu'elle avait pris avec lui de passer tous les deux la soirée en famille ; elle le dit à sa sœur pour motiver son refus. Le sourire disparut des lèvres de mistress Leroy, qui, reprenant un air courroucé, tourna le dos à Mabel en disant d'un ton sec : « Très-bien ; dans ce cas-là je resterai chez moi ; je n'ai pas envie d'aller là-bas toute seule. »

Mabel ne put s'empêcher de trahir son indécision en voyant le mécontentement de sa sœur ; elle l'avait déjà blessée une fois dans la journée et ne pouvait pas se décider à passer aux yeux de Louise pour être désobligeante ; mais que penserait Henry si elle allait à cette fête ?

Elle fut interrompue dans ses réflexions par la voix irritée de Louise, qui, comprenant la cause de son silence, disait avec aigreur : « Cela n'a pas le sens commun de vouloir rester à la maison pour Henry, car il y a longtemps que lui-même se fait un plaisir d'assister à cette soirée ; il a parmi les acteurs plusieurs de ses amis qui très-certainement vont lui parler de tout cela, et je suis sûre qu'il est dans l'enthousiasme, rien qu'en pensant à les voir dans leurs rôles. »

Cette dernière suggestion eut pour effet de détruire les scrupules de Mabel, qui promit, en partant, d'envoyer la voiture chercher sa sœur et de se trouver prête à l'heure désignée ; concession qui lui valut un radieux sourire et un serrement de main affectueux de la part de Louise complètement réconciliée avec elle.

Toutefois Mabel était loin d'être satisfaite ; et l'ombre qui voilait son visage, ordinairement si joyeux, venait des émotions diverses dont elle était agitée ; émotions contradictoires, mais également pénibles.

Une jeune fille de dix-huit ans, douée d'un heureux caractère, d'une nature généreuse et d'un cœur affectueux, n'est pas ordinairement un juge bien sévère pour les faiblesses et les fautes que dissimule un extérieur séduisant. Mais, malgré la sensibilité de son âge et l'entraînement d'une imagination ardente, Mabel avait un profond amour de la justice, le sentiment du devoir et le mépris le plus vif pour la bassesse et la duplicité. Il lui était impossible de fermer les yeux sur les défauts que ks événements

de la journée avaient révélés chez sa sœur, et elle souffrait d'autant plus de cette découverte inattendue, qu'elle avait jusqu'ici prêté à Louise plus de qualités d'esprit et de cœur. Néanmoins les émotions qui s'éveillaient dans son âme étaient confuses ; elle n'essayait même pas d'en faire l'analyse, et il ne résultait de ses pensées indistinctes qu'un vague sentiment de tristesse.

Les doutes, les appréhensions et les regrets indéterminés qui se succédaient dans son âme, s'évanouirent subitement lorsque la voiture s'arrêta à la porte de son père, et une inquiétude plus immédiate vint frapper son esprit.

« Qu'est-ce que va dire tante Sabiah de mon absence prolongée ? » se demanda-t-elle en entrant dans la maison.

Quatre heures sonnèrent à l'horloge de l'antichambre comme elle passait devant l'escalier.

« Déjà si tard ! » se dit-elle en elle-même ; et le souvenir du ruban qu'elle avait promis de rapporter se dressa tout à coup dans sa mémoire. « Vraiment, c'est un de ces jours où toutes les choses vont de travers, » pensa Mabel.

La pauvre enfant avait raison ; miss Sabiah avait douloureusement passé la journée dans l'attente et l'abandon, et l'humeur de la vieille fille était au niveau de l'ennui qu'elle avait éprouvé. Elle avait refusé de goûter sans Mabel, sacrifice d'une certaine importance pour une personne habituée aux usages de la campagne ; et ce ne fut pas sans difficulté que sa nièce parvint à lui faire accepter une tasse de chocolat et un biscuit qu'elle avait été chercher elle-même dans la salle à manger. Quant à l'oubli du ruban, la chose importait peu.

« Qu'est-ce que cela fait, dit-elle, que je mette un vieux bonnet au lieu d'en avoir un neuf ? »

Une autre personne que Mabel aurait vainement essayé de la faire sortir de cet abattement désespéré ; mais pour la pauvre tante, sa nièce favorite n'était jamais le principal auteur d'une faute quelconque. Après s'être élevée à plusieurs reprises contre l'influence croissante de mistress Leroy sur sa sœur, et avoir déclaré qu'elle était complètement résignée à la perte de la société de Mabel, miss Sabiah consentit à se laisser consoler par la lecture d'un paquet d'anciennes lettres que sa nièce était allée chercher, et

par le vif intérêt que la jeune fille témoignait pour les détails de famille puérils et surannés qui faisaient battre le cœur de sa pauvre vieille tante.

Mabel avait soigneusement évité la plus légère allusion à la visite qu'elle venait de faire, ne voulant pas accroître les préventions de la vieille miss par le récit des scènes orageuses qu'elle avait vues à l'hôtel ; de son côté, miss Sabiah avait dédaigné de faire la moindre question relativement à Louise et à son genre de vie, pour lequel elle professait une complète indifférence.

Mais les perplexités et les ennuis de ce malheureux jour étaient loin d'être finis. A dîner, Mabel attendit vainement que son frère, qui était fort content de son excursion, amenât l'entretien sur la comédie d'amateurs qui devait avoir lieu dans la soirée. Henry garda un silence obstiné à cet égard ; et quand, ayant demandé ses pantoufles, il proposa à Mabel d'aller chercher sa flûte et de l'accompagner au piano, il fallut bien qu'elle lui avouât la promesse qu'elle avait faite à Louise, tout en lui disant la résistance qu'elle avait opposée à cette proposition, jusqu'au moment où sa sœur lui avait enfin persuadé qu'il se faisait lui-même une fête d'assister à cette représentation.

« Et tu as donné là dedans ? s'écria Henry d'un ton dont Mabel ne savait pas si elle devait rire ou se fâcher. Mais j'ai passé deux jours, continua son frère, à employer toutes les ruses imaginables pour me délivrer de ces misérables singes qui voulaient me faire participer à cette farce ridicule ; je les ai fuis comme la peste ; j'ai eu peur de mon ombre, craignant toujours qu'elle ne prît la forme du directeur de leur théâtre ; et dans ton innocence, pauvre agneau, tu me ferais tomber dans le piège. Mais ils voulaient me condamner sans merci à remplir le rôle de Jules César ; ou, chose bien pire encore, à jouer celui de l'amant de Victoria Vannecker. C'est une bande de harpies, et rien de plus, ma pauvre sœur ! »

De son côté, miss Sabiah entama une série d'objections contre un genre de vie qui détruirait la santé de sa nièce en l'exposant au froid et en lui faisant subir des veilles infiniment trop prolongées. M. Vaughan, alarmé de ces insinuations, suspendit la lecture de son journal pour dire que la soirée était extrêmement humide, et qu'il espérait bien que Mabel ne pensait pas à sortir.

L'entretien fut néanmoins interrompu par l'arrivée de mistress Leroy, dont l'entêtement était à l'épreuve de toute opposition. Mabel aurait bien volontiers rétracté sa promesse ; mais Louise en exigea l'accomplissement, et tout ce qu'il fut possible d'obtenir, c'est qu'elle consentirait à se retirer de bonne heure. A la prière de Mabel, secondée par les instances de son père, Henry se décida à les accompagner, toutefois en y mettant la condition expresse qu'il pourrait s'échapper si l'on faisait la moindre tentative pour l'enrôler dans la troupe dramatique. Arrivés à la portière de la voiture, ils furent salués par la voix de mistress Vannecker et par celle de sa fille, qui étaient confortablement installées sur la banquette de derrière.

Une exclamation d'impatience échappa aux lèvres d'Henry.

« Je n'en suis plus, murmura-t-il à l'oreille de Mabel. Je vois, reprit-il tout haut, que vous êtes en nombre suffisant pour veiller les unes sur les autres, et je vous souhaite le bonsoir. »

Les événements qui suivirent ce début de mauvais augure n'étaient pas faits pour diminuer la contrariété que Mabel en avait éprouvée. L'exécution de la pièce fut détestable ; les rôles n'étaient pas sus ; le théâtre était mal éclairé ; les acteurs ne possédaient ni verve ni originalité. Louise alla dans les coulisses, où elle prit part à toutes les contestations que faisaient naître les rivalités des artistes, pendant que mistress Vannecker fatiguait Mabel du récit animé des torts dont sa fille avait eu à se plaindre, et de la revanche éclatante qu'elle avait prise sur les malheureux qui s'en étaient rendus coupables.

Longtemps avant l'heure où elle put décider miss Vannfcker et Louise à partir, Mabel, en dépit de la bienveillance qui était dans sa nature, en était arrivée à cette triste conclusion : que sa sœur et ses amies se servaient d'elle comme d'un moyen de satisfaire leur amour effréné du plaisir ; et, cessant d'éprouver le moindre intérêt pour les disputes des acteurs et pour leur échec dramatique, son esprit se reporta douloureusement vers son frère et vers sa tante qui l'attendaient depuis longtemps ; puis songeant à l'heure avancée, elle eut pitié de son cocher et de ses chevaux, qui, exposés à la pluie par cette nuit d'hiver, et fatigués des courses de la journée, étaient comme elle victimes d'une déception qu'on lui avait imposée.

Mais tous ses ennuis ne devaient pas se borner là ; une contrariété plus vive encore l'attendait à la maison. L'air de triomphe dont Henry accueillit son retour lui fit tout d'abord pressentir quelque nouveau désappointement ; et c'est avec un regret plus profond qu'elle ne voulut se l'avouer à elle-même, que Mabel apprit que son frère et sa tante avaient eu la visite de Dudley, et avaient joui pendant toute la soirée des trésors de verve et d'imagination qu'un esprit aussi vaste et aussi poétique devait nécessairement posséder. Il lui sembla qu'il y avait quelque chose de malicieux dans le plaisir que prenait son frère à lui citer les mots les plus heureux de son ami ; quelque chose de véritablement provoquant dans l'insistance que miss Sabiah, ordinairement si peu impressionnable, mettait à la plaindre de la perte qu'elle avait faite : d'autant plus, ajoutait la vieille tante, qu'elle n'aurait probablement pas de tout l'hiver l'occasion de faire connaissance avec cet homme d'une amabilité peu commune. Ils n'avaient dû sa visite qu'au hasard qui lui avait fait manquer la voiture ; car il avait dû quitter New-York ce soir même, et il partirait le lendemain pour se rendre à Philadelphie.

C'est ainsi que se termina pour Mabel cette journée remplie de contrariétés. Un sentiment confus de regret, de fatigue et de désappointement, couronnait cette semaine de plaisir et d'agitation qui s'était écoulée depuis son arrivée chez son père.

« Qu'il est difficile de plaire à tout le monde ! » se dit-elle lorsque, retirée dans sa chambre, elle passa en revue les événements de la journée, s'arrêtant avec une amertume particulière sur la perte de la visite de Dudley, contre-temps qui était pour elle un véritable malheur.

Puis tirant de nouveau cette conclusion qu'il était impossible de plaire à chacun, elle s'endormit presque déterminée à ne s'inquiéter désormais que de ses propres désirs.

Heureusement que ni cette résolution dangereuse, ni les émotions pénibles qui l'avaient fait naître, ne devaient persister après une nuit de repos ; et le soleil du lendemain n'éclaira pas un visage qui fût plus radieux que celui de Mabel, et dont la physionomie exprimât plus de générosité.

Un nuage plus sombre pouvait un jour couvrir le sentier qu'elle avait à parcourir, et son âme ardente pouvait avoir à supporter une lutte plus

difficile. Combien elle semrait teureuse alors si la lumière venait chasser les ténèbres, si la foi murmurait à son cœur oppressé que la terre n'a pas de nuit si épaisse, de désespoir si profond, que la droiture et l'amour ne puissent dissiper et guérir !

CHAPITRE VIII.

Laissons Mabel se livrer à la douce influence d'un sommeil réparateur, et suivons une jeune fille de son âge, mais d'une fortune bien différente, qui, le soir de cette malheureuse fête dramatique, se dirigeait seule et d'un pas rapide vers une petite rue des faubourgs

Lorsqu'elle eut rempli toutes ses obligations, que les enfants furent endormis et la toilette de mistress Leroy terminée, la pauvre Lydia courut, malgré sa tatigue, chez mistress Vannecker, pria la femme de chambre de cette dame de vouloir bien venir la remplacer auprès d'Alick et de Murray, mit à la hâte un vieux chapeau, un tartan usé, promit de rentrer dans une heure, descendit par l'escalier de service, et quitta l'hôtel d'un pas précipité.

La nuit était profonde, le pavé humide et glissant, Lydia, pourvue de chaussures trop minces, n'avait pas fait cent pas avant d'avoir les pieds complètement mouillés, et le froid faisait frissonner tout son corps. Elle tremblait également de se trouver seule dans les rues à cette heure avancée, et elle jeta des regards inquiets autour d'elle lorsqu'elle s'engagea dans les ruelles les plus étroites et les plus sombres de New-York. Une fois, dans sa précipitation, elle glissa, et elle serait assurément tombée, si une main,

bienveillante malgré sa rudesse, ne l'avait saisie fort à propos. Avant qu'elle eût pu distinguer celui qui l'avait si obligeamment retenue, l'homme couvert de haillons qui lui avait prêté son appui avait déjà disparu ; mais, plus effrayée que jamais par l'attention que ce léger incident avait attirée sur elle, et troublée de plus en plus par les regards que lui jetaient les quelques passants qu'elle rencontrait, elle se mit à courir. Elle avait fait ainsi quelques pas, les yeux fixés devant elle, lorsqu'au détour d'une rue elle sentit une main qui se posait tout à coup sur son épaule. Elle tressaillit vivement ; mais, bientôt rassurée par le bruit d'un éclat de rire dont le timbre lui était familier, elle s'arrêta en s'écriant hors d'haleine, bien qu'évidemment soulagée :

« Est-ce toi, Jack ? tu m'as joliment effrayée !

– Et pourquoi cela ? demanda celui-ci d'un ton joyeux.

– Parce que tout me fait peur, répondit Lydia ; je n'ai pas l'habitude de sortir le soir ; tu ne devrais pas non plus être dehors à cette heure-ci. Avec qui es-tu donc ? ajouta-t-elle à demi-voix en apercevant quelqu'un qui s'était arrêté derrière eux.

– C'est Bob Martin, répliqua l'enfant avec une certaine répugnance et après avoir hésité quelque temps à répondre.

– Oh ! Jack ! » dit seulement la pauvre Lydia, mais d'un ton de vif reproche.

Son frère, car telle était la parenté qui l'unissait au jeune homme, ou plutôt à l'enfant, baissa les yeux, traça du bout de son pied un cercle sur la neige et garda un profond silence.

« Viens, reprit Lydia ; je vais à la maison et je suis pressée ; il faut que je sois rentrée dans une heure. Viens avec moi, Jack. »

L'enfant se décida à l'accompagner, bien qu'avec répugnance, et se mit à siffler d'une manière significative pour avertir son camarade, un jeune homme d'une taille beaucoup plus élevée que la sienne, et qui, d'un air insouciant et dégagé, suivait la même direction que le frère et la sœur.

« Ne l'appelle pas, dit Lydia ; nous n'avons que faire de lui.

– Dans ce cas-là, avançons, » répondit Jack d'un ton brusque ; et il entraîna vivement la jeune fille. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent Bob Martin flânant devant eux à l'ombre d'une maison

avancée. Il paraissait les attendre, et Jack lui jeta ces mots en passant auprès de lui : « Reste par ici, Bob ; je serai de retour avant cinq minutes. » Il avait dit ces paroles à voix basse, mais néanmoins Lydia les avait entendues.

Ils marchèrent pendant quelque temps sans rien dire puis, rompant tout à coup le silence, Lydia s'écria d'une voix profondément irritée : « Je voudrais bien savoir ce que dirait notre mère, Jack, si elle savait que tu te promènes avec Bob, surtout à l'heure qu'il est.

– Elle n'aurait rien à dire contre lui, répondit l'enfant ; et toi qui parles, tu serais bien embarrassée de lui reprocher quelque chose. Bob est un bon garçon.

– Comment peux-tu dire cela, Jack ? tu sais bien que c'est l'être le plus paresseux, le plus impie du quartier ; je croyais qu'on t'avait suffisamment averti de ne pas fréquenter ce vaurien.

– Je m'en moque pas mal, répondit Jack ; c'est un brave camarade, malgré tout ce qu'on peut dire.

— Tu devrais rougir de défendre un pareil mauvais sujet, répliqua Lydia avec chaleur.

– . Est-ce qu'il ne m'a pas défendu, lui ? reprit l'enfant avec colère.

– A ta place je ne parlerais pas de cela, répondit la jeune fille d'une voix pleine de mépris.

– Et pourquoi pas ? demanda Jack en se retournant vers sa sœur d'un air presque furieux.

– Parce que, répondit-elle avec calme, c'est une chose qui me déplaît souverainement.

– Bah ! » dit Jack en affectant l'insouciance, malgré la mortification évidente que lui faisaient éprouver les paroles de Lydia.

Cette discussion entre les deux jeunes gens fut suivie d'un long silence, que Jack interrompait seulement de temps à autre en sifflant quelques notes d'un air de fanfaronnade, tout en marchant à côté de sa sœur avec une feinte indifférence.

« Comment va Rosy ? » lui demanda enfin Lydia.

Ces mots produisirent un effet magique sur l'enfant ; il cessa tout à coup de siffler, et répondit d'une voix douce que l'émotion faisait trembler :

« Elle n'est pas mieux, Lyddy ; j'ai bien peur qu'elle ne puisse jamais guérir. »

La jeune fille ne répondit rien, et ils arrivèrent à leur destination sans avoir échangé d'autres paroles. Une fois à la porte, Jack fit un pas en arrière, comme s'il avait eu l'intention de s'éloigner. Lydia vit ce mouvement de retraite, et fixant un regard pénétrant sur le visage de son frère :

« Tu ne vas pas l'aller retrouver ? lui demanda-t-elle vivement.

– Pourquoi pas ? » répondit Jack d'un ton de défi.

Lydia poursuivit ses remontrances avec chaleur ; mais le bref dialogue qui s'ensuivit n'eut pour résultat que l'irritation réciproque des deux parties et la résolution bien arrêtée de la part de Jack de voir Bob Martin quand bon lui semblerait, en dépit de l'opposition bien intentionnée, mais complètement inutile, que lui faisait sa sœur.

Au fond, voici de quoi il s'agissait. La famille Hope, dont Jack et Lydia faisaient partie, avait appris quelques semaines auparavant qu'une bande de mauvais sujets, parmi lesquels se trouvait Jack, avaient, à la suite de querelles et de tapage nocturne, passé la nuit au corps de garde, et devaient être le lendemain écroués à la prison. Jack n'avait pu être tiré de cette situation fâcheuse que par le paiement d'une amende considérable, qui avait absorbé toutes les épargnes de sa mère et forcé Lydia à chercher la place qu'elle occupait maintenant dans la maison de mistress Leroy.

La pauvre veuve, déjà accablée par le malheur, avait courbé la tête en silence sous le nouveau coup dont elle était frappée ; elle avait accueilli le retour de son fils sans autres reproches que le morne désespoir exprimé par toutes les lignes de son visage, et avait poursuivi son labeur de chaque jour avec cette profonde apathie qui annonce un corps usé par le chagrin et la fatigue, un cœur vieilli et desséché par les soucis quotidiens d'une existence pénible.

Mais Lydia n'était pas encore parvenue à ce degré d'obéissance passive ; elle n'avait pas eu le temps d'apprendre à l'école de la misère cette résignation qui prend sa source dans la foi chrétienne. Elle supportait difficilement l'humiliation à laquelle la mauvaise conduite de Jack l'avait récemment condamnée ; et, dans l'impatience qu'elle en éprouvait, elle

abusait de son privilège de sœur aînée pour adresser d'amers reproches au coupable et pour accabler de son mépris les mauvais sujets qui formaient la société de son frère, principalement Bob Martin, l'une des connaissances les plus dangereuses qu'il eût encore jamais faites.

Jack ne pouvait pas se dissimuler que Bob ne l'eût entraîné dans une fort mauvaise passe ; mais il insistait avec chaleur sur la dette qu'il avait contractée envers cet excellent camarade, pour l'adresse avec laquelle celui-ci avait conduit leur mutuelle défense et obtenu leur élargissement après une seule nuit à la station de police.

A toutes les accusations que Lydia formulait contre son nouveau camarade, Jack répondait vivement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, que c'était un bon garçon, en dépit de tout ce que l'on pouvait dire ; un ami qui l'avait défendu chaudement, lorsque tous les autres ne songeaient qu'à se tirer du mauvais pas où ils étaient engagés.

Bref, cette malheureuse aventure, bien loin d'affaiblir l'influence de Bob, avait confirmé celle qu'il avait prise sur son jeune camarade, qui, depuis longtemps affranchi de l'autorité maternelle, ne paraissait plus reconnaître d'autre pouvoir que celui des magistrats de la ville, pour qui sa dernière affaire lui avait inspiré une certaine crainte respectueuse.

Mais bien que Jack ne fût pas la moindre attention au désespoir silencieux qu'exprimaient les traits de sa mère ; bien qu'il fût sourd à tous les reproches de Lydia et cuirassé contre la mauvaise opinion de tous ses voisins, il y avait une douce influence que son esprit révolté subissait malgré lui ; un regard qui le suivait alors même qu'il n'était plus en sa présence ; une voix que son oreille avait toujours écoutée ; une petite main dont la douce pression avait le pouvoir de le retenir au milieu de sa course la plus folle. Ce charme s'était emparé de lui sans même qu'il s'en doutât ; et sa rude nature s'attendrissait lorsqu'il écoutait les douces paroles de Rosy, sa jeune sœur, ou qu'il regardait le visage amaigri de la pauvre petite malade.

Elle seule, après sa faute, l'avait reçu dans cet esprit d'amour qui parle au cœur repentant de chagrin, de pardon et d'espérance. Elle lui avait tendu sa petite main tremblante, et, pendant qu'une larme coulait de ses grands yeux bleus, elle avait attiré la main de Jack et l'avait pressée contre sa joue brûlée

par la fièvre, en disant d'une voix brisée : « Tu ne t'éloigneras plus de moi pendant la nuit, n'est-ce pas ? » Et Jack, posant sa tête sur l'oreiller du pauvre ange, l'avait mouillé de larmes dont Rosy avait eu seule connaissance.

Il y avait dans le cœur de cet enfant rebelle une corde secrète que la pauvre petite malade avait seule le pouvoir de toucher. Souvent, au milieu des scènes les plus bruyantes, cette note plaintive et tendre venait vibrer tout à coup et dominer la colère de Jack ; ainsi lorsque, le soir dont il est question dans ce chapitre, Lydia, excitée par la discussion, allait poser une main violente sur le loquet de la porte de sa mère, elle en fut empêchée par un signe de son frère qui, s'arrêtant soudain au milieu d'un torrent d'injures, lui dit à voix basse :

« Chut, Lydia, ne fais pas de bruit ; il est possible que Rosy dorme encore ; elle reposait lorsque je suis sorti tout à l'heure. »

Cette porte, dont la partie supérieure était vitrée et servait de fenêtre, ouvrait directement dans une étroite boutique au plafond bas, aussi peu éclairée que mal assortie. Malgré les précautions de Lydia, la sonnette qui se trouvait à l'entrée résonna fortement lorsqu'elle poussa la porte. La jeune fille s'arrêta un instant sur le seuil, puis elle se dirigea vers l'arrière-boutique, où elle rencontra sa mère, qui, au son toujours bien accueilli de la sonnette, se hâtait de venir répondre à la pratique supposée.

« C'est toi, Lyddy ? » s'écria la pauvre femme avec un sourire maladif, lorsque la déception de la pauvre marchande, qui avait compté sur un acheteur, eut fait place à la joie qu'éprouvait la mère en apercevant sa fille. Puis, jetant sur Lydia un regard plus attentif, elle ajouta d'un air d'inquiétude qui fit disparaître le sourire de son pâle visage : « Qu'est-ce qui t'amène, enfant ? Comme te voilà mouillée ! Viens dans la chambre ; il y a un bon feu dans le poêle. »

Lydia suivit sa mère d'un pas languissant, et la figure tout émue. La chambre où elles entrèrent, tout au plus de la grandeur d'un cabinet, était à peine meublée ; on y respirait un air épais et malsain ; le feu venait seulement d'être allumé, car la mixtion qui se trouvait dans un vase placé sur le fourneau du poêle ne bouillait pas encore, et il faisait un froid glacial dans cette malheureuse pièce. Lydia jeta son chapeau sur la table, prit une

chaise, et fixa tristement les yeux devant elle. Sa mère remuait la mixtiun qui était sur le feu ; ni l'une ni l'autre ne prenait la parole ; un soupir de la jeune fille interrompit le silence.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? dit mistress Hope ; il y a quelque chose qui va mal ; autant me l'apprendre tout de suite ! » En disant cela, elle étendit la main et ferma doucement la porte qui conduisait à une petite chambre à coucher ; puis, comme sa fille continuait à garder le silence : « Est-ce que tu es sortie de chez ta maîtresse ? lui demanda-t-elle.

– Pas encore, s'écria Lydia, qui, ne pouvant plus retenir ses larmes, éclata en sanglots ; j'aurais mieux fait de ne pas venir aujourd'hui. »

Elle se couvrit la figure de ses deux mains, et pleura si amèrement qu'elle ne put en dire davantage.

La pauvre mère continuait son opération, et regardait sa fille avec tristesse ; sa nature quelque peu vulgaire et positive, jointe à l'habitude qu'elle avait de souffrir, l'empêchait de donner un témoignage plus sensible de son anxiété : toutefois l'émotion que lui causaient les larmes de Lydia n'en était pas moins vive, et de temps en temps elle laissait échapper quelques mots destinés à provoquer l'explication des pleurs de la jeune fille et à calmer son chagrin.

Celle-ci fut longtemps sans répondre aux paroles que sa mère lui adressait ; mais à la fin, relevant la tête d'un air déterminé, elle essuya ses larmes s'approcha du poêle, défit ses souliers et posa ses pieds de manière à pouvoir les sécher ; mistress Hope, encouragée par ces symptômes favorables, s'assit en face de sa fille et eut bientôt la satisfaction d'apprendre que les pleurs et l'agitation de Lydia avaient une cause moins sérieuse qu'elle ne se l'était figuré.

Néanmoins la pauvre femme ne put écouter sans émotion le récit détaillé de l'injustice dont sa fille avait eu à souffrir, ni s'empêcher de partager les soupçons et l'effroi que faisaient naître dans l'esprit de Lydia la preuve récente que Jack venait de lui donner de son opiniâtreté.

Si Lydia avait eu plus d'énergie, si elle avait eu plus de cœur, elle ne serait pas venue dérouler à la pauvre veuve cette longue série d'inquiétudes et d'ennuis. Elle se serait éloignée de cette maison qu'habitaient la maladie et la misère, ou bien elle y aurait apporté une figure calme et joyeuse. Elle

aurait dissimulé ses propres chagrins et longtemps pesé dans son esprit la disposition qui entraînait Jack vers la mauvaise société, avant d'attrister le cœur de sa mère et de lui causer peut-être une insomnie douloureuse par le récit de la violence et de l'entêtement de son frère.

Mais Lydia n'était pas une héroïne : ce n'était qu'une pauvre servante irritée, qui, sous l'impression de la fatigue et de la douleur, venait, ainsi que nous l'avons fait trop souvent, dire à sa mère ce qui la faisait souffrir, et déposer son chagrin dans un cœur déjà surchargé de ses propres peines.

« Eh bien, dit mistress Hope avec un profond gémissement, si tu es renvoyée, tu reviendras à la maison, voilà tout ; nous ne serons pas plus malheureux que nous ne l'avons déjà été, la chose n'est guère possible. Quant à Jack, s'il veut se perdre, nous ne pouvons pas l'en empêcher ; il est inutile de se tourmenter pour cela. »

Une pareille philosophie n'était pas très-consolante. Néanmoins Lydia trouva ses ennuis plus légers, maintenant que sa mère l'avait délivrée d'une partie de son fardeau ; et se rappelant le seul rayon qui eût brillé au milieu des nuages de cette triste journée, elle se mit à raconter l'intervention de Mabel, et tira de sa poche la somme qui lui avait été donnée par la jeune fille. Mais quels ne furent pas son chagrin et sa surprise, lorsqu'elle vit sa mère refuser cet argent !

« Tu trouveras bien à l'employer toi-même en attendant que tu aies pu te replacer, dit la veuve, à qui il répugnait de s'approprier un argent qui était le prix de la liberté de sa fille ; tu n'as pas même de souliers, ajouta-t-elle en regardant les vieilles savates qui séchaient sur le poêle.

– Oh ! prenez ces quelques dollars, ma mère, prenez-les, s'écria la pauvre Lydia, repentante et humiliée en s'apercevant de l'effet qu'avaient produit ses murmures égoïstes.

– Chut ! dit tout bas mistress Hope, sans paraître faire attention à l'argent que sa fille lui présentait toujours. Les deux femmes écoutèrent ; un son faible, mais distinct, s'échappait à travers la porte de la chambre à coucher ; mistress Hope fit un mouvement pour se lever. Au même instant la sonnette de la porte extérieure se fit entendre ; Lydia se leva précipitamment en disant à la veuve : « Allez à la boutique, ma mère, je vais voir si Rosy a besoin de quelque chose. »

Suivons la jeune fille dans la chambre où elle entre immédiatement : un cierge y brûle en jetant une faible lumière ; c'est une concession accordée au vif désir de l'enfant malade qui, soutenue par des oreillers, est étendue sur le lit. On devinerait difficilement l'âge que peut avoir cette pauvre créature ; ses petites mains et ses bras décharnés sont bien ceux d'un enfant, mais il n'y a pas de jeunesse sur son visage amaigri ; ses cheveux blonds ont un reflet d'or ; son front transparent est marqué de veines d'un bleu foncé ; un cercle brun entoure ses yeux ; ses traits sont minces et contractés, ses lèvres étroitement serrées l'une contre l'autre : on dirait qu'elles ont été scellées par un effort persévérant de la volonté, afin de ne pas trahir la souffrance dont l'empreinte est gravée néanmoins dans chaque ligne de cette figure expressive. Il n'y a nulle beauté, nulle promesse de grâce et de fraîcheur, sur ce visage crispé que la maladie semble avoir atrophié ; seulement, dans ces yeux d'un bleu d'azur qui brillent comme des saphirs entre leurs paupières flétries, chacun peut voir rayonner l'espérance d'une âme qui, à travers la brume dont cette vie est enveloppée, regarde sans cesse une terre inconnue où la petite malade est certaine de se reposer un jour.

Lydia ouvrit la porte si doucement que Rosy ne l'entendit pas entrer. Celle-ci, qui avait été réveillée par le gémissement qu'elle avait entendu dans la chambre voisine, chantait ou plutôt gazouillait à demi-voix quelques syllabes pleines de douceur, qu'elle répétait continuellement sur une phrase musicale de sa composition. Ses yeux étaient fixés sur le mur qui se trouvait en face d'elle, et ce ne fut que lorsque sa sœur eut approché de son lit qu'elle remarqua sa présence. Elle tourna légèrement la tête, décroisa ses petites mains, en posa une sur le bras de sa sœur, et prononça le nom de Lydia.

Qui aurait pu croire, en voyant l'une auprès de l'autre cette belle jeune fille et cette chétive enfant, qu'il n'y avait que cinq années de différence entre l'âge de chacune d'elles ? La pauvre petite Rosy comptait déjà treize printemps.

« As-tu beaucoup souffert aujourd'hui ? lui demanda sa sœur à voix basse.

– Oh ! Lyddy, répliqua l'enfant, j'ai chanté pendant tout le temps que je suis restée éveillée. »

Lydia soupira, car Rose lui avait dit en confidence, lorsqu'elle avait quitté la maison, qu'elle ne chantait jamais que lorsqu'elle souffrait trop vivement.

« Pauvre Rosy ! dit-elle avec une profonde compassion.

– Non, je ne suis pas à plaindre, » reprit la malade d'un air pensif ; et, attachant sur le mur qui était en face d'elle ce regard plein d'ardeur qui semblait pénétrer dans l'avenir, elle ajouta : « Nous nous sommes tenu compagnie toute la journée, le petit pèlerin et moi. Le sentier est sombre, Lyddy ; mais les anges du bon Dieu veillent sur nous du haut des nuages, et la route devient brillante à la fin. »

Les yeux de Lydia cherchèrent instinctivement l'objet qui fixait l'attention de la malade, afin d'y découvrir la source de cette extase qui prêtait un éclat momentané au visage de sa sœur. La faible clarté du cierge tombait directement sur une gravure excellente qui, richement encadrée, formait un singulier contraste avec le pauvre ameublement et les murailles dégradées de cette misérable chambre. Une partie de la gravure était dans l'obscurité ; mais on distinguait au premier plan la tête d'un jeune voyageur au-dessus duquel roulaient d'épais nuages, et qui suivait un chemin étroit et sombre. Il marchait néanmoins d'un pas ferme, les yeux tournés vers un endroit éclairé du ciel, où trois chérubins surmontaient l'extrémité lumineuse des nuages dont la base était enveloppée de si profondes ténèbres.

Ce n'était pas la première fois que ce petit pèlerin excitait la sympathie de Rosy, ni le premier enseignement que la malade retirait de la vue des anges qui veillaient sur le jeune voyageur. Depuis plusieurs années cette gravure l'avait suivie dans toutes les chambres qu'elle avait occupées, toujours suspendue en face de son lit pendant les longues semaines où la maladie l'avait retenue sursa couche. Mais l'éloquence de ce tableau n'était pas encore épuisée : chaque jour, au contraire, l'esprit de la malade se pénétrait plus profondément de la leçon divine qu'elle savait y reconnaître, et acquérait une conviction plus profonde de la réalité des promesses qui, dans ses heures les plus douloureuses, venaient calmer ses souffrances.

Lydia, pour qui les arts n'avaient aucun langage, surtout orsqu'il était question d'un sujet purement spirituel, n'arrêta pas ses yeux sur la gravure,

dont l'existence d'ailleurs lui était bien connue. Personne néanmoins ne pouvait douter que cette gravure ne fût l'expression de quelque vérité sainte, en voyant la sublime patience, le calme religieux qu'elle inspirait à la pauvre malade ; et un profond sentiment de contrition et d'humilité pénétra dans l'âme de Lydia, lorsqu'elle compara ses murmures avec la résignation angélique de sa sœur.

« Tu me rends honteuse de moi-même, Rosy, s'écria-, -elle avec une véhémence qui fit tressaillir la pauvre enfant. Je voudrais avoir la moitié de ton courage ; mes peines ne sont rien comparées à tes douleurs, et je m'en tourmente au point de faire souffrir les autres de mes plaintes ; tandis que toi, Rosy, tu supportes toutes choses avec tant de calme et de douceur !

– Oh ! Lyddy, répliqua l'enfant en regardant la jeune fille avec un intérêt plein de bonté, la patience m'est une chose bien facile ; tandis que toi, pauvre sœur, tu as tant de personnes à satisfaire, tant d'obligations à remplir, qu'il n'est pas étonnant que tu sois parfois découragée. J'ai bien pensé à toi depuis huit jours, et j'avais bien envie que tu vinsses pour savoir une foule de choses, si tu commences à t'habituer là-bas, si les enfants sont méchants, si mistress Leroy te fait toujours veiller aussi tard. Pauvre Lydie ! tu es fatiguée, poursuivit-elle en remarquant l'air abattu de la jeune fille ; viens auprès de moi et repose-toi pendant quelques minutes ; parle-moi de ta maîtresse et des enfants ; dis-moi bien tout. »

Et Rose attira sa sœur, dont elle entoura la taille de son petit bras amaigri.

« Que pourrais-je te dire ? demanda Lydia.

– Tout ce que tu voudras, et surtout les choses qui te tourmentent, » répondit l'enfant.

Mais Lydia ne trouvait plus rien dans sa mémoire. Le souvenir des ennuis qu'elle avait éprouvés depuis huit jours s'était effacé devant la résignation de sa sœur ; et elle ne pouvait pas lui raconter la scène qui avait eu lieu le matin, précisément à son sujet, et lui dire les fâcheuses conséquences qui en étaient résultées.

« Je vais te parler, dit-elle après un moment d'hésitation, d'une personne que j'ai vue aujourd'hui et qui est belle, mais belle.

– Autant que mistress Leroy ? demanda Rosy.

– Oh ! bien davantage, répondit Lydia comme si elle eût trouvé la comparaison injurieuse.

– Mais tu la trouvais si jolie !

– Moi ! eh bien ! plus à présent ; mais cela ne fait rien, quoiqu'elles soient les deux sœurs, miss Mabel ne lui ressemble pas du tout. » Puis, s'animant peu à peu, Lydia releva la tête qu'elle avait posée sur l'oreiller de Rosy ; elle s'appuya sur son coude, et, les yeux fixés sur le visage de la malade, elle fit un brillant panégyrique de sa jeune protectrice.

Rosy écoutait sa sœur avec un vif intérêt, et, partageant bientôt l'enthousiasme de la jeune fille, elle s'écria pendant une pause que Lydia avait faite : « Oh ! je t'en prie, continue ; raconte-moi ce qu'elle a dit aux enfants. Alick aime-t-il sa tante ? »

Lydia, ayant une fois entamé ce sujet intéressant, fit le récit détaillé de la visite de Mabel, à l'exception néanmoins de ce qui était relatif à la dispute qu'elle avait eue avec mistress Leroy et au congé qui en avait été la suite.

« Belle, fraîche, élégante et arrivant de la campagne, dit Rosy d'un air pensif. Oh ! que je voudrais la voir ! »

Lydia soupira en pensant combien il était peu probable que ce désir fût satisfait.

« Tu la reverras ? demanda Rosy.

– Peut-être.

– Tu te rappelleras bien tout ce qu'elle aura fait, tout ce qu'elle aura dit, afin de pouvoir me le raconter.

– J'essayerai.

– Elle arrive de la campagne ! reprit Rosy en se parlant à elle-même ; je voudrais bien voir une personne qui connaîtrait les champs. »

La pauvre enfant n'avait jamais de sa vie dépassé les faubourgs, et la campagne lui semblait être le Paradis terrestre.

« L'été prochain tu te porteras mieux, lui dit sa sœur et nous en profiterons pour aller à la vieille ferme. »

Elle secoua la tête ; puis, comme si une pensée lui revenait tout à coup :

« Lydia, demanda-t-elle à voix basse, où est Jack ?

– Parti avec Bob Martin, répondit la jeune fille, dont la voix retrouvait une certaine amertume ; je ferai tout aussi bien de ne pas l'attendre,

continua-t-elle en faisant un mouvement pour se lever, car il n'est pas probable qu'il revienne avant le jour.

– Oh ! que si, répondit Rose avec confiance ; il reviendra bien sûr à dix heures pour me donner mes gouttes de potion ; il n'y a pas encore manqué depuis ton départ, et il ne doit pas être loin de dix heures.

– Je ne crois pas, répliqua Lydia ; mais c'est égal, il faut que je parte ; je vais aller mettre mon chapeau et voir si mes souliers ont séché. »

Au même instant, la voix de Jack se fit entendre dans la boutique, et le premier coup de dix heures sonnait à l'horloge de l'église voisine, comme il entra dans la chambre de Rosy, tenant à la main une fiole et une tasse. Lydia n'était pas encore partie ; elle se trouvait placée dans l'ombre de manière à ne pas être aperçue, et la surprise de Bob Martin n'aurait pas été plus grande que la sienne à la vue du spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Était-ce bien Jack, ce garnement impie, qui, debout à côté de la lumière, comptait avec un soin religieux les gouttes qu'il laissait tomber de la fiole ? Était-ce bien l'une de ses mains brutales qui soutenait doucement la tête de sa sœur, tandis que de l'autre il approchait des lèvres du pauvre ange la tasse qui contenait la potion ; était-ce bien sa voix rude, surtout, qui demandait avec un accent plein de tendresse :

« Es-tu mieux, Rosy ? »

Oui, c'était bien Jack ; Lydia ne pouvait pas en douter : car lorsqu'elle le retrouva dans l'arrière-boutique, où il était allé après avoir accompli sa tâche de garde-malade, il lui prouva son identité en s'écriant du ton brusque et hardi qui lui était ordinaire :

« Tiens, te voilà encore ici, Lydia ? »

– Certainement, répondit la jeune fille, douloureusement blessée du ton qu'il prenait avec elle. Pensais-tu que j'étais partie toute seule ?

– Jack ! » appela Rosy de la chambre voisine.

Il courut immédiatement auprès de la petite malade.

« Tu vas reconduire Lydia chez elle.

– Oui, répondit-il avec douceur.

– Et tu reviendras tout de suite ?

– Oui, Rosy.

– Tu es bien bon, Jack.

– Bonsoir, Rosy, dit Lydia en se penchant sur le lit pour embrasser sa sœur, pendant que Jack était allé prendre sa casquette. Je ne sais pas au juste quand je pourrai venir vous voir ; donne ceci à maman lorsque je vais être partie. Adieu, mignonne. » Et la jeune fille s'éloigna en laissant aux mains de Rose l'argent que sa pauvre mère n'avait pas voulu prendre.

Il faisait un temps épouvantable, de la pluie, de la neige, et la course qu'il y avait à faire pour revenir à l'hôtel fut extrêmement pénible. Jack et Lydia marchaient rapidement et en silence ; le premier, quelques pas devant sa sœur, tandis que celle-ci faisait de nombreux détours pour éviter les flaques d'eau qu'il y avait sur les trottoirs. Tous les deux étaient pensifs : peut-être se repentaient-ils de la mauvaise humeur qu'ils s'étaient réciproquement témoignée ; quoi qu'il en fût, ni l'un ni l'autre ne se sentait disposé à la conversation ; et un bonsoir assez bref de la part de Lydia, auquel son frère répondit à peine, fut tout ce qu'ils échangèrent au moment de se quitter.

Toutefois, il est probable que cette course nocturne, et les méditations qui en résultèrent, firent une impression profonde sur l'imagination de Lydia, car elle se vit en rêve sur un chemin effroyable où elle voyageait avec Jack. Mabel se trouvait quelquefois avec eux, tenant par la main les deux enfants de mistress Leroy ; mais la route n'en était pas moins mauvaise et le ciel moins couvert et moins sombre. Il semblait cependant à la jeune fille qu'ils n'avaient rien à craindre, car chacun des nuages qui couvraient le ciel portait un ange, et chacun de ces anges avait la figure de Rosy.

CHAPITRE IX.

Mabel continua de jouir pendant plusieurs semaines des plaisirs qui se succédaient presque sans interruption. Mais, quels que soient les préservatifs dont le luxe moderne permette de s'entourer, il faudrait aux femmes du monde un tempérament spécial ; et, malgré la bonne santé qu'elle avait toujours eue, Mabel n'était pas à l'épreuve des effets combinés du froid, de l'excitation et de la fatigue : un gros rhume, accompagné de symptômes de fièvre, vint enfin l'obliger à garder la maison, et lui faire comprendre pour la première fois l'étendue de la sollicitude dont elle était l'objet.

La tendresse inquiète de son père, les soins assidus de sa tante, les attentions et le dévouement d'Henry, lui donnèrent une satisfaction bien plus réelle et bien plus vive que les bouquets nombreux et les billets de condoléance dont sa table était couverte. Ces quelques jours de maladie et de convalescence lui fournirent une ample occasion d'apprécier la valeur des joies intimes et des privilèges de la vie de famille que, jusqu'alors, des plaisirs plus brillants avaient éclipsés à ses yeux.

Il est vrai qu'au moment où elle avait subi cet arrêt forcé, Mabel commençait à s'apercevoir de la monotonie de ces réunions, qui, pour sa sœur, constituaient le monde entier. Un certain goût pour les éloges, et la part d'admiration naturellement fort large que lui attiraient sa fortune et ses charmes, lui avaient dissimulé pendant quelque temps l'insipidité de la source où elle puisait ce plaisir factice ; et la toilette, le luxe et le bruit des fêtes ne l'intéressèrent plus que très-médiocrement, dès qu'ils eurent perdu pour elle l'attrait de la nouveauté. Elle avait trop d'esprit et de cœur pour s'amuser longtemps des distractions, invariablement les mêmes, que lui présentait le monde, et pour ne pas se révolter contre les lieux communs et les niaiseries qui, revenant sans cesse, formaient toute la conversation de la société de mistress Leroy.

La puissance de l'habitude est néanmoins si grande, que Mabel n'aurait sans doute pas eu la force de sortir du cercle enchanté de la fashion, si la maladie n'était venue l'en arracher. Sa nature aimante et son heureux caractère lui permettaient à la fois d'égayer son petit cercle de famille, et de jouir du bonheur qu'elle trouvait au milieu des siens ; bonheur qui lui fit

plus d'une fois se reprocher à elle-même d'avoir négligé le foyer paternel, où sa présence répandait évidemment la joie la plus sincère.

La tante Sabiah n'était plus la même, depuis qu'ayant à remplir auprès d'elle les fonctions de garde-malade, elle jouissait continuellement de la société de sa nièce. M. Vaughan partait plus tard pour aller à ses affaires, et passait toute la soirée en famille dans la bibliothèque, où les papiers, qui ordinairement occupaient son esprit, n'étaient pas même déroulés. Quant à Henry, son empressement à rechercher ses camarades parut s'être évanoui tout à coup. Il trouva le moyen de faire la lecture à sa sœur, de lui traduire quelques ballades allemandes, de causer longuement avec elle, et de tourmenter miss Sabiah au sujet des bas mal tournés qui constituaient l'ouvrage favori de la vieille fille, et qui, remplacés au salon par un tricot plus élégant, avaient été repris avec joie dans la chambre de la malade. Henry ne pouvait regarder les mollets contrefaits et les chevilles racornies de ces malheureux bas sans demander à quelle espèce d'animal ils étaient destinés ; et, bien que la vieille miss lui répondît invariablement qu'une belle jambe formait toujours son bas, il n'en prenait pas moins un vif plaisir à continuer cette petite guerre, où il en était réduit à combattre tout seul. Bref, il se trouvait si heureux de ce nouvel ordre de choses, qu'il s'absentait rarement, si ce n'est lorsqu'il était averti de l'arrivée de mistress Leroy, qui venait chaque jour demander avec fracas des nouvelles de sa sœur, et qui, par le froufrou des nombreux volants de sa jupe immense, donnait à son frère le signal du départ.

Louise ne voyait pas sans impatience la manière dont Mabel supportait cette semaine de reclusion, d'autant plus qu'elle se croyait obligée de venir la distraire de temps en temps ; sacrifice qui lui paraissait intolérable. Aussi trouvait-elle toujours d'excellentes raisons pour abréger sa visite ; toutefois, elle faisait en arrivant tant de questions affectueuses, elle avait tant de compliments à faire de la part de tout le monde, elle partait surtout avec tant de grâce et d'aisance, que Mabel, touchée de ses attentions, était loin de mettre en doute la tendresse que lui portait sa sœur.

Mais, si l'indisposition de la jeune fille était pour mistress Leroy un sujet de plainte et d'ennui, elle devint au contraire une source de bonheur pour ses enfants, qui jusque-là ignoraient les avantages que renferme la maison

d'un grand-père. Mabel les avait envoyés chercher pendant sa courte maladie ; et, bien que son frère trouvât fort ennuyeux de voir Alick toujours le nez dans un livre, ou regarder par la fenêtre d'un air triste et maussade, et que miss Sabiah fût persuadée que la pétulance de Murray donnerait la fièvre à sa nièce, ces visites n'en servirent pas moins à établir des relations naturelles entre les enfants et les divers membres de la famille, et à semer les germes de cette influence que chacun d'entre eux devait un jour exercer sur les autres. Il est impossible de dire combien cette expérience des joies domestiques, et les réflexions qu'elle fit naître dans l'esprit de la jeune fille, concoururent plus tard à la détacher du monde, et la disposèrent à comprendre la responsabilité qui pesait sur elle, et l'importance des devoirs que lui imposaient les dons qu'elle avait reçus en partage. Quant à présent, dès qu'elle fut rendue à la santé, et par conséquent au plaisir, une nouvelle puissance vint s'ajouter à celle du monde pour l'entraîner au dehors, et un sentiment nouveau s'empara de son esprit et de son cœur, à l'exclusion de tout sentiment rival.

Dudley était revenu subitement à New-York sans y être annoncé, et les circonstances qui entourèrent sa première entrevue avec Mabel ne pouvaient qu'accroître le romanesque intérêt qu'inspirait depuis longtemps à la jeune fille le meilleur ami de son frère.

Un bal devait avoir lieu pour célébrer l'anniversaire de la naissance d'une des amies de Mabel. Non contente de prier celle-ci par un billet particulier d'assister à cette réunion, l'héroïne de la fête était venue elle-même protester contre un refus, quel que pût en être le motif. Mabel n'était pas encore sortie le soir depuis qu'elle avait été malade, et son père ne lui permit de répondre à cet engagement qu'à la condition qu'elle ne danserait pas de la soirée. Louise déclara qu'il vaudrait beaucoup mieux rester à la maison ; mais Mabel, avec l'amabilité qui était dans sa nature, saisit avec joie le moyen qui lui était donné de faire plaisir à son amie.

Elle était entourée d'un groupe d'admirateurs, lorsqu'elle vit tout à coup un gentleman qui, appuyé avec aisance contre le manteau de la cheminée, paraissait examiner à loisir toutes les personnes qui composaient la réunion. Peut-être y avait-il une puissance magnétique dans ses yeux noirs et rêveurs : car, au moment où Mabel avait, sans motif apparent, tourné les

siens vers l'inconnu, le regard de celui-ci était fixé sur elle avec autant de curiosité que d'admiration. Toutefois, lorsqu'elle regarda ce gentleman de nouveau, il causa d'une manière fort animée avec une femme spirituelle et brillante, qui prenait évidemment grand plaisir à l'entendre.

N'eût-il pas d'abord examiné Mabel avec autant d'attention, qu'il n'en aurait pas moins excité l'intérêt de celle-ci, tant il ressemblait peu aux individus qu'elle avait rencontrés jusqu'à présent. D'une taille qui atteignait à peine la hauteur moyenne, mais gracieuse et bien proportionnée, ce gentleman avait dans ses manières et dans son attitude quelque chose d'indépendant et d'aisé qui le distinguait au milieu des autres hommes, et qui semblait annoncer qu'il ne se soumettait pas aux règles de l'étiquette. Il était néanmoins d'une extrême politesse, surtout envers les femmes, et possédait évidemment la faculté de se rendre généralement agréable : car Mabel, en continuant le cours de ses observations, fut frappée de l'empressement avec lequel ses moindres paroles étaient accueillies par des personnes de différents âges et de goûts fort opposés.

Il disparut bientôt dans la foule, et l'esprit de Mabel fut absorbé de nouveau par le cercle d'admirateurs qui se félicitaient de sa réapparition dans le monde, et qui le lui prouvaient en restant auprès d'elle, malgré l'orchestre qui se faisait entendre dans le salon voisin. Ce ne fut donc pas sans surprise que, s'étant retournée en sentant un éventail lui toucher légèrement l'épaule, Mabel se trouva en face de mistress Leroy, accompagnée de l'étranger, qui avait été prier Louise de le présenter à sa sœur.

Soit que mistress Leroy, dans son empressement à rejoindre les danseurs, eût prononcé d'une manière peu intelligible le nom de ce gentleman, soit qu'un peu d'embarras eût empêché Mabel de le saisir, celle-ci ne se douta pas le moins du monde qu'elle faisait connaissance avec Lincoln Dudley.

La tranquillité du jeune homme et l'aisance de ses manières rendirent promptement à Mabel le sang-froid qui lui était habituel ; et, sans savoir elle-même comment cela s'était fait, elle se trouva, au bout de quelques minutes, engagée dans une conversation entièrement affranchie de la contrainte qui suit en général une présentation aussi brève et aussi imprévue. Elle ne s'expliqua pas davantage pourquoi tous ses adorateurs

s'étaient éloignés les uns après les autres et s'étaient dispersés, laissant l'étranger maître absolu du terrain.

Elle ne savait qu'une chose : c'est qu'elle écoutait un être qui, par le charme du langage, l'originalité de la pensée, la fantaisie pleine de verve, semblait appartenir à une classe d'individus bien supérieurs aux fashionables qui l'entouraient ordinairement ; et, flattée d'avoir fixé l'attention d'un esprit aussi élevé, peut-être inspirée par le regard éloquent de celui qu'elle écoutait, elle eut conscience, au fond de son âme, d'aspirations que les rapports qu'elle avait eus jusqu'à présent avec le monde n'avaient point éveillées.

Dudley, voyant qu'elle ne dansait pas, alla lui chercher un siège, et, s'adossant à l'angle d'une embrasure de fenêtre qui se trouvait à côté d'elle, il continua de déployer les facultés brillantes dont il savait faire usage dans la conversation ; et Mabel, encouragée ou plutôt entraînée par l'abandon et l'apparente insouciance qu'il mettait dans ses paroles, finit par dévoiler à son tour l'esprit gracieux et la vive intelligence dont la nature l'avait richement dotée.

Ce ne fut qu'au moment où M. Leroy, qui, par hasard, était au bal, vint lui dire que la voiture les attendait, et lorsqu'elle vit sa sœur disposée à partir, qu'elle comprit combien il y avait de temps qu'elle causait avec ce gentleman ; et, bien qu'elle le connût seulement depuis quelques heures, elle ne put se dissimuler la satisfaction qu'elle ressentit lorsque Dudley lui dit en la quittant qu'il espérait bientôt la revoir.

Henry, contre son attente, n'avait pas paru de la soirée ; il avait été retenu par quelques-uns de ses amis qu'il avait rencontrés au club ; et ce ne fut que le lendemain à dîner que Mabel trouva l'occasion de lui parler des événements du bal, ce qu'elle fit avec une certaine répugnance et pour répondre seulement aux vives questions que lui adressait Henry. Elle fut cependant obligée d'avouer qu'elle avait fait une nouvelle connaissance ; et même, poussée dans ses derniers retranchements, elle finit par donner à son frère une description minutieuse du gentleman qui l'avait occupée toute la soirée. Après s'être amusé quelque temps des conjectures de Mabel, qui, à ses yeux noirs, à ses longs cheveux, à certaines excentricités dans sa

toilette, et surtout à sa conversation brillante, soupçonnait l'inconnu d'être un poète, Henry coupa tout à coup la parole à sa sœur en lui disant :

« Bref, c'est Dudley que tu as vu ; et la satisfaction que tu éprouves d'avoir fait cette connaissance est partagée. »

Un sentiment de surprise délicieuse fit rougir Mabel en apprenant quel était celui qui l'avait charmée la veille ; et les dernières paroles de son frère, en augmentant sa rougeur, montrèrent combien elle était sensible au suffrage de Dudley. Tante Sabiah voulut immédiatement savoir l'opinion de sa nièce chérie sur un homme qui lui avait laissé une impression aussi favorable. De son côté, M. Vaughan était curieux de connaître le meilleur ami de son fils ; Henry lui-même se sentait disposé à questionner sa sœur : mais celle-ci évita de leur répondre et parvint à les faire changer de sujet de conversation. Toutefois, Dudley n'en continua pas moins d'occuper sa pensée.

Il n'y a peut-être pas de flatterie à laquelle une jeune fille soit plus sensible que d'inspirer de l'intérêt à un homme plus âgé qu'elle, d'un esprit supérieur et, l'un des membres les plus influents de la société qu'elle fréquente, surtout lorsqu'elle possède elle-même les qualités morales qui permettent d'apprécier des facultés intellectuelles d'un ordre plus élevé que celles que l'on rencontre ordinairement dans les salons à la mode. Louise elle-même et son entourage frivole sentaient l'honneur qu'il y avait à mériter les attentions de Dudley, et faisaient tous leurs efforts pour se les attirer, car la position de ce gentleman dans le monde était aussi bien établie que son rare mérite était généralement reconnu. Combien, dès lors, Mabel ne devait-elle pas apprécier un homme qui occupait un rang distingué dans les réunions les plus choisies, et qui inspirait ce respect involontaire que la jeunesse est toujours si prompt à ressentir pour le talent !

L'intelligence de Dudley embrassait effectivement toutes les connaissances humaines, et ses aptitudes semblaient universelles. Il avait été élevé à l'étranger, et, passant successivement d'une école à une autre, il avait étudié tous les arts et toutes les sciences ; il avait vu la société européenne sous toutes ses formes, et, profitant de circonstances exceptionnelles, il avait cultivé ses goûts artistiques, développé son esprit, acquis une parfaite connaissance du monde et donné le plus vif essor à

toutes les facultés qu'il avait reçues de la nature, et qui lui permettaient de briller en quelque lieu qu'il fût. Ceux qui le connaissaient le plus intimement déclaraient qu'il possédait tous les talents nécessaires pour réussir, quelque profession qu'il lui plût d'adopter ; mais, bien qu'il approchât de la trentaine, le choix de la carrière qu'il voulait suivre n'était pas encore déterminé.

A l'époque où il fut présenté à Mabel, c'était donc un homme de loisirs, dont le revenu modéré suffisait à un individu qui, malgré la délicatesse de ses goûts et un genre de vie élégant, n'était disposé à aucune folie, et dont, chose singulière à dire, le poids et l'influence dans le monde étaient complètement étrangers à la fortune.

Nous verrons bientôt l'effet que devait produire cette puissante influence sur l'enthousiaste Mabel.

L'intimité qui régnait entre son frère et Dudley, l'accueil favorable que celui-ci était sûr de trouver dans la maison de M. Vaughan, auraient suffi pour favoriser les relations de Mabel avec le brillant gentleman ; mais, bien qu'il partageât souvent leur dîner de famille et qu'il fût reçu à toute heure chez son père avec la familiarité que l'on accorde à un hôte privilégié, ce ne fut pas là seulement ce qui fournit à Dudley l'occasion d'exciter l'intérêt de la jeune fille et de gagner sa confiance. Elle le rencontra partout dans le monde ; et jamais la singulière puissance de fascination qu'il possédait sur son âme ne s'exerçait avec plus de force que lorsqu'au milieu d'une assemblée nombreuse il s'approchait d'elle, et pendant un temps plus ou moins long, suivant les circonstances, il captivait son esprit, enflammait son imagination, ou excitait sa gaieté en faisant briller à ses yeux les trésors de science, de poésie, de verve et de satire, qui chez lui semblaient inépuisables. Il ne dansait jamais, et, depuis qu'il lui avait été présenté, Mabel perdait peu à peu le goût de la danse, qu'elle avait tant aimée : non pas qu'il cherchât à la détourner de ce plaisir, ou qu'il s'efforçât d'accaparer tous ses instants ; au contraire, il avait trop de délicatesse pour faire remarquer l'attention qu'il lui accordait, et la seule chose qui témoignât de sa préférence était l'ardeur qu'il mettait à profiter des moindres occasions que lui offrait le hasard de causer avec elle.

Mais si Mabel, poursuivant le cours de ses succès, faisait toujours l'ornement de la salle de bal dont elle était la reine, jamais son visage n'était plus radieux qu'au moment où, ramenée à sa place par son danseur, elle se retrouvait sous l'influence magique de la voix harmonieuse et du regard éloquent de Dudley.

Tous les autres événements de la soirée pouvaient flatter son amour-propre, satisfaire sa vanité ; mais les moindres incidents qui se rattachaient à Dudley avaient pour elle une signification plus profonde, et produisaient sur son cœur un effet plus pénétrant et plus durable.

Cette influence avait éveillé chez Mabel une ambition inconnue, en même temps qu'un sentiment nouveau. Elle qui, un mois auparavant, pouvait à peine croire au triomphe qu'elle avait remporté sur toutes ses rivales, tressaillait d'orgueil en se reconnaissant les nobles facultés qui lui avaient valu la distinction flatteuse dont elle était l'objet de la part d'un homme qui avait le droit de se montrer si difficile.

Les côtés de son Intelligence qui jusqu'à présent avaient sommeillé reçurent une impulsion nouvelle, et, bien que son genre de vie eût éprouvé peu de changements, un observateur attentif aurait pu découvrir maint indice de la direction toute différente que suivaient ses pensées, et de l'intérêt inaccoutumé que prenaient à ses yeux les moindres événements, dès l'instant que Dudley y avait participé.

Mais, si le charme que sa présence répandait sur les lieux où elle le rencontrait, avait triomphé de l'hésitation que Mabel avait ressentie au moment de reprendre sa vie mondaine, l'empire qu'il exerçait sur son esprit n'était pas moins sensible pendant ses heures de solitude. Les sujets sur lesquels il avait attiré sa pensée devenaient alors le motif de longues méditations ; les livres qu'il avait cités étaient ouverts sur sa table, et le cabinet si précieusement meublé par Henry recevait de fréquentes visites, afin d'étudier ces œuvres d'art qui possédaient le mérite suprême d'avoir été choisies par Dudley.

M. Vaughan, qui avait été fort inquiet de la santé de sa fille, éprouvait une satisfaction trop vive de la complète guérison de Mabel, pour songer à se plaindre en la voyant e nouveau désertier le coin du feu ; et il se remit avec patience à feuilleter les papiers qu'il avait abandonnés un instant.

Henry, d'abord très-satisfait de l'admiration évidente de son ami pour sa sœur, finit par se fatiguer du rôle secondaire qu'il remplissait maintenant auprès d'eux, et il disparaissait fréquemment soit des réunions nombreuses, soit du petit cercle intime où ils se trouvaient tous les trois, sans que son absence fût une véritable privation pour les deux jeunes gens, qui ne demandaient qu'à se trouver l'un avec l'autre. Miss Sabiah, qui avait toujours été prévenue en faveur de Dudley, non-seulement évitait de se plaindre de la négligence dont elle avait à souffrir, mais encore entretenait les sentiments de sa nièce, par les éloges inqualifiables qu'elle prodiguait à l'objet de sa préférence.

Doit-on s'étonner dès lors si Mabel, que personne ne croyait devoir interroger ou avertir, s'abandonnait avec confiance aux émotions qu'elle ressentait, et si celui que tout le monde admirait comme savant, comme artiste, comme gentleman et comme poète, devenait à ses yeux l'homme généreux, sincère et désintéressé, qu'il était bien loin d'être ?

Malgré toutes les connaissances qu'il avait acquises, malgré la délicatesse de ses goûts et la culture de son esprit, bien qu'il fût sensible à tout ce qui était beau dans la nature et dans les arts, et qu'il eût une réputation sans tache, il y avait au fond de son être un poison fatal et caché qui paralysait ses plus nobles intentions, et flétrissait ses désirs les plus purs.

Sans avoir aucun vice, il ne possédait cependant nul amour de la vertu ; il s'inclinait devant la beauté, devant la grâce féminine, mais il n'avait pas foi dans la femme ; et, tout en méprisant le monde au milieu duquel il vivait, il ne trouvait pas la force de s'élever au-dessus de lui.

Un dégoût précoce pour le bien avait paralysé les plus nobles dons de la nature, et fait avorter une existence qui aurait pu être un bienfait pour l'humanité tout entière.

le cœur si confiant de Mabel sera-t-il donc exposé à cette glaciale influence ? Son esprit, avide de vérité, devra-t-il partager les sophismes d'une intelligence pervertie ? les aspirations généreuses de son âme ardente devront-elles s'éteindre sous le raisonnement sceptique d'une fausse expérience ?

L'ambition, l'amour-propre, l'ivresse du plaisir, l'entraînement d'une imagination égarée, la pousseront dans la voie fatale qu'elle semble condamnée à suivre ; mais ils rencontreront sur leur route un enfant animé d'une foi vive, qui leur opposera la puissance d'un cœur simple, une vie pure et une prière murmurée à voix basse. La lutte au premier abord semble inégale ; mais c'est Dieu qui ac corde la victoire.

CHAPITRE X.

Quinze jours environ après le retour de Dudley à New-York, la patience de miss Sabiah et la bonté de toute la famille furent soumises à une rude épreuve, que leur imposa l'hospitalité généreuse, mais inconsiderée, de Mabel.

Quelques enfants, qui habitaient l'hôtel où demeurait mistress Leroy, avaient été frappés d'une maladie contagieuse qui régnait dans la ville, et Mabel, entendant sa sœur exprimer l'inquiétude qu'elle en éprouvait pour ses enfants, insista pour que ses neveux fussent envoyés chez leur grand-père, et pour qu'ils y demeurassent jusqu'au moment où le danger serait passé. Les deux bambins étaient ravis d'échanger la pièce étroite qu'ils occupaient à l'hôtel contre la maison de leur grand-père, et Louise s'empressa d'accepter une proposition qui la déchargeait d'une responsabilité pénible. Elle envoya donc chez M. Vaughan ses deux fils accompagnés de Lydia Hope, qui, en dépit du congé qui lui avait été donné si brusquement, n'en restait pas moins au service de mistress Leroy. Louise, n'ayant jamais d'autre règle que ses propres convenances, s'était facilement

laissé persuader de garder une bonne qui faisait parfaitement son affaire, et c'est à peine si les prières de Murray avaient été nécessaires pour la décider à cet acte de clémence. Lydia avait eu besoin de faire un violent effort sur elle-même pour recevoir le pardon de sa maîtresse avec le degré de reconnaissance et d'humilité convenable ; mais elle se trouvait amplement dédommée par l'occasion qui lui était donnée aujourd'hui de passer quelque temps chez sa jeune bienfaitrice.

Cette invasion fut d'abord supportée de fort bonne grâce par tout le personnel de la maison. Malheureusement, cet état de choses ne dura pas longtemps ; le caractère indiscipliné de Murray et la muette obstination d'Alick firent bientôt naître le trouble et les difficultés. M. Vaughan échappait à ces ennuis en s'enfermant dans la bibliothèque ; Henry, après avoir partagé pendant quelques instants les jeux bruyants de ses neveux, après les avoir excités au tapage, et souvent même engagés dans de vives querelles, se hâtait de fuir la maison, laissant aux autres à récolter les fruits qu'il avait semés. La tante Sabiah et les domestiques étaient les principales victimes de ces hôtes turbulents et insoumis. Quant à Mabel, lorsqu'elle n'était pas absorbée par autre chose, elle trouvait presque toujours du plaisir dans la société d'Alick et de son frère ; on l'appelait souvent pour calmer les disputes qui arrivaient sans cesse ; elle avait une certaine manière de trancher les questions et d'arranger les choses, qui satisfaisait tout le monde ; et, sachant allier la douceur à la sévérité, elle avait fini par prendre un certain empire sur ses neveux, jusqu'à présent ingouvernables.

Cette heureuse influence était due en partie au respect que sa franchise et sa loyauté inspiraient à des enfants qui, jusqu'alors, n'avaient connu que l'artifice ; à l'intérêt sincère qu'elle prenait à leurs projets, à l'entrain qu'elle mettait à partager leurs amusements : car, si préoccupée qu'elle fût, rien ne pouvait diminuer son amour pour les enfants, ni la sympathie qu'elle accordait à leurs plaisirs.

Ainsi, elle attendait avec autant d'impatience que ses neveux une promenade en traîneau dont il était question depuis le commencement de l'hiver, et elle salua la neige, qui en était le précurseur, avec une satisfaction aussi évidente que celle des deux bambins. La neige avait commencé à tomber dans la soirée ; le lendemain matin, un riche vêtement, d'une

blancheur immaculée, s'étendait sur la ville, et offrait une perspective attrayante aux amateurs de plaisirs. Avant midi, Broadway et ses avenues principales étaient encombrées de traîneaux de toutes les formes et de toutes les nuances, qui, avec leurs joyeux occupants et leurs fringants attelages, donnaient un air de carnaval à ce tableau animé. Parmi les plus riches et les plus brillants de ces équipages, aucun n'était plus gracieux et plus complet que celui qui renfermait l'heureuse Mabel, accompagnée de ses neveux. Ils glissaient rapidement au milieu d'énormes omnibus découverts, galamment décorés et chargés de passagers ; de fashionables turn-out, richement drapés de fourrures et accompagnés de domestiques en livrée ; de bateaux minuscules entraînés par des chevaux rapides et conduits par des jeunes gens ; bref, au milieu d'une foule de véhicules de toute nature, subitement réunis, et rivalisant d'élégance et de beauté, de prétention et de vitesse.

« Voyez, ma tante, s'écria Murray en se levant tout à coup ; voilà maman et miss Vannecker dans le traîneau tout neuf de M. Earle. Plus vite, Donald, plus vite ! cria-t-il au cocher ; il faut dépasser leurs chevaux gris. »

Et, tandis qu'ils laissaient bien loin derrière eux mistress Leroy et tous leurs compétiteurs les uns après les autres, Mabel fut obligée de saisir le bras de l'enfant, qui, dans son enthousiasme, aurait pu perdre l'équilibre et tomber du traîneau.

« Regardez, s'écria l'observateur Alick, tout aussi enchanté que son frère, mais infiniment plus calme, regardez, tante Mabel, cette jolie coquille blanche ; la peau de loup qui couvre le gentleman, le cheval et jusqu'au harnais, tout est blanc comme la neige ; oh ! c'est le plus joli de tous les traîneaux ; c'est M. Dudley qui le conduit, il nous a vus, bien sûr, il cherche à nous dépasser.

– Il ne pourra pas, s'écria Murray, dont l'attention fut attirée par ce nouveau rival ; je parie tout ce qu'on veut qu'il ne rattrape pas nos chevaux bais ; n'est-ce pas, tantine ?

– Il y parviendra pourtant, » répondit son frère, qui pesait avec soin toutes les chances de la course.

La rougeur qui colora le visage de la jeune fille, et le rayon qui brilla dans ses yeux, trahirent l'intérêt qu'elle prenait à cette lutte ; mais elle fut loin de partager le désappointement de Murray, en voyant le cheval blanc

gagner peu à peu du terrain, et, si elle éprouva quelque mortification de la défaite prochaine de ses chevaux bais, il n'en parut certainement rien dans le brillant sourire dont elle salua Dudley au moment où la conque du gentleman s'approcha de son traîneau.

Dudley, de son côté, ne paraissait pas disposé à profiter de ses avantages ; probablement satisfait d'avoir rejoint le traîneau de la jeune fille, il continua, en dépit des obstacles, à maintenir son cheval au niveau des siens pendant quelques minutes ; espèce de compromis qui, si agréable et si flatteur qu'il pût être pour Mabel, le parut encore bien davantage à l'impétueux Murray. Celui-ci, dans son vif désir de remporter la victoire, persistait à crier au cocher : « Plus vite, Donald, plus vite encore. » Mais le cocher, voyant un ordre opposé dans la manière dont sa maîtresse répondait aux félicitations du gentleman, ne crut pas devoir demander à ses chevaux toute la rapidité dont ils étaient capables ; ce que Murray ne tarda pas à comprendre. « Tu vas voir, Alick, s'écria-t-il en faisant une énorme balle, dont un grand tas de neige lui fournit les matériaux, tu vas voir que je vais bien les faire marcher, moi ! » Et, saisissant le moment où l'attention de Mabel était dirigée vers un objet que lui désignait Dudley, il monta sur la banquette et lança son projectile à la tête de l'un des chevaux. Le coup avait été bien dirigé, comme le prouva son effet immédiat ; l'ardent animal se cabra, puis s'élança devant lui. Sa terreur gagna son camarade, et les deux chevaux se précipitèrent follement au milieu de la foule qui, tout effrayée, s'écarta sur leur passage.

Pendant ce temps-là, dans une autre partie de la ville, et surtout dans une situation bien différente, deux yeux pensifs examinaient avec une attention profonde les individus et les événements qui s'agitaient devant eux. Leur champ d'observation avait d'étroites limites, et n'offrait pas de tableaux d'une nature bien attrayante ; mais si borné qu'il fût, Rosy Hope y trouvait depuis longtemps de nombreux sujets de méditation et d'étude. La boutique humide et sombre d'où sa mère tirait son principal moyen d'existence était située dans une rue étroite et fangeuse ; il fallait descendre plusieurs marches pour entrer dans cette échoppe, dont le carreau était bien au-dessous du niveau de la rue ; le soleil, qui se levait derrière la maison et qui se couchait derrière celle d'en face, ne pénétrait jamais dans l'espèce de

cellier où mistress Hope vendait du fil, des aiguilles, du galon, et autres articles de pareille importance, y compris le sucre candi qu'elle fabriquait elle-même.

Cette boutique avait deux fenêtres qui donnaient sur la rue ; l'une d'elles contenait les échantillons des marchandises que l'on trouvait à l'intérieur, et qui, changés de place mainte et mainte fois chaque année, dans le but d'exciter l'attention des pratiques, étaient rarement diminués par la vente ou augmentés par l'effet d'un accroissement de capital. Quelques cartes de boutons décolorés et tachés par le temps, quelques pipes dans un pot de terre auquel manquait une anse, quelques rangs d'épingles sur un papier jauni, un écheveau de gros fil et un almanach de l'année précédente, suffisaient à indiquer au public ce qu'on trouvait chez mistress Hope.

Outre ces articles, d'une signification positive, il y avait encore à la fenêtre quelques essais d'ornementation que nous ne devons pas omettre, car ils constituaient l'enseigne du magasin de la veuve. C'étaient deux figurines en bois, du travail le plus grossier : l'une représentait un perroquet jaune et vert, qui, dans son mépris aristocratique pour son vil entourage, semblait provoquer les passants et solliciter la faveur d'être emporté dans une sphère plus digne de ses mérites ; l'autre, un vieux marin, aux larges épaules, qui, riant à gorge déployée, les mains sur les hanches, et commençant une *hornpipe*² semblait déterminé à se divertir en dépit des circonstances. Mais, depuis bien des années, le perroquet jaune et vert conservait sa dignité, et le marin son humeur insouciant, sans que leur noble persistance leur eût procuré un acheteur.

Ces divers objets, symboles extérieurs du contenu de la boutique, s'adressaient à la généralité des passants ; mais la fenêtre qui occupait l'autre côté de la devanture, et qui n'était garnie d'aucune décoration, était pour les gens du voisinage une source d'intérêt plus profond et plus vif. On y voyait invariablement le fauteuil de la petite malade, dont la figure amaigrie était aussi familière que le jour à tous les habitants du quartier. Bien peu de gens parmi eux étaient assez indifférents ou assez affairés pour passer auprès de la boutique de mistress Hope sans tourner des yeux remplis de bienveillance vers la pauvre créature, qui était l'objet de l'affection et de la pitié générales. Les petits enfants s'arrêtaient, en allant à

l'école, pour regarder à la fenêtre bien connue, certains qu'ils étaient d'y voir un sourire qui répondrait au leur. Les vieilles femmes collaient leur figure à la vitre et disaient à Rosy quelques paroles d'encouragement, après s'être informées de sa santé ; des hommes rudes, aux traits durs, prenaient un air plein de douceur pour échanger avec elle un signe de tête amical ; et, lorsque parfois il arrivait que le fauteuil fût vacant, plus d'un œil attentif regardait avec inquiétude au fond de l'arrière-boutique, et l'on se demandait tout bas comment allait l'enfant.

Une douce intelligence s'était ainsi établie entre Rosy et son humble voisinage. Qui peut estimer à sa juste valeur cette chaîne d'amitiés si tendres, bien que silencieuses pour la plupart, qu'au milieu d'existences péniblement occupées, la sympathie pour un être souffrant était parvenue à former ?

Jamais les témoignages d'affection qu'on donnait à Rosy n'avaient été plus nombreux et plus vifs que le matin de cette première neige, où Mabel et ses neveux faisaient leur course en traîneau. La pauvre enfant avait passé plusieurs jours dans son lit, et sa réapparition à la fenêtre, qui annonçait qu'elle allait mieux, était saluée avec joie par tous les habitants du quartier.

Les balayeurs, qui enlevaient la neige des côtés de la rue, s'appuyaient de temps en temps sur leur pelle et regardaient de son côté comme pour lui demander d'approuver leur besogne ; les femmes qui sortaient de chez elles, un pot à la main, pour aller au-devant du laitier, lui disaient bonjour d'un signe de tête, en se félicitant de la revoir dans son fauteuil ; le laitier lui-même, lorsqu'il s'arrêta devant la boutique, s'abstint, en dépit de son air bourru, du cri traditionnel qui appartient à sa profession, et attendit patiemment la veuve en sifflant un air populaire et en regardant Rosy avec bonne humeur, tout en se battant les côtes avec ses bras, pour essayer de se réchauffer.

A tous ces témoignages d'affection, Rosy répondait par le touchant sourire qui lui était habituel ; mais de temps à autre quelque léger incident faisait naître sur son visage une expression plus marquée d'intérêt ou de plaisir : telle fut l'apparition d'un petit sourd-muet qui venait tous les jours frapper à la fenêtre pour attirer l'attention de la malade, et qui répondait par des gestes ravis à la feinte surprise que Rosy lui témoignait toutes les fois ;

ce matin-là son bonheur fut au comble, lorsqu'il se vit appeler dans la boutique pour recevoir un morceau de candi caramélisé que Rosy avait demandé pour lui à sa mère. Ce pauvre enfant était l'un des amis les plus dévoués de la petite malade, qui, parmi tous ceux auxquels elle n'avait jamais parlé, ne lui donnait qu'un rival dans son cœur. Ce rival était un grand jeune homme au teint couleur de rose, qui conduisait deux chevaux vigoureux, et qui tous les jours à la même heure débouchait d'un passage voûté qui se trouvait en face de la boutique.

Le matin dont il est question, l'entrée du passage était tellement remplie de neige, que Rosy se demandait avec une certaine anxiété si cela n'empêcherait pas son jeune ami de sortir ; mais, comme huit heures sonnaient à l'horloge, l'ardent animal qui se trouvait à la tête de l'attelage conduit par le jeune homme parut sous la grande porte, faisant voler la neige sous ses pieds et secouant sa crinière flottante comme pour braver les obstacles. Le soleil, qui ne brillait jamais du côté de la rue où se trouvait la fenêtre de Rosy, reflétait ses rayons dans les ornements de cuivre qui décoraient la bride et les harnais du noble animal, et qui, nombreux et admirablement polis, étincelaient comme la chaîne de montre d'un gentleman. L'allure du limonier n'était pas moins fière : c'était une belle et vigoureuse bête, parfaitement appariée au cheval qui le précédait, et elle formait un contraste frappant avec les rosses affamées qui exécutaient la plupart des transports de la ville. Rose depuis si longtemps saluait chaque jour leur apparition, qu'elle se trouvait un certain droit de propriété sur ce magnifique attelage. Ce sentiment servait peut-être de lien entre la pauvre enfant et le jeune conducteur, assurément très-fier de la beauté de ses chevaux, de leur poil fin et lustré, et de leurs superbes harnais. Il y avait un air de joyeuse prospérité dans l'ensemble de l'équipage, surtout dans la figure vermeille du jeune charretier, qui, droit et ferme, paraissait chaque matin à la sortie du passage, véritable type du travailleur honnête se rendant où l'appelle son labeur quotidien.

Les chevaux franchissaient toujours le seuil de la grande porte d'un pas tranquille et majestueux ; mais à peine étaient-ils dans la rue, que le conducteur faisait claquer son fouet, dont le bruit sonore, qui faisait tout vibrer dans le voisinage, avait pour but de prévenir Rosy de son arrivée. Du

moins on pouvait le croire, à en juger d'après le salut et le sourire qu'il adressait en même temps à la fenêtre de la pauvrete, pendant que ses chevaux, qui ne sentaient jamais rien de ce coup de fouet, dressaient les oreilles comme au son d'une musique familière, et prenaient d'eux-mêmes un trot vif et soutenu.

Aux yeux de la pauvre enfant, qui n'avait jamais eu l'occasion de voir les saluts qu'on échange dans le monde élégant, ni celle d'admirer les somptueux équipages qui se pressent en foule dans certains quartiers de la ville, rien n'était plus imposant que l'allure de ces chevaux de trait vigoureux, ni plus bienveillant et plus courtois que les manières du jeune et robuste charretier qui les conduisait au travail.

Le passage de cette charrette et des nombreux véhicules du même genre qui avaient gardé leurs roues épaisses, malgré la circonstance, eut bientôt souillé la neige qui couvrait les rues de ce quartier populeux, dont l'aspect devint encore plus triste que les jours ordinaires. Il était environ midi, et Rosy, fatiguée par l'insomnie des nuits précédentes, venait de s'assoupir, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par un frottement rapide accompagné d'un bruit de clochettes vigoureusement ébranlées et de cris d'effroi. Au même instant, deux magnifiques chevaux descendirent la rue avec la rapidité de l'éclair, emportant dans leur course un léger traîneau, qui brillait à la fois par ses ornements pleins d'élégance et par les riches vêtements des personnes qui l'occupaient. C'était en vain que l'habile cocher s'efforçait de guider les superbes animaux qui bondissaient avec fureur, menaçant de destruction le frêle équipage qu'ils traînaient après eux. Au moment où ils approchèrent de la boutique de mistress Hope, leur conducteur fit un dernier effort pour les arrêter, essayant de les faire tourner subitement sous la grande porte qui se trouvait en face de la boutique ; mais cette tentative fut infructueuse : les chevaux, en se jetant de côté, heurtèrent l'un des supports du traîneau contre un monceau de briques placé auprès du trottoir, et l'équipage fut renversé du coup. Heureusement pour ceux qui s'y trouvaient, ils furent tous, à l'exception du cocher qui tenait toujours ses rênes, jetés sur un tas de neige situé devant la porte de la boutique, et ne se firent aucun mal.

Aussitôt, la jeune fille qui avait été lancée du traîneau, c'est-à-dire Mabel, s'étant relevée immédiatement, se précipita vers Murray, qui, à demi enterré dans la neige, criait de toutes ses forces, mais n'essayait pas de se relever. Quant à son frère, qui depuis la première alarme avait montré une fermeté au-dessus de son âge, il avait déjà secoué la neige qui recouvrait ses vêtements, rattrapé le manchon de sa tante, qui avait roulé à quelque distance, et courait après la plume qui s'était détachée du chapeau de Murray, et que le vent emportait rapidement vers l'autre bout de la rue.

« Quel'e jolie culbute nous avons faite ! » s'écria Mabel avec gaieté en relevant Murray, qu'elle déposa sur le trottoir. Comme les cris violents que son neveu continuait à pousser ameutaient rapidement la foule autour d'eux, elle ouvrit avec vivacité la porte de la boutique, et elle regardait à l'intérieur en hésitant, lorsqu'elle aperçut Rosy dont les yeux étaient fixés sur elle et qui lui faisait signe d'entrer. Cette invitation l'ayant décidée, elle prit Murray par la main, appela Alick et entra vivement dans la boutique ; trop vivement, car, dans sa précipitation, elle n'aperçut pas la marche qu'il lui fallait descendre, et elle serait tombée si elle n'avait encore tenu la porte. Murray, ahuri par sa chute dans la neige, étonné par la sonnette de la boutique et ne voyant pas plus que sa tante la marche qui était sous ses pieds, alla tomber la tête la première sur le carreau. La pauvre veuve, qui, malgré sa lenteur, était enfin arrivée sur les lieux, se hâta d'offrir son assistance, qui fut acceptée avec empressement. Les trois nouveaux venus, bien qu'ils eussent échappé fort heureusement au danger qu'ils venaient de courir, n'en étaient pas moins dans une position assez déplorable. Murray, qui n'avait reçu en réalité que de légères contusions, trouva le moyen de crier encore plus fort qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, et absorba toute l'attention de sa tante. Ce fut pour ainsi dire sans qu'elle en eût conscience que l'on débarrassa Mabel de son manteau imbibé de neige ; et ce ne fut qu'après avoir calmé son neveu qu'elle pensa à défaire ses gants, qui collaient à ses doigts à moitié gelés. Son chapeau était complètement écrasé ; Murray avait perdu un de ses souliers, et le pauvre Alick, bien qu'il ne se plaignît pas, s'était écorché le genou contre le pavé en tombant du traîneau.

Ces accidents, quelque légers qu'ils fussent, n'en causèrent pas moins un certain mouvement dans la boutique de la veuve. On donna enfin à Mabel une chaise que l'on avait été chercher dans l'arrière-boutique ; la jeune miss, débarrassée de son chapeau et de son manteau, prit sur ses genoux le petit Murray, qui commençait à se calmer ; Alick refusa le tabouret qui lui était offert, se plaça en face de Rosy et la regarda avec autant de curiosité que de surprise.

La seule inquiétude de Mabel était pour son cocher, qui toutefois parut bientôt sain et sauf, mais triste et confus, et qui annonça d'un air piteux que le traîneau était complètement brisé.

« Cela ne fait rien, Donald, répondit la jeune fille ; l'important, c'est que pas un de nous n'ait été blessé.

– Mais comment faire, miss Mabel ? comment rentrerez-vous à la maison ? demanda le pauvre homme.

– Où sont les chevaux ? leur est-il arrivé quelque chose ? dit Mabel, qui avait beaucoup de peine à s'empêcher de rire de la figure désespérée du cocher.

– Ils sont au bout de la rue, miss, dans une pauvre écurie où l'on met des chevaux de louage ; ils n'ont pas une égratignure ; mais on ne trouvera jamais dans ce quartier-ci un traîneau convenable où nous puissions monter. J'ai peur que M. Henry ne soit bien fâché, miss, quand il verra que le sien est en morceaux.

– Ne vous inquiétez pas de cela, Donald, répondit Mabel avec bonté ; vous avez fait tout ce qu'il était possible de faire ; M. Henry sera enchanté de nous revoir sains et saufs, et ne pensera pas à autre chose ; mais, puisque les chevaux n'ont aucun mal et sont revenus de leur frayeur, retournez à la maison avec eux, informez la famille de ce qui est arrivé, et revenez ici avec la voiture nous chercher tous les trois. »

Donald hésitait : il avait peur que tout cela ne demandât beaucoup de temps ; la neige empêchait d'aller vite lorsqu'on avait des roues. Le pauvre homme, en disant, cela, promenait ses regards autour de lui et avait l'air de trouver que cette misérable échoppe n'était pas digne de contenir sa jeune maîtresse. Mais Mabel, comprenant sa pensée, déclara qu'elle se trouvait fort bien dans cette maison, et qu'elle y resterait volontiers jusqu'à l'arrivée

de la voiture : « Si toutefois, ajouta-t-elle en se tournant du côté de mistress Hope, cette excellente femme veut bien nous permettre de rester chez elle aussi longtemps.

Les traits pâles et rigides de la veuve se détendirent, et ce fut avec un accent sincère, sinon cordial, que mistress Hope mit sa pauvre demeure à la disposition de la jeune miss.

« Dans ce cas-là, partez vite, » dit Mabel au cocher. Puis le rappelant aussitôt : « Donald, ajouta-t-elle, dites à Lydia de venir avec la voiture, d'apporter mon manteau de drap et une paire de souliers pour Murray.

– Maman, s'écria Rosy dès que le cocher eut fermé la porte, maman, c'est elle, c'est miss Mabel. »

La jeune lady, tout étonnée de cette reconnaissance inattendue, regarda la petite malade avec surprise.

« Je suis sûr que c'est Rosy, tante Mabel, dit tout bas Alick en s'approchant de la jeune fille.

– Qu'est-ce qui te le fait penser ? demanda tout haut Mabel en jetant un nouveau regard à la petite sœur de Lydia.

– Parce que je le sais, répondit l'enfant, qui accompagna sa réponse d'un signe de tête affirmatif. Elle est petite et malade, et puis si bonne, et puis toute la journée dans son fauteuil avec un oreiller derrière la tête. »

Mabel fit descendre Murray, qui était toujours sur ses genoux ; elle alla s'asseoir auprès de Rosy, et posant une main sur le bras de son fauteuil : Alick suppose, lui dit-elle, que vous êtes Rosy Hope, la petite sœur de sa bonne ; et je commence à le croire, » poursuivit-elle en voyant un rayon de joie briller sur la figure de la petite fille.

Le fait n'avait pas besoin d'autre confirmation que le bonheur de Rosy. « Auriez-vous jamais cru, disait-elle à sa mère qui regardait la jeune, miss d'un air incrédule, auriez-vous jamais pensé que je verrais miss Mabel ? Qu'est-ce que dira Lyddy, quand elle va venir dans la voiture ? »

Mabel, que l'enthousiasme de la petite malade amusait, se hâta d'exprimer la satisfaction qu'elle éprouvait elle-même du hasard qui l'avait amenée chez la mère de Lydia, et gagna bien vite le cœur de la veuve par l'intérêt affectueux avec lequel elle lui parla des qualités de sa fille.

Alick, pendant ce temps-là, contrairement aux habitudes sauvages qu'il avait surtout avec les étrangers, adressait à Rosy une série de questions nombreuses qui prouvaient une connaissance parfaite des goûts et du caractère de la malade, et qui étonnaient beaucoup sa tante : car elle ne savait pas l'intérêt qu'avaient éveillé chez cet enfant pensif les détails que Lydia lui avait racontés sur sa sœur.

« C'est la vôtre ? dit-il à Rosy en jetant un regard sur une ardoise dont le cadre usé annonçait le fréquent usage ; et c'est là tout ce qui a été vendu aujourd'hui ? poursuivit Alick en désignant du doigt une série de chiffres tracés dans un coin. Puis voilà votre grosse bible, continua-t-il après avoir reçu une réponse affirmative à ses deux premières questions. Une bible pour de bon, celle-là, n'est-ce pas Rosy ? Oh ! le drôle de petit livre ! »

Il saisit avidement un petit volume intitulé : *Nourriture quotidienne*, qui était toujours à côté de la petite fille, et qu'il rejeta bien vite dès qu'il en eut parcouru la première page, cherchant autour de lui auelque nouvel objet qui pût l'intéresser.

« Ne tourmente pas Rosy, lui dit sa tante, frappée de la faiblesse et de la pâleur de la pauvre petite ; rappelle-toi qu'elle est malade et qu'il ne faut pas la fatiguer par tes indiscretions.

– Non, non ; il ne me fatiguera pas, » s'écria Rosy avec une ardeur qui semblait prier Mabel de ne pas réprimer la curiosité du cher petit.

Alick, au même instant, se précipita sur une petite caisse en bois avec une vivacité qui prouvait qu'il en connaissait le contenu. « Ce sont les onchets qui sont là dedans, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Rosy en essayant en vain de lever le couvercle de la boîte.

– Oui, » lui répondit Rosy, qui, prenant la petite caisse des mains de l'enfant, ouvrit le fermoir ingénieux qui en retenait le couvercle et vida la boîte sur le rebord de la fenêtre, pour que le petit garçon pût voir tout à son aise les objets qu'elle renfermait.

Alick possédait aussi des onchets, mais ils n'étaient pas comparables à ceux de Rosy pour le fini du travail et pour la variété. « Voici l'arc, s'écria-t-il, comme s'il se fût agi d'un objet qui lui était familier. Comme il est joli et bien fait ! Mais où donc est la flèche ? est-ce que Jack ne l'a pas encore faite ?

– Il en avait fait une hier au soir, répondit Rosy ; mais elle était trop mince, elle a cassé tout de suite ; je suppose qu’il en fera une autre aujourd’hui. »

Murray, qui, jusqu’à présent, s’était tenu à distance, dédaigneux et toujours de mauvaise humeur, mais dont l’attention commençait à être vivement intéressée, s’approcha tout doucement et, s’appuyant sur les genoux de sa tante, s’éleva sur la pointe des pieds pour regarder les joujoux par-dessus l’épaule d’Alik. Rosy s’en aperçut ; elle attira l’enfant, et lui fit une petite place entre son fauteuil et la fenêtre ; Alick était disposé à éloigner son frère et à jouir tout seul des onchets ; mais il céda tout à coup à cette douce remontrance que lui fit la petite fille : « Alick, il faut bien que Murray voie aussi les joujoux. »

CHAPITRE XI.

Une conversation fort animée s’était engagée sous la forme de questions et de réponses entre les deux enfants et la petite malade ; celle-ci jetait parfois un regard furtif à Mabel, qui les observait tous les trois avec un intérêt évident. Quant à mistress Hope, elle était rentrée dans la cuisine, où elle avait repris l’occupation qu’avait interrompue l’arrivée de ses visiteurs. Mabel suivait tranquillement les progrès de cette singulière intimité qui s’était formée tout à coup entre ses neveux et la sœur de Lydia, et répondait aux regards de Rosy par un sourire encourageant et approbateur. Elle aurait volontiers pris part à la conversation, pour exprimer à la petite malade

combien ses infirmités lui inspiraient de sympathie ; mais elle ne trouvait littéralement rien à dire à cette enfant dont la touchante gravité faisait naître un respect que n'inspire pas toujours la vieillesse, et dont la sérénité profonde arrêtait l'expression de la pitié qu'éveillait son douloureux état. La jeune miss laissa donc à ses neveux le soin de faire ressortir les principaux traits du caractère de leur nouvelle connaissance ; mission pour laquelle ils se montrèrent parfaitement compétents.

Rosy leur expliquait l'usage des différents objets dont les onchets leur fournissaient le modèle, et n'intéressait pas moins les deux enfants qu'elle n'étonnait Mabel par son intelligence et par la clarté de ses descriptions.

Des choses qu'elle n'avait certainement jamais vues fonctionner, des instruments de jardinage, des outils de menuisier, de charpentier, jusqu'aux diverses pièces de machines compliquées, étaient décrits par la petite malade avec une justesse d'expression et une sorte de puissance qui fascinaient l'esprit d'Alik, apprenaient même à sa tante des choses qu'elle ignorait, et captivaient l'attention de Murray, qui, les yeux fixés sur le visage de Rosy, écoutait religieusement les démonstrations que faisait la pauvre petite.

Certes, il y avait quelque chose d'étrange à voir ces deux enfants comblés de tous les biens de la fortune, vêtus d'une manière éclatante et brillants de santé, puiser la science aux pieds d'une enfant élevée dans la misère, consumée par la douleur, et qui formait avec eux un contraste non moins frappant par la supériorité de son intelligence que par ses vêtements sordides et ses infirmités.

Peut-être Mabel eut-elle conscience de ce qui manquait aux enfants de sa sœur : car elle se demanda pour la première fois comment il se faisait qu'on ne les eût pas encore envoyés en pension et qu'on les eût laissés dans une aussi profonde ignorance.

Le plaisir qu'ils prenaient aux démonstrations intéressantes de Rosy prouvait suffisamment qu'ils avaient de l'intelligence ; et l'entretien qu'avaient fait naître les onchets aurait pu se soutenir longtemps encore, si l'attention des deux enfants n'avait été détournée par un nouvel objet.

Alick, en se relevant tout à coup, se frappa la tête contre quelque chose d'aigu ; il leva les yeux et découvrit la gravure de Rosy, qui, transportée de

la chambre à coucher dans la boutique, était accrochée à l'embrasure de la fenêtre. « Votre tableau, s'écria-t-il ; le tableau du petit pèlerin et des anges ! oh ! laissez-moi le regarder ; vous voulez bien, n'est-ce pas ? Lydia m'a raconté l'histoire. » Il étendit la main pour saisir la gravure ; mais il ne put y atteindre, et Mabel, après en avoir demandé la permission à Rosy, décrocha le petit tableau et le plaça sur l'appui de la fenêtre, où il fut à la portée d'Alick. En le prenant elle avait remarqué la richesse du cadre, dont elle avait été surprise ; et, maintenant qu'elle le voyait dans son jour, elle était frappée de l'excellence de la gravure et de la beauté du sujet : « Comment donc l'avez-vous eu ! demanda l'enfant, qui lui-même s'aperçut du contraste que formait cet objet d'art avec l'endroit où il était placé.

– On l'avait apporté à l'hôpital, répondit la petite Rose ; j'y étais alors pour essayer de me guérir ; il appartenait à un jeune gentleman, et la directrice le lui demanda pour me le faire voir ; elle le laissa pendant huit jours accroché au pied de mon lit : c'est à ce moment-là que le docteur répondit que je ne guérirais jamais et que je pouvais rentrer à la maison. Je m'étais attachée à ce tableau ; il me racontait des histoires et me tenait compagnie. Alors le gentleman, qui je suppose, était le fils de la directrice, apprenant que j'aimais ce petit pèlerin et que je ne guérirais pas, me fit dire que je pouvais emporter son tableau et le conserver toujours.

– Comme ce gentleman était bon ! s'écria Alick en regardant avec inquiétude le visage de Rosy, où le souvenir du passé avait amené deux larmes brillantes qui glissaient lentement sur ses joues creuses.

– Comment qu'il te raconte des histoires ? demanda Murray en tirant la manche de Rosy ; est-ce qu'il peut parler, ton tableau ?

– Il ne parle qu'à moi, répondit Rosy en souriant à travers ses larmes. Je ne peux pas vous dire toutes les choses qu'il me raconte ; mais il y a de ces histoires que l'on entend avec les yeux, ne trouvez-vous pas, M. Murray ?

– J'en sais rien, répondit l'enfant d'un air peu satisfait, tandis que son frère examinait la gravure.

– Vous voyez pourtant que ceci est un petit pèlerin, qu'il est en voyage, et que les trois anges vont avec lui. » ici la petite malade s'arrêta pour chercher sur la figure le la jeune miss un encouragement à continuer son

histoire. Mabel répondit en se levant pour mieux suivre sur la gravure la description qu'en faisait la petite fille.

Rosy continua : « Celui-ci est l'espérance, dit-elle en désignant la figure d'un chérubin qui, apparaissant au-dessus des nuages, avait la main étendue et les yeux fixés vers un endroit lumineux de l'horizon, qu'éclairait un brillant coucher de soleil.

– Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Murray.

– Il dit au voyageur : « Courage ! petit pèlerin, courage ! »

– Et celui-ci, comment s'appelle-t-il ? demanda Alick en montrant un autre chérubin qui, la tête rejetée en arrière, avait les yeux et les mains tournés vers le ciel qu'il regardait avec extase.

– C'est la Foi, répondit Rose : elle dit au petit pèlerin l'avoir confiance en Dieu.

– Voilà le plus joli des trois anges, reprit Murray en mettant le doigt avec vivacité sur la figure du milieu, qui, la tête inclinée, désignait la terre, et dont un bienveillant sourire illuminait le visage.

– Oui, répliqua la petite fille ; le plus joli des anges et en même temps le meilleur ; il a deux noms, et s'appelle Amour et Charité.

– Nous l'appellerons Amour, dit Alick, n'est-ce pas ? et qu'est-ce qu'il dit au pèlerin ?

– Oh ! bien des choses, répondit la malade ; il lui recommande de secourir tous ceux qu'il rencontre sur sa route, de leur tendre la main, de les aider, de leur faire tout le bien possible, d'être bon, patient, aimable et doux.

– Et le petit voyageur fait-il tout ce que lui dit l'Amour ?

– Certainement.

– Et comment le savez-vous ?

– Ne le voyez-vous pas ? c'est écrit dans la gravure. »

Les deux enfants et leur tante redoublèrent d'attention ; mais leurs regards ne découvrirent aucune des preuves qui semblaient si évidentes à Rosy. Mabel n'en dit rien ; quant à ses neveux, ils confessèrent leur ignorance.

« Ne voyez-vous pas toutes les fleurs qui croissent derrière lui à mesure qu'il avance ? reprit la petite fille ; la route est sombre et couverte de broussailles, et il ne voit pas devant lui ; mais regardez le petit sentier qu'il

a parcouru au milieu des ronces, et vous verrez de chaque côté les fleurs qu'il a répandues sur ses pas : quelques-unes ont pris racine et ont grandi ; voilà une rose qui s'élève jusqu'au sommet de ce grand arbre ; comme elle parfumerait le sentier pour le premier voyageur qui suivra le petit pèlerin ! Ces fleurs sont les vertus de celui-ci, ajouta Rosy, après s'être arrêtée un instant pour laisser à ses petits auditeurs le loisir d'examiner les objets qu'elle leur avait montrés ; c'est la Charité qui lui apprend et qui lui aide à les semer sur sa route. Voyez-vous le panier qu'il a au bras ? il contient des racines et des graines ; la Charité lui indique les endroits où il faut les semer et les planter et le meilleur moyen de les faire croître.

– Il a une canne, s'écria Murray ; pour quoi faire qu'il a une canne ? »

Rose regarda Mabel en souriant : « C'est le bâton de la Foi ; il s'y appuie lorsqu'il est fatigué, répondit elle.

– Où va-t-il ? demanda Alick ; fait-il un grand voyage ?

– Pas très-long ; certaines personnes le trouvent même fort court, dit la malade ; il se dirige vers cette ville que vous voyez au loin et dont le soleil éclaire les murailles. C'est la ville éternelle, la cité de Dieu, Alick, ajouta Rosy d'un ton grave en posant sa main amaigrie sur le bras du petit garçon. Nous suivons tous le même sentier que ce pèlerin ; et, comme lui, nous devons essayer de répandre des fleurs sur nos pas. »

Les enfants sont toujours vivement impressionnés par les récits allégoriques ; tandis qu'ils s'intéressent à l'histoire qu'on leur raconte, ils saisissent confusément le sens caché qu'elle recouvre, et dont la signification mystérieuse émeut leur esprit. Murray ne pouvait comprendre que la partie extérieure de l'histoire qu'il venait d'écouter ; mais Alick sentait vaguement la leçon contenue dans les paroles de Rosy, et Mabel, qui, malgré de bons principes et des aspirations élevées, n'était qu'une enfant en matière religieuse, fut saisie de respect en prêtant l'oreille aux préceptes de la vertu, et resta subjuguée par la sublime puissance de la vérité divine.

Quelques instants de silence succédèrent aux paroles de Rosy ; puis Murray bâilla, comme il arrive à tous les enfants qui viennent de s'amuser et qui voient leur plaisir s'arrêter brusquement.

« Allons-nous bientôt revenir à la maison ? demanda-t-il à sa tante ; j'ai faim.

– Chut ! répondit Mabel, qui ne voulait pas abuser de l'hospitalité de la veuve en exprimant de nouveaux besoins. Nous partirons tout à l'heure : Donald va bientôt arriver. »

Et, songeant au meilleur moyen de s'acquitter envers mistress Hope, elle imagina de lui acheter diverses choses ; mais il n'était pas facile de trouver dans la pauvre boutique un objet quelconque dont elle pût faire usage, les marchandises peu variées qui composaient le fonds de la veuve étant destinées à des pratiques d'une position infiniment plus humble. Toutefois, aidée par les enfants, elle essaya de vider sa bourse en achats de toute espèce ; et Murray venait de recevoir le perroquet vert et jaune, si longtemps négligé par les chalands du voisinage, lorsque Lydia, les joues en feu et le regard animé, ouvrit la porte et se précipita dans la boutique. Elle était chargée de manteaux et de châles que miss Sabiah, fort inquiète, envoyait à sa nièce, outre les objets que celle-ci avait demandés ; et la pauvre fille arrivait tellement surprise et hors d'haleine, que Mabel chercha en vain à obtenir une réponse intelligible aux questions qu'elle lui adressait. Qu'étaient devenus le cocher et les chevaux, et pourquoi arrivait-elle à pied ? Lydia, qui riait et qui pleurait en même temps de joie en voyant la jeune miss et les enfants sains et saufs, heureuse au delà de toute expression du hasard qui leur avait fait trouver asile chez sa mère, ne pouvait qu'embrasser tour à tour sa sœur, Alick et Murray, entrecoupant ses caresses de lambeaux de phrases qui exprimaient son inquiétude, celle de miss Sabiah, et l'empressement de M. Dudley, dont le nom se trouvait mêlé d'une manière étrange à ses exclamations.

Ne pouvant parvenir à calmer Lydia et ne comprenant rien à ses paroles, Mabel ouvrit la porte de la boutique pour voir si elle apercevrait la voiture, et se trouva subitement en face de Dudley ; elle rougit de plaisir et devint plus rouge encore lorsqu'il lui prit la main avec une ardeur qui trahissait l'inquiétude qu'elle lui avait inspirée, et que n'avaient pas entièrement dissipée les paroles du cocher. Il oublia néanmoins ses craintes en voyant sourire la jeune fille ; et il apprit à Mabel que sa voiture l'attendait à peu de distance, n'ayant pas jugé prudent de la faire entrer dans cette rue étroite et

populeuse, et tout encombrée de neige. Il lui dit en outre qu'il avait suivi son traîneau jusqu'au moment où il l'avait perdu de vue ; qu'après d'inutiles recherches, ne pouvant pas retrouver sa trace, il s'était dirigé en toute hâte vers la maison de M. Vaughan, dans l'espoir que l'instinct y ramènerait les chevaux effrayés ; qu'il y était arrivé seulement quelques minutes avant le retour de Donald, et qu'ayant appris qu'elle était saine et sauve, il avait voulu s'en assurer en venant lui-même la chercher à l'endroit où elle s'était réfugiée.

« Quel affreux bouge ! s'écria-t-il en jetant les yeux vers la boutique et en exprimant un vif dégoût de l'air épais et malsain qu'on devait y respirer.

– On nous y a fort bien accueillis, dit Mabel ; nous y avons même passé le temps d'une manière très-agréable. Nous avons fait la connaissance d'une pauvre petite malade qui se trouve être la sœur de la bonne des enfants, et qui est une créature bien intéressante. Entrez un instant et venez la voir, monsieur Dudley.

– Ce misérable réduit est déjà trop plein, relativement à son étendue, répondit le gentleman en souriant ; d'autant plus, dites-vous, qu'il s'y trouve une malade, circonstance qui m'impose, au contraire, l'obligation de vous en arracher au plus vite. J'ai répondu à Mlle votre tante que je vous ramènerais en bonne santé ; et un air pestilentiel n'est pas moins dangereux qu'une paire de chevaux qui ont pris le mors aux dents. »

Mabel se hâta de répondre qu'il s'agissait d'une maladie chronique et nullement contagieuse ; que la pièce, il est vrai, était naturellement humide et fort peu aérée ; mais qu'on n'y souffrait pas, et qu'elle était tenue avec une extrême propreté.

Le gentleman sourit complaisamment de la chaleur qu'elle mettait à défendre l'endroit qui lui avait servi d'assise ; et, voulant lui montrer que ce n'était pas pour lui qu'il redoutait le mauvais air, il descendit dans la boutique, dont, toutefois, il laissa la porte ouverte.

Comme il n'y avait plus aucun motif de prolonger leur séjour chez la veuve, le départ de Mabel ne se fit pas beaucoup attendre ; elle avait remis son chapeau et son manteau, rendus à leur état primitif par les soins de mistress Hope ; et Lydia, revenue à elle-même, avait fini d'équiper les enfants. Rosy exprima à Mabel, en quelques mots profondément sentis,

combien elle avait été heureuse de sa visite, et pressa la main de la jeune fille sur ses lèvres avec une ferveur mêlée de respect, dont Mabel fut vivement émue. « Je reviendrai vous voir, Rosy * répondit -elle à voix basse. » Elle aurait voulu en dire davantage et témoigner la sympathie que lui inspirait la petite malade ; mais Dudley avait les yeux fixés sur elle ; intérieurement, il l'accuserait d'affectation ; elle se contenta donc de promettre qu'elle reviendrait, et, souhaitant le bonjour d'un ton léger à la veuve, elle accepta le bras que lui offrait le gentleman, laissant derrière elle les deux enfants sous la conduite de Lydia.

« Le grand air fait du bien, s'écria-t-elle en sentant la brise d'hiver, adoucie par un beau soleil, rafraîchir ses joues que les événements de la matinée avaient rendues brûlantes.

– Si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil et me pardonner ce qu'il peut avoir d'égoïste, dit son compagnon, je serais d'avis qu'il vaudrait infiniment mieux revenir chez vous à pied que de toute autre façon. »

La vue de la voiture auprès de laquelle ils venaient d'arriver donna plus de force encore à l'opinion de Dudley. Il était évident, à voir les roues chargées de neige, qu'elle roulerait avec lenteur dans les rues, d'un parcours de plus en plus difficile ; et, comme Alick disait également qu'il aimait mieux marcher, il fut décidé que Murray et Lydia retourneraient en voiture, et que les autres, continuant leur promenade, reviendraient à pied à la maison.

Bien que les instants qu'ils avaient passés chez mistress Hope eussent été remplis d'une manière fort intéressante, l'air vivifiant qui succédait tout à coup à l'atmosphère épaisse de la boutique, le plaisir de marcher, le spectacle animé que présentait Broadway, produisirent sur Alick et sur Mabel un effet enivrant. Le premier, qui ordinairement se remuait avec lenteur et d'un air languissant, marchait d'un pas léger, comme s'il se fût réjoui de se trouver en liberté ; fait assez rare, il est vrai, car il ne sortait guère à pied que pour faire de temps en temps, avec Lydia, une courte promenade qui ne lui offrait aucun intérêt.

Profitant de la circonstance, il s'arrêtait çà et là pour regarder les objets qui attiraient son attention, et courait ensuite, afin de rejoindre ses

protecteurs quelque peu négligents, qui, absorbés l'un par l'autre, lelaissaient parfaitement libre de faire ce qui lui plaisait ; liberté dont, toutefois, il ne faisait pas mauvais usage. Mabel, de son côté, flattée des marques d'intérêt que lui prodiguait Dudley à propos de l'événement du matin, et laissant déborder sa joie, excitait l'admiration du gentleman par sa conversation variée et par la franchise et la vivacité du plaisir que lui causait le tableau qu'elle avait sous les yeux. C'était précisément la fraîcheur d'esprit et de sentiment de cette jeune fille qui avait captivé cet homme du monde, presque blasé par l'expérience. La dignité native, la grâce, la douceur animée qui avaient, dès le premier jour, marqué la place de Mabel au premier rang de la fashion, auraient pu exister indépendamment de cet enthousiasme d'enfant, qui formait peut-être le côté le plus attrayant de sa nature. C'était ce dernier trait qui, tout d'abord, avait frappé Dudley, si attentif qu'il fût à ne pas céder à ses impressions ; et le charme de cette ardeur naïve et sincère l'avait promptement fasciné : tant il est vrai que presque toujours les contrastes s'attirent !

La plupart des incidents qu'ils avaient eu jusqu'ici l'occasion de remarquer ne pouvaient qu'alimenter leur bonne humeur et provoquer leurs rires ; mais un événement d'une nature toute différente vint bientôt exciter chez Mabel la sympathie que le malheur ne manquait pas de lui inspirer. Précisément à l'endroit où la foule se pressait davantage, Mabel et Dudley se trouvèrent tout à coup en face d'un enfant couvert de haillons, qui fléchissait sous le poids d'un vieux panier rempli de charbon à demi consumé. Le pauvre petit, heurté par les passants qui allaient en sens contraire, voulant échapper au tourbillon qui l'empêchait d'avancer, trébucha et tomba sur un genou, entraînant dans sa chute le fardeau qu'il portait, et qui frappa rudement sur le pavé. Le fond du vieux panier tenait à peine avant cet accident : il céda tout à coup ; et, lorsque l'enfant voulut reprendre sa charge, tout le contenu du panier s'éparpilla dans la neige amoncelée au bord du trot—toir. Parmi les passants, quelques-uns se mirent à rire ; quelques autres jetèrent, par-dessus l'épaule, un regard de compassion à l'enfant ; un ou deux s'arrêtèrent, curieux de voir s'il allait essayer de réparer son malheur.

« Pauvre petit ! » s'écria Mabel qui arrivait sur les lieux au moment de l'accident, et dont la tristesse et l'effroi qui se peignaient sur le visage du malheureux bambin éveillaient la pitié.

Le petit garçon, en entendant une voix compatissante et en voyant l'ombre de quelqu'un s'arrêter auprès de lui, releva les yeux qu'il tenait fixés sur les débris de son panier, et jeta sur Mabel un regard qui alla droit au cœur de la jeune fille : c'était une innocente figure, triste et désolée, où la faim avait marqué son empreinte.

« Pauvre petit ! » répéta Mabel, dont les paupières devinrent humides en voyant s'emplier de larmes les grands yeux qui l'imploraient ; et sa main chercha sa poche, comme il arrivait toujours en pareille occasion.

Alick, resté en arrière jusqu'à présent, et qui venait de rejoindre sa tante, comprenant toute l'affaire avec l'instinct rapide des enfants, s'écria plein de chaleur et de confiance : « Donnez-lui de l'argent, tante Mabel ! »

Mais la bourse de Mabel était vide ; la jeune fille avait dépensé tout ce qu'elle avait dans la boutique de mistress Hope ; elle ne se rappela cette circonstance que lorsqu'elle eut tiré de sa poche le petit sac de filet où il n'y avait plus rien. Confuse d'avoir fait naître l'espérance du pauvre petit, et désolée de la déception qu'il allait éprouver, elle se tourna vers Dudley, supposant qu'il avait remarqué sa bourse vide et qu'il y suppléerait en donnant pour elle quelque chose à l'enfant ; mais l'accident en question ne paraissait pas l'avoir touché, du moins jusqu'à lui faire contribuer en quoi que ce fût à réparer le malheur arrivé au bambin ; il se tenait légèrement à l'écart, observant avec un air d'intérêt cette petite scène qui paraissait l'amuser, et semblait envisager la conduite de Mabel comme celle d'un enfant gâté qui obéit à un mouvement capricieux.

Mabel n'était pas bien sûre qu'il eût vu son embarras ; mais comme il était évident qu'il n'était pas disposé à faire l'aumône, elle remit sa bourse dans sa poche et abandonna l'enfant à son triste sort en lui disant avec bonté : « Je suis bien fâchée, mais je n'ai plus rien dans ma bourse ; peut-être qu'une autre lady vous donnera une pièce de six pence. »

Elle prononça ces paroles avec un vif regret qui devint une véritable peine lorsque le pauvre enfant lui répondit avec simplicité : « C'est bien rare de trouver une lady qui vous donne six pence. »

Quel que fût le chagrin qu'elle ressentît, elle n'avait rien de plus à dire ou à faire ; et l'instant d'après, continuant sa promenade, elle échangeait de gracieux saluts avec ses connaissances et prêtait une oreille attentive à la conversation de Dudley.

Alick demeura quelque temps auprès du petit pauvre, l'examinant de son œil curieux, et chercha à diminuer l'amertume de son désappointement en lui disant : « Tante Mabel a dépensé tout son argent et moi je n'en ai pas ; c'est bien fâcheux.

– Cette petite scène a éveillé votre compassion, miss Vaughan, lui dit Dudley au bout de quelques minutes. Le spectacle de la misère est encore nouveau pour vous ; mais vous y serez bientôt accoutumée, si vous parcourez souvent les rues de New-York à pied.

– J'ai déjà vu beaucoup de pauvres, répondit la jeune fille, bien plus qu'il n'en fallait pour me faire saigner le cœur ; mais ce malheureux enfant m'intéressait d'une façon tout exceptionnelle ; il avait un regard si plaintif ! »

Et Mabel soupira en se rappelant la muette prière qui l'avait si profondément touchée.

« Il est certain, reprit Dudley, qu'il a une ravissante figure ; il m'a rappelé un groupe délicieux que j'ai vu l'hiver dernier à Florence : les mendiants de Picciotti ; je regrette que vous ne les connaissiez pas ; vous en seriez ravie ; c'est quelque chose de merveilleux, un véritable chef-d'œuvre. J'ai été frappé tout de suite de la ressemblance de ce gamin avec le plus jeune des deux mendiants.

– Ce n'est pas un mendiant ! s'écria le petit Alick, survenant tout à coup, et saisissant au vol le dernier mot du gentleman.

– Il y a différents genres de mendicité, répliqua Dudley sans regarder Alick, sans même paraître avoir remarqué d'où venait l'observation qui motivait sa réponse, car il n'accordait en général aucune attention aux enfants ; la plus adroite est assurément celle qui s'adresse à l'œil et non pas à l'oreille : il est vrai de dire, ajouta-t-il en riant, que ce bambin s'en est acquitté de manière à faire honneur à l'un des jeunes membres de la troupe de Ravel. Il est étonnant de voir avec quelle rapidité ces jeunes praticiens deviennent passés maître en leur art.

– Vous ne croyez certainement pas... s'écria Mabel avec surprise.

– Qu'il a fait exprès de tomber ? dit le gentleman en terminant la phrase de la jeune fille et en souriant de la sincérité de son étonnement. Peut-être, poursuivit Dudley en haussant les épaules d'une manière expressive. Dans tous les cas, nous ne serons pas sévère pour lui, puisqu'il est évident qu'il a gagné vos bonnes grâces. Il n'en est pas moins avéré que c'est une chose fort commune que de voir employer divers artifices pour exciter la pitié. Les institutions modernes sont en partie cause du fait : elles défendent de mendier dans les rues ; il a bien fallu que la ruse suppléât à la mendicité. Les choses se passent autrement dans certains pays d'Europe : à Rome, par exemple, quelques bajocchi suffisent à vous débarrasser de la racaille, et personne ne s'en occupe ; mais ici l'ordre social doit être réorganisé, la pauvreté abolie, etc. ; fort bien ! Quant à moi, je laisse aux philanthropes toute liberté d'agir ; s'ils restreignent les limites où s'exerce notre charité, le pauvre en subira les conséquences ; il mourra de faim s'il ne peut pas faire autrement. »

Après avoir ainsi transformé en un fait d'économie politique ce qui d'abord ne semblait qu'un simple appel à la bienfaisance de sa compagne, Dudley écarta gracieusement la question en reprenant son analyse des mendiants de Picciotti et en entraînant l'esprit de Mabel dans les régions sublimes de l'art et du beau idéal. Sur ce terrain il était complètement à l'aise, et il captiva bientôt l'attention de la jeune fille, qui l'écouta ravie jusqu'à la fin de la promenade.

Le soir pourtant, lorsque, assise en face d'un bon feu qui petillait dans la cheminée, Mabel entendit le vent du nord gémir à l'angle de la maison, elle pensa de nouveau à l'enfant du trottoir et à son panier de charbon défoncé dans la neige. Il pouvait être un imposteur, le plus fieffé des coquins de son âge : mais, en dépit de sa raison, Mabel entendait son instinct et son cœur lui murmurer le contraire ; et, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour les chasser, de pénibles visions, se dressant devant elle, lui montraient d'horribles greniers où des enfants à demi morts de faim auprès de leurs mères désespérées pleuraient et tremblaient de froid, couchés sous de misérables haillons qui les couvraient à peine.

Mabel n'avait pas assez d'expérience pour décider entre les réclamations des mendiants et les prétentions des philanthropes ; mais une chose au moins était certaine : c'est que, si mal placée qu'eût été son aumône, le don de cet argent aurait été un bienfait pour celle qui l'eût donné. Maintenant il ne lui restait plus qu'à soupirer en songeant à la misère qu'elle n'avait pu secourir, et à calmer ses regrets par cette idée nouvellement éveillée dans son esprit, que l'aumône était dangereuse et pouvait compromettre les intérêts les plus sacrés de la société : non pas qu'elle parvînt à se persuader que, dans le cas dont il s'agissait, le mal aurait été bien grand ; elle était profondément convaincue de la justesse de l'impression qu'elle avait ressentie d'abord ; mais le premier malheureux qu'elle rencontra éveilla-t-il dans son cœur un sentiment de pitié aussi vif qu'autrefois, et put-elle dissiper aisément le soupçon qu'on avait fait naître dans son esprit jusqu'alors si confiant ? Rosy avait raison de dire que nous avons besoin d'un ange qui nous guide dans le sentier de la vie et qui nous montre où il faut répandre nos bienfaits. Hélas ! malheur aux jeunes gens lorsqu'au début de la carrière un froid calcul étouffe en eux l'amour de leurs semblables et la sympathie pour la souffrance ! Plus malheureux encore, si la charité fait place au doute et au soupçon décourageant !

CHAPITRE XII.

Parmi les engagements que Mabel avait reçus pour la semaine suivante, il s'en trouvait un qui la conviait à une fête d'un caractère bien différent de

celui des bals qui réunissaient ordinairement la société qu'elle fréquentait. Il s'agissait d'une soirée que donnait, à l'occasion d'un anniversaire de famille, une femme admirablement posée, qui par sa fortune, son esprit, son instruction et sa grâce, avait acquis dans le monde une prééminence reconnue par tous les gens qui avaient de la valeur ou qui croyaient en avoir.

M. Vaughan lui-même, qui n'acceptait jamais aucune invitation, consentit à sortir de chez lui pour aller dans une maison où il était certain de rencontrer des hommes de son âge et les représentants les plus distingués de la politique et de la littérature. Pour rien au monde, Louise n'aurait voulu manquer une soirée où devait se réunir la meilleure compagnie de la ville. Henry, qui traitait d'une façon assez légère tous les devoirs de société, déclara qu'il ne fallait pas perdre l'occasion d'être reçu avec distinction, et de voir les choses se faire dans le vieux style, au moins une fois dans sa vie : et Mabel, qui savait en outre que l'hôtesse était une proche parente de Budley, pensait à icette soirée avec un intérêt plus vif que d'habitude. Quant à miss Sabiah, il était fort rare qu'elle fût comprise dans les nombreuses invitations que recevait M. Vaughan pour [lui et sa famille : non pas que ce fût mépris ou négligence ; mais elle fuyait systématiquement du salon toutes [les fois qu'il y avait quelqu'un chez son frère, et qu'en général on ignorait son séjour à New-York. Jamais elle n'aurait consenti à paraître dans le monde ; l'idée même ne lui en serait pas venue ; mais elle prenait un vif plaisir à contempler Mabel, qui lui paraissait plus séduisante encore toutes les fois qu'elle était en grande toilette. Aussi la vieille miss fut-elle enchantée lorsque, à propos de la soirée dont il est question dans ce chapitre, elle admira la parure élégante que sa nièce chérie mettait pour la première fois, surtout quand elle observa le regard jaloux que mistress Leroy jeta sur sa sœur en entrant dans la chambre où celle-ci venait de finir de s'habiller. Certes, la tendresse partielle de la vieille tante pouvait être satisfaite, car sa nièce favorite éclipsait complètement la jeune femme. Elle avait une robe de taffetas blanc dont chaque volant était orné d'une guirlande de feuilles et de boutons de rose délicatement brodés, et portait dans les cheveux une délicieuse coiffure, parfaitement assortie à l'étoffe parisienne. Son col de dentelle était fermé sur le corsage montant par une

magnifique agrafe de diamants ; et les manches de dentelle, pareilles au point du col, retombaient avec grâce autour de ses bras arrondis.

Louise, qui n'était jamais aussi bien que lorsqu'elle se montrait vêtue d'un flot de gaze et qu'elle tourbillonnait au milieu d'une salle de bal, se sentit mordue au cœur en voyant combien cette toilette demi-sérieuse faisait ressortir la taille de Mabel, qui avait un port de reine, malgré la délicatesse de lignes admirablement accusée par cette robe blanche, dont la façon eût trahi les plus légers défauts d'un buste moins parfait.

« J'ai horreur de ces réunions où l'on va en demi-foi— lelette, s'écria mistress Leroy d'une voix irritée, en arrangeant les plis de sa robe de velours et en se redressant devant la glace de façon à faire comprendre que Mabel était ! un peu grande, et que sa taille à elle était bien préférable. Il faut se vêtir comme si l'on avait peur d'attraper des rhumatismes, poursuivit-elle ; et certes on a raison : car, s'il est facile de gagner tout au moins un gros rhume, c'est lorsqu'il faut rester assise dans des coins ou près des portes, comme nous le serons pendant toute la soirée ; ce sera d'un ennui à périr ; j'étais presque décidée à ne pas sortir ce soir. » Et, bien qu'il lui fût impossible de renoncer à un plaisir que les autres trouvaient digne d'être recherché, elle se rendit tellement désagréable par sa mauvaise humeur, que son frère et sa sœur furent enchantés d'arriver à leur destination, et de voir la pauvre Louise établie dans l'un des coins dont elle avait parlé avec tant de mépris, et où, retrouvant miss Vannecker et un petit noyau de connaissances, elle s'amusa à passer en revue toutes les personnes qui composaient l'assemblée.

La réunion était peu nombreuse, et l'orchestre manquait ; mais, ainsi que l'avait prévu Henry, un tact merveilleux avait présidé aux moindres choses. Les salons étaient vastes et admirablement meublés, sans que rien cependant y trahît le désir de paraître et d'étaler un luxe qui était, cette fois, plus réel qu'apparent.

Le dîner s'était prolongé assez tard, et le café circulait parmi les convives à l'heure où l'on arrivait déjà pour passer la soirée, ce qui donnait à la réunion quelque chose de plus intime. Des gentlemen d'un certain âge, rassemblés devant la cheminée, parlaient politique en sirotant leur moka ; un peu plus loin on causait littérature, ou l'on riait au récit d'anecdotes

piquantes racontées par l'un des hommes les plus spirituels de New-York. Un jeune artiste et une dame, qui avaient beaucoup voyagé, regardaient ensemble un album rempli de gravures ; enfin, de nombreux enfants, petits garçons et petites filles, s'étaient emparés du salon de musique ; et l'un d'eux, s'étant mis au piano, faisait danser toute la bande, qui s'en donnait à cœur joie.

Tout ceci fait voir que cette réunion offrait une grande variété d'âges, de goûts et de caractères ; et, bien que la sottise, la médisance et la critique malveillante y eussent les représentants assez nombreux, ils sentaient d'instinct qu'ils n'étaient pas dans leur sphère, et se tenaient à l'écart, laissant à l'assemblée tout entière son cachet l'élégance et de bonne éducation.

Du moment où elle entra dans le salon, Mabel comprit la différence qu'il y avait entre cette société et les gens du monde qu'elle avait fréquentés jusqu'alors ; mais, au contraire de Louise, elle en reconnut aussitôt la supériorité. Si elle y rencontrât peu de membres des cercles fashionables dont elle était le plus bel ornement, il ne faudrait pas croire qu'elle y manquât absolument de connaissances. Son intimité avec Dudley n'avait pas seulement éveillé chez elle le désir de cultiver la société de personnes distinguées ; elle lui avait encore procuré l'avantage d'être présentée, suivant les circonstances, à tel ou tel individu remarquable par son esprit, son savoir ou son éducation. Dudley comptait au nombre de ses amis des hommes d'État, des voyageurs illustres, des étrangers de distinction, des littérateurs en vogue ; et plus d'un, parmi eux, saisit cette occasion de faire plus ample connaissance avec la ravissante jeune fille dont le naturel, la fraîcheur de sentiment, la vivacité d'esprit et la richesse de pensées, augmentaient l'admiration qu'inspirait sa beauté.

Mais, bien que cet hommage fût un triomphe incontestable, on n'apercevait aucun signe d'orgueil sur le visage de Mabel, dont le regard lumineux et le sourire intelligent témoignaient de l'intérêt et du vif plaisir qu'elle prenait à l'entretien d'un groupe choisi dont elle formait le centre d'attraction. Il était impossible qu'elle n'eût pas conscience de son pouvoir de plaire : toutefois elle en usait simplement, sans affectation et sans art ; et,

quelle que fût l'estime nue l'on pût faire de ses succès, personne ne pouvait manguer de reconnaître qu'ils étaient bien acquis.

Dudley, malgré sa répugnance à n'accorder ses hommages qu'à un seul objet, et bien qu'il s'éloignât souvent pour faire sa cour ailleurs, cédait, malgré lui, à l'attraction irrésistible qui le rappelait auprès de miss Vaughan ; et bientôt sa voix harmonieuse et vibrante se mêlait de nouveau à la conversation du petit groupe, que sa verve, son éloquence et l'imprévu de ses observations, rendaient plus intéressante et plus vive, tandis que sa présence augmentait l'éclat du visage de Mabel.

« Voyez-vous cette admirable jeune fille ? dit un célèbre artiste à un amateur de peinture ; j'aurai fait son portrait avant la fin de l'hiver ; j'y parviendrai, croyez-le bien ; je finirai par obtenir plusieurs séances. Quelle merveilleuse Corinne montant au Capitole !

– Il y a de l'esprit et du savoir dans cette belle tête, dit à son voisin un avocat de mérite en regardant Mabel, qui avait causé quelques instants avec lui. Cette charmante créature vient de me battre par un argument d'une force incontestable, et de la meilleure grâce du monde, sans la moindre pédanterie, avant même que je me fusse douté à qui j'avais affaire.

– Je ne voudrais pas l'avoir pour adversaire devant un jury, quand la raison et le bon droit seraient de mon côté ; elle est irrésistible, répondit le voisin.

– Vous devez être fière de Mlle votre sœur, madame, disait de son côté un vieux garçon quelque peu taciturne, et qui, debout auprès de Louise, observait Mabel avec attention. Elle est, à ce que je vois, aussi affable que jolie, poursuit-il, et dispense ses sourires avec une égale faveur entre tous ceux qui l'environnent.

– Trop égale, à en juger d'après l'apparence de quelques-uns de ses amis, répondit Louise en riant d'un petit rire sec. Pouvez-vous me dire qui est ce vieux père Noé qui paraît si vivement l'intéresser ?

– Ce maigre gentleman dont l'habit est si long de taille ? J'ai oublié son nom, mais je crois qu'il appartient à l'Église.

– Mabel est vraiment ridicule de rester ainsi au milieu du salon et de causer avec le premier venu qu'on lui présente ; elle fera certainement quelque sottise, » dit tout bas mistress Leroy à son amie

Victoria ; et, s'approchant avec mistress Vannecker du groupe qui entourait Mabel, pendant que celle-ci prêtait une attention respectueuse aux paroles du vénérable ecclésiastique : Vous avez choisi, ce soir, pour tenir votre cour, une place bien apparente, ma chère, dit-elle à sa sœur ; les journaux diront demain, en rendant compte de cette soirée, que l'ornement central du grand salon était une jardinière d'une forme ravissante, garnie de plusieurs étages de boutons de rose, et surmontée d'une guirlande analogue.

– Puis, ajouta mistress Vannecker, il est très-inionvenant de se placer au-dessous du lustre, ce qui, d'ailleurs, pâlit énormément le visage ; >• et toutes les deux s'éloignèrent, satisfaites d'avoir ainsi réprimandé la jeune fille.

Mabel rougit légèrement et parut d'abord un peu embarrassée ; mais, comme elle était tout à fait innocente de l'intention de se mettre en évidence, elle resta calme et digne ; et, couvrant par un sourire le chagrin que lui causaient les paroles de sa sœur, elle confirma chez ses nouveaux amis la bonne opinion qu'ils s'étaient formée de son caractère.

Dudley se trouvait précisément à côté d'elle, et avait entendu les remarques impertinentes de Louise et de sa compagne. D'une extrême politesse, il ne supportait pas la grossièreté chez les autres, surtout quand le motif en était aussi palpable que dans cette circonstance ; il était facile de voir que la jalousie avait seule inspiré à Louise cette-conduite inqualifiable ; et, voulant délivrer Mabel du léger embarras qu'elle éprouvait en dépit de ses efforts, il saisit la première occasion qui se présenta de lui demander si elle voulait visiter la serre, où était rassemblée une collection de plantes rares. Mabel, soulagée par cette proposition, dont elle appréciait d'ailleurs toute la délicatesse, accepta avec joie le bras que lui offrait le gentleman.

Dudley savait assez de botanique pour faire quelques observations intéressantes sur les fleurs les plus remarquables. Toutefois, oubliant les désignations barbares que la science leur impose, il les appela des noms expressifs que le vulgaire leur a donnés, et sut deviser avec grâce sur leur poétique langage, tout en évitant l'écueil de la sentimentalité.

Il pouvait se rencontrer des individus qui sentissent plus profondément le charme et la signification des fleurs ; mais peu de personnes auraient

exprimé avec plus de grâce le plaisir qu'elles pouvaient procurer à un esprit délicat sachant apprécier tous les genres de beauté.

Néanmoins, tout en l'écoutant avec admiration et en partageant la plupart de ses préférences lorsqu'il était question de plantes rares, Mabel fut surprise de lui voir oublier, dans le rapide tableau qu'il lui faisait des fleurs les plus touchantes, la plupart de celles qui croissent dans les bois et dans les champs, et dont quelques-unes étaient ses favorites. Elle ne put résister au désir de proclamer son affection pour les pauvres délaissées ; et, lorsqu'il lui demanda quelle était la fleur qu'elle aimait entre toutes : « Vous allez être bien étonnée, lui dit-elle ; mais c'est le léontodon que je préfère. »

Dudley sourit en hochant la tête d'un air incrédule.

« Oui, le léontodon, poursuivit Mabel avec vivacité. Il nous vient de si bonne heure et disparaît si tard ! c'est l'étoile de la terre qui annonce le printemps et qui vous parle du soleil et des beaux jours. Que de souvenirs vous rappellent ses rayons d'or ! N'avez-vous jamais, s'écria-t-elle, oubliant qu'elle s'adressait à l'homme du monde le plus raffiné dans ses goûts, n'avez-vous jamais, étant assis sur l'herbe, fait de longues chaînes avec ses tiges ereuses, et soupiré en les voyant si fragiles ?

– Non, répondit Dudley.

– Vous ne l'avez pas dépouillé d'une main indolente pour en jeter les débris dans le ruisseau, afin de les voir tournoyer au milieu du courant qui les entraîne ? Vous n'avez jamais cueilli sa touffe d'aigrettes soyeuses lorsque vous reveniez de l'école, afin de voir, en la soufflant trois < fois, si votre mère vous attendait ?

– Non, répondit encore le gentleman, et d'un ton f qui faisait comprendre qu'il n'avait pas de semblables folies dans ses souvenirs d'enfance.

* – Alors, dit Mabel, dont la réponse de Dudley avait refroidi l'enthousiasme, vous ne pouvez pas savoir combien leur aspect familier me rappelle d'heureux instants.

– Non ; mais j'aime néanmoins certaines fleurs par amour pour le souvenir qui leur est associé, » dit-il en ramassant une petite branche de réséda qu'elle avait tenue dans sa main pendant quelques minutes, et qu'elle venait de jeter par terre avec insouciance.

Mabel rougit en lui voyant ramasser la fleurette ; et, si en ce moment elle n'éprouva pas une honte véritable de sa tendresse pour le léontodon, elle était du moins toute prête à faire l'aveu que c'était un enfantillage et qu'elle ne pouvait s'attendre à la voir partager par les personnes raisonnables.

Dudley comprenait encore mieux les œuvres d'art que celles de la nature, et il dirigea l'attention de sa compagne vers les tableaux et les statues qui décoraient une vaste salle attenante à la serre d'où ils venaient de sortir. Guidée par Dudley, Mabel commençait à juger assez bien du mérite d'un artiste et s'imaginait presque pouvoir reconnaître à quelle école appartenaient certaines toiles plus ou moins bien caractérisées. Elle avait néanmoins conservé tant de naturel, que le sujet du tableau avait toujours sa première impression, quelle que fût d'ailleurs la manière dont il était rendu. Cette fois encore, elle s'arrêta devant une vieille toile représentant un ange qui remontait au ciel pour y annoncer le repentir d'un pécheur. L'expression toute séraphique du divin messager, l'amour, le bonheur, le doux triomphe qui se lisaient sur son visage et dans son attitude, inspiraient à Mabel une émotion mêlée de respect. Elle contempla ce tableau en silence pendant quelques instants, puis elle tourna vers Dudley un regard qui exprimait toute son admiration.

« Détestable ! s'écria le gentleman sans paraître remarquer le sentiment que cette vieille peinture éveillait chez Mabel ; je ne peux pas voir cette croûte sans sourire en pensant aux discussions absurdes qu'elle a souvent causées. Il faut vous dire, poursuivit-il en baissant la voix d'une manière significative, et en regardant autour de lui si personne de la famille ne pouvait l'entendre, il faut vous dire que mon très-cher cousin a la vanité ou la simplicité de croire que ce tableau est d'un vieux maître. Il est impossible d'admettre cette prétention, pour peu qu'on se connaisse en peinture ; c'est un pastiche, ou tout au plus une copie, cela ne fait pas le moindre doute. »

Pastiche ou copie, cette toile n'en avait pas moins une valeur évidente, ainsi que le prouvait l'émotion qu'elle éveillait chez certaines personnes ; mais Mabel n'eut pas le loisir de l'examiner davantage : la figure angélique dont elle avait été frappée n'étant point un original, Dudley entraîna vivement la jeune fille, en l'assurant que cette misérable croûte n'était pas digne qu'on s'arrêtât devant elle.

Il en fut de même pour la sculpture ; deux statues, l'une de la Miséricorde, l'autre de la Vérité, fixèrent l'attention de Mabel, et se trouvaient, à certains égards, les plus précieuses de la galerie ; mais Dudley ne put voir dans la première qu'une effroyable contorsion du petit doigt ; et la seconde avait un cou d'une longueur disproportionnée, « à moins, ajouta-t-il, que mon coup d'œil n'ait pas aujourd'hui sa rectitude habituelle. »

Personne toutefois n'aurait pu contester le soin rigoureux qu'il mit à faire remarquer à Mabel le fini précieux d'un intérieur de cuisine hollandais, signé d'un peintre célèbre, et la légèreté, la délicatesse des membres d'un Mercure en bronze. Pour jouir véritablement d'un tableau ou d'une statue, il était nécessaire, d'après Dudley, d'en comprendre les moindres détails : il restreignait ainsi les jouissances de l'art au petit nombre des gens éclairés, et n'avait aucune idée de l'influence qu'il exerce sur les masses, dont il élève et ennoblit les sentiments.

De l'art à ceux qui le pratiquent, la transition était facile. Dudley, qui comptait beaucoup d'artistes au nombre de ses amis, pouvait donner à Mabel de curieux détails sur les travaux, les difficultés, les enivrements, les déceptions amères qui remplissent l'existence des hommes de génie ; et, passant de l'abstraction à la réalité, Dudley peignit à sa compagne les traits saillants du caractère des personnes qui composaient l'assemblée, lui raconta l'histoire de leurs familles ou les services qu'ils avaient rendus : à leur pays.

Tout en l'écoutant avec un vif intérêt, Mabel laissait errer ses yeux, qui finirent par se fixer à l'autre bout de la [pièce ; Dudley suivit son regard et découvrit bientôt la [personne qui attirait son attention. Une femme âgée, donnant le bras à un officier d'un port majestueux, venait d'entrer dans le salon et se dirigeait lentement de leur côté : beaucoup plus grande que ne le sont ordinairement les femmes, cette vieille lady commandait le respect tout d'abord par son air imposant et par la dignité de ses manières ; mais bientôt ce sentiment faisait place à une impression plus agréable qu'inspirait son visage bienveillant, adouci par la garniture de son bonnet de veuve, et qui portait encore, malgré ses soixante-dix ans sonnés, les traces d'une merveilleuse beauté. Elle avait toujours la peau fine et blanche, l'œil

brillant, et ses cheveux argentés, qui s'échappaient en boucles transparentes de son bonnet, accompagnaient ses joues de la façon la plus heureuse.

Mabel suivait des yeux avec une admiration respectueuse, mêlée de curiosité, cette vieille dame qui rendait avec tant de noblesse et de grâce les nombreux saluts qu'on lui adressait de toutes parts.

« La vertu en personne, miss Vaughan, reprit Dudley avec ironie, en désignant la noble femme ; le sel de la terre, la quintessence du bien au bras de la plus haute expression de la respectabilité.

– C'est un couple admirable, répondit Mabel avec chaleur et en se tournant vers Dudley, qu'elle interrogeait du regard

– Cette lady est généralissime de toutes les forces de l'innovation moderne, poursuivit le gentleman ; c'est le chef d'un bataillon d'amazones philanthropes que nul obstacle n'arrête. Échappons-lui bien vite, ou elle nous trainera devant un conseil de guerre ; et nous serons saisis, jugés, convaincus et exécutés en moins de cinq minutes.

– Elle paraît n'employer que des armes pacifiques, répondit Mabel en souriant ; et d'ailleurs, qu'avons-nous fait pour craindre ses attaques ?

– Nous sommes au contraire les sujets qu'il lui faut, répliqua Dudley ; vous particulièrement. Ne voyez-vous pas qu'elle recrute des soldats ? »

La femme vénérable dont l'ami de Mabel parlait si légèrement venait de rencontrer deux jeunes filles qu'elle avait arrêtées ; elle causait avec celle qui paraissait la plus vive des deux, et avait posé sa main d'une façon caressante sur la tête de la seconde, charmante créature aux cheveux blonds, à l'air doux et gracieux, et qui regardait sa vieille amie avec une tendresse mêlée de respect.

En voyant l'affection évidente que la vieille dame inspirait généralement, il semblait à Mabel qu'elle serait bien heureuse d'être honorée de son amitié ; et, quoique le langage de Dudley arrêtât son enthousiasme, elle ne pouvait s'empêcher de suivre tous les mouvements de cette femme, à qui le ridicule semblait ne pas pouvoir s'attacher.

« Vous le voyez, reprit Dudley, Mme Percival jouit d'un pouvoir suprême parmi ses subalternes. Elle est, il est vrai, d'une énergie incomparable, et sa valeur la place invariablement à la tête de toutes les entreprises du don quichottisme moderne ; elle bat monnaie avec l'opinion publique ; ses

pièces ont cours partout, et son crédit est illimité. On ne se figure pas le capital qu'on peut tirer aujourd'hui de la misère des classes pauvres. Elle a toujours le même uniforme, reprit Dudley, après un instant de silence : robe de satin noir et point de Bruxelles ; toujours la même escorte : son beau-fils le général Percival, de l'armée régulière. Il y a vingt ans que, fidèles l'un à l'autre, ils se rendent ainsi à la parade ; cela prouve combien la famille est unie, et les excellentes relations qui existent en dépit d'une parenté généralement vexatoire. Je crois cependant avoir entendu dire qu'ils avaient eu beaucoup de peine à régler leurs affaires de famille. »

Dudley baissa la voix, car l'objet de ses remarques n'était plus qu'à quelques pas de distance et avait les yeux fixés sur lui, comme pour justifier les craintes qu'il avait exprimées.

« Risquez-vous l'aventure ? demanda-t-il en regardant autour de lui pour chercher un lieu de refuge.

– Qu'ai-je à redouter ? demanda Mabel.

– Permettez-moi, dans ce cas, d'aller vous chercher quelque rafraîchissement. » Et il s'élança à la poursuite d'un serviteur chargé d'un plateau de glaces.

Tant de légèreté et d'enjouement s'était mêlé aux railleries du gentleman, que Mabel se demandait s'il avait parlé sérieusement, et si l'inquiétude qu'il avait témoignée de l'approche de la vieille dame n'était pas feinte comme le reste. Néanmoins ce langage et cette conduite lui inspiraient des conjectures déplaisantes, et le soupçon altérait, en dépit d'elle-même, la confiance qui était dans sa nature : si bien que, lorsque la vieille lady s'arrêta devant elle, la pauvre enfant supposa qu'elle allait être apostrophée sans cérémonie parce généralissime en jupon, et fut très-étonnée quand une jeune femme assise derrière elle lui dit avec douceur en lui posant la main sur le bras : « Je crois que cette dame me cherche ; seriez-vous assez bonne pour vous écarter un peu ? » Mabel s'empressa de faire ce qui lui était demandé, et, se heurtant contre un objet qu'elle n'avait pas aperçu, elle fit tomber une paire de béquilles, dont la vue lui apprit l'infirmité de la personne devant qui elle s'était placée. Elle ramassa les béquilles, et la bonne grâce qu'elle mit à s'excuser de sa maladresse lui valut un sourire approbateur de la part de Mme Percival, qui néanmoins ne lui accorda pas

d'autre attention, et qui, après avoir échangé quelques paroles avec l'intéressante infirme, sortit du salon avant que Dudley eût apporté la glace qu'il était allé chercher.

Vers la fin de la soirée, Mabel, avec sa complaisance ordinaire, accepta l'invitation qu'on lui faisait de se joindre aux petits danseurs qui étaient rassemblés dans la pièce voisine, et qui avaient besoin d'une personne pour compléter leur quadrille. Si jeune qu'elle fût, elle se trouvait l'aînée de toute la bande, et c'est à peine si son cavalier lui allait à l'épaule ; elle se mit bientôt à l'unisson de la société enfantine, et y gagna tous les cœurs par la manière franche dont elle partagea la gaieté de ses joyeux compagnons.

C'était une vieille contredanse ; Mabel, après y avoir rempli consciencieusement son rôle, gagnait tout essoufflée l'autre bout du salon, quand son danseur s'écria d'un air de triomphe en s'adressant à Mme Percival, qui causait avec le gentleman que Louise avait surnommé le père Noé :

« Voyez donc, grand'mère, quel succès a votre ancienne danse ! C'est grand'maman qui a demandé qu'on la dansât, dit-il à Mabel pour lui expliquer l'allusion. Elle y a figuré elle-même, il y a vingt-cinq ans, au mariage de notre hôtesse, dont ma mère était la demoiselle d'honneur, et le souvenir lui en est toujours agréable. »

En disant ces paroles, le collégien lança un regard affectueux vers la personne qui était au piano, et Mabel reconnut la jeune femme dont elle avait fait tomber les béquilles.

« Quelle touchante sympathie règne parmi tous les membres de cette famille, dont il est évident que cette vieille dame est le trait d'union ! pensa Mabel. Il est impossible que tant de noblesse et de dignité serve de voile à une indigne hypocrisie ; M. Dudley ne parlait pas sérieusement. »

Cette conviction prit encore plus de force dans l'esprit de Mabel, lorsqu'elle remarqua au vestiaire les soins affectueux dont Mme Percival entourait sa belle-fille, refusant les attentions auxquelles son âge lui donnait droit, pour s'occuper de la pauvre infirme avec une sollicitude empressée. « Donne le bras à ta mère, » dit-elle à son petit-fils, qui se présentait pour la conduire à sa voiture ; et ne voyant pas le général Percival, elle les suivit tout simplement, sans être accompagnée.

« C'est une noble femme, se dit Mabel, j'en suis sûre ; mais que peuvent signifier les plaisanteries de Dudley ? »

Cet éloge et la question dont il était suivi indiquent également combien la nature de Mabel était impressionnable : son cœur avait parlé d'abord, puis le soupçon était venu sous l'influence de celui qui dominait sa pensée. De quelle ombre une simple parole, murmurée par le démon du doute, ne peut-elle pas, hélas ! ternir les choses les plus pures ?

CHAPITRE XIII.

Il n'y avait rien d'étonnant dans l'influence que Dudley avait prise sur Mabel ; plus qu'aucune autre, elle devait la subir. Son esprit actif, son intelligence avide de s'instruire, étaient largement ouverts aux paroles de ceux dont elle reconnaissait l'expérience et le savoir ; et c'était l'une de ses qualités les plus touchantes et les plus féminines que cette confiance qu'elle accordait aux enseignements d'autrui : non pas qu'elle manquât de principes et d'énergie morale, qu'elle fut disposée à recevoir toutes les empreintes, comme la cire aux mains d'un modelleur ; elle avait, au contraire, une sérieuse admiration pour la vertu, un noble désir de s'élever à ses propres yeux, et des principes inébranlables de justice et de loyauté.

Mais on n'a pas toujours la force nécessaire pour accomplir ses devoirs ; l'étalon auquel on mesure le bien et la vertu peut varier, et la conscience qui repousse une attaque ouverte obéit parfois à des insinuations qui l'égarent. Ainsi, quoique le caractère et la patience de Mabel, sa franchise et sa

droiture, fussent soumis à de rudes épreuves par le funeste exemple de mistress Leroy, son équité naturelle et son amour du bien étaient beaucoup o moins en péril par la légèreté de sa sœur que par les opinions spécieuses, les principes pervertis et les raisonnements à la fois pernicieux et plausibles que Dudley exposait devant elle avec une discrétion et une délicatesse qui en augmentaient le danger.

Le lendemain de la soirée que nous avons décrite dans le chapitre précédent, était le jour de la semaine où Mabell restait chez elle. Louise, qui manquait rarement l'occasion d'accroître son influence, était venue, comme à l'ordinaire, aider sa sœur à recevoir ses visites. Ces dames avaient eu, ce jour-là, plus de monde que d'habitude ; et chacun était, parti, à l'exception de Dudley. Invité au grand dîner que, par hasard, donnait M. Vaughan, il était venu de bonne : heure et avait apporté quelques gravures très-rares et fort, précieuses, afin que ces dames pussent choisir, parmi les costumes étrangers qu'elles représentaient fidèlement, celui qui leur conviendrait pour un bal travesti dont l'époque approchait. Ils étaient absorbés tous les trois par cette affaire importante, lorsqu'on entendit sonner vivement à la porte de la rue. Il était trop tard pour que ce fût une visite, trop tôt pour que ce pût être l'un des convives qu'on attendait à dîner.

« Qui peut venir à présent ? » dit Mabel ; et poussée par une curiosité de jeune fille, elle courut à la fenêtre et regarda dans la rue : « Pas de voiture ; c'est Henry ou mon père, » dit-elle ; mais en revenant à sa place, elle vit sa sœur jouer négligemment avec une carte de visite, et répondre quelques mots au valet de chambre qui la lui avait apportée. Lorsque ce dernier fut sorti, mistress Leroy jeta la carte sur la table, et regardant Mabel d'un air de reproche :

« C'est vraiment ridicule, dit-elle ; nous aurons bientôt la visite du père Noé. »

Mabel ne put s'empêcher de rougir ; mais la joie brilla sur son visage lorsqu'elle eut jeté les yeux sur la carte de visite : « Mistress Abraham Percival !! s'écria-t-elle avec chaleur ; cette belle vieille dame ! »

Un sourire de mépris effleura les lèvres de Louise, qui remit à examiner les gravures, tandis que sa sœur se rigeait vers l'entrée du salon pour recevoir Mme Perval. Après avoir attendu quelques instants, elle entendit la

porte du vestibule se refermer, et le domestique rentrer sans l'antichambre ; une lueur soudaine éclaira son esprit, et se tournant du côté de Louise :

« Serait-elle partie ? lui demanda-t-elle.

– Je le suppose, répondit mistress Leroy, qui feignit d'être étonnée de cette question. Est-ce que par hasard vous 'auriez reçue ? Il est vrai qu'on ne sait pas ce que vous iuriez pu faire, ajouta-t-elle en riant ironiquement ; vous avez un goût si prononcé pour les antiquités !

– Est-ce moi qu'elle a demandée ? reprit Mabel.

– Certainement, répondit Louise en voyant avec embarras la rougeur monter au front de la jeune fille ; je vous ai rendu grand service en lui faisant répondre que vous étiez sortie ; vous devriez me remercier de vous avoir délivrée de cette visite assommante.

– Louise ! » s'écria Mabel d'un ton qui exprimait à la fois son étonnement, ses regrets et sa mortification profonde. Elle n'avait pas même, pour justifier l'impertinence dont on l'avait rendue coupable envers cette vieille dame, l'excuse banale acceptée par tout le monde, puisque c'était, au contraire, son jour de réception.

Mais Louise, qui ne restait jamais à court, surtout lorsqu'elle était dans son tort, lui répondit froidement :

« Ne vous emportez pas ainsi, Mabel ; vous feriez croire à M. Dudley que vous avez un mauvais caractère. Lorsque le révérend Noé viendra vous voir, vous donnerez vous-même l'ordre de le faire entrer, et vous aurez l'honneur de le recevoir ; mais croyez bien que je n'y serai pas. »

Et se mettant au piano, en riant d'un air moqueur, elle commença une contredanse qu'elle accompagna de ces paroles : « Croyez bien que je n'y serai pas ; non, non, croyez-le bien.

– Ce n'est pas de la colère que j'éprouve, mais de la souffrance, » répondit Mabel avec douceur, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux ; et, confuse en sentant le regard de Dudley fixé sur son visage, elle se retira vivement dans l'embrasure de la fenêtre, où, protégée par les rideaux, elle regarda Mme Percival qui s'éloignait tranquillement, sans avoir conscience de la grossièreté qu'on avait eue à son égard.

Quelques instants après, Mabel, toujours plongée dans de pénibles réflexions, en fut tirée par ces paroles de Dudley, prononcées à voix basse et

d'un ton sympathique

« Je souffre également.

– Et qui vous fait souffrir ? demanda-t-elle avec embarras.

– La manière dont on agit envers vous ; c'est un procédé sans exemple ; il n'est pas douteux que c'est vous qui, dans cette maison, devez commander.

– Oh ! ce n'est pas cela qui m'afflige, répondit Mabel je vous en prie, ne me croyez pas assez enfant pour attacher de l'importance à mon autorité ; mais il y a entre elle et moi une si grande différence d'âge ! poursuivit-elle en regardant toujours Mme Percival ; et se donner la peine de venir me voir, à pied encore ! Et puis, enfin, j'étais chez moi, ajouta-t-elle avec simplicité.

– C'est vrai, » répondit le gentleman, qui garda le si lence pendant quelques instants, ne voyant pas trop 1 moyen de donner à cette affaire une tournure agréable

Cependant, après quelques minutes de réflexion, il essaya de faire envisager cet incident sous un jour plus avantageux.

« C'est, dit-il, une façon peu chevaleresque, il est vrai d'échapper à cette dame, un artifice qu'aurait mépris votre franchise ; mais, tout en avouant ce que le moyen de coupable, je ne puis m'empêcher de vous féliciter d votre délivrance.

– Comment ! reprit Mabel avec surprise ; mais cette visite me semble un honneur aussi peu mérité qu'inattendu.

– Inattendu pour vous, reprit le gentleman en souriant et en haussant les épaules d'une manière significative mais je savais bien que vous étiez une recrue trop précieuse pour passer inaperçue. J'ai tremblé pour vous dès que j'ai vu que vous aviez attiré l'attention de ce gentleman que mistress Leroy désigne sous le nom de père Noé. C'est un agent de recrutement qui fait d'énormes affaires ; et je ne doute pas qu'il n'ait donné à son général, qui, de lui-même, s'en serait bien aperçu, l'état des forces dont vous pouvez disposer.

– Moi ?

– N'avez-vous pas à votre service du temps, de l'influence et de la fortune ? »

Une ombre passa sur la figure de la jeune fille.

« Ainsi, pensa-t-elle avec amertume, ce n'est pas moi qui leur inspire de l'intérêt, mais la position de mon père et le poids de son coffre-fort !

– Je vous l'avoue donc franchement, poursuivit Dudley avec un air de profonde satisfaction, me voilà délivré d'une foule de visions sinistres qu'avait fait surgir la carte de cette femme entreprenante. Je vous voyais déjà portant l'uniforme gris et professant dans un orphelinat quelconque, frappant sur la tête des membres indisciplinés de votre classe, et menaçant les autres du doigt, en criant, d'un ton sec et ferme, quelque parole d'admonition. »

Mabel sourit.

« Ou bien, continua le gentleman, affublée d'un tablier de cotonnade, armée d'une énorme paire de ciseaux, et présidant, en qualité de directrice, une académie de couture destinée à l'éducation de jeunes filles indigentes. Ou encore, une plume derrière l'oreille, un gros livre de comptes sous le bras, et le front ridé par les soucis de la place de trésorier d'une société de bienfaisance. »

Cette fois, Mabel éclata de rire.

« Allons ! s'écria Louise en quittant le piano ; remettons-nous à choisir nos déguisements. J'ai bien envie de représenter la comédie ; et vous, Mabel, pourquoi ne prendriez-vous pas un costume de tragédie ?

– J'en ai parlé plusieurs fois à Mlle votre sœur, répliqua Dudley avec vivacité ; mais je ne crois pas qu'elle ait approuvé aucun des travestissements que je lui ai proposés. Dans quelque vingt années, ajouta-t-il à demi-voix en s'approchant de Mabel, il sera bien assez tôt de cacher vos sourires derrière le capuchon noir d'une sœur de charité ; jusque-là, cherchons une occupation plus attrayante. »

La conversation frivole qui s'engagea, l'examen des gravures, la discussion des costumes, ne tardèrent pas à effacer de l'esprit de Mabel le souvenir de la vénérable matrone et de ses projets aussi nobles qu'utiles ; ou si, plus tard, elle vint à se les rappeler, ce ne fut que pour envisager la pieuse dame sous le triste aspect d'une extravagante cherchant à capter la fortune de M. Vaughan au profit de son don quichottisme philanthropique, et à l'amener elle-même à sacrifier sa jeunesse à des œuvres aussi pénibles que sans profit pour personne. Ce ne fut qu'un mois après la visite qui lui

avait été faite, que Mabel, songeant à la nécessité de rendre cette politesse, alla porter une carte chez Mme Percival, qu'elle ne demanda même pas : tant le ridicule et l'amour-propre blessé ont de puissance, même sur les meilleures natures !

Le commencement du dîner fournit bientôt à Louise une nouvelle occasion de mentir et d'oublier les convenances ; et Dudley, cette fois encore, agit en médiateur : au moment de passer à la salle à manger, un vieux gentleman offrit son bras à miss Sabiah, et, la considérant comme la maîtresse de la maison, crut devoir lui faire précéder tous les autres convives ; mais Louise, au bras d'un jeune homme, passa devant eux, sans plus de cérémonie, en disant par-dessus l'épaule à sa tante : « Mon père désire que ce soit moi qui préside le dîner. » Et, s'asseyant à la place d'honneur, elle occupa, sans rougir, la position qui jusqu'alors avait été confiée à miss Sabiah. L'audacieuse effronterie de l'usurpatrice aurait pu être amusante pour les étrangers qui en auraient eu le secret ; malheureusement, elle n'était connue que des membres de la famille, qui en éprouvaient plus ou moins d'irritation. Mabel, en entendant sa sœur mentir avec cette impudence, avait été frappée de stupeur, et pouvait à peine cacher l'étonnement douloureux et la contrariété qu'elle éprouvait, tandis que les yeux d'Henry étincelaient de colère, et que la figure bienveillante de M. Vaughan trahissait un pénible embarras. Quant à la pauvre tante, l'état nerveux où l'avait mise cet affront aurait été remarqué de tout le monde, si Dudley, qui, heureusement, se trouvait à côté d'elle, ne l'avait pas aidée à cacher son chagrin, en entamant une conversation dont il fit tous les frais, et qui donna le temps à la vieille miss de recouvrer son calme et sa roideur habituels.

Jamais cette officieuse amabilité, que le gentleman devait à sa bonne éducation et qui lui donnait l'air de posséder une extrême bienveillance, ne fut plus appréciée par Mabel que dans cette occasion : le chagrin qu'elle éprouvait de l'injure faite à sa tante égalait seule l'indignation que lui inspirait la conduite de sa sœur ; et, à défaut de paroles, un sourire plein de gratitude fit comprendre à Dudley combien elle était sensible aux bontés qu'il avait pour la vieille fille.

« Miss Vaughan est très-nerveuse ? dit-il en se penchant vers Mabel, car il se trouvait placé entre la nièce et la tante.

– Excessivement, répliqua la jeune fille en jetant un regard inquiet sur miss Sabiah, qui répondait par monosyllabes à son autre voisin.

– Nous sommes tous les esclaves de l’habitude, reprit Dudley ; j’ai remarqué plus d’une fois combien les femmes d’un certain âge tiennent à leurs prérogatives domestiques, et l’on devrait au moins, lorsqu’on les oblige à y renoncer, leur donner la satisfaction de voir leur place occupée par leur héritière légitime. »

Sa physionomie, complétant sa pensée, exprimait clairement que c’était à Mabel qu’appartenait le droit de faire les honneurs de la table de son père. « Miss Vaughan, poursuivit-il, n’est d’ailleurs ici qu’en visite, et je ne crois pas qu’elle possède les qualités nécessaires à une maîtresse de maison. C’est vous, miss Mabel, qui, en réalité, présidez cette réunion par votre grâce et votre esprit ; et nos regards vous cherchent à la place où vous devriez être.

– Il a raison, » pensa Mabel ; et, pour la première fois s’apercevant de la gaucherie de miss Sabiah et de son ignorance du monde, en même temps qu’elle se sentait les qualités brillantes dont la vieille fille était dépourvue, elle regretta le mouvement irréfléchi qui l’avait poussée, le jour de son arrivée, à résigner en faveur de sa tante une position qui lui appartenait de droit, et que celle-ci n’était pas faite pour occuper.

Mais ses sentiments de respect et d’amour pour les objets de sa vénération, devaient, ce jour-là, subir une attaque plus vive et surtout d’un effet plus durable. Mabel avait une foi profonde dans les institutions républicaines dans la mission providentielle que sa patrie avait à remplir, et ce fut avec un vif intérêt qu’elle écouta la discussion qui venait de s’élever à cet égard entre quelques-uns des convives.

Malgré la diversité d’opinions qui se remarquait dans l’assemblée, l’entretien se poursuivait sans aigreur, car un ardent patriotisme, un dévouement sincère à l’honneur et à la prospérité de la nation, réunissaient les membres des différents partis, convaincus également de la part immense que leur pays devait prendre au développement de la liberté sur tous les points du globe.

Mabel était rayonnante, et ses yeux étincelèrent, quand l'un des hommes les plus éminents de la réunion vint à dire que, le sentiment de la justice et de la vérité grandissant chaque jour dans le cœur des citoyens, il était facile de prévoir qu'à une époque donnée le gouvernement des États-Unis, purgé des abus que le passé lui a légués, servirait de modèle aux républiques futures.

« Vous êtes une fervente patriote, miss Vaughan, lui dit M. Dudley, qui avait suivi sur la figure de sa voisine l'impression qu'elle ressentait des paroles de l'orateur.

– Moi ! s'écria Mabel en rougissant, comme elle faisait chaque fois qu'il lui arrivait de trahir son enthousiasme.

– Tout au moins une excellente citoyenne.

– C'est tout au plus, répondit Mabel ; je n'ai pas l'héroïsme qu'il faudrait pour mériter cette qualification ; mais j'espère que la glorieuse prophétie que nous venons d'entendre se réalisera un jour, et que je vivrai assez longtemps pour en être témoin.

– Dans ce cas-là, répondit le gentleman d'un ton qui glaça l'enthousiasme de la jeune fille, je souhaite que vous n'ayez pas la douleur de voir cette confédération trop vantée descendre aussi bas dans l'échelle des nations que je le redoute pour sa gloire. Déjà les éléments qui doivent la désorganiser ont commencé leur travail ; chose étonnante, que cette aveugle confiance avec laquelle les hommes d'État, qui ne connaissent que leurs propres idées, s'efforcent de soutenir de leurs paroles sonores l'édifice croulant de la prospérité nationale. » Et, se tournant ensuite vers l'orateur dont l'éloquence avait excité l'admiration de Mabel, il le pria de résoudre quelques-uns de ces problèmes difficiles qui effrayent les esprits vulgaires, et qui mettent à l'épreuve la science des plus habiles.

La question provoquait une réponse qui fit naître à son tour un débat animé, conduit avec un talent remarquable, surtout par Dudley, qui ne rencontrait pas chez son contradicteur un adversaire digne de lui sous le double rapport de la clarté du langage et de la subtilité des arguments ; et de plus vieilles têtes que celles de Mabel s'inclinèrent devant la justesse de ses appréhensions, et sentirent craquer l'édifice social en entendant exposer avec tant de certitude le péril dont il était menacé.

Toutefois, il n'entrait ni dans les goûts ni dans les intentions du brillant gentleman de pousser la controverse au delà de certaines limites ; bientôt il renonça gracieusement à poursuivre une discussion dont il reconnaissait l'inopportunité, laissant, avec une parfaite courtoisie, le dernier mot à son adversaire, qui, de son côté, déclara que personne ne pouvait prévoir l'avenir ; qu'il était impossible de résoudre, quant à présent, les problèmes qu'avait posés M. Dudley ; mais qu'il avait pleine confiance dans la nation et dans la divine sagesse qui avait, jusqu'ici, veillé sur elle.

« Ce gentleman a, dit-il, une confiance entière dans les éléments dont notre société se compose, et dans la sagesse divine qui la protège, reprit Dudley en s'adressant à Mabel aussitôt que la conversation fut redevenue générale ; croit-il donc que nous soyons supérieurs aux Grecs et aux Romains, et que notre république soit destinée à grandir éternellement, tandis que les leurs ont complètement disparu après une dégénérescence plus ou moins longue ? »

La question était spécieuse, et frappa vivement l'esprit de Mabel. Personne n'était là pour lui suggérer cette réponse, que dans la foi chrétienne de la république moderne reposaient la sécurité de ses enfants et l'espoir de son glorieux avenir.

Il n'était pas étonnant que Dudley ne pût croire à un triomphe dont il méconnaissait l'origine ; lui qui dédaignait un trésor bien autrement précieux que toutes les richesses dont il estimait la valeur ; lui qui, dans le mépris qu'il en faisait lui-même, arrachait à Mabel cette simplicité d'enfant, cette confiance qui revêt la terre d'un éclat tout céleste, et qui constituait le plus beau fleuron de sa couronne de jeune fille. Que lui donnera-t-il en échange ? Il peut épuiser les ressources de son imagination, prodiguer l'esprit et le savoir, faire des miracles de bon goût et de fantaisie, la surprendre ou l'enivrer ; mais il ne lui rendra pas la joie pure que donnent l'élan d'un cœur simple, la foi dans la vertu des hommes et la confiance dans la bonté divine.

Le temps approche où rien ne remplacera ces trésors dont elle sentira la perte, où son cœur criera dans une amère agonie, sans trouver aucune voix qui lui réponde.

CHAPITRE XIV.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis les faits que nous avons rapportés dans le chapitre précédent ; la fashion est plus brillante que jamais ; la musique, la danse, la toilette, le luxe, occupent toujours cette portion de l'humanité qui cache les battements de son cœur derrière le voile d'usages conventionnels, ou qui en étouffe les cris sous le poids d'une feinte gaieté. Il y a peu de temps encore, Mabel ne portait point ce voile épais et ne fléchissait pas sous le poids de ce masque grimaçant. Ses mouvements étaient libres, ses sourires sincères, son cœur joyeux et léger ; mais le privilège dont elle jouissait n'existe plus : les choses ont bien changé ; Mabel n'est plus la même. Ce n'est pas que le monde lui ait retiré ses faveurs, quoique peut-être l'admiration qu'il lui accorde soit quelque peu mêlée d'envie ; ce n'est pas que sa santé se soit altérée, bien que les roses aient pâli sur ses joues ; ce n'est pas non plus que la satiété se soit fait sentir, car l'élément nouveau qu'un esprit supérieur a fait entrer dans son existence n'a rien perdu de son charme : et pourtant l'heureuse et insouciant Mabel est profondément changée.

Le monde ne l'a pas encore remarqué ; l'amitié elle-même ne s'en aperçoit pas : c'est à peine si son propre cœur en a conscience.

Toujours est-il qu'elle a dans l'esprit quelque chose qui influe sur ses actions et qui modifie sa pensée : quelque chose de pénible, car sa verve, autrefois si étincelante, ne brille plus que par accès et sous l'effort d'une volonté qui la stimule ; quelque chose d'alarmant, si l'on en juge d'après les tressaillements nerveux, les tremblements subits qui viennent la saisir ;

quelque chose de caché, car elle s'efforce de rester calme, et cherche à voir sur le visage des autres s'ils ont deviné son secret.

Un changement analogue existe dans ses habitudes et révèle celui qui s'est opéré dans son esprit. Elle n'arrive plus aux repas en faisant retentir le vestibule de ses chansons joyeuses ; elle ne court plus d'un pied léger frapper chaque matin à la porte de sa tante pour lui souhaiter le bonjour d'un air souriant. Elle s'arrête avant de quitter sa chambre ; elle écoute les pas de ceux qui se rassemblent pour le déjeuner, et jette autour de la table un regard inquiet lorsqu'elle entre dans la salle à manger, La nuit, lorsqu'elle revient du bal, où elle cherche à s'étourdir, elle paraît oublier le sommeil que la jeunesse fatiguée recherche d'ordinaire avec tant d'empressement ; elle s'approche de la fenêtre, et plonge ses regards dans les ténèbres dont la rue est enveloppée ; ou bien, ouvrant sa porte sans bruit, elle erre dans la maison comme un fantôme, prêtant l'oreille aux moindres craquements, regardant par le trou des serrures ; et, s'effrayant tout à coup, elle s'enfuit dans sa chambre en essuyant une larme, et se couche enfin sans éteindre sa lampe.

Dans le monde, de nombreux indices apprendraient à l'observateur attentif qu'une secrète inquiétude est toujours présente à sa pensée. Elle rougit subitement et sans motif ; elle parle avec une ardeur fébrile de bagatelles sans intérêt ; elle est souvent distraite, et frémit vivement lorsqu'on lui adresse la parole.

Oui, la voie qui lui est ouverte, quelque brillante qu'elle paraisse, traverse l'effroyable désert que l'humanité est condamnée à franchir. Mabel, comme les autres, a pris le fardeau qui lui est destiné ; désormais elle doit faire tous ses efforts pour le porter sans faiblesse. Une ombre indécise, une crainte vague le lui avaient fait pressentir ; mais c'est au moment où elle s'y attendait le moins qu'elle reçut la blessure douloureuse qu'à présent elle s'efforce de cacher.

Elle faisait faire son portrait par le célèbre artiste que nous avons vu si désireux d'obtenir cette faveur, et de vait lui donner une séance précisément le lendemain du bal travesti dont il a été question un peu plus haut.

La fête s'était prolongée fort avant dans la nuit, et Mabel fut obligée de faire un effort sur elle-même pour être fidèle au rendez-vous. Miss Sabiah,

jusqu'à présent, l'avait accompagnée chez le peintre : mais l'âge et le caractère de celui-ci rendaient cette précaution superflue ; et, le cocher ayant conduit l'un des chevaux au ferrage, Mabel se rendit toute seule à l'atelier, priant sa tante de lui envoyer la voiture à l'heure où elle devrait sortir de chez l'artiste.

La séance était commencée. M. Géraldi, presque aussi remarquable par sa conversation brillante que par l'habileté de son pinceau, après avoir parlé avec enthousiasme de plusieurs sujets relatifs à son art, avait, par un chaleureux éloge de son ami Dudley, donné au visage de Mabel l'éclat et l'expression qu'il désirait précisément transporter sur la toile. Il était arrivé au point critique de son travail et apportait à son œuvre tout ce qu'il avait de sentiment et d'habileté, lorsque, à son vif déplaisir, la porte fut ouverte sans cérémonie par une société de jeunes ladies fashionnables qui se précipitèrent dans l'atelier avec l'intention d'examiner les portraits qui s'y trouvaient exposés.

Un immense paravent coupait la pièce dans toute sa longueur, et protégeait le peintre et Mabel contre la bande importune : mais la voix perçante et les éclats de rire de ces demoiselles n'étaient pas moins désagréables que leur présence n'aurait pu l'être en ce moment ; et, malgré le dédain qu'il affectait pour la critique des profanes, M. Géraldi ne pouvait rester complètement insensible aux commentaires qu'il lui fallut subir.

« Mistress Léonard ! s'écria l'une des jeunes filles ; cela ne lui ressemble pas plus qu'à moi.

– Je voudrais bien savoir ce qu'elle a payé à Géraldi pour la transformer en beauté, répondit une autre miss.

– Quant à celui-ci, dit une troisième personne en retournant un portrait qui n'était pas terminé, c'est bien mistress Oldbelle quand elle n'a pas mis de fard, et qu'elle a oublié de teindre ses cheveux. »

L'artiste sourit et Mabel devint toute rouge en reconnaissant la voix de quelques-unes de ses amies, dont elle redoutait le babil moqueur ; mais c'était pour elle et non pour l'artiste qu'elle devait craindre les traits empoisonnés de ces langues frivoles.

« Où est donc Mabel Vaughan ? demanda Victoria Vannecker ; son portrait est le seul qui m'intéresse.

– Intérêt de sœur, Vic ! » répondit une autre voix et de folles plaisanteries se croisèrent de part et d'autre relativement aux liens de famille qui ne tarderaient pas à se former entre les Vannecker et les Vaughan.

Mabel sourit d'un air de mépris en entendant ces projets d'alliance, qu'elle trouvait aussi déplaisants que ridicules.

« Il faut rendre justice aux Hammerly, cria la plus âgée des compagnes de Victoria ; le bal qu'ils nous ont donné hier a été certainement le plus brillant de la saison ; ils ont fait les choses d'une manière splendide, et je n'ai jamais rien vu de plus animé que le dernier cotillon je sens mes pieds quitter la terre rien qu'en pensant à cette valse.

– On dit que le nombre des bouteilles de champagne qui ont été bues est au-dessus de tout calcul, reprit Victoria.

– Je le crois sans peine, répondit une voix plus douce Avez-vous vu M. Van Rosberg et ce jeune homme déguisé en Espagnol ? j'ai cru un instant qu'ils allaient se battre c'était le vin qui les avait excités.

– Encore en avaient-ils peu bu comparativement à bien d'autres, cria l'aînée de la bande. Je tiens de bonne source que deux ou trois jeunes gens de notre société ne sont rentrés chez eux qu'au jour et n'ont pu le faire sans aide, surtout votre chevalier de Malte, Vie ; il avait, dit-on absorbé tant de champagne qu'il ne pouvait plus marcher. »

Miss Vannecker se mit à rire.

« Que faisiez-vous dans la salle à manger un peu avant la dernière valse ? demanda une autre voix. A-t-on porté des toasts ?

– Oh ! les plus amusants du monde, répondit Victoria ; celui de Robin-Hood surtout ; quelque chose à propos d'un cor. Le petit John lui a répondu ; puis mon chevalier de Malte nous a fait un discours, mais tellement drôle, que nous n'avons jamais tant ri ; la pauvre Fane s'amusait au point qu'elle'en oublia ses ailes de gaze ; au plus fort de nos rires, cette grosse Mackay vint à passer derrière nous et aplatit les fameuses ailes, qui, après cela, comme vous pensez, faisaient triste figure. Fanny était furieuse, mais c'était bien fait ; pourquoi s'est-elle imaginé d'aller prendre ce costume que j'avais choisi tout d'abord ? Elle est devenue folle de rage en entendant mon chevalier de Malte dire que cela prouvait tout bonnement qu'elle était une fée de contrebande. C'est en me ramenant à la salle de bal

qu'il a fait cette plaisanterie, ajouta miss Vannecker d'un ton affecté et d'un air content d'elle.

– A ce moment-là, votre chevalier, comme le mien avait la parole aussi leste que la danse, répondit l'autre miss. Il n'est pas étonnant que cette dernière valse ait été si animée ; il paraît d'ailleurs qu'il est coutumier du fait, poursuivit-elle en baissant la voix, mais simplement de façon à donner plus de force à ses paroles ; les Hammerly, et quelques autres bien posés pour le savoir, affirment que ce n'est pas la première fois que le chevalier a eu besoin du bras de son valet de chambre pour retourner chez lui. Après cela, ils en disent autant de la moitié des jeunes gens.

– Mon Dieu, oui, répondit Victoria en donnant le signal du départ.

– Bah ! pourquoi le champagne est-il fait, si ce n'est pour être bu ? » répliqua gaiement une autre voix ; et la porte de l'atelier se referma sur la bande insouciant.

M. Géraldi, qui, pendant ce temps-là, s'était occupé à préparer des couleurs, et qui attendait avec impatience le départ des jeunes miss, reprit immédiatement son pinceau et leva les yeux sur Mabel pour continuer son œuvre ; mais à peine s'il reconnut le visage qu'il avait contemplé quelques instants auparavant : une pâleur extrême, des lèvres serrées, des traits rigides, des yeux fixes, remplaçaient la fraîcheur, l'intelligence et la grâce accoutumées de cette ravissante figure.

Mabel ne pensait plus ; sa mémoire lui retraçait une longue série de faits jusqu'alors incertains, et sur lesquels son regard était rivé. Tout s'expliquait maintenant : la froideur qui régnait depuis quelque temps entre son frère et Dudley ; les attentions exagérées d'Henry pour Victoria, la négligence qu'il témoignait à son égard, le motif qui l'avait empêché de la ramener de ce bal travesti, le bruit qui l'avait réveillée au point du jour. La conversation frivole de ces jeunes filles lui faisait tout comprendre. C'était son frère, ce chevalier de Malte dont on avait parlé.

Le silence qui succédait à ce babillage, et le bruit de la porte de la rue qui retomba lourdement, rappelèrent enfin Mabel à elle-même ; et, voyant les yeux du peintre fixés sur son visage, elle se leva, dans la crainte qu'il ne vînt à découvrir sur sa figure le secret de son émotion.

« Vous êtes fatiguée, chère demoiselle ; vous avez posé trop longtemps, dit avec bonté le vieil artiste, qui n'avait entendu qu'une partie de la conversation précédente et qui n'y avait rien vu qui pût agiter Mabel.

– Je suis lasse, en effet, et je vais partir, » répondit celle-ci d'une voix brisée. Elle remit machinalement son chapeau et son manteau, et se dirigea vers la porte de l'atelier, où, se rappelant qu'elle n'avait pas même pris congé du bon artiste, elle lui dit adieu et lui fit un salut qui était bien loin d'avoir la grâce qu'elle y mettait d'ordinaire.

Elle était sur le trottoir avant de se rappeler qu'elle avait dit à miss Sabiah de l'envoyer chercher ; s'apercevant alors que sa voiture n'était pas arrivée, elle remonta lentement la rue, la descendit et la remonta de nouveau, heureuse de se trouver seule et au grand air, et ne s'apercevant pas de l'attention qu'elle éveillait chez les passants.

« Miss Mabel ! s'écria Donald, qui était enfin arrivé à la porte de l'artiste.

– Ah ! c'est vous ! répondit-elle ; et, se précipitant dans la voiture avec une satisfaction évidente, elle dit à son cocher de partir immédiatement.

– Où faut-il conduire mademoiselle ? demanda plusieurs fois Donald avant d'obtenir une réponse.

– A la maison, » dit-elle enfin, laissant le pauvre homme tout surpris de l'irritation qu'il y avait dans sa voix. Heureusement que la rue était déserte et que la singularité de sa conduite n'avait que Donald pour témoin. A peine les chevaux avaient-ils ait quelques pas, que Mabel, tirant brusquement le cordon, ordonna à son cocher de la conduire chez sa sœur. Pauvre fille ! elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

Mabel trouva mistress Leroy vêtue d'une magnifique robe de chambre, étendue sur un divan, et beaucoup trop fatiguée des plaisirs de la veille pour entreprendre la moindre chose.

Pourquoi Mabel était-elle venue chez Louise ? Elle n'en savait rien elle même. Ce n'était pas assurément pour lui confier le sujet de ses préoccupations ; peut-être voulait-elle apprendre si mistress Leroy connaissait le fatal secret qui n'en était plus un, et, dans le cas où elle en serait instruite, découvrir l'impression qu'elle devait en ressentir.

« Chez Géraldi depuis dix heures jusqu'à présent ! s'écria mistress Leroy ; oh 1 Mabel, que vous êtes forte ! poursuivit-elle d'une voix languissante et en arrangeant les oreillers qui la soutenaient. C'est à peine si j'ai pu me traîner ce matin jusqu'à la salle à manger ; la nuit dernière a été : si fatigante !

– Vous avez beaucoup plus dansé que moi, répondit Mabel d'un ton distrait.

– Je n'ai pas pu faire autrement ; il n'y a pas eu moyen de refuser, répliqua Louise de l'air satisfait d'une jeune beauté qui parle de ses triomphes. Comment faites-vous pour remercier vos danseurs ? Après cela, continua-t-elle sans attendre la réponse, vous n'aimez pas la danse autant que moi ; j'ai toujours eu pour elle une véritable passion A l'âge de quatre ans, je dansais la cracovienne avec de castagnettes devant les personnes qui venaient chez ma mère. Je me souviens qu'un soir il y avait là un comte... j'ai oublié son nom ; mais je me rappelle parfaitement ce qu'il a dit sur ma manière de danser. »

Une fois engagée dans cette conversation, Louise ne s'arrêta qu'après avoir détaillé à sa sœur les hommages et les flatteries sans nombre qui lui avaient été adressés depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'époque où elle était arrivée. « Elle ne s'occuperait pas d'aussi peu de chose, et ne songerait point à toutes ces fadaises, si elle savait ce qui je sais, » pensa Mabel, qui respira plus librement en se disant qu'il y avait au moins dans la famille une personne qui ne se doutait pas de l'inconduite de son frère. Il avait une demi-heure que mistress Leroy passait d'un frivole à l'autre, sans s'apercevoir du silence contraint et inaccoutumé de sa sœur, lorsque Mabel se leva avec l'intention de partir.

« Donnez-moi l'eau de Cologne, lui dit mistress Leroy j'ai une affreuse migraine ; je suppose que c'est le champagne que j'ai bu la nuit dernière qui m'a donné ce mal de tête ; je me sens stupide ; faites-moi le plaisir de fermer les volets. Si Lydia veut aller promener les enfants je vais essayer de dormir. Est-ce qu'Henry s'est levé ce matin pour déjeuner ? ajouta-t-elle en riant.

– Pourquoi demandez-vous cela ? répondit Mabel d'une voix tremblante.

– Pour rien du tout, répliqua Louise ; je crois seulement qu’il est rentré fort tard et qu’il avait pris une assez belle dose de champagne pour dormir la grasse matinée. »

Mabel ne répondit qu’en faisant claquer les volets, donne elle ne put parvenir à fermer la targette.

« Nous sommes restés jusqu’à deux heures, continua Louise ; M. Leroy m’a dit qu’il y avait dans l’hôtel de jeunes gens qui n’étaient revenus qu’à trois ou quatre heures ; je suis bien sûre qu’Henry a été l’un des derniers à quitter le bal, car personne ne s’y est amusé plus que lui. Je ne l’ai jamais vu aussi animé, grâce au champagne beaucoup plus qu’à l’esprit de Victoria. Pauvre Vic ! elle ne serait pas contente si elle m’entendait dire cela. »

Mabel releva lentement les yeux et fixa sur mistress Leroy un regard plein de douleur et d’étonnement. Louise se mit à rire d’une façon dédaigneuse ; et s’irritant bientôt du silence que gardait la jeune fille :

« Quel air indigné ! s’écria-t-elle ; vous voilà comme M. Leroy ; il prétend qu’Henry a fait de mauvaises connaissances et qu’il se livre à toutes sortes de folies. Je soutiens au contraire que les jeunes gens qu’il fréquente sont les mieux posés de la ville ; d’ailleurs, ne faut-il pas que des gentlemen s’amuse ? Quant à moi, j’aime les hommes qui mènent largement l’existence ; je ne puis pas souffrir ces grands dadais qui sont toujours à mesurer leur conduite, dans la crainte où ils sont de ne plus compter parmi les saints, et qui finissent par tourner un peu plus mal que les autres. Mais quelle gravité, Mabel ! ajouta Louise, dont l’irritation augmentait de plus en plus. Vous voudriez qu’Henry devînt un anachorète et que je me fisse religieuse, ou que je m’en allasse au désert, comme M. Leroy me l’a proposé ce matin. Vous ne réussirez pas ; j’ai pour devise qu’il faut s’amuser dans ce monde et se rendre la vie aussi douce que possible. »

En disant ces mots, elle s’étendit sur les coussins qu’elle venait d’arranger, et mettant sa devise en pratique, elle ferma les yeux avec l’intention de faire un somme.

Mabel ne tarda pas à profiter de l’avis qui lui était donné, et, se hâtant de rejoindre sa voiture, elle dit à son cocher de la reconduire à la maison.

Elle venait de pénétrer jusqu'au fond de ce caractère frivole et mondain, de mesurer la distance qui séparait les battements précipités de son cœur des pulsations insensibles qui agitaient les veines de Louise, et d'apprendre qu'au milieu des épreuves de cette vie, elle chercherait vainement l'affection et les conseils d'une sœur.

Auprès de qui donc épanchera-t-elle son amertume, et qui la consolera ? Ce n'est pas à son père qu'elle dira sa tristesse, lui qui doit ignorer la conduite de son fils ; pas à sa tante, qui déploierait contre Henry une sévérité dont la seule pensée lui est odieuse. Elle n'a pas encore appris à se servir de l'aide puissante qui vient du ciel et pour la première fois de sa vie elle se trouve seule sur la terre, seule avec un chagrin poignant qu'il lui faut dissimuler.

Combien elle souffre, et de quel poids son cœur est accablé ! Le monde pouvait excuser une folie qu'il excitait, les êtres frivoles se montrer indulgents, les faibles applaudir mais Mabel ne peut que frémir et pleurer.

Elle n'envisage pas l'avenir, elle ne pèse pas les effroyables conséquences qui peuvent en résulter ; ses sentiments ont reçu un choc trop violent pour qu'elle puisse réfléchir – elle a seulement conscience d'un malheur affreux, irréparable : Henry, son noble frère, la risée des gens sans cœur ce beau visage montré au doigt avec mépris, cette nature intelligente descendue au niveau de la brute ! C'était plus qu'elle n'avait la force d'en supporter ; et, se jetant sur son lit, elle s'abandonna sans réserve à l'horrible douleur qu'elle ne pouvait plus maîtriser.

CHAPITRE XV.

Il est une passion brutale qui s'empare du travailleur accablé de fatigue, de l'ignorant et du pauvre, et qui les entraîne dans les repaires ténébreux du vice et de la débauche ; qui nuit et jour se montre aux yeux des hommes dans sa laideur ignoble, et qui ne rappelle que haillons dégoûtants, ruisseaux fangeux, estomacs vides, cercueils jetés pêle-mêle au fond de la fosse commune. Il est un autre démon de la même famille qui fréquente les lieux les plus riches de la terre, qui recouvre sa difformité de vêtements splendides et cache sa dépravation et sa laideur sous le luxe et l'orgueil. La fortune le soutient de son influence, et parfois le sourire de la beauté l'excite et l'encourage ; le monde ne remarque la destruction qu'il sème sur ses pas qu'au moment où son œuvre est à peu près accomplie. Mais des fronts inclinés, des cœurs brisés, des larmes secrètes, de longues veilles passées dans l'attente, des gémissements étouffés, témoignent des progrès de sa marche, que suit avec douleur une famille désolée.

Le philanthrope n'épargne aucun effort pour combattre l'ennemi brutal qui entraîne à sa ruine le travailleur honnête, l'homme ignorant et pauvre. Aucune voix ne s'élèvera-t-elle pour avertir la victime de cet ennemi, bien autrement insidieux, qui donne la main au plaisir, qu'approuve la fashion, qu'encourage la fortune ; mais qui laisse après ses faciles triomphes un corps usé, une intelligence abrutie, et le sentiment de la dégradation qu'il vous impose ?

Que les cœurs innocents qui souffrent en silence fassent donc entendre leurs gémissements ; que le repentir élève son cri de désespoir, afin que les

malheureux qu'une aveugle folie entraîne s'arrêtent effrayés en entendant le glas funèbre qui surgit des écueils dont est parsemé le courant qui les emporte.

Mais hélas ! les victimes que la passion a faites parmi les convives du cercle fashionable ne sortent pas de l'abîme où le vice les a plongés ; elles ne viennent pas de leurs mains de squelette en défendre l'abord à ceux qui en approchent. Bannies du monde où elles ont été séduites, elles croupissent dans la honte, sans que l'agonie silencieuse des cœurs qu'elles ont brisés trahisse leur existence.

Ce n'était pas d'un seul bond qu'Henry était arrivé au bord du gouffre. La liberté sans limite dont il jouissait depuis l'enfance, l'argent qu'il avait toujours eu à profusion, une insouciance naturelle, un esprit aventureux, l'avaient exposé de bonne heure aux tentations qui assiègent la jeunesse. A la révolte qui l'avait fait chasser de West-Point, avaient succédé la folle existence de la vie d'étudiant, et deux années de voyages qui, souvent, lui avaient fourni l'occasion d'oublier la prudence et la sobriété ; jusque-là, néanmoins, l'intérêt que certaines études lui avaient inspiré, la nouveauté des lieux, l'agitation de la vie de touriste, la curiosité, l'enthousiasme qu'elle éveille, avaient servi d'aliment à sa nature ardente, et ce ne fut qu'après son retour chez son père qu'il s'abandonna complètement au plaisir. Cette vie insouciance qui lui rendait chaque jour plus difficile le choix d'une profession, l'oisiveté, l'ennui qui accompagna bien tôt cette existence, ne tardèrent pas à effacer dans son esprit la ligne de conduite qu'il s'était d'abord tracée tandis que sa verve, sa gaieté, sa fortune, le faisaient vivement rechercher par cette classe de flatteurs habiles qui vivent aux dépens de la jeunesse qu'ils corrompent.

La perte que l'on fait de sa propre estime précède, en général, le moment où l'on n'a plus celle des autres ; et Mabel avait senti s'élever une barrière entre elle et soi frère avant d'en soupçonner la cause. Si elle eût été moins absorbée par le nouveau sentiment qui dominait son cœur peut-être aurait-elle été plus affligée de voir Henry lui retirer peu à peu sa confiance ; peut-être se serait-elle occupée d'une manière plus active de découvrir le secret de ce refroidissement sensible. Elle se serait demandé tout au moins pourquoi leurs plaisirs, leurs intérêts et leurs goûts n'étaient plus en

harmonie comme autrefois ; mais la pensée qu'Henry était supplanté dans son cœur, où un autre occupait maintenant la première place, l'empêchait d'examiner de trop près la part que son frère lui avait retranchée de son affection ; et, si parfois elle souffrait de voir qu'il lui accordait moins de confiance que jadis, elle n'osait pas se plaindre d'une réserve qu'elle se reprochait également.

Mais si la conscience de sa propre indignité avait poussé Henry à s'éloigner de sa sœur, la distance qui les séparait l'un de l'autre avait encore augmenté depuis la fatale découverte que Mabel avait faite. Henry n'avait plus à craindre de rencontrer les yeux de la jeune fille, dont le regard se détournait du sien avec une sorte d'effroi nerveux ; il n'avait plus à redouter l'expression d'une inquiétude qui, toujours éveillée, se dissimulait avec soin : toutefois, les efforts que faisait Mabel pour ne pas trahir son secret firent comprendre à son frère combien elle souffrait de sa conduite ; et le chagrin qu'il en éprouva l'éloigna chaque jour davantage de sa sœur, qui aimait encore mieux ne pas le voir que de sentir les regards furtifs qu'il tournait de son côté, de subir son silence contraint, d'entendre les défautes qu'il donnait pour excuser son absence, ou les rires inopportuns qui trahissaient le malaise de son esprit.

Quant à M. Vaughan et à miss Sabiah, il serait difficile de déterminer jusqu'à quel point ils partageaient l'inquiétude de Mabel. Le premier, en dépit des préoccupations qui, chaque jour, l'absorbaient de plus en plus, jetait parfois sur son fils un regard profond et scrutateur ; et le coup d'œil que miss Sabiah lançait de temps à autre à son nerveux semblait reprocher à celui-ci l'indifférence qu'il apportait au bonheur et aux intérêts de la famille ; mais aucune parole n'exprimait leur pensée, et rien n'affirmait qu'ils eussent connaissance de la conduite d'Henry. Cependant on ne pouvait nier que la contrainte ne se fût glissée parmi eux, et qu'un sentiment pénible et caché n'eût fait disparaître l'abandon qui régnait naguère dans leurs réunions intimes.

Bientôt, Mabel s'éloigna de son père et de sa tante avec autant de soin qu'elle en prenait pour éviter le regard de son frère. Elle ne se demanda pas s'il était sage de reculer ainsi devant le malheur qui l'atteignait, au lieu de le combattre face à face. S'abandonnant à l'instinct qui nous fait fuir la

douleur, elle chercha tous les moyens d'échapper à l'horrible pensée qui la torturait, et qui, malgré tous ses efforts, la poursuivait sans cesse ; plus que jamais elle se livra à cette vie agitée qui avait perdu pour elle tout son charme, et s'efforça de noyer dans le tourbillon du monde des craintes poignantes qui l'accablaient chez elle. Il faut avouer qu'un sentiment tout personnel était venu se joindre à la douleur que lui inspirait l'inconduite de son frère : elle songeait à la déconsidération qui en rejaillirait sur elle, et donnait instinctivement la préférence aux réunions, brillantes où elle était certaine qu'Henry ne se rencontrerait pas. Il avait été une époque où elle eût repoussé tout plaisir ou tout honneur que son frère n'aurait point partagé ; mais aujourd'hui, Mabel n'était plus la jeune pensionnaire d'il y a six mois, l'élève simple de cœur de la bonne mistress Herbert : elle avait été depuis peu à une autre école, et s'était pénétrée, à son insu, de maximes bien différentes. Ce n'étaient pas les principes du monde fashionable qui avaient altéré sa nature généreuse ; c'était l'influence bien autrement subtile et puissante d'un être pour qui le désintéressement n'était qu'un mot ; influence qui avait dénaturé le caractère affectueux et loyal de Mabel en lui inculquant cette espèce d'égoïsme raffiné qui s'éloigne de tout ce que la vie a de pénible, et qui chasse de l'esprit tout ce qui pourrait troubler son repos.

Mabel, en s'efforçant ainsi d'échapper aux conséquences de l'inconduite de son frère, laissa le gouffre qui la séparait d'Henry se creuser chaque jour davantage. Si elle n'aida pas à la chute de son ami d'enfance, elle ne fit du moins aucune tentative pour la prévenir ou la retarder, sans pour cela s'épargner la mortification qu'elle aurait voulu s'éviter. Que de fois l'entrée imprévue de son frère, qui arrivait l'œil allumé, la voix haute, dans le salon où elle se trouvait, fit pâlir son visage et trembler la parole sur ses lèvres ! Que de fois il lui était arrivé, à l'Opéra, de le voir troubler la représentation par sa gaieté bruyante ! Aux yeux de quelques-unes de ses compagnes, ces éclats de voix et ces extravagances pouvaient n'être que la preuve d'une jeunesse ardente et d'une expansion fashionable ; mais, disons-le à la louange de Mabel, son bon sens et l'affection qu'elle portait à son frère lui faisaient vivement sentir la honte qui s'attachait à de pareils actes, et songer à la critique sévère qu'ils devaient mériter.

Il n'en fallait pas davantage pour assombrir son caractère joyeux ; mais d'autres douleurs accompagnèrent bien tôt ces tristes préoccupations. Pendant les premiers temps de son intimité avec Dudley, alors que celui-ci ne cherchait auprès d'elle que la satisfaction de développer les facultés brillantes qu'elle avait reçues de la nature, l'aimable gentleman n'avait jamais apporté d'entraves à ses plaisirs, et avait toujours paru indifférent aux hommages qui lui étaient adressés. Cependant, à mesure qu'il se convainquit de l'influence qu'il exerçait sur elle, il devint jaloux de toutes les personnes qui semblaient partager plus ou moins le pouvoir qu'elle lui avait laissé prendre. Il ne lui disait rien du profond intérêt qu'elle lui avait inspiré et qui éveillait dans son cœur blasé une émotion sincère : mais ce sentiment, dont il ne s'avouait pas la force, devait se manifester par les soupçons naturels à un caractère défiant ; et Mabel éprouva tour à tour les effets d'une tyrannie jalouse qu'elle ne pouvait s'expliquer, ou d'un mécontentement dont elle ignorait la cause. Toutefois, il lui était facile de se soumettre à des exigences qui prenaient la forme d'un dévouement inquiet, et de supporter un déplaisir qui n'était jamais que momentané. Aussi, jusqu'à l'époque où son esprit fut tourmenté des inquiétudes que lui donnait son frère, Mabel n'eut aucun motif sérieux de s'attrister de la conduite du gentleman envers elle ; mais l'expérience lui démontra bientôt que, si personne mieux que Dudley ne pouvait la distraire de ses pénibles pensées, le secours qu'il lui apportait ne suffisait pas dans certains moments d'agitation. La seule ressource qu'elle eût alors était de s'étourdir par une gaieté forcée, et le hasard voulut qu'elle rencontrât un jeune homme dont l'enjouement et l'amour du plaisir, secondant ses efforts, l'aidassent plus que toute autre chose à cacher son humiliation et à triompher de son chagrin. Dans son désir de dissimuler à tout prix la souffrance qu'elle ressentait, Mabel ne songea pas au coupable encouragement qu'elle donnait au jeune Marston, et à la sévérité avec laquelle Dudley pourrait interpréter sa conduite.

Un soir que, plus tourmentée qu'à l'ordinaire, elle cherchait à échapper à la fois à ses propres sentiments et à l'observation des curieux, en se livrant avec M. Marston une valse d'une rapidité vertigineuse, elle tressaillit lorsque, s'étant arrêtée pour reprendre haleine, elle aperçut le regard

méprisant que Dudley fixait sur elle, tandis que son frère se faisait remarquer par les compliments absurdes qu'il faisait à Victoria, compliments qu'il ne lui aurait certainement pas adressés s'il eût été à jeun.

Succombant sous les émotions pénibles qui venaient l'assaillir tout à coup, Mabel se laissa tomber sur une chaise, où elle faillit s'évanouir, lorsque Dudley, s'étant approché d'elle, lui dit avec cette ironie sanglante qu'il savait si bien manier :

« Je suis heureux, miss Vaughan, de voir avec quelle ardeur vous vous livrez à la danse ; le souvenir de cette joyeuse ivresse, qui vous rend plus belle encore, m'égayera pendant l'absence que je me propose de faire. »

Et, la saluant d'un air froid, il sortit du salon.

« Il me méprise et me croit insensible au déshonneur d'Henry, pensa Mabel. » Cependant, trop fière pour s'incliner devant les reproches insolents du gentleman, elle lui rendit son salut avec hauteur et reprit immédiatement sa valse avec M. Marston.

Mais qu'ensuite les réflexions de Mabel furent amères et douloureuses ! Pour la première fois elle doutait de sa sagesse et de la convenance des moyens qu'elle avait adoptés pour cacher aux yeux du monde le chagrin qu'elle éprouvait. « Jusqu'à lui, pensait-elle, qui me croit sans cœur et sans âme ! » Car, loin de supposer que la jalousie avait seule inspiré les saicasmes du gentleman, elle attribuait son indignation à l'amitié qu'il avait pour Henry, et qu'avait profondément blessée l'insouciance apparente] dont elle faisait preuve à l'égard de son frère.

Rien ne peut exprimer ses regrets : trompée dans l'affection qu'elle avait eue pour Henry ; blâmée, abandonnée par celui dont la voix l'avait soutenue jusqu'à présent, et qui ne lui avait jamais été plus précieux qu'au moment où il s'éloignait d'elle ; redoutant la présence de son frère et de sa tante, elle n'osait pas sonder la profondeur de son infortune ; et, poursuivant la route qu'elle avait adoptée, elle continua de se livrer au tourbillon du monde, de jouer son rôle avec une exactitude automatique, de masquer sa douleur sous les rires et d'étouffer les émotions qu'elle n'osait pas montrer.

CHAPITRE XVI.

Pendant les quinze jours que dura l'absence de Dudley, Mabel ne trouva de distraction que dans la société de ses neveux. Les efforts qu'elle avait faits pour s'attacher les enfants de Louise avaient été couronnés de succès, et tous les deux lui témoignaient, chacun à sa manière, une affection qu'elle leur rendait avec usure. Le cri de joie par lequel Murray saluait son arrivée n'exprimait pas une tendresse plus vive que le visage d'Alick, dont le plaisir faisait briller le regard ; et l'admiration qu'ils avaient pour Mabel était le seul point sur lequel ils fussent toujours d'accord. Murray devenait tranquille lorsque, à l'heure du crépuscule, il lui était permis de s'asseoir sur les genoux de sa tante afin de lui raconter les événements de la journée ; et son bonheur suprême était de s'endormir, la main enfermée dans celle de Mabel, qui retarda plus d'une fois son arrivée au bal pour s'agenouiller dans sa riche toilette auprès du lit de l'enfant. Alick, par nature et par habitude, ne recherchait pas les caresses ; mais le regard plein de bonheur qu'il leva sur sa tante, la première fois que celle-ci lui demanda quel était le livre qu'il lisait, avait appris à Mabel le moyen de gagner son cœur, et depuis lors Alick eut près de lui quelqu'un qui s'intéressait à ses études et qui partageait ses plaisirs. Les soins de Mabel pour les deux frères portaient en eux leur récompense : l'amour que les enfants nous accordent est pour l'âme blessée un baume consolateur. Rien ne parvenait à calmer l'esprit de la jeune fille comme de sentir la pression des petits bras de Murray, ou de voir Alick se déclarer en toute circonstance, avec une fermeté masculine, son suivant et son chevalier. De plus, elle n'avait rien à craindre de ses

relations avec ses neveux ; ils ne soupçonnaient pas son malaise et ne cherchaient point à en découvrir la cause : aussi ne manquait-elle aucune occasion de jouir de leur société.

Un dimanche qu'il a étaient revenus de l'église avec elle après avoir assisté à l'office du matin, ils déjeunerent chez leur bon papa, et le repas terminé, quittant la salle à manger avec des noix plein leurs poches, ils suivirent Mabel dans le cabinet qui était auprès du salon, et où elle n'entrait plus qu'avec une tristesse inexprimable. Les deux enfants s'assirent dans l'embrasure de la fenêtre et se mirent à manger leurs noix, pendant que leur tante, regardant autour d'elle et voyant dans chaque objet dont la pièce était décorée un témoignage de l'affection d'Henry, se demandait avec inquiétude comment celui-ci employait son dimanche. Elle ouvrit le pupitre élégamment incrusté qu'il lui avait donné, et prit, au milieu de quelques autres, un paquet de lettres qu'elle avait reçues dernièrement de ses compagnes de pension : c'était la réponse à une joyeuse missive qu'elle leur avait écrite dans toute l'exubérance de son ardeur juvénile, à une époque où rien ne troublait son âme. Le ton de ces lettres contrastait singulièrement avec l'état présent de son cœur. Ce n'étaient que félicitations de la part de ses amies, qui toutes enviaient son sort ; et mistress Herbert, la croyant heureuse, avait ajouté quelques lignes pour lui exprimer la part qu'elle prenait à son bonheur, en lui recommandant toutefois de ne pas avoir trop de confiance dans sa continuité. L'avertissement, hélas ! arrivait lorsqu'il n'était plus temps.

Mabel referma son pupitre et voulut prendre un livre ; mais il lui fut impossible de lire : elle tomba dans une méditation douloureuse, et, s'en arrachant au bout de quelques minutes, elle s'approcha de la fenêtre où ses neveux s'amusaient à regarder les passants. Il faisait froid ; le ciel était clair, et les groupes de famille qui traversaient la rue formaient un agréable tableau.

« Voulez-vous faire un tour de promenade, enfants ? dit Mabel, poussée par le besoin de fuir ses propres pensées.

Cette proposition fut acceptée avec acclamation par les deux bambins, qui coururent chercher leurs chapeaux et leurs manteaux, pendant que leur tante faisait les mêmes préparatifs avec une indifférence qui contrastait

singulièrement avec sa vivacité d'autrefois ; ils avaient déjà franchi une certaine distance et parcouraient l'une des avenues, sans but déterminé, lorsque l'aîné des enfants s'écria tout à coup :

« Tante Mabel, si nous allions voir Rosy ? »

– Je veux bien, si toutefois Murray peut aller jusque-là, » répondit la jeune fille ; et celui-ci ayant affirmé qu'il ne serait pas fatigué, Mabel et ses neveux se dirigèrent vers l'humble maison qu'habitait mistress Hope.

Le quartier où demeurait la veuve était pauvre, mais occupé par des gens honnêtes, et nos jeunes amis arrivèrent sans encombre à leur destination, non pas toutefois sans attirer les regards des voisins, peu habitués à voir de riches toilettes. Les fenêtres de la petite boutique étaient fermées, ainsi que la porte, et Mabel frappa plusieurs fois sans qu'on lui répondît. Ne voulant pas avoir fait une aussi longue course inutilement, craignant en outre qu'il ne fût arrivé quelque malheur dans la famille Hope elle chercha s'il n'y avait pas d'autre moyen de pénétrer dans la maison, et finit par découvrir une allée sombre et basse qui paraissait conduire au fond de la pauvre mesure. Elle hésita d'abord à s'engager dans ce couloir, dont elle ne voyait pas l'issue ; mais il n'était pas dans son caractère d'abandonner un projet honorable par suite d'une crainte puérile, et, disant à ses neveux de la suivre, elle entra dans le passage et arriva dans une petite cour entourée de murs tombant en ruine et encombrée d'immondices. Plusieurs portes donnaient sur cette cour commune à tous les locataires, et Mabel était fort embarrassée de reconnaître celle de mistress Hope, lorsque l'une de ces portes s'étant ouverte, la veuve parut sur le seuil, tenant un seau à la main et se dirigeant vers la pompe qui était auprès du mur ; elle fit un geste de surprise en reconnaissant Mabel, posa par terre le seau qu'elle tenait, et vint à la rencontre de la jeune fille avec un air de satisfaction mêlé d'un léger embarras, qui disparut aussitôt que Mabel eut expliqué son entrée clandestine et se fut en. quise avec bonté des nouvelles de Rosy.

« Elle ne va pas trop mal pour sa position, et sera bien contente de vous voir, miss Vaughan, répondit la veuve ; elle fait son école du dimanche dans la pièce de derrière, et sans doute que les chants des enfants ont empêché d'entendre quand vous avez frappé, car ils ont de fameuses voix pour des marmots de leur âge. Mais vous pouvez entrer, miss Vaughan ; vous ne les

dérangerez pas, » ajouta-t-elle en voyant l'hésitation de la jeune fille. Et passant la première, elle traversa le hangar qui était derrière son logement, et ouvrit la porte de la cuisine ; Mabel la suivit et s'arrêta sur le seuil de la pauvre petite pièce, en faisant signe à ses neveux de ne pas faire le moindre bruit.

Rose était assise dans son petit fauteuil, placé au milieu de la chambre, et avait devant elle cinq ou six enfants dont le plus âgé n'avait guère que huit ans. Les yeux des bambins étaient fixés sur le visage de Rosy, qui leur disait lentement les paroles suivantes :

« Dans cette terre de délice, le bonheur fait briller tous les regards ; l'amour ne peut pas y mourir.

« Oh ! nous serons heureux quand, délivrés de la souffrance et du péché, nous régnerons avec toi, Seigneur, bénis à jamais, au séjour des élus. »

Dès que Rosy eut prononcé le dernier mot de ce verset, les enfants commencèrent à chanter. Rien n'était plus touchant que d'entendre leurs voix enfantines redire ces paroles sur l'air simple et mélodieux que Rosy leur avait enseigné, et de les voir ensuite s'agenouiller pour répéter après elle chaque mot d'une courte prière qu'ils disaient tous les dimanches au moment de se séparer.

Des larmes vinrent aux yeux de Mabel, qui, attirant ses neveux sous le hangar, ferma la porte sans bruit, pour que les petits chanteurs ne se doutassent pas de l'indiscrétion qu'il lui semblait avoir commise.

« Ce sont presque tous des Allemands, dit mistress Hope à Mabel ; il y en a beaucoup dans le quartier ; ils ne pouvaient pas aller à l'école, à cause de leur langage. Rose leur a d'abord appris l'anglais ; maintenant elle leur montre à lire et leur fait répéter leurs prières ; quant à chanter, ça leur vient naturellement. Elle a quinze élèves à présent, dont quelques-uns sont plus vieux qu'elle, pauvre créature ! Ce n'est pas grand'chose, mais ça vaut mieux que rien, ajouta la veuve d'un air pensif, et ça la rend heureuse.

– Pas grand'chose ! s'écria Mabel avec chaleur ; mais c'est plus que tout au monde. »

Mabel était sincère ; dans ce moment d'enthousiasme, les plus grandes richesses ne lui paraissaient rien à côté de cette foi pure qui s'appuyait sur la vie éternelle.

Alick et Murray n'étaient pas moins impressionnés que leur tante, ainsi que le prouvaient l'expression de leurs figures et le silence respectueux qu'ils conservaient toujours. Un bruit confus s'éleva dans la cuisine, et bientôt sortirent les enfants, qui, après avoir jeté sur Mabel un regard curieux, s'éloignèrent chacun de leur côté, pendant que mistress Hope introduisait auprès de sa fille les nouveaux visiteurs.

« Oh ! chère miss ! que je suis heureuse de vous voir ! » s'écria Rosy, qui, un peu fatiguée de la leçon précédente, s'était rejetée dans son fauteuil, et que la vue de Mabel ranimait tout à coup.

Ce fut avec un sentiment qui tenait du respect, que la brillante jeune fille alla s'asseoir sur l'escabeau que venait de quitter l'un des élèves de Rosy, et qu'elle pressa dans les siennes la petite main amaigrie de la malade.

« Moi aussi, je suis heureuse de vous voir, lui dit-elle en la regardant avec un affectueux intérêt. Savez-vous qu'elle a vraiment des couleurs ? » poursuivit Mabel en s'adressant à mistress Hope, qui examinait sa fille avec une certaine inquiétude.

– Oui, répondit la veuve en hésitant ; mais je crains que ça ne soit pas un bon signe : elle a souvent la fièvre cette heure-ci.

– Vous vous êtes fatiguée en donnant votre leçon reprit Mabel ; c'est, je crois, au-dessus de vos forces.

– Oh ! que non, répliqua Rosy ; cela ne me fatigue pas du tout ; ils ont tant de facilité pour apprendre !

Puis, désireuse de détourner la conversation, d'elle même elle s'empressa de demander aux enfants comment se portait Lydia et de quelle façon ils étaient venus la voir. Elle regardait Mabel de temps en temps avec une admiration profonde ; la présence de la jeune miss lui donna à la fois le double bonheur de se trouver avec une personne dont la nature aimante sympathisait avec la sienne et de contempler un visage qui réalisait d'une manière absolue l'idéal qu'elle s'était fait de la beauté.

Mabel, en rencontrant le regard de Rosy, éprouva une satisfaction que les éloges de ses plus fervents admirateurs ne lui avaient jamais inspirée ; mais à ce mouvement d'orgueil succéda bientôt le sentiment de son infériorité, qui le forçait malgré elle à comparer sa vie inutile et sans but à son dévouement.

de cette pauvre enfant malade, sentiment qui devint plus vif encore avant la fin de sa visite.

La cordialité de Mabel ne tarda pas à dissiper l'embarras de mistress Hope, dont la réserve accoutumée disparut devant les manières engageantes de la jeune miss. La distance qui séparait cette dernière des personnes chez qu'elle se trouvait fut bientôt oubliée ; la conversation s'anima peu à peu, et la confiance finit par s'établir entre tous les membres de ce petit cercle intime. La veuve raconte quelques-uns de ses souvenirs, parla des jours meilleur qu'elle avait connus jadis et des espérances qu'elle nourrissait pour l'avenir de ses enfants ; les occupations quotidiennes de Rosy furent énumérées et discutées, et Mabel apprit l'existence de Jack en entendant sans cesse revenir son nom sur les lèvres de sa mère et de sa sœur.

Mabel écoutait ces détails avec un vif intérêt, et la même sympathie lui fut accordée lorsqu'à son tour, en parlant de son enfance, elle vint à dire qu'elle avait à peine huit ans lorsqu'elle perdit sa mère.

Le plaisir d'écouter la conversation suffisait au silencieux Alick ; mais son frère, que le rôle d'auditeur ne satisfaisait pas du tout, chercha autour de lui quelque objet avec lequel il pût s'amuser. Bientôt, découvrant un vieux livre affreusement déchiré, il le jeta par terre et se mit à lui faire faire le tour de la cuisine en le poussant avec le bout de son pied. Les yeux de la petite malade s'attachèrent sur l'enfant ; Mabel suivit le regard de Rosy, et, voyant l'occupation du bambin, elle se leva pour ramasser le volume, en disant avec douceur : « Il ne faut pas gâter davantage ce pauvre vieux livre, Murray ; tu ne parais pas avoir de respect pour la vieillesse.

– Il a fait un bon service, dit la malade en souriant ; c'est peut-être pour cela que je l'aime tant ! »

C'était une ancienne édition des *Progrès du Pèlerin*, Mabel fit remarquer à l'aîné de ses neveux que c'était le même livre que celui qu'elle lui avait acheté quelques jours auparavant.

« Oh ! non, répondit l'enfant d'un air dédaigneux. Mon livre ne ressemble pas à celui-là ; le mien est très-beau et celui-ci est vieux et laid. » Mais s'apercevant de la tristesse que cette comparaison peu flatteuse avait répandue sur le visage de Rosy, et regrettant les paroles qu'il avait dites, il

s'efforça de réparer sa faute en s'écriant : « Tante Mabel, il faut lui en donner un pareil au mien.

– Certainement, répondit la jeune fille ; c'est avec plaisir que je vous l'apporterai, si vous voulez bien le permettre, D ajouta-t-elle en s'adressant à Rosy.

La petite malade sourit d'un air pensif, mais avec une satisfaction évidente ; Alick, sans lui donner le temps de répondre à Mabel, se mit à lui décrire la richesse de la reliure, les feuilles dorées sur tranche, les marges illustrées du volume qui lui était promis. « Serez-vous bien contente ? lui dit l'enfant quand il eut terminé sa description.

– Cela coûtera-t-il bien cher ? demanda Rosy toujours pensive.

– Oh ! oui, répondit Alick avec importance.

– Combien ? » reprit la malade en se tournant vers 1 ; jeune miss ; et prenant une Bible usée et quelques pages détachées d'un alphabet qui se trouvaient à côté d'elle. Cela coûtera-t-il autant que deux exemplaires tout neuf : areils à ceux-ci ?

– Autant qu'une demi-douzaine au moins, répondi Mabel étonnée de cette question.

– Oh ! s'écria Rosy dont les yeux s'animèrent, j'aime bien mieux les six volumes ; » puis elle ajouta plus bas et d'une voix hésitante : « Peut-être ne m'est-il pas permis de choisir.

– Parfaitement, répliqua Mabel, tandis que le pauvre Alick avait l'air désappointé ; je vous apporterai celle de deux choses que vous aurez préférée.

– Faut lui donner toutes les deux ? s'écria vivement Alick, dont la figure retrouva l'expression joyeuse qu'elle avait l'instant d'avant.

– Non, non, merci, » répliqua Rose d'un ton ferme

Son esprit pratique avait cru pouvoir proposer ce échange ; mais sa délicatesse éprouvait une vive répugnance à contracter une seconde obligation dont elle-même aurait suggéré la pensée.

« Ce sera comme vous voudrez, répondit Mabel, qui avait examiné la figure de Rosy avec un profond intérêt.

– Dans ce cas-là, je préfère les bibles et les alphabets dit cette dernière ; nous n'avons que cet ancien testament qui est tout usé, et ces quelques

feuilletés déchirés pour notre école du dimanche ; ce n'est pas assez. Les petits enfants ne peuvent pas lire dans la Bible de leur mère, et ils seront si contents d'avoir chacun la leur ; oh ! mis Mabel, que vous êtes bonne !

— Moi ! s'écria la jeune fille avec l'humilité la plus profonde ; mais ce n'est rien du tout pour moi que de leur donner ces livres. Combien vous faites davantage, Rosy !

Mabel se leva de son escabeau, puis rattachant son mantelet comme si elle se disposait à partir, elle posa un baiser sur le front de la malade, pour cacher l'émotion que lui causait la générosité de la pauvre petite.

« Que puis-je vous apporter encore ? lui demanda-t-elle ; avez-vous envie de quelque chose ? qu'est-ce qui vous soulage le plus quand vous avez la fièvre ?

— Des oranges ! » s'écria Murray qui, dans un coin de la pièce, était à cheval sur une chaise, et pour qui les oranges s'associaient agréablement avec le souvenir d'une maladie quelconque.

Chacun sourit, et Mabel profita de l'idée que lui suggérait l'enfant.

« J'apporterai des oranges si vous croyez que cela puisse être bon pour elle, dit-elle en regardant mistress Hope.

— Ça pourra toujours la rafraîchir, dit la veuve ; elle a une triste fièvre presque tous les matins. Je lui dis toutes les fois que ça ne lui arriverait pas si elle voulait se coucher de bonne heure et ne pas tant s'exciter dans la soirée ; mais elle reste levée trop longtemps à jouer le soir avec un tas de brimborions ; et bien souvent, une fois qu'elle est au lit, Jack lui met un oreiller derrière elle ou quelque chose pour la soutenir, et la voilà qui travaille à je ne sais quoi ; à des bimbéloteries dont je ne sais pas même le nom, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, tant son pauvre dos lui fait mal : vous comprenez bien qu'alors il lui est impossible de dormir. »

Rosy, en entendant ces paroles, regarda sa mère avec embarras, et Mabel se tourna vers la malade, tout étonnée de cette accusation, qui paraissait indiquer un manque d'obéissance qu'elle ne s'expliquait pas chez cette enfant si raisonnable.

« Vous avez tort, dit-elle en passant avec bonté ses deux mains sur les cheveux blonds de Rosy ; aimez-vous à jouer au point de vous donner la fièvre ?

– C’est pour amuser Jack, » répondit tout bas la malade.

Cette réponse pénétra jusqu’au cœur de la jeune fille : tant d’amour fraternel et tant d’abnégation étaient renfermés dans ce peu de mots, qu’il était impossible de ne pas en être touché, surtout de la part d’une enfant que sa faiblesse déchargeait de toute responsabilité. Mabel sentit le reproche que lui adressait une pareille conduite. Elle regarda Rosy pendant un instant pour chercher à lire sur son visage le secret de cette force intérieure qui triomphait des infirmités de la chair ; puis, craignant de montrer jusqu’à quel point elle se trouvait émue, elle se hâta de prendre congé de la petite malade, et ses neveux l’ayant suivie dans la boutique, dont mistress Hope avait ouvert la porte, elle quitta la maison de la veuve en recommandant bien à celle-ci de lui faire donner des nouvelles de Rosy par Lydia, et de lui demander sans crainte tout ce qui pourrait concourir au soulagement de cette chère petite.

Le jour tirait à sa fin, et Mabel, après avoir reconduit ses neveux chez leur mère, revint chez elle en toute hâte.

Quel changement s’était opéré dans son esprit et dans ses manières depuis deux heures ! Elle était sortie agitée, inquiète et malheureuse, en proie à de vifs regrets, troublée par de vains désirs, aigrie par l’amertume de ses déceptions ; elle souffrait toujours, mais son trouble naissait maintenant des choses inconnues qui venaient de lui être révélées. C’était une vague aspiration vers le bien qui troublait son esprit, et son amertume était le résultat de ce mécontentement de soi-même qui conduit au repentir.

Ce n’était pas un avertissement sévère, un cri de réprobation et d’alarme, qui avait réveillé sa conscience endormie et frappé de respect son âme tremblante : c’était le doux murmure d’un cœur aimant, auquel répondait une voix intérieure que rien désormais ne pouvait plus étouffer. Elle lui résista cependant, car les tentations de la terre sont puissantes, et l’impulsion qui vient du ciel s’évanouit par instants ; mais bientôt la conscience se fait entendre de nouveau, impérieuse au moment du plaisir, suppliante dans les heures de solitude ; ange gardien veillant sans cesse pour écarter les influences hostiles, attendant le moment de se faire écouter, et recueillant ses forces pour l’instant où, le cœur répondant à son appel, la victoire lui serait enfin assurée.

CHAPITRE XVII.

Sous l'influence de sa visite à Rosy et des sentiments que la charité de la pauvre petite avait éveillés dans son âme, Mabel s'efforça de regagner la confiance de son frère et de rétablir entre eux les relations affectueuses qui avaient existé jadis.

Henry fut à la fois touché et peiné du retour de ces attentions. Parfois il semblait trouver dans la société de sa sœur le même plaisir que par le passé ; et en d'autres occasions il paraissait la fuir, comme si sa présence lui imposait une contrainte dont il voulût se délivrer. Il évitait avec soin la plus légère allusion à la conduite qu'il menait aujourd'hui ; mais il exprimait un profond mépris pour ce qu'il appelait la vie de New-York, et ne dissimulait pas la fatigue et le dégoût qu'il en ressentait.

L'affection et la persévérance de Mabel auraient sans doute fini par triompher des habitudes de son frère, si le découragement n'était venu la saisir au milieu de ses efforts et ne l'avait empêchée de poursuivre la tâche qu'elle s'était imposée.

Un soir qu'elle rentrait elle-même à une heure avancée, elle apprit par le valet de chambre que son frère n'était pas encore revenu ; plus inquiète et plus troublée que jamais, elle résolut d'attendre Henry et de ne pas se coucher avant qu'il fût de retour. Mais la jeunesse a un besoin de repos qui veut être satisfait, et, la fatigue ayant peu à peu envahi tous ses sens, Mabel se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir. Elle fut réveillée quelques heures après par un bruit de pas traînants dans le corridor et par les éclats d'une altercation bruyante ; elle se leva tout à coup, les nerfs agités d'une

crainte subite, et reconnut la voix de Robert qui suppliait vainement Henry de se laisser conduire dans sa chambre. Celui-ci répondait aux prières du vieux domestique par de violentes menaces entremêlées des injures les plus brutales. Au même instant, une porte voisine s'ouvrit, et une voix également bien connue adressa au jeune homme quelques paroles sévères ; quelques minutes après, les pas de plusieurs personnes retentirent dans l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur : il était évident qu'Henry opposait une vive résistance à ceux qui l'entraînaient. Le bruit s'éloigna peu à peu et la maison retomba de nouveau dans un silence absolu.

Pendant quelques instants, Mabel, pâle et retenant son haleine, resta l'oreille collée à sa porte, écoutant avec effroi les moindres incidents de la lutte qui se passait dans l'escalier. Lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle regarda dans le corridor et recula immédiatement comme si elle eût été percée d'une flèche : si rapide qu'eût été le coup d'œil qu'elle avait jeté dans l'ombre, elle avait vu son père enveloppé de sa robe de chambre ; il descendait l'escalier en voilant de sa main la lampe qu'il portait, et son visage disait assez que la conduite de son fils n'était plus un secret pour lui.

Mabel s'attendait depuis longtemps à une scène pareille malgré cela, en voyant la douleur qu'exprimait la figure de son père, la pitié qu'elle éprouvait pour Henry et sa propre souffrance firent place à une vive indignation contre le malheureux jeune homme qui courbait les cheveux blancs de son père sous le chagrin et la honte, et poussait vers la tombe ce vieillard vénérable qui l'avait tant aimé. Elle n'eut pas de larmes et ne retomba pas brisée sur sa couche elle parcourut lentement sa chambre, ses yeux bruns animés d'un éclat inaccoutumé, sa lèvre délicate frémissant et relevée sous l'impression d'un sentiment qui ressembla au mépris. Elle demeura longtemps dans cet état d'agitation, et, lorsqu'elle parvint à se calmer, il lui resta un accablement profond, un morne désespoir qu'elle n'avait jamais éprouvé ; le secret qu'elle avait pris tant de peine à cacher était maintenant connu de toute la famille, dont le malheur atteignait à ses dernières limites.

Un certain soulagement accompagnait néanmoins cette pensée douloureuse : Mabel avait espéré que la connaissance de la dégradation

d'Henry serait longtemps encore épargnée à son père ; mais, puisque le coup fatal avait été porté, M. Vaughan ne ferait-il point tous ses efforts pour empêcher le mal de s'aggraver, si la chose était possible, et ne prendrait-il pas toutes les mesures nécessaires pour retirer de l'abîme l'infortuné jeune homme, à qui le manque de direction avait permis de s'égarer ? Elle ne se demandait pas si, pour être efficaces, ces mesures ne réclameraient point le secours de sa douce influence, et, trop facilement découragée dans ses efforts, trop prompte à se décharger de la part qu'elle devait prendre à l'œuvre. du salut de son frère, elle se coucha en proie à une douleur profonde, mais délivrée du sentiment de toute responsabilité personnelle.

C'est au moment de cette crise que Dudley revint à New-York. Une quinzaine de jours passés au Canada, où l'appelaient quelques affaires d'intérêt, avaient complètement calmé l'accès de jalousie qui l'avait fait s'éloigner, et dont il désirait vivement effacer le souvenir de la mémoire de Mabel. Rien n'était plus facile : elle oublia en le revoyant ce qui avait pu les diviser ; et la vive rougeur qui colora ses joues, l'éclair qui brilla dans ses yeux lorsqu'elle aperçut le gentleman, témoignèrent de la joie qu'elle éprouvait de son retour.

On était au mois de mars ; les plaisirs de l'hiver étaient finis, et le monde fashionable formait de nombreux projets pour la saison d'été. Dans cette période de calme qui sépare les distractions enivrantes de la ville du tourbillon non moins bruyant des eaux, Dudley trouva le moyen d'exercer sur l'esprit et sur le cœur de Mabel une influence plus exclusive que jamais. Les cercles brillants de la fashion n'absorbaient plus ses loisirs ; l'excellente troupe d'Opéra était partie pour la Havane ; les admirateurs de Mabel avaient été repoussés avec perte ou avaient renoncé humblement à mériter ses bonnes grâces ; le temps n'était pas favorable aux longues promenades, et c'était le moment – plus que jamais de s'occuper de littérature et de beaux-arts, de profiter, en un mot, de tous les plaisirs intellectuels.

Il était bien rare que Mabel fût un jour sans voir M. Dudley. Un livre nouveau, une fleur peu connue, l'annonce d'une exposition de tableaux remarquables, la découverte d'un fait scientifique, servaient de prétexte aux visites du gentleman, qui d'ailleurs savait, avec une adresse et un tact

infinis, se rendre indispensable dans toutes les réunions où Mabel devait aller.

Sous l'influence fascinatrice des yeux rêveurs de Dudley, sous le charme de sa voix grave et pénétrante, Mabel n'avait plus d'autres pensées, d'autres aspirations que celles que la présence du gentleman éveillait dans son âme ; et en cherchant avec lui la beauté dans les arts et dans la nature, en s'enivrant de poésie, elle oubliait qu'il y a dans la vie un but plus noble et plus élevé.

Il est facile de conclure de ce qui précède que cette influence croissante ne paralysa pas moins les projets de Mabel à l'égard de son frère, que les sentiments charitables qu'elle avait nourris un instant. Dudley n'était pas homme à risquer sa réputation, jusqu'à présent sans tache, pour essayer d'arrêter un ami dans sa chute. Mabel ne tarda pas à s'apercevoir de la froideur qui avait remplacé l'amitié qu'il témoignait jadis à Henry, et cet exemple, joint à l'influence pernicieuse dont nous avons parlé, lui fit discontinuer ses efforts et perdre tout espoir relativement à son frère, tandis que la présence du gentleman calmait ses inquiétudes et sa douleur et dissipait les craintes que lui inspirait l'avenir d'Henry.

Dudley, quel que fût son motif, ou peut-être sans motif aucun, n'épargna rien pour augmenter son empire sur le cœur et sur l'existence de Mabel, qui bientôt n'eut plus d'autres goûts que les siens et adopta aveuglément ses opinions et ses principes.

Il était satisfait, et elle était heureuse, du moins elle le croyait. C'était un singulier mélange d'émotions vagues, de trouble, d'enivrement, indigne de ce mot qui exprime ce qu'il y a de plus rare sur la terre : un bonheur composé d'imagination, d'espérance et d'oubli ; l'agitation d'un jeune cœur qui n'a pas encore trouvé l'endroit où il doit se reposer, et qui, hélas ! comme la colombe au sortir de l'arche, devait chercher longtemps le repos.

Encore ce triste bonheur était-il sujet à de fréquentes interruptions. Comme toutes les natures égoïstes, Dudley manquait de générosité, même dans ses sentiments les plus tendres, et demandait toujours beaucoup plus qu'il ne donnait. Il évitait scrupuleusement de déclarer son amour à Mabel ; et malgré cela, usant de droits qu'il n'établissait pas, il n'hésitait point à s'emparer de l'existence de cette jeune fille, allait jusqu'à critiquer ses

actions, et, comme nous l'avons vu, jusqu'à prendre ombrage de sa conduite.

Il est vrai qu'il savait, avec une grâce exquise, dissimuler ses exigences sous un air d'assiduité flatteuse, et que son originalité pleine de charme excusait chez lui ce qui de la part d'un autre aurait été insupportable. Mabel, néanmoins, subissait difficilement l'inégalité de son caractère, et répondait parfois au ton glacial qu'il prenait avec elle par un air de hauteur non moins blessant que la froide contrainte qu'il affectait tout à coup. C'est alors que les éléments de chagrin et d'ennui qu'elle rencontrait dans son intérieur se représentaient à son esprit avec une nouvelle force. Les plaintes de sa tante, qui jusque-là n'avaient eu pour motif que la conduite peu aimable et les exigences de Louise, roulaient maintenant sur le sujet bien autrement pénible que leur fournissaient les écarts du malheureux Henry. Mistress Leroy devenait chaque jour d'un égoïsme plus intraitable et d'une audace plus grande dans les moyens qu'elle employait pour satisfaire ses goûts. Une certaine impassibilité rigide cachait les impressions et les pensées de M. Vaughan ; mais sa grande taille, jusqu'alors si droite et qui s'était courbée depuis peu, ses joues pâles et creuses, ses rides profondes, annonçaient les ravages que le chagrin faisait dans toute sa personne. Et le pauvre Henry 1 Où était-il, et que faisait-il ? Mabel n'osait pas y penser ; mais le regard inquiet du malheureux jeune homme, qui se détournait pour ne pas rencontrer celui de ses anciennes connaissances ; sa main qui hésitait avant de serrer la main de ceux qui avaient été ses amis ; son visage, d'où la jeunesse et la beauté s'effaçaient rapidement, témoignaient de sa triste existence et indiquaient assez le niveau où il était tombé.

Ces instants de réflexion solitaire n'évoquaient pas seulement à l'esprit de Mabel les chagrins qui lui étaient réservés ; ils lui rappelaient encore le souvenir de la pauvre enfant qui, au milieu des privations et de la souffrance, avait appris à marcher dans l'humble sentier du devoir avec l'héroïsme d'un martyr et la patience d'une sainte. Elle ne pouvait fermer les yeux devant cet exemple vivant, qui lui enseignait la route à suivre, ni rester sourde à la voix qu'il éveillait dans son cœur. De fausses théories pouvaient ébranler ses principes ; mais il n'était au pouvoir d'aucun sophisme d'obscurcir l'enseignement qui ressortait de la conduite de Rosy.

Rien ne parvenait à calmer l'agitation de Mabel comme une visite à la sœur de Lydia. Elle se sentait à la fois vaincue et fortifiée ; elle en rapportait quelque chose de la patience que donne la soumission, un rayon de l'espoir que fait naître la foi ; elle en revenait sinon avec le ferme propos, du moins avec l'humble désir d'imiter celle qui s'oubliait sans cesse pour ne s'occuper que du bien-être et du bonheur des autres. Ces aspirations généreuses étaient souvent étouffées par les obstacles qu'elles rencontraient avant qu'une occasion se fût trouvée de les mettre en pratique ; mais leur influence se révélait dans l'empressement que Mabel mettait à exécuter l'œuvre bienfaisante qu'il lui était donné d'accomplir.

Un jour qu'elle passait en voiture dans une rue peu éloignée de celle qu'habitait mistress Hope, elle aperçut à la fenêtre d'un épicier quelques fruits d'une beauté peu commune et qui attirèrent son attention. Elle avait remarqué, lors de sa dernière visite à Rosy, que la provision d'oranges dont elle l'avait constamment pourvue depuis quelque temps était presque épuisée, et l'idée lui vint de profiter de ce qu'elle était dans le voisinage pour lui porter les beaux fruits qui avaient frappé sa vue. Elle fit arrêter ses chevaux, et ce ne fut pas sans surprise et sans un certain air de hauteur dédaigneuse que Donald la vit entrer dans une boutique d'aussi mince apparence. Mais d'un esprit beaucoup plus indépendant que son vaniteux cocher, Mabel ne songea pas le moins du monde qu'elle dérogeait à sa dignité de femme élégante en se montrant dans un magasin aussi peu fashionable, et elle y avait déjà choisi quelques grappes de raisin, lorsque son attention fut attirée par deux jeunes garçons qui se trouvaient près du comptoir.

« Jack, disait le plus âgé des deux, si tu veux rouler ce ballot d'huîtres jusque chez Tattam, qui reste sur le quai, je te paye ce soir un parterre à Bowery. Que dis-tu de cela, mon vieux ? On donne le diable au milieu des marmitons ; c'est Batlin qui fait le diable ; un fameux ! l'acteur des acteurs, affaire convenue ; tôte là, camarade.

f – Je ne veux seulement pas y toucher à vos coquilles, répondit Jack, un garçon trapu, vigoureux, marqué de la petite vérole, et qui, malgré l'expression particulière que lui donnaient ses dents proéminentes et ses

grosses lèvres, avait une figure honnête et franche qui prévenait en sa faveur.

– Tu refuses ? reprit celui qui avait parlé le premier ; cela te donnerait pourtant meilleure façon que de vendre le candi de ta maman aux petites filles. » Et il jeta un regard de mépris sur l'éventaire que Jack portait suspendu à son cou par une lanière de cuir.

Celui-ci, évidemment mortifié de cette allusion à un emploi qui ne convenait plus à sa taille, rougit vivement et répliqua d'une voix où la honte se mêlait à la colère :

; « Vaut mieux vendre du candi à n'importe quel monde, que de travailler pour des gens qui promettent toujours et ne tiennent jamais ; règle donc tes comptes avant de parler d'en commencer de nouveaux.

– Je ne te dois rien, répondit l'autre.

– Toi ! s'écria Jack ; quoi donc que tu m'as donné, je voudrais le savoir, quand tu m'as fait traîner ces deux barriquets d'huîtres depuis le cellier du bonhomme jusqu'au bac de Jersey ? Une belle affaire que j'ai faite, n'est-ce pas, de te voir sauter dans le bateau avec les deux barriquets, et me planter là comme un nigaud, en me tirant la révérence ? je l'ai pas oublié, va ; c'est moi qui te le dis.

– Est-ce que je pouvais faire autrement ? répliqua le plus grand des deux en riant aux éclats de ce coup de larron qui lui semblait une excellente plaisanterie ; le bateau ne voulait pas attendre ; moi je n'avais pas le moyen de séduire le capitaine. Mais écoute un peu, Jack, poursuivit-il d'un air persuasif, tu vas rouler ce ballot d'huîtres jusque chez Tattam, et je te payerai, aussi vrai que je te le dis.

– Paye les deux choses ; cette corvée-là et puis l'autre.

– C'est bien mon intention.

– Assez de tes intentions, Bob ; je ne me paye pas de cette monnaie-là ; cette fois-ci, je veux que le marché soit tenu.

– Je te jure que tu auras ton parterre.

– Et mon canon ?

– C'est pas ça que j'ai promis.

– Un canon, pas autre chose, riposta Jack.

– Tu l’auras, mon vieux, s’écria Bob en lui frappant sur, l’épaule ; voilà qui est entendu : Tom Ratlin et un canon, si tu te mets tout de suite en route. Le ballot va être ici en un clin d’œil ; j’ai la brouette au coin de la rue ; reste ici pendant que je vais la chercher. »

Et Bob disparut immédiatement par une porte latérale.

« Que va-t-il donner à ce garçon pour le prix de sa course, et qu’a-t-il voulu dire ? » demanda Mabel au jeune] homme qui la servait.

Celui-ci releva la tête, rencontra le regard de la jeune lady, et, se baissant pour couper avec ses dents la ficelle dont il attachait son paquet, il s’efforça de cacher le sourire qui glissait sur ses lèvres ; Mabel, voyant qu’il hésitait, répéta sa question.

« Ce qu’il a voulu dire par un canon, madame ? répondit-il en voyant l’air sérieux avec lequel celle-ci l’interrogeait.

– Oui.

– Quelque chose à boire, » dit le jeune homme.

Et ne pouvant dissimuler combien la curiosité de Mabel l’amusait, il se mit franchement à rire en rassemblant les emplettes de la jeune lady pour les porter dans sa voiture.

– Je le pensais, » reprit Mabel d’un air triste ; et s’approchant de Jack, qui, se voyant observé, jetait sur elle un regard furtif : « Ne buvez pas, » lui dit-elle avec douceur en lui posant la main sur le bras, pour donner plus de force à ses paroles.

Jack Hope, car c’était lui, sans que Mabel s’en doutât, releva les yeux ; vivement impressionné par la riche toilette, par la figure imposante et par le reproche qui se lisait sur le visage de celle qui lui parlait ainsi, il baissa immédiatement la tête et frappa le comptoir du bout de son pied, d’un air où l’humiliation se mêlait à la défiance.

« Que vous donnerai-je pour vous empêcher de boire ? » reprit Mabel après un instant de silence.

Jack releva de nouveau les yeux et les baissa immédiatement sous le regard plein de compassion qui semblait l’implorer. Mabel tira une pièce d’or de sa bourse et la posa sur le comptoir ; Jack regarda la pièce d’un air de convoitise, mais n’osa pas cette fois regarder la brillante jeune fille.

« Avez-vous envie de cette pièce d’or ? lui demanda-t-elle.

– J’en ai plus qu’envie, répondit Jack, mais...

– Mais quoi ? »

Il hésita quelques instants ; puis jetant ses paroles d’un ton brusque :

« Je ne veux pas me vendre, dit-il, c’est de la bassesse. »

Mabel, frappée du sentiment d’honneur qu’elle rencontrait chez cet être grossier, éprouva un moment d’embarras et dit enfin :

« N’y a-t-il pas chez vous quelqu’un pour qui vous seriez bien aise d’employer cet argent ? Peut-être avez-vous une mère, une sœur ? Il n’y aurait pas de bassesse à leur acheter avec cela quelque chose qui pût leur faire plaisir. »

Elle avait sans le savoir touché la corde sensible du cœur de Jack ; celui-ci, oubliant la crainte respectueuse qu’elle lui avait d’abord inspirée, la regarda fixement pour chercher à lire sur sa figure comment elle avait pu connaître le fond de sa pensée.

c Ne buvez pas ce que vous a promis ce mauvais sujet, poursuivit Mabel, voyant l’avantage qu’elle venait de remporter ; n’allez pas au théâtre avec lui ; fuyez avec soin sa mauvaise société, où vous vous perdriez. Voici la pièce d’or ; je vous la donne avec joie ; seulement, n’en faites pas mauvais usage.

– Je vas l’employer à quelque chose de particulier et quelque chose de pas mauvais, aussi vrai que le monde est monde, répondit Jack

– Je vous crois, lui dit Mabel, car on sent que vous dites la vérité ; prenez cette pièce et mettez-la dans votre poche.

– Qu’est-ce que je vas répondre à Bob ? demanda Jack en se parlant à lui-même.

– Oh ! ne lui dites rien ; sauvez-vous avant qu’il revienne : c’est le meilleur moyen de vous débarrasser de lui. »

Jack sourit de la vivacité que la jeune lady mettait dans ses paroles et reprit son éventaire, dont il s’était défait en attendant son camarade. Dans son ardeur à le voir partir, Mabel étendit sa main délicatement gantée et l’aida à passer la lanière de cuir autour de son épaule.

« Maintenant, courez vite, reprit Mabel souriant déplaisir du succès qu’elle avait obtenu. Adieu, et n’oubliez pas ce que je vous ai dit. »

Jack se retourna deux ou trois fois pour la regarder, la vit monter en voiture et se mit à courir, suivant la recommandation qui lui avait été faite

Une demi-heure après environ, comme Mabel était assise dans la boutique de mistress Hope et causait avec Rosy, pendant que Donald promenait les chevaux à quelque distance de la maison, la porte s'ouvrit avec violence, la sonnette qui s'y trouvait attachée s'ébranla vivement et Jack se précipita dans l'échoppe en montrant sa pièce d'or et en s'écriant d'une voix triomphante : « Rosy ! hurra, hurra ! N'importe comment j'ai gagné ça ; mais c'est justement ce qu'il faut pour payer. » Il s'arrêta tout à coup en apercevant Mabel, que jusqu'ici la porte lui avait cachée ; il recula de surprise, rougit singulièrement, et, sans s'excuser ou s'expliquer davantage, porta ses deux poings fermés à ses lèvres, et s'enfuit aussi vite qu'il était arrivé.

« C'est Jack ! il n'est pas habitué à voir du monde, » dit la pauvre Rosy, très-mortifiée de la conduite de son frère, et cherchant à l'excuser. Mabel, très-préoccupée de l'étrange coïncidence qui lui faisait retrouver le fils de mistress Hope dans le jeune marchand de sucre candi, ne répondit pas à l'observation de la malade ; et celle-ci, attribuant son silence à l'impression désagréable qu'avait produite sur elle la sortie inconvenante de Jack, ajouta d'une voix timide : « Il n'est pas toujours aussi grossier, miss Mabel.

– Grossier ? pas le moins du monde, répondit la jeune fille, rappelée à elle-même par ces paroles ; il a été surpris, voilà tout. Je m'intéresse vivement à votre frère, Rosy : il paraît avoir si bon cœur !

– Oh ! je vous en réponds, miss Mabel, » s'écria la pauvre enfant, qui, une fois sur ce chapitre, ne s'arrêta qu'après avoir épuisé le catalogue des qualités de son frère.

Toutefois, il était facile de démêler au milieu de ces louanges l'inquiétude que ressentait Rosy de voir les bonnes qualités de Jack se corrompre sous les fâcheuses influences auxquelles l'exposait son commerce ambulancier, et Mabel, éclairée par la scène qui s'était passée chez l'épicier, comprit mieux que jamais le dévouement et la persévérance que mettait la petite sœur malade à retenir Jack le plus possible auprès d'elle.

Ce léger incident ne manqua pas de faire une vive impression sur l'esprit de Mabel. Il lui avait procuré le plaisir de faire une bonne œuvre ; il créait

un rapprochement nouveau entre elle et Rosy, et lui donnait une preuve de plus de la puissance de cet amour pur et désintéressé qu'aucun doute égoïste ne vient ébranler, et qui, survivant à la souffrance, à la vieillesse et à la mort, supporte toute les douleurs, croit et espère en dépit de toutes les apparences, et traverse toutes les épreuves sans faiblir.

CHAPITRE XVIII.

Les premiers mois du printemps s'étaient écoulés ; la nature avait déployé presque toute sa splendeur ; un gazon d'un vert brillant tapissait les parcs de la ville, et les ormes balançaient au-dessus des pelouses leurs branches verdoyantes, qui donnaient chaque jour une ombre plus épaisse. Les oiseaux chantaient sous la feuillée, se perchaient au bord des toits, sur la saillie des fenêtres ou vertes, et la brise attiédie, l'éclat du ciel, la voix des enfants, l'exubérance de vie qu'on trouvait dans les rues, témoignaient de la puissance avec laquelle le soleil pénétrait jusqu'au cœur de la grande métropole.

Vers la fin du mois de mai, par une délicieuse matinée Mabel, tenant à la main un arrosoir d'enfant, regardait nonchalamment de son cabinet de toilette le superbe square qui se trouvait en face de sa fenêtre. Elle venait d'arroser plusieurs pots de fleurs qu'Henry lui avait donnés quelques mois auparavant ; mais sa pensée était absente, et bien qu'elle eût les yeux fixés sur la pelouse inondée de lumière du petit parc, le sourire qui errait vaguement sur ses lèvres prouvait que son esprit l'avait entraînée bien loin

des lieux où elle était alors. Ni les soucis de la famille, ni l'amertume du présent ou l'inquiétude de l'avenir, ne se mêlaient à sa rêverie ; elle s'abandonnait aux fantaisies de son imagination, et songeait avec délices à toutes les jouissances que promet à une jeune fille le premier voyage qu'elle va faire.

Même en pension, avant d'avoir goûté le bonheur d'être libre, aucun plaisir n'avait plus excité son enthousiasme que l'espoir de visiter un jour les cascades de Trenton, la chute de Niagara, le Saint-Laurent avec son millier d'îles, beautés nationales qu'il lui semblait juste de connaître avant de parcourir les pays étrangers. Mais ce vague désir pâlisait, éclipsé par les visions séduisantes qu'avait évoquées devant elle celui qui avait le pouvoir d'enflammer son imagination ; et, si l'éloquence de Dudley avait pour Mabel le don de revêtir ces régions pittoresques d'une poésie et d'un charme nouveau, combien l'espoir de les visiter avec lui ne devait-il pas faire battre son cœur d'une émotion profonde !

Au commencement du printemps, lorsque toutes ses amies discutaient les plans qu'elles formaient pour la belle saison, Mabel avait exprimé le désir de passer le mois de juin à voyager. Cependant, quand arriva le mois de mai, M. Vaughan déclara que ses affaires ne lui permettaient pas de quitter New-York, et Mabel ne dissimula pas la contrariété qu'elle éprouvait d'être obligée de renoncer à ses projets de voyage.

« Pourquoi ne ferions-nous pas une excursion à Trenton ? s'écria Dudley un soir qu'elle parlait de son désappointement chez sa sœur, où quelques connaissances intimes se trouvaient rassemblées. Mistress Leroy, mistress Broadhead, n'approuvez-vous pas cette idée ? Voyons, monsieur Earle ; vous disiez tout à l'heure que vous ne saviez à quoi vous emploieriez le mois prochain. » Et, se tournant du côté des autres personnes qui se rencontraient là par hasard, il trouva le moyen de recommander sa proposition à chacune d'elles. La plupart des individus qui composaient la réunion étaient de ces oisifs de la fashion, bourdons de la société que ne retenait aucune affaire ou aucun devoir, et Dudley eut la satisfaction de leur faire adopter, à l'unanimité, le projet qu'il venait de leur soumettre et l'itinéraire qu'il leur avait tracé.

Louise, dont le mari était depuis quinze jours dans l'Ouest, où l'avaient appelé des opérations importantes, se trouvait complètement libre d'agir suivant sa fantaisie, et Mabel, ne doutant pas du consentement de son père, accueillit avec joie un plan qu'elle supposait formé dans son propre intérêt.

Une fois arrêté, ce projet, dont le succès grandissait de jour en jour, occupa toutes les conversations des personnes qui devaient y prendre part, et une douce extase s'emparait de Mabel, lorsque attentive elle écoutait les paroles que Dudley murmurait à son oreille, ou qu'elle pesait en secret l'expression vague du bonheur qu'il avait dû ressentir d'être en cette occasion, comme en toutes choses, l'instrument de sa volonté.

Le départ devait avoir lieu immédiatement après un bal de noces dont on parlait depuis longtemps dans le monde élégant, et qui devait se donner à quelques milles de New-York ; circonstance qui avait fait rester à la ville toute la gent fashionable beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire.

L'époque de ce bal était prochaine. Mabel, debout à sa fenêtre, comptait les jours qui lui restaient à passer jusqu'à celui où elle entreprendrait son voyage, lorsqu'elle s'interrompit tout à coup en se rappelant qu'elle n'avait pas encore trouvé l'occasion d'en parler à son père. Elle était néanmoins tellement persuadée qu'il ne gênerait en rien sa liberté, qu'elle se dit pour toute réponse : « Il ne faut pas que j'oublie de le lui annoncer demain matin. » Sans inquiétude de ce côté, elle avait repris son rêve, quand elle fut troublée de nouveau par le bruit des pas de son père, bruit inaccoutumé dans l'endroit où elle se trouvait ; et, levant les yeux, elle vit M. Vaughan auprès d'elle et tenant une lettre à la main.

« J'ai reçu des nouvelles de votre tante Marguerite, » dit-il en réponse à la muette interrogation que sa fille lui adressait.

Mabel tressaillit, et un air d'inquiétude glissa sur son visage ; sa tante Sabiah les avait quittés depuis huit jours pour aller passer l'été chez sa sœur, dont le mari était mort récemment, et elle craignait qu'un accident quelconque ne lui fût arrivé. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle vivement ; est-ce que tante Sabiah...

– Tes deux tantes se portent bien, interrompit son père ; cette lettre répond à un message dont j'avais chargé Sabiah, et m'arrive on ne peut plus

à propos ; c'est une grande bonté de ta tante Marguerite ; je lui en suis on ne peut plus reconnaissant, » ajouta-t-il en passant la lettre à Mabel.

La figure de celle-ci exprima la surprise et un certain embarras : « Je ne comprends pas, dit Mabel à son père c'est d'Henry qu'il est question ?

– Oui, répondit M. Vaughan d'un ton ferme et d'un air qui interdisait toute observation. Henry partira la semaine prochaine pour L., afin d'étudier le droit avec le juge Paradox, mon vieil ami. » Et, sans s'expliquer davantage, il ajouta comme en se parlant à lui-même : « Ma sœur ne me propose pas seulement de donner l'hospitalité à Henry jusqu'à ce que l'appartement qu'il doit occuper soit prêt à le recevoir ; mais encore elle t'invite à l'accompagner, ce qui me fait le plus grand plaisir. Je souhaite que tu connaisses ta tante ; je ne l'ai pas vue moi-même depuis cinq ans ; il te sera fort agréable d'être chez elle avec Henry, et tout cela m'arrange d'autant mieux que je suis obligé de partir immédiatement pour l'Ouest, d'où M. Leroy m'écrit de venir le rejoindre le plus tôt possible. Je redoute ce voyage, mais il n'y a pas moyen de s'en dispenser ; je fermerai la maison, et je passerai en revenant par L., d'où je te ramènerai avant peu. »

Mabel fut atterrée en écoutant ce programme qui détruisait tous ses projets. La vue de son père, l'importance qu'il paraissait attacher à la réalisation du plan qu'il venait de lui exposer, ne parvenaient pas à triompher du désappointement qu'elle éprouvait. Elle resta pensive, regarda par la fenêtre, se mordit les lèvres et demeura silencieuse.

M. Vaughan, qui se promenait de long en large dans la chambre, voyant qu'elle ne lui répondait pas, lui adressa la parole avec cette bonté dont il lui avait donné tant de preuves : « J'espère, lui dit-il, que ce projet ne te déplaît pas : tu n'as jamais vu ta tante Marguerite, j'en conviens ; mais Sabiah est auprès d'elle.

– Oui, je le sais, lui répondit Mabel en hésitant. Mais j'avais espère... »

Sa voix tremblait et s'arrêta. M. Vaughan s'approcha de sa fille, attendit patiemment ce qu'elle avait à lui dire et finit par lui demander si elle avait quelque autre projet qui lui tînt plus au cœur. Ainsi encouragée, elle avoua combien il lui était pénible de renoncer au voyage qui avait été résolu, expliqua l'itinéraire, énuméra les personnes qui devaient être de la partie ; et, sans dire quel en était le motif, elle ne cacha pas la préférence qu'elle accordait à cette excursion sur la visite qu'elle devait faire à sa tante.

« Louise doit aller avec vous ? demanda M. Vaughan d'un air pensif.

– Oui, bon père.

– Et Henry ? ajouta-t-il avec hésitation.

– Non, répondit Mabel, dont la conscience se réveillait douloureusement, car elle savait bien que personne n'avait demandé qu'Henry les accompagnât.

– Et tu as le plus grand désir de faire ce petit voyage ? reprit M. Vaughan.

– Oui, du moins je le désirerais vivement, » répondit Mabel en arrachant d'une main agitée les feuilles d'un géranium.

Sa cause reposait en des mains sûres ; M. Vaughan n'avait pas le courage de l'attrister, il aimait mieux se faire de la peine que de contrarier sa fille. « Tu feras ce que tu voudras, lui dit-il ; seulement j'espère que tu iras voir ta tante Marguerite avant la fin de l'été. Si tu lui annonçais toi-même ta visite pour le mois de juillet ou pour le commencement d'août ?

Mabel promit de ne pas y manquer, et M. Vaughan, qui l'avait pas de temps à perdre, s'éloigna en toute hâte pour se rendre à sa maison de banque.

Elle le vit traverser le petit parc, et suivit longtemps des yeux cet excellent père qui ne savait rien lui refuser. Comme elle le bénissait au fond de son cœur ! Mais lui, ce vieillard accablé de soucis et de chagrin, qui s'éloignait le ront courbé, le visage assombri par une tristesse profonde,

levait-il bénir sa fille ? murmurait la conscience de Mabel. Il l'avait laissée libre ; elle pouvait partir quand bon lui semblerait ; son père le lui avait permis ; il renversait lui-même les obstacles qui s'opposaient à son bonheur ; tous, hormis un seul que l'avenir lui révélera. En attendant, jamais le cri de la conscience n'avait été plus impatient et plus fort, jamais son cœur n'avait été sommé plus vivement d'écouter cette voix sévère. Obéira-t-elle à cette injonction pressante ?

Cette question fut résolue par l'entrée subite de Louise dont la parole agile, excitée par l'approche du bal de nocces dont nous avons parlé, eut bientôt chassé les idées sérieuses qui s'étaient emparées de l'esprit de sa sœur. Elle était en train d'examiner et de commenter divers articles de toilette que Mabel venait de recevoir, quand une personne d'une ample corpulence apparut à la porte du cabinet, et s'écria d'une voix élevée : « Tiens, vous êtes ici ! Thérèse m'a ouvert, et j'ai monté l'escalier à tout hasard, sans en demander la permission. Quel délicieux chapeau ! il arrive de Paris, ça ne fait pas le moindre doute. C'est votre toilette de voyage, Mabel ? Un peu plus foncée que la robe de Vie ; mais l'ornement est adorable, n'est-ce pas, Loulou ? » Et la grosse mistress Vannecker, épuisée et hors d'haleine, se laissa tomber sur le divan.

« Otez votre mantelet et venez vous asseoir auprès de la fenêtre, lui dit Mabel en observant combien la chaleur paraissait l'avoir fatiguée.

– Non, non, merci ; je suis fort bien où je me trouve, répondit la grosse dame en prenant l'éventail que lui offrait Mabel et en s'éventant vigoureusement. Ceci est charmant, reprit-elle en jetant les yeux sur plusieurs robes qui venaient d'être apportées. Non pas que j'aime cette nuance-là : le rose en est trop pâle et ce reflet vers est un peu dur ; malgré ça, je suis persuadée que le soir l'effet en est ravissant ; vanité des vanités ! »

Elle continua quelque temps sur le même ton, s'éventant avec un redoublement de vigueur et entrecoupant se, phrases de soupirs et d'efforts pour reprendre son haleine

« Que dirait M. Dudley, s'il voyait toutes ces jolies choses, lui qui fait profession de mépriser la toilette ? » s'écria-t-elle d'une voix plus forte encore.

Mabel, en entendant citer le nom du gentleman, interrogea du regard l'énorme dame ; mais celle-ci n'avait pas besoin d'encouragement pour continuer.

« Je vous déclare, très-chères, poursuivit-elle, et je le disais à Victoria ce matin, que je regrette que M. Dudley soit du voyage. Il n'ajoutera rien au plaisir que nous pourrons avoir, et moins que cela... Il est devenu tellement stoïque... cynique, veux-je dire, reprit-elle après une pause qui lui donna le temps de s'apercevoir de la méprise qu'elle avait faite.

– Est-il vraiment cynique ? demanda Louise d'un air distrait. Mabel, combien de Trou vous fait-il payer ces fleurs

– Mais certainement, poursuivit mistress Vannecker en répondant à la première question de Louise, je ne vois pas de mot qui puisse mieux le qualifier. Vous avez entendu la façon dont il a parlé de tout le monde hier au soir chez vous ; ce n'est rien, ce n'est rien. Je l'ai rencontré avant-hier chez les Earle : quel mal n'a-t-il pas dit de tous les habitants de New-York ! Tous les hommes, suivant lui, sont des sauteurs ou des imbéciles ; toutes les femmes sont gâtées par la fashion et la toilette. J'ai prisait et cause pour chacun, et je ne m'en suis pas mal acquittée, je vous assure ; dans tous les cas, c'est à moi qu'est resté le dernier mot, ce qui est toujours quelque chose.

– Il a dû vous falloir bien des paroles pour défendre une aussi mauvaise cause, mistress Vannecker, dit Mabel, dont la voix, non moins que le langage, trahissait le désir de justifier la critique du gentleman.

– Une mauvaise cause ! répliqua la grosse dame ; ainsi, Mabel, vous vous joignez à milord Dudley, pour condamner en bloc tous ceux qui composent la société ?... e savais du reste depuis longtemps que vous êtes de son cole.

– Je ne parle pas du monde en général, dit Mabel ; nais on ne peut pas espérer qu'un homme aussi intelligent que M. Dudley puisse éprouver beaucoup de sympathie pour les sots et les fats qu'il rencontre.

– Et combien pensez-vous qu'il ait fait d'exceptions à cette règle flatteuse ? Il ne m'a pas même épargnée, bien que je fusse protégée par le bénéfice des personnes présentes ; ni vous non plus, ma chère, dit-elle en riant aux éclats, vous qui êtes si prompte à ratifier ses opinions. Vous avez eu votre lardon comme les autres, ni plus ni moins. Que cela ne vous désole

pas, ajouta mistress Vanlecker en voyant Mabel changer de couleur ; on n'est pas a reine de la fashion sans payer un peu sa gloire ; et, si vous n'avez pour tout malheur que d'encourir la censure l'un vieil encroûté comme M. Dudley, vous n'avez pas le droit de vous plaindre, quand même on lui accorderait out l'esprit imaginable.

– Vieil encroûté ! » reprit mistress Leroy qui, fort occupée à essayer le chapeau neuf de Mabel, n'écoutait pas la conversation, dont elle ne faisait que saisir quelques mots le temps à autre. « M. Dudley n'est pas vieux ; c'est tout au plus s'il a trente ans.

– Je ne connais pas son âge, répondit mistress Vannecer d'un ton sec ; je sais seulement qu'il a survécu à son amabilité, et qu'il est d'un caractère détestable. Ainsi quand M. Earle, après avoir parlé des avantages physiques et de l'esprit de Théodore Marston, s'est étendu sur l'admirable position qu'il donnerait à la femme de son choix (et la grosse dame jeta sur Mabel un regard significatif), M. Dudley a fait la grimace d'un homme à qui l'on marche sur le pied. Quant à moi, je suis sûre qu'il a été refusé jadis par quelque beauté célèbre, et qu'il n'est pas encore remis de cette mystification ; avec ça qu'on peut l'appeler Fier-et-Pauvre, et voilà. qui explique pourquoi il a si mauvais langue et pourquoi il ne peut souffrir personne.

– Je croyais, au contraire, qu'il aimait beaucoup de monde ; on le rencontre partout, répondit mistress Leroy

– Certainement, dit mistress Vannecker ; mais pour quoi y va-t-il ? pour vous faire des compliments lorsqu'i est avec vous, et pour vous déchirer une fois que vous êtes parti. C'est un affreux hypocrite. N'avons-nous pas vu tous tant que nous sommes, les hommages dont il a en touré Mabel cet hiver ? simplement parce que ça le posai bien d'être à la tête de ses admirateurs, et aujourd'hui... Je veux rapporter à cette pauvre enfant tout ce qu'il a dit avant-hier à propos d'elle, ne serait-ce que pour lui mon trer que je n'ai pas dépensé mes paroles sans motif, comme elle avait l'air de le supposer tout à l'heure. »

Mabel se détourna et fit semblant de chercher quelque chose dans un tiroir, pendant que mistress Vannecker poursuivait son récit :

« Il faut que vous sachiez, dit l'officieuse lady, que nous nous entretenions (on ne parle que de cela dans la ville du mariage de Fan avec le colonel, et mistress Earle dit. sait que c'était un mariage superbe : « Superbe, en vérité s'écria M. Dudley en répétant les paroles de mistress Earle un mariage admirable et de tout point conforme au : usages du grand monde : beauté, jeunesse, maison de ville, maison de campagne, cottage à Newport ; voiture d'hiver, de printemps et d'été ; mariage superbe, comme vous dites. » Vous ne pouvez pas vous imaginer avec quelle ironie amère ces paroles avaient été prononcées M. Earle, qui est le parent de Fanny, ne put s'empêcher d'en faire la remarque : « Ainsi, dit-il, vous ne pensez pas que le sentiment soit pour quelque chose dans cette union, monsieur Dudley ? – Est-ce qu'une jeune Personne fashionable s'occupe du sentiment ? Le cœur est la dernière chose que l'on consulte lorsqu'une belle de New-York veut se marier, » répliqua le vilain homme. J'intervins, comme vous pensez. « Mais, répondis-je, voilà Mabel Vaughan et M. Marston. »

– Mistress Vannecker ! s'écria Mabel, dont le visage lit pourpre et les yeux étincelants, comment avez-vous ! accoler mon nom...

– C'était seulement pour lui répondre, chère petite, et la grosse dame.

– Oui ; mais liée avec ma famille comme vous l'êtes, lbutia Mabel, on pensera que ...

– On ne pensera que ce qui est vrai, ou ce qui le viendra quelque jour. D'ailleurs, si je me trompe, vous n'avez qu'à démentir les bruits qui circulent à cet égard. Mais laissez-moi achever mon histoire, et vous jurez de l'opinion que M. Dudley s'est formée de votre personne : « Voilà Mabel Vaughan et M. Marston, ai-je pondu ; tous les deux sont charmants, jeunes, pleins esprit, d'une éducation parfaite, etc., etc. Pensez-vous 'il n'y ait dans ce mariage aucune poésie, aucun sentiment ? – Pas le moindre sentiment, dit-il en me regardant, comme si je l'avais insulté ; miss Vaughan a trop de sens pour donner son cœur à un pareil mannequin. Vous croyez cependant qu'elle l'épousera ? lui demandai-je. – La question n'est pas là, répondit-il du ton assurant qui lui est habituel ; pourquoi ne l'épouserait-elle pas ? Toutes les jeunes filles de la fashion se ressemblent ; elles ne vivent que pour le monde, se marient pour rire au monde, et mourraient plutôt que de braver

pinion du monde. Une chaumière et son cœur est le vieille maxime passée de mode. Je ne connais pas dans tout New-York une seule femme qui soit capable de sacrifier son amour de la parure à un sentiment d'un ordre plus élevé, et miss Vaughan est la dernière l'on verra manquer à cette règle. Elle a traversé toutes les phases de la carrière fashionable, excepté celle du mariage. Elle ne s'arrêtera pas devant ce bienheureux événement, qui mettra le comble à sa gloire. » C'est, comme vous voyez, tout un discours ; mais j'en ai conservé soigneusement les moindres mots, afin de vous les répéter, Mabel. J'étais vraiment indignée de lui entendre dire que les jeunes filles d'aujourd'hui n'avaient pas de cœur ; aussi lui ai-je rendu la monnaie de sa pièce, en le traitant à mon tour comme il le méritait. Le malheureux la bien senti, quoiqu'il n'ait pas daigné me répondre, et que, saluant chacun avec sa grâce provoquante, il a quitté le salon d'un air indifférent. Et maintenant, Mabel, que pensez-vous de la justesse des appréciations de M. Dudley ?

– Je pense, répondit Mabel, dont le visage exprima à la fois l'indignation et la douleur, mais qui éludait la question de mistress Vannecker, je pense qu'il est excessivement désagréable de faire le sujet d'une discussion de ce genre, et je vous prie à l'avenir...

– Oh ! ma chère, c'était sans conséquence, interrompre mistress Vannecker d'un ton conciliant ; il n'y avait pas plus de cinq ou six personnes présentes, et je vous ai citée, vous et M. Marston, comme exemple d'un jeune couple admirablement assorti.

– Mais c'est un exemple qui n'en était pas un, puisque la chose n'existe pas, reprit Mabel ; je n'ai aucune relation avec M. Marston, et je désire que ce soit bien compris.

– Oh ! ma chère, que d'embarras pour rien ! s'écria Louise ; vous savez à merveille que, si vous n'avez pas encore d'engagement avec M. Marston, cela ne peut manquer d'avoir lieu un de ces jours ; il n'y a pas dans tout New York de parti qui vous convienne davantage.

– Mais, Louise, je ne vous comprends pas, » répliqua Mabel, dont les yeux s'emplirent de larmes.

Louise ne répondit à ces paroles que par un sourire d'incrédulité qu'elle adressa à mistress Vannecker, en essayant devant la glace le pas d'une

nouvelle danse dont elle fredonnait la musique.

« La chaleur devient accablante, dit-elle ensuite avec nonchalance ; je vais partir avant qu'elle soit encore plus forte. Vous viendrez me prendre de bonne heure jeudi matin, n'est-ce pas, Mabel ? Je voudrais bien savoir si Fanny Broadhead fera une jolie mariée.

– Attendez une minute, Loulou, dit mistress Van necker en prenant son ombrelle et en cherchant un de ses gants. Vie doit se demander ce que je suis devenue. Ainsi, mignonne, vous désirez qu'on ne parle pas encore de votre engagement avec M. Marston ? dit-elle en donnant à Mabel une petite tape sous le menton.

– Non, jamais ! répondit celle-ci avec une véhémence qui ne lui était pas habituelle.

– Oh ! ne dites pas cela, reprit mistress Vannecker en écrasant entre les deux montants de la porte ; priez Henry de venir causer avec nous de ce voyage. Vic a je ne sais combien de questions à lui faire à ce propos.

– Henry ne vient pas à Trenton, répondit Mabel d'un ton vif.

– Il ne vient pas ! s'écria mistress Vannecker avec un chagrin évident. Est-ce bien là ce que vous voulez dire ? mais vous m'étonnez ; je tenais pour certain qu'il était des ôtres, Victoria également. Comment se fait-il que nous soyons trompés de la sorte ? »

Mabel garda le silence, et la pauvre dame s'éloigna en épétant d'un air contrit : « Quelle déception ! Henry ne vient pas ! Qu'est-ce que dira Victoria ? »

CHAPITRE XIX.

Mabel rentra dans son cabinet de toilette, et se jetant dans le fauteuil qui était auprès de la fenêtre, les mains bédantes, les yeux fixés dans le vide, elle se plongea dans ses réflexions douloureuses.

Ainsi Dudley, pensait-elle, me croit une femme frivole et sans cœur, n'aimant que le monde et la parure. Lui qui a eu tant d'occasions de me voir, à qui j'ai confié mes pensées, mes espérances et mes aspirations ; lui, me méconnaître à ce point-là ! croire que je puis calculer au lieu de sentir, et que je suis capable de me vendre froidement ! Que c'est injuste et cruel ! Est-ce ma faute si le monde que je vois n'est pas meilleur ? N'est-ce pas le hasard de ma destinée qui m'a jetée au milieu de ce monde ? Doit-on juger de mes pensées et de mes actions d'après celles de mes frivoles connaissances ? Ce n'est pas moi qui les ai choisies, et c'est bien involontairement que je joue mon rôle dans la sphère qu'elles occupent. Ai-je besoin de ces riches parures ? je n'y tiens même pas : elles sont l'accompagnement obligé de la position où je me trouve, mais voient tout. On me répète que je suis belle ; ai-je désiré la beauté me suis-je félicitée de l'avoir, si ce n'est pour qu'elle me rendît plus attrayante à ses yeux ? Il ne sait pas que tous les autres peuvent détourner de moi leurs regards sans que je m'en inquiète, pourvu qu'il me donne un sourire. Il parle de sacrifice et pense que j'étoufferai mon cœur plutôt que de renoncer à un brillant mariage ; de quel côté serait donc le sacrifice ? il ne sait pas combien l'amour d'une femme a de puissance. Je savais qu'il méprisait les autres ; mais je n'aurais jamais pensé qu'il eût pu douter de moi.

C'était pour elle une douleur bien profonde que de se voir qu'il la plaçait au même niveau que ces gens sans âme dont elle l'avait entendu parler avec tant d'ironie Pauvre enfant ! elle avait, dans sa généreuse ardeur, mis toute sa foi dans un être qui ne croyait ni à la foi ni à un dévouement d'autrui. La flèche empoisonnée avec laquelle elle avait joué sans défiance se retournait contre elle et la perçait au cœur. Il ne faut donc pas être étonné qu'elle ressentît aussi vivement la blessure qui lui était faite.

Mais sa confiance n'était pas épuisée ; le premier moment passé, elle revenait de sa colère, et, pardonnant l'injure, elle était prête à justifier celui qui en était l'auteur.

« Mistress Vannecker ne l'aime pas, se disait-elle ; et bien certainement elle a donné à ses paroles un sens qu'elles n'avaient pas ; les choses que l'on répète changent toujours de couleur. Il est pauvre, dit-elle ; et que m'importe ? d'ailleurs il ne pourra jamais l'être ; complètement ruiné, il trouverait dans ses talents un trésor inépuisable, quelle que soit la profession qu'il lui plaise d'embrasser ; néanmoins relativement à ce que possède M. Marston, le revenu qu'il a maintenant peut lui sembler peu de chose. »

Et Mabel, songeant à l'amertume qui avait dû s'emparer de Dudley quand il avait comparé son modeste patrimoine à la fortune princière du rival dont on lui parlait, sentit : son cœur se serrer.

« J'ai été bien imprudente, se dit-elle ; comment ne serait-il pas irrité de ma conduite, quand tout le monde a pu se méprendre sur mes intentions ? »

Et Mabel se rappela les moindres circonstances, jusqu'à présent inexpliquées, où Dudley s'était éloigné froidement à l'approche de M. Marston, ou bien avait raillé sans pitié les goûts frivoles et les manières de cet aimable jeune homme.

« J'éviterai soigneusement à l'avenir que pareille chose ne se renouvelle ; je ne veux plus que personne puisse parler de ma légèreté, et qu'il ait à s'en plaindre, pensa Mabel. Est-il bien étonnant qu'il ait pu me croire éblouie par la perspective de cette fortune brillante ? Il a vu tant de jeunes filles qui me valaient bien, être aveuglées par la richesse ! Comment pourrait-il savoir que j'aime la simplicité, que je déteste la pompe, que je méprise les éloges, lui qui ne m'a jamais vue qu'en toilette d'apparat et souriant à un

cercle de flatteurs ? Peut-il s'imaginer le plaisir que j'aurais à briser les chaînes de cette vie factice, la joie avec laquelle j'accepterais les devoirs qu'impose la famille et qui font le bonheur du foyer domestique ? C'est moi qui me suis montrée injuste envers lui ; je ne lui ai jamais apparu que sous un faux caractère : comment me connaîtrait-il ? Désormais je veux qu'il me voie telle que je suis. »

Mabel, après avoir ainsi raisonné avec elle-même, en était arrivée à cette conclusion qui, supposait-elle, lui permettait de disposer entièrement de sa destinée : il lui suffisait d'agir avec la franchise et la loyauté qui étaient dans sa nature pour dissiper les doutes que Dudley avait pu concevoir. Quelle précieuse occasion le voyage qu'ils allaient faire ensemble n'allait-il pas lui fournir ? quel intérêt nouveau ne prenait pas pour elle cette excursion qui lui donnerait le moyen de se montrer sous son véritable jour à celui qui l'avait méconnue et qui souffrait de cette erreur ? « Tout cela est inutile, pensait-elle en serrant avec vivacité les objets de toilette que sa sœur et mistress Vannecker avaient tant admirés. Je n'emporterai que ce qui est indispensable. Quel bonheur ! j'oublierai l'existence que l'on mène à la ville, et, pendant ce temps-là du moins, j'agirai sans contrainte, et je serai heureuse à ma manière. »

Celui qui inspirait tant d'amour répondait-il par un dévouement égal au sentiment qu'il avait éveillé dans ce cœur généreux ?

Hélas ! mistress Vannecker, toute frivole qu'elle pût être, avait, au milieu de ses commérages, dit à Mabel plus d'une grosse vérité. Cet homme égoïste et froid méritait bien le nom d'hypocrite : quelle hypocrisie plus grande que de reprocher aux autres d'être poltrons quand on sent qu'on est lâche ? En révoquant en doute le désintéressement de Mabel, Dudley pouvait-il ne pas sentir que lui-même se rendait coupable du calcul odieux qu'il flétrissait avec tant de mépris ? Mistress Vannecker, en avançant qu'il manquait de confiance dans la femme qu'il aimait, n'avait dit que la moitié de la vérité : car, chose plus triste et plus fatale encore, il ne croyait pas en lui qui était sa propre idole et qu'il adorait d'un amour suprême.

Il voyait plus clairement que Mabel les obstacles qui s'opposaient à leur union ; mais il était loin d'éprouver comme elle la généreuse ardeur qui les lui aurait fait surmonter. Les habitudes de miss Vaughan étaient

dispendieuses, il est vrai ; mais les siennes, à lui, ne l'étaient pas moins ; et de plus le temps les avait profondément enracinées ; son revenu suffisait à peine à la satisfaction de ses besoins égoïstes ; il lui était impossible de penser à s'imposer de nouvelles charges ; il savait bien qu'il pourrait acquérir la fortune qui lui manquait en faisant un visage sérieux des talents qu'il possédait : mais il aurait fallu pour cela lutter corps à corps avec les difficultés de la vie, et il ne se sentait pas l'énergie nécessaire pour entreprendre cette tâche ; il doutait de lui, de sa volonté et de son courage ; il n'avait pas foi dans la force d'un noble projet, et dans la Providence qui couronne de succès les efforts persévérants. Et puis, il lui aurait renoncé à ces voyages où le poussait sa fantaisie ; à ses goûts artistiques, à ses études décousues, et se plonger dans le tourbillon des affaires pour acquérir une place au milieu des hommes sérieusement occupés. Sa mollesse reculait devant ce pénible labeur. Désserter les salons d'un monde élégant et raffiné, échanger l'existence luxueuse et facile d'un célibataire, dont la seule occupation est de se procurer des jouissances, contre l'esclavage, les privations, la responsabilité incessante de la vie de famille ! sa nature délicate et aristocratique en repoussait vivement la pensée.

« Encore quelques semaines à passer et je jouirai du matin au soir des sourires de la jolie Mabel, se disait-il longuement étendu sur l'un des divans de son club, en regardant la spirale bleuâtre qui s'échappait de son cigare. Voyager avec elle ! ravissante créature... belle et enthousiaste ! » Il soupira ; car il l'aurait aimée s'il y avait eu place dans son cœur pour un sentiment aussi désintéressé. « Bah !... » se répondit-il à lui-même, chaque saison à ses plaisirs. Peut-être irai-je l'hiver aux îles Sandwich ; le climat y est, dit-on, sans égal. »

S'il avait existé entre son cœur et celui de Mabel une communication magnétique, les châteaux en Espagne que bâtissait la pauvre enfant se seraient écroulés comme l'édifice érigé sur le sable et que balaye la tempête ; mais aucun lien sympathique ne réunissait leurs âmes, et la pauvre Mabel continuait à rêver. Elle était toujours absorbée par ses réflexions, que l'espoir avait rendues moins pénibles et que le désir entremêlait d'impatience, lorsque sa solitude fut troublée par une personne qui venait rarement chez elle. C'était Henry : il y avait dans la manière dont il entra,

en s'essuyant le front, et dont il se jeta sur le divan de sa sœur, quelque chose de l'aisance et de l'abandon qu'il avait autrefois.

« Il fait bien chaud, lui dit Mabel.

– Abominablement chaud, répondit-il en prenant l'éventail dont mistress Vannecker s'était servie quelques instants auparavant. Je n'ai jamais vu de pareilles chaleurs au mois de mai : il fait cependant très-bon chez toi c'est la pièce la plus fraîche qu'il y ait dans la maison. »

Il y eut un instant de silence ; une fois ce sujet épuisé : le frère et la sœur ne trouvaient plus rien à se dire, eux qui jadis avaient eu l'un pour l'autre une confiance illimitée. Néanmoins, quelques moments après, Henry s'écria tout à coup :

« Eh ! bien, nous allons donc avoir dans la famille un nouveau personnage ? »

Mabel tressaillit, croyant que cette remarque faisait allusion aux bruits qui circulaient sur son compte ; mais elle fut bientôt rassurée par son frère qui, d'un ton moitié trailleur, moitié plaisant, ajouta :

« Mon Dieu, oui, un procureur, ni plus ni moins ; un égoïste poudreux et moisi ; affaire conclue sans le plus léger avertissement à la partie intéressée ; l'étude vermoulue et ; hancie du vieux juge Paradox est, dit-on, la forge où l'un loit me transformer en instrument légal. »

Et Henry éclata d'un rire amer. Mabel ne lui répondit pas ; elle éprouvait une certaine répugnance à lui avouer qu'elle savait déjà la décision qui avait été prise.

« Une fameuse affaire, reprit Henry avec une irritation dédaigneuse, une farce ridicule ! disposer d'un homme sans même le consulter ! un enfant, pour peu qu'il eût du sang dans les veines, ne permettrait pas qu'on agît de la sorte avec lui. »

Mabel comprit immédiatement l'imprudence que son père avait commise en prenant un semblable parti sans en avoir conféré avec Henry. Elle savait qu'il était inutile de chercher à contredire son frère, qui depuis son enfance avait toujours été livré à ses propres inspirations ; néan moins elle crut devoir justifier le projet que M. Vaughan avait formé pour son fils.

« Mais, dit-elle, n'est-ce pas la profession que tu as toujours préférée ? il me semblait que le barreau était la carrière que tu voulais choisir ?

– Et quand cela serait, répondit Henry avec aigreur, est-ce bien la saison où l'on commence une étude aussi aride ? crois-tu qu'il y ait dans l'atmosphère de L... tout ce qu'il faut pour éveiller l'ambition et pour vous exciter au travail ? Mon père s'est trompé s'il a cru que je me soumettrais à la direction d'un juge antédiluvien ou que je me laisserais attacher au jupon de deux vieilles femmes. Tu peux aller demeurer chez tante Marguerite si cela te convient, et t'asseoir entre elle et tante Sabiah pour te perfectionner dans l'art de tricoter les bas ; quant à moi, mon imagination prend un vol plus élevé, ajouta-t-il en renversant la tête sur les coussins du sofa, et en prenant un air qui ne laissait aucun doute sur sa résolution.

– Mais, Henry, s'écria Mabel, songe donc un peu à la contrariété qu'en éprouvera mon père ; je ne doute pas qu'il ne se soit engagé avec son vieil ami. »

Elle ne put s'empêcher de rougir en disant ces paroles. Était-ce bien à elle de rappeler son frère à ses devoirs ? N'avait-elle pas été comprise également dans le projet de son père, et ne s'était-elle pas refusée à y souscrire ?

« Tu auras alors à faire usage de tes talents diplomatiques, je te chargerai de mon ultimatum en te priant de le signifier au susdit vieil ami ; tu lui diras que la température de la ville qu'il habite ne convient pas à ma constitution, que je me sens appelé à vivre sous un climat différent, et que j'éprouve la plus grande répugnance à m'enterrer dans la bourgade de L... C'est, je suppose, la semaine prochaine que tu pars et que tu vas faire ton aimable visite aux vieilles tantes ?

– Moi ! répondit Mabel avec un embarras évident.

– Oui, chère sœur ; n'as-tu pas été informée de ton agréable destinée ?

– Si... mais non... du moins j'ai l'intention...

– J'espère que tu n'as pas celle de t'affranchir d'un pareil engagement, dit Henry d'un ton de reproche ironique.

– C'est que, balbutia Mabel avec difficulté, j'avais formé précisément pour cette époque d'autres projets... de voyage, et alors j'ai répondu...

– Que la température de L... ne convient pas à ta santé, dit Henry avec emphase, et imitant l'inflexion de voix qu'elle avait prise quelques instants

auparavant. Pense donc, ajouta-t-il, à la contrariété qu'en éprouvera mon père !

– Oh ! il importe fort peu que j'aie à présent chez ma tante, pourvu que j'y aie plus tard, » répondit Mabel, empressée de se justifier.

Mais Henry ne voulut accepter aucune excuse ; l'opposition qu'elle faisait à son père afin de pouvoir céder à ses propres désirs, les plaçait effectivement sur un niveau commun. Il la railla sur les efforts hypocrites qu'elle avait faits pour éveiller en lui des sentiments d'obéissance filiale, la congratula d'échapper à la tyrannie paternelle, et, se félicitant du lien nouveau que leur mutuelle rébellion établirait entre eux, il réclama les droits qu'il avait à sa confiance en lui demandant quelques détails sur l'excursion qu'elle devait faire et sur ses compagnons de voyage.

Mabel lui. raconta l'itinéraire qu'ils devaient suivre, lui nomma les personnes qui étaient de la partie, et en termina la liste par le nom de M. Dudley. Henry, pour tout commentaire, laissa échapper une interjection dont Mabel comprenait trop bien la portée : elle avait remarqué ou plutôt senti depuis longtemps que l'amitié qui existait jadis entre son frère et Dudley avait fait place à quelque chose de moins froid que l'indifférence.

Henry se leva et parut examiner un tableau qui était accroché à la muraille ; mais l'amertume qu'exprimait son visage n'était nullement justifiée par le sujet de cette toile insignifiante.

« Si tu ne vas pas là-bas, reprit sa sœur d'une voix troublée, tu ferais bien de venir avec nous.

– Moi ! s'écria Henry en se retournant vers elle d'un air presque furieux, oh ! certainement non ; s'il me fallait choisir entre les deux, je partirais sur l'heure pour l'étude du vieux juge, plutôt que de me joindre à ceux qui t'accompagnent. »

Et tournant sur ses talons, il sortit du cabinet.

Seule de nouveau, Mabel voulut reprendre ses châteaux d'Espagne, mais elle ne put y parvenir. Elle n'osait plus poursuivre les visions flatteuses qui la charmaient lorsque Henry était entré ; quelque chose l'arrêtait, une voix grave et solennelle murmurait dans son cœur : « Enfant de la terre, prends garde ! ton sentier se divise ; tu es libre de choisir telle ou telle direction, mais tu ne dois pas agir pour toi seule : de ton choix peut dépendre la paix

de ton vieux père et le salut ou la perte de ton frère ; regarde bien avant de te décider. »

Ces paroles flottèrent dans son esprit jusqu'au soir ; elles lui enlevèrent ses premières heures de sommeil, se mêlèrent à ses derniers rêves et saluèrent son réveil : et cependant elle refusa de les écouter.

CHAPITRE XX.

L'été pénétrait de sa douce influence jusqu'à l'affreux quartier que Rosy habitait, non pas qu'il y versât des torrents de lumière, que la brise chargée de parfums y circulât, vivifiante et douce, et que les oiseaux y fissent entendre leurs chants harmonieux : les maisons pressées les unes contre les autres, sur deux rangées tortueuses, formant des rues étroites, y interceptaient les rayons du soleil, bornaient la vue, arrêtaient la brise rafraîchissante, et les bruits discordants venaient seuls y frapper l'oreille attentive. Cependant Rosy, assise à côté de sa fenêtre ouverte, sensible aux moindres richesses de la saison bénie, pleine de reconnaissance pour celui qui en est la source, jouissait plus du travail de la nature et comprenait mieux l'œuvre divine que maint voyageur qui, parcourant la terre, n'aperçoit pas ses beautés et ferme son cœur à leur douce influence.

Rosy avait épié avec soin le développement des brins d'herbe qui croissaient à l'angle du portail situé en face de sa fenêtre ; elle les avait vus percer de leurs filets verts l'étroit espace qui se trouvait entre les pavés inégaux et les fondations de la muraille ; le soleil du matin les éclairait

pendant une heure ou deux de ses rayons vivifiants, la pluie leur versait une ondée bienfaisante, et chaque jour l'enfant malade découvrait, en regardant cette humble touffe d'herbe, de nouvelles preuves de l'amour inépuisable de celui qui veille sur toute la création. Elle voyait étalés devant elle, dans la boutique du fruitier d'en face, les produits de toute espèce que ramène la belle saison, et son cœur plein de gratitude élevait son hymne de reconnaissance vers le pourvoyeur universel et bienfaisant. Le noble attelage que chaque matin elle saluait d'un sourire, rentrait rarement à la chute du jour sans qu'une branche de saule, de chêne ou de bouleau, s'agitât au-dessus de la tête des chevaux qui le composaient, et l'air de satisfaction qui rayonnait sur la figure du jeune charretier, non moins que le bouquet de lilas qui ornait son chapeau, annonçait qu'il avait passé la journée dans les champs et l'avait employée à des travaux plus agréables que ceux que la ville lui fournissait l'hiver.

Les touffes d'herbe qui croissaient à l'angle du portail formaient tout ce que Rosy avait jamais connu des prairies et des coteaux verdoyants ; la vue des fruits et des légumes qui étaient exposés devant ses yeux, et qu'elle goûtait rarement, était le seul bénéfice qu'elle retirât des abondantes richesses de l'été, et les branches de chêne qui s'agitaient au-dessus de la tête de son attelage favori lui donnaient seules une idée de la fraîcheur et du repos qu'on trouve à l'ombre des grands arbres. Mais c'était beaucoup pour elle de savoir qu'en un endroit quelconque, au delà des murs de la ville, était la campagne, comme au delà de ce monde était le monde que rêvait son espoir.

Tandis qu'elle regardait ces brins d'herbe, elle songeait aux champs couverts de verdure, elle les parcourait en imagination et s'asseyait au bord de quelque ruisseau limpide ; les yeux fixés sur l'étalage du fruitier, elle savourait, au moyen de quelque sens intérieur, des fruits magnifiques dont les noms lui étaient inconnus. Lorsqu'elle voyait s'agiter les branches d'arbre sur la tête des chevaux qu'elle aimait, elle croyait entendre soupirer le vent du soir à travers la forêt, et le jeune charretier, ôtant son chapeau, en retirait la branche de lilas ou d'aubépine dont il l'avait orné pour la jeter en souriant sur les genoux de l'enfant ravie ; la déesse des fleurs, chargée de tous ses trésors, ne se croyait pas plus riche.

Mais l'été, parmi ses dons précieux, n'avait pas rendu l'éclat aux joues de Rosy, ni la vigueur à son corps épuisé. La réclusion forcée pendant un long hiver, au fond d'une chambre humide et sombre, l'avait plus affaiblie que jamais ; les vents glacés des premiers mois du printemps avaient déchiré sa poitrine, et la chaleur soudaine qui leur avait succédé énervait ses membres et lui enlevait l'ombre de force que la maladie lui avait laissée ; ses yeux bleus, cependant, sont remplis d'espoir et de sérénité, et plongent dans les profondeurs d'un avenir qui paraît être prochain. Comme le voyageur qui est arrivé sous les murs de la cité promise et qui est impatient de voir lever le soleil pour qu'on lui ouvre la ville, elle semble attendre à la porte du ciel qu'une nouvelle aurore permette son admission au bienheureux séjour.

Mistress Hope va et vient comme à l'ordinaire, de son pas traînant et mesuré. Elle arrange et débite ses humbles marchandises de cet air machinal et distrait qui lui est habituel, et trahit par la rigidité de ses manières l'apathie de son désespoir. Toutefois, de temps à autre, son regard morne se fixe sur sa fille avec inquiétude, et tout en faisant sa besogne elle laisse échapper un profond soupir ou étouffe un gémissement qui annoncent que la faculté de souffrir n'est pas encore éteinte dans son cœur.

Le bonheur d'autrefois n'est pas non plus tellement effacé de sa mémoire qu'elle ne puisse en ranimer le souvenir. La douceur de cette journée d'été, la branche de lilas qui est à côté de Rosy, le parfum qui s'en exhale, tout lui rappelle un passé plus heureux. Elle soulève le vieux vase écorné, respire les fleurs qu'il contient, et leur senteur familière évoque à ses yeux la ferme où s'est écoulée son enfance, la prairie qui s'étendait devant la porte et descendait en pente jusqu'au ruisseau bordé de saules ; la marche de pierre un peu haute pour son petit pied d'enfant, les massifs de lilas qui étaient de chaque côté de la maison, où les rouges-gorges faisaient leur nid de bonne heure et chantaient jusqu'à l'hiver ; elle entend le bruit des jeux de ses frères et ses sœurs, les pas de sa mère dans la grande cuisine, la voix de son père au dehors, et celle du père de Rosy qui lui parle bas à l'oreille. Il est triste de s'appesantir sur les joies qui ont fini pour toujours ; mais cette tristesse n'est pas sans charme, et la veuve revient souvent pencher sa tête

au-dessus du bouquet de lilas qui lui rappelle sa jeunesse, et s'arrête longtemps auprès de lui.

« Oh ! que je voudrais que tu pusses aller à la vieille ferme, seulement passer huit jours ! s'écrie-t-elle en s'adressant à Rosy ; ton oncle Jonas aurait du plaisir à te recevoir, et la vue seule du pays te ferait tant de bien ! »

Puis, réfléchissant à l'impossibilité de réaliser son vœu, elle pousse le soupir le plus profond qui lui ait encore échappé.

Rosy soupire également, tout bas, pour qu'on ne puisse l'entendre ; mais, si la pauvre enfant a sur la terre un désir égoïste, c'est d'aller à la vieille ferme.

Cette brillante matinée, qui est témoin de l'accablement de la veuve et du seul regret personnel qu'ait jamais éprouvé Rosy, trouve le monde élégant de New-York enivré par la perspective d'une fête qui promet d'être aussi brillante que nouvelle. C'est le jour du mariage de Fanny Broadhead avec le colonel. Après la cérémonie nuptiale, qui doit être célébrée à Grace-Church, toute la noce se dirigera vers la magnifique résidence que possède le marié, à quelques milles de New-York, et où le repas, qui attend les nombreux convives, doit avoir lieu en plein air. Les jardins et les pelouses qui entourent la villa ont été décorés et disposés d'une façon qui est rarement tentée sous le climat de New-York, peu favorable à ce genre de réunions. Tout dépendra du temps ; et, si une offrande quelconque avait pu séduire le soleil et la brise, jamais plus beau jour n'aurait éclairé une foule plus élégante et plus avide de plaisir. Dès l'aurore, les femmes de chambre et les coiffeurs ont été mis en réquisition ; les chapeaux, dont les ornements délicats, les plumes, les fleurs exquises, avaient été soigneusement cachés, sortent de leurs boîtes de sapin ; les robes de soie les plus riches semblent, par leurs frôlements, vouloir défier leurs rivales, et les cochers en gants blancs, montés sur le siège de leurs équipages remis à neuf, jettent un regard dénigrant sur les voitures des amis et des voisins de leurs maîtres.

Enfin, ces calèches élégantes, ornées, comme leurs occupants, de tout ce que le luxe peut fournir à l'orgueil, traversent la cité et remontent, l'une après l'autre, l'avenue qui côtoie l'Hudson, emportant dans leur course rapide toute la fashion de New-York.

« Mais qu'est-ce que fait Donald ? s'écrie mistress Leroy littéralement à l'agonie, et dont l'impatience est encore augmentée par la déchirure qu'elle vient de faire à son gant.

– Je ne peux pas l'imaginer, répond Mabel qui, plus calme en apparence, trahit une irritation non moins vive par le coup d'œil qu'elle jette à la pendule et par le regard qu'elle plonge ensuite dans la rue.

– Nous n'arriverons jamais ! répond Louise d'un ton de reproche ; tout le monde est déjà passé ; je regrette de n'être pas allée de mon côté ; Donald est insupportable, il n'a jamais su être exact. »

Mabel ne répond pas et continue de regarder par la fenêtre, irritée non-seulement du retard de son cocher, mais encore des plaintes égoïstes que sa sœur fait entendre.

Cette attente forcée est le résultat d'une découverte que Donald a faite au moment où Mabel est descendue de voiture pour monter chez Louise et pour la prendre, ainsi qu'il avait été convenu. L'une des roues de la nouvelle calèche, récent cadeau de M. Vaughan à sa fille, n'était pas parfaitement ajustée, et le cocher scrupuleux déclara qu'il était impossible d'entreprendre la course qu'ils avaient à faire sans qu'on eût remédié à cet inconvénient ; il affirma qu'il en avait pour une demi-heure, tout au plus ; et, sur cette assurance, Mabel lui avait permis d'aller chez le carrossier. Mais il y avait longtemps que la demi-heure était écoulée, et Donald ne paraissait pas ; chaque minute augmentait l'irritation de mistress Leroy, qui accablait Mabel de sa mauvaise humeur. Elle n'aurait pas dû souffrir que Donald s'éloignât dans un pareil moment ; l'occasion était trop importante pour le perdre de vue, même pendant une seconde ; ou bien il fallait lui dire d'aller prendre le coupé ; mieux valait encore s'étouffer dans une voiture fermée que de ne pas partir du tout. Il était juste que Mabel supportât les conséquences de sa faiblesse ; mais il était dur, beaucoup trop dur pour elle d'être victime d'une pareille sottise. Elle appela Lydia d'une voix aigrie par la colère, lui demanda de nouveaux gants et, repoussant avec rudesse le pauvre Murray, qui par hasard avait marché sur son mantelet, elle se jeta dans un fauteuil d'un air désespéré, fit la moue et bouda pendant quelques minutes comme un enfant gâté.

« Chut ! s'écria-t-elle enfin, n'est-ce pas la voix de M. Earle ?... Oui certainement... il vient chercher Van Rosberg qui est parti avec le marié, dont il est garçon d'honneur ; il doit avoir une place à me donner. » Et Louise se précipita dans le vestibule en s'écriant : « Quelle joie s'il en était ainsi ! » L'instant d'après, un domestique vint annoncer que mistress Leroy était partie avec M. Earle, et qu'elle espérait que miss Vaughan arriverait encore assez tôt pour les rejoindre sur la route.

Quelque peu surprenante que fût cette conduite, de la part de mistress Leroy, Mabel n'en fut pas moins profondément blessée du peu de complaisance et d'affection qu'elle trouvait chez sa sœur. « Je ne peux pas y aller seule, pensait-elle ; je n'irai pas ; Louise le savait bien. » Et, ne s'inquiétant plus de l'arrivée de sa voiture, elle ôta son chapeau et songea tristement à la déception qu'elle éprouvait.

Elle s'était, sans en avoir conscience, plus vivement intéressée à cette fête qu'il ne lui arrivait d'ordinaire en pareille occasion ; non pas parce que les mariés étaient à la tête du monde fashionable, parce que tout New-York serait à la noce et que de nouvelles conquêtes l'y attendaient. Mais il est le parent du marié, se disait-elle en pensant à Dudley ; il sera là-bas ; j'aurais brillé à ses yeux, et j'aurais trouvé dans son regard le seul triomphe auquel j'aspire. »

Peut-être, sans le savoir, avait-elle espéré que la présence du gentleman dissiperait son inquiétude, ferait taire cette voix intérieure qui troublait son repos depuis quelques jours.

Elle souffrait d'autant plus de ne pas avoir profité de cette occasion, qu'elle ne reverrait pas Dudley d'ici à quelque temps ; il était convenu qu'il accompagnerait les jeunes époux jusqu'à Albany, où les attendaient de nouvelles fêtes ; et c'est dans cette ville, qui formait leur première étape, que les voyageurs devaient le rejoindre pour aller ensuite à Trenton.

Ainsi, toutes les espérances qu'elle avait fondées sur cette journée de plaisir, si impatiemment attendue, s'évanouissaient tout à coup et la laissaient en proie à l'amertume que lui inspiraient son isolement, l'injure que sa sœur lui avait faite et la perte d'un bonheur qu'elle avait longtemps rêvé. Elle en aurait versé des larmes, sans la présence de ses neveux, qui lui

imposaient une certaine contrainte, et dont la sympathie enfantine touchait son cœur et calmait peu à peu sa tristesse.

« Maman est partie sans toi, ma tante, c'est bien vilain, s'écriait l'aîné, pendant que Murray, monté sur une chaise et la tête à la fenêtre, annonçait à chaque instant, avec plus d'ardeur que de justesse, l'apparition de Donald.

– Peu importe, Murray, dit Mabel après une heure d'attente, je n'irai pas ; il est trop tard.

– Oh ! le voilà pour de bon ! s'écria l'enfant ; il arrive au grand galop ; mon Dieu, la belle voiture ! »

Alick se précipita vers la fenêtre et confirma les paroles de son frère, en faisant à son tour l'éloge de la charmante calèche.

« C'est donc bien vrai que vous n'y allez pas ? demandai-il à sa tante d'un air désappointé, en voyant qu'elle restait assise et ne remettait pas son chapeau.

– Non, mon enfant, » répondit Mabel.

Alick baissa la tête comme si on lui eût défendu quelque chose ; tandis que son frère, saisi tout à coup d'une idée, s'écria vivement : « Tante Mabel, prends-moi dans ta jolie voiture ; ah ! je t'en prie, ma tante ! rien qu'un petit bout de chemin.

– Je ne demande pas mieux, reprit Mabel avec indifférence ; allez demander tous les deux vos chapeaux à Lydia ; » et souriant à la joie que manifestait Murray, elle ajouta d'un air qui tâchait d'être gai : « Nous allons de notre côté faire une bien belle promenade. »

Alick devint radieux en entendant Mabel se promettre ainsi une compensation à la perte qu'elle avait faite des plaisirs de la noce ; et tous les trois gagnèrent la voiture, avec un joyeux empressement, du moins de la part des deux frères.

Donald, comprenant toutes les conséquences du retard dont il était la cause, entama une longue histoire qui devait lui servir de justification : mais Mabel, se souciant peu des détails qu'il lui donnait de l'emploi de son temps et qui avaient pour elle un résultat si fâcheux, accepta ses excuses en silence et lui donna l'ordre de les conduire dans une direction opposée à celle que la noce avait prise. Ils étaient encore à peu de distance de l'hôtel quand, une idée lui traversant l'esprit, Mabel ordonna à son cocher de

retourner à la maison. Alick regarda sa tante d'un air interrogateur, et Murray se mit à grogner ; mais elle l'eût bientôt rassuré par un sourire : « Pour une minute seulement, cher ange, lui dit-elle ; je ne descendrai même pas de voiture ; je ne veux dire qu'un mot à Cécilia. Sonnez, » dit la jeune miss à Donald qui venait d'arrêter à la porte de M. Vaughan. Lorsque le valet de chambre eut répondu au coup de sonnette : « Robert ! lui cria-t-elle au grand étonnement de ses auditeurs, dites à Cécilia de m'apporter mon grand tartan et un oreiller... deux oreillers, Robert. »

Cécilia parut bientôt avec les articles demandés, qui furent déposés dans la voiture.

« Est-ce que nous allons coucher dehors ? » demanda Murray avec une légère inquiétude.

Mabel sourit pour toute réponse.

« Tournez par ici, dit-elle enfin à Donald, comme ils arrivaient à l'entrée d'une rue étroite.

– Oh ! je comprends ! s'écria le cher Alick ordinairement si calme ; nous allons chercher Rosy pour l'emmener avec nous. »

Mabel fit un signe affirmatif ; Murray se leva d'un bond et se rassit en frappant dans ses mains ; Alick, redevenu sérieux, regardait sa tante avec admiration ; et Mabel avait presque oublié le désappointement qu'elle venait d'avoir, en songeant au plaisir qu'elle allait procurer.

Mais qui pourrait peindre la surprise, le ravissement et l'émoi qui régnèrent dans la maison de la pauvre veuve, lorsque les chevaux fringants s'arrêtèrent devant la porte, que Mabel eut annoncé quel était le but de sa visite, et que les préparatifs qui avaient été faits pour recevoir Rosy ne permirent plus d'en douter ? Des larmes de reconnaissance coulèrent le long des joues de l'heureuse enfant, et la mère, oubliant sa réserve accoutumée, posa sa main sur l'épaule de Mabel en s'écriant :

« Bonne demoiselle ! que votre cœur soit béni ! Elle avait tant le désir de voir un peu la campagne ! mais c'est comme si vous la preniez pour la conduire au paradis ! »

Quelques instants après, Rosy, soutenue par les deux oreillers, le châle de Mabel étendu sur ses genoux, descendait Broadway, dans l'élégante calèche où sa figure pâle et maigre formait un contraste frappant avec l'opulente

beauté de sa compagne. Ses yeux erraient autour d'elle, embrassant d'un regard mille objets intéressants, tandis que Murray et son frère attiraient son attention tantôt sur une chose, tantôt sur une autre, trahissant, par leur figure joyeuse et animée, la part qu'ils prenaient à son plaisir.

Cependant la vue de tout ce que pouvait lui offrir la ville était familière à la pauvre malade, comparativement à celle que devait lui offrir la campagne ; et cette promenade dans un quartier qu'elle n'avait jamais parcouru, bien qu'elle eût élargi le cercle de ses connaissances, n'avait encore éveillé dans son âme aucune émotion complètement inconnue. Mais lorsqu'ils approchèrent de la Batterie, et qu'entre les arcades formées par les grands ormes, Rosy aperçut l'eau azurée du golfe, les voiles blanches que le soleil faisait resplendir, et les îles verdoyantes qui formaient l'horizon, ses grands yeux se dilatèrent, son petit corps sembla se développer, sa poitrine se gonfla, ses mains transparentes et déliées se rejoignirent, et un cri d'admiration et de respect s'échappa de sa poitrine. Mabel et ses neveux contemplaient en silence cette profonde extase où la vue de l'Océan, de la terre et du ciel, avait plongé Rosy. Les lèvres entr'ouvertes, les yeux brillants et humides, elle regardait toujours ; toute la puissance de son âme était concentrée dans son regard, et ce n'est qu'après avoir perdu la vue de cet horizon enchanté que lui cachaiient de nouveaux édifices, qu'elle recouvra son calme et sa quiétude habituels. Quand la voiture s'arrêta sur le bord de la rivière pour attendre le bac, Rosy tourna lentement la tête, rencontra les yeux de Mabel, respira largement, et pressa la main de son amie en lui souriant avec une fervente gratitude ; mais elle resta silencieuse, comme si elle avait eu peur de rompre le charme qui l'enlevait à ses souffrances ; et elle attendit, tout émue, que la scène qu'elle venait de contempler se dévoilât de nouveau à ses yeux.

Bientôt ils se trouvèrent sur les eaux transparentes de la baie, où rien ne venait arrêter la vue et troubler l'harmonie de cette admirable perspective ; Rosy, la tête inclinée, les cheveux doucement agités par la brise qui découvrait ses tempes délicatement veinées, les joues nuancées d'un rose pâle, le regard plein d'enthousiasme, semblait animée d'une existence nouvelle. Comme une créature terrestre qui tout à coup serait transportée dans une sphère d'un ordre supérieur, et chez qui la vie deviendrait plus

libre et décuplerait de puissance, cette pauvre enfant malade, émergeant de l'ombre humide et malsaine où elle avait été renfermée jusqu'à présent, semblait revivre et s'épancher en présence de cette splendide nature.

Et ne croyez pas que ceux qui l'accompagnaient fussent insensibles à ses émotions. Mabel sentait battre son cœur plus vivement en voyant briller les yeux de Rosy ; Alick oubliait l'intérêt que la traversée lui inspirait ordinairement, pour suivre le regard ému que la chère malade jetait à l'horizon ; Murray lui-même, agenouillé devant elle, s'écriait avec joie : « Rosy, tu es contente ; ah ! je le vois bien, va, ma Rosy. » Mabel et ses neveux n'étaient pas les seuls qui fussent destinés à partager le bonheur de la pauvre enfant. A peine avaient-ils gagné les rues de la Cité qui s'élève sur l'autre rive, qu'un roulement familial salua l'oreille de Rosy et qu'apparurent à ses yeux la charrette et les chevaux qu'elle avait vus sortir le matin. Jamais le cuivre des harnais du bel attelage n'avait brillé si vivement à ses regards, jamais la figure du jeune charretier n'avait été plus surprise, jamais il n'avait été plus joyeux qu'en apercevant sa chère petite voisine ; d'un coup d'œil il embrassa tout l'équipage, les chevaux fins et vigoureux, la grâce de la calèche, les êtres charmants qui l'occupaient, et surtout sa chère petite amie. C'en était trop pour qu'il pût rester calme ; il fit claquer son fouet, ôta son chapeau qu'il agita par trois fois autour de sa tête, et envoya en passant un baiser à Rosy pour la féliciter. Celle-ci, dont ce léger incident venait augmenter le bonheur, se pencha sur le bord de la calèche et répondit au salut expansif de son ami par un geste où éclatait sa joie, et les enfants, animés par cette vue, suivirent gaiement des yeux la charrette et son jeune conducteur. « Il vous connaît, Rosy ; le voilà qui se retourne pour vous voir ; il est content que vous soyez venue vous promener, » s'écrièrent à la fois les deux bambins ; et Mabel ne put s'empêcher de regarder une seconde fois l'honnête visage qui témoignait tant de joie du plaisir de sa compagne.

C'était vraiment un grand jour pour la pauvre Rosy, le seul jour de fête qu'elle eût jamais eu de sa vie. Non-seulement la nature, mais le cœur de tous ceux qui l'aimaient, s'associaient à sa joie pour l'accroître et s'en réjouir ; jusqu'au fier Donald qui témoignait d'une certaine sollicitude pour sa faiblesse, et qui, du haut de son siège et de son orgueil, modérait l'allure

de ses chevaux lorsqu'ils avaient à passer sur le pavé, évitait la moindre pierre, la moindre inégalité de la route, pour lui épargner une secousse et diminuer sa fatigue.

Ils avaient enfin laissé la ville derrière eux et se trouvaient en pleine campagne. Des champs fertiles, de rians jardins se déployaient des deux côtés de la route que de vieux ormes rafraîchissaient de leur ombre. Les oiseaux voltigeaient de branche en branche, et des arbustes chargés de fleurs embaumaient l'air de mille parfums ; çà et là des fermes hollandaises rappelaient à Rosy l'endroit où sa mère avait passé son enfance ; et, lorsqu'ils furent arrivés au sommet de la colline, leurs regards embrassèrent les prairies, les vergers, les coteaux inondés de lumière de Long-Island, tandis que la mer apparaissait à l'horizon.

A la vue des bâtiments rustiques, du bétail paissant paisiblement à l'ombre, et de tous les objets que sa mère lui avait décrits tant de fois, Rosy ne put s'empêcher de raconter à Mabel l'heureuse existence que la veuve avait menée jadis à la vieille ferme, endroit béni dont la pensée flottait dans les rêves de ses enfants, et que leur vœu le plus cher était de visiter un jour.

« Vous irez, je vous le promets, Rosy, vous irez avec votre mère, » s'écria Mabel avec chaleur.

Rosy ne répondit pas ; elle secoua la tête d'un air pensif et résigné. Mabel n'insista pas davantage, pour ne pas rouler l'émotion religieuse qui de nouveau s'emparait de sa compagne, à la vue du paysage qui, au détour de la route, se déployait devant eux. Qui pourrait dire ce que voyait cette pauvre enfant des beautés qui échappent aux yeux du corps, et ce que lui disait tout bas la voix mystérieuse qui ne parle qu'à l'esprit ?

Le bonheur d'Alick et de Murray approchait de celui de Rose : comme pour elle, cette promenade était un plaisir qui dépassait la limite ordinaire de ceux qui leur étaient accordés ; et l'un témoignait sa satisfaction par le nombre et la vivacité de ses remarques ; l'autre, sa joie enfantine, par ses éclats de rire et ses cris enthousiastes. De temps en temps, lorsque la route offrait plus d'ombre ou que le paysage présentait un point de vue plus attrayant, on arrêtait les chevaux, les deux enfants descendaient, couraient l'un après l'autre ou cueillaient des fleurs sauvages, dont ils revenaient couvrir leur tante et son heureuse petite compagne.

Parfois la pensée de Mabel errait du côté de Riverside ; un léger mouvement d'envie traversait son cœur lorsqu'elle songeait aux plaisirs de la foule brillante qui s'y trouvait rassemblée ; elle se demandait avec inquiétude : « S'aperçoit-on que je n'y suis pas ? Ma présence y manque-t-elle à quelqu'un ? » * Mais un coup d'œil sur le visage ravi de sa petite amie et de ses neveux dissipait ses regrets, et c'était avec satisfaction qu'elle se faisait cette réponse : « Il est certain qu'ici je leur suis bien nécessaire. »

Mais le temps est un despote impitoyable, et, bien que Mabel n'eût pas emporté sa montre, le soleil, baissant à l'horizon, annonçait le déclin du jour. Malgré leurs pauses nombreuses, ils avaient fait plus de la moitié du chemin qui devait former leur excursion, et ils revenaient du côté de la ville. Un peu de fatigue avait calmé la turbulence de Murray ; Alick était redevenu sérieux, et une douce quiétude s'était emparée de nos promeneurs, qui s'abandonnaient en silence au charme de celle belle soirée. La route suivait les ondulations du rivage, et les vagues venaient en certains endroits mourir en murmurant sur la grève que côtoyait la voiture. Couchée sur ses oreilles, la tête légèrement appuyée sur l'épaule de Mabel, Rosy regardait les nuages qui s'amassaient à horizon et que le soleil cou chant nuançait des plus riches couleurs. L'air était si calme, l'aspect des lieux si tranquilles et si doux, la petite malade si complètement absorbée dans sa contemplation, que Mabel, supposant qu'elle dormait, craignait de troubler son repos et ne lui adressait pas la parole ; mais quand, à un détour de la route, New-York apparut tout à coup, Rosy releva la tête brusquement, comme une personne qui se réveille au milieu d'un beau rêve, et fixa un regard douloureux sur cet amas de pierres qui, jusqu'à présent, avait emprisonné son existence. « New-York est bien triste comparativement à la campagne, n'est-ce pas ? » lui demanda Mabel qui devinait sa pensée.

Rosy secoua la tête en souriant. « J'ai un beau projet, poursuivit la jeune miss ; il faut que vous alliez avec votre mère vous établir chez votre oncle à cette vieille ferme, et que vous y restiez jusqu'à ce que votre santé soit meilleure ; là, vous aurez des champs, des prairies, des fleurs sauvages et des bois ; vous verrez coucher le soleil tous les soirs. Ce n'est pas un long voyage, à peine un jour de marche, ajouta-t-elle d'une voix plus puissante en voyant la joie que cette proposition allumait dans les yeux de la pauvre

enfant. Je veillerai à ce que cela ne vous occasionne aucune dépense, continua Mabel, et Jack gardera la maison ; j'en parlerai ce soir même à votre mère. »

Le rayon qui brillait dans le regard de Rosy s'effaça tout à coup ; il fit place à une expression d'anxiété douloureuse, et des larmes jaillirent des yeux de la pauvre enfant : « Chère miss, dit-elle en posant sa main sur le bras de Mabel, vous êtes bien bonne ; mais, je vous en prie, n'en parlez pas à ma mère ; je ne peux pas aller à la ferme, c'est impossible. N'en parlons plus, miss Mabel.

– Pourquoi cela, Rosy ? vous êtes assez forte pour supporter le voyage ; qui peut vous empêcher d'aller à la campagne, si votre mère y consent ?

– Rien, je le sais... mais non, je ne peux pas ; il faut que je reste à New-York. »

Mabel, surprise, ne comprenait pas l'insistance que mettait la pauvre petite à refuser un plaisir qu'elle paraissait tant apprécier.

« Chère miss, reprit Rosy après un instant d'hésitation, vous n'auriez jamais pensé qu'il y eût ici quelqu'un à qui je suis nécessaire, moi, pauvre enfant malade, qui ai toute ma vie été à charge aux autres ; mais, voyez-vous, je ne pourrais jamais partir et laisser Jack à la maison. vous l'avez trouvé brusque et grossier peut-être, miss Mabel ; mais il est si bon pour moi ! Lydia prétend qu'il a appris de vilaines paroles ; je n'en sais rien, il ne me les a jamais dites. On assure qu'il recherche la mauvaise compagnie ; tout ce que je sais, moi, c'est qu'il aime sa petite Rose. Il lui est arrivé souvent de ne pas se coucher la nuit pour me baigner le front quand la tête me faisait mal, et de me porter dans ses bras toute la journée quand j'étais plus malade ; je lui manquerais, si je n'étais pas dans ma petite chambre ; les mauvais sujets qui le connaissent viendraient siffler près de la fenêtre, et la petite oie qui lui dit : « Jack reste avec Rosy, » ne serait plus à pour le retenir. »

Pauvre enfant naïve ! elle ne sait pas que ces paroles si simples dont elle motive son refus traversent comme une lèche le cœur de sa protectrice ; elle ne comprend pas la rougeur subite qui couvre les joues de Mabel, et pourquoi sa main qui serrait affectueusement la sienne, l'abandonne avec vivacité. Elle craint d'avoir blessé la jeune miss, et poursuit d'un ton plus

animé : « Je vous assure que je suis bien reconnaissante. Vous êtes si bonne ! je ne mérite pas tant de bonté ; vous n'êtes pas fâchée contre moi, n'est-ce pas ? Oh ! miss Mabel, avez-vous un frère, et l'aimez-vous autant que j'aime le mien ? »

Cette question et le regard qui l'accompagne semblent avoir la puissance de pénétrer jusqu'au fond de l'âme de Mabel ; craignant de laisser voir le secret douloureux qu'elle renferme en elle-même, cette dernière ne répond qu'en attirant sa compagne dans ses bras et en cachant son visage dans les plis du châle qui entoure la pauvre enfant. Rosy croit qu'elle a été comprise et reste satis faite.

Ils ont maintenant dit adieu aux flots transparents de golfe, aux îles verdoyantes, à l'horizon enflammé, et tra versent rapidement les rues encombrées de voitures en retentissantes de bruits assourdissants. Plus d'un regard affectueux les suit avec intérêt lorsqu'ils descendent la rue étroite ou mistress Hope guette à son humble porte le retour de son enfant. Tous les voisins se sont aperçus de l'absence de Rosy, ont demandé ce qu'elle était devenue et ont pris part à sa joie. Sa mère, en la revoyant, la salut d'un sourire ; la vieille femme du coin traverse la rue et clopinant, et, doutant de ses propres yeux, met ses lunettes pour s'assurer qu'elle ne se trompe pas ; le petit sourd muet, appuyé contre le mur de la boutique, reste immobile, tant sa surprise est grande ; et, comme les chevaux de la calèche, impatients de retrouver leur écurie, ont besoin d'être retenus par Donald, le jeune charretier accourt de sombre passage, approche de la voiture, prend sa petite amie dans ses bras, et va la déposer tout doucement dans son fauteuil. Rosy lève les yeux, sourit à Mabel et aux deux enfants, dont les sourires lui répondent, et la calèche s'éloigne avec rapidité.

Plus d'un superbe attelage rentre à New-York ce jour-là couvert de poussière et fatigué de la chaleur ; mais combien s'en trouve-t-il dont les maîtres fashionables aient employé leur journée à une pareille œuvre d'amour ? Il est certain que, longtemps après, la mémoire de Mabel ne lui rappelait aucune fête, aucun triomphe, dont la pensée lui fût aussi présente et aussi douce que celle de la promenade qu'elle avait faite avec Rosy et qui, pour la pauvre infirme était le seul point lumineux dont la terre lui eût légué le souvenir.

CHAPITRE XXI.

« Je crois maintenant vous avoir dit tout ce qui valait la peine d'être raconté ; c'était admirable ; je ne voudrais pas pour tout au monde avoir manqué cette fête, » s'écriait sans vergogne mistress Leroy, qui, suivant son habitude, manquant de tact et de générosité, venait de faire à Mabel le récit détaillé de tout le plaisir qu'elle avait pris à cette noce. Comme cela consistait principalement dans les soins qu'on avait pour elle, les compliments qu'on lui avait adressés, l'admiration et l'envie qu'avaient excitées la forme et la dentelle de son nouveau mantelet ; dans le contraste que le ridicule arrangement du voile de la mariée présentait avec la façon pleine de goût dont le sien avait été posé en pareille circonstance, l'intérêt de Mabel avait été, comme on peut le croire, assez vite épuisé. Louise avait bien déclaré que les nombreux amis de sa sœur l'avaient chargée pour celle-ci d'une foule de choses et de l'expression de tous leurs regrets ; mais elle avait ajouté qu'elle ne s'en rappelait pas un mot et qu'il lui serait impossible de dire exactement quels étaient ceux qui avaient demandé de ses nouvelles.

« D'ailleurs, ce n'est pas pour parler de tout cela que je suis venue, continua-t-elle d'un air languissant ; je suis tellement fatiguée et j'ai tant de choses à penser ! Je m'ennuie, à périr ; figurez-vous que cette peste de Lydia m'annonce aujourd'hui même qu'elle n'a jamais eu l'intention de rester à mon service, et qu'elle supposait que je prendrais une autre femme de chambre avant de partir pour ce voyage.

– Ne vous a-t-elle pas avertie ? dit Mabel surprise.

– Oh ! si ; elle m’a dit plusieurs fois qu’elle ne pouvait pas m’accompagner, que c’était trop loin ; que j’eusse à la remplacer ; mais je ne la croyais pas : les domestiques vous menacent toujours de vous quitter pour vous faire senti] leur importance. Elle dit que sa sœur est plus malade, que sa mère a besoin d’elle, que sais-je ? une foule de contes.

– C’est malheureusement vrai, répondit Mabel d’un air triste ; Rosy ne peut pas aller bien loin, et je comprends que Lydia ne consente pas à s’éloigner.

– Rosy ! s’écria Louise d’un ton railleur ; en vérité, vous parlez de cette petite comme si c’était une de vos connaissances. J’ai entendu dire que vous l’aviez emmenée hier avec vous à la promenade ; mes enfants ne parlent qUE de cela ; ils en radotent ; je ne peux pas comprendre qUE vous ayez pu faire une chose aussi ridicule. »

Mabel ne répondit pas ; elle savait depuis longtemps qu’il était inutile de discuter avec sa sœur.

« Cette petite, ajouta Louise d’un air blessé, comme si la pauvre Rosy s’était rendue coupable à son égard d’un tort sérieux, a toujours été mourante depuis que Lydia est avec moi, et, si vraiment elle doit mourir, sa sœur ne peut pas l’en empêcher. Quelle différence cela peut-il faire que Lydia soit ici ou ailleurs ?

– Une énorme différence, » répliqua Mabel, profondément choquée de l’insensibilité de Louise.

Celle-ci, révoltée du peu de sympathie que sa sœur éprouvait pour ses ennuis, redoubla de véhémence : elle ne croyait pas à la maladie de cette petite fille ; tout cela n’était qu’imposture.

Lydia était une ingrate, et Mabel une pauvre sotte qui se laissait duper par cette misérable famille. Elle ne pouvait pas comprendre comment elle restait aussi indifférente au bien-être de ses neveux, pour qui elle affichait tant d’affection. Chers petits anges ! que deviendraient-ils en voyage, n’ayant plus leurs habitudes et confiés aux soins d’une étrangère ?

Cet appel au cœur de la jeune fille était irrésistible, et cédant sans hésitation à l’idée qui lui venait tout à coup : « Emmenez Cécilia, dit-elle ; je peux très-bien m’en passer ; Je n’ai pas besoin de femme de chambre : c’est une bonne ville. et les enfants la connaissent. »

Mistress Leroy parcourut la pièce de long en large pour cacher la satisfaction que lui causait cette offre obligeante ; c'était là que tendait toute sa diplomatie : car non-seulement Cécilia pouvait remplacer Lydia auprès de ses enfants, mais encore elle avait comme femme de chambre et comme coiffeuse une adresse qui faisait depuis longtemps convoiter ses services à mistress Leroy.

Toutefois, ne voulant pas reconnaître l'obligation qu'elle avait à sa sœur, elle continua de témoigner un violent ennui du départ de Lydia ; elle se plaignit de tout ce qui manquait à Cécilia pour remplacer convenablement cette fille auprès des enfants qui étaient habitués à d'autres soins, et termina en disant d'un air de condescendance que cependant, si cette dernière persistait à la quitter et qu'elle ne trouvât personne qui lui convînt davantage, elle essaierait de se contenter de Cécilia ; que dans tous les cas elle serait bien aise qu'elle vînt passer quelques instants à l'hôtel pour l'aider à faire certaines caisses.

En conséquence, mistress Leroy n'était pas rentrée chez elle depuis une heure, qu'un messenger venait de sa part requérir Cécilia de venir la rejoindre immédiatement, et Mabel, privée sans plus de cérémonie de sa fidèle servante, fut obligée de faire ses paquets elle-même et de songer à des préparatifs auxquels elle ne s'attendait pas.

Elle était seule dans sa chambre, la nuit approchait ; un trouble singulier s'était emparé de son esprit : elle se félicitait de n'avoir point Cécilia, dont la présence lui aurait imposé une certaine contrainte, et s'occupait tantôt avec une ardeur fébrile, tantôt avec insouciance, des préparatifs de son départ, qui devait avoir lieu le lendemain. Divers articles de sa garde-robe étaient épars sur son lit ; elle pliait avec soin une toilette élégante qu'elle avait l'intention d'emporter, puis la posait sur une chaise et oubliait de la mettre dans sa caisse ; elle ouvrait précipitamment ses tiroirs et ses coffrets, puis, allant s'accouder sur la fenêtre, elle regardait le clair de lune. Le tentateur, bien qu'il fût absent de New-York, n'en était pas moins présent à sa pensée ; toutefois, en se rappelant avec amour les dernières paroles qu'il lui avait dites, l'image de son bon ange se glissait entre elle et ce souvenir séduisant. Elle voyait Rosy, dont le regard doux et pénétrant semblait lui adresser des reproches, et dont la voix enfantine murmurait continuellement

ces mots à son oreille « Miss Mabel, avez-vous un frère, et l'aimez-vous comme J'aime le mien ? »

Son cœur lui répondait que ce n'était pas ainsi qu'elle aimait Henry ; et elle était humiliée du contraste que présentait sa conduite avec la générosité de la sœur de Jack Elle pressait son front brûlant contre les vitres, et cherchait, en songeant aux plaisirs du lendemain, à étouffer les pensées qui détruisaient son repos. Mais la conscience une fois éveillée ne se rendort pas facilement, et Mabel au milieu du combat qui se livrait dans son cœur, oublia les préparatifs qu'elle avait commencés.

Tout à coup des pas rapides retentirent dans la rue, il s'approchèrent ; Mabel retint son haleine pour mieux entendre, car elle avait reconnu la voix d'Henry qui s'arrêtait à la porte et qui semblait dire adieu à l'un de ses compagnons.

a Toute la famille partie, et la maison fermée ! s'écria une voix inconnue en réponse à quelques paroles d'Henry qui avaient échappé à Mabel. Et vous, mon cher, qu'allez vous devenir ? quels sont vos projets ? voulez-vous de moi pour guide ? continua la voix d'un ton insinuant ; je vous accompagnerai n'importe où vous irez.

– C'est un engagement que vous pouvez prendre sans qu'il vous détourne de votre chemin, répliqua Henry d'un ton amer. Je vais au diable, et vous me tenez compagnie vous le savez bien. »

Le malheureux jeune homme couronna cet aveu désespéré d'un éclat de rire sinistre auquel son camarade fut écho en s'éloignant, tandis que le frère de Mabel ouvra brusquement la porte pour rentrer chez son père.

Quelle que fût l'amertume qu'Henry avait mise dans ses paroles, son rire, d'une effrayante ironie, en contenait plus encore ; ce rire satanique vibrait dans toutes les fibres de Mabel, et retentissait dans son âme comme le glas de l'espérance. Une tristesse indescriptible se mêlait à ces vibrations retentissantes, qui révélaient tant de lutttes infructueuses, de regrets inutiles, de désespoir final ; c'était le cri d'un esprit déchu, se raillant lui-même de sa dégradation.

« Mon pauvre frère, mon pauvre Henry ! s'écria Mabel au fond du cœur ; n'y a-t-il pas un bon ange qui puisse encore te sauver ? »

Il monta l'escalier d'un pas pesant, traversa le corridor et s'arrêta un instant à la porte de sa sœur. Mabel crut qu'il avait l'intention d'entrer pour lui faire ses adieux, car il savait qu'elle partait le lendemain matin de bonne heure ; mais il passa, monta l'étage qui conduisait chez lui, et entra dans sa chambre dont il ferma la porte.

« Je ne veux pas le laisser ainsi, » pensa Mabel ; et, cédant une vive impulsion, elle résolut d'aller le trouver, de lui dire quelques paroles affectueuses, et de l'assurer de sa tendresse.

Elle n'osa pas frapper, dans la crainte d'être congédiée par un bonsoir indifférent et bref ; et, ouvrant doucement la porte, elle entra sans avoir prévenu son frère. Celui-ci parcourait sa chambre avec agitation ; supposant qu'on venait épier sa conduite, il tourna vers Mabel un visage irrité, qui semblait lui demander compte de cette visite imortune.

« Henry, lui dit-elle d'une voix tremblante, il m'aurait été impossible de partir sans t'avoir fait mes adieux. »

Elle passa son bras sous celui de son frère, et fit avec lui plusieurs fois le tour de la chambre.

« Est-ce que vous partez demain de bonne heure ? lui demanda Henry, qui s'obstinait à détourner son regard de celui de Mabel.

– Oui ; et je craignais que tu ne fusses pas levé assez et pour assister à mon départ. Tu m'écriras, Henry, N'est-ce pas ?

– Je ne saurais où t'adresser ma lettre, répondit-il sèchement.

– Je t'écirai la première, et je te le dirai. »

Henry garda le silence.

« Tu es la seule personne à qui je puisse écrire, poursuivit Mabel. Mon père va également quitter New-York, je comptais sur toi, Henry, pour me donner de ses nouvelles et des tiennes.

– Bah ! fit-il, en se dégageant du bras de sa sœur par un mouvement nerveux ; je n'aurai rien d'intéressant à dire ; tu auras assez de distraction là-bas, sans que je m'en mêle.

– Où iras-tu, pendant ce temps-là ? demanda-t-elle timidement.

– Moi ! je n'en sais rien ; je n'y ai même pas songé. »

Il lui répondait avec tant de sécheresse, qu'elle n'osa pas continuer ses questions. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda vaguement au dehors ;

puis elle revint auprès du bureau, examina les babioles qui s'y trouvaient, dans l'espérance que son frère entamerait une conversation quelconque ; mais il gardait toujours le silence. Elle aurait bien voulu se rapprocher d'Henry, lui jeter les bras autour du cou, lui redemander sa confiance et renouer leur ancienne affection au moment de se quitter ; mais il ne lui donnait aucun encouragement.

« Je crois qu'il est tard, dit-elle enfin, croyant voir qu'il s'étonnait de ce qu'elle ne partait pas. Adieu, Henry, ajouta-t-elle en posant la main sur l'épaule de son frère.

Il tressaillit, comme si cet attouchement lui eût été pénible. Elle leva sur lui des yeux suppliants ; les traits d'Henry s'émurent, il détourna son regard, et, s'inclinant avec embarras, il lui rendit son baiser et répondit à son adieu.

Mabel rentra précipitamment dans sa chambre ; elle se jeta sur une chaise en face de sa caisse toujours vide et fondit en larmes. Elle était allée trouver son frère dans l'espoir de soulager son cœur et d'apaiser sa conscience ; elle revenait plus triste et plus troublée de cette pénible entrevue. Elle avait pu lire sur le visage d'Henry la torture qu'il subissait intérieurement et qui flétrissait son existence ; et, sans avoir brisé la glace qui les séparait tous deux, elle s'éloignait de sa misère, n'emportant de lui qu'un adieu machinalement prononcé.

| Devait-elle le quitter ainsi, le délaisser au moment où s'abandonnait lui-même ?

f Les sanglots convulsifs qui échappaient à Mabel prouvaient combien la lutte des sentiments qui se disputaient son cœur était vive et passionnée ; elle pleura comme un enfant pendant quelques minutes, sans essayer de se contraindre ; puis, l'orage de la douleur apaisé, toujours en proie, néanmoins, au combat violent qui se livrait dans son âme, elle enleva l'un des casiers de la caisse qui était devant elle. Un petit paquet à son adresse frappa ses yeux ; il portait l'écriture de mistress Herbert, qui, au départ de Mabel, l'avait placé dans un coin de la caisse où Cécilia l'avait laissé par inadvertance. Croyant y trouver un conseil de cette amie, qui était toujours venue à son aide lorsqu'elle avait eu besoin d'être guidée, elle s'empressa de déchirer l'enveloppe qui portait son nom, et y trouva une petite bible de

poche ; touchée de cette preuve d'affection, elle ouvrit le livre à l'endroit que désignait un morceau de papier, et tomba sur ces lignes de la première épître de saint Jean, qui avaient été marquées avec soin comme pour attirer ses regards : « Chers petits enfants ; n'aimez pas seulement en paroles et en esprit, mais en action et en réalité. »

Frappée de cet ordre solennel qui lui semblait appuyé d'une autorité divine, Mabel inclina la tête et, tenant le volume sacré entre ses deux mains jointes, elle tomba sur ses genoux, auprès de cette caisse qu'elle ne songeait plus & remplir.

Elle se revoyait à l'époque de son enfance où, pour la première fois, mistress Herbert s'était efforcée de graver cette leçon d'amour dans son cœur. Avec quelle vivacité sa mémoire lui rappelait la dernière soirée qu'elle avait passée chez son institutrice, alors que la pieuse femme lui recommandait de se défier de cet ennemi insidieux dont elle niait si fièrement l'existence dans son âme, de cet amour de soi-même qui mine les plus saintes affections et qui enchaîne le cœur où il s'est développé !

Il lui était maintenant impossible de se tromper ; malgré la vie facile qui lui avait été faite, malgré l'occasion qu'elle avait eue de bien agir, malgré sa confiance en elle-même et l'amour dont elle se vantait pour son frère, il lui fallait bien reconnaître que la générosité d'une pauvre enfant malade, élevée dans la misère et l'ignorance, l'emportait de beaucoup sur la sienne, et qu'elle n'avait jamais aimé comme savait aimer Rosy.

Humiliée et repentante, avide de s'instruire et désirant avec ardeur suivre le chemin du devoir, elle ouvrit de nouveau le livre inspiré et tomba cette fois sur ces paroles ; « Car, si notre cœur nous condamne, Dieu est au-dessus de notre cœur, et rien ne lui est caché. »

Comme si, pour la première fois, elle avait senti la présence invisible de celui à qui tous les cœurs sont ouverts, tous les désirs connus, Mabel cessa de lutter avec elle-même, et, cherchant en haut l'appui dont elle avait tant besoin, elle versa toute son âme dans une prière ardente. L'attitude et le langage de la dévotion, sans lui être familiers, ne lui étaient pas inconnus ; elle avait reçu, nous l'avons dit, les bienfaits d'une éducation religieuse ; mais jamais jusqu'alors elle ne s'était prosternée devant le trône de Dieu avec cette soumission d'enfant, cette offrande sincère d'un cœur humble et

contrit ; jamais elle ne s'était approchée avec cet esprit de sacrifice, et n'avait crié du fond de l'âme : « Seigneur, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! »

Avec la prière lui était venue la force. Mabel, décidée à combattre l'ennemi face à face, se releva, soutenue par l'espoir de triompher du mal et de détruire le péché, non-seulement dans son âme, mais dans celle de l'être qui lui était confié : car, à cette heure d'élévation vers Dieu, elle se dévouait à une cause sacrée, et s'imposait à elle-même un devoir impérieux et solennel ; désormais sa tendresse pour son frère ne serait plus une vaine parole ; elle se révélerait par l'action d'une sollicitude incessante. Forte de son amour et de la résolution qu'elle avait prise, Mabel se placerait à côté d'Henry, et deviendrait, avec l'aide de Dieu, le bon ange qui pouvait encore le sauver.

Ce n'était pas aveuglément qu'elle se vouait ainsi à la mission qu'elle allait entreprendre : elle avait compris et sondé la profondeur du sacrifice qu'elle venait d'accepter ; elle savait que, pour accomplir cette tâche, il lui fallait se consacrer tout entière à son devoir et détrôner l'idole qui s'était emparée de son cœur ; faire céder l'amour de soi-même à un sentiment plus pur et plus désintéressé ; oublier la terre et ne plus songer qu'au ciel.

Égarée par un esprit persuasif, enchaînée par l'éloquence d'une voix flatteuse, elle s'était plongée au milieu des plaisirs, et, arrivée au sommet que son ambition voulait atteindre, elle s'était bercée d'un rêve qui lui promettait le bonheur ; mais les paroles d'une enfant avaient suffi pour éveiller sa conscience ; et la main débile de la frêle créature dont le langage si simple s'était fait entendre, l'avait, en la ramenant auprès de sa fidèle institutrice, conduite dans le sentier où elle devait trouver la vie et l'espérance de l'immortalité.

A cette heure d'exaltation, au moment où l'esprit venait de remporter la victoire, la tâche qu'elle venait de s'imposer ne lui semblait pas difficile. L'amour, qui adoucit toutes les peines de cette vie et qui rend plus léger le fardeau du travailleur, venait déjà diminuer l'amertume du sacrifice, en ravivant chez Mabel la vive tendresse qu'elle savait eue pour son frère et qui avait seulement fait pâlir une affection rivale ; et si elle se dévouait à la cause d'Henry, c'était moins parce que le devoir le lui ordonnait, que parce

qu'au souvenir de leur enfance, son cœur lui interdisait d'abandonner son frère.

Elle parcourait maintenant sa chambre d'un air calme, et prenait avec fermeté toutes les dispositions nécessaires pour mettre en pratique la résolution qu'elle voulait suivre. Elle commença par écrire à la hâte quelques lignes à sa sœur, pour lui annoncer le changement qui était survenu dans ses projets ; elle lui disait tout simplement qu'elle renonçait à ce voyage parce qu'elle venait d'acquérir la certitude que sa présence était nécessaire à la maison. Elle priait Louise de lui écrire souvent ; elle envoyait mille baisers à ses neveux, exprimait l'espoir que sa femme de chambre remplacerait convenablement Lydia et que sa sœur, au milieu de la société des personnes qui l'accompagnaient, n'aurait pas l'occasion de regretter son absence : chose que, par parenthèse, elle pouvait espérer sans crainte, mistress Leroy s'inquiétant fort peu de sa famille, quand elle était dans le monde.

Il était près de minuit lorsque Cécilia revint de l'hôtel, accablée de fatigue et ayant encore à terminer ses propres paquets pour le voyage du lendemain. Elle resta confondue en voyant la caisse de Mabel toujours vide, et les effets de sa maîtresse remis à la place qu'ils occupaient ordinairement.

« Je ne vais pas là-bas, lui dit Mabel avec calme, pour répondre au regard étonné que lui adressait l'excellente fille. Prenez ce billet, vous le donnerez à ma sœur demain matin au moment de partir ; Robert transportera vos bagages ; ayez bien soin des enfants, ne l'oubliez pas. »

Et congédiant Cécilia, elle lui recommanda de se coucher le plus tôt possible, car il lui faudrait le lendemain se lever de fort bonne heure.

Ce ne fut qu'après avoir ainsi confirmé la résolution qu'elle venait de prendre, que Mabel ressentit l'épuisement qui est la conséquence d'une profonde secousse morale et de l'agitation qui en résulte ; mais ce fut avec un sentiment de bien-être que lui donnait la délivrance des doutes qui l'assiégeaient naguère, et avec une humble confiance dans le Seigneur, qu'elle chercha le repos et qu'elle s'endormit d'un sommeil tranquille et sans rêve, qui depuis longtemps avait déserté sa couche.

CHAPITRE XXII.

Si l'exaltation qui existe au moment où l'on prend une décision pénible pouvait durer jusqu'au parfait accomplissement de la tâche qu'on s'est imposée, le combat serait facile et la victoire se remporterait sans effort ; mais qui n'a éprouvé la réaction qui succède à un premier mouvement, la faiblesse et la défiance de soi-même qui résultent d'un déploiement inaccoutumé d'énergie physique et morale ? C'est alors que nous sentons combien nous devons peu compter sur nos propres forces, à moins que nous ne soyons soutenus et guidés par un pouvoir supérieur

Le lendemain de la conquête qu'elle croyait avoir remportée sur elle-même, Mabel s'éveilla brisée de fatigue et accablée sous le poids d'un profond découragement. Il lui fallut faire un effort pour se lever, pour s'habiller et surtout pour envisager l'avenir avec sécurité. Elle comprenait maintenant qu'il ne suffit pas d'un élan spasmodique pour atteindre au renoncement de soi-même ; qu'on n'y arrive qu'après une lutte persistante, et en se reposant sur celui qui nous a fait cette promesse : « Je ne vous quitterai pas et ne vous abandonnerai jamais. »

Sa petite bible, heureusement, se trouvait auprès d'elle, lui offrant ses paroles fortifiantes ; et, après avoir demandé conseil aux pages du livre saint et élevé sa prière vers le Seigneur, Mabel attendit avec plus de courage les événements que lui réservait la journée.

Au moment d'entrer dans la salle à manger, elle rencontra Robert, qui lui donna des nouvelles du départ des voyageurs. Suivant lui, tout le monde

était enchanté, à l'exception d'Alick et de Murray, qui avaient beaucoup pleuré en apprenant que leur tante ne viendrait pas.

Mabel sentit sa poitrine se gonfler en pensant au chagrin de ces pauvres petits, et surtout à la déception qu'allait éprouver celui qui ce soir la chercherait au milieu des arrivants, et qui, étonné de son absence, et peut-être en calomniant la cause, chercherait vainement auprès de Louise une explication satisfaisante de cette énigme. Son courage se releva cependant en face de la satisfaction qui après un instant de surprise, rayonna sur le visage de son père, lorsqu'elle approcha de la table où celui-ci était déjà en train de déjeuner. Il avait vu Robert revenir avec la voiture, et supposait que Mabel était sur la route d'Albany ; mais ce fut avec un plaisir évident qu'il apprit de la bouche même de sa fille que, depuis le moment où ils s'étaient quittés la veille, elle avait renoncé à ce voyage.

Attribuant ce changement de résolution à quelque différend qu'elle avait pu avoir avec Louise, ou à toute autre cause aussi légère, il ne lui demanda pas quel motif l'avait empêchée d'accompagner sa sœur, et se contenta de lui exprimer la joie qu'il en ressentait.

« Je suis très-satisfait de cette détermination, lui dit-il ; très-satisfait, mon enfant. Je te voyais avec peine voyager en si nombreuse compagnie ; j'espère que maintenant rien ne s'oppose plus à ce que tu ailles chez ta tante Marguerite. »

La satisfaction de M. Vaughan était si grande en effet, qu'au moment où il se leva de table pour sortir de la salle à manger, il posa la main sur la tête de sa fille d'une façon tout affectueuse ; ce qui, relativement à son caractère fort peu démonstratif, pouvait passer pour une tendre caresse, et qui était tout au moins un témoignage de vive approbation. Ce geste si naturel et si simple attira des larmes dans les yeux de Mabel et fit sur son cœur une impression profonde : il lui semblait avoir reçu la bénédiction de son père en récompense du sacrifice quelle avait fait.

La nature des sentiments d'Henry fut moins facile à déterminer lorsque, l'instant d'après, celui-ci entra dans la salle que venait de quitter M. Vaughan.

« Je ne suis pas partie, comme tu vois, lui dit Mabel d'un ton qui s'efforçait de paraître enjoué.

– Je m’en aperçois, dit-il en venant se mettre à table d’un air indifférent.

– Tu sais que nous autres femmes, nous avons le privilège de changer d’avis quand bon nous semble, poursuivit-elle sur le même ton.

– Et tu en profites, à ce qu’il paraît. Une girouette n’est pas plus mobile ; je t’ai vue, il y a quelques heures à peine, battre des ailes en pensant à ce départ.

– Et mes ailes ont refusé de prendre leur essor quand le moment est venu de partir.

– Serais-tu souffrante ? demanda-t-il vivement en jetant sur elle un regard inquiet.

– Je me porte à merveille ; mais j’ai décidé que je resterais ici pour faire votre café et votre thé à mon père et à toi. Je ne sais pas si je l’ai assez sucré, » poursuivit-elle en lui passant une tasse de moka fumant qu’elle avait préparée.

Il reçut la tasse d’une main mal assurée, remua convulsivement le brun liquide, y ajouta plusieurs morceaux de sucre qu’il remit immédiatement dans sa soucoupe, se servit une tranche de bœuf, en mangea quelques morceaux avec voracité, posa sa fourchette sur la table, recula sa chaise, et ramassa un journal qui se trouvait par terre à côté de lui.

Mabel n’était pas sûre qu’il eût deviné que c’était à cause de lui qu’elle avait renoncé à ce voyage ; mais elle souffrait de la contrariété évidente que lui causaient ses attentions et sa présence. Le désir qu’il témoignait d’échapper à ses regards était si nettement exprimé, qu’elle se leva de table à son tour, s’approcha de la fenêtre, donna à manger au petit serin dont la cage était suspendue à la muraille, et s’abstint de questionner son frère, lorsque celui-ci, quelques moments après, s’étant levé tout à coup, sortit brusquement de la salle à manger. Elle savait que, pour recouvrer la confiance d’Henry, le temps et la patience lui étaient nécessaires, et qu’il ne supporterait pas les observations qui pourraient lui être adressées, ni l’examen qu’on pourrait faire de sa conduite.

Il en résulta que cette journée ne fit pas exception à la règle ; Henry sortit comme à l’ordinaire, immédiatement après avoir pris son café, sans dire à Mabel où il avait l’intention d’aller et sans lui indiquer l’heure probable de son retour.

Il était pénible de le voir s'éloigner avec indifférence sans égard pour la sollicitude qu'elle lui avait témoignée et de rester seule à réfléchir sur l'apparente inutilité de sacrifice qu'elle avait fait. Si la pénible tâche qu'elle venait de commencer avait comporté quelque labeur active l'emploi continu des mains et de l'esprit, elle eût été bien moins lourde pour Mabel, dont l'énergie avait besoin d'être occupée ; mais l'attente passive, la résignation, le courage sans espoir, exigent plus de force réelle, et ce n'est que pas un travail constant de la volonté qu'on arrive à cette complète abnégation. Il ne faut donc pas s'étonner si Mabel en allant d'une chambre à l'autre, sentait le découragement s'emparer de son âme, si sa pensée allait rejoindre les voyageurs qui à chaque instant s'éloignaient d'elle, et si au souvenir de l'espoir qu'elle avait un instant caressé elle ne pouvait étouffer ses regrets et réprimer ses larmes. Néanmoins la faiblesse et l'abattement n'étaient pas dans sa nature ; une fois la route qu'elle devait suivre nettement tracée et franchement adoptée, il y avait dans son caractère une stabilité et un respect d'elle-même qui promettaient que, si pénible que fût cette route, elle la suivrait fidèlement jusqu'au bout. « Ma résolution est inébranlable, se dit-elle en se levant avec vivacité et en chassant les pensées morbides qui assiégeaient son esprit. Si Dudley m'aime véritablement, il aura confiance en moi sinon. Mais il est impossible qu'il puisse douter de mes sentiments ; il sait quel bonheur je me promettais dans ce voyage ; il pensera qu'il a fallu pour me retenir de quelque motif bien puissant ; il reviendra et verra par lui-même ce qui a dicté ma conduite ; en attendant, je ne dois pas user mon énergie à d'inutiles regrets. » Et se souvenant du remède que mistress Herbert lui avait toujours recommandé en pareil cas, elle voulut s'occuper et se mit à répondre aux lettres nombreuses que ses compagnes lui avaient écrites depuis quelque temps. Elle fit tous ses efforts pour dissimuler sa tristesse et pour que ses jeunes amies ne pussent pas soupçonner la situation d'esprit où elle se trouvait alors ; mais en parcourant ces pages, mistress Herbert, observant que les descriptions animées des plaisirs de la ville, qui remplissaient les précédentes lettres de Mabel, étaient dans celles-ci complètement remplacées par de touchantes réminiscences de la vie de pensionnaire, en conclut intérieurement que le dégoût du monde commençait à se faire sentir à son élève et que la brillante jeune fille

soupirait après les joies plus simples qu'elle avait connues dans son enfance.

Mabel essaya à plusieurs reprises de remercier son institutrice bien-aimée du précieux cadeau qu'elle avait découvert la veille seulement, de lui en exprimer sa gratitude et de réjouir son cœur en lui montrant que les leçons qu'elle avait reçues dans son enfance serviraient de guide à sa jeunesse ; mais elle recula chaque fois devant la difficulté qu'elle éprouvait à le faire. Elle n'osait pas se vanter de résolutions que la pratique n'avait point confirmées ; elle craignait de trahir le secret de son inquiétude et ne voulait pas compromettre Henry auprès de mistress Herbert en répondant avec franchise aux questions que celle-ci lui adressait au sujet de son frère. ; et elle finit par poser la plume sans avoir réussi à triompher de son embarras. A deux heures, M. Vaughan rentra pour dîner, comme il en avait pris l'habitude depuis qu'il faisait chaud. Henry ne parut pas ; et Mabel, qui était en face de son père, fut frappée de l'air inquiet et malheureux de M. Vaughan. Il fut encore plus taciturne qu'à l'ordinaire, et ne s'éveilla de l'espèce de torpeur où il était tombé que pour dire à sa fille : « Il est bien triste pour toi d'être seule, ma chère enfant ; j'espère qu'avant peu de jours nous partirons f d'ici. »

Mabel lui répondit qu'elle était prête à faire ce qu'il jugerait convenable ; et, sans dire un mot de plus à cet égard il termina vivement son repas et se leva bientôt pour retourner à ses affaires.

Le temps était engageant ; il n'était pas probable que Henry dût rentrer avant le soir ; Mabel proposa à son père de l'accompagner pendant une partie du chemin. Il y consentit d'un air distrait et parcourut la salle avec impatience, jusqu'au moment où sa fille revint tout équipée pour la promenade. Il paraissait tellement absorbé par ses pensées que Mabel n'osa pas lui adresser la parole. Elle le quitta au coin de la rue qui conduisait chez mistress Hope, et, remarquant avec peine combien il avait vieilli depuis quelque temps, elle se félicita d'avoir agi conformément au désir qu'il lui avait exprimé.

Rosy fut enchantée de la voir, et Lydia, qui était à la boutique, en train de servir un chaland, fut tellement troublée par le plaisir que lui causait cette visite, qu'elle en oublia les notions de calcul nécessaires pour établir le

modeste total de la vente qu'elle avait faite. Bersonne de la famille n'avait vu Mabel depuis la sortie à jamais mémorable de Rosy ; et de toutes les bontés qu'elle avait eues pour la pauvre enfant, aucune ne lui avait encore attiré l'expression d'une aussi vive reconnaissance.

« Elle va beaucoup mieux depuis ce moment-là, dit la pauvre mère en essuyant une larme ; et tant de bonheur que ça lui a donné !

– C'est admirable, miss Mabel, s'écria Lydia avec chaleur ; comment cette idée-là vous est-elle venue ? Elle en est à moitié guérie ! Et ces chers enfants ! ils étaient aussi joyeux de cette promenade que s'ils n'avaient jamais été en voiture Comme ils étaient contents du plaisir de Rosy ! Mais regardez-la, miss Mabel ; voyez-moi sa chère petite mine.

Il y avait en effet sur le visage de la pauvre enfant une expression que Mabel n'y avait pas encore observée, quelque chose qui témoignait d'un ravissement intérieur, comme un avant-goût d'une destinée glorieuse et prochaine.

« Ce n'est pas que je sois mieux, dit Rosy à Mabel, aussitôt que Lydia fut retournée au comptoir et que la veuve se fut éloignée ; mais cette promenade m'a donné de si belles pensées qui viennent pendant le jour et de si beaux rêves pendant la nuit ! Je sais bien que je ne resterai pas longtemps ici-bas ; mais je n'ai pas peur de m'en aller : si la terre est si belle, comment le ciel doit-il être ?

– La terre n'est après tout qu'une triste résidence, » répondit Mabel avec un soupir.

L'oreille de la pauvre enfant, accoutumée aux vibrations de cette corde plaintive qui révèle les souffrances du cœur, reconnut aussitôt la disposition d'esprit de Mabel, et tournant vers la jeune miss des yeux remplis d'une touchante – inquiétude : « Seriez-vous aussi fatiguée de la terre ? lui demanda-t-elle. La route que vous suivez est-elle pénible et sombre ? je la croyais si brillante et si douce !

– Oh ! répondit Mabel en regardant la gravure qui avait inspiré les paroles de Rosy ; je ne vois pas le sentier qui s'ouvre devant moi, tant les nuages qui sont au-dessus de ma tête y répandent de ténèbres. »

Cet aveu, qu'elle ne pouvait faire qu'à cette créature innocente et simple de cœur, établit tout à coup le seul lien qui manquât entre son âme et celle

de la pauvre enfant. « Dieu vous montrera le chemin, s'écria Rosy avec ferveur en prenant la main de son amie qu'elle pressa sur ses lèvres ; il éclairera votre sentier comme il a éclairé le mien. »

Mabel, profondément émue de cette assurance prophétique dont elle avait tant besoin, ne put répondre que par les larmes qui s'échappèrent de ses yeux.

« Les nuits et les jours étaient bien longs, chère miss, continua Rosy, lorsque, me voyant si malade, je me désolais de toute la peine que je donnais à ma mère ; que je me disais combien nous étions pauvres, et surtout que je pensais à Jack et à ce qu'il deviendrait plus tard. A cette époque je ne voyais pas Dieu sans cesse ; je ne comprenais pas combien tant de chagrins pouvaient m'être envoyés par son amour ; j'essayais d'être patiente, de croire et d'espérer : mais je ne pouvais comprendre. Et à présent, dit-elle d'un air inspiré, tandis que ses yeux semblaient contempler l'avenir d'un air de béatitude, toute ma peine a disparu ; je ne crains plus rien, même pour Jack ; la gravure a été fidèle dans ses promesses : me voici presque au bout du sentier, et la lumière que je vois est celle qu'il vient du paradis. »

Elle regardait, en effet, comme si, transportée par la foi, elle avait vu tous ses chagrins, toutes ses souffrances, noyés dans la plénitude de son bonheur.

Une vision aussi complète de la divine Providence, chez un être qui avait cherché sa voie dans les ténèbres et au milieu de tant d'épreuves, rayonnait aux yeux de Mabel comme une clarté subite en un lieu sombre.

« Chère Rosy, que cela me fait de bien de vous voir aussi heureuse ! dit la jeune miss à l'enfant ; le ciel est dans votre cœur ; je veux apprendre votre secret, tout au moins l'essayer. »

La pauvre agonisante sourit en entendant ces paroles, et, se penchant avec une douceur mêlée de gravité à l'oreille de la jeune fille :

« Dieu vous enverra ses anges pour vous enseigner ce qu'ils m'ont appris, dit-elle ; et je l'invoquerai tous les soirs pour qu'il dissipe le nuage qui obscurcit votre sentier. »

Depuis cette époque, les relations qui avaient existé entre Mabel et Rosy furent complètement renversées : désormais ce ne fut plus la première qui joua le rôle d'amie protectrice ; la force, le savoir, les années, qui

jusqu'à présent avaient constitué sa supériorité, s'effacèrent devant cette connaissance des choses divines que lui enseignait Rosy, dont elle n'était plus aujourd'hui que l'humble disciple, aussi attentive que dévouée. Aucun signe visible ne témoignait néanmoins de ce changement de position ; sa beauté, la fortune, le rang qu'elle occupait dans le monde, concouraient toujours à faire de la jeune lady l'objet de l'admiration respectueuse de Rosy, dont la faiblesse recevait chaque jour des preuves nouvelles de la tendre compassion de Mabel : mais l'enfant était arrivée au point où l'ombre qui couvre cette vie est entièrement dissipée, et la une fille qui commençait la lutte au milieu des ténèbres reprenait avec joie les armes sacrées qui avaient fait remporter la victoire au pauvre ange à qui elles devenaient inutiles.

Chaque jour Mabel venait se fortifier au contact de cette âme qui ne rayonnait pas seulement pour elle : car, outre le sien, plus d'un cœur troublé s'éclairait de la lueur céleste dont la figure de la petite mourante était illuminée.

Rosy conserva jusqu'au dernier moment sa place auprès de la fenêtre de la boutique de sa mère ; elle ne voulait pas rompre volontairement les relations affectueuses qu'elle savait avec les nombreux amis dont le regard était habitué & la voir. Mabel fut tellement assidue auprès du petit fauteuil pendant la dernière quinzaine de l'existence de la chère enfant, que sa figure devint familière aux gens du voisinage, qui semblaient éprouver une affectueuse reconnaissance pour la belle compagne de leur petite amie. Ils savaient combien elle était bonne pour la malade ; ils avaient compté les, livres, les paniers de fruits, les présents de toute nature qu'elle avait envoyés dans la boutique de la veuve ; mais ils ne se doutaient pas des bienfaits préceux qu'elle en avait emportés : ils ignoraient la nourriture céleste que son âme avait puisée à la source de cette sagesse enfantine, et les sentiments de repentir qu'elle avait éprouvés dans cette humble demeure, sentiments dont les anges s'étaient réjouis dans le ciel.

Ce ne fut même que plusieurs années après que Mabel sentit réellement d'où lui étaient venues ses plus saintes aspirations, lorsqu'elle eut reconnu les erreurs d'une science présomptueuse et appris que le Seigneur révèle

souvent aux petits enfants les vérités sublimes qu'il tient cachées aux savants et aux habiles.

Le jour où Mabel avait eu avec Rosy la conversation dont nous avons rapporté les détails, elle revint de chez mistress Hope le cœur satisfait et singulièrement allégé de son fardeau. Il était presque nuit lorsque, en traversant le souare qui se trouvait en face de la maison de M. Vaughan elle aperçut Henry, qui, la voyant se diriger de son côté s'arrêta pour l'attendre.

« Tu as donc marché bien vite ? lui demanda-t-il de qu'elle fut auprès de lui ; tu es tout essoufflée.

– Je me suis un peu pressée en voyant la nuit approcher, » répondit-elle.

Henry ne lui demanda pas d'où elle venait, et marcha côté d'elle en silence ; arrivé à la porte, il monta les degrés du perron avec sa sœur et tira le cordon de la sonnett mais, lorsqu'on eut ouvert, il se retourna et voulut s'élc gner.

« Oh ! ne t'en vas pas ! » s'écria Mabel, qui, avec une délicatesse toute féminine, s'empessa d'ajouter qu'elle allait être seule ; elle sentait que, dans la disposition d'esprit où se trouvait son frère, il aimerait mieux accord une faveur que d'être l'obligé. « Mon père n'est pas rentré demanda-t-elle vivement au domestique.

– Non, mademoiselle, répondit Robert.

– Puisqu'il en est ainsi, reste avec moi pour prendre le thé, Henry.

– Du thé ? murmura-t-il en suivant sa sœur avec repugnance ; qui peut éprouver le besoin de prendre du thé par une semblable chaleur ?

– Tante Sabiah prétend qu'on a toujours plus frais pendant les grandes chaleurs après qu'on a pris le thé répondit Mabel d'un air enjoué, tout en conduisant Hen dans son délicieux cabinet.

– Parce qu'alors le soleil est couché, » répliqua celui-en riant.

Quelque distance qu'il y eût entre ce rire un peu bref celui qui s'échappait autrefois du cœur de son frère, Mabel ne l'accueillit pas moins comme un signe de bon augure elle jeta son chapeau sur la table et s'empessa d'ouvrir une fenêtre qui donnait sur un balcon, et qui permit à brise d'entrer largement dans la pièce. Henry attira un fauteuil auprès de cette fenêtre, s'y étendit nonchalamment et regarda en face de lui. Mabel prit un tabouret et allé s'asseoir sur le balcon, tout à côté de son frère. La lui

commençait à paraître, et les arbres du square projetaient leur ombre allongée sur les pelouses, qu'éclairait une vive lumière. C'était un charmant tableau que présentait, même à la ville, cette soirée pleine de calme et de douceur, et Mabel se rappelait combien de fois elle s'était assise avec Henry sur le pas de la porte de sa grand'maman ou de mistress Herbert, pour jouir du clair de lune. Elle tenta quelques allusions à cette époque déjà lointaine ; et Henry, dont les pensées suivaient le même cours, non-seulement l'écoula sans témoigner d'impatience, mais encore lui rappela certains incidents qu'elle avait oubliés.

Toute joyeuse de ce succès inattendu et tremblant à chaque minute de le voir s'échapper, elle fit tous ses efforts pour rendre leur réunion plus agréable. Elle ordonna que le thé leur fût servi dans le cabinet, au lieu d'être obligés de descendre pour aller le prendre dans la salle à manger, et dit à Robert d'allumer la lampe d'albâtre, qui répandit autour d'eux une clarté non moins douce que celle qui rayonnait au dehors.

Il arrivait de temps à autre à Henry de se lever brusquement et de faire avec agitation quelques pas vers la porte, comme s'il eût été sur le point de partir ; puis, songeant que Mabel resterait seule, que peut-être elle aurait peur, car un bruit de voix inaccoutumé se faisait entendre dans la rue, il venait se rasseoir auprès de la fenêtre, et peu à peu la soirée s'écoula sans qu'il eût quitté sa sœur.

Mabel ne se dissimulait pas qu'il n'était resté auprès d'elle qu'en s'imposant une pénible contrainte ; mais c'était déjà beaucoup d'avoir obtenu qu'il ne fût pas sorti, et ce fut avec une extrême satisfaction qu'elle lui souhaita le bonsoir et qu'elle le vit immédiatement se diriger vers sa chambre, comme il le faisait autrefois.

Éclairée par le succès qu'elle avait obtenu dans cette occasion, elle fit désormais de fréquents appels à la complaisance de son frère et en obtint presque toujours de semblables résultats. Elle avait besoin d'exercice : Henry serait bien bon de venir se promener avec elle. Elle avait envie de respirer l'air des champs : qu'il serait aimable de vouloir bien lui faire faire une promenade en voiture ! Désirs personnels qu'il lui était bien permis d'exprimer, car son existence était d'une monotonie peu commune. Elle passait toutes ses journées dans son cabinet, où son frère était sûr de la

trouver quand il en éprouvait le désir, et il devint bientôt évident qu'il ne cherchait plus à fuir la société de sa sœur ; mais, bien qu'il ne la soupçonnât plus de chercher à épier ses actions et de vouloir censurer sa conduite, les moments qu'il lui consacrait parfois étaient bien courts, l'espérance qu'il lui faisait concevoir bien légère, bien fugitive, tandis que le découragement qui pesait sur Mabel était accablant et continu ; les traits d'Henry s'altéraient chaque jour davantage, son pas devenait moins ferme, une expression de malaise ne quittait plus sa figure contractée ; souvent minuit trouvait Mabel à sa fenêtre attendant le retour de son frère, souvent le matin l'y surprenait encore, l'ayant vainement attendu, et la déception de cette douloureuse attente lui était moins pénible que les plaisanteries grossières, les jurements furieux, l'air égaré ou distrait qui lui révélaient dans quel état Henry remontait dans sa chambre.

M. Vaughan semblait lui-même en proie à une inquiétude dévorante. Ces plans et ces cartes qu'il avait examinés tout l'hiver continuaient d'absorber une grande partie de son temps ; il lui arrivait souvent de les emporter avec lui quand il sortait, et chaque fois Mabel le voyait revenir avec un air plus inquiet et plus sombre.

Mais il y avait une autre personne qu'elle attendait toujours et qui n'arrivait point, quelqu'un dont elle croyait entendre les pas, dont l'image lui était sans cesse présente et flottait dans ses rêves, dont la pensée la faisait tressaillir, et dont elle n'avait pas même de nouvelles. Si elle ; en avait reçu quelques lignes, un mot seulement, son pauvre cœur eût été soulagé ; si Louise avait écrit et fait allusion à ses compagnons de voyage, elle aurait été moins inquiète : mais rien ; un silence absolu, et Mabel en arrivait à conclure qu'il doutait d'elle ou que peut-être il ne l'avait jamais aimée.

Elle avait, en vérité, besoin de toute sa foi pour soutenir son courage défaillant pendant les longues heures de solitude auxquelles elle était condamnée. Il lui arrivait, en arcourant les pièces désertes de la maison de son père, ne désirer que le babillage futile de Louise, la voix joyeuse de ses neveux ou le pas actif et léger de Cécilia, vînt rompre le silence qui régnait autour d'elle. C'est alors, dans ces moments de tristesse où, privée de toute sympathie humaine, elle s'abandonnait à ses réflexions solitaires, que label

sentit combien il est doux de se rapprocher de l'invisible ami qui est toujours présent. C'est au milieu de cette amertume qu'elle se convainquit de cette vérité conblante qu'une oreille est toujours ouverte aux prières de celui qui souffre ; et, surmontant ses chagrins, elle était rès de s'écrier dans son ardeur :

« Je ne suis pas seule, puisque mon divin père est avec moi ! »

CHAPITRE XXIII.

On était arrivé à la fin du mois de juin. M. Vaughan emettait de jour en jour l'époque de son départ, et ne disait plus rien à Mabel de la visite qu'elle devait faire à sa tante : peut-être espérait-il que Henry finirait par accepter la profession qui lui avait été choisie et se déciderait à accompagner sa sœur ; toujours est-il que M. Vaughan n'avait plus même fait allusion à ses projets de voyage, et que personne chez lui ne paraissait devoir quitter la ville malgré la chaleur croissante, lorsqu'un soir, après avoir dîné vec ses deux enfants, il se leva de table en disant d'un air grave à son fils de le suivre dans la bibliothèque, où il avait à lui parler. Henry flâna quelques instants dans la salle à manger, puis suivant enfin son père, la tête baissée comme un criminel pris en flagrant délit, il accompagna M. Vaughan, et tous les deux restèrent enfermés pendant une heure environ.

Ce moment d'attente fut l'un des plus pénibles que Mabel eût encore traversés : la gravité avec laquelle son père avait demandé cet entretien ne lui laissait aucun doute sur l'importance du sujet qui devait y être abordé, et

il lui était facile d'en deviner la nature. Tremblante et l'oreille tendue, elle resta à la place où son frère l'avait laissée, jusqu'au moment où, la porte de la bibliothèque s'étant ouverte, elle vit Henry sortir de la maison, bientôt suivi de son père qui, marchant lentement et les mains derrière le dos, paraissait calculer certaines chances de sortir d'embarras.

Elle apprit plus tard que l'entretien mystérieux qu'il venait d'avoir avec Henry avait eu pour but de régler les préliminaires du départ de ce dernier pour la ville de L. ; préliminaires qui consistaient dans l'aveu que Henry avait fait d'une dette importante contractée au jeu, dette d'honneur, comme on dit en pareil cas, et qui l'empêchait de quitter New-York. M. Vaughan consentait à délivrer son fils de cette chaîne honteuse, à condition que celui-ci se conformerait à ses désirs en se rendant immédiatement chez le juge Paradox pour y étudier le droit.

Mabel apprit avec surprise que cette conversation était la première que M. Vaughan eût jamais eue avec Henry au sujet de la conduite de celui-ci ; et que même actuellement il en avait reçu l'aveu sans adresser à son fils d'autre reproche que celui qui se lisait sur son visage : preuve frappante de la réserve de son caractère même à l'égard de ses enfants, et de la faiblesse qu'il avait toujours montrée dans son intérieur. Mais ces détails ne furent connus de Mabel que longtemps après l'époque où cet entretien avait eu lieu ; quant à présent, elle restait avec son incertitude et ses appréhensions.

Toutefois ses craintes diminuèrent lorsqu'elle vit rentrer son père et son frère de meilleure heure que d'habitude, et lorsqu'elle observa que, tout en gardant vis-à-vis l'un de l'autre une certaine contrainte, ils avaient l'air moins triste et moins préoccupé qu'à l'ordinaire, l'un ayant fait un aveu auquel il ne pouvait plus échapper, l'autre croyant avoir acquis la connaissance exacte du malheur qu'il redoutait.

M. Vaughan saisit la première occasion qui se présenta pour annoncer à sa fille qu'elle partirait la semaine suivante avec Henry ; nouvelle que ce dernier confirma par ses allusions qu'il fit à leur voyage. Mabel apprit aussi que le départ de son père allait avoir lieu immédiatement, par le congé que celui-ci donna à tous ses domestiques ; mesure qu'il avait résolu d'adopter, ne sachant pas au juste combien durerait son absence.

Tous ces préparatifs de voyage donnaient à Mabel de nombreuses occupations. Pour la première fois elle sentit la nécessité de jeter un coup d'œil sur la garde-robe de son père et de veiller à ce que rien ne lui manquât pendant tout le temps de son absence. Les mêmes soins étaient réclamés par Henry ; ce qui, joint aux exigences de ses besoins personnels, remplissait tout son temps et lui fournit l'occasion de se réjouir de l'habileté qu'elle avait acquise dans tous les travaux à l'aiguille ; grâce à cette habileté elle pouvait se passer de Cécilia, dont les services 'avaient dispensée jusqu'à présent de travailler elle-même. Elle était en train d'aller d'une chambre à l'autre, mettant le côté divers effets qui avaient besoin de réparation, lorsqu'on vint lui dire qu'une petite fille l'attendait dans le vestibule. C'était mistress Hope qui lui envoyait cette enfant ; Rosy était plus faible et demandait à la voir ; pourrait-elle venir tout de suite ?

Si Mabel avait mieux connu la maladie qui emportait Rosy, cette nouvelle ne l'aurait pas surprise : car pour tous ceux qui voyaient la chère petite, il y avait lieu de s'étonner qu'elle vécût aussi longtemps ; mais Mabel ne s'attendait pas à une mort aussi prompte, et un frisson lui courut par toutes les veines lorsqu'elle entendit les paroles de la petite messagère. Malgré la chaleur, qui était accablante, elle n'attendit pas la voiture, et, prenant un omnibus dans Broadway, elle arriva bientôt à sa destination.

Un calme et une tristesse inaccoutumés pesaient sur la petite rue qu'occupait mistress Hope ; les voisins, en voyant passer Mabel, se demandaient si elle savait comme eux l'effroyable changement que les dernières heures avaient apporté dans l'état de la mourante ; les enfants avaient cessé leurs jeux, et deux ou trois des plus âgés pleuraient, assis sur les marches de la boutique, dont les fenêtres étaient fermées. Mabel se dirigea vers la sombre allée qui communiquait avec le derrière de la maison, et rencontra au moment d'y entrer le jeune charretier, qui passait sa manche sur ses yeux et qui ne la vit pas tout d'abord. Lorsque, ayant relevé la tête, il eut reconnu la jeune miss, il répondit d'une voix tremblante au regard qu'elle lui adressait avec anxiété : « Elle s'en va ; ils m'ont dit qu'elle ne passerait pas la journée. » Et serrant les lèvres comme font les hommes forts quand leur douleur menace de les dominer, il passa vivement auprès de Mabel traversa la rue et s'élança dans le passage.

Des femmes savonnaient dans la petite cour ; lorsque Mabel se baissa pour passer sous le linge qu'elles avaient étendu sur les cordes, les yeux de ces femmes la suivirent avec un douloureux intérêt, tandis que les enfants qui se trouvaient là tournaient vers elle un regard suppliant comme si elle avait eu le pouvoir de rendre la santé de Rosy. Arrivée à la porte de la veuve, elle s'arrêta court en pensant que l'ange de la mort l'avait déjà précédée : car étendu sur une pile de bois qui se trouvait à côté du hangar, sanglotait convulsivement un corps brisé par la douleur, qu'elle reconnut pour être celui de Jack ; la tête du pauvre garçon reposait sur ses bras, et ses mains étaient cramponnées au tas de bois, comme s'il eût cherché, en luttant contre un obstacle matériel, à soulager sa douleur, dont on pouvait jusqu'à un certain point mesurer l'étendue par les gonflements spasmodiques de sa poitrine et par les cris râlant qui s'échappaient de son gosier.

Saisie de pitié à cette vue et supposant qu'une scène analogue se passait dans la maison, Mabel se demandait si elle ne ferait pas mieux de se retirer sans avoir pénétré dans la chambre mortuaire, lorsque la veuve, qui l'avait aperçue par la fenêtre, sortit de l'arrière-boutique et vint à sa rencontre. Elle prit la main de la pauvre mère, et du visage parfaitement tranquille de mistress Hope elle reporta son regard vers le malheureux Jack.

« Pauvre garçon ! dit la veuve d'un ton de pitié profonde ; il a le cœur gros, et ce n'est pas étonnant. Elle lui en a dit si long et de si belles choses, qu'il s'en souviendra pour sûr jusqu'à son dernier jour. Elle dort maintenant d'un sommeil aussi paisible que celui d'un agneau ; c'est un hasard si elle s'éveille de ce côté-ci de la tombe ; mais si ça lui arrive, chère demoiselle, je suis sûre qu'elle sera contente de vous voir. Elle vous a demandée une ou deux fois cette nuit ; et, si vous voulez entrer. »

Sans rien répondre, car il lui aurait été impossible de parler, Mabel suivit la veuve dans la chambre, qui était à côté de la cuisine. Rosy dormait effectivement d'un sommeil calme et profond ; ses petites mains étaient croisées sur sa poitrine, ses cheveux à reflets d'or couvraient son oreiller, et le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres semblait annoncer qu'elle faisait un beau rêve. Une heure s'écoula, Rosy dormait toujours ; le silence était si profond qu'on aurait pu compter la respiration douce et calme de la petite

dormeuse ; aucun bruit ne se faisait entendre au dehors, car l'amour et le dévouement veillaient avec soin autour de la maison ; tout le monde se taisait dans le voisinage, et chacun étouffait le bruit de ses pas ; de temps en temps apparaissait à la porte une figure gonflée par les larmes, et Jack, ayant essuyé les siennes et défait ses souliers, vint avec précaution se réunir aux personnes qui guettaient le , réveil de Rosy. Tout à coup les yeux bleus du cher ange se rouvrirent et se reposèrent avec douceur et tendresse sur le groupe dont elle était environnée, s'adressant tour à tour à ceux qu'ils rencontraient et disant à chacun le dernier adieu de celle qui bientôt allait quitter cette terre ; la respiration devint plus brève, les yeux bleus se refermèrent ; chacun retint son haleine pour écouter. Le dernier souffle s'était exhalé de ses lèvres souriantes, et une expression céleste couvrait son doux visage.

Comme si l'esprit qui venait de partir planait encore au-dessus de leur tête, ils demeurèrent tous immobiles, saisis d'une émotion mêlée de respect ; mais bientôt ils eurent conscience de la réalité. Jack s'enfuit le premier de la chambre en poussant un cri d'angoisse, Lydia cacha sa tête dans le sein de sa mère, Mabel tira son voile et s'éloigna sans bruit.

Le pauvre petit corps qui avait pris naissance au milieu de l'atmosphère épaisse de la ville, qui avait souffert et qui était mort entre les sombres murailles d'une rue étroite et fangeuse, ne devait pas dormir de son dernier sommeil à l'ombre des murs qui l'avaient emprisonné. Ils l'enterrèrent au versant d'une colline où l'herbe et les fleurs sauvages purent croître sur sa tombe, où les oiseaux voltigeaient autour de l'endroit où il était couché, où son oreille pouvait entendre leurs chants joyeux, le bourdonnement des insectes et le murmure du ruisseau coulant sous les buissons.

« Lui donneront-ils une place parmi les pauvres de la ville, Owen Dowst ? » demanda le marchand de lait au jeune charretier en désignant d'un geste de tête significatif la fenêtre où le petit fauteuil était vide.

Owen Dowst le pensait et il en éprouvait une grande pitié. Le marchand de lait, dont le cœur était aussi sensible que sa voix était sonore, pensait également que ce serait bien dommage de jeter à la fosse commune ce petit cercueil accompagné de tant de regrets et de tant d'amour. « Il y a, reprit-il, un cimetière hollandais au coin de la ferme de mon père ; il s'étend sur une

pente qui va rejoindre le ruisseau ; il est abandonné depuis longtemps ; la foule n'y est pas grande ; il y a de la place pour bien des enfants comme elle. Dites-leur ça, Owen ; si l'idée convient à la veuve, prenez vos chevaux et amenez ce soir la chère petite ; vous me trouverez là avec ma bêche. »

Et la fosse du cher ange ne fut pas creusée par des mains mercenaires.

« Le Seigneur, il y a six mois, nous a rendu notre emmy, femme, dit un pauvre menuisier, pâle et maigre, bnt la boutique n'était pas éloignée de celle de la veuve. ai toujours le cercueil que j'avais fait pour lui quand nous l'avons cru mort ; je n'aurais jamais pu le vendre ; ai trop pleuré en le faisant, et maintenant je le gardais comme un souvenir de la miséricorde de Dieu ; mais cependant, depuis quelque temps, je pense à m'en séparer ; ça n'offense personne, j'aimerais à voir la chère petite belle aux cheveux d'or, qui souriait si gentiment à un chaun, reposer dans le berceau que j'avais fait pour notre garçon. Il est du meilleur bois, et j'ai moi-même enfoncé sous les clous. Supposition que tu vas ce soir trouver la veuve et que tu lui contes la chose ? mais, femme, parlerai bien doucement ; pauvre chère âme, son enfant est artie ! »

Mabel envoya en temps convenable un messenger à mistress Hope pour lui offrir tout ce qui pouvait être nécessaire ; mais l'affection y avait déjà pourvu : les humbles voisins avaient rivalisé d'efforts pour honorer la mémoire de l'angélique enfant et pour adoucir la douleur de sa imille.

Les funérailles devaient avoir lieu la veille du jour où Mabel devait quitter New-York, et la jeune miss se rendit de bonne heure à la maison mortuaire. Tout y était calme et parfaitement en ordre ; elle entra dans la boutique ; la sonette enveloppée de linge ne rendit aucun son. Rosy était dans la cuisine, vêtue de blanc, et aissait dormir ; ses petites mains étaient paisiblement ecrrasées sur sa poitrine ; ses lèvres avaient gardé leur sou.re, et, maintenant que la douleur en avait fui pour toujours, son visage était empreint d'une beauté céleste. Sa mort n'avait pas seulement glorifié l'âme, elle avait transfiguré l'enveloppe mortelle. « Elle n'est plus ici, elle a pris son essor, » dit une voix grave à côté de la jeune lady.

Mabel leva les yeux, ne se doutant pas que quelqu'un fut entré dans la chambre pendant qu'elle était absorbée dans sa contemplation. C'était un homme vénérable et de grande taille, celui que mistress Leroy appelait

ironique ment le père Noé. Mabel le reconnut tout de suite, bien que son nom lui échappât ; quant à lui, reprenant le parole :

« Vous avez connu cette enfant, lui dit-il ; enfant par les années : car, sous le rapport des sentiments, c'est un nom qui ne saurait lui convenir. »

Mabel s'inclina sans répondre ; sa figure couverte de larmes disait assez l'affection qu'elle avait eue pour Rosy

« Merveilleuse enfant, continua le vieillard d'un air pensif ; merveilleuse ! Elle a accompli dans ce quartier un œuvre qui fait honte à plus d'un de mes collègues. La moi n'a d'autre pouvoir sur de pareilles créatures que de le délivrer de leurs souffrances. Je suis bien aise que vous l'ayez connue, » ajouta-t-il après une pause.

Peut-être le visage de Mabel exprima-t-il quelque sur prise de l'intérêt que le vieillard lui témoigna par cette observation, car il ajouta d'un ton affirmatif :

« Oui, je suis bien aise que vous l'ayez connue ; je ne doute pas que vous n'en ayez retiré un véritable bénéfice

– Elle a été et reste encore mon bon ange, répond : Mabel avec ferveur.

– Sa vie a été une leçon pour nous tous ; Dieu veuille continua le vénérable ecclésiastique en posant sa main sur la tête de Mabel, Dieu veuille achever l'œuvre qu'il a commencée en vous par l'humble ministère de cette angélique créature ! »

Après avoir dit ces paroles, le vieillard alla retrouve mistress Hope dans la chambre voisine, et Mabel se dé tourna pour tâcher de maîtriser son émotion.

Comme elle s'appuyait sur le manteau de la cheminée elle aperçut un daguerréotype qu'en examinant de plus près elle reconnut pour le portrait de Rosy. Il avait été pris dans un moment favorable, et le doux sourire de leur chère enfant, sa toilette si simple, son petit fauteuil, et tous les attributs de sa vie quotidienne, avaient été retracés avec exactitude par le magique instrument. Mabel s'étonnait de ne pas l'avoir découvert plus tôt et remerciait ieu, au fond de son cœur, de cette invention bienfaisante qui permet au pauvre comme au riche de conserver une image bien-aimée, lorsque Jack s'approcha d'elle en essayant de lui parler. Si ce n'est au lit de mort de Rosy, elle ne l'avait pas revu depuis leur rencontre dans la boutique

de l'épiciier ; et la scène dont elle avait alors été témoin revint à son esprit au moment où ses yeux rencontrèrent la figure désolée du pauvre garçon. Vivement ému par le regard qu'elle lui adressa, et suffoqué par les larmes, Jack essayait vainement d'articuler ses mots ; il désigna cependant le portrait de sa sœur, et faisant un violent effort sur lui-même :

« Je, je... l'ai payé, Dalbutia-t-il, avec la pièce d'or. »

Puis, vaincu par l'émotion, il couvrit sa figure de ses mains et disparut immédiatement.

Tous les voisins commençaient à se rassembler, et Mabel, se retirant dans un coin de la chambre, fut touchée de la manière dont ils entraient chez la veuve ; personne ne s'occupait d'eux et ne leur désignait la place que chacun devait avoir ; ils arrivaient en foule, et pourtant sans la moindre confusion ; ils pénétraient doucement dans l'humble demeure, trop étroite pour les contenir tous, et venaient tour à tour s'incliner devant la dépouille de leur petite amie. Tous les âges étaient représentés parmi eux ; on y voyait de vieilles femmes appuyées sur leurs bâtons et de petits enfants portés dans les bras de leurs pères, qui venaient regarder une dernière fois Rosy. Les petites filles de la classe qu'elle tenait tous les dimanches étaient là, trop pauvres pour porter des habits de deuil, mais ayant chacune sous le bras leur petite bible, gage de l'affection et du dévouement de leur douce et chère maîtresse.

Le service commença ; l'ecclésiastique dont nous avons parlé plus haut récita d'un ton simple et solennel les prières de l'office des morts, au milieu d'un profond silence interrompu seulement par les sanglots qui s'échappaient de la foule ; puis un cantique s'éleva des bouches enfantines auxquelles Rosy l'avait enseigné, tribut volontaire et touchant, simple offrande d'une sincère gratitude, Après un moment de silence, les assistants sortirent de la maison et s'arrêtèrent auprès de la porte, formant une double haie pour voir passer le corps de la petite défunte ; rien n'avait été décidé à l'égard des porteurs, et il en résultait une légère hésitation, lorsqu'un jeune homme s'approcha du cercueil, en ferma le couvercle, le prit dans ses bras vigoureux et le porta lentement à travers la foule. Mistress Hope et ses enfants suivirent le jeune charretier ; ils se placèrent à côté de Rosy dans l'humble voiture, et le bel attelage que le pauvre ange avait tant aimé partit

immédiatement sur un signe d'Owen Dowst. L'assemblée, d'un commun accord, se disposa en un long cortège, et, marchant d'un pas grave, accompagna la charrette jusqu'à un mille ou deux de la ville, où, ayant adressé un dernier adieu à celle qu'il fallait enfin quitter, elle se dispersa tristement.

Mabel était restée seule dans la maison déserte. Elle avait laissé sa voiture dans une rue voisine » sentant que la richesse et l'éclat de ses ornements seraient t une dérision amère en face de cette humble demeure, qui abritait un chagrin aussi sacré. Elle jeta un long regard autour de la petite boutique, lui dit un adieu profondément senti et remonta sur le trottoir ; une vieille femme était, trop vieille et trop infirme pour avoir pu se joindre au cortège, et qui demeurait en face de la fenêtre où Rosy avait l'habitude d'être assise.

« Nous ne la verrons plus ici, dit-elle en désignant avec sa béquille le petit fauteuil inoccupé ; mais le ciel ne paraît pas si loin à une vieille créature comme moi, à présent qu'elle est assise là-haut, regardant, à une fenêtre bien autrement brillante, si elle ne me voit pas arriver.

– Prenez la route de la vallée fleurie, Donald ; vous y trouverez le cortège funèbre, et vous le suivrez à une certaine distance, » dit Mabel à son cocher lorsqu'elle eut regagné sa voiture.

Quand elle vit l'humble charrette entrer dans le champ de repos, elle mit pied à terre et alla se joindre à ceux qui étaient groupés autour de la fosse. Ils virent descendre l'enfant dans sa paisible et dernière demeure ; ils écoutèrent douloureusement tomber la terre qu'Owen et le laitier entassaient sur le cercueil, et partirent quand la bêche s'y fut appuyée pour la dernière fois.

Mabel demeura quelques instants de plus auprès de cette tombe qui renfermait les restes d'une amie non moins précieuse pour elle que pour la famille éplorée dont elle partageait les regrets ; et, couvrant l'éminence funèbre des fleurs qu'elle avait apportées à cette intention : « Rosy, pensa-t-elle au milieu de ses larmes, te voilà couchée dans la prairie, à côté des eaux tranquilles dont tu rêvais la douce beauté ; ton pèlerinage ici-bas fut pénible, mais il se termine au sein de la paix et de la joie d'une vie désormais éternelle. »

CHAPITRE XXIV.

« Ma fille Marguerite est tout à fait de mon côté ; elle a plus de finesse dans son petit doigt que Sabiah dans tout son corps, » répétait avec orgueil la vieille lady Vaughan.

La vieille dame avait raison. Marguerite, aujourd'hui la veuve Ridgway, se faisait remarquer par toutes les qualités qui distinguaient sa mère et dont la pauvre Sabiah était complètement dépourvue. Elle était fière, cupide, égoïste et intrigante ; l'argent pour elle était le premier des biens, et la haute position qu'il vous fait obtenir était à ses yeux l'une des plus précieuses conséquences de la possession des richesses ; fine et prévoyante, connaissant les hommes et les choses, il était rare qu'elle n'atteignît pas son but ; et l'on ne connaissait personne qui pût l'emporter sur elle dans un marché ou dans une discussion. Elle se vantait d'être une excellente ménagère : et de diriger sa maison avec la plus stricte économie. Ses voisins lui accordaient une habileté non moins égale à conduire son mari, un brave homme, laborieux et patient, qui professait pour les facultés de sa femme une admiration exaltée, et qui la considérait comme la meilleure partie de lui-même.

N'ayant aucune prétention aux vertus hospitalières, il était sans exemple que Marguerite eût bénévolement ouvert sa porte à des hôtes dont la réception ne devait lui rapporter aucun profit. La solitude où la mort de son mari l'avait plongée pouvait paraître un motif suffisant pour lui avoir fait

désirer la compagnie de sa sœur ; mais ce n'était pas la cause principale de l'invitation qu'elle avait faite à Sabiah : d'abord son frère lui en avait donné l'exemple, et elle ne voulait pas paraître moins généreuse que lui à l'égard d'une parente pauvre qui la touchait d'aussi près, d'autant plus que son intelligence, pleine de sagacité, entrevoyait mille moyens d'utiliser Sabiah. C'était donc l'intérêt et la vanité bien plus que toute autre chose qui lui avaient fait offrir un asile à sa sœur.

Il ne faut pas croire que l'apparente cordialité qu'elle avait mise à prier son neveu et sa nièce de lui faire une visite fût la conséquence d'un motif plus désintéressé. Bien qu'elle ne l'eût jamais avoué, mistress Ridgway n'était pas complètement satisfaite de la position sociale qu'elle occupait à L., et, comme la ville de L. était son univers, sa plus haute ambition ici-bas était d'y conquérir la place qu'elle y avait toujours rêvée. Son mari avait bien été, il est vrai, l'homme le plus riche de l'endroit, comme son père l'avait été avant lui ; il n'y avait pas dans tous les environs de famille si bien posée dont quelques-uns des membres n'eussent été en relations d'affaires intimes, et n'eussent même été personnellement obligés par les Ridgway ; et Marguerite pouvait se vanter de connaître à merveille la fortune des gens les plus importants du canton, les détails de leurs contrats de mariage et les secrets les mieux cachés de leur généalogie.

Mais cette parfaite connaissance de l'aristocratie de L. n'avait jamais pu aboutir à ces relations intimes que Marguerite avait toujours ambitionnées. Le député du district était bien dans l'habitude de causer chaque dimanche avec M. Ridgway sur les marches de l'église ; les charmantes filles du juge saluaient poliment sa veuve lorsqu'elles la rencontraient dans une boutique ou dans la rue, et l'on s'empressait de lui envoyer toutes les listes de souscription qui paraissaient dans la ville : mais il existait entre les membres de cette société d'élite des reductions quotidiennes totalement étrangères à la femme economie, intrigante et mal élevée, qui rêvait d'être admise dans ce cercle choisi ; et c'était pour arriver enfin à rompre cette ligne de démarcation jusqu'ici impossible à franchir, que Marguerite appelait son neveu et sa nièce auprès d'elle.

Bien que le champ de ses observations eût été fort restreint, la veuve Ridgway comprenait le monde et ne se trompait pas dans ses calculs. M.

Vaughan était connu de réputation dans sa petite ville natale ; New-York n'était pas tellement éloigné que le bruit de sa fortune, de sa position et de ses alliances, ne fût arrivé jusqu'aux oreilles de ceux qui se rappelaient l'avoir vu jadis ; et la langue active de mistress Ridgway ne manqua pas de faire circuler maints rapports de la beauté de sa fille et des talents de son fils, élevé à l'étranger.

Aussi quand la tante, fondant sur l'attrait de ses visages de nouvelles espérances, arrêta la voiture du député et, se mettant à causer avec sa femme d'une façon plus amicale que d'habitude, en fut arrivée à cette conclusion : J'attends mon neveu et ma nièce la semaine prochaine ; espère que vos enfants viendront les voir ; » une figure de jeune fille placée sur le devant de la calèche s'anima tout à coup, et la dame répondit sans hésiter :

« Mais certainement. Quel jour avez-vous dit que vous les attendiez, mistress Ridgway ? »

Et lorsque, rejoignant mistress Paradox dans l'un des côtés de l'église, elle lui dit à brûle-pourpoint : « J'apprends que mon neveu arrive dans quelques jours pour étudier le droit avec M. le juge ; » la majestueuse mistress Paradox pressa la main de la veuve plus chaudement qu'à l'ordinaire en ajoutant : « Ce sera une agréable acquisition pour notre société ; » et pensa en elle-même : « Un coup de fortune pour l'une ou l'autre de mes filles. »

L'arrivée de l'étudiant et de sa sœur, l'une des beautés de New-York, était donc vivement attendue dans la petite ville qu'habitait Marguerite. La première apparition que Mabel fit avec sa tante à l'église réalisa un espoir caresse depuis longtemps, et ce fut avec une déception proportionnelle à la joie qu'on éprouvait en voyant la jeune miss qu'on chercha vainement son frère, qui, en dépit des remontrances et des regards offensés de mistress Ridgway était resté à la maison, étendu sur un sofa. Peut-être cependant valait-il mieux qu'il en fût ainsi : car la présence de Mabel était plus que suffisante pour tourner toutes les têtes des jeunes filles qui se trouvaient à l'office. La hauteur de sa taille, sa toilette et son visage, furent soigneusement étudiés ; et plus d'une jeune coquette employa toute la durée du sermon à prendre mentalement le patron d'un voilette de dentelle qui donnait au chapeau de miss Vaughan un air si distingué.

Tout le monde, avant la fin de la semaine, était venu faire sa visite à la veuve, et l'on commençait à parler et s'occuper des préparatifs de différents plaisirs qu'on avait retardés avec intention jusqu'à l'arrivée des jeunes gens. En attendant ces fêtes, le neveu et la nièce de mistress Ridgway étaient l'unique objet de toutes les conversations ; les manières de Mabel, sa beauté, sa toilette et sa grâce, étaient une source intarissable de commentaire pleins d'intérêt : mais les innovations qu'Henry introduisait parmi eux étaient bien plus surprenantes et plus originales aux yeux des gens posés de la ville ; son gig, venu de Londres, était d'une forme inconnue aux habitants de L... Rien dans le canton n'égalait ses deux poneys gris à tout crin ; et pourtant ces merveilles furent éclipsées par l'arrivée de sa trotteuse, Mad Sallie, qui, avec sa couverture de fantaisie et sa queue nattée, fit parler d'elle et de son maître à dix lieues à la ronde. Il en résulta que, bien loin de se trouver dans un endroit calme et retiré où l'on se reposer des plaisirs de l'hiver, le neveu et la nièce de la tante Marguerite, ayant jeté la ville de L. dans un tourbillon d'effervescence difficile à décrire, se trouvèrent lancés dans le tourbillon qu'ils avaient créé sans le vouloir.

« Pourquoi descendrais-je, tante Sabiah ? disait Mabel ; il n'est pas à moi que l'on fait cette visite, et il est si agréable de jouir de sa liberté quand on est à la campagne !

– Oh ! chère enfant, n'appelle pas cette ville-ci la campagne, répondait Sabiah d'une voix suppliante ; Marguerite serait très-fâchée si elle t'entendait ; puis il faut que tu descendes : c'est au contraire pour te voir qu'on vient faire cette visite.

– Mabel, Mabel, dépêchez-vous de venir ! s'écriait toute émue et tout essoufflée mistress Ridgway, en passant en tête par la porte entr'ouverte. Oh ! chère petite, j'aurais voulu vous voir avec votre robe lilas : c'est toute la famille So, descendez vite ; ils sont si aimables, ils ont eu pour moi tant d'attentions depuis que M. Ridgway est mort ! »

Et Mabel, cachant un cœur gonflé derrière une figure souriante, descendait au salon et faisait de son mieux pour plaire aux visiteurs.

Quant à Henry, il ne tarda pas à reprendre son niveau dans la nouvelle sphère où il était placé : il existe entre les viveurs d'une certaine espèce une franc-maçonnerie qui leur fait retrouver leurs compères en quelque lieu

qu'ils aillent et les en fait reconnaître. Le changement l'existence, le soulagement qu'il avait éprouvé de l'acquiesce cette dette qui le tourmentait, lui avaient d'abord fait publier ses déplorables habitudes, et Mabel commençait à s'espérer que, grâce à l'influence qu'elle reprenait sur lui, à la contrainte que lui imposait sa tante, et à l'intérêt que ses nouvelles études éveillaient dans son esprit, il redeviendrait ce qu'il avait été jadis ; mais il arriva par malheur qu'on était à l'époque des vacances d'une faculté voisine, et que, parmi les jeunes gens qui revinrent dans leurs familles, il s'en rencontra quelques-uns dont l'esprit et les goûts convenaient infiniment mieux à Henry et se rapprochaient beaucoup plus des siens que les goûts et les manières de ceux qui étaient enfermés avec lui dans le cabinet du juge Paradox. Or, il advint que le bouillard jeune homme dont les chevaux rapides faisaient l'admiration de la ville, et dont les façons pleines de charme, les habitudes généreuses, avaient gagné tous les cœurs, ne peut pas résister à la tentation d'échanger l'étude peu attrayant des lois contre les joyeuses promenades, les parties de chasse et de pêche qui lui étaient proposées ; parties qui en elles-mêmes, auraient été bien innocentes n'étaient pas perte de temps qu'elles entraînaient et les folies qui pouvaient en résulter.

Quelles que fussent les bonnes résolutions qu'il eût prise et les efforts qu'il eût faits pour se vaincre, il était évident que ni les uns ni les autres n'avaient pu suffire à le protéger contre de nouveaux entraînements ; et Mabel, qui voyait avec douleur s'éteindre son espoir, trembla plus que jamais en songeant aux conséquences que cette vie désordonnée pouvait avoir pour son frère. Elle n'avait qu'une règle de conduite à son égard, et n'employait pour son salut que deux agents pleins de douceur : l'affection et la prière. Pas un regard, pas un mot de reproche : elle savait que Dieu seul appartient le droit de juger, et qu'une sœur moins qu'un autre ne peut se l'approprier sans se rendre coupable de témérité. Mais elle sentait dans toute sa force le devoir que lui imposaient les liens fraternels, et, prenant conseil de sa tendresse, elle faisait tous ses efforts poursuivre fidèlement ce qu'elle lui inspirait. Ces inspirations n'étaient ni moins salutaires ni moins dévouées pour être puisées dans un cœur non-seulement déchiré par l'abandon, mais surtout plein de repentir : car, si Mabel s'interdisait le

moindre blâme à l'égard de son frère, elle se reprochait amèrement le mauvais emploi des heures qu'elle aurait pu lui consacrer, et qui, en échange de la confiance et de l'affection d'Henry, ne lui laissait qu'une espérance détruite, un cœur déçu et brisé. Elle avait longtemps reculé devant cette cruelle pensée, elle avait nié l'évidence ; mais peu à peu cette conviction lui était venue et s'imposait malgré elle à son esprit : qu'elle avait confié tous les trésors de son âme à un être qui n'en avait pas apprécié la valeur, et que cet amour, qui lui avait paru devoir absorber toute sa vie, n'avait été que la distraction d'un hiver.

Le doute n'était même plus possible ; une lettre qu'elle venait de recevoir, quinze jours après son arrivée chez sa tante, changeait cette conjecture en certitude complète.

Sa sœur lui écrivait de Trenton, où la société dont elle 'aisait partie devait, après un voyage d'un mois, s'arrêter quelques jours avant de se séparer. « Cette excursion a été beaucoup moins agréable que je ne l'avais espéré, disait Louise en terminant sa lettre. Nous avons eu une foule de désagréments pendant la route au sujet des hôtels et de ceux qui avaient le droit d'y occuper les meilleures chambres ; Fanny Broadhead semblait croire que l'univers a été créé pour elle. Mistress Vannecker manœuvrait, comme elle le fait toujours, de façon à s'approprier ce qu'il y a de mieux en toute chose, et il a bien fallu que je défendisse mes droits ; car je ne suis pas d'humeur à voir personne ne marcher sur le corps. Fanny et le colonel se sont querellés tout le temps, au point que c'en était scandaleux, et mistress Earle a causé un embarras énorme ; elle n'a pas cessé d'être malade depuis notre départ de Niagara. Mes enfants m'ont tourmentée à m'en faire mourir ; Cécilia ne sait pas du tout les diriger ; enfin personne n'a vraiment oui de ce voyage, excepté M. Dudley et une certaine mistress Wolf, une Anglaise veuve depuis quelque temps, qui se trouvait au mariage de Fan et qui est partie avec les mariés immédiatement après la noce. Elle est jeune et jolie, surtout sentimentale ; elle ne parle que de poésie, de beaux-arts, etc. M. Dudley lui est entièrement dévoué ; Ils se promènent ensemble au clair de lune, s'asseyent sur des ruchers et composent des sonnets. C'est une cour dans toutes les règles ; M. Earle appelle cette dame la dernière le M. Dudley. Je ne peux pas comprendre ce qui a pu le déduire chez cette femme. Elle a

eu le secret de se rendre parfaitement désagréable à tout le monde. D'ici j'irai à Newport et je vous conseille de venir m'y rejoindre ; s'il y a déjà quinze jours que vous êtes chez la tante Marguerite, vous devez avoir besoin de changer d'air et de prendre un peu de distraction ; je lui ai fait une visite dans mon enfance, et je n'oublierai jamais l'ennui que j'ai eu chez elle. Je n'ai pas entendu parler de mon mari depuis un mois : je suppose qu'il a écrit à New-York. Dites à Henry qu'il ferait bien de venir à Newport et d'y amener ses chevaux. »

Mabel avait lu cette lettre déjà cinq ou six fois ; elle avait pleuré en méditant son contenu et la tenait toujours ouverte sur ses genoux, lorsque l'entrée de miss Sabiah vint troubler sa solitude. C'était l'une de ses tortures, de ne pouvoir rester seule un moment sans qu'aussitôt quelqu'un vînt la réclamer dans sa retraite. Néanmoins il était rare que Sabiah fût l'importune ; c'était ordinairement la bruyante mistress Ridgway qui la privait de sa liberté. Elle essaya donc de prendre un air satisfait lorsqu'elle vit la vieille miss entrer avec précaution, regarder autour d'elle et fermer la porte sans bruit.

« Si j'étais à ta place, je ne manquerais pas d'aller ce soir chez les Bloodgood, mon enfant, lui dit Sabiah en baissant la voix comme si elle avait supposé que quelqu'un eût l'oreille appliquée au trou de la serrure. Elle a tant à cœur de te voir figurer dans cette réunion ! »

Elle, dans la bouche de Sabiah, voulait dire Marguerite.

« Oh ! ma tante, ne me demandez pas cela, répondit Mabel en se levant et en mettant dans sa poche la lettre de sa sœur. Je ne peux pas y aller, c'est impossible : je ne me sens pas d'humeur à sortir ; c'est une chose qui arrive à tout le monde, ajouta-t-elle en voyant Sabiah jeter un coup d'œil sur la poche où elle venait de plonger sa lettre.

– Tu as reçu des nouvelles de Louise ; ce n'est pas étonnant si tu es ennuyée : il n'en faudrait pas tant pour me faire sortir de mon assiette. Mais c'est une raison pour te distraire ; ça t'amusera de voir cette jeunesse, et puis, rois-tu. elle s'est déjà fâchée quand tu as dit ce matin que tu n'avais pas envie d'y aller.

– Qu'est-ce que cela peut lui faire ? demanda Mabel ; 'est parce qu'elle suppose que je m'amuse qu'elle désire que j'y aille ; et puisque cela

m'ennuie ! Je n'aime pas à voir tant de monde ; elle n'y va pas elle-même, et je préfère vous tenir compagnie à toutes les deux.

– Tu es bien bonne, chère enfant ; mais c'est une occasion qui n'est pas ordinaire. M. Bloodgood est membre du congrès, député du district ; sa famille est l'une des plus anciennes que nous ayons dans le pays ; j'ai toujours entendu parler d'eux et de leurs belles manières depuis que je suis au monde. Elle ne les voyait pas en visite avant que tu fusses venue ; elle compte sur toi, sur l'effet que tu produiras chez eux ; ce serait grand dommage de détruire son espoir : tu ne sais pas comme elle tient à une chose quand elle se l'est mise en tête. »

Sabiah parlait avec vivacité, plaidait la cause de sa cœur comme si elle avait été la sienne, et trahissait la crainte que lui inspirait le mécontentement de la veuve, que, depuis son enfance, elle avait appris à redouter.

Dans toute autre occasion, Mabel se serait empressée de répondre aux désirs de ses tantes, même en sacrifiant sa volonté ; mais dans la situation d'esprit où elle se trouvait alors, la pensée d'aller dans le monde et chez des étrangers lui répugnait horriblement. « L'effet que je produirai ce soir ne sera pas favorable, dit-elle en s'efforçant de combattre les arguments de Sabiah ; et je ne ferai pas honneur à ma tante Marguerite. Je ne me porte pas bien ; e me sens maussade, je suis triste et malheureuse.

– Je le sais bien, ma pauvre enfant, répondit Sabiah l'un ton où la pitié se mêlait à la prière ; et ça n'a rien l'étonnant : tu es si tourmentée par ton frère ! Et dire que e voilà qui a repris le même train de vie qu'à New-York ! nais, bonté divine ! tu ne peux pas l'en empêcher ; à quoi bon y penser ? Tu es bien sûre qu'il n'ira pas là-bas : tu peux bien y aller sans crainte. C'est une belle promenade à faire, une jolie résidence à visser ; mistress Paradox a justement envoyé dire qu'elle te prendrait dans sa voiture. Allons, Mabel, chère petite, réponds-lui que tu veux bien ; tout s'arrangera pour le mieux ; tu passeras une bonne soirée, Marguerite sera contente et. »

Cette énumération des résultats avantageux qu'aurait la complaisance de Mabel fut interrompue par la grosse ; voix de la veuve, qui appelait sa sœur à propos de quelque affaire de ménage ; et Sabiah s'empressa de descendre, tandis que sa pauvre nièce lui répétait une fois de plus : « Je n'irai pas, tante Sabiah, c'est impossible ; je vous en prie, dites-le bien à tante Marguerite. »

Mais la chose prit à dîner une tournure bien différente, lorsque, au moment où l'on s'y attendait le moins, Henry déclara qu'il avait le projet d'aller à cette soirée.

« Vous avez bien raison, mon neveu, s'écria la tante Marguerite, qui, d'après le mépris qu'elle semblait faire de semblables réunions, n'espérait pas pouvoir le décider à aller chez le député : vous n'y perdrez pas à faire plus ample connaissance avec la famille Bloodgood, c'est moi qui vous le dis ; nous n'avons pas dans toute la province une maison où l'on reçoive comme chez eux.

– C'est dans tous les cas une promenade agréable, dit Henry avec indifférence. Il paraît que tout le monde y sera. On m'a présenté au jeune Bloodgood ce matin à la maison du lac, où j'étais allé pêcher ; c'est un charmant garçon ; il a insisté pour que j'allasse ce soir chez son père, et je le lui ai promis. C'est à l'occasion d'un jeune homme qui est de passage ici que cette soirée a lieu ; j'ai oublié son nom, mais on le dit fort aimable ; il a été au bout du monde, et repart demain matin : il ne s'arrête à L. que pour voir un instant ses amis.

– Qui cela peut-il être ? s'écria mistress Ridgway ; vous ne vous rappelez pas son nom, Henry ? Ne dites-vous pas que c'est un parent du député ? »

Mais Henry n'en savait rien ; et la veuve, dont la curiosité et l'étonnement étaient au comble, récita la généalogie des Bloodgood, y compris les branches collatérales, donna l'âge de tous les individus mâles de cette nombreuse famille, s'efforçant en vain de découvrir l'honorable membre dont il s'agissait. A qui donc pouvait-on faire le semblable réception ? ce devait être à celui-ci, ou encore à celui-là, et, si ce n'était à l'un des deux, c'était à quelque autre assurément ; dans tous les cas, c'était un homme riche, de bonne famille et d'un mérite distingué.

« Voilà ce que vous perdrez, miss Mabel, » dit aigrement veuve en se retournant du côté de sa nièce, dont elle était efforcée d'éveiller l'intérêt.

Mabel, qui, absorbée dans ses pensées, n'avait rien entendu, et ne savait de tout cela qu'une chose, c'est que Henry avait l'intention d'aller à cette soirée, leva les yeux regarda sa tante d'un air étonné. Cependant lorsque son frère lui eut dit : « Tu viens là-bas, n'est-ce pas, Bay ? » elle répondit en balbutiant : « Oui, si tu veux me endre avec toi.

– Ah ! ah ! s'écria la tante d'un air à la fois satisfait et cessant ; vous ne refusez plus, le charmant étranger vous cide ; c'était cela qu'il vous fallait, quelqu'un d'assez distingué pour être digne de vos sourires. »

Mabel, sans chercher à comprendre les paroles de sa nte, et désirant donner le change sur le véritable motif sa détermination, ne releva pas cette remarque et se unit de bonne grâce aux railleries plutôt grossières de méchantes de la veuve ; car celle-ci éprouvait une satisfaction trop vive du succès qu'elle avait obtenu, pour voir l'intention d'être sévère. Elle ne se doutait pas de victoire bien plus grande que Mabel avait remportée en elle-même en promettant d'aller avec son frère, pour quoi elle redoutait une moins bonne compagnie si elle resait à la maison.

« J'espère que vous allez mettre une belle robe, disait quelques heures plus tard mistress Ridgway à la pauvre Mabel, qui, assise dans sa chambre et la lettre de sa peur à la main, avait oublié la cruelle épreuve qu'il lui allait subir. Voyons que je regarde un peu vos toilettes. Et sans plus de cérémonie sa tante leva le couvercle de la caisse où étaient renfermées ses robes, et les prit une à une pour les passer en revue.

Comme il était facile de le prévoir, elle choisit la plus éclatante de toutes les robes de sa nièce, et Mabel aurait volontiers pleuré en voyant combien la veuve insistait pour lui faire endosser une toilette aussi peu appropriée à la circonstance qu'à sa disposition d'esprit. Enfin, après une lutte énergique de part et d'autre, un compromis eut lieu, qui substitua une robe de mousseline claire à la riche étoffe qui séduisait la veuve ; et, bien que Mabel ne trouvât pas que les ornements, la broderie et le tissu délicat de cette toilette, convinssent pour une course en voiture de plus de six milles, elle se félicita d'avoir échappé au mauvais goût de sa tante, et de pouvoir espérer qu'avec une simple robe blanche elle ne serait pas remarquée.

Ce fut un moment de triomphe pour mistress Ridgway, lorsque le phaéton d'Henry s'arrêta devant sa porte, que sa ravissante nièce, habillée à la dernière mode, descendit les marches du perron avec un jabot d'une élégance dont elle ne soupçonnait pas capables les jeunes gens d'aujourd'hui. Avec quelle satisfaction elle accompagna Mabel jusqu'à la voiture, pour préserver la robe de la jeune fille du contact de la roue, et pour lui donner son châte ! Quel ne fut pas son orgueil, lorsque le juge Paradox,

qui passait au même instant, lui fit un salut gracieux ; lorsqu'elle vit tous les voisins accourir à leur fenêtre pour assister au départ de son neveu et de sa nièce, et lorsqu'enfin l'indomptable trotteuse, que son maître retenait avec effort, se précipita follement au bout de la rue suivie des regards de tous, pendant que la pauvre Sabiahi se désespérait en songeant au danger que l'allure furieuse de Mad Sallie faisait courir à Mabel, et ne se pardonnait pas d'avoir déterminé la chère enfant à braver un aussi grand péril !

CHAPITRE XXV.

« Vous l'avez vue, mon oncle, s'écriait avec enthousiasme la jeune fille qui se trouvait dans la voiture le jour que mistress Ridgway avait annoncé à la femme du député l'arrivée de Mabel et de son frère. Vous l'avez vue, oncle Bayard. »

Ces paroles s'adressaient à un jeune homme au front large, à la physionomie pleine de franchise et de noblesse, dont la charmante créature venait de prendre le bras, et qui se trouvait alors dans le salon de mistress Bloodgood, le soir où Mabel accompagnait Henry.

« De qui parles-tu ? demanda le gentleman avec un sourire où il était facile de deviner qu'il savait parfaitement ce que voulait dire sa nièce.

– De qui je parle ? répéta la jeune fille d'un ton railleur. Oncle Bayard, il est inutile de chercher à me tromper ; je vous ai vu la regarder pendant plus de dix minutes ; ainsi répondez-moi : comment la trouvez-vous ?

– Comment dois-je la trouver ? apprend-le moi, Bichette, demanda le jeune homme à son tour, éludant la question qui lui était adressée.

– Vous n’avez pas besoin de cela ; vous avez suffisamment étudié la question ; je vous ai bien vu dans la glace : vous ne l’avez pas quittée des yeux pendant près d’un quart d’heure.

– Et la glace a-t-elle aussi réfléchi ma pensée ?

– Très-clairement ; vous trouvez que c’est la plus belle, la plus élégante, la plus splendide de toutes les femmes que vous ayez jamais vues ; et, s’il en était autrement, je ne vous pardonnerais de ma vie ; n’est-ce pas qu’elle est admirable ?

– Oui, Bessie, comme un glacier des Alpes.

– Oh ! quelle affreuse comparaison ! que vous êtes injuste et méchant ! s’écria Bessie en quittant le bras de son oncle. Vous ne diriez pas cela si vous la connaissiez ; elle est aussi aimable qu’elle est belle.

– Je serais bien fâché de la connaître, répondit l’oncle Bayard.

– Et pourquoi ? répliqua Bessie, le regardant en face.

– J’aurais peur de me geler à son contact, répondit-il en affectant de grelotter comme s’il eût ressenti l’influence d’un courant d’air glacial.

– Ce sont vos paroles qui sont glacées, riposta Bessie avec chaleur ; vous ne méritez pas de la connaître, et j’espère bien que vous n’en aurez pas l’occasion : ce n’est pas moi toujours qui vous la procurerai.

– C’est une résolution charitable, répondit le jeune homme ; je ne vois pas de danger plus grand que d’être exposé à une collision avec cette brillante.

– Taisez-vous, s’écria Bessie en essayant de poser sa petite main sur la bouche de son oncle ; je ne veux pas que vous parliez d’elle ainsi.

– Je suis tout prêt à l’admirer, Bessie, répondit Bayard en esquivant la main de sa nièce, autant qu’il te plaira, mais à distance, ajouta-t-il en riant.

– Quel poltron vous faites ! c’est bien laid d’être lâche ; fi donc !

– J’en conviens, mignonnette, et je reconnais la justesse de ton accusation, répondit l’oncle d’un air plus sérieux que celui qu’il avait eu depuis le commencement de cet entretien. Un homme qui vit comme moi, dans un milieu où la vie est simple, étrangère à toutes les conventions du monde, y apprend à aimer et à estimer au plus haut degré une femme sincère, aimante et bonne, qui peut s’oublier complètement dans l’ardeur qu’elle met à défendre les autres, ainsi que le fait maintenant l’une des

meilleures et des plus charmantes créatures que je connaisse ; mais ta miss Vaughan, Bessie, du moins à en juger par son visage, est froide et fière, et j'avoue que ce genre de femme me fait peur.

– Oh ! mon oncle ! son sourire a tant de charme, et de a tant de grâce et de chaleur dans les manières !

– Oui ; mais le sourire est étudié et les manières sont pprises ; toute la grâce du monde ne saurait compenser absence de naturel et de. »

Il s'arrêta tout à coup en voyant Bessie mettre son doigt sur ses lèvres ; cette fois, la jeune fille était sérieuse, et ce frôlement d'une robe légère qui se fit entendre à côté des deux causeurs annonça que leur silence arrivait trop tard, et qu'on avait surpris leurs paroles.

Cette conversation avait eu lieu dans la bibliothèque, de l'oncle et la nièce, se trouvant seuls en ce moment, avaient oublié qu'une personne assise de l'autre côté de la cloison à laquelle Bayard s'appuyait, devait ne pas perdre m mot de leur dispute animée. Par hasard, Mabel, fatiguée des efforts qu'elle faisait pour calmer son esprit et pour dissimuler sa tristesse, s'était réfugiée dans le coin L'une cheminée, où, adossée comme Bayard à la cloison qui séparait cette pièce de la bibliothèque, elle se reposait en s'occupant d'une charmante petite fille. Il est facile de croire que le dialogue de l'oncle et de la nièce, dont chaque parole avait frappé son oreille, n'était pas fait pour l'aider à se remettre de son trouble ; en entendant proférer son nom accompagné des épithètes que lui donnait Bayard, elle s'était levée comme une biche qui découvre un nouvel ennemi dans l'endroit où elle cherchait un refuge : ontre la poursuite des chasseurs ; et, sans jeter les yeux lans la direction des paroles qu'elle venait d'entendre, elle traversa le grand salon et mit une partie de la foule entre elle et celui qui l'accusait de fierté. Elle avait reconnu la voix de la jeune fille ; mais celle de Bayard lui était étrangère, et, quand elle se vit protégée par la foule qui l'entourait, elle éprouva un désir irrésistible de regarder derrière elle et de voir l'individu qui la jugeait avec tant de sévérité. Poussé par un mouvement analogue, Bayard avait quitté sa place, et, lorsque Mabel tourna la tête du côté de la bibliothèque, son regard curieux et timide rencontra la figure ouverte et loyale du jeune homme, dont l'œil bleu et transparent était

fixé sur elle ; ses yeux se baissèrent aussitôt, et son agitation visiblement accrue fut parfaitement comprise par celui qui la regardait.

Bayard n'eût-il pas souffert en découvrant qu'elle avait surpris ses paroles, que le regard plein de reproches et de douceur de Mabel lui avait fait regretter son injuste critique. Il n'y avait ni dédain ni hauteur dans l'attitude de cette belle tête inclinée, aucune irritation sur ce visage ému, qui exprimait la tristesse, mais non pas la colère ou l'amertume.

« Elle nous a entendus, oncle Bayard, s'écria Bessie dès qu'elle fut un peu remise de sa consternation.

– Je le suppose, » répondit le jeune homme d'un ton de regret.

L'excellente Bessie n'adressa aucun reproche à son oncle, bien qu'elle fût presque aussi attristée que Mabel ; mais elle ne put s'empêcher de triompher lorsque Bayard, après avoir considéré pendant quelque temps la jeune fille dont la rougeur couvrait le visage, se retourna vers sa petite nièce et lui dit avec chaleur : « Vous aviez raison, Bessie ; elle est loin d'être glacée, j'en suis pleinement convaincu. »

C'était l'aveu d'un esprit candide et sincère. Malheureusement, comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, celle qui avait entendu l'accusation ignorait que l'accusateur se fût rétracté ; et Mabel resta sous l'influence du jugement qui avait été porté contre elle. Mais, se rappelant qu'à part l'instant d'oubli où l'amertume de sa douleur avait donné à son visage une expression qui avait été faussement interprétée, elle avait toujours réussi à cacher aux yeux du monde les émotions qui l'agitaient, elle reprit tout son empire sur elle-même, et continua de distribuer les paroles et les sourires dont Bayard avait sans peine découvert la feinte gaieté : aussi éprouva-t-elle un véritable soulagement quand, la maîtresse de la maison ayant proposé de faire un peu de musique, il lui fut permis de garder un silence absolu.

Parmi les membres de l'assemblée, plusieurs personnes possédaient une belle voix, et, quelques morceaux à la mode leur ayant été demandés, Mabel se mit au piano et consentit à les accompagner, tâche difficile qu'elle avait toujours remplie lorsqu'elle était en pension, et dont elle acquittait en excellente musicienne.

Satisfaite d'un emploi qui, de sa part, n'exigeait aucun fort, et tout heureuse d'entendre la belle voix de basse de son frère, elle accompagna longtemps sans éprouver de fatigue, et reçut, avec la grâce qui lui était naturelle, les remerciements des chanteurs et des individus qui l'entouraient ; elle était toujours assise au piano et causait avec M. Bloodgood, lorsqu'elle crut sentir que quelqu'un attendait qu'elle se fût éloignée pour prendre la place qu'elle occupait ; elle leva rapidement les yeux, et reconnut le jeune homme qui l'avait si mal jugée quelques instants auparavant. Peut-être la promptitude qu'elle mit à lui céder son siège rappela-t-elle à Bayard la crainte qu'il avait exprimée de se trouver en contact avec elle ; mais ce fut sa onscience qui lui suggéra cette pensée, plutôt que les manières de la jeune fille : car elle avait répondu par une gracieuse révérence au profond salut qu'il lui avait adressé au moment où il passait devant elle pour s'asseoir à sa place.

Comme le piano était placé de manière à ce que l'exécutant regardât ses auditeurs, et qu'elle craignait de rencontrer de nouveau l'œil pénétrant du jeune homme, elle se retira dans la bibliothèque, appuyée au bras de M. Bloodgood, qu'un domestique vint appeler quelques instants après. Une fois seule, au milieu de personnes qui lui étaient complètement étrangères, Mabel s'abandonna au plaisir d'écouter les accords harmonieux et graves qui lui arrivaient du salon, et applaudissait en elle-même au talent plein d'âme de l'exécutant, lorsque celui-ci commença à chanter ; un silence profond succéda immédiatement au murmure des conversations particulières, et les notes vibrantes d'une voix mélodieuse et pure vinrent frapper l'oreille de Mabel. Jamais elle n'avait rien entendu qui pût être comparé à cette voix, dont la puissance et l'étendue, jointes à une douceur merveilleuse, étaient rehaussées par un talent de premier ordre, auquel s'ajoutaient encore le charme d'une excellente prononciation et le sentiment musical de celui qui en faisait usage. Bayard chantait l'un des plus beaux morceaux du Stabat de Rossini, l'attention qu'il obtenait de la part de ses auditeurs, généralement peu disposés au silence, était la preuve la plus évidente de l'effet qu'il produisait sur eux.

Bientôt Mabel, attirée par cette voix sympathique, ou bliant le désir qu'elle avait eu d'éviter le regard de l'étranger, quitta la bibliothèque et vint

se glisser au milieu d'un groupe qui stationnait auprès d'une porte, vis-à-vis de piano. Elle n'avait pas encore osé regarder attentivement la figure de Bayard, et, maintenant qu'elle le voyait en face, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la physionomie du jeune homme était digne de son chant inspiré.

Il devait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, bien que la fraîcheur de son teint le fît paraître un peu plus jeune. Sa barbe était rasée, et ses cheveux blonds, soyeux et ondulés, rejetés négligemment en arrière, découvraient un front développé annonçant une vaste intelligence. Ses yeux bleus et transparents, son regard ferme et loyal, ses traits bien dessinés, indiquaient un caractère énergique, une volonté pleine de résolution ; sa grande taille et sa large poitrine révélaient une force physique peu commune, et le poids de sa tête, aussi bien que sa physionomie, trahissait un courage habituel : bref, on pouvait le citer comme un type accompli de ces anciennes races du Nord renommées pour leur beauté et leur audace ; et Mabel se souvint, en voyant, d'un tableau où étaient représentés quelques jeunes compagnons d'Hengist et d'Horsa, dont il lui rappela d'une manière frappante les traits et la tournure.

Sa beauté augmentait encore l'effet que produisait sur l'assemblée cette musique sacrée qu'il chantait sans effort sans se douter de l'impression qu'il faisait sur ses auditeurs, tout en révélant par sa physionomie combien il sentait les paroles qui s'échappaient de ses lèvres.

Quand il eut frappé son dernier accord, il se leva au milieu du plus profond silence, ne manifesta aucun triomphe du succès qu'il avait obtenu, écouta sans affectation des éloges que lui donnèrent les personnes qui entouraient le piano ; et, refusant de chanter autre chose, il engagea une conversation animée avec le père de mistress Bloodwood. Celui-ci, d'un âge fort avancé, parut le questionner avec un vif intérêt et prêter une oreille attentive à ses réponses, tandis que sa petite-fille, qui l'avait regardé fixement pendant tout le temps qu'il avait chanté, s'était rapprochée de lui et, les yeux toujours attachés sur le visage du jeune homme, permettait à celui-ci de jouer en causant avec les boucles soyeuses qui entouraient sa tête enfantine : car la force et la fermeté s'alliaient chez lui à tant de

bienveillance et d'enjouement, qu'il s'attirait l'esune des vieillards et l'amour des petits enfants.

Bien qu'on pût excuser Mabel d'avoir, en sortant de New-York, désigné sous le nom de campagne l'endroit qu'habitait sa tante ; mistress Ridgway avait eu raison l'assurer qu'on recevait à merveille chez le député de son district ; elle aurait pu même dire, avec autant de justesse, qu'on n'aurait trouvé nulle part de réunion plus choisie que celle dont mistress Bloodgood était appelée à faire les honneurs. Toutes les familles distinguées du voisinage, dix milles à la ronde, étaient représentées dans son salon, où des hommes politiques d'une certaine célébrité étaient rendus de plus loin encore, et qu'égayait une jeunesse charmante, pleine de verve et d'entrain. Le député n'avait rien épargné pour rendre cette soirée mémorable à ses hôtes, et la salle à manger n'avait pas cessé l'être plus ou moins fréquentée depuis l'instant où le souper avait été servi. Les femmes d'abord en avaient eu les honneurs ; puis les gentlemen, après s'être occupés d'elles avec soin, étaient allés à leur tour prendre leur part du banquet, manger des huîtres chaudes et boire plus librement à la santé les uns des autres qu'ils ne l'auraient osé en présence de leurs mères, de leurs femmes et de leurs filles. Ce fut en tremblant que, vers la fin de la soirée, Mabel s'approcha de la salle de festin, dans le vain espoir d'attirer l'attention d'Henry et, sous prétexte de la longueur de la course qu'ils avaient à faire, de lui persuader de-la ramener chez sa tante.

Il était précisément en face d'elle ; mais la table les séparait, et, au milieu de l'hilarité croissante des convives, il lui fut impossible de saisir le regard de son frère. Chaque minute rendait plus douteux qu'il voulût bien écouter la prière de sa sœur. Plusieurs connaissances de Mabel passèrent et repassèrent auprès d'elle, et chaque fois lui conseillèrent de retourner dans le salon ; mais elle refusa toujours, en donnant pour prétexte qu'il y faisait trop chaud ; de temps à autre, de bruyants éclats de rire venaient lui causer une vive douleur, et le bruit des bouteilles que l'on débouchait rapidement faisait courir dans toute sa personne un frisson nerveux qui agitait ses membres. Au centre d'un groupe animé de jeunes gens pleins d'insouciance, était Henry, non pas celui que Mabel avait connu jadis, mais l'étrange créature que l'ivresse faisait du malheureux jeune homme, dont

elle anéantissait la raison. Les plaisanteries circulaient, tombant des lèvres avinées ; et chaque buveur tenait à la main son verre écumant, lorsque Bayard, venant du salon, passa rapidement auprès de Mabel sans la voir, s'approcha de la table, y prit un verre, et appelant un domestique : « Lewis, lui dit-il, remplissez-moi cette carafe ; je voudrais un verre d'eau pour miss Bessie. »

Le domestique prit la carafe, et Bayard en attendant qu'il l'eût rapportée, resta les yeux fixés sur le groupe de jeunes gens qui étaient en face de lui, et qu'il considérait d'un air sérieux où il y avait moins de mépris que d'inquiétude et de pitié. Au moment où il se disposait à sortir de la salle, tenant à la main le verre d'eau que lui avait présenté le domestique, il fut suivi par deux ou trois des convives, dont l'un disait à l'autre : « Fred a fait, avec ce jeune homme de New-York, la gageure qu'il boirait plus de Champagne que lui ; Bloodgood est leur arbitre ; mais Fred a gagné, c'est déjà fait ; New-York a perdu la raison ; je vais conduire ma mère à sa voiture, et je reviens tout de suite pour être témoin de la chose. »

Au même instant, la voix d'Henry se fit entendre : « Garçon ! criait-il, apportez-nous du vin ! »

Dans leur précipitation, l'un des jeunes gens qui franchissaient la porte en même temps que Bayard poussa rudement le bras de celui-ci, et lui fit répandre sur la robe et sur le bras de Mabel une partie du verre d'eau qu'il portait ; il se retourna pour s'excuser de cet accident, mais les paroles s'éteignirent sur ses lèvres quand il reconnut la brillante jeune fille qui l'avait tant occupé au commencement de la soirée, et qu'il eut remarqué la souffrance qui était peinte sur son visage ; elle était d'une pâleur mortelle, ses lèvres blanches étaient serrées l'une contre l'autre, sa main pressait convulsivement la barre d'un porte-chapeau qui se trouvait auprès d'elle, et ses yeux exprimaient une douleur si poignante, qu'il était impossible de les rencontrer sans être profondément ému.

Bayard n'était pas homme à rester insensible au muet appel que ce regard faisait à sa pitié ; et bien qu'il passât, même sans lui faire d'excuse pour l'eau qu'il avait répandue sur elle, Mabel reprit courage en voyant les yeux du gentleman répondre à l'inquiétude qu'il avait lue dans les siens.

Quelques minutes après, l'excellent jeune homme, qui ne redoutait ni le ridicule ni la censure lorsqu'il s'agissait de faire un acte d'humanité, allait rejoindre son ami Bloodgood qui se trouvait alors dans l'office attenant à la salle à manger, où il présidait au déballage d'un nouveau panier de vin, et se disposait à déboucher la bouteille qu'il y avait prise.

« Charlie ! » s'écria Bayard en mettant la main sur l'épaule de son ami.

Le jeune Bloodgood se retourna, et rougit en rencontrant le regard plein de reproches qui lui était adressé.

« Toi ici ! dit-il avec un certain embarras ; tu viens chercher un verre de...

– Non, répondit Bayard. non ; tu sais bien que je ne viens pas ici pour cela. Voyons, ajouta-t-il d'un ton conciliant, vous avez assez prouvé votre hospitalité ; fais reporter toutes ces bouteilles à la cave : c'est le plus grand service que tu puisses rendre à tes convives.

– Quelle idée, Bayard ! nous sommes obligés de traiter nos hôtes convenablement.

– J'en conviens, mais non pas de les avilir ; le projet de déshonorer ce jeune homme, étranger parmi vous, est trop scandaleux pour être suivi d'exécution.

– C'est à lui qu'en revient l'idée, répondit Bloodgood en riant ; s'il plait à un homme de jouer le rôle de bouffon, il en est le maître, puisque lui seul doit en souffrir.

– Tu te trompes, Charlie, répliqua Bayard avec vivacité : ce n'est pas l'imprudent auteur de cette gageure qui en souffre, mais cette noble jeune fille qui est debout à la porte de la salle, et dont le cœur est navré de la position où elle voit son frère... Il ne faut pas que sa belle tête s'incline sous le poids de la honte que lui fait éprouver cette (folle conduite ; je ne le verrai pas du moins sans faire (tous mes efforts pour lui épargner cette humiliation et pour sauver son frère du mépris. »

De joyeux éclats de rire et les cris répétés de : « Bloodgood ! qu'est devenu Bloodgood ? » s'échappèrent au même instant de la pièce voisine, et Charlie, s'efforçant de combattre les arguments qui venaient de lui être opposés, riposta d'un ton léger :

« Ah ! ah ! Bayard ! miss Vaughan a fait ta conquête, à ce que je vois ; elle espère que tu vas entrer en lice et te déclarer le champion de son écervelé de frère ; mais n'attends pas que je m'associe à ce dévouement chevaleresque on n'est pas responsable de ses hôtes.

– Je pense, s'écria Bayard d'une voix justement indignée, je pense au contraire -qu'un homme est responsable des gens qu'il a chez lui. C'est une folie de ta part que de me supposer un intérêt personnel dans cette circonstance : je n'ai jamais parlé à miss Vaughan ni à son frère, et je para demain pour plus d'années peut-être que je n'en ai passé depuis l'époque où je vivais chez ton père. Mais l'une est une femme, et tu lui dois protection ; l'autre est on semblable, et à ce titre il a des droits à ta pitié. Nous nous connaissons depuis notre enfance, Charlie, poursuivait-il d'un ton affectueux et ferme ; nous avons été au collège ensemble, nous avons passé toutes nos vacances l'un avec l'autre, et mon désir le plus cher a été de te recevoir un jour à mon foyer ; mais si tu m'obliges à penser que tu es indifférent à l'honneur de ton semblable et que tu restes froid devant la douleur d'une femme, je partirai sans que ma main presse la tienne, et je ne te reverrai jamais, du moins en qualité d'ami. »

Le jeune homme à qui ces paroles étaient adressées baissa la tête ; il joua pendant quelques instants avec le tire-bouchon qu'il avait à la main, et le jetant bientôt sur l'une des planches de l'office, il prit la main de Bayard, et la serrant avec chaleur : « Je ne peux pas, dit-il, perdre son amitié ; elle a toujours été mon plus grand bien ; ce n'est pas la première fois que tu m'empêches de faire une mauvaise action, Bayard. » Et repoussant le panier de champagne sous l'étagère, Bloodgood accompagna son ami dans la salle à manger, où, imitant l'exemple que lui donnait Bayard, il dispersa avec tact les jeunes gens qui attendaient son retour.

« Non, non, Fred, dit-il en secouant la tête d'un air ferme, non ; vous avez assez bu, vous et M. Vaughan. Boone, vos sœurs vous attendent pour souhaiter le bonsoir à ma mère ; Sand, voulez-vous venir dans la bibliothèque voir le portrait que j'ai fait de mon chien ? »

Bayard, pendant ce temps-là, disait à ceux qu'une pareille observation pouvait toucher, que les jeunes femmes se demandaient ce qu'ils avaient pu devenir ; puis, s'étant fait présenter à Henry par Bloodgood, il l'entraîna

peu à peu vers un boudoir où le café était servi. De même qu'il est souvent arrivé que les fous et les bêtes féroces ont été subjugués par la puissance du regard et l'ascendant d'une volonté énergique, cet infortuné jeune homme, privé de sa raison et n'ayant plus la faculté de se conduire, céda sans résistance à l'être supérieur qui le maîtrisait complètement. D'une main tremblante, il porta à ses lèvres la tasse que lui donnait Bavard ; et, permettant à celui-ci de prendre son bras, il se laissa conduire par un étroit passage à la terrasse qui entourait la maison.

Une fois seulement, comme ils passaient de l'atmosphère étouffante des salons à l'air froid du dehors, Henry manifesta quelque malaise et un certain désir de rompre avec sa nouvelle connaissance ; mais la conversation animée l'étreinte vigoureuse et l'œil résolu de Bayard, l'empêchèrent d'exécuter ce projet aussi vite abandonné qu'il fut conçu.

Mabel n'avait pas cessé un instant de suivre d'un regard inquiet le jeune homme qui était venu si généreusement à son secours ; elle avait épié ses mouvements, compris ses intentions, deviné le secret de son influence ; et, voyant enfin le succès qu'il avait obtenu, elle éprouvait un soulagement indicible à se sentir, elle et son frère, sous la protection d'un homme qui lui inspirait toute confiance.

Il lui devint presque facile de recouvrer son sang-froid de causer avec les personnes qui au même instant lui adressaient la parole, de les suivre au salon et de prendre part de nouveau à cette réunion qui pour tout le monde excepté pour elle, était pleine de charme et de gaieté. De la fenêtre auprès de laquelle elle était assise, elle distinguait la grande taille des deux jeunes gens qui se promenaient dans le jardin, et se sentait rassurée chaque fois qu'ils repassaient sous ses yeux, comme s'ils avaient été les sentinelles vigilantes qui la protégeaient contre un péril imminent.

Mais la nuit s'avancait ; quelques personnes qui demeuraient à une certaine distance étaient déjà parties, et la rumeur qui précède le départ courait dans l'assemblée. Les deux jeunes gens avaient disparu de la terrasse, et Mabel commençait à s'inquiéter, lorsqu'elle vit Bayard, qui, seul à l'entrée du salon, paraissait chercher quelqu'un : Dès qu'il l'eut aperçue, il traversa la foule, s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

« Miss Vaughan, votre frère est allé donner quelques ordres relativement à son cheval ; si vous voulez bien m'accorder cet honneur, je vous offrirai mon bras pour vous accompagner d'abord auprès de mistress Bloodgood, et ensuite à votre voiture. »

Mabel accepta sans hésiter, mais sans rien dire ; elle alla machinalement prendre congé de la maîtresse de la maison, et courut au vestiaire chercher son châle et son manteau. Bayard l'attendit dans l'antichambre ; mais elle avait fait ses préparatifs de départ avec tant de rapidité, que la voiture n'était pas encore devant la porte lorsqu'ils y arrivèrent. La nuit était froide et humide, et Mabel grelottait si violemment, que le jeune homme lui offrit de rentrer dans la maison pendant quelques minutes.

Elle secoua la tête d'une façon négative, et toujours sans dire un mot ; lui, voyant qu'elle tremblait de plus en plus, déplia un grand châle qu'elle portait sur son bras, et, comme il l'en entourait avec sollicitude, il sentit tomber sur sa main deux larmes brûlantes et courir dans tous les membres de la jeune fille un frisson qui n'était pas causé par le froid. Ne voulant pas la quitter, et cependant inquiet à l'égard d'Henry, il proposa à Mabel d'aller du côté de la remise, afin d'apprendre quelle était la cause de ce retard. Elle se laissa emmener avec la confiance d'une enfant ; quand ils furent auprès des communs, ils trouvèrent Henry qui se disputait avec un groom au sujet de la manière dont son cheval avait été harnaché, et qui semblait avoir oublié que sa sœur l'attendait pour partir. Mad Sallie, plus violente et plus animée que jamais, se jetait de côté et d'autre et s'efforçait avec fureur d'échapper à ceux qui la tenaient par la bride. La présence de Bayard rétablit instantanément l'harmonie : Henry et le groom lui soumirent leur différend et acceptèrent sa décision ; Mad Sallie elle-même se calma en entendant cette voix ferme et douce lui adresser la parole, tandis qu'une main puissante caressait sa crinière et arrangeait son harnais.

r « N'ayez pas peur, dit Bayard à voix basse en aidant Mabel à monter dans le phaéton ; j'ai la ferme confiance que vous arriverez sains et saufs. » Il se retira vivement : car, sans faire attention à personne, Henry, qui venait de prendre les rênes, avait fait claquer son fouet. Mad Sallie fit un bond en avant, se cabra, bondit encore, recula deux ou trois fois et partit comme une flèche. Le groom éleva sa lanterne pour s'assurer que tout allait bien, et

comme la voiture, après avoir tourné la maison, repassait non loin d'eux, la lumière tomba sur le visage de Mabel, qui relevait la tête pour regarder une dernière fois le brave jeune homme dont la conduite avait été si généreuse envers elle et envers son frère.

Que de douleur et de reconnaissance peuvent être révélées par un simple regard ! L'action qu'il venait de faire eût-elle réclamé dix fois plus d'efforts, exigé d'immenses sacrifices, que Bayard n'eût pas demandé de récompense plus haute que le rayon qui s'échappa de la figure pâle et désolée qui s'était tournée vers lui pendant une seconde, et qui avait disparu au milieu des ténèbres.

« Ce n'est qu'en partageant le fardeau qui les accable que nous apprenons à lire dans le cœur des autres, pensa Bayard en écoutant la voiture franchir la grille qui était à l'entrée de l'avenue. Combien j'étais injuste à l'égard de cette jeune fille, et que je l'avais mal jugée ! »

La voix enrouée du groom interrompit ces réflexions.

« Continuez de ce train-là, mon joli gars, disait l'Irlandais, et que cet ange du bon Dieu qui est assis à côté de vous préserve au moins vos os de la chute qui vous attend !

– Sellez mon cheval aussi vite que possible, Patrick, lui dit Bayard en se retournant tout à coup.

– Vous n'allez pas courir à la ville cette nuit, monsieur Bayard ?

– Si ; j'ai résolu au contraire d'aller coucher à l'hôtel, et je vous serai très-obligé, Patrick, de m'apporter mon bagage demain matin d'assez bonne heure pour partir par le premier convoi. Je vais en parler à M. Charles. »

Et ce disant, il rentra dans la maison.

Une fois que Mabel se trouva dans l'avenue et qu'elle eut gagné la grande route, la première sensation qu'elle prouva fut un soulagement indescriptible, un sentiment de bien-être infini après l'horrible douleur qu'elle venait de ressentir. Mais, bien que son frère eût échappé à la honte, un péril d'un autre genre les attendait tous les deux. Elle ne pouvait pas se dissimuler qu'Henry était incapable de diriger Mad Sallie, ou même de reconnaître son chemin, dont elle se rappelait avec inquiétude les nombreuses difficultés. La nuit était profonde ; ils avaient plusieurs ponts à traverser, et la route côtoyait pendant une assez grande distance le bord d'un

précipice que défendait seulement une légère palissade. Pendant un mille ou deux, fort heureusement, elle était large et facile, et Mad Sallie put continuer sa course effrénée sans aucun accident ; mais Henry, qui jusque-là avait beaucoup parlé et d'une façon bruyante, devint tout à coup silencieux, laissa flotter les rênes et permit à son cheval d'aller au pas. Ils continuèrent de marcher ainsi pendant quelque temps, et ils arrivaient précisément à l'endroit où la route se divisait en plusieurs branches, lorsque Mabel sentit la tête de son frère tomber sur son épaule, et s'aperçut qu'Henry dormait profondément. Elle saisit d'une main tremblante les rênes qu'il avait abandonnées, et s'efforça de remplir le mieux possible la tâche périlleuse dont elle s'acquittait pour la première fois.

Elle approchait de la bifurcation de la route et ne savait de quel côté elle devait diriger ou du moins essayer de diriger Mad Sallie, lorsque le bruit des pas d'un cheval se fit entendre, et, bien qu'elle ne pût rien voir distinctement, elle éprouva la conviction profonde qu'elle n'avait plus aucun danger à courir. Un cavalier rejoignit bientôt leur phaéton ; il ralentit le pas de sa monture et s'acquitta en silence pendant tout le reste du chemin du rôle de guide et de protecteur ; chaque fois que la route se divisait, il passait devant la voiture, et Mad Sallie suivait son cheval ; à chaque endroit où le chemin devenait dangereux, il restait à côté de Mad, et Mabel sentait qu'il tenait la bride de la bête ombrageuse. De temps en temps il disparaissait dans l'obscurité ou on l'apercevait confusément au sommet de la colline, mais sans qu'il s'éloignât du phaéton, car le pas de sa monture était toujours distinct à l'oreille de Mabel. On aurait pu croire qu'il voyageait par hasard sur cette route, sans l'attention avec laquelle il remplissait la charge qu'il s'était imposée. C'était une étrange situation pour une jeune fille délicatement élevée : soutenir le corps de son protecteur naturel endormi à son côté, avoir dans ses mains tremblantes des rênes que dans toute autre occasion elle aurait craint de toucher, et s'abandonner au milieu de la nuit sur un chemin solitaire à la protection d'un étranger ; mais telle était la confiance que Bayard lui avait inspirée, que, du moment où elle avait instinctivement reconnu sa présence, elle éprouva une sécurité complète.

Lorsqu'ils furent arrivés à L... et que le phaéton s'engagea dans la rue principale de la ville, le bruit des pas du cheval de Bayard s'éteignit peu à peu, et Mabel, en revoyant Henry à la lueur des reverbères, fut tentée de croire qu'elle-même avait rêvé et que le cavalier qu'elle avait cru distinguer dans l'ombre était le produit d'une hallucination.

Il n'était pas facile de tirer complètement Henry de son sommeil, et, bien que Mabel eût gagné la porte de sa tante, elle n'osait pas descendre, dans la crainte que son frère ne fût incapable de conduire Mad à son écurie, située à quelque distance de la maison.

Néanmoins, se confiant à l'instinct du noble animal, et voyant Henry donner quelques signes d'intelligence, se redresser avec vigueur, déclarer que c'était un ennui diabolique de faire un si long trajet par une nuit aussi noire, et agiter en grognant les rênes qu'il venait de lui reprendre, elle sauta sur le pavé, non sans courir quelque danger, et resta sur le trottoir pour suivre Henry du regard. Au même instant, les doutes qu'elle avait pu concevoir sur la réalité de son guide furent totalement dissipés : car il passa rapidement devant elle et disparut dans la direction que Mad Sallie avait prise. Elle ne doutait pas que ce ne fût Bayard ; mais elle en eut la preuve évidente lorsque, une demi-heure après, venant ouvrir la porte à son frère lui rentrait chancelant, sa bougie éclaira la figure de celui qui s'éloignait et dont les soins attentifs ne s'étaient pas démentis un instant.

Que faisait à Mabel qu'il eût méconnu sa nature et calomnié son cœur ? Cette méprise ajoutait au contraire à la générosité de sa conduite. Il avait d'elle une opinion peu flatteuse, elle en était bien sûre, elle l'avait entendue ; il devait penser plus mal encore d'Henry : et cependant il avait eu pour eux une charité si grande ! Certes, Mabel éprouvait une vive reconnaissance pour la bonté qu'il avait eue à l'égard d'une femme dont il avouait ne pas aimer le caractère ; mais c'était surtout de sa bienveillance pour Henry qu'elle était profondément touchée. Nous jouissons avec orgueil des hommages et des sourires que le monde prodigue aux êtres bons et nobles que nous chérissons ; mais les cordes les plus sensibles de notre cœur sont remuées lorsqu'une main généreuse est tendue à l'être tombé qui fait partie de nous-même. L'honneur que l'on rend au mérite élève et satisfait l'âme enthousiaste ; mais la voix qui parle tout bas d'espérance à

l'être déchu est plus qu'à demi divine. Aussi l'émotion que Bayard avait éveillée dans le cœur de Mabel était un sentiment religieux qu'elle conserva toujours comme un souvenir sacré. Ils l'étaient rencontrés pour ainsi dire à l'endroit où se croisent les différents sentiers de la vie. Elle comprenait vaguement qu'il partait le lendemain matin pour un lieu inconnu ; elle l'avait quitté sans une parole de gratitude ; mais elle sentait qu'il serait récompensé du service qu'il lui avait rendu avec tant de délicatesse, et, tombant à genoux dans le silence de la nuit, elle pria le Dieu du ciel de l'accompagner dans ses voyages, de le secourir au moment du péril, et invoqua le nom de celui qui nous a légué ces paroles : « Tout ce que vous aurez fait pour le plus humble de vos frères sera considéré comme si c'était moi que vous eussiez assisté. »

CHAPITRE XXVI.

Le lendemain matin, mistress Ridgway fut indignée lorsque Mabel, à ses questions pressantes, répondit tout bonnement qu'elle n'avait pas été présentée au héros de la fête ; qu'elle supposait néanmoins que c'était un M. Bayard, un étranger de ce nom faisant partie de l'assemblée. L'ambitieuse Marguerite fut tellement piquée de cette négligence qu'en dépit de la curiosité qu'elle éprouvait, elle s'abstint de questionner ses voisins sur le compte de ce M. Bayard, dans la crainte d'être obligée d'avouer que sa nièce n'avait pas eu l'honneur de faire sa connaissance. Mais cette contrariété, si vive qu'elle pût être, ne fut rien en comparaison du ressentiment que lui inspira son neveu, lorsque, dans le courant de la journée, elle apprit d'Hannah, sa cuisinière, qui le tenait de la femme de

chambre de mistress Paradox, à qui l'avait conté Patrick, le valet de M. Bloodgood, qu'un jeune homme de New-York, un parent de la veuve Ridgway, s'était mis dedans plus que de raison ; et que c'était un miracle qu'il eût gagné la ville sans accident avec son dragon de cheval.

Tant que son neveu avait conservé la position d'un gentleman et avait été recherché par tout le monde comme un jeune homme bien élevé, riche, aimable et spirituel, mistress Ridgway s'était peu inquiétée de la manière dont il employait son temps et prodiguait son argent ; mais du moment où il dépassait la limite que le décorum impose, la prudente veuve prenait l'alarme, et, en entendant le nom d'Henry proféré légèrement par des domestiques, elle commençait à craindre qu'au lieu d'être un honneur, sa présence chez elle ne fût une honte pour sa maison. Elle n'était pas femme à s'imposer une réserve quelconque par égard pour qui que ce fût, et elle ne cacha point à sa nièce le dégoût et l'irritation que lui causait la scandaleuse conduite de son neveu. Elle n'hésita pas même à faire comprendre à Henry qu'elle connaissait les ignobles détails de cette soirée, qui, disait-elle, étaient dans toutes les bouches, et dont la honte rejaillissait non-seulement sur le coupable, mais encore sur tous ceux qui avaient le malheur de lui appartenir.

Quelle que fût l'indifférence qu'Henry pût ressentir ou feindre pour les railleries et les injures de sa tante, Mabel en souffrait horriblement, d'autant plus qu'elle ne tarda pas à s'apercevoir que, malgré la froideur apparente qu'elles rencontraient chez Henry, elles contribuaient à l'éloigner de la maison et le poussaient ainsi de plus en plus dans la voie fatale où il était entraîné.

Convaincu de la perte qu'il avait faite de l'estime des gens les plus respectables de la ville ; jugeant sa présence à l'étude injurieuse pour le vénérable ami de son père, et chassé de la maison de sa tante par les invectives dont il y était l'objet, il s'abandonna complètement à une vie de désordre, et ne rechercha plus d'autre société que celle des jeunes fous dont il était sûr de se voir bien accueilli ; il lui arrivait parfois d'être absent plusieurs jours de suite, et la réception peu gracieuse qui l'attendait chez la veuve n'était pas faite pour rendre ses absences moins prolongées et surtout moins fréquentes.

L'appartement qu'il devait occuper faisait partie d'une maison qui n'était pas encore terminée. Peut-être aurait-il été facile de presser les travaux ; mais ni lui ni sa tante ne s'en étaient occupés : car on pensait généralement, et lui-même partageait cette opinion, que sa résidence à L... ne pouvait être que provisoire. On ignorait complètement l'époque du retour de M. Vaughan à New-York, et, bien que la présence de ses enfants chez mistress Ridgway fût pour celle-ci un véritable fardeau, Mabel et son frère n'avaient pas d'autre alternative que de rester chez leur tante.

« Couche-toi, mon enfant ; tu finiras par te rendre malade, disait Sabiah d'une voix inquiète, lorsque, après minuit, se glissant tout doucement dans la chambre de sa nièce, elle la trouvait à sa fenêtre, guettant le retour de son frère.

– Oh ! je ne suis pas fatiguée ; d'ailleurs je ne pourrais pas dormir, répondait Mabel en secouant la tête.

– Il y a dix à parier contre un qu'il ne reviendra pas cette nuit, reprenait la tante Sabiah ; tu maigris et tu deviens pâle. A quoi bon ? si encore ce n'était pas inutile !

– Je serais inquiète si je ne J'attendais pas, bonne tante ; il va bientôt revenir. » Et, après avoir persuadé à Sabiah de retourner dans son lit, Mabel persistait dans sa veillée solitaire.

Mistress Ridgway avait pour habitude de fermer sa porte à dix heures précises ; elle avait, en certaines circonstances, fait infraction à cette règle dans les premiers temps du séjour de ses hôtes ; mais, depuis qu'elle avait appris la conduite irrégulière de son neveu, la consigne avait été rigoureusement observée. Ce n'était donc que par ses veilles infatigables que Mabel pouvait assurer à son frère une prompte admission dans la demeure de sa tante, lorsqu'il revenait la nuit. Qui peut dire combien de fois Henry fut rappelé au bercail par la certitude que la voix si douce qui avait déploré son départ le saluerait à son retour, et que le charmant visage qui l'avait regardé s'éloigner avec inquiétude l'accueillerait par un sourire, peut-être bien triste, mais toujours bienveillant ?

Toutes les fatigues de l'hiver précédent n'avaient rien été pour Mabel auprès de ces veilles prolongées, où, l'œil attentif, l'oreille aux aguets, elle passait les heures dans l'attente et la prière. Mais, bien que la pâleur de son

visage augmentât de jour en jour, et que sa démarche eût perdu de son élasticité, elle gagnait dans ces longs entretiens avec Dieu et avec son propre cœur une force que la souffrance courageusement supportée vous fait seule acquérir.

Loin du monde, fermant l'oreille à ses plaisirs, elle apprenait patiemment la grande leçon qui dans la vie est la clef de toutes les autres ; et s'oubliant elle-même, elle pénétrait peu à peu le secret divin qui avait transformé l'existence de Rosy en un bienfait pour tous ceux qui avaient connu la pauvre enfant.

Le malheur que Mabel prévoyait chaque jour vint bientôt mettre à l'épreuve son dévouement et son courage. Elle était assise à sa fenêtre, d'où elle avait regardé longtemps dans la rue à la clarté de la lune ; et, la tête inclinée sur sa main, elle attendait que le bruit du pas d'Henry vînt frapper son oreille, lorsque le roulement d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de sa tante la fit se lever en tressaillant. Cette voiture n'était pas celle de son frère, et des voix inconnues, proférant des paroles alarmantes, confirmèrent la triste pensée qui lui était venue tout d'abord, et que son imagination avait souvent évoquée : Mad Sallie avait causé le malheur auquel on devait s'attendre de la part d'une bête rétive, conduite par un homme ivre ; et l'on rapportait le pauvre Henry sans connaissance, peut-être même sans vie.

« Ne vous effrayez pas, ce ne sera rien, dit à Mabel, qui s'était précipitée vers la porte, la voix rude mais pleine de bonté du fermier, qui portait avec ses fils le corps inerte du jeune Yaughan.

– Oh ! il est mort ! s'écria-t-elle d'une voix sourde, en regardant fixement la figure inanimée de son frère.

– Pas le moins du monde ; il en reviendra, répondit le fermier en s'essuyant le front, après avoir déposé le jeune homme sur le divan de la salle à manger. Cette chute l'a étourdi, voilà tout, poursuivit-il avec chaleur en voyant l'effroi de Mabel ; il nous a parlé au moment où nous l'avons trouvé par terre ; il n'a rien de cassé, mais la chose est qu'il avait pris un coup de trop et qu'il l'a payé, c'est vrai, soit dit sans vous offenser, bonne demoiselle. J'espère qu'il ne vous est pas proche parent ; pauvre diable ! faut bien dire qu'entre lui et son cheval, c'était encore la bête qu'avait le plus de sens des deux ; mais ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il d'un ton

paternel en posant la main sur la tête de la jeune fille. C'est une leçon qui lui vaudra mieux que toutes les prédications du monde ; ça peut être son salut de corps et d'âme.

– Portez-le d'ans sa chambre, » dit Mabel d'un ton suppliant et à voix basse : tant était grande la force de l'habitude qu'elle avait prise d'éviter le moindre bruit pour ne pas réveiller sa tante !

Mais c'était cette fois une précaution inutile ; tous le ; gens de la maison étaient debout, et les porteurs du pauvre Henry trouvèrent dans l'escalier mistress Ridgway, qui sans la résistance du vieux fermier, les aurait arrêtés sur la marche où elle les rencontrait, pour leur faire raconter tous les détails de l'accident. Le tumulte et la confusion qui suivirent, et qui auraient eu lieu en pareille circonstance dans toute autre famille, furent encore augmentés par la mauvaise humeur qui succéda chez mistress Ridgway à la surprise et à l'effroi. Son premier mouvement avait été, comme nous l'avons dit, de s'informer de la manière dont les choses étaient arrivées ; la seconde fut de se débarrasser des étrangers qui avaient rapport son neveu. Quant à la malheureuse victime de cet accident, elle n'y songea que pour se plaindre des ennuis qu'allaient résulter pour elle d'avoir un malade dans sa maison, tandis que Sabiah se tordait les mains en se demandant à elle-même comment sa sœur Marguerite allait prendre ce nouvel embarras. Bien qu'elle fût la plus désolée, Mabel fut la seule personne de la maison qui eut le présence d'esprit d'envoyer chercher un médecin, et d'essayer par tous les moyens qui étaient en son pouvoir de rappeler son frère à la vie. Ses efforts, complètement inutiles à l'égard du malade, eurent au moins l'avantage de calmer son esprit et de la mettre en état de prêter a docteur l'assistance dont il avait besoin. Pendant qu Sabiah s'abandonnait à son désespoir, que la veuve examinait le tapis du salon pour découvrir l'empreinte de souliers crottés du fermier, et qu'elle regardait dans le armoires de la cuisine, pour voir si, à la faveur d'un pareille confusion, quelqu'un ne s'y était pas caché, Mabe éclairait le docteur, lui apportait les objets qui lui étaient nécessaires, répondait à ses questions et recevait enfin l'assurance que, la part des contusions assez graves et une légère blessure à la tête, il n'y avait rien de bien sérieux lans la position d'Henry, à moins cependant que la fièvre ne vînt aggraver son état.

« Ne pouvez-vous rien lui donner qui lui rende sa connaissance ? demanda Mabel avec anxiété.

– Je ne puis pas savoir, répondit le docteur en secouant la tête, quelle est la part que l'accident a prise à l'ébranlement du cerveau et celle qui est due à l'état où il se trouvait auparavant ; nous verrons cela demain matin. »

Le lendemain n'apporta aucune amélioration, et la fièvre que le médecin avait redoutée se déclara dans la journée ; dès lors commença une longue période de souffrances et d'inquiétude, pendant laquelle Mabel fut constamment au chevet de son frère. Du moment où l'agitation fébrile avait succédé à l'engourdissement où il avait été plongé pendant les premières heures, le malade avait manifesté en des termes peu mesurés sa préférence pour les soins de Mabel, tolérant à peine sa tante Sabiah, et accablant mistress Ridgway d'imprécations et de menaces, dès qu'elle s'aventurait à mettre le pied dans sa chambre. C'était seulement de sa sœur qu'il consentait à recevoir les médicaments qu'il lui fallait prendre, et à elle seule qu'il montrait de la soumission et de la patience. Les paroles insensées que lui arrachait le délire expiraient sur ses lèvres quand il rencontrait le regard affectueux de Mabel, et son excitation tombait immédiatement au contact de la main chérie qui se posait sur son front brûlant. Parfois, lorsque assise auprès de son lit elle le veillait pendant ses longues insomnies, il lui confessait tout bas les extravagances de sa vie dissipée, en la regardant avec ferveur, comme s'il avait vu en elle un ange envoyé du ciel pour le décharger des secrets qui pesaient sur sa conscience. Un esprit moins troublé aurait même pu la prendre pour une apparition, lorsque, vêtue d'un long peignoir de mousseline, la figure pâle, les traits amaigris, elle allait et venait dans l'ombre de cette chambre à peine éclairée, prévenant les moindres besoins du malade et calmant ses souffrances.

Mistress Ridgway, exaspérée par les injures dont Henry l'accueillait chaque fois qu'elle venait à paraître, se lava les mains, disait-elle, de tout ce qui pouvait arriver, doublait la fatigue et les soucis de Mabel par son caractère intraitable et par la défense qu'elle avait faite à ses domestiques de s'occuper d'Henry. La pauvre Sabiah, partage entre son amour pour sa nièce et la crainte que lui inspirait la colère de la veuve, errait d'un pas furtif dans le voisinage de la chambre d'Henry, parcourait sans cesse les

corridors, et s'ingéniait de mille manières à soulager Mabel d'une partie de ses fatigues ; mais, dans la perturbation d'esprit où elle était constamment, elle faisait en réalité fort peu de chose pour sa nièce, et attirait sur sa tête un déluge de reproches de la part de mistress Ridgway qui, n'ayant pas d'autre auditeur, saisissait avec empressement toutes les occasions de décharger son âme sur Sabiat et de lui déclarer qu'elle n'était nullement dans l'intention de se laisser exploiter par sa famille.

Mais, bien que la tâche de Mabel fût pénible et douloureuse, elle avait néanmoins ses compensations. Il était beaucoup moins triste pour la sœur de voir son frère immobile dans sa faiblesse que de se le figurer au milieu d'une orgie ; et, dans les soins affectueux qu'elle lui prodiguait Mabel trouvait pour ses propres douleurs une consolation puissante, en même temps que la secrète influence qui agissait sur le cœur de son frère et sur le sien faisait de cette chambre de malade un endroit béni où se développaient des fruits immortels.

Il y avait trois semaines environ qu'Henry avait fait cette chute ; Mabel, supposant qu'il dormait, s'était agenouillée auprès de lui et restait depuis longtemps absorbé dans sa prière. La journée avait été remplie d'émotion le médecin avait constaté que la fièvre était presque entièrement passée, qu'il n'y avait plus le moindre danger à craindre, et que bientôt le malade serait en convalescence. Mais tout cela n'avait pas rassuré la pauvre sœur ; elle était loin d'être satisfaite. Henry dormait, il est vrai, d'un sommeil paisible, et prenait un peu de nourriture ; cependant il y avait chez lui quelque chose qui n'était pas naturel ; il n'avait pas dit un mot depuis que le délire l'avait quitté ; bien qu'il épiât tous les mouvements de sa sœur, il ne répondait pas aux questions qu'elle lui faisait, et, lorsqu'elle s'approchait, il détournait la tête, fermait les yeux et restait dans cette position pendant des heures entières. Son intelligence s'était-elle obscurcie ? Avait-il contre son cœur des sentiments d'amertume, et quel était ce nuage qui pesait sur son esprit ?

En proie à cette nouvelle inquiétude, Mabel avait appuyé son front sur le lit de son frère, et son âme s'était ouverte au seigneur, lorsqu'une main défaillante se posa sur sa tête et qu'elle entendit son nom murmuré d'une voix faible. Elle releva les yeux avec vivacité, et rencontra le regard humide que son frère fixait avidement sur elle ; ce regard exprimait une tendresse

profonde, un repentir sincère ; elle ne pouvait s'y méprendre. Elle se jeta avec un cri de joie dans les bras qu'Henry lui tendait ; elle tomba sur sa bitrine, et tous les deux pleurèrent ensemble comme aux cours de leur première enfance, où, reposant sur le même reiller, ils avaient gémi tous deux et calmé réciproquement leurs chagrins. Les larmes qu'ils répandaient aujourd'hui effaçaient, en se confondant, jusqu'au souvenir des circonstances qui les avaient séparés ; pas une phrase, pas une parole ne fut échangée entre eux : mais, dans ce moment l'expansion où leurs âmes se reconnaissaient, Mabel se sentait payée de ses sacrifices et de ce qu'elle avait souffert ; elle avait espéré et prié, cherché son frère en dépit de la fatigue, de l'attente souvent déçue, de la dégradation et de la honte ; et, conduite par l'amour et la persévérance, elle avait fini par le retrouver.

CHAPITRE XXVII.

« Henry, j'ai promis de te donner ces mémoires, dès que tu serais assez bien pour les examiner ; peut-être aujourd'hui te sentiras-tu capable d'y jeter les yeux, » de Mabel en mettant un rouleau de papiers dans la main de son frère ; puis elle se hâta de quitter la chambre.

Le jeune homme, pâle et amaigri par suite de sa récente maladie, mais néanmoins assez fort pour être assis dans un fauteuil devant une table sur laquelle il avait déjeuné déploya les papiers un à un, en examina le contenu, et, d'un air où se mêlaient la préoccupation et la honte, il les étalait devant lui. C'étaient des notes de montants divers, dont un grand nombre se rapportaient à des dépenses qu'il avait oubliées ; presque toutes étaient de nature à faire rougir un homme de sens des folies qu'il avait commises autre

fois. Il s'y trouvait des comptes interminables d'un hôte du voisinage, pour des dîners et des soupers partagés avec d'ingrats compagnons ; de petites dettes contractées dans la plupart des lieux de plaisir, à douze milles à la ronde de gros mémoires de loueurs d'écuries et de maréchaux ferrants ; enfin une balance effrayante au profit d'un marchand de chevaux avec lequel il avait souvent trafiqué. Pendant l'heure entière que Mabel passa avec intention hors de la chambre, Henry s'appesantit sur ces preuves écrites de sa honte, calculant avec anxiété l'étendue de réclamations de ses créanciers, et réfléchissant avec plus d'amertume encore au poids beaucoup plus lourd qui chargeait sa conscience.

Lorsque Mabel rentra, il enfilait méthodiquement les notes qu'elle lui avait données et en relevait les totaux sur un morceau de papier ; « Mabel, dit-il en regardant sa sœur, veux-tu avoir la bonté d'écrire pour moi un billet à une Bloodgood ? Je n'ai pas encore la main assez ferme pour tenir une plume, et je veux demander à Charles de venir me voir ce soir, si cela ne le dérange pas. »

Mabel fit ce que désirait son frère, et le jeune Bloodgood pondit à cet appel en se présentant de bonne heure à la maison de la veuve. Henry, qui n'était pas encore descendu, le reçut dans sa chambre ; la conversation fut si aimée et se prolongea tellement, que Mabel, qui se tenait dans la pièce voisine, commença à craindre la fatigue qui pouvait en résulter pour son frère ; elle attendait avec impatience le départ du jeune homme, lorsqu'enfin il prit congé d'Henry. « Adieu, Vaughan, » lui dit-il ; puis s'étant discrété à la porte de la chambre, il ajouta : « Je vous verrai demain ou après. Il y aura peu de difficulté à se refaire des poneys ; je connais plusieurs personnes qui en ont envie, ainsi que du phaéton ; mais peut-être Mad Sallie se vendrait-elle plus cher à New-York. Ne vous tourmentez pas de cette affaire ; je m'en occuperai avec plaisir. Je suis en aise de vous voir beaucoup mieux. »

Plus tard, dans la soirée, tandis que Mabel était assise auprès de son frère, celui-ci, rompant le silence qui régnait depuis quelques instants, lui dit avec une profonde tristesse : « Mabel, crois-tu au repentir ?

– Quelle espérance nous resterait-il, Henry, si ce refuge éni nous était enlevé ? répondit-elle vivement.

– Mais je ne parle pas de regrets ordinaires pour des autres de tous les jours : crois-tu à un repentir assez profond, assez vaste pour effacer jusqu’au souvenir de tant e folies, et pour dissiper le remords et la honte qui sont ravés là ? ajouta-t-il en plaçant la main sur son cœur.

– J’y crois fermement, cher Henry, dit Mabel d’un ton affectueux et encourageant ; il suffit que tu aies horreur de es fautes pour échapper à la tentation et pour ne plus les ommettre. Néanmoins, il ne serait pas prudent de te fier les propres forces ; le sentiment que tu éprouves aujourd’hui pourrait bien ne pas durer, et tes bonnes résolutions avorteraient peut-être, si tu ne cherchais d’appui qu’en toi seul.

– Oh ! s’écria Henry avec amertume, l’aiguillon brûlant du remords peut-il jamais s’arracher ? •

Il peut servir de stimulant à une vertu plus haut que tout ce que nous avons rêvé. Henry, continua-t-elle en cachant son visage sur l’épaule de son frère et d’un voix que les sanglots étouffaient, je le sais par expérience jamais rien ne m’a donné autant de force contre moi égoïste faiblesse, que le remords que j’éprouve lorsque regardant en arrière, je me souviens du temps que j’ai si mal employé et si follement dissipé.

– Toi ! répliqua son frère en lui prodiguant ses caresses, tandis qu’elle s’efforçait en vain de retenir ses larmes Chère enfant ! que peux-tu savoir des heures mal employée et follement dissipées ? Tu augmentes le poids de ma honte en essayant de le partager ; pauvre sœur !

– Oh ! je ne me pardonnerai jamais d’avoir si mal rempli un devoir qui était simple et facile : nous avions une si belle demeure, et nous aurions pu y être si heureux tous ensemble ! Il m’aurait si peu coûté de vous la rendre agréable, à toi, à mon père et à ma tante ! Mais j’ai trop tôt justifié ta prophétie ; j’ai, la première, cédé à la tentation, et je suis devenue l’esclave de ma vanité et de mon plaisir. Oui, c’est en vain qu’on le nierait, je n’ai été ni la fille ni la sœur que j’aurais dû être.

– Tu as, au contraire, fidèlement rempli tes devoirs envers moi, Mabel, reprit Henry. Si tu as un défaut, c’est d’être par nature tellement impressionnable, qu’ainsi que "on pauvre frère, il est facile de te dominer. Mais vous autres femmes, vous pouvez vous arrêter court là où il faut que

nous succombions, à moins que nous ne soyons retenu à temps par une main amie et généreuse. »

Henry accompagna ces derniers mots d'un regard plein de confiance, qui prouvait à sa sœur combien il appréciait l'appui qu'elle lui avait donné. Mabel resta silencieuse et Henry continua :

« Il fut une époque, dit-il, où je pensais que le traître Dudley, celui qui me conduisit au bord du précipice et qui m'y abandonna, se souciant fort peu que je vinsse à succomber, si je ne pouvais mieux faire ; je pensais que cet homme s'efforçait de te dominer et qu'il exerçait une profonde influence sur toi. Je croyais que tu partageais des idées, ses principes, que tu avais foi dans ses protestations menteuses, que tu aurais sacrifié ton frère au plus insidieux de tous les hommes. Pouvais-je essayer de te tromper ? C'était moi qui te l'avais présenté, qui sans cesse t'avais chanté ses louanges ; quel effet mes paroles uraient-elles pu produire sur ton esprit, que j'avais moi-même aveuglé ? Un jour il lui arriva de me dire que j'étais un chien deshonoré par ma propre faute. Savais-je si tu ne pensais pas comme lui ? Tu lui empruntais ses opinions et ses goûts ; pouvais-je supposer qu'il ne t'avait pas prévenue contre moi ? Mais ton instinct loyal et bon te fit repousser l'hypocrite, et quelque chose de mieux que l'instinct, Mabel, te commanda de t'attacher au malheureux qui au moins est sincère lorsqu'il te dit combien il t'aime. »

Mabel se serra plus étroitement contre son frère, mais ; vint le silence.

« Non, continua-t-il d'un ton plein d'amertume et en s'efforçant de rester calme, je n'ai le droit de blâmer personne que moi de toutes les folies que j'ai faites ; mais, si quelqu'un plus que tout autre doit en être responsable, c'est Lincoln Dudley. C'est lui qui m'entraîna au jeu par son exemple, lui qui m'enseigna à chercher le plaisir dans l'ivresse, lui dont l'oisiveté déclarée m'ôta le goût du travail, et dont le scepticisme me fit mettre en question jusqu'à l'existence de la vertu. Il quittait le jeu après y avoir gagné une modeste somme, tandis que je tenais follement tout ce qui m'était proposé et que je ne m'éloignais qu'après avoir tout perdu ; il vidait froidement la bouteille dont un seul verre me faisait bouillir le sang, et, lorsque j'eus trahi ma faiblesse, il fut le premier à me montrer au doigt et à me pousser au désespoir par son dédain et son abandon. Je méritais le

mépris, il est vrai, mais non de sa part ; et ce n'était pas le moindre de mes tourments de voir que, pendant qu'il s'éloignait de moi, il osait offrir son indigne hommage à la personne que j'aimais le plus au monde. Grâce au ciel, tu as eu le discernement et la force d'espoir nécessaires pour comprendre un tel homme et pour résister.

– Non, Henry, s'écria Mabel en faisant un effort pour repousser les éloges de son frère ; je n'ai pas la pénétration et la force que tu me supposes. Je ne doutais pas de sincérité ; je le croyais plein de noblesse et de franchi Je voudrais le croire encore, mais je ne peux pas !... »

Son accent plein de douleur révélait une affection par fonde et méconnue, et trahissait l'accablement et l'am tume d'une âme dont la confiance a été trompée.

Henry l'entoura d'un de ses bras ; il appuya sa joue contre la sienne et lui dit tout bas :

« C'est pour moi que tu l'as repoussé.

– Je n'ai pas eu le courage de te laisser dans l'abandon, Henry, répondit-elle avec simplicité.

– Sois bénie, Mabel, répondit-il en l'embrassant drement. Dudley et moi nous sommes également indigne de posséder ton cœur. »

Cet entretien, en jetant une nouvelle lumière sur le caractère froid et artificieux de l'homme qu'elle avait air eut pour effet d'affaiblir sensiblement l'influence que Dudley avait conservée sur l'imagination de Mabel. Trompe par lui, elle était encore plus indignée de la conduite qu'avait tenue à l'égard de son frère, et elle commençait comprendre qu'en s'affranchissant elle-même de la donation de cet homme égoïste, elle avait assuré son rey aussi bien que celui d'Henry.

Un matin, vers la fin d'août, Henry, alors toût à rétabli, entra dans le petit salon de mistress Ridgw un journal de New-York à la main, et se mit à lire à haut voix la colonne des faits divers, pour l'agrément de ta Sabiah et de Mabel, qui se trouvaient là.

« Régates la semaine prochaine au Cap-May... Incen désastreux dans la rue du Canal... Bal costumé splend à New-Port ; la belle Mme Leroy, de New-York, était l'une des reines de la fêté.

– C’est d’autant, plus honteux pour elle, murmura demi-voix la tante Sabiah. Où est son mari ? je voudrais rien le savoir.

– Épouvantable accident de chemin de fer, continua enry sans tenir compte de l’interruption de sa tante ; ix-neuf personnes tuées ou blessées.

– Mon Dieu, comme ces accidents deviennent communs ! dit Mabel. Où était-ce, Henry ?

– Ciel ! s’écria ce dernier sans répondre à la question de sa sœur et en pâlisant tout à coup.

– Qu’y a-t-il ? s’écria Mabel alarmée. Est-ce sur le chemin de fer de l’Ouest ? Mon père.

– Mon père est sain et sauf, répondit Henry ; mais M. Leroy.

– Est tué ? » demanda Mabel d’une voix haletante et le visage effrayé, tandis que Sabiah, laissant tomber son tript, fixa sur Henry des yeux remplis de terreur.

Celui-ci ne répondit qu’en passant le journal à Mabel, un doigt posé sur le paragraphe suivant :

« Nous apprenons avec regret que notre estimable concitoyen, M. Alexandre Leroy, esquire, est au nombre des victimes de cette fatale catastrophe. M. John Vaughan, aégociant de notre ville, dont le nom bien connu est universellement respecté, faisait également partie de ce convoi, et au moment de l’accident occupait la même banquette que M. Leroy, son gendre. Par un hasard providentiel, il en est quitte pour quelques légères contusions, tandis que le dernier a été tué sur le coup. »

Mabel parcourut rapidement des yeux ces quelques lignes, et, en lisant la confirmation d’une partie de ses craintes, elle poussa un cri étouffé et passa la feuille à sa tante Sabiah. Le plus profond silence régna entre eux pendant quelques minutes. L’imprévu de cet affreux événement les frappait de stupeur, et bientôt de graves pensées vinrent occuper leur esprit.

Aux actions de grâces que Mabel rendait à Dieu pour le salut de son père, se mêlait le profond chagrin que lui causait la mort soudaine de M. Leroy ; malgré la frivolité

la sécheresse du cœur de Louise, elle frémissait à la pensée du coup terrible qui lui était réservé, si déjà il n l’avait atteinte. Sans doute les mêmes pensées préoccupaient Henry, car, rompant le silence tout à coup :

« Où est Louise ? demanda-t-il à sa sœur.

– Je l’ignore, répliqua Mabel, et je voudrais bien le savoir, afin d’aller la rejoindre.

– Elle n’est donc pas à New-Port ?

– Non ; elle devait en partir le lendemain du bal aller visiter la famille Earle à West-Point, ou bien se rendre au Cap-May avec mistress Vannecker. Ce n’était pas encore décidé la dernière fois qu’elle m’a écrit.

– Je suppose alors que tu resteras ici jusqu’à ce que tu aies de ses nouvelles. Mais je crois que je ferais bien de partir immédiatement et d’aller trouver mon père.

– Tu as raison, dit Mabel avec vivacité ; il pourra être plus grièvement blessé qu’on ne se le figure ; dans tous les cas il aura besoin de toi. Oh ! que je voudrais savoir tous les détails de cet affreux malheur, afin d’être bien sûre qu’il ne court aucun danger ! »

En ce moment mistress Ridgway entra, et voyant tous les visages bouleversés :

« Qu’est-ce qui vous arrive ? s’écria-t-elle avec sa brusquerie ordinaire ; d’où vient, Sabiah, que vous avez l’air si longue ? »

Sabiah lui fit part de la triste nouvelle.

« Ma foi ! s’écria-t-elle, frère John l’a échappé belle Et voilà donc veuve, cette cousine de Louise ? Je suis bien sûre qu’elle ne le sait pas encore ; c’est au vol qu’il recevra le coup fatal. »

Personne, pas même Sabiah, ne se sentit disposé en ce moment à répondre aux observations de mistress Ridgway, dont les paroles froissaient douloureusement la pauvre Mabel, qui courut dans sa chambre pour y donner un libre cours aux émotions qu’elle ne pouvait plus contenir.

Henry vint la rejoindre une heure ou deux plus tard. s’était informé de la route qu’il devait prendre pour arriver le plus tôt possible à l’endroit où l’accident avait eu lieu, et il fut décidé qu’il partirait dans la soirée. Mabel ne put manquer d’apercevoir, même dans ce moment de trouble, que son frère puisait une nouvelle énergie dans sa nécessité d’agir pour autrui ; et elle en conçut l’espoir qu’en rompant toutes ses mauvaises relations et en s’éloignant du théâtre de ses dernières fautes, il acquerrait les forces

nouvelles pour accomplir les projets de réforme [u'il avait résolu de mettre à exécution.

Les judicieuses mesures que le jeune Bloodgood avait prises pour la vente des chevaux de son ami et de leurs magnifiques harnais produisirent une somme suffisante pour acquitter les dettes nombreuses qu'Henry avait faites à L... et dans les environs ; mais il resta si peu de chose à ce dernier qu'il fut obligé d'emprunter à Mabel les fonds nécessaires à son voyage. Fière et heureuse de la promptitude avec laquelle il avait fait droit aux demandes de ses créanciers, et comprenant d'ailleurs que ce voyage allait se faire dans l'intérêt commun, Mabel lui aurait volontiers abandonné jusqu'au dernier sou de la pension qu'elle recevait pour ses menus plaisirs. Mais il ne voulut prendre que ce qui lui était indispensable, et obligea sa sœur à garder le reste en lui disant :

« Tu oublies que tu peux en avoir besoin. »

Il avait été convenu que Mabel écrirait à Louise aux deux endroits où il était probable qu'une lettre pût lui parvenir, et que, jusqu'au moment où elle saurait les intentions de sa sœur, elle resterait à L..., où lui seraient adressées les lettres qu'Henry devait lui écrire dès qu'il aurait quelque chose à lui communiquer.

Deux jours après le départ de son frère, Mabel fut jusqu'à un certain point délivrée de son inquiétude par quelques lignes de M. Vaughan, écrites à la hâte et datées d'une des villes de l'Ouest. Ces lignes confirmaient simplement la mort de M. Leroy et la rassuraient à l'égard de son père.

Le courrier suivant apporta aussi des nouvelles de Louise. Mistress Vannecker écrivait de Cap-May que mistress Leroy l'y avait accompagnée la semaine précédente, et qu'elle y avait appris la mort de son mari le lendemain de son arrivée.

« Elle a supporté ce coup terrible avec plus de calme que je ne m'y attendais, ajoutait mistress Vannecker. Elle est parfois dans un état d'excitation nerveuse assez violent ; mais la plupart du temps elle est plutôt gaie, et se laisse consoler par les attentions et la sympathie que cha cun lui témoigne. Alick paraît sentir la perte qu'il a faite mais Murray est trop jeune pour la comprendre. Louise doit en ce moment sur un lit de repos dans ma

chambre ; quand elle s'éveillera, elle répondra quelques mots à la bonne et affectueuse lettre qu'elle a reçue de vous hier au soir.

Le post-scriptum de mistress Leroy consistait en un mélange de paroles confuses où elle se félicitait et se plaignait en même temps. Ses nerfs, disait-elle, avaient reçu une commotion épouvantable ; elle avait perdu un mari un bon, si indulgent ! Elle avait prévu cette catastrophe ou quelque accident du même genre, et avait prudemment refusé d'accompagner M. Leroy dans cet affreux désert de l'Ouest. Le seul passage de sa lettre qui fût clair était celui où elle priait sa sœur avec instance de ne pas venir à Cap-May : il s'y trouvait tant de monde à l'occasion de régates, qu'il serait impossible de trouver une chambre à l'hôtel ; elle avait le projet de retourner à New-York dans une quinzaine de jours, et serait bien aise que Mabel vienne l'y rejoindre ; elle lui écrirait de nouveau pour lui faire savoir l'époque précise de son départ.

Les dix jours qui suivirent furent accablants pour Mabel. Une sorte de fièvre morale l'agitait sans cesse, mille inquiétudes la poursuivaient continuellement. Il lui fut impossible de recouvrer sa gaieté, bien que mistress Ridgway déclarât qu'il était absurde de feindre un pareil chagrin de la mort de M. Leroy qui, après tout, n'était pour elle qu'un étranger. La violence de l'émotion qu'elle avait ressentie, l'anxiété que lui causait son père et le sentiment pénible que lui faisait éprouver l'inconvenance de la position de sa sœur dans une ville de bains, tout cela agissant à la fois sur une organisation affaiblie par les veilles et les soins qu'elle avait réclamés, l'état d'Henry pouvait bien expliquer cet accablement si peu naturel aux yeux de mistress Ridgway. Mais le nuage qui pesait sur l'esprit de Mabel, était si sombre, qu'elle fut tentée d'y voir le pressentiment des calamités qui allaient fondre sur elle. Il arriva enfin une lettre d'Henry, et, avec elle, une autre petite lettre de forme carrée, mal pliée, dont l'adresse, écrite d'une main peu assurée, portait le timbre de New-York. Dans son empressement de connaître le contenu de la première, Mabel ne fit nulle attention à cette lettre, dont l'écriture lui était inconnue, et, ouvrant celle de son frère, elle y trouva les lignes suivantes :

« Bien chère Mabel, après avoir voyagé pendant trois jours et trois nuits sans interruption, je suis arrivé à la misérable petite ville d'où mon père t'a

écrit, et où je l'ai trouvé pitoyablement installé dans une véritable grange, toutes les chambres passables de l'auberge, et tous les moindres coins des maisons particulières, ayant été mis à la disposition des voyageurs qui étaient plus sérieusement blessés. Mon père semble n'avoir échappé à la mort que par miracle ; on est saisi d'épouvante quand on songe qu'il était dans le wagon de devant, qui a tourné deux fois sur lui-même en roulant jusqu'au bas du talus. Il a beaucoup souffert d'une contusion dans le dos et d'une foulure à la cheville, qui l'a rendu complètement incapable de marcher pendant plusieurs jours. Il a aussi éprouvé des éblouissements pénibles ; mais c'était tout simplement l'effet de la commotion qu'il avait ressentie, et cela commence à se passer. Ne te tourmente pas trop au sujet de mon père ; je me flatte de faire une excellente garde-malade, et d'être une cuisinière, une maîtresse de maison, un médecin. non moins excellents ; fonctions qui m'ont été dévolues et dont je m'acquitte en ce moment.

« Dès qu'il fut possible de transporter mon père, nous nous rendîmes à la ferme qu'il possède dans l'Ouest, et où lui et M. Leroy ont résidé pendant quelque temps ; cette ferme est, on peut dire, au milieu d'un immense désert, bien qu'elle soit située dans une rue d'une largeur imposante et au cœur d'une grande ville ; mais cette ville est en expectative et ne se compose à l'heure qu'il est que de quelques maisons éparses, tandis qu'une prairie onduleuse s'étend des bâtiments aux confins de l'horizon. La situation cependant est à la fois grandiose et pittoresque ; du côté de l'ouest, nous dominons une belle rivière au cours sinueux, dont les rives bien boisées donnent une ombre rafraîchissante, et c'est sous un bosquet situé à peu de distance de la maison que nous avons enterré ce pauvre Leroy.

« Tu rirais bien de nous voir faire le ménage. L'homme qui est chargé de la ferme n'est pas marié, et vit complètement en garçon. La maison est commode ; elle a été assez bien meublée pour l'arrivée de mon père, de sorte que nous y sommes aussi confortablement qu'on peut l'être quand on est privé des soins et de l'industrie d'une femme. Je te dis tout cela parce que nous resterons probablement quelque temps ici, et que tu seras bien aise de savoir comment nous y sommes installés.

« Les affaires de mon père, déjà quelque peu embarrassées, le deviennent doublement par la mort inattendue de M. Leroy. Je m'aperçois que je peux

lui rendre des services très-réels comme secrétaire, ce qui m'empêchera de le quitter avant que ses affaires soient arrangées. Il pense que tu dois rester à L..., du moins jusqu'à nouvel ordre, et que Louise fera bien de rester au Cap-May ou de se mettre en pension dans quelque maison tranquille et retirée, par exemple à la campagne ; néanmoins, si nous étions retenus ici jusqu'en hiver, ce qui pour moi n'est pas douteux, il formera probablement d'autres projets ; il est pour l'instant beaucoup trop faible et trop inquiet de ses affaires pour prendre une résolution définitive ; quant à moi, chère May, je ne puis supporter l'idée de te savoir plus longtemps soumise au despotisme de la tante Ridgway. Il me semble que tu serais plus heureuse ici, où du moins on est indépendant. Ce pays est vraiment admirable ; je sens une vie plus large circuler dans mes veines, depuis que je respire l'air de ces nobles forêts et de ces prairies sans limite. J'y puise une vigueur nouvelle,

j'ose croire qu'avec l'aide de Dieu je pourrai donner à mon existence un but vraiment utile, et que ma sœur Chérie n'aura plus désormais à rougir de son frère. »

On ne peut savoir combien de temps Matel serait restée à méditer sur le contenu de cette lettre, particulièrement sur les dernières lignes, si mistress Ridgway n'avait, en passant auprès d'elle, remarqué sur ses genoux l'autre missive qui lui avait été remise en même temps que celle de son frère.

« Quelle drôle de lettre ! et quelle adresse mal mise ! dit la veuve en prenant le carré de papier qui attirait son attention, et en l'examinant de ses yeux gris qui n'avaient pas encore eu besoin de lunettes ; il est étrange qu'on puisse se tromper en écrivant le nom de cette ville. »

Mabel, dont ces paroles éveillèrent la curiosité, ouvrit la lettre en question ; elle était de Lydia Hope et avait une semaine de date.

« Chère miss Mabel, écrivait Lydia, j'ai bien peur que vous ne sachiez pas que mistress Leroy est bien malade à l'hôtel, ici, à New-York. Je craignais de vous effrayer, et je ne savais pas comment vous le dire sans vous causer d'inquiétude ; mais maman dit comme cela qu'il faut que vous le sachiez, car si vous le saviez il est bien sûr que vous viendriez tout de suite. Aussitôt que mistress Leroy est tombée malade, Cécilia nous a envoyé

chercher, et depuis lors nous sommes ici. Cécilia est retournée au Cap-May pour servir une autre dame. Ma mère fait du mieux qu'elle peut, et je m'efforce de la seconder. Les gens de l'hôtel sont très-bons et le docteur vient bien souvent ; mais il ne semble pas qu'il puisse y faire grand'chose, car mistress Leroy va de mal en pis. Miss Mabel, nous voudrions bien que vous fussiez ici, et nous espérons que vous partirez aussitôt que vous aurez reçu cette lettre.

« Votre obéissante et respectueuse,

« Lydia HOPE. »

Toute tremblante d'émotion, mais conservant néanmoins ce calme et cette énergie dont se ceignent les âmes fortes en présence des événements douloureux, Mabel se prépara sans hésiter à partir pour New-York. Il n'y avait pas de temps à perdre ; peut-être arriverait-elle déjà trop tard pour être de quelque utilité à la pauvre Louise : aussi sa résolution ne fut-elle pas ébranlée par le blâme de la tante Marguerite, qui trouvait fort inconvenant qu'elle voyageât toute seule, ni par les remontrances larmoyantes de la tante Sabiah, qui jugeait fort imprudent de s'exposer au danger d'une maladie contagieuse. En partant le lendemain un peu avant le jour, elle pouvait être à New-York vers le soir ; et, quelle que fût l'inquiétude qu'elle eût ressentie en d'autres temps à la pensée de voyager seule, la crainte plus grande encore d'arriver trop tard auprès de sa sœur l'emporta dans son esprit sur toute autre considération.

Mistress Ridgway, qui, toujours en désaccord avec Sabiah, partageait néanmoins toutes ses préventions contre Louise et n'éprouvait pour sa nièce aucun attachement ni aucune pitié, saisit toutes les occasions possibles de déclarer qu'elle désapprouvait entièrement ce coup de tête de Mabel, et que jamais à l'avenir elle ne consentirait à recevoir chez elle des jeunes personnes qui compromettaient sa responsabilité ; résolution qui fut confirmée le soir même par l'ordre qu'elle donna à ses domestiques d'enlever les tapis et de tout ranger, dès le lendemain matin, dans les chambres qu'avaient occupées Henry et sa sœur. Mabel, qui l'entendit, comprit qu'elle n'avait plus rien à attendre de l'hospitalité de la veuve ;

aussi, lorsque le lendemain elle s'éloigna de la maison au point du jour ce fut avec la certitude qu'elle disait un dernier adieu à la ville de L...

CHAPITRE XXVIII.

Il était environ huit heures et demie au soir ; un tumulte inaccoutumé régnait dans le vestibule et dans la salle du rez-de-chaussée de l'un des hôtels les plus fréquentés de New-York. C'était la saison des voyages dans le Sud et dans l'Ouest ; le steamer de la malle anglaise était entré le matin dans le port, des voitures de place arrivaient continuellement du chemin de fer de l'Est, et les commissionnaires et tous les gens de service piétinaient sur les dalles et se coudoyaient dans les corridors. Un petit garçon d'environ neuf ans s'appuyait sur la rampe de l'escalier : son attitude nonchalante, son air triste, témoignaient de son indifférence pour la scène animée qui se passait au-dessous de lui ; tandis qu'un autre petit bonhomme, plus jeune et plus gai, monté sur le bureau du commis, fumait une cigarette et déclamait avec en phase, aux bruyants applaudissements d'une foule d'oisifs qui l'interrompaient de temps en temps par leurs éloges et leurs éclats de rire.

« Bravo ! petit gentleman ; continuez, jeune Amérique ! » s'écrièrent plusieurs voix ; mais le petit orateur, lançant au loin sa cigarette, fit un brusque effort pour échapper à celui qui le retenait en s'écriant à son tour : « Laissez-moi, laissez-moi ; tante Mabel est arrivée ; je vois ma petite tante : laissez-moi, je veux m'en aller.

– N'empêchez pas cet enfant de courir au-devant de sa tante, » dirent quelques-uns des spectateurs qui, se retournant en même temps, se trouvèrent en face de Mabel, que Murray avait aperçue dès qu'elle était

entrée, mais dont on ne voyait pas le visage, maintenant qu'elle se baissait pour embrasser son neveu. Le rire étouffé et le murmure significatif provoqués par son arrivée firent place à un respectueux silence, quand la jeune fille, après avoir promené autour d'elle un regard digne et surpris, monta rapidement l'escalier en prenant le petit garçon dans ses bras.

Alick ne vint pas au-devant d'elle ; quand elle s'approcha de lui, il essaya même de se cacher la figure. Mais lorsqu'elle prit son front entre ses mains et le baisa avec tendresse en l'interrogeant de ses regards inquiets, il poussa un cri étouffé et, la saisissant par sa robe, il la suivit sanglotant.

« Emmenez-moi chez maman, tante Mabel, cria Murr avec violence ; ils ne veulent pas me laisser voir ma joie maman. »

Sans oser proférer la question qui flottait sur ses lèvres Mabel se hâta de se diriger vers l'appartement de sa sœur et, au moment où elle entra dans le corridor, elle rencontra Lydia Hope, qui, ayant entendu crier Murray, accourait au-devant de lui pour l'apaiser. Au premier abord Lydia ne reconnut pas la personne qui arrivait dans l'ombre. « Lydia, comment va mistress Leroy ? » vit-elle encore lui demanda la jeune fille en lui prenant la main.

– Miss Mabel, est-ce vous ? s'écria la bonne : vous voyez donc enfin !

– Vit-elle toujours ? répéta Mabel, supposant que Lydia voulait éluder sa question.

– Elle vit encore ; c'est tout ce que je peux vous dire répondit Lydia, avec hésitation, mais... Oh ! il ne faut pas qu'il entre, ajouta-t-elle d'une voix désolée, en s'interrompant pour retenir Murray, qui s'efforçait de passer.

– Reste là, cher ange, s'écria Mabel en arrêtant l'enfant. Je vais aller voir si tu peux entrer, et je reviendrai te le dire. Restez encore avec eux, ajouta-t-elle à voix basse en s'adressant à la bonne, et tâchez de les distraire. J'entrerai sans qu'on m'annonce. »

Comme les chétives distinctions et les vanités de la vie disparaissent devant le puissant niveleur qui franchit toutes les barrières établies par l'usage, et qui foule à pieds la beauté, l'orgueil et la puissance ! La maladie, qui n'épargne ni prince ni mendiant, régnait alors dans cette chambre où, peu de jours auparavant, la mode et le luxe exerçaient leur empire. Les énormes glaces étaient voilées, de peur qu'elles ne réfléchissent avec trop de vérité la scène poignante dont elles étaient témoins. Tous les ornements, tous les

appareils de toilette avaient fait place aux objets que la maladie avait rendus nécessaires, et les riches draperies qui entouraient les fenêtres et le lit avaient été enlevées pour laisser à l'air un plus libre accès ; mais tout ceci n'était rien auprès du sceau fatal dont l'empreinte se trouvait profondément marquée sur les traits de la mourante. Bien qu'elle se crût à l'épreuve de tout ce qui pouvait l'atteindre, Mabel sentit l'horreur paralyser ses forces, lorsque, entrant dans la chambre de Louise, elle vit la figure de celle qui faisait, il y a quelques jours encore, le charme des salons et l'ornement des bals. Ses beaux cheveux onduleux avaient été coupés ; ses yeux, naguère si brillants, étaient enfoncés, fixes et vitreux ; les pommettes de ses joues étaient d'un rouge ardent, et, autour de sa bouche, une teinte bistrée rendait sa pâleur plus livide. Sa petite main, autrefois si gracieuse, si attrayante dans ses gestes, serrait convulsivement la couverture ; sa respiration était courte et haletante, et quelques mots incohérents, articulés parfois avec violence, attestaient le désordre de son esprit. Le médecin, grave et triste, debout auprès du lit, le doigt posé sur le bras dont le pouls était imperceptible, secouait la tête avec découragement, tandis que la veuve Hope portait une cuiller aux lèvres desséchées de l'agonisante, qui déjà n'avait plus la force d'avalier.

: Quelque déchirant que fût ce tableau par lui-même, son douloureux effet était encore accru par la nature des paroles qui s'échappaient à de courts intervalles des lèvres de la pauvre Louise. « Quoi ! s'écriait-elle d'une voix creuse et forcée, quitter mon appartement splendide pour m'en aller dans cette affreuse prairie ! Non, non, je vous dis que je ne veux pas aller au désert, m'entendez-vous, monsieur Leroy ? » Puis, après quelques paroles murmurées à voix basse, ses pensées vagabondes semblaient prendre un autre cours ; elle s'écriait, comme si elle eût discuté quel que point contesté : « Ils ne prendront pas mes bijoux, r mon argenterie ! non, non, les diamants ne sont pas un propriété mobilière ; on ne peut les saisir pour payer se dettes. » Et, complètement épuisée par cette crise violente elle laissait retomber ses mains et fermait subitement se lèvres.

Le corps penché en avant, les yeux dilatés par l'effroi Mabel demeura un instant sur le seuil de la porte, em brassant du regard cette horrible scène d'agonie. Puis u nuage s'étendit sur ses yeux, elle sentit les battements d

son cœur cesser tout à coup, et, s'affaissant sur elle-même elle tomba sur le parquet.

On l'emporta dans la chambre voisine, où elle repr bientôt l'usage de ses sens, et, après avoir bu un peu d thé (car elle n'avait rien pris depuis le matin), elle se trouva en état de dominer sa faiblesse, de recouvrer son énergie, que par un effort héroïque elle parvint à conserver jusqu'au bout.

« Vous arrivez dans un moment bien douloureux miss Vaughan, dit le docteur. Y a-t-il quelqu'un que vous désiriez avoir pour passer la nuit avec vous ? »

Mabel réfléchit un instant, puis elle secoua la tête. Parmi leurs nombreuses connaissances, il n'y avait personne qui pût la soutenir dans un pareil moment ; en tournant vers mistress Hope et vers Lydia un regard plein de gratitude, elle répondit : « Non, personne ; je n'ai pas de meilleurs amis que cette jeune fille et sa mère. »

La nuit fut terrible. Un violent orage éclata et sembla becoter la maison jusque dans ses fondements. Les habitants de l'hôtel étaient agités et bruyants ; des arrivées et des départs augmentèrent le tumulte, et bien peu de gens parmi ceux qui partageaient cet abri, purent jouir de quelques instants de sommeil.

Et pendant que le feu des éclairs et les grondements de la foudre faisaient frémir plus d'un cœur, pendant que le vent fouettait les vitres et sifflait dans les cheminées, que les portes se fermaient avec bruit, que des pas précipités retentissaient sur les dalles, que des voix criaient d'en haut, que les sonnettes s'agitaient de tous les points de la maison, que le ciel et la terre semblaient lutter l'un contre l'autre, une lutte plus pénible encore s'accomplissait dans cet étroit espace, où une âme emprisonnée s'efforçait de rompre ses liens terrestres. Au milieu de ces bruits disordants, de cette précipitation de la vie affamée, de ce tumulte des éléments qui faisaient rage, l'idole que le monde avait encensée se trouvait face à face avec l'ennemi impitoyable qu'on essaierait en vain de combattre, et subissait la lutte suprême de la dernière agonie.

« Si je peux vous être utile, je vous prie de disposer de moi, miss Vaughan, reprit le docteur, parfaitement comme faut, mais un peu maniéré,

qui avait passé la nuit auprès de Louise, et qui, n'ayant plus de soins à lui donner, fait au moment de partir.

– Vous m'enverrez la personne dont vous m'avez parlé tout à l'heure, lui dit Mabel.

– Je lui ai déjà dépêché quelqu'un, répondit le gentlean ; cette personne est toujours employée en pareille occasion, et veillera à ce que tout soit fait de la manière la plus convenable.

– Merci, monsieur ; je n'ai pas besoin d'autre chose, repliqua Mabel. » Le docteur salua et partit.

Mabel alla se coucher sur le pied du lit des enfants, non pour dormir, mais pour se calmer en contemplant le paible sommeil qu'elle avait amené par ses soins. Elle était quand ils s'éveillèrent, et, lorsque, au milieu de leurs dresses, ils la questionnèrent sur leur mère, elle leur apprit doucement la vérité.

« Maman est morte et papa aussi, et puis Rosy, dit Murray ; mais, petite tante, vous nous avez écrit dans une lettre que Rosy était allée dans un monde bien beau, bien au ; maman aussi, alors. Et puis j'irai un jour, ajouta-il avec un air de triomphe ; comme ils seront contents me voir ! »

Alick ne disait rien et pleurait ; non pas qu'il eût plus motifs que son frère d'aimer ses parents, mais parce que son cœur était plus sensible et son intelligence plus développée qu'elle ne l'est en général à son âge. Il ne voulait pas qu'on cherchât à le consoler, et refusait de répondre à Murray, qui lui demandait le sujet de son larmes.

Mabel fut bientôt obligée de les quitter pour parler l'individu que le docteur lui avait envoyé. Elle écouta avec calme toutes les paroles qu'il lui débita pour l'informer qu'il se chargeait de tout et n'avait pas besoin de conseils ; qu'il comprenait parfaitement la situation et savait ce qui était indispensable en pareille circonstance, qu'exigeait la position sociale de mistress Leroy ; enfin que toute la cérémonie serait conduite avec goût et élégance. « Il est bien triste, ajouta-t-il, que M. Leroy ait été enlevé si brusquement, et qu'il soit mort en état de faillite. » Ici, Mabel fit un mouvement de surprise. Il ne fallait pas craindre, poursuivit-il, que cette circonstance pût influencer sur les dispositions qu'il avait à prendre car, malgré les bruits contraires, il croyait fermement que les affaires du respectable

père de la jeune femme n'étaient pas tellement compromises, qu'il ne pût sort d'embarras et ne se fît un plaisir de répondre à toutes les réclamations qui lui seraient faites.

« Tout ce que je vous demande, monsieur, dit Mabe en s'efforçant de cacher l'inquiétude que lui causaient les paroles qu'elle venait d'entendre, c'est que les funérailles de ma sœur se fassent très-simplement, et qu'on transporte le corps dans la maison de mon père.

– Est-il possible, miss Vaughan, répondit l'homme des pompes funèbres avec une profonde surprise, est-il possible que vous ignoriez la vente qui a été faite la semaine dernière ? La maison de monsieur votre père a été mise à l'encan et adjugée pour un prix bien inférieur à celui qu'elle valait, du moins d'après l'estimation que j'en avais souvent faite.

– Vendue ! la maison de mon père ? en êtes-vous bien sûr ? demanda Mabel. Je parle de son hôtel de New-York.

– Certainement que j'en suis sûr, répondit l'homme [es funérailles, dont l'autorité en matière de baisse et le hausse dans la fortune de ses clients était rarement mise en doute, et qui se trouvait légèrement blessé du peu de confiance que lui témoignait Mabel. On a tout adjugé, la maison et les meubles. J'ai entendu dire qu'on avait reçu ordre de ne pas vendre certains objets d'art, tableaux, statues, etc. ; mais il n'était plus temps, on avait tout vendu ; et c'est dommage, poursuivit le croque-mort avec un air de compassion, tout en étudiant les traits de Mabel avec curiosité : ces bric-à-brac, ces riens précieux que nous conservons avec tant de soin, donnent un cachet particulier de bon goût et d'élégance à l'intérieur où ils se trouvent ; et nos riches parvenus, qui ont la chance de les acheter au rabais, ne consentent pas à s'en desaisir, à quelque prix que ce soit ; mon Dieu non, alors même que cela nous viendrait de notre aïeul. »

Il aurait parlé longtemps encore sur ce chapitre, si Mabel, profondément troublée par ces révélations inattendues, et ne se souciant pas des condoléances du croque-mort, ne s'était empressée d'interrompre la conversation, en disant qu'elle arrivait de la campagne et qu'elle avait ignoré tous ces détails. « Peu importe, d'ailleurs, ajouta-t-elle ; et si, comme vous le dites, on a disposé de la maison, c'est d'ici que partira le

cortège funèbre. « Et, laissant l'entrepreneur de funérailles aux arrangements qu'il avait à prendre, elle se hâta de quitter la pièce où il était.

Elle rencontra dans le vestibule un homme qui portait une malle sur son épaule, et se trouva l'instant d'après face à face avec un gentleman qui sortait d'une chambre voisine et qui, marchant très-vite, un manteau sur le bras, avait été sur le point de se heurter contre elle ; il se jeta de côté immédiatement pour lui livrer passage, et commençait à lui faire des excuses, lorsqu'il s'arrêta court, sous l'empire d'un embarras assez mal déguisé. Pour la première fois de sa vie, malgré l'aplomb et l'aisance que lui avait donnés l'habitude du monde, l'élégant Dudley restait interdit et confus en présence d'une jeune fille non pas que Mabel eût pris, en le reconnaissant, un air hautain et dédaigneux, ou même que l'indifférence eût déjà remplacé l'affection exaltée qu'elle avait éprouvée pour lui ; mais le chagrin a une dignité qui lui est propre, et la malheur supporté avec calme, le devoir courageusement accompli, ont en eux-mêmes une noblesse qui impose à l'être égoïste et frivole, incapable d'une pareille grandeur. Ainsi, pendant que Mabel répondait au salut embarrassé du gentleman par un regard rempli de sérénité, et que le sang qui se précipitait vers son cœur ne rougissait même pas ses joues blanches comme le marbre, l'homme du monde, honteux de lui-même, évitait les yeux de la jeune fille, comme s'ils avaient eu la puissance de pénétrer au fond de son âme, et d'y voir qu'il abandonnait lâchement, à l'heure où elle avait besoin de lui, celle qu'en des jours plus heureux il avait fait profession d'aimer. Arrivé la nuit précédente, Dudley avait appris la mort de mistress Leroy, les tristes événements qui l'avaient précédée, et cherchait dans la fuite un moyen de se débarrasser des charges que la position de Mabel pouvait lui imposer : car cet homme égoïste, n'aimant chez les individus que la prospérité dont ils jouissaient, et n'ayant jamais éprouvé d'émotion sincère, était aussi incapable de partager la douleur de autres, qu'il s'y trouvait peu disposé.

Ce fut toutefois en vain qu'il s'efforça de recouvrer son empire sur lui-même ; Mabel conservait la supériorité qu'elle avait prise tout d'abord ; et lorsque, après un salut d'une gravité feinte, s'excusant de la précipitation qu'il mettait à s'éloigner par un geste qui annonçait qu'il était attendu, il partit les yeux baissés, Mabel le regarda pour lui que cette compassion

généreuse que la bassesse avec moins de ressentiment que de pitié, et n'éprouva et la déloyauté inspirent à la vertu.

« Pauvre chère demoiselle ! s'écria mistress Hope, en rencontrant Mabel à la porte de la chambre des enfants où celle-ci cherchait un lieu de refuge, quel air abattu vous avez, pauvre agneau ! et ce n'est pas étonnant. Combien Rosy aurait souffert de vous voir dans une aussi malheureuse passe ! ajouta la veuve en s'essuyant les yeux. Couchez-vous un instant et laissez-moi vous apporter à déjeuner. Lydia est descendue avec les enfants pour aller vous chercher quelque chose, et je lui ai recommandé de leur faire faire un tour de promenade, pour que vous puissiez dormir. »

Complètement épuisée de corps et d'esprit, Mabel n'avait pas la force de résister aux instances de mistress Hope. Elle mangea, quoique sans appétit, la nourriture qui lui fut présentée, se laissa conduire dans une pièce dont les rideaux étaient fermés, s'enveloppa d'une robe de chambre et s'étendit sur le lit, où la veuve l'avait presque portée. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était couchée : car, bien qu'elle n'eût pas pu dormir, son esprit était si activement occupé, qu'elle n'avait pas conscience des heures. Elle ouvrit les yeux, et tressaillit de surprise en voyant la bonne mistress Hope, qui, la supposant endormie, attendait patiemment qu'elle se fût réveillée. Toutefois, cette longue méditation n'avait pas été sans fruit pour Mabel, ainsi que le prouva l'entretien qu'elle eut immédiatement avec son humble, mais fidèle amie.

« J'ai l'intention, mistress Hope, dit-elle en regardant fixement la veuve, pour juger de l'effet que produiraient ses paroles, de prendre mes neveux avec moi et d'aller rejoindre mon père.

– Ce n'est pas sérieusement que vous parlez, chère miss ? répondit la veuve d'un ton suppliant, mais d'un air moins surpris que ne s'y attendait Mabel.

– J'y ai longuement réfléchi, continua la jeune fille, et c'est, je crois, le seul parti que je puisse prendre.

– Je le sais bien, reprit la veuve, et Lydia l'avait également pensé. Mais, bonté divine ! c'est un si long voyage !

– Oui, répliqua Mabel, en puisant une nouvelle énergie dans la difficulté de l'entreprise, c'est un long voyage, en effet ; mais je n'ai pas peur,

mistress Hope : Alick et Murray sont courageux, et je sais par expérience qu'une femme trouve toujours dans notre pays aide et protection parmi les voyageurs qui l'accompagnent.

– -Et que dirait monsieur votre père, s'il pouvait savoir que vous avez une pareille idée en tête ? demanda mistress Hope.

– Il ne connaît pas la position dans laquelle je me trouve, répondit Mabel ; et, comme je ne puis à mon tour deviner sa pensée, je suis bien obligée de suivre ma propre inspiration. Nous n'avons plus de maison à New-York ; je ne peux pas conduire les enfants chez ma tante, alors même que je prendrais la liberté d'aller demeurer chez elle, ce qui m'est interdit. Il ne faut pas songer à rester dans cet hôtel ; et, d'ailleurs, mon père a besoin de moi. Il souffre toujours des suites de son accident ; il n'a personne que mon frère pour le soigner, et je serai utile à tous les deux : vous voyez bien qu'il faut que je parte.

– Pour quel endroit, maman ? pour l'Ouest ? » demanda tout bas Lydia, qui venait d'entrer sans que Mabel l'eût aperçue.

La veuve répondit par un signe affirmatif ; Lydia regarda sa mère d'un signe d'intelligence, lui dit quelques mots à voix basse, et alla ranger divers objets à l'autre bout de la chambre. Mistress Hope leva les yeux avec hésitation ; et Mabel, comprenant que l'excellente femme avait quelque chose à lui communiquer, mais qu'elle attendait qu'on l'y encourageât, lui dit en essayant un pâle sourire :

« Qu'est-ce que c'est, mistress Hope ?

– Nous pensions, dit la veuve, c'est-à-dire nous en parlions ce matin... et nous disions comme ça que, pour sûr, vous ne le prendriez pas en mauvaise part ; Lydia, ou, pour mieux dire, nous avons un ami, qui part après-demain pour l'Ouest.

– Très-bien, Lydia, répondit Mabel ; et quel est cet ami ? »

Lydia garda le silence et feignit d'être excessivement occupée ; mais le bout de ses oreilles, d'un rouge écarlate, expliquait assez pourquoi elle craignait de se retourner. « C'est un garçon intelligent, reprit la veuve, et qui surtout sait se tenir à sa place. Owen est trop fier pour devenir importun ou présomptueux ; il connaît tout ce qui rapport aux chemins de fer et aux

bateaux à vapeur ; il prendra soin de vos bagages, et vous pouvez être sûre l'il fera tout son possible pour vous être agréable. »

Mabel comprit alors que Lydia et sa mère, prévoyant le où elle aurait l'idée d'entreprendre ce voyage, avaient plongé à la pourvoir d'un protecteur ; aussi, bien loin de l'offenser de la proposition qui lui était faite, elle remercia cordialement la veuve et sa fille de leur attention, et moigna le désir de voir le jeune homme dont elles paraient, et qui, disaient-elles, devait passer dans la soirée. En conséquence, dès qu'Owen se présenta et que Mabel reconnut en lui ce jeune charretier qui avait été l'ami de Rosy, elle n'hésita pas à accepter la protection qu'il lui offrait avec autant de respect pour elle que de dignité pour lui-même. Il avait vendu son magnifique attelage, décidé par les offres généreuses d'un gentleman qui convoitait depuis longtemps ces deux admirables bêtes ; et, renonçant près lors à son état de charretier, il allait, comme tant autres, chercher fortune dans l'Ouest. L'endroit vers quel il se dirigeait était situé à un jour de marche du domaine de M. Vaughan ; et, comme il avait l'intention de voyager le plus rapidement possible, ses projets, aussi bien que la route qu'il devait suivre, étaient conformes de tout point au désir de Mabel et à son itinéraire. Il fut donc arrêté que le surlendemain elle partirait avec ses neveux, accompagnée de l'honnête et simple jeune homme lui consentait à leur servir d'escorte.

« A présent que tout ça est arrangé, il me semble que vous ne pouvez pas faire autrement que d'arriver là-bas sains et saufs, dit mistress Hope à Mabel, lorsque Owen fut parti. Je crois, en vérité, que vous n'aviez pas autre chose à faire, et je suis contente que l'idée vous en soit venue. Vous ne paraissez pas avoir beaucoup de parents dans ce pays-ci. Nous ne sommes que du pauvre monde, et ça m'aurait fait gros cœur de vous voir rester ici pour y être insultée.

– Qu'entendez-vous par là, mistress Hope ? dit Mabel ; des gens de cette maison m'ont toujours paru très-polis.

– Je ne dis pas non, mais d'une certaine manière, répliqua la veuve ; seulement, voyez-vous, ils ont tous appris la déconfiture, comme ils appellent ça, eux autres du grand monde : non pas qu'ils puissent rien dire à votre sujet, miss Mabel ; mais votre pauvre sœur... que rude coup elle en a

éprouvé ! Certains bruits lui en étaient parvenus aux bains de mer : elle accourut bien vite comme vous pensez, pour voir si c'était vrai et pour veiller aux choses qu'elle avait laissées dans cette maison et qui lui appartenaient de droit, du moins à ce qu'elle croyait mais les autres n'étaient pas pressés de lui permettre de rentrer dans son appartement : les domestiques de l'hôte avaient la bouche pleine de choses qu'ils n'ont pas manqué de lui lancer au visage. Tout venait l'accabler à la fois, pauvre jeune femme ! Miséricorde ! c'est bien plutôt ça que toute autre chose qui l'a conduite où elle est. »

Mabel frissonna, en pensant combien cette épreuve avait dû être pénible à sa malheureuse sœur, qui était aussi vaine et impérieuse qu'égoïste et frivole, et ne put s'empêcher de pleurer en songeant à l'effroyable événement qui en était résulté. Elle ne craignait pas qu'on lui manquât de respect ; mais elle se figurait aisément la nature du supplice qui avait été infligé à mistress Leroy, dont les manières arrogantes, tolérées à peine à l'époque de sa prospérité, avaient dû lui attirer le mépris général et la couvrir de ridicule, dès l'instant où la faillite de son mari avait été connue.

Chose bien triste, hélas ! quand l'honneur ne repose que sur la fortune, et la joie sur la santé d'un corps fragile, que le vent de la ruine vienne à souffler, l'ignominie l'outrage remplacent la considération, et le désespoir amène bientôt l'agonie et la mort.

En dépit des ordres qu'avait donnés Mabel, la dépouille mortelle de Louise figura une dernière fois dans une cérémonie d'apparat. La simplicité ne se trouvait pas dans le code du fashionable entrepreneur à qui la direction des funérailles avait été confiée, et l'enterrement de mistress Leroy se fit avec toute la pompe et l'élégance de réclamait la dignité de ce gentleman. Tout le monde avait été dûment averti de l'heure à laquelle le service devait se faire, et de l'endroit où il devait avoir lieu ; mais, à l'exception de Mabel, des deux orphelins, de mistress Hope et de Lydia, dont le chagrin était sincère, et de quelques habitants de l'hôtel attirés par la curiosité, personne ne le rendit au service. Le prêtre de l'église où mistress Leroy avait de temps à autre occupé un banc meublé avec luxe, était absent de New-York, et ce fut un étranger qui récita l'office des morts. Du reste, aucun symbole de deuil ne fut omis par le prévoyant entrepreneur, et tout se

passa, non-seulement dans l'ordre voulu, mais avec une véritable magnificence. Les voitures, presque toutes vides, défilèrent une à une, dérision pompeuse, singerie amère le celle dont toute l'existence n'avait été qu'une brillante parade ; et au fond d'un tombeau coûteux, placé au cœur de la bruyante cité, des mains mercenaires descendirent les restes de cette jeune femme, dont la présence ne devait manquer à personne, et qui ne tarderait pas à être oubliée sur la scène même des triomphes dont elle était fière.

C'était à l'heure douteuse du crépuscule. Mabel, qui tenait de payer à sa sœur le dernier tribut de son affection, était assise dans l'ombre, ayant Murray sur ses genoux et un bras passé autour de la taille de l'aîné des orphelins. On lui avait remis, quelques minutes auparavant, un billet sur papier rose, dans lequel mistress Vanbecker lui exprimait ses vifs regrets de ne pouvoir acourir auprès d'elle.

« Cécilia est arrivée hier au Cap, lui écrivait cette lame ; elle entre au service d'une riche lady des États du Sud, et m'a appris que cette chère Louise était horriblement malade ; c'est vraiment désespérant. Je n'ai pas l'autre désir que d'être avec elle, de lui prodiguer mes soins et de vous consoler, si toutefois vous êtes arrivée comme on vous attendait : c'est le cri de mon cœur. Mais les régates s'ouvrent demain, et ma fille se fait un si grand plaisir d'y assister, que nous ne pouvons pas partir avant qu'elles soient terminées. J'espère bien, ma charmante, vous voir à cette époque, et retrouver notre chère Louise en pleine voie de guérison. Adressez-vous à Grégory ; c'est un médecin comme on n'en voit nulle part. »

Mabel mettait ce billet dans sa poche, lorsqu'elle entendit frapper légèrement à la porte ; un nom inconnu fut prononcé par le domestique, et un gentleman entra dans la chambre sans plus de cérémonie. Elle se leva tout à coup, sous l'empire d'une vive impression : car dans l'homme vénérable qui se présentait à ses yeux elle venait de reconnaître l'ecclésiastique que sa sœur avait surnommé le père Noé ; et la prophétie de la pauvre Louise lui revenait à la mémoire : « Vous recevrez un jour sa visite ; mais je ne serai pas là, bien certainement, je n'y serai pas. »

Où était-elle ? Nous ne pouvons pas douter de la miséricorde infinie de la Providence ; mais le frisson qui traversa le cœur de Mabel au moment où

elle se fit cette question prouve du moins qu'elle était convaincue que sa pauvre sœur n'avait pas, durant son séjour sur la terre, acquis de droit à l'existence céleste.

Le bon prêtre vit l'agitation de la jeune fille ; et, bien loin d'en soupçonner la cause, il s'assit auprès de Mabel, et lui prenant la main : « Si je suis bien informé, chère demoiselle, lui dit-il, vous justifiez le proverbe, qu'un malheur n'arrive jamais seul.

– Ce n'est que trop vrai, monsieur, répondit Mabel.

– Puis-je vous être bon à quelque chose ? lui demanda-t-il avec douceur.

– Votre bonté me fait du bien, sanglota Mabel, et je serais heureuse d'avoir une place dans vos prières. j

– Dois-je prier avec vous ? » dit-il.

Mabel s'agenouilla ; les enfants suivirent son exemple, et le vieillard appela sur eux la bénédiction divine.

Ce ne fut pas une prière commune à tous qui tomba des lèvres du vénérable ecclésiastique : elle révélait une parfaite connaissance des douleurs et des besoins du petit groupe qu'il avait sous les yeux ; et, quand il l'eut placée sous la protection du Seigneur, et qu'il eut demandé pour elle la force que Dieu seul peut donner, Mabel se sentit le courage de s'acquitter de la mission qui lui était confiée, et de traverser le désert sans faiblir.

Elle se releva calme et forte. Le vieillard prit un siège, attira les enfants auprès de lui ; et Mabel, en écoutant l'expression de l'intérêt qu'elle lui avait inspiré, sentit s'ouvrir son cœur, et parla avec abandon et confiance des devoirs qu'elle avait à remplir et des épreuves qui pouvaient lui être réservées. Le vénérable prêtre lui donna de sages conseils, lui témoigna une vive sympathie, et n'oublia pas de faire comprendre aux enfants, surtout à l'aîné, qui l'écoutait avec une attention respectueuse, la nécessité où ils étaient de se conduire comme de petits hommes, et d'être pour leur tante, non pas une charge, mais une consolation et un appui.

C'est ainsi qu'au moment où la douleur lui faisait sentir le besoin d'être entourée, alors que ses compagnons de plaisir fuyaient devant son affliction pour se dispenser des soins que l'infortune réclame, Mabel voyait accourir ce fidèle serviteur des pauvres, qui, apprenant ses chagrins, venait lui apporter son affectueuse parole et la fortifier de ses prières. C'était l'homme

que Louise avait raillé qui venait consoler et soutenir ses enfants orphelins, et qui, dans cette œuvre d'amour, luttait de générosité avec l'humble famille dont elle avait calomnié les sentiments, et qui l'avait soignée jusqu'à sa dernière heure.

CHAPITRE XXIX.

Le jour du départ était arrivé ; Mabel avait fait venir le maître de la maison et lui avait exprimé ses regrets de ne pas pouvoir lui payer la somme qui lui était due ; et l'hôtelier, après lui avoir dit qu'il attendrait patiemment l'époque que fixerait M. Vaughan pour le règlement de ses comptes, eut l'obligeance de l'accompagner jusqu'au bateau à vapeur. Mistress Hope se trouvait à l'embarcadère avec des paquets à la main et des châles sur le bras ; Jack était auprès d'elle et portait un panier rempli de gâteaux et de sucre candi, approvisionné par la veuve ; Lydia, les yeux rougis et gonflés par les larmes, s'approcha des enfants et continua de pleurer, tout en donnant une dernière touche aux boucles de Murray, tandis qu'Owen surveillait les bagages.

Ils prirent enfin leur place : Mabel et ses neveux au centre du pont, où ils étaient protégés par une tente ; leur modeste compagnon à l'arrière du bateau, d'où, sans être importun, il ne perdait pas de vue les trois personnes qui lui étaient confiées. La cloche se fit entendre et le bateau s'ébranla ; Jack agita sa casquette, mistress Hope cria une dernière fois adieu, et Lydia jeta dans l'air un baiser timide, non pas à l'adresse de Mabel ou des enfants,

mais en réponse à celui qui lui était envoyé de la place où Owen, appuyé sur la balustrade, tournait vers le rivage ses yeux pleins de franchise où brillait une larme.

La journée se passa sans incident remarquable ; le temps, qui d'abord promettait d'être magnifique, ne tarda pas à se couvrir, et une pluie battante força les passagers à se réfugier dans le salon, où, entassés les uns sur les autres, il furent condamnés à passer plusieurs heures privés d'air, et sans espérance de pouvoir remonter sur le pont, du moins pour ce jour-là.

Mabel fut alors obligée d'employer toutes les ressources de son esprit pour distraire et pour occuper Murray, dont la pétulance ne supportait pas la contrainte qui lui était imposée, et qui menaçait continuellement de s'échapper du salon. Par bonheur, Owen, qui s'était placé à côté de la porte, lui fit signe de venir auprès de lui, et, l'ayant assis sur ses genoux, parvint à l'amuser jusqu'à l'heure du diner, en lui taillant avec son couteau diverses caricatures dans un bâton ou dans une pomme, ce qui eut pour résultat de faire le bonheur de l'enfant et de délivrer Mabel de toute inquiétude à son égard. Mais toutes les inventions du bon jeune homme, bien qu'elles ne fussent pas perdues pour Alick, dont les yeux étaient fixés sur le couteau d'Owen, ne purent décider le brave enfant à quitter sa place qu'il occupait auprès de sa tante, où, le panier de provisions à ses pieds et le bras passé dans la poignée du sac de nuit, il se tenait debout, ferme et impassible comme ne sentinelle à son poste. Avait-il présente à l'esprit cette recommandation du père Noé, de se conduire comme un petit homme, ou bien était-il fier de se trouver jusqu'à un certain point le protecteur de Mabel ? je l'ignore ; mais, quel que fût le motif qui le fît agir, il ne témoigna pas la moindre fatigue et ne proféra pas une seule plainte.

Ils dînèrent aussi confortablement que possible ; l'attentif Owen s'était procuré des sièges pour eux et les avait recommandés à l'un des garçons, qu'il connaissait par hasard, et avec lequel il alla ensuite dîner à la seconde table.

Mais si Mabel, grâce au confort dont elle avait joui sur le bateau à vapeur, et surtout au dévouement respectueux d'Owen, avait passé d'une manière satisfaisante cette première journée de voyage, l'intervalle qui s'écoula entre son arrivée à Albany et son départ pour Buffalo fut rempli de

ces petites misères qui fondent sur le voyageur et qui pendent sa marche aussi pénible qu'incertaine. Le bateau l'aborda au quai d'Albany qu'à une heure avancée ; la distribution des bagages présenta d'abord quelques difficultés, qui retardèrent la suite de cette opération importante. Le vacarme et la confusion régnaient partout, et des omnibus qui prenaient les voyageurs pour les conduire du chemin de fer étaient partis avant qu'Owen eût pu réunir ses caisses et les malles de Mabel ; les autres voitures qui se trouvaient au débarcadère étaient déjà occupées par une ou deux personnes, allant chacune dans une dissection différente, et pas un cocher ne voulait prendre l'engagement de conduire nos voyageurs à la station du chemin de fer dans un délai qui leur permît de profiter du convoi qui allait partir. La figure de Mabel trahissait son inquiétude et son agitation ; Alick regardait tristement les visages grossiers qui l'entouraient, et son frère, comprenant vaguement que quelque chose allait mal, comment à pleurer, suivant son habitude dès qu'il était mécontent.

« Par ici ! s'écria Owen en saisissant par le bouton de son habit un gros garçon à figure ronde et en lui désignant Mabel du regard ; vous ne laisserez pas dans l'embarras cette jeune lady, ajouta-t-il ; ce serait bien mal. Toute sa famille est dans le malheur ; son beau-frère a été tué par l'accident de la semaine dernière ; sa sœur est morte il y a deux jours ; elle s'en va toute seule, avec ces pauvres petits orphelins qui sont ses neveux, retrouver son père qui a été blessé lui-même sur le chemin de fer ; vous ne voudrez pas l'empêcher de partir par le convoi de ce soir ; que voulez-vous qu'elle devienne ? »

Quelle révolution ne produit pas quelquefois dans les sentiments d'un homme un appel à sa générosité !

« Non pas, Dieu merci, répondit le cocher ; la jeune dame partira, ou ce ne sera pas ma faute. Hohé ! Samuel, aide-moi à charger toutes ces caisses ; un coup de main, garçon. Bonté divine ! Son père et son frère tués l'autre semaine ! Descendez, mon gentleman, dit-il en s'adressant un jeune dandy élégamment habillé, qui, voyant sa valise jetée sans cérémonie sur le quai, se disposait à quitter la voiture. Allez, mon petit monsieur, allez ; ce gentleman, ajouta-t-il en montrant son camarade, va vous conduire à l'hôtel ; je me suis engagé à conduire les gens que voici au chemin de fer de

Buffalo. Allons, mon enfant, » poursuivit le cocher en fourrant Alick dans la voiture, y compris le panier et le sac de nuit que le brave petit homme n'avait pas voulu quitter. Mabel et Murray suivirent Alick ; Owen s'élança sur le siège à côté du cocher, qui fouetta, ses chevaux, et ils s'éloignèrent rapidement.

Il y a peu de choses qui soumettent la patience à une plus rude épreuve et qui soient plus irritantes pour les nerfs que de traverser en voiture les rues encombrées d'une cité populeuse, lorsque le moindre point d'arrêt peut vous faire manquer un départ sur lequel repose tout votre soir. Pendant les dix minutes qu'ils roulèrent sur le pavé d'Albany, Mabel s'efforça vainement de calmer son tation, et ne réussit pas davantage à rassurer Murray, ont les pleurs coulaient toujours, tandis que le cher Alick gardait fixement la figure de sa tante, comme s'il avait y voir l'arrêt de sa destinée. Ils arrivèrent néanmoins, façon qu'on put jeter leurs caisses et leurs malles avec autres bagages, et c'est aux derniers tintements de la che de départ qu'Owen, tenant Murray dans ses bras, précipita dans un wagon, suivi d'Alick et de Mabel, i, tout essoufflés, accouraient avec le panier et le sac de it que ce pauvre Alick ne pouvait pas porter à lui seul, et 'il persistait toujours à ne pas abandonner.

Ce petit incident éveilla l'inquiétude de Mabel relativement à ce qui pouvait lui arriver plus tard, et lui fit comprendre combien Owen lui était indispensable. Elle se sentait défaillir en pensant aux accidents de toute nature qui pouvaient arriver avant la fin de son voyage. Quand la nuit eut enveloppé chaque objet de ses ténèbres, une terreur indéfinissable s'empara de son esprit, et elle fut sur le point de mêler ses pleurs à ceux de Murray, qui s'écriait sanglotant :

« Je suis fatigué, tantie ; je veux plus aller en voiture je veux aller me coucher »

Mais elle surmonta bientôt sa faiblesse en entendant le pave petit Alick répondre à son frère d'un ton ferme :

« Je ne suis pas fatigué, moi, et j'irais n'importe où ec ma tante Mabel.

– Moi aussi, reprit Murray ; je veux rester avec tantie ; mais je veux qu'elle revienne à la maison.

– Permettez-moi de le prendre, miss Vaughan, dit wen qui avait remarqué l'agitation du pauvre petit ; j'essayerai de l'endormir. »

Owen saisit l'enfant de ses bras vigoureux, l'emporta à l'autre bout du wagon, où, bien enveloppé d'un manteau de drap pilote et la tête appuyée sur l'épaule du jeune homme, Murray ne tarda pas à s'endormir. Deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi ; Alick, en dépit de ses efforts était également plongé dans un profond sommeil, Mabel, malgré son inquiétude, avait à deux reprises différentes joui de quelques instants de repos. Tout à coup une vive lumière, qui tombait sur leurs visages, les éveilla en sursaut ; on était arrivé à une station importante, moins à en juger par le bruit et le mouvement qui renaissaient sur la plate-forme de l'embarcadere. Murray, ça s'était réveillé comme tout le monde, accourut vers Mabel en se frottant les yeux et en s'écriant qu'il avait faim.

« Je veux du lait, dit-il en voyant sa tante qui se préparait à ouvrir le panier de provisions.

– Je n'en ai pas, mon enfant, répondit Mabel ; mais le gâteau sera bien meilleur que du lait.

– Je vais en demander, miss Vaughan, dit Owen descendant du wagon ; nous avons cinq minutes, c'est plus de temps qu'il n'en faut.

– Prenez ma bourse, Owen, répondit Mabel ; vous trouverez de la monnaie. »

Owen apporta une cruche de lait et un verre, et tour tour ils se rafraîchirent avec la douce boisson. Il reste encore deux ou trois minutes avant le départ du convoi c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour aller reporter la cruche et le verre, payer le lait qu'on avait bu et remonter dans le wagon. Cependant la cloche sonna, et le train partit sans qu'on eût vu reparaitre Owen. Mabel, inquiète mit la tête à la portière, et ne voyant personne, elle supposa que le jeune homme était entré dans un wagon ça s'était trouvé plus près de lui, et qu'il viendrait les rejoindre à la station prochaine ; elle fut donc aussi alarmée que surprise lorsque, un instant après, le garde du train, projetant sur elle les rayons de sa lanterne, lui demanda le jeune homme au manteau de pilote ne voyageait pas avec elle.

– Oui, répondit Mabel ; pourquoi demandez-vous cela

– Parce qu'il est resté à la dernière station.

– Resté là-bas ! s'écria Mabel avec effroi ; Alick lais échapper un gémissement, et son frère jeta des cris aigus

– Mon Dieu, oui, reprit d'un ton calme l'employé du train ; le maître des bagages vient de dire qu'on avait descendu par mégarde quelques-unes des caisses de ce jeune homme ; que celui-ci l'avait vu, et que, pendant qu'il les tramait, le convoi était parti.

– Est-ce qu'on ne pouvait pas l'attendre ? demanda Ma-d'un ton de reproche.

– Impossible, répondit l'homme ; nous sommes déjà en retard. S'il y a des gens qui se trompent, nous n'en sommes pas cause ; apparemment que l'adresse de ses valises avait été mal mise ; il en sera quitte pour arriver demain à Buffalo.

– Demain ! pensa Mabel, et où serons-nous à ce moment-là ? » Tout à coup elle se rappela qu'Owen avait sa course, où était le seul argent qu'elle possédât au monde. comment faire ? s'écria-t-elle involontairement. »

Elle se leva en frémissant, et retomba désespérée sur la quette.

Est-ce que nous ne pouvons pas aller chez grandmère sans lui, ma tante ? demanda Alick avec une certaine inquiétude, pendant que Murray menaçait, au milieu de sanglots, de battre le vieux garde pour le faire aller chercher Owen.

– Je ne sais pas ce que nous allons devenir, mon en-nemi, » répondit Mabel, qui, en face de cet embarras imprevu, perdait tout son courage.

es paroles éveillèrent l'intérêt des autres voyageurs ; grandes tailles quittèrent la position inclinée qu'elles vent prise ; des regards endormis se tournèrent dans la direction de Mabel, et un échange de questions et de reponses eut lieu sur tous les points du wagon ; mais le mode du convoi s'était éloigné avec sa lanterne, et la lueur apparante du quinquet suspendu au plafond de la berline ne suffisant pas à satisfaire la curiosité des questionneurs, ils reprirent leur première attitude et retombèrent bientôt dans l'état de somnolence où ils étaient auparavant.

Dieu veillera sur nous, ma tante ; le vieux ministre l'a dit et je le crois, reprit Alick d'un ton consolant.

– Moi aussi, » répondit Mabel, qui, pour la seconde fois, puisait une force nouvelle dans la confiance et dans la fermeté d'Alick.

Au même instant, la personne qui était assise immédiatement derrière elle lui adressa la parole avec bonté :

« Je dormais quand la chose est arrivée, lui dit une voix remplie de douceur ; mais, si j'ai bien compris, vos domestique est resté à Utica.

– Ce n'est pas mon domestique, répondit Mabel en retournant vers la personne qui lui avait parlé et dont elle ne distinguait pas les traits dans l'ombre.

– Pardonnez-moi si je me suis trompée, répliqua dame ; j'avais cru, d'après les apparences, que c'était votre serviteur ; d'autant plus qu'il faisait déjà sombre lorsqu vous êtes montés dans le wagon.

– Votre erreur ne m'étonne pas, reprit Mabel : il était si bon pour les enfants et si respectueux envers moi C'est un ami qui nous était bien nécessaire, et maintenant. »

Elle ne put en dire davantage. La vieille dame quitta place, et venant s'asseoir à côté de Mabel :

« Et maintenant, vous avez besoin d'une amie, » lui dit elle avec affection.

La jeune fille ne répondit qu'en mettant sa main dans celle de la vieille lady, qui la lui serra tendrement.

« Ce sont vos petits frères ? continua l'excellente femme en attirant auprès d'elle Murray, dont elle essaya de calmer les pleurs.

– C'est notre tante, répondit Alick avec fierté.

– Et votre maman, où est-elle ?

– Dans un monde bien beau ! bien beau ! répond Murray.

– Elle est morte samedi dernier, » dit Alick à voix basse.

Leur nouvelle amie, désolée de la question qu'elle avait faite, s'abstint de les interroger davantage.

« Pauvres petits ! vous devez être bien fatigués, dit-elle vanez que je vous couche tous les deux ; » et appelant un homme qui se trouvait derrière les enfants, elle commença avec l'assistance de l'étrangère à mettre son projet à exécution.

« Ne vous dérangez pas, dit-elle à Mabel qui se levait pour l'aider ; nous allons faire en sorte qu'ils soient bien à leur aise. »

Et, profitant de quelques places libres qui se trouvaient en face de leur tante, elle y coucha les deux frères, et étendu sur eux les châles qu'elle avait apportés ; quelques minutes après, Alick et Murray étaient profondément endormis. « Vous avez, à ce que je vois, été déjà bien éprouvée, son enfant, » dit la généreuse femme en revenant s'as-soir auprès de Mabel et en passant un de ses bras autour la taille de la jeune fille.

Celle-ci était préparée jusqu'à un certain point aux tourments et aux souffrances qu'elle pouvait avoir à supporté ; mais ce témoignage d'affection la prenait au dépourvu. les larmes coulèrent abondamment de ses yeux. Sa judiceuse consolatrice n'essaya pas de réprimer ses pleurs ; je savait que les larmes soulagent, et attendit sans rien re que Mabel eût épanché son chagrin.

« Restez tranquille, lui dit-elle lorsqu'elle lui vit faire un mouvement pour se redresser et pour s'éloigner un peu.

– Vous êtes trop bonne, madame, je vous fatigue et je us attriste.

– Ne vous occupez pas de moi, chère enfant ; quelques heures de repos me suffisent, et j'ai déjà dormi autant qu'à ordinaire : c'est vous que je désirerais voir reposer.

– Je suis trop malheureuse et trop inquiète pour dorir, répondit Mabel.

– Peut-être pourrai-je vous être utile, répliqua la vieille ame. Les événements les plus fâcheux ont toujours deux aspects ; cherchons ensemble le bon côté de votre position.

– Jusqu'à présent, j'avais eu du courage, dit Mabel, ; je sens que je devrais en avoir encore ; mais ce dernier) ntre-temps m'a accablée.

– Ce jeune homme vous était-il nécessaire au point que vous ne puissiez continuer votre route sans lui ?

– Il était rempli de bontés et d'attentions, et nous manquera certainement beaucoup. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je lui ai donné ma bourse pour payer quelque chose que les enfants avaient pris, et que je suis sans argent.

– C'est en effet assez triste, répondit la vieille dame mais on peut y remédier. A quel endroit allez-vous ? »

Mabel nomma la ville qui était le but de son voyage et qui se trouvait dans la partie orientale de l'Illinois. 1

« Et vous comptez prendre le steamer à Buffalo ?

– Oui, madame, demain au soir.

– Il n’y a de départ qu’après-demain, chère enfant reprit la vieille dame avec assurance ; je m’en suis particulièrement informée, car c’est la route que je dois suivre moi-même. Ainsi, votre jeune ami aura tout le temps de vous rejoindre. Jusque-là vous serez sous ma protection si toutefois vous avez confiance en une vieille femme que vous est étrangère, il est vrai, mais qui a beaucoup vu de monde et qui a l’expérience des voyages. »

Mabel exprima toute la reconnaissance que lui inspirait une pareille bonté.

« Vous n’avez pas de remerciements à me faire, repris sa vieille amie, l’avantage sera réciproque. J’ai une vive affection pour la jeunesse, et j’ai toujours aimé à être utile. Si mes soixante-dix ans peuvent vous servir et vous protéger, ce ne sera pas en vain que j’aurai vieilli.

– Oh ! je ne puis pas vous dire le soulagement que j’éprouverai, si vous voulez permettre que je ne m’éloigne pas de vous, » répondit Mabel avec chaleur ; et, se rappelant l’allusion que la vieille dame avait faite à sa qualité d’étrangère, elle ajouta : « Mais c’est bien bon à vous, madame de vous intéresser à moi ; il peut vous sembler étrange que j’aie aussi loin avec ces deux enfants, sans avoir d’autre appui qu’un jeune homme dont la position est bien différente de la mienne.

– Je l’avoue, c’est un peu singulier, répondit la vieille dame, mais pas plus que tant d’autres choses qu’il est facile d’expliquer ; et, quand même je serais étonnée, cela ne m’empêcherait pas d’offrir mes services à quelqu’un dû paraître en avoir besoin.

– Me permettez-vous, madame, de vous dire pourquoi en est ainsi ?

– Oui, chère enfant ; racontez-moi tout ce que vous vous sentirez disposée à me confier : j’ai assez d’années pour être une amie sûre ; mais je ne suis pas trop vieille pour partager vos chagrins. »

Ainsi encouragée, Mabel pencha de nouveau la tête sur l’épaule de la vieille dame, et, au milieu du silence que dédoublait seulement la respiration des dormeurs, elle versa dans l’oreille attentive qui l’écoutait le récit des malheurs arrivés dernièrement dans sa famille, et parla des souffrances, des inquiétudes et de la responsabilité qui en résultaient pour

elle. La partie la plus amère de ses chagrins était de nature à ne pouvoir se révéler qu'à Dieu ; mais ce qu'elle venait de confier à sa vénérable amie suffit à exciter la compassion affectueuse de la vieille dame, ainsi que le prouvèrent les quelques paroles profondément senties qui lui échappèrent, et la tendre sollicitude avec laquelle cette excellente femme entourait la jeune fille de son manteau et la pressa plus étroitement contre elle. Ce témoignage de sympathie affectueuse était si doux pour Mabel, qu'après avoir déchargé son cœur du poids qui l'accablait, elle s'endormit d'un sommeil paisible comme lui d'un enfant.

Il faisait grand jour lorsqu'elle se réveilla ; le soleil brillait dans le wagon ; la plupart des voyageurs se tenaient droits à leur place, et la fermeté de leur attitude semblait défier qu'on les accusât d'avoir fermé l'œil de la nuit. L'aspect des lieux et des personnes était si différent de ce qu'il avait été quelques heures auparavant, que Mabel ne reconnut pas tout d'abord l'endroit où elle se trouvait, et crut avoir rêvé tout ce qui s'était passé depuis son départ d'Albany. Cependant rien n'était plus réel que l'épaule de la vénérable amie, sur laquelle sa tête reposait encore, ni rien de plus cordial que le sourire qui répondit ses paroles, lorsque, se relevant tout à coup, elle s'écria : « J'ai dormi bien longtemps. Comme je dois vous paraître fatiguée !

– Pas le moins du monde ; j'étais heureuse de votre sommeil : c'est tout ce que j'en ai ressenti. Comment vous trouvez-vous ce matin ? »

Mais Mabel ne parut pas entendre cette question affectueuse ; ses yeux étaient fixés sur la figure de sa nouvelle amie, et la joie rayonnait sur son visage. Il n'y avait pas à s'y tromper : ce regard bienveillant, cette manière à la fois nobles et douces, ces boucles de cheveux argentés qui s'échappaient d'un bonnet de veuve, et surtout radieux sourire, elle les avait déjà vus. Saisissant main de sa protectrice, Mabel la porta à ses lèvres en s'écriant

« Vous n'êtes pas une étrangère pour moi ; je vous connais, mistress Percival.

– J'en suis bien aise, mon enfant ; tout à l'heure, vous regardant, il me semblait en effet que je vous avais vue quelque part, mais je ne me souviens pas de votre nom ; veuillez aider ma mémoire.

– Mabel Vaughan ; peut-être n'avez-vous jamais eu l'habitude de prononcer mon nom de baptême ?

– Non, répondit Mme Percival après un instant de silence. J’ai connu autrefois une miss Vaughan, peut-être une de vos parentes ; elle est maintenant d’un certain âge si toutefois elle vit encore : mais je le présume, car nous avons échangé nos cartes l’hiver dernier, sans toutefois avoir été assez heureuses pour nous rencontrer, ce qui m’aurait fait grand plaisir. Nous l’appelions. Sabiah lorsqu’elle était plus jeune

– C’est ma tante, balbutia Mabel, en se rappelant cette mémorable visite qui avait donné lieu à une si fausse interprétation.

– Vous seriez alors la fille de son frère John. Vous voyez, ajouta-t-elle avec ce sourire plein de grâce qui lui était particulier, nous autres vieilles gens nous nous rappelons toujours nos anciennes connaissances. J’ai habité pendant quelques années l’endroit où monsieur votre père est né ; j’étais professeur à l’Académie de cette petite ville, et votre tante Sabiah était l’une de mes élèves.

– Vraiment ! dit Mabel avec intérêt. Que de plaisir elle aurait eu à vous revoir !

– J’espérais renouveler connaissance avec elle l’hiver dernier ; je lui ai toujours porté une véritable affection, et le hasard m’ayant fait savoir qu’elle était à New-York, où l’on m’avait donné son adresse, j’ai saisi la première occasion qui me permit d’aller la voir ; mais elle m’avait probablement oubliée, ou peut-être ne me connaissait-elle que sous mon nom de jeune fille.

– Elle ne s’est jamais doutée de votre visite, répondit Mabel en rougissant. J’ai eu la vanité de croire que c’était à moi que vous la faisiez, et la carte qui vous a été remise, portant le nom de « miss Vaughan, » était la mienne. Oh ! que je suis fâchée de cela ! »

Le visage de Mme Percival exprima une légère déception ; mais elle reprit aussitôt, désireuse de calmer les regrets de sa jeune amie : « C’était bien naturel ; votre tante vivait probablement dans la retraite ?

– Elle ne voyait personne, répondit Mabel ; mais elle aurait été bien contente de vous recevoir.

– Ne vous désolerez pas trop de cette méprise, chère enfant, répliqua Mme Percival ; le temps nous a beaucoup changées toutes les deux ; notre

rencontre aurait pu être moins agréable que vous ne le supposez. Mais dites-moi, ma chère petite, où j'ai eu le plaisir de vous voir ?

Mabel lui rappela la soirée où elles s'étaient trouvées ensemble.

« C'est vrai, dit Mme Percival avec un plaisir évident, je m'en souviens à merveille ; vous avez dansé, avec mon petit-fils, la vieille contredanse qui a eu lieu à mon intention. Quelle soirée agréable, et quel plaisir nous y avons eu ! »

Ceci conduisit Mabel à parler du vénérable prêtre qui c'était montré si bon à son égard et pour qui elle éprouvait une si vive reconnaissance. Mme Percival écouta avec un profond intérêt la narration des actes de charité chrétienne du bon ecclésiastique. Au moment où Mabel venait de terminer son récit, les deux enfants s'éveillèrent en disant qu'ils avaient faim. La vieille dame s'éloigna pour leur permettre d'approcher plus librement de leur tante : elle alla rejoindre la femme de chambre qui l'accompagnait dans son voyage, et les heures suivantes s'écoulèrent sans offrir aucun incident qui mérite d'être rapporté.

« Nous serons bientôt à Buffalo, chère enfant, » dit Mme Percival en posant la main sur l'épaule de Mabel, pour attirer son attention.

La jeune fille, tirée tout à coup de la pénible rêverie où l'avaient plongée la découverte qu'elle avait faite le matin et les rapprochements qui en étaient résultés dans son esprit, se retourna vers la vieille dame et lui dit d'un air distrait :

« Qu'allons-nous faire là-bas ?

– Ce que vous voudrez, ma pauvre enfant ; vous avez besoin de vous reposer d'esprit et de corps, et je cherchais précisément dans quel endroit nous pourrions nous caser.

– Choisissez, madame, répondit Mabel ; je serai trop heureuse de me trouver avec vous.

– Êtes-vous jamais allée à Niagara ?

– Jamais, répondit Mabel d'une voix tremblante, en songeant au désir qu'elle avait eu de visiter ce lieu remarquable et aux souvenirs amers qu'il lui rappelait aujourd'hui.

– Nous avons vingt-quatre heures à dépenser jusqu'au départ du bateau, reprit Mme Percival ; j'ai consulté mon petit ami, ajouta-t-elle en frappant

de ses lunettes le guide du chemin de fer quelle tenait à la main ; j'y ai vu que nous pouvons aller directement à Niagara et en revenir assez tôt pour nous embarquer demain au soir. Nous serons fort mal dans les hôtels de la ville ; je suis très-connue à celui de Niagara, où nous aurons de l'air et du repos, sans parler du plaisir inexprimable de contempler la cataracte. Ce projet vous va-t-il ?

– Je ne sais pas, répondit Mabel avec hésitation, mais ie ferai ce que vous voudrez.

– Je comprends que rien ne vous attire dans la disposition d'esprit où vous êtes, chère enfant, répliqua Mme Percival en posant sa main sur la joue brûlante de Mabel ; mais je suis persuadée que cette excursion vous ferait infiniment de bien. Vos neveux ont besoin de grand air après avoir été enfermés dans un wagon : à vous il faut encore autre chose ; c'est l'accablement du cœur, bien plus que la fatigue du corps, qui vous donne cette rougeur fébrile. Vous êtes mes hôtes, mes enfants d'adoption, veux-je dire, et je dois étudier vos besoins et m'efforcer de les satisfaire. Et puis, ajouta-t-elle de cette voix persuasive qui semblait demander une faveur plutôt qu'en accorder une, vous savez que les vieillards sont fiers de leur expérience, et qu'ils aiment à imposer leurs remèdes favoris ; ainsi donc, puisque vous acceptez mes conseils, nous irons voir si l'air de Niagara, malgré l'excédant de fatigue causé par cette petite excursion, ne vous sera pas meilleur que le séjour de Buffalo. »

Mabel, comprenant alors que le projet de sa vieille amie n'avait d'autre but que de la détourner de ses chagrins, combattit la proposition de Mme Percival, sous prétexte qu'elle ne voulait pas lui occasionner un dérangement qui ajouterait encore aux fatigues du voyage. Mais celle-ci affirma qu'elle ne s'en apercevrait même pas, et que la nécessité d'attendre le bateau pendant vingt-quatre heures faisait, de la tentation de visiter les chutes, un désir qui devenait irrésistible par la joie qu'elle éprouverait de faire connaître à sa nouvelle amie l'une des plus grandes merveilles de la nature.

En conséquence, l'excursion fut décidée, et le soir même nos jeunes amis et leur vénérable protectrice s'installèrent dans un hôtel confortable, où ils

s'endormirent au rugissement de la puissante cataracte et goûtèrent le repos si précieux aux voyageurs fatigués.

CHAPITRE XXX.

Le lendemain matin au point du jour, une voix pleine de douceur demandait à Mabel si elle était réveillée ; Mabel répondit en ouvrant sa porte et en se montrant déjà tout équipée pour sortir.

« Je vois que vous vous êtes pressée, dit Mme Percival qui avait aussi son châle et son chapeau. Il m'avait bien semblé entendre du bruit dans votre chambre ; sans cela je ne serais pas venue vous déranger. Avez-vous bien dormi ?

– Admirablement jusqu'aux premières lueurs du jour ; mais une fois réveillée, lorsque j'ai entendu le bruit de la cataracte, je n'ai pas pu résister au désir d'aller la voir immédiatement.

– Voilà une jeune fille comme je les aime, répondit Mme Percival en prenant le bras de Mabel ; j'ai recommandé à mistress Patten, ma femme de chambre, d'aller auprès des enfants et d'aviser à ce qu'ils ne manquent de rien lorsqu'ils seront réveillés ; vous pouvez être sans inquiétude à leur égard. »

Et la vieille dame et la jeune fille sortirent ensemble de l'hôtel.

« Ce chemin-ci conduit au pont qu'on a jeté sur les rapides, chère enfant, dit la vieille lady lorsqu'elle eut gagné une petite rue latérale. J'aperçois là-bas une de mes anciennes connaissances, cette Indienne qui ouvre son humble boutique ; elle m'a reconnue, ajouta Mme Percival en saluant avec bonté la vieille femme, dont la face cuivrée s'anima tout à coup. Je vais

aller lui parler ; il est inutile que vous m'attendiez ; je vous rejoindrai tout à l'heure. »

Mme Percival traversa la rue pour aller trouver l'Indienne, et Mabel continua de se diriger vers le pont.

Que de pensées tumultueuses et confuses assaillirent son esprit pendant cette courte promenade solitaire ! Que de souvenirs et d'émotions ces lieux n'éveillaient-ils pas dans son âme ! Elle avait dans son enfance éprouvé tant de désir d'aller à Niagara, et concentré dernièrement tant d'espoir sur le voyage qui devait réaliser ses vœux ! Combien alors elle était loin de prévoir le cruel enchaînement de circonstances qui l'amenaient enfin dans cet endroit rêvé, où elle venait accablée de douleur et brisée par l'abandon.

Elle atteignit bientôt le pont qu'elle cherchait, et se trouva au-dessus du torrent furieux qui bondissait à ses pieds. Haletante et oppressée, frappée d'étonnement et d'effroi, les lèvres entr'ouvertes et les yeux fixes, elle regardait cette course frénétique des eaux affolées qui se précipitaient vers l'effroyable abîme. D'où venaient-elles, ces ondes furieuses et triomphantes qui renversaient tous les obstacles et se jouaient de toute opposition, comme les messagers du destin ? Mabel, en contemplant ces témoins de la puissance et de la majesté divines, sentit la terreur s'emparer de son esprit. Elle voyait dans ces vagues écumantes l'image de ces événements qui, fondant sur elle avec la rapidité de la foudre, l'avaient entraînée au milieu d'écueils sans nombre, où, faible et sans appui, elle se débattait vainement contre le torrent qui l'emportait vers l'abîme. « Seigneur, ta droite s'est appesantie sur moi, et les flots de ta colère m'ont submergée ! » s'écria-t-elle en détournant les yeux de ce spectacle, dont son effroi lui cachait la grandeur et la beauté.

Mais le rugissement qui continuait de frapper son oreille éveilla bientôt dans son âme le désir de voir cette masse puissante tomber dans le gouffre qui l'attendait plus loin. Comme si elle avait eu peur d'arriver trop tard pour assister à cette chute effrayante qui l'attirait tout en la faisant trembler, elle se mit à courir et atteignit sans reprendre haleine un point élevé, où d'un coup d'œil elle embrassa les deux branches rivales de la célèbre cataracte. Elle regarda un instant les eaux furieuses, que le soleil à peine visible à l'horizon n'éclairait pas encore, et qui lui paraissaient accomplir un

message de vengeance. Saisie de vertige, elle se jeta la face contre terre et laissa échapper des sanglots convulsifs. Néanmoins cette crise violente calma l'agitation nerveuse qui l'avait dominée pendant quelques minutes. Plus tranquille à présent, elle écoutait le bruit des cascades, lorsqu'une voix qui lui était familière prononça ces paroles : « J'ai entendu la voix des multitudes, et, comme la voix des torrents et des orages, elle disait : *Alleluia* ! car le Seigneur tout-puissant gouverne l'univers. »

Un long soupir échappé à Mabel attira l'attention de Mme Percival, qui ne l'avait pas aperçue.

« Vous êtes ici ! dit la vieille dame ; c'est l'endroit que je préfère. » Puis voyant l'attitude désespérée de la jeune fille, et devinant ce qu'elle avait éprouvé dans l'état de faiblesse et d'irritation nerveuse où elle était depuis quelque temps, elle alla s'asseoir à ses côtés, et lui prenant la main : « Je n'aurais pas dû vous laisser venir ici toute seule, dit-elle en se le reprochant.

– Cela me fait peur, dit Mabel, dont un frisson parcourut tous les membres ; ce n'est pas la chute qui m'épouvante... mais cet effroyable torrent.... » Un frisson passa de nouveau sur tout son corps. « Ces flots pressés qui se heurtent et se poussent avec furie me font l'effet de se précipiter sur les rochers.

– Comme le malheur sur les hommes ; n'est-ce pas cela que vous voulez dire, chère enfant ?

– Oui... je ne peux pas m'empêcher de le penser.

– J'ai eu souvent moi-même cette idée, reprit Mme Percival d'une voix consolante ; mais, à côté de l'impression que j'en ressentais, j'ai trouvé dans ces lieux un enseignement qui m'a fortifiée dans mes heures de souffrance, et que vous y puiserez à votre tour. Il nous arrive parfois d'être assaillis par l'inquiétude et la douleur, et de tomber dans le gouffre où le chagrin nous entraîne ; mais que le désespoir ne vienne pas nous y saisir ; celui qui a tracé des limites à la mer a dit à la souffrance humaine comme à l'Océan soulevé par la tempête : « Tu n'iras pas plus loin. » Et dans nos plus grandes calamités son amour vient briller au milieu de nos larmes, comme l'arc-en-ciel au-dessus de l'abîme ; levez les yeux et regardez, chère enfant ! »

Mabel releva vivement la tête ; au-dessus du gouffre qui l'instant d'avant, horrible et sombre, lui inspirait l'épouvante, frémissait, aux rayons du soleil levant, un glorieux arc-en-ciel qui, bientôt multiplié par tous les jets nombreux et puissants de l'onde étincelante, embrassa d'un lavis de courbes gracieuses le torrent écumeux. Un radieux sourire éclaira tout à coup le visage de Mabel, opérant sur ses traits assombris une transformation non moins frappante que celle qui venait de s'accomplir dans la nature. Elle croisa les mains et resta plongée dans une divine extase.

Mme Percival observait le jeu de sa physionomie avec un tendre intérêt, et voyant succéder la sérénité d'une paix céleste à l'agitation du désespoir :

« Mon enfant, dit-elle avec ferveur, ce n'est que lorsque la vérité vient éclairer notre âme que nous comprenons l'amour de celui qui confirme à chaque instant les paroles qu'il a dites à son serviteur : « Lorsque j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées, et je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous. »

– J'ai pensé plus d'une fois à ces paroles, dit Mabel ; mais je comprends aujourd'hui leur signification.

– Leur sens divin rayonne sur votre visage, bel et bon ange, dit Mme Percival ; rentrons à l'hôtel pour en réjouir le cœur des pauvres orphelins, dont vous devez désormais être la lumière et la force.

– Vous étiez ce matin beaucoup trop émue, lui dit plus tard Mme Percival, pour accorder votre attention au -récit d'une scène touchante que je me suis rappelée en regardant avec vous les rapides, et qui maintenant pourra vous intéresser : il y a neuf ou dix ans que, pendant l'une de mes visites à la cataracte, s'est passé le fait incroyable que je vais vous raconter, et dont j'ai été l'un des témoins, Vous avez remarqué les rochers à fleur d'eau qui parsèment le courant un peu au-dessus des rapides ; ils opposent un obstacle aux arbres et aux décombres que les eaux charrient continuellement, et cette accumulation incessante a fini par transformer quelques-uns de ces rochers en véritables îles ; l'une des plus grandes se trouve précisément au milieu du torrent, à huit cents mètres environ de la cataracte, et à l'endroit où il est le plus impétueux, le plus profond et le plus large. Cette île est couverte de broussailles et porte même des arbres d'une grosseur ordinaire. Je me promenais un jour sur la rive, et je finis par me

trouver à la hauteur de cette île. Une centaine de personnes étaient sur le bord du torrent et paraissaient en proie à une vive émotion. Quel pouvait être le motif de leur rassemblement ? Je m'approchai d'elles, et, mes yeux suivant la direction de tous les regards, j'aperçus deux hommes dans l'île qui était en face de nous ; deux Irlandais qui, ne se doutant pas de la force du courant, avaient voulu traverser la rivière en bateau pour se rendre à leur travail, et s'étaient placés trop près des chutes pour que leur entreprise fût possible. Il y avait déjà longtemps que les débris de leur bateau avaient disparu dans l'abîme, et c'était par miracle qu'ils avaient échappé au même sort. Le courant les avait poussés contre l'île où leur barque s'était brisée ; l'instinct leur avait fait saisir les broussailles dont les branches baignaient dans le torrent ; ils avaient gagné l'îlot, et de cette façon échappé à la cataracte ; mais ils n'avaient fait que changer de supplice. Aucun pas humain n'avait encore foulé cette île émergeant d'un tourbillon ; il semblait impossible d'y aborder et plus encore d'en sortir. Quiconque aurait tenté de se livrer au courant se serait trouvé deux minutes après au fond de l'abîme ; et que Dieu ait pitié de celui qui serait emporté par les rapides ! Cette pensée frappait de terreur les assistants, qui restaient immobiles devant les gestes désespérés des deux infortunés, dont les cris étaient couverts par le bruit du torrent, et qui, tantôt agenouillés, tantôt les bras levés vers le ciel, imploraient la pitié de leurs semblables et la miséricorde céleste. On les vit se replier sur eux-mêmes et couvrir leurs oreilles de leurs mains, sans doute pour échapper au vertige que leur causait le mugissement perpétuel de l'eau bouillonnante, et pour adresser à Dieu leurs dernières paroles ici-bas. « Seigneur, ne pourra-t-on rien faire pour les sauver ? disions-nous à demi-voix ; pauvres hommes ! pauvres frères ! » Soudain un cri perçant traverse la foule et couvre nos murmures.

« Êtes-vous aveugles ou boiteux ? êtes-vous de bois ou de pierre ? s'écrie la femme de l'un des deux infortunés la cherchant à s'élancer dans le torrent, malgré les efforts de ceux qui la retenaient. Il a sept enfants dont le plus jeune est au berceau ; l'entendez-vous crier au secours ? Patrick, Patrick ! songes-tu à la Vierge des Sept douleurs qui est dans notre petite église de Droughadmon ? Mon Dieu ! ajouta-t-elle en baissant la voix, pourquoi avons-nous quitté l'Irlande et nos vieux parents, qui nous ont énis

au moment de partir, et qui ne pensent guère à la mort qui nous attend ; car, s'il meurt, je mourrai avec lui, et Dieu protège les orphelins ! »

« Tout à coup un jeune homme s'avance, dépouillé de ses habits et n'ayant conservé que son pantalon ; il est beau, jeune et vigoureux ; autour de sa taille est nouée une corde très-longue, dont un de ses camarades tient l'autre bout entre ses mains ; deux ou trois hommes le suivent et cherchent à le dissuader de tenter une entreprise dont il l'ignore pas le danger, ainsi que le prouvent ses lèvres comprimées et son regard étincelant ; ils lui parlent bas et avec chaleur ; je ne saisis qu'une partie de sa réponse. Amis, dit-il, vous prendrez soin de ma vieille mère, je n'en doute pas ; cet homme a femme et enfants, et moi je suis seul. » Puis s'approchant de l'épouse désolée, il lui dit qu'avec l'aide de Dieu il allait faire tous ses efforts pour sauver son mari, et la pria de lui donner sa bénédiction. elle le regarda fixement comme pour lire au fond de son âme, et levant les mains au-dessus de la tête inclinée du jeune homme : « Que Dieu t'accompagne pour l'allée et le retour, dit-elle avec ferveur ; qu'il soit avec toi sur les eaux profondes aussi bien que sur la terre ; qu'il te protège dans la vie ; qu'il te soutienne à l'heure de la mort, et que sa volonté s'accomplisse ! »

« Soit que la prière eût calmé son désespoir ou que la violence de sa douleur eût épuisé ses forces, la pauvre femme s'accroupit tranquillement sur la rive et s'enveloppe la tête de sa robe, qu'elle avait relevée sur ses épaules en guise de manteau, comme le font la plupart de ses compatriotes.

« Le jeune homme et celui qui tenait le bout de la corde passé autour de son corps remontèrent le cours du torrent et nous les perdîmes de vue pendant quelques minutes chacun retenait son haleine, et on n'entendait au milieu du silence que le bruit des flots irrités et que le murmure de la pauvre femme qui disait son chapelet.

« Le voilà ! » s'écria-t-on enfin ; et nous vîmes, à l'endroit où la rivière forme un coude, apparaître un batelet ou plutôt une coquille de noix qui tourbillonnait et bondissait au milieu des rapides, dont la fureur augmentait à mesure qu'il s'approchait de l'îlot ; il en était alors éloigné d'environ deux cents mètres. Le batelier semblait employer toute son énergie à se cramponner à tous les rochers au près desquels il était poussé, de manière à reprendre haleine à chaque obstacle qu'il rencontrait et à rétablir son bateau

dans la position normale ; il était lancé d'un roche à l'autre avec une rapidité qui nous faisait craindre chaque instant de le voir passer devant nous comme l'éclair, emporté vers la cataracte par le torrent impitoyable de temps à autre il disparaissait derrière les buissons que couvraient certains îlots, et notre inquiétude redoublait mais enfin le dernier roc fut touché. L'instant d'après, il était dans l'île où se trouvaient les deux Irlandais ; nous le vîmes s'approcher deux, les réveiller pour ainsi dire, car ils étaient tombés dans un état de profonde stupeur ; il leui frappa le dos et les membres, leur montra les personne rassemblées sur la rive, ou plutôt la pauvre femme qui priait toujours, la tête cachée dans les plis de sa robe. Il coupa quelques branches d'arbre qu'il mit dans son bateau ; nous ne comprenions pas pourquoi ; puis il détacha la corde qui lui servait de ceinture. Qu'en fit-il ? je l'ignore, car au même instant la pauvre femme tomba lourdement par terre en poussant un horrible sanglot, et resta évanouie, malgré tous mes soins, jusqu'au moment où son mari, sauvé par ce brave jeune homme, la prit dans ses bras et la fit revenir en l'appelant de cette voix qu'elle croyait ne plus entendre.

– Et son sauveur, qu'est-il devenu ? demanda Mabel.

Nous ne savions comment lui témoigner notre admition, répondit Mme Percival les yeux humides et le souire sur les lèvres. Quelques-uns le bénissaient, les autres qui prenaient les mains ; chacun le regardait avec émotion, et lui, faisant bon marché de son courage et de son audace, cherchait à se dérober à nos éloges, et finit par s'échapper, sous prétexte qu'il avait besoin d'aller se habiller. Lorsqu'il eut disparu, un vieillard se découvrit sa tête, adressa à Dieu quelques paroles d'actions de grâces, et, sans rien dire, présenta son chapeau à toutes les prsonnes qui étaient sur la rive. Nous comprîmes son intention : car on s'était dit que l'héroïque sauveur de ces eux hommes était pauvre, qu'il soutenait sa vieille mère de son travail, et chacun désirait pour sa part lui rendre la vie plus facile. L'un déposa sa montre dans le chapeau du vieillard comme gage de la somme qu'il promettait de erser ; beaucoup donnèrent plusieurs dollars ; quelques-uns offrirent seulement quelques gros sous en pleurant de ne pouvoir faire davantage. La somme montait environ à quatre cents dollars tant promis que réalisés, lorsque notre héros sortit de l'espèce de cabaret où il avait été

s'habiller ; aux qui l'attendaient à la porte le ramenèrent auprès de vous, rougissant et confus, bien qu'il ne se doutât pas du motif qui le faisait redemander. Le vieillard alla à sa rencontre avec l'intention de lui faire un petit discours ; mais les paroles lui manquèrent : il ne put que lui pousser son chapeau entre les bras et se mit à fondre en larmes.

« Le jeune homme aperçut l'argent, nous regarda tour à tour et déposa par terre le chapeau du vieillard.

; « Merci à vous tous, nous dit-il avec douceur ; mais je ne peux pas prendre ça. » Il ne motiva pas son refus et persista dans sa réponse : « Je vous remercie de tout mon cœur ; mais je ne saurais prendre cet argent. » Nous ne pouvions pas l'y contraindre, et pour l'instant nous n'avions rien à faire. Toutefois, quelqu'un suggéra l'idée (qui fut exécutée le plus tôt possible) d'acheter la maison qu'habitait sa mère et de la donner à la vieille femme avant qu'il pût s'en douter.

« Quant à lui : « J'ai coupé là-bas quelques branches d'arbre, dit-il avec simplicité. Personne jusqu'à présent n'avait été dans cette île, et probablement on n'y retournera jamais ; ces branches peuvent donc passer pour être curieuses, ou tout au moins pour une rareté. Je compte en faire six ou sept cannes, et je ne pense pas que ce soit trop cher que de les estimer chacune un demi-dollar. »

« Vous vous imaginez avec quel empressement cette proposition fut accueillie. « Mettez-les à l'enchère, » lui crièrent plusieurs personnes ; mais non pas : chacune de ses cannes fut adjugée au premier qui la demanda, et nulle instance ne put le déterminer à rien recevoir au dessus du demi-dollar qu'il avait fixé tout d'abord.

« N'est-ce pas grandiose, et ne vous sentez-vous pas ennoblie par ce spectacle sublime ? reprit Mme Perciva lorsque, une heure plus tard, elle s'assit avec Mabel sur le plate-forme d'où l'on découvre l'immense nappe d'eau de la chute du Fer-à-cheval. J'ai visité plusieurs fois ces lieux ajouta-t-elle, et j'en suis toujours revenue plus calme et plus forte, comme si j'avais entendu la voix consolant d'un oracle sacré ; surtout lorsque, châtiée par la divine Providence, je retrouvais ici la glorieuse proclamation de cette vérité, que la puissance de Dieu ne se sépare jamais de son amour.

– Je ne puis assez vous remercier de m’avoir conduit ici, répondit Mabel ; j’en garderai un souvenir qui durer toute ma vie.

– J’avoue que ma première pensée, répliqua la vieillesse, fut tout simplement de vous distraire de vos chagrins ; je ne savais pas combien vous étiez sensible aux beautés de la nature ; je me félicite maintenant plus que jamais de vous avoir amenée dans ces lieux, où vous pouvez sentir la présence du Seigneur au milieu de ce tumulte des eaux violemment agitées. N’oubliez pas que son esprit est également avec nous, si profonde que soit l’agitation de notre âme, et alors même que nous nous croyons entraînés au désespoir par la force des choses. Rappelez-vous, dans ces instants qu’il arrive à tout le monde de connaître, rappelez-vous à qui vous devez vous adresser pour obtenir protection. Quelle que soit à mes yeux la fausseté des croyances de cette pauvre Irlandaise, nous devons imiter la manière dont, au milieu de ses tortures, elle s’est isolée du monde pour se confier à Dieu. Vous avez l’ailleurs une noble mission à remplir.

– Vous voulez parler des soins que je dois à ces enfants, répondit Mabel en voyant le regard de Mme Percival se fixer sur les deux orphelins, qui jouaient à quelques pas de l’endroit où elles étaient assises.

– Oui, l’éducation des enfants, la direction de leur esprit et de leur cœur est une œuvre importante, une mission pleine d’intérêt et que j’ai toujours aimée ; moi aussi, j’ai élevé des garçons, et mon œuvre n’est pas terminée ; si je comprends bien le caractère de ceux-ci, votre responsabilité est d’autant plus grande que vous avez sur eux plus d’influence. L’aîné vous aime avec un dévouement passionné, que j’ai rarement rencontré chez un enfant de son âge ; c’est à travers cet amour qu’il doit apprendre à sympathiser avec tous, à généraliser son ardeur affectueuse qu’il est naturellement porté à restreindre. Ce cher petit Murray, si beau, si expansif, qui attire l’attention de tout le monde, et que chacun gâte à l’envi, a besoin au contraire d’apprendre à concentrer son ardeur sur des objets dignes d’elle. Rappelez-vous, chère enfant, que vos paroles deviendront la règle d’une génération d’âmes. »

Une ardeur sérieuse, une sainte résolution, étaient gravées sur le visage de Mabel, qui, le regard fixé sur ses neveux, écoutait avec une profonde attention les avertissements qui lui étaient donnés. Il aurait été difficile de

dire quelle était celle dont la physionomie exprimait les sentiments les plus nobles, de la matrone chrétienne qui enseignait la sagesse, ou de la jeune fille enthousiaste qui recevait dans son cœur la parole éclairée de cette vénérable institutrice.

Nous passerons rapidement sur la fin de cette excursion qui devait laisser à Mabel des souvenirs ineffaçables, et où elle avait contracté une amitié que rendait précieuse et sacrée l'énorme différence d'âge qui existait entre elle et sa respectable amie.

Ils avaient tous puisé dans ce repos de vingt-quatre heures de nouvelles forces pour continuer leur voyage, et la joie des enfants, ainsi que la satisfaction de leur tante, fut complète, lorsqu'ils aperçurent Owen sur le quai de Buffalo, attendant le départ du bateau à vapeur. Le pauvre garçon avait ressenti la plus vive inquiétude à leur égard, et partagea la reconnaissance qu'ils éprouvaient pour Mme Percival ; reconnaissance qu'il sut témoigner à celle-ci par les services qu'il ne cessa de lui rendre jusqu'au moment où ils se quittèrent.

« Sur ma parole, madame, lui dit-il, quand j'ai vu partir leur wagon sans moi, je me suis senti désespéré, et, lorsque ensuite j'ai retrouvé la bourse de miss Vaughan dans ma poche, j'ai cru que je deviendrais fou. J'ai d'abord eu l'idée de prendre une locomotive et de courir après eux ; mais c'était impossible, et il fallut bien se calmer et attendre avec patience. Enfin, Dieu soit loué, miss Mabel n'était pas sans protection ; j'aurais dû penser, après tout, qu'elle n'en manquera jamais en ce monde, certain que je suis de voir toujours reconnaître ses mérites, et je vous remercie de tout mon cœur du soulagement qu'en éprouve ma conscience. » Puis ôtant son chapeau et faisant le salut qu'il adressait autrefois à Rosy, il ajouta en reculant d'un pas ou deux : « Owen Dowst, madame, votre serviteur pour la vie. »

Mme Percival avait assez de cœur pour apprécier le mérite et la cordialité du compagnon de Mabel, et, avant d'être arrivé au terme de leur voyage, il avait appris à considérer comme une amie cette femme vénérable qui savait se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient. Elle s'entretenait avec lui de fermes, de bestiaux et de moissons, dont elle parlait avec intelligence ; elle lui donna d'excellents renseignements sur la vie qu'on menait dans l'Ouest, et, lorsqu'enfin il la consulta sur le placement qu'il voulait faire e sa petite

fortune, elle écouta ses plans avec le même intérêt que si elle eût été un marchand de biens ou un bailleur de fonds, spéculant sur l'exploitation des terres.

Ils continuèrent donc leur chemin avec autant d'harmonie que de succès ; Mabel, ayant Mme Percival pour conillère et pour amie, Owen pour serviteur aussi intelligent que zélé, et mistress Patten, qui, partageant toutes les affections de sa maîtresse bien-aimée, lui prodiguait ses besoins. Aussi la jeune fille soupirait-elle en pensant qu'il lui faudrait bientôt quitter ces amis, dont elle appréciait autant plus le dévouement qu'elle les avait connus pendant l'adversité.

La dernière soirée qu'ils passèrent ensemble s'écoula à bord d'un bateau qui faisait le service du canal ; les enfants aient couchés dans leur cabine ; mistress Patten veillait auprès d'eux ; Owen aidait les matelots à ranger des marchandises, et Mme Percival et Mabel, assises sur le pont, avaient ensemble la dernière de ces causeries intimes où toutes les deux avaient puisé tant de plaisir.

« Je suis enchantée de vous voir aimer ces régions de Ouest, dit Mme Percival, et surtout de penser que leur caractère primitif et sauvage ne vous inspire ni découragement ni terreur. C'est un vaste champ d'action, où peu de choses ont été accomplies, relativement à ce qui reste encore à faire ; vous trouverez le pays inculte, et sans doute bien différent de ce que vous vous l'imaginez : mais il y a pour un noble esprit une satisfaction véritable à triompher les obstacles, et chaque effort trouve facilement sa récompense sur une terre qui paye avec usure le moindre travail de l'homme.

' ;' – Tout cela excite mon enthousiasme, répondit Mabel ; cent fois, depuis notre départ de Buffalo, j'ai regretté de ne pouvoir pas m'arrêter en certains lieux où j'aurais voulu suivre les progrès que l'on aperçoit même en passant, et dont j'ai entendu raconter des choses véritablement merveilleuses.

– Dites plutôt que vous auriez voulu prendre part à ce progrès, chère enfant, répliqua Mme Percival. Ne vous considérez pas comme exclue par votre âge et votre sex du mouvement civilisateur qui s'opère dans les lieux qui vous habitez, même provisoirement. Dans un pays dont le développement matériel marche avec une rapidité qui n'a jamais eu

d'exemple, on ne saurait faire trop d'effort pour amener au même niveau sa croissance intellectuelle et morale. Il peut arriver que votre influence soit limitée à un cercle restreint ; mais n'oubliez pas que dans la sphère où vous vous trouverez, si bornée qu'elle puisse être, la mission d'une femme et son privilège, c'est de sanctifier les rudes travaux de la vie et de faire naître une ambition plus noble que de bâtir des cités dans le désert et de soumettre les éléments à la volonté humaine. Surtout, chère enfant, ne considérez pas votre séjour dans l'Ouest comme un temps d'exil ; cette portion de notre patrie est peut-être destinée à devenir un jour par son influence ce qu'elle est déjà par sa situation, le centre et le cœur de la république américaine.

– Je suis toute préparée, dit Mabel, à considérer ce endroit comme ma résidence définitive, ce qui peut par faitement arriver par la force des choses.

– Créez-vous un intérieur dans cette région encore déserte, reprit Mme Percival ; faites que vous et votre famille vous y soyez chez vous ; répandez autour du foyer tout votre affection, faites tous vos efforts pour l'embellir : c'est le meilleur moyen de rendre votre demeure agréable et votre présence utile. J'ai un chez moi dans plusieurs parties des États-Unis, et il me serait difficile de dire quelle est celle de toutes ces résidences que je préfère. Il y a quinze ans que je suis venue pour la première fois avec mon mari dans cette région, qui était alors complètement inhabitée ; il fut ici l'un des pionniers de la civilisation et l'attachement que j'ai conçu alors pour cette plaine de l'Ouest ne m'a jamais quittée. C'est toujours avec un plaisir extrême que je suis revenue dans ces lieux ; et maintenant que je viens peut-être y finir mon existence, je ne considère plus cette terre comme un séjour d'adoption : elle a pour moi tout l'intérêt du sol natal.

– Si vous demeuriez dans mon voisinage, dit Mabel, que votre société me rendrait heureuse, et que vos conseils me seraient précieux !

– Quarante milles sont considérés comme une faible distance dans cette partie du monde, chère enfant ; et je ne crois pas qu'il y ait davantage entre le domaine de monsieur votre père et la propriété de mon fils. Les infirmités, inséparables de la vieillesse, m'ont fait perdre depuis quelque temps la faculté d'écrire ; cependant je trouverai le moyen de vous faire savoir de mes nouvelles, et je serai toujours heureuse lorsque vous me

donnerez des vôtres. Mais bonsoir ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps à écouter les sermons d'une vieille femme. »

Le lendemain avant le jour, ils avaient gagné la ville remuante où ils devaient se séparer pour aller chacun de leur côté. Mabel et ses neveux montèrent dans la lourde voiture qui devait les conduire à leur destination. Owen se dirigea vers un autre point de la contrée, et Mme Percival, après avoir vu partir ses protégés, se rendit à la maison d'un ami, où elle devait attendre l'arrivée de son fils.

La soirée était froide et pluvieuse ; les chevaux harassés étaient couverts de sueur, les enfants accablés de fatigue, et Mabel désespérait de jamais atteindre la maison de son père, qui semblait s'éloigner à mesure qu'ils avançaient, lorsqu'enfin le conducteur de la voiture proféra ces paroles consolantes : « Voyez-vous cette lumière qui est là-bas ? c'est la ferme de M. Vaughan.

– Nous voilà bientôt arrivés, Murray ; un peu de courage, dit-elle au pauvre enfant, qui, n'ayant plus la couverture de Mme Percival et le manteau-pilote d'Owen, tremblait de froid, et qui, mourant de faim, pleurait avec amertume depuis une demi-heure. Regarde, là-bas, de l'autre côté de la rivière, c'est la maison de grand-papa ; nous allons bientôt y être, et voir ton grand-père et ton oncle Henry.

– J'ai pas besoin de les voir ! la maison est trop laide ; je veux pas y aller, répondit Murray d'une voix entrecoupée de sanglots.

– Cela vaut mieux pourtant que de voyager toute la nuit, Murray, lui dit son frère avec la patience et la philosophie qui ne l'avaient pas quitté depuis le commencement du voyage.

– Il va falloir descendre et taire le reste du chemin à pied, dit le conducteur en arrêtant la voiture à une petite distance de la ferme ; ça me détournerait de ma route ; faut d'abord que j'aille à la poste, et mes chevaux n'en peuvent plus. »

Mabel ne se le fit pas dire deux fois ; elle était trop contente de toucher au terme de son voyage, et ne demandait pas mieux que de marcher pendant quelques minutes ; le désir d'arriver lui donnait des ailes, et, peu d'instant après, suivie d'Alick et tenant Murray dans ses bras, elle ouvrait la porte de la ferme, traversait un couloir obscur, ouvrait une seconde porte, et, mettant

son neveu par terre, elle jetait ses bras autour du cou d'Henry en poussant un cri de joie.

Le spectre de Mabel apparaissant tout à coup n'aurait pas produit chez son père plus de consternation et de surprise. Au cri qu'elle avait poussé, M. Vaughan, assis dans un fauteuil au coin du feu, avait tourné la tête ; puis apercevant sa fille, il avait pâli, s'était levé avec effort et était retombé sur son siège, comme frappé de vertige, en répétant d'une voix désespérée :

« Mabel, Mabel ici !

– Oui, mon père, votre fille et vos petits-fils, dit-elle en s'agenouillant devant lui et en le regardant avec tendresse.

– Alick et Murray ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? Et leur mère ? » s'écria le vieillard avec agitation.

Un long silence succéda à ces paroles ; personne n'osait répondre. Alick baissait la tête, et Murray sanglotait aures du feu.

« Leur mère, Mabel ? redemanda enfin M. Vaughan.

– Ils n'en ont plus d'autre que moi, » répondit la jeune belle à voix basse.

La tête du malheureux père tomba sur sa poitrine ; Henry vint défaire le chapeau de Mabel, lui passa la main sur les cheveux, l'embrassa vivement deux ou trois fois, et alla cacher son émotion à l'autre bout de la salle.

« Elle est donc morte ? reprit M. Vaughan d'une voix étouffée ; où cela ? et comment est-ce arrivé ? »

: Mabel raconta simplement les faits ; son père tenait de les mains crispées les deux bras de son fauteuil et s'y appuyait avec effort ; son frère s'était rapproché pour mieux l'entendre et l'écoutait, les yeux fixés sur son visage ; de temps à autre l'un des deux lui adressait une question en frémissant, et le récit funèbre s'acheva au milieu des soupirs et des larmes.

Un nouveau silence, interrompu seulement par les sanglots de Murray, suivit les paroles de Mabel et dura plus longtemps que le premier. Enfin les cris du pauvre ange éveillèrent l'attention et rappelèrent son oncle et sa tante à d'autres soins et à d'autres pensées. Henry, après avoir jeté du bois dans l'âtre, se rendit à l'office avec sa sœur, Et, grâce à l'activité de Mabel et à son esprit ingénieux, tout fut bientôt disposé pour que les enfants, réchauffés et rassasiés, pussent aller prendre le repos dont ils savaient besoin.

« Comment se fait-il que tu aies pensé à venir ici, Mabel ? demanda M. Vaughan lorsque les deux bambins furent couchés.

– Il ne me restait pas autre chose à faire, cher papa, » répondit-elle d'une voix douce.

Une profonde tristesse couvrit de nouveau les traits de M. Vaughan ; il s'agita sur son fauteuil, regarda les murailles nues et blanchies à la chaux de la pièce où ils se trouvaient, le piètre ameublement dont elle était garnie ; et, contemplant sa fille avec un orgueil mêlé de pitié :

« Cette maison n'est pas digne de toi, dit-il avec douleur ; j'aurais voulu t'épargner cette épreuve, mon enfant. »

Désolée du chagrin que son père éprouvait de la voir réduite à demeurer dans cette humble maison, Mabel s'empessa de lui dire combien elle était joyeuse de partager sa retraite ; mais il l'interrompit d'un air troublé et mécontent, promena encore une fois ses regards autour de la chambre, et dit en hochant la tête : « Bien, bien, cela peut aller pour quelques jours, une quinzaine au plus, enfin jusqu'à ce que mes affaires soient terminées. »

Le chagrin que lui causait la mort de Louise semblait ne venir qu'en seconde ligne dans son cœur ; et l'on aurait pu croire qu'il l'avait oublié en pensant aux privations qui attendaient sa fille favorite ; car, au moment où il se leva pour aller dans sa chambre, il posa la main sur la tête de Mabel, et, d'une voix encourageante : « Ne t'inquiète pas, lui dit-il ; c'est pour un mois à peine ; le temps d'arranger mes affaires, pendant qu'Henry va à la chasse, et nous retournerons à New-York.

– J'ai peur que mon père ne soit fâché de mon voyage, dit Mabel lorsque M. Vaughan fut sorti de la salle.

– Non, j'en suis sûr, répondit Henry ; seulement il regrette, et c'est bien naturel, de te voir soumise à un genre de vie si différent de l'existence que tu as toujours menée. Pauvre sœur ! bivouaquer dans le désert, habiter cette maison qui n'est propre qu'à servir de refuge aux chasseurs de la prairie !...

– Si tu es bien sûr qu'il n'a d'inquiétude que pour moi, je suis tranquille, répondit Mabel ; je me trouverai si bien ici, qu'il ne tardera pas à être rassuré.

– Chère Mabel ! dit Henry en la regardant avec amour, combien tu as souffert depuis que je t'ai quittée !

– N’y pensons plus maintenant, dit-elle en souriant à travers ses larmes ; je suis avec mon père et avec toi, et je n’en demande pas davantage. »

CHAPITRE XXXI.

A l’époque dont il est question dans cette histoire, les états qui forment la frontière du Mississippi étaient le principal théâtre de l’émigration ; et déjà plus d’un hardi frappeur et plus d’un brave habitant des bois commençaient à étouffer dans ces lieux et à soupirer vivement après la solitude.

Le domaine que M. Leroy avait acheté l’année précédente, conjointement avec son beau-père, était une large bande de prairies et de forêts côtoyant sur un espace de plusieurs milles le bord d’une rivière importante, et qui offrait par le nivellement de sa surface des avantages réels pour l’établissement d’un chemin de fer projeté dans cette direction. C’était avec la pensée de monopoliser le territoire afin de profiter de l’énorme valeur qu’il devait prendre plus tard, que cette première acquisition avait été faite.

A mesure que ce projet avait gagné aux yeux des spéculateurs avides et qu’ils l’avaient développé dans leur esprit, ils avaient fait successivement des achats considérables ; cet, négligeant leurs autres affaires, M. Leroy et M. Vaughan ne se préoccupèrent plus que des terrains qu’ils possédaient dans l’Ouest.

Malheureusement pour eux, le chemin de fer qui devait traverser leur vallée restait toujours à l’état de simple projet ; on y pensait, on en parlait, on disait même qu’il était à l’étude ; mais les travaux ne commençaient pas, et l’exécution se remettait de jour en jour. Les villes qu’il était destiné à relier entre elles n’avaient pas, croyait-on, assez d’importance pour garantir

le succès de l'entreprise, et chacun, à l'exception des malheureux propriétaires dont la patience et la fortune supportaient mal ces retards, était d'avis qu'il était sage d'attendre que le pays fût plus mûr pour une semblable opération.

Pendant ce temps-là, les affaires de M. Leroy s'embarrassaient ; une grande partie de ses capitaux était engagée dans une entreprise qui ne répondit pas à son attente ; il fut obligé de prier M. Vaughan de venir à son aide, et peu à peu toute sa part des terrains de l'Ouest fut transférée à son beau-père pour le rembourser des sommes considérables qu'il lui avait avancées. M. Vaughan lui-même ne pouvait soutenir longtemps le double fardeau de ses engagements et des obligations de M. Leroy ; ses ressources diminuèrent graduellement ; des faillites successives lui causèrent des pertes sérieuses qui, jointes aux dettes de son fils, compromirent sa fortune. C'est alors qu'il se rendit sur les lieux où reposait tout son espoir, convaincu que sa présence donnerait une nouvelle impulsion aux événements qui devaient décupler ses capitaux, et bien décidé à faire tous les sacrifices nécessaires pour arriver au but qui était l'objet de ses rêves. Ainsi, quand la mort de M. Leroy et la faillite de ce dernier vinrent augmenter ses embarras pécuniaires, il n'hésita pas à sacrifier son hôtel de New-York plutôt que d'abandonner son projet territorial, ou d'admettre un associé au partage des bénéfices qu'il rêvait dans l'avenir. Enfin, étant arrivé par ce remède héroïque à rester seul possesseur des terrains en question, épuisé par le travail, les inquiétudes, et profondément ébranlé par les derniers événements, s'il avait cherché le repos dans la solitude que lui offrait sa ferme de l'Ouest, c'était dans l'intention de réparer ses forces, et de recouvrer l'énergie nécessaire pour lutter de nouveau contre les obstacles de tout genre qui s'opposaient à la réalisation de ses vœux.

Il ne lui était pas venu un seul moment à l'esprit que cette résidence pût être définitive, que Mabel pût songer à venir y demeurer, encore moins que ses petits-fils dussent y chercher asile et protection ; et cependant, par un enchaînement de circonstances à la fois naturel et bizarre, les débris de sa famille se trouvaient réunis sous cet humble toit, où leur séjour pouvait se prolonger un temps indéfini.

Mabel n'était pas la première femme de son pays qui, s'éveillant d'un rêve splendide, passait tout à coup des magnificences du luxe aux réalités pratiques d'une vie simple et laborieuse. Combien de mères, de filles et d'épouses qui, après avoir été élevées dans l'opulence et au milieu des plaisirs, ont apporté dans la solitude un cœur assez courageux pour affronter l'adversité, une âme assez forte pour la vaincre ! prouvant par leur énergie et leur abnégation qu'il n'y a pas dans le monde de position si élevée qu'elle ne puisse servir d'école aux plus humbles vertus, ni si infime qu'elle ne puisse devenir le théâtre des triomphes les plus constants et les plus purs. Et nous ne craignons pas d'affirmer que la victoire obtenue sur le désert, et qui a fait sourire la solitude, n'est pas moins due au travail patient et à l'affectueuse sympathie de la femme qu'à l'esprit audacieux dont les hommes ont fait preuve, et à la vigueur, jusqu'alors sans exemple, qu'ils ont déployée dans cette partie du monde.

La sphère où Mabel se trouvait tout à coup transportée exigeait l'emploi de tous ses moyens, l'exercice de toutes ses facultés. La tenue du ménage par son frère, quelle que fût l'habileté d'Henry à cet égard, offrait un singulier mélange de désordre et de prévoyance, qui, aux yeux d'une femme, réclamait une réforme complète ; mais ce n'était là qu'une bien faible partie de la tâche qui lui était dévolue. Elle avait à consoler un vieux père, à entourer de ses soins un frère dont son affection et sa sollicitude étaient l'unique sauvegarde, à veiller sur deux orphelins qu'il fallait instruire et gouverner. Le découragement aurait pu la saisir en face des travaux et des efforts que ces devoirs si nombreux et de nature si différente devaient nécessairement lui imposer ; mais elle ne perdit pas son temps à s'appesantir sur les difficultés de sa nouvelle position, et puisa dans son activité même le meilleur moyen d'échapper à l'abattement. Elle était jeune et forte, d'une santé parfaite ; elle avait du courage, de l'initiative, un cœur aimant et dévoué, une foi profonde dans l'efficacité de ses efforts, et la conviction bien arrêtée qu'aucun labeur n'est pénible quand on le fait pour ceux qu'on aime. Elle se mit donc à l'œuvre avec zèle, et peu à peu, sans qu'elle en eût conscience, les divers offices qu'elle avait à remplir lui devenant de plus en plus familiers, sa mission lui parut chaque jour plus facile et plus noble.

« Est-ce que l'eau pour le thé ne bout pas encore' s'écria-t-elle d'une voix joyeuse, lorsque, le lendemain de son arrivée, elle alla rejoindre Henry qui s'occupait du déjeuner. Vois-tu la-bas ce gros tas de copeaux qui est à côté de la pile de bois, Alick ? dit-elle à son neveu, qui était accroupi à côté d'un feu expirant ; va vite en chercher : une brassée ; emmène ton frère avec toi ; prenez le panier, vous l'emplirez ; va, Murray, cours mon enfant, cela te réchauffera. Quelle bonne odeur ! ajouta-t-elle en découvrant une marmite ; voilà une fricassée de poulet qui sera parfaite ; Henry, tu vaux un cuisinier français, mais tu as oublié le café.

– Cela ne m'étonne pas, répondit Henry d'un air enjoué ; c'est digne de moi ; et de plus, j'ai laissé éteindre le feu.

– Ne t'en inquiète pas, j'ai envoyé Alick me chercher des copeaux ; il m'est arrivé bien des fois d'aider mistres Herbert à faire chauffer l'eau pour le thé, quand Brigitt n'était pas là. »

L'instant d'après, l'omission d'Henry était complètement réparée ; le café bouillait et réjouissait l'odorat de son par fum vivifiant ; Mabel avait mis sur la table du beurre frais du pain blanc, des œufs qu'elle avait envoyé chercher dans les nids par les enfants, et le déjeuner promettait d'être somptueux.

« Voilà Murray ! qu'est-ce qu'il apporte donc ? s'écria le petit Alick, en voyant arriver son frère le visage en feu, le regard animé, et tenant dans ses bras un animal couvert de poil.

– C'est un possum, répondit le marmot ; un possum vivant ; c'est James, le fermier, qui me l'a donné. »

Alick s'empressa de venir voir l'animal ; Henry se mit à rire et Mabel s'écria :

« Qu'est-ce que diraient tes petits camarades de New-York, Murray, s'ils savaient que tu as un véritable possum ? il faut prier James de lui faire bien vite une cavane. Va chercher ton grand-père, Alick, ajouta-t-elle i voix basse ; prends-lui la main et dis-lui de venir déjeuner.

« Des bottes sur le baril où est la farine ; de la poudre et du plomb à côté du sucrier ! disait Mabel une heure plus tard, faisant l'inspection du cabinet qui servait d'office a la grande salle. 11 faut ranger tout cela. Qu'est-ce qu'il

a dans la petite armoire qui est au-dessous de l'escalier, cher Alick ? demanda-t-elle à son petit serviteur aussi actif que dévoué.

— Rien, ma tante.

— C'est justement la place des souliers et des bottes ; on dirait qu'elle a été faite exprès. Nous pouvons laisser ici les provisions de chasse de ton oncle, jusqu'à ce qu'il sur ait trouvé un endroit plus convenable ; mais ces jolies tasses de porcelaine doivent être placées ailleurs ; je voudrais bien savoir comment elles sont venues là, en compagnie de toute cette vaisselle de terre ! »

Il était facile de remédier tout de suite au désordre qui existait dans le ménage, mais beaucoup moins de suppléer à tout ce qui manquait dans la maison et de coordonner les éléments hétérogènes dont se composait le mobilier.

Construite en bois et très-suffisante à certains égards, cette maison était dépourvue du plus mince ornement, et l'intérieur en était d'une rudesse primitive. Bâtie avec la seule intention d'y trouver un abri commode et sûr, elle l'avait d'abord été meublée que des objets indispensables à la vie, que le précédent propriétaire y avait apportés. Mais lorsque M. Leroy était venu pour y passer l'été, il y rivait envoyé de la ville voisine différents objets de luxe, achetés sans aucun discernement, et qui formaient avec le reste du ménage, une masse incongrue de meubles et d'ustensiles dépareillés, dispersés au hasard dans les chambres, auxquelles ils donnaient un aspect désolé.

Toutefois le coup d'œil pénétrant et la main active de la jeune fille, qui - l'année précédente avaient su transformer l'ennuyeuse monotonie d'un hôtel splendide en une élégance pleine de charmes, ne tardèrent pas à mettre l'harmonie à la place du désordre ; et, bien qu'Henry continu à en riant d'appeler leur résidence un bivouac, elle prit bientôt sous la direction de Mabel tous les caractères du foyer domestique. Personne ne pouvait nier, il est vrai que le tapis aux riches couleurs qui couvrait les carreaux de la grande salle ne jurât désagréablement avec les murailles à peine dégrossies et avec les poutres enfumées qui garnissaient le plafond ; que les élégants chenets de bronze ne fussent en complet désaccord avec la cheminée où ils se trouvaient ; que les fauteuils et le canapé acheté par M. Leroy ne tissent

un singulier contraste avec la vieille table de sapin et l'horloge de chêne, aussi gros. sières qu'indispensables ; enfin que les couteaux primitifs les écuelles de terre et les pots d'étain, ne ressortissent misérablement sur la nappe damassée où ils se melaient à une brillante argenterie.

Les femmes possèdent néanmoins l'art précieux, complètement ignoré des hommes, de donner du relief à tous ce qui est attrayant dans le tableau domestique, pendant qu'elles dissimulent avec bonheur tout ce qui serait désagréable à voir ; et M. Vaughan et son fils ne furent pas le derniers à sentir le charme d'un foyer soigneusement balayé, d'une nappe éblouissante, d'un repas bien ordonné d'un plafond et d'une muraille nouvellement blanchis d'un panier à ouvrage décorant avec goût l'angle d'une vieille table, d'un bouquet sur la cheminée, d'une caisse de réséda sur la fenêtre, sans pouvoir s'expliquer d'où leur venait le sentiment de bien-être indéfinissable dont ils jouissaient depuis quelque temps.

Mabel, en défaisant sa malle, y avait découvert un trésor qui lui avait rappelé de touchants souvenirs et qui avait fait bondir Murray de joie, tandis que son frère en avait pleuré d'émotion. C'était la gravure de Rosy, que mistress Hope y avait soigneusement emballée et qui portait derrière le cadre, écrite de la main de Lydia, cette dernière volonté du pauvre ange : « Je donne mon petit pèlerin à ma chère miss Mabel. » Ils le suspendirent à l'endroit que M. Vaughan avait l'habitude de regarder pendant ses longues heures de méditation ; et la gravure produisit sur la muraille dénudée le même effet qu'autrefois dans l'humble chambre de Rosy : elle révélait au désert, comme au sein de la grande ville, les vérités bienfaisantes dont la vie de la pauvre malade, aussi bien que sa parole, avait donné 'explication.

Dès le lendemain de son arrivée, Mabel avait senti que rien n'était plus douloureux pour son père que de la voir réduite à descendre aux moindres occupations du ménage ; M. Vaughan d'ailleurs avait bientôt manifesté ses sentiments à cet égard en disant à son fils : « Il faut chercher des domestiques, Henry, et s'en occuper aujourd'hui même. Jusqu'à présent James nous a suffi ; mais il a besoin d'être aidé. Quand Mabel ne resterait ici que huit ou dix jours, il n'en faudrait pas moins avoir une ou deux femmes pour la servir, si toutefois on peut se les procurer. »

Cette dernière clause n'était pas superflue, car la difficulté d'avoir une femme à son service dans un pays neuf est passée en proverbe. Et le pauvre Henry, bien qu'il partageât les vœux de son père à cet égard et qu'il fît d'incroyables efforts pour arriver à son but, ne réussit que d'une manière imparfaite, et à l'instant où il commençait à désespérer des recherches.

A la fin cependant, la fille d'un settler des environs consentit à entrer au service de Mabel ; et, à force de persévérance de la part de celle-ci pour dresser la pauvre enfant, une certaine régularité fut introduite dans le ménage, et l'on put se vanter dans la maison d'avoir le luxe d'une Servante.

Beaucoup de femmes connaissent par expérience, et beaucoup d'hommes par ouï-dire, les tribulations et les difficultés qu'éprouve une jeune ménagère pendant son noviciat ; et tout le monde sera d'avis que l'on ne saurait donner trop d'éloges à la jeune fille qui supporte gaiement cette épreuve, qui rit de ses déceptions, qui lutte avec patience contre les embarras qui surviennent, tout en conservant cette égalité d'humeur, ce regard joyeux qui éclaire toute la maison, et tout en poussant le dévouement jusqu'à empêcher ceux qui l'aiment de songer à la plaindre.

M. Vaughan faisait de fréquents voyages, toujours à l'occasion de ces projets qui devaient rétablir sa fortune, et rapportait à la ferme des préoccupations trop sérieuses pour s'inquiéter d'autre chose que de la santé générale de ceux qu'il y avait laissés. Il acceptait les arrangements que l'on avait pris en son absence avec l'intention de lui rendre la vie plus confortable, sans remonter à leur source ; et il lui arrivait de repartir sans avoir dit un mot de son voyage précédent ou sans avoir fait une seule question sur les événements qui avaient eu lieu chez lui pendant qu'il n'y était pas. Les cartes et les plans du terrain sur lequel reposaient ses espérances étaient presque toujours déployés sur sa table, et il ne cessait de les consulter que pour parcourir la salle d'un pas qui trahissait l'agitation de son esprit. Plus d'une fois, Mabel, l'entendant marcher ainsi, longtemps après l'heure où elle s'était couchée, descendait vivement et le trouvait en robe de chambre et en bonnet de nuit, la tête penchée au-dessus des cartes qu'il avait regardées toute la soirée, remontant de nouveau le cours de la rivière ou suivant les limites de sa propriété. « Va te recoucher, mon enfant, disait-il en regardant sa fille, mais sans ôter son doigt de la place où il

l'avait arrêté ; je suis fâché de t'avoir réveillée, ajoutait-il ; je voulais seulement m'éclairer sur un point qui me tourmentait l'esprit.

– J'avais peur que vous ne fussiez malade, répondait la pauvre Mabel.

– Malade ! répliquait-il avec une légère impatience ; non, non, je me porte bien, parfaitement bien. »

L'automne était presque fini, l'hiver s'approchait rapidement, et il n'était pas plus question de retourner à la ville que si jamais pareil projet n'avait été formé. Henry me paraissait pas trouver le temps long ; il était presque toujours dehors avec son chien et son fusil, et cette vie active, en rendant sa santé plus robuste, donnait à son visage une beauté plus énergique et plus mâle. Sa sœur m'avait plus aucune inquiétude à son égard, bien qu'il lui arrivât, dans ses courses prolongées, de se trouver non-seulement en contact avec des chasseurs de profession, d'une sobriété peu exemplaire, mais encore avec des sportsmen du Canada et des cités voisines, bons vivants, qui à cette époque de l'année se réunissaient pour faire de joyeuses parties de chasse sur le territoire de l'Ouest. Il revenait invariablement sain d'esprit et de corps et chargé code gibier qui figurait à merveille dans le garde-manger ; et les attentions qu'il avait pour sa sœur, le soin qu'il prenait d'alléger son fardeau en pourvoyant aux besoins de la famille, la sagesse et le jugement dont il donnait des preuves continuelles, témoignaient du progrès moral qu'il avait fait sous le double rapport de la fermeté d'esprit et de la générosité du cœur. La solitude presque absolue où vivait Mabel aurait pu être envisagée comme l'un des côtés les plus pénibles de sa nouvelle position ; mais, bien que son père et son frère fussent presque toujours absents et que le voisinage ne lui offrît que peu de ressources, elle trouvait dans sa vie actuelle une ample compensation à tout ce qu'elle avait perdu en échangeant le séjour d'une grande ville contre celui de la prairie.

Les enfants ne la quittaient presque jamais. Alick n'était heureux qu'auprès de sa tante, et le dévouement chevaleresque dont il lui avait donné tant de preuves pendant tout le temps du voyage ne s'était pas ralenti depuis qu'ils étaient à la ferme ; il partageait tous ses travaux, il la servait dans la limite de ses moyens, et, sous l'heureuse influence qui le dominait, sa nature merveilleuse prenait un développement rapide, tandis que Murray, entouré de plaisirs toujours nouveaux, qu'il se procurait librement et sans

être à charge aux autres, perdait peu à peu les caprices et le mauvais caractère que la flatterie et le déplorable milieu où il s'était trouvé avaient dû nécessairement lui donner.

Bientôt une douce amitié vint apprendre à Mabel que des relations avec une âme sincère, un esprit loyal qui sympathise avec le vôtre, sont bien autrement précieuses que ces connaissances faites par hasard, et que dans le monde on appelle ses amis.

Un jour qu'assise auprès de la fenêtre, elle regardait les enfants qui jouaient devant la maison, elle aperçut un poney blanc tout ébouriffé qui arrivait au petit galop ; la personne qui le montait et qui, au mépris du sentier battu, traversait la prairie en droite ligne, se détachait vigoureusement sur le pâle azur du ciel et attira l'attention de Mabel, chez qui elle éveilla bientôt une vive curiosité. C'était une jeune fille, mince et délicate, vêtue d'une robe grise, ayant un chapeau de paille orné de rubans verts, et des cheveux blonds qui s'agitaient au souffle de la brise. Elle montait à cheval avec grâce et paraissait diriger sa monture d'une façon qui tenait de la magie : car, lorsqu'elle fut arrivée au terme de sa course, elle jeta la bride sur le cou du poney, l'arrêta d'un mot, sauta légèrement par terre et n'accorda pas la moindre attention à l'animal, que fit quelques pas derrière elle, secoua la tête, aspira l'air fortement, et, après s'être éloigné en quelques bonds, s'arrêta de nouveau et se mit à paître le plus tranquillement du monde.

Relevant sa robe, qui cependant n'était pas assez longue pour embarrasser sa marche, elle se dirigea vers la port de la ferme ; toutefois, ayant aperçu les enfants, elle s'arrêta, évidemment surprise, caressa le chien d'Henry, avec lequel jouaient les bambins, et leur adressa plusieurs questions qui n'obtinrent pas de réponse satisfaisante. Mabel se demandait si elle devait aller au-devant de cette visite inattendue, lorsque la jeune fille entra, sans même avoir frappé à la porte, tenant à la main des papiers et plusieurs lettres qu'elle déposa sur la table. Elle aperçut alors Mabel, et s'approchant avec aisance, bien qu'une légère rougeur vînt colorer ses joues : « Miss Vaughan ! dit-elle en lui tendant la main et d'un air qui exprimait une vive satisfaction ; je ne savais pas que vous fussiez ici,

ajouta-t-elle ; je ne croyais pas même que vous songeriez à y venir, et je suis enchantée de vous voir. »

Mabel, prévenue immédiatement en faveur de la jeune belle, lui serra la main avec chaleur et ne put toutefois lissimuler la curiosité qu'elle ressentait à son égard. Mon nom est Hélène Graue, la fille du pasteur, répliqua a jeune amazone ; c'est moi qui suis la factrice du village, 9 vicaire de mon père, la première personne que M. Vaughan ait connue dans le pays, et son médecin, si toutefois vous ne trouvez pas que je sois trop ambitieuse. »

Hélène aurait pu réclamer bien d'autres titres avec autant de vérité, si elle avait été moins modeste : car cette fleur du désert, ce lis de la prairie, ainsi qu'on la nomnait à vingt milles à la ronde, était aimée de tous ceux qui proféraient son nom, et les services qu'elle rendait chaque jour étaient aussi variés que nombreux et importants.

Il suffisait à Mabel de savoir qu'Hélène avait soigné son père, pour lui exprimer avec effusion sa reconnaissance et pour serrer de nouveau cette petite main qui avait appliqué un baume salulaire sur les plaies qu'elle avait su guérir. Mabel avait souvent entendu M. Vaughan parler des soins qu'avait eus pour lui miss Graue, et de son côté Henry l'avait nommée quelquefois ; mais elle se l'était représentée sous les traits d'une vieille sorcière chargée d'un sac rempli d'herbes médicinales et parlant sans cesse de ses cures merveilleuses. Elle ne pouvait pas exprimer la joie qu'elle ressentait d'une aussi agréable surprise.

Hélène déclina cependant tous les éloges qui lui étaient adressés ; elle n'avait fait, disait-elle, que recommander à M. Vaughan d'appliquer sur son entorse des compresses trempées dans une certaine eau aromatique, qui par bonheur avait amené une prompte guérison ; d'ailleurs le gentelman s'était montré si bon pour elle, qu'elle avait eu grand plaisir à venir le voir pour s'informer de sa santé. Elle s'excusa de l'indiscrétion qu'elle avait commise en entrant chez Mabel sans s'être fait annoncer, disant qu'elle avait l'habitude d'apporter les lettres en passant pour aller dans une maison où elle se rendait presque chaque jour, et que, ces messieurs étant rarement chez eux, elle entrait sans façon et mettait leurs dépêches sur la table. Mabel, charmée des manières à la fois simples et distinguées d'Hélène, la

pria de vouloir bien à l'avenir se dispenser de toute cérémonie à son égard ; elle la décida à s'asseoir, et les deux jeunes filles causèrent bientôt avec un abandon qui présageait une prompte intimité où elles devaient trouver un bonheur réciproque.

Il n'y avait pas de question que Mabel pût faire sur le pays et sur ses habitants, à laquelle miss Graue ne répondît aussitôt, pas de conseil dont elle eût besoin dans sa position, que sa nouvelle amie ne fut en mesure de lui donner : car Hélène était née dans l'Ouest et avait passé la plus grande partie de sa vie dans ces lieux mêmes, où son père, ministre dévoué de l'Évangile, l'avait amenée dès sa plus tendre enfance et l'avait élevée suivant les idées qu'il s'était faites des devoirs et des qualités de la femme. « Il y a dix ans que vous tenez la maison de votre père ! s'écria Mabel en entendant Hélène déclarer quand son expérience remontait à cette époque éloignée. Personne ne voudrait le croire en voyant votre figure ; mais je veux bien m'en rapporter à vous, et je compte sur votre obligeance pour me donner des avis en matière de ménage, aussi bien qu'en médecine et en toute autre chose. Et même, avant de partir, soyez donc assez bonne pour m'accompagner à la cuisine, et pour voir si notre pain est suffisamment levé et si on peut le mettre au four. »

Hélène accepta l'invitation avec autant de bonne grâce que Mabel y avait mis de franchise, et le pain n'en fut que meilleur. Elle fit ensuite ses adieux à miss Vaughan et appela son poney, qui accourut auprès d'elle en cabriolant comme un chien. « Voulez-vous monter à cheval, monsieur ? » dit Hélène à Murray, qui suivait avec attention tous les mouvements de l'animal.

Le courageux marmot s'empressa de répondre que oui ; à un instant la jeune fille l'eut placé sur sa selle, et, toute joyeuse du ravissement de l'enfant, elle le regardait diriger avec habileté le poney complaisant, qui décrivit un cercle assez large et vint retrouver sa maîtresse ; prenant lors le bambin dans ses bras, Hélène le fit descendre, sauta légèrement à sa place, adressa un geste d'adieu à Mabel, qui était restée sur la porte, et traversa la prairie au galop, en suivant la direction opposée à la route qu'elle 'Avait prise pour venir.

, Quelques minutes après, Henry, sortant d'un bois situé orès de la rivière, rejoignit Mabel, qui, toujours sur le pas de sa porte, regardait Hélène dont la silhouette se dessinait encore au loin, bien qu'amoindrie par la distance.

« Tu as eu la visite de cet Esprit du désert, s'écria-t-il en regardant la jeune fille s'effacer à l'horizon ; c'est la (troisième fois que j'arrive pour la voir disparaître, et cependant mon père la connaît ; il en parle si familièrement que ce ne peut pas être une ombre.

– C'est la plus adorable jeune fille qu'on puisse voir, Tépondit Mabel avec enthousiasme.

– Je le suppose, répliqua Henry ; mais voilà tout ; je ne l'ai jamais aperçue que pour la voir fuir au loin, ses cheveux flottant autour de sa tête comme une vague auréole ; j'en suis venu à penser qu'elle se sauve dès qu'elle me voit revenir.

– Elle demeure là-bas, dans ce cottage dont tu aperçois la fumée, reprit Mabel ; nous sommes déjà les meilleures amies du monde et j'ai promis de lui rendre bientôt sa visite ; il faudra que tu viennes avec moi. »

Henry accompagna volontiers sa sœur chez le ministre ; et l'intimité qui ne tarda pas à s'établir entre les deux familles, devenant chaque jour plus étroite, confirma les paroles de Mabel et les suppositions de son frère au sujet d'Hélène Graue.

CHAPITRE XXXII.

Les longues nuits d'hiver cessaient peu à peu et faisaient place aux lumineuses influences du printemps Néanmoins, les teintes brunes de la

prairie, les arbres sans feuilles et le vent glacial disaient assez que le frimas venait de régner en tyrans. Le soleil toute fois s'élevait davantage ; il se montrait plus longtemps à l'horizon, et la neige légère qui tombait de temps autre pendant la nuit ne résistait pas à la puissance qu'il acquérait au milieu du jour. C'est dans cette saison que les bonnes ménagères accomplissent ce qu'elles nomment leurs grands travaux ; et Mabel, selon ses habitudes d'économie, employait toutes les heures qu'elle pouvait prélever sur ses autres occupations à des ouvrages de couture, industrie dont la famille avait le plus grand besoin.

Au commencement d'avril, vers la fin de l'après-midi elle était assise à côté de la fenêtre, laborieusement occupée à quelque travail à l'aiguille ; Henry lisait à l'autre bout de la salle ; M. Vaughan était absent depuis quelques jours ; Alick et Murray, chaudement enveloppés de leurs manteaux, étaient sortis avec James, le fermier, pour la voir rassembler les vaches qui s'étaient dispersées dans la prairie. La maison était tranquille et silencieuse. De temps en temps Henry posait son livre, bâillait, se levait, allait d'une fenêtre à l'autre, et finissait par se rasseoir, appuyant son coude sur le livre à demi fermé, et regardant sa sœur avec une profonde attention. Mabel, sans se douter qu'elle était observée, travaillait avec ardeur au vêtement qu'elle désirait terminer le soir même. Depuis une demi-heure au moins ni l'un ni l'autre n'avait dit un mot, lorsque Henry prononça tout à coup ces paroles :

« Mabel, je suis las de ce genre de vie ; il faut absolument que je travaille. »

La jeune fille leva sur lui ses yeux bruns et pénétrants, regarda d'un air incrédule et curieux, et se remit à son ouvrage.

« On peut bien, continua-t-il, appeler cette ferme un bivouac ou un rendez-vous de chasse ; on croit n'y être qu'en passant, et l'on prend patience tout en riant de sa position ; pourtant il n'y a pas de quoi plaisanter. Cette vie de l'ouest à laquelle nous sommes réduits est bien définitive. » Mabel ne répondit pas et regarda son ouvrage sans changer d'attitude. Henry observa ses traits un instant sans pouvoir deviner sa pensée, tant l'expression de sa figure demeurait impassible.

« Il faut donc tirer de cette existence le meilleur parti que nous pourrions, » dit-il en se levant de nouveau et en marchant de long en large dans la chambre ; puis venant se placer en face de sa sœur, il s'écria d'un ton sérieux et plein de tendresse : « Le rêve de notre père, Mabel, ce projet immense qui doit relever sa fortune, n'est qu'une mystification ; le pauvre vieux gentleman s'abuse. »

La tête de la jeune fille se pencha sur sa poitrine ; une grosse larme tomba sur son ouvrage, où elle brilla comme une goutte de rosée ; ses yeux s'obscurcirent ; mais elle vint d'être absorbée par son travail.

« Il use ses forces à la poursuite d'une ombre ; le savais-il ? » demanda Henry d'une voix douce et inquiète.

Mabel ne répondit que par un signe affirmatif : elle le avait depuis si longtemps ! elle l'avait lu tant de fois sur sa figure du vieillard ! Mais elle avait gardé ce fatal secret et l'avait si religieusement enseveli au fond de son âme, que d'avouer la vérité lui semblait presque un sacrilège, une trahison envers son père.

« Et tu savais que le reste de sa fortune était perdu ? que tout avait été sacrifié à cette spéculation sans espoir ; que la maison de New-York et son riche mobilier avaient été vendus il y a longtemps, et que ceci est notre unique demeure ? »

A chacune de ces questions, qui s'étaient succédé rapidement, Mabel répondait, comme à la première, par un signe affirmatif. Henry continua avec un mélange d'étonnement et d'admiration :

« Ainsi, tu n'as jamais été aveuglée un instant sur le véritable situation des choses ? tu n'as jamais été trompée par les promesses du passé ? tu as vu dès le commencement que nous étions ruinés, et cependant tu as toujours eu l'air aussi joyeux que si nous avions conservé nos richesses ; tu as travaillé avec autant de courage que si la plus brillante perspective s'était ouverte devant nous ; je n'aurais jamais cru cela d'aucune femme. Mabel, tu es un ange !

– Non, répondit-elle en regardant son frère avec un doux sourire. Nous ne sommes pas non plus une famille ruinée ; je connais maintenant les joies qu'on peut trouver dans son intérieur, si humble qu'il puisse être, et n'était la déception de mon père, à laquelle je ne puis songer sans douleur, nous

pourrions être encore très-heureux. Cet hiver ne s'est-il pas écoulé bien plus heureusement pour nous tous, et même pour les enfants, que celui de l'année dernière !

– Oui, nous avons tous gagné dans l'acception la plus élevée de ce mot, répliqua Henry, et nous savons qui nous devons en remercier. Toi et moi, nous n'avons été que des paresseux, continua-t-il en caressant la tête de son chien favori ; mais au moins nous n'avons pas fait de mal depuis que nous sommes ici ; ce temps n'a pas même été complètement perdu pour l'un de nous, puisqu'il a fait germer quelques bonnes résolutions. Oui, Mabel, ton industrie et ta patience ont d'abord été un reproche, puis un stimulant pour moi. Je suis décidé à ne plus vivre en parasite dans la ruche ; moi aussi je vais travailler. »

Il y avait tant de chaleur et d'énergie dans la manière dont Henry avait proféré ces paroles, qu'il était impossible de douter de la sincérité de ses intentions ; et la physionomie de Mabel exprimait tant d'intérêt et de plaisir à l'entendre parler ainsi, qu'il y trouva un nouvel encouragement et s'expliqua davantage

C'est pendant une partie de chasse qu'il avait senti s'épiller enfin cette heureuse impulsion qui devait l'amener d'importants résultats. Un jour, beaucoup plus éloigné de la ferme que d'habitude, il se trouvait avec de jeunes officiers anglais, venus des frontières du Canada ; lancé sur les traces d'un vieux daim qui avait été vu récemment dans le voisinage, il s'était séparé de ses compagnons, et, entraîné par l'ardeur croissante de la chasse, il avait fini par s'égarer complètement au milieu de la forêt. C'était à fin d'une courte journée d'hiver ; la nuit enveloppa bientôt les bois de ses ténèbres, et il errait dans l'obscurité déjà depuis quelques heures, lorsque, guidé par une faible mière, il atteignit une cabane qui appartenait à un Inen métis, dont il avait déjà reçu l'hospitalité en pareille occasion ; mais il ne se trouva pas seul dans la hutte, comme il y avait été la première fois. Un rival l'y avait décédé. A l'entrée de la cabane gisait le corps du vieux aim, que, plus heureux ou plus adroit, l'inconnu avait usé.

L'habile chasseur avait à peine quelques années de plus l'Henry ; l'étroitesse de leur gîte, la proie commune qu'ils étaient disputée sans le savoir, la conformité d'âge et de goûts, devaient naturellement les amener à

faire une compte connaissance, et le voyage du lendemain, qu'ils rent ensemble, ne pouvait que cimenter cette liaison.

La tenue et les manières de l'étranger annonçaient tout abord un gentleman, et son esprit cultivé, ses connaissances étendues, révélaient des facultés peu communes ; sa conversation trahissait des goûts et des sentiments élevés, et d'un savoir aussi varié que profond, il parlait également en de politique étrangère, et des détails d'une ferme de Ouest, qui semblaient lui être plus familiers que son extérieur ne l'aurait fait supposer. Il exprimait avec enthousiasme l'intérêt qu'il prenait à la culture et au développement agricole des terrains dont il était propriétaire ; et Henry, tout en écoutant le récit animé que lui faisait le une étranger du succès de ses expériences, de ses récoltes fabuleuses, de la fertilité du sol, pensa pour la première fois combien il lui serait facile de se livrer à de pareilles occupations.

La propriété de son père, bien que M. Vaughan l'eue achetée pour servir à des projets d'une tout autre nature renfermait de vastes parties, maintenant stériles, mais qui pouvaient être facilement cultivées ; il ne fallait que du travail et de la persévérance pour en obtenir des produits abondants. L'immense étendue qui ne promettait que déception à l'ardent spéculateur devait récompenser la patience de laboureur ; et, pendant que le père rêvait des trésors, le fils pouvait les semer et les recueillir.

Une fois éveillée, l'ambition d'Henry ne devait pas s'évanouir faute d'encouragement. Le hasard, qui l'avait conduit auprès du propriétaire d'une ferme modèle, lui avait donné en même temps pour conseiller judicieux et pour ami un homme qui avait la force et l'énergie nécessaire pour influencer sur son esprit et pour le diriger vers le noble but qu'il se proposait d'atteindre ; de plus, il semblait avoir la prospérité d'Henry particulièrement à cœur, et n'épargnait rien pour l'affermir dans ses projets et pour l'aider dans leur accomplissement. Il l'invitait à venir visiter sa propriété, lui montra les succès qu'il avait obtenus, lui expliqua les fautes qu'il avait commises et que l'expérience lui avait appris à éviter ; enfin, il l'accompagna sur le domaine de M. Vaughan, pour y reconnaître les terrains les plus propres à être immédiatement cultivés.

Ainsi, au commencement du printemps, les plans d'Henry étaient mûrs ; lui-même était prêt et impatient d'agir. Le simple bâtiment qui devait lui servir, quant le présent, d'habitation, commençait à s'élever ; et, s'il avait tardé jusqu'alors à communiquer ces faits à Mabel, c'est parce qu'il craignait de lui apprendre en même temps le position de leur père et de ruiner ainsi les espérances qu'elle pouvait conserver.

Il n'avait pas compté sur cette pénétration féminine qui avait empêché Mabel de se tromper sur l'état de leur fortune. Il ignorait la force de ce cœur de femme qui s'élevait au-dessus de la ruine ; et il était loin de s'attendre à la joie que la révélation de ses projets devait éveiller dans l'âme sympathique de sa sœur. Non-seulement Mabel était heureuse de le voir se livrer à un travail honnête et fructueux ; mais en s'adonnant avec ardeur à la culture de la terre, il confirmerait les espérances qu'elle avait conçues à son égard. La seule chose qu'elle redoutât pour lui, c'était l'oisiveté, la mère de tous les vices ; et, maintenant qu'il échappait à ce dernier danger, elle voyait dans l'avenir ce frère, dont les folies et la dissipation lui avaient fait verser tant de larmes, devenir un homme laborieux, utile aux autres, et entouré de l'estime de ses concitoyens.

« Tu vas bien nous manquer, Henry, dit-elle lorsqu'il eut fini de lui exposer ses plans et de lui confier ses espérances. Mais combien tu seras heureux ! et quel intérêt nous prendrons à ta ferme et à la réussite de tes projets !

– Tu ne rougiras pas de moi quand je viendrai vous voir le dimanche ?

– Rougir de toi, Henry ! Tu seras mon orgueil, au contraire. Mais pourquoi nous quitter ? est-il donc indispensable de commencer tes opérations sur une partie aussi éloignée de la maison ?

– J'ai pour cela plusieurs motifs, lui répondit son frère. D'abord il existe là-bas des voies de communication beaucoup plus avantageuses qu'ici ; les terres côtoient le canal dans toute leur longueur, et ce canal conduit à une ville florissante et peu éloignée, qui nous offre un excellent débouché pour le grain. Ensuite, bien que tu apprécies comme moi la noblesse du travail et que nous en sentions la nécessité, c'est tout à fait l'inverse chez mon père, qui, sans cesse penché sur ses cartes, rêve la richesse d'une tout autre façon ; ce serait pour lui une torture continuelle que de voir retourner cette

terre dans un but aussi humble que celui que je me propose ; je suis, en outre, persuadé que rien ne me stimulera davantage que de savoir la ferme de mon ami Percival à une demi-journée de distance de la mienne. A propos, Mabel, ajouta-t-il en voyant sa sœur faire un mouvement de surprise, ne ai-je pas dit que mon excellent voisin est le fils de ta vieille amie ? une femme parfaite, belle et vénérable. Je l'ai vue pour la première fois la semaine dernière ; elle s'est informée de ta santé et de celle des enfants avec beaucoup d'intérêt, et m'a chargé pour toi de ses amitiés, ce dont tu dois être fière.

– J'en suis heureuse, s'écria Mabel avec joie ; et je suis enchantée que tu aies son fils pour ami ; élevé par une telle mère, ce doit être un homme supérieur. Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ? Cela change tout à fait la question. Quel heureux hasard ! Tu trouveras des jouissances continues dans la société de cette famille. Je t'envie presque le privilège de vivre dans le voisinage de Mme Percival !

Tout en souriant de son enthousiasme, Henry convint qu'il le partageait pleinement. « Quoique j'aie appris par expérience, ajouta-t-il, combien il faut apporter de réserve dans le choix de ses liaisons, et surtout ne pas se féliciter trop tôt de celles que l'on a formées ; quant à Percival, je crois que son exemple et sa société contribueront à me préserver du découragement ; ce qui me sera d'autant plus utile que je ne t'aurai pas auprès de moi. Je m'imagine continuellement que j'avais déjà vu sa belle figure avant de le rencontrer chez l'Indien ; il faut que ce soit en Europe. Je le lui ai dit l'autre jour, lorsqu'il me parlait de ses voyages ; il m'a seulement répondu : « C'est possible ! » et n'a pas semblé, de son côté, m'avoir remarqué à cette époque. »

On touchait à la saison où la présence d'Henry deviendrait indispensable chez lui. Bien des préparatifs étaient encore incomplets ; néanmoins, quinze jours ou trois semaines après l'entretien qu'il avait eu avec sa sœur, il était établi dans le cottage qui, à part les fréquentes visites qu'il faisait à sa famille, devint son véritable domicile. M. Vaughan, qui ne croyait pas à sa persévérance et qui était fort indifférent aux humbles travaux de l'agriculture, consentit promptement aux propositions que lui fit Henry à l'égard des terrains que celui-ci voulait défricher ; mais il ne lui manifesta

ni intérêt ni confiance. Mabel, au contraire, pleine d'espoir et comptant sur l'activité d'Henry, l'encourageait de sa conviction profonde et le fortifiait par de joyeuses paroles. Quant à lui, se rappelant le passé, et croyant aux promesses de sa sœur, il répandit la semence sur le terrain que son travail avait préparé ; la rosée du matin et celle du soir rafraîchirent ses sillons, et, quand arriva l'automne, la terre féconde lui rendit avec usure la graine qu'il lui avait confiée.

CHAPITRE XXXIII.

Une lettre de Mabel, écrite à mistress Herbert un an et demi environ après son arrivée dans l'Ouest, va nous donner les meilleurs renseignements que nous puissions avoir sur sa manière de vivre et sur les changements qui s'étaient opérés dans la famille, depuis l'époque où Henry l'avait quittée pour s'établir dans sa ferme.

« Chère mistress Herbert, disait Mabel à son ancienne institutrice, votre lettre de nouvelle année, en m'apportant votre affectueux souvenir et celui de vos chères filles, a été la preuve bien accueillie, je vous assure, du touchant intérêt avec lequel vous m'avez suivie dans ma nouvelle demeure, et je m'empresse de répondre à toutes les questions que vous voulez bien m'adresser. J'ai peur seulement de vous ennuyer des détails de notre existence, dont vous connaissez déjà une partie. Voilà le troisième hiver que nous passons dans l'Ouest, et nous commençons à nous considérer comme d'anciens settlers, d'autant plus que trente et quelques familles se sont

établies dans le village depuis notre arrivée. Cependant, comme nous sommes à l'extrémité du pays, nous n'avons pas de proche voisin, à l'exception de M. Graue, notre ministre, qui demeure à peu de distance, et qui est, avec sa fille, notre meilleur et notre plus intime ami. Je vous ai souvent parlé d'Hélène dans mes lettres ; son nom et son caractère doivent vous être connus. Mais vous ne pouvez vous imaginer quel trésor elle a été pour moi dès les premiers jours de notre connaissance. Après vous, chère mistress Herbert, c'est à elle que je dois d'avoir pu me plier avec autant de plaisir et de facilité à ma nouvelle position. Bien qu'Hélène ait beaucoup de choses à faire, elle est si entendue qu'elle ne paraît jamais surchargée de besogne ; elle est toujours de bonne humeur, alors même qu'il lui arrive de ces contre-temps qui nous assiègent, nous autres pauvres ménagères de la Prairie ; elle sait en rire et prendre le bon côté de toute chose. Les enfants des bûcherons qui sont au nombre des paroissiens de son père reconnaissent le pas de son cheval, et courent au-devant d'elle pour recevoir un petit cadeau, écouter une histoire, ou grimper sur le poney, qui semble leur appartenir autant qu'à elle. Jamais elle ne sort pour visiter les malades sans revenir chargée des fleurs qu'elle a reçues. Une vieille Indienne du Canada, à qui elle fait tous les matins la lecture en français d'un chapitre de la Bible, prétend que sa voix est plus harmonieuse que le murmure des ruisseaux ; mon père a beau être absorbé par ses affaires, il a toujours un mot aimable pour sa belle garde-malade, comme il l'appelle, et aucune récompense n'égale, pour nos enfants, la promesse d'une soirée chez Hélène. Quant à Henry, mais qu'importe ? vous savez que les sœurs sont suspectes quand il s'agit de leurs frères.

« Je voudrais cependant bien que vous pussiez le voir ; vous ne reconnaîtriez plus le jeune dandy qui portait des gants jaunes d'un paille immaculé, et qui se rengorgeait en songeant à sa cravate irréprochable. Non pas qu'il soit négligé dans sa tenue au point d'en être sale, bien au contraire ; mais, à part son front toujours blanc à l'endroit où il est couvert par ses cheveux, sa figure est complètement brunie par le soleil. Sa taille s'est développée, sa poitrine élargie ; il me soulève dans ses bras comme si je n'étais pas plus lourde qu'une plume. Son indolence habituelle a fait place à l'activité d'un homme dont la vie très-occupée a un but honorable ;

puis il est si heureux ! quelle animation il apporte dans la maison quand il vient n vient passer un ou deux jours, et comme je suis fière de lui ! chère mistress Herbert, il faut venir ici, et vous verrez quel digne citoyen votre influence a contribué à développer. Je considère également mes neveux comme vos élèves ; car ils suivent dans leurs leçons de tous les jours l'ordre auquel vous m'avez habituée, et dont je vous remercie bien sincèrement. Je suis leur unique professeur ; toutefois lick étudie chaque jour le grec pendant une heure avec notre bon ministre ; ses progrès sont réguliers et satisfaisants ; Murray est très-peu avancé, et ne montre aucune disposition pour l'étude, bien qu'au jeu il fasse preuve d'une grande intelligence ; il lit bien, mais il ne met pas du tout l'orthographe, et il éprouve la même aversion que moi pour la grammaire latine. Il a fait récemment de dation de son oncle, qui l'a engagé à travailler sérieusement grands progrès en calcul ; je les attribue à la recommandation des mathématiques, s'il persiste à vouloir être mécanicien, profession qui lui tient au cœur. J'espère découvrir même un stimulant pour les autres études. C'est tout opposé avec son frère : ma seule crainte est qu'il ne se rende malade à force de travailler. Il dévore tous les livres qu'il peut trouver, et son goût pour l'étude est insatiable. Je suis obligée de lui trouver des occupations au dehors et de le retenir en plein air le plus possible, afin que sa santé ne vienne pas à souffrir de cet excès d'application. C'est un enfant remarquable, et la responsabilité de son instruction m'effrayerait, si je n'avais le bonheur d'être aidée dans cette tâche par M. Graue, dont le jugement et la bonté sont aussi merveilleux que le savoir. C'est, en vérité, jouir d'un bien rare privilège que d'avoir un tel homme pour ami et pour pasteur. Sa petite église est une source inépuisable de bons enseignements, et sa vie, aussi bien que ses paroles, est un magnifique commentaire de la doctrine chrétienne. Outre l'hébreu, le grec et le latin, qu'il enseigne, il sait parfaitement le français et l'allemand, et il est tellement versé dans les sciences naturelles, qu'il communique le plus vif intérêt à nos études et à nos plaisirs. Vous serez probablement surprise qu'un homme aussi distingué reste dans une position aussi humble ; c'est là ce qui ajoute à la grandeur et à la beauté de son sacrifice. Il a quitté une église florissante dans l'Est pour s'établir ici comme missionnaire. Il est le

seul des habitants de ce pays qui soit de l'âge de mon père, et tous les deux semblent trouver plaisir et profit dans la société l'un de l'autre.

Je vous ai déjà donné de grands détails sur mon ménage dans mes lettres précédentes. Je ne pourrai jamais assez vous remercier des leçons d'économie domestique que j'ai prises chez vous. Elles ont été pour moi d'une valeur inappréciable depuis que je suis ici. En général, on ne sait pas combien les jeunes filles peuvent acquérir par l'observation, et à quel point leur habileté future dans la tenue d'un ménage dépend de ce qu'elles ont pu remarquer dans leur jeunesse. Vous rappelez-vous avec quelle persévérance Emma et moi nous suivions toutes vos opérations à la cuisine, les jours où on faisait le pain, et avec quelle adresse vous nous faisiez connaître le degré de chaleur convenable du four, en y mettant une petite galette dont nous étions appelées à juger la cuisson ? Je m'en suis souvenue avec reconnaissance lorsque j'ai fait mes premiers pâtés ; Hélène Graue était venue m'aider. A la manière dont je tenais mon rouleau et dont je beurrerais ma pâte, elle déclara que je m'en acquittais à merveille et que je devais avoir l'habitude de cette besogne. Je n'étais que votre imitatrice, chère madame.

« Je conserve toujours Mélissa, grâce à la présence de James, le fermier, qui est bien lent à s'apercevoir de la prédilection que ma servante a pour lui. James n'est pas ce que l'on appelle ici un homme entreprenant, et il néglige ses propres intérêts dans plus d'une occasion. Il a la liberté de cultiver à moitié autant qu'il voudra du terrain qui appartient à mon père ; mais il a si peu d'activité, que je ne m'aperçois pas qu'il étende ses champs de blé et de maïs et qu'il accroisse ses troupeaux, qui pourraient prospérer si facilement dans ces excellents pâturages.

« Vous supposez que je manque de livres et de revues périodiques ; sous ce rapport, je jouis d'un rare avantage. Henry ne demeure qu'à dix milles d'un superbe établissement appelé la ferme du Lac, propriété qui appartient à un gentleman fort instruit, dont la vénérable mère me témoigne une grande amitié ; ils m'envoient régulièrement tout ce qui est nouveau et qui a de la valeur en fait de littérature anglaise ; ils m'encouragent beaucoup aussi à étudier l'allemand, qu'Hélène et moi nous apprenons ensemble, et auquel je trouve le moyen de consacrer chaque jour quelques instants,

malgré mes nombreuses occupations : car vous nous disiez avec intérêt, chère bonne amie, que plus on a d'ouvrage, plus on trouve de temps pour le faire.

« Je voudrais pouvoir, en terminant cette lettre, vous donner de bonnes nouvelles de mon père, à qui vous témoignez un si tendre intérêt. Vous le trouveriez bien changé ; ses cheveux sont maintenant d'un blanc de neige, sa taille est courbée, et, depuis l'affreux accident qu'il a éprouvé au chemin de fer, il a toujours boité ; cependant, s'il pouvait noncer aux soucis des affaires, ce qui peut-être arrivera bientôt, nous pourrions espérer de le voir jouir d'une eillesse tranquille et prolongée : c'est là ce que je deande continuellement à Dieu. Mes plus tendres amitiés Suzanne, à Emilie, à Charlie, à celles de mes anciennes campagnes qui sont encore auprès de vous.

« Pour toujours votre affectionnée

« MABEL VAUGHAN.

A peu près vers la même époque, Mabel reçut une lettre qui, après l'avoir fait beaucoup réfléchir, fut pour elle le fotif d'une action décisive. Dès qu'elle la parcourut, son titude exprima une généreuse et légitime indignation qui domina ses autres sentiments jusqu'à la fin de la journée. Elle se calma dans la soirée et consulta son père au sujet de la détermination qu'elle voulait prendre ; M. Vaughan ai accorda avec indifférence ce qu'elle désirait, et le lendemain matin, après avoir soigneusement inspecté leur meilleure chambre de réserve et fait un examen attentif des ressources que pouvait offrir la maison, elle s'assite sa petite table et écrivit la lettre suivante :

« Chère tante Sabiah, je viens de parcourir notre pauvre demeure en me demandant si ce cottage possédait ui chambre qui pût être chaude en hiver et fraîche été ; si les escaliers n'étaient pas trop roides à monter pour d'autres jambes que les miennes ; si notre parle n'est pas trop petit pour qu'on y soit à l'aise ; si la vue qu'on a de ses fenêtres n'est pas trop monotone pour ne pas s'en lasser ; et j'ai conclu, en dépit de tous ses désavantages, qu'avec notre affection et le vif désir que nous avons de vous rendre heureuse, vous y seriez beaucoup mieux que dans la grande et belle

maison de ma tante Ridgwal Jusqu'à présent je n'ai pas osé vous dire combien je désirais de vous avoir auprès de nous. Je connaissais votre attachement pour les lieux qui vous ont vue naître, et le chagrin que vous auriez de les quitter ; mais votre dernière lettre m'a rendue plus hardie : je ne puis supporter l'idée de vous savoir en butte aux exigences et aux duretés que vous avez subies depuis quelque temps, lorsqu'ici vous seriez indépendante et chérie.

« Il est vrai que nous n'avons pas comme autrefois luxe à vous offrir, mais nous jouissons de tout ce qui est nécessaire à la vie, et même d'un certain confort. Les terres de l'Ouest sont tellement productives, que chez nous l'hospitalité n'a pas le moindre mérite ; ainsi, bien que mon père ait, comme vous le savez, sacrifié tout ce qu'il possédait au paiement de ses dettes, à l'exception de cette ferme, et qu'il ne veuille, quant à présent, disposer d'aucune portion de ce domaine, Henry en fait cultiver une grande partie, et, si les succès qu'il obtient continuent, rente qu'il veut nous payer suffira non-seulement à nos besoins, mais encore à l'éducation des enfants. Aussi, quoi que les rhumatismes aient fait perdre à vos pauvres mains l'activité qu'elles avaient autrefois, ne craignez pas d'être une charge pour nous, comme pour ma tante Marguerite au contraire, nous attendrons votre arrivée avec impatience, et nous nous réjouissons de contribuer à votre bonheur. J'ai consulté mon père, qui là-dessus est tout à fait d'accord avec moi, et qui sera très-heureux, j'en suis sûre, de vous souhaiter la bienvenue. Vos petits-neveux font chaque jour de nouveaux progrès ; et maintenant qu'ils ont de la place pour jouer, vous ne serez pas du tout incommodée de leur bruit. Le marchand de notre ville future va dans l'Est chaque année, au printemps, pour ses acquisitions. Il sera pour vous une excellente escorte pendant le voyage. Comme vous voyez, je regarde votre séjour ici comme une chose arrêtée. Je sens, chère tante, que votre place est de droit à notre foyer, comme elle est au fond de nos cœurs, et je vous connais si bien que j'ai la certitude que vous ne tromperez pas le désir et l'espérance

« De votre affectionnée,

« MABEL.

Cette affectueuse invitation décida l'arrivée de la tante Sabiah, qui, bien loin de refuser les offres qui lui étaient faites, les accepta avec joie et reconnaissance.

Par une belle soirée du mois de mai, la porte du parloir s'ouvrit tout à coup, et Murray s'élança en agitant un bâton et en s'écriant :

« Elle est arrivée ! je l'ai aperçue, j'ai vu son vieux chapeau noir sortir de la voiture 1

– Cours bien vite et va aider ton frère à apporter ses paquets à la maison, répondit Mabel ; regarde, Alick y est déjà ! » Et, sans prendre le temps de mettre son châle et son chapeau, elle se hâta de courir à la rencontre de sa tante, que l'inexorable voiture, avait, selon sa coutume, déposée au détour du chemin, et qui regardait tout autour d'elle d'un air égaré. Un instant après, Sabiah, appuyée au bras de sa nièce, montait la pente douce conduisant à la maison, tandis que les deux enfants, dont les acclamations avaient attiré quelques gens de service, trébuchaient sous le poids des menus bagages de leur vieille tante.

« Mais regarde-les donc ! s'écria Sabiah en voyant passer Murray avec une petite caisse de bois blanc sur la tête, la pauvre boîte sens dessus dessous, comme on s'en aperçut plus tard, et Alick traîner avec effort une petite malle de forme ancienne ; comme ils sont grands et raisonnables ! Ah ! ma chère, ce ne sont plus les mêmes enfants ; mais comme ils sont polis ! Enfin, me voici arrivée ! continua Sabiah en entrant dans le parloir et en se laissant tomber sur le premier fauteuil qu'elle trouva auprès d'elle. C'est une longue route, un voyage fatigant, mais le bonheur est au bout. » Et, après avoir essayé en vain d'une main tremblante de défaire son châle et son chapeau, elle souffrit, pour la première fois de sa vie, que Mabel l'en débarrassât et lui mît son bonnet, que celle-ci avait fini par retrouver au milieu du chaos produit par Murray dans la petite caisse de bois blanc.

Ce n'étaient pas seulement la fatigue du voyage ni les émotions de l'arrivée qui avaient réduit Sabiah à l'impossibilité de se servir elle-même ; deux années passées chez mistress Ridgway avaient achevé ce que l'injustice et la violence de sa mère avaient déjà commencé ; et c'était épuisée de corps et d'esprit, vieillie prématurément par le chagrin et

l'abandon, qu'elle venait chercher un abri chez son frère et jouir de la précieuse affection de Mabel.

Avec quelle joie ces lieux n'étaient-ils pas acceptés par ce pauvre cœur meurtri, qui dans la demeure des riches avait soupiré tant de fois après un humble asile où, sans craindre d'être à charge, elle pût passer le reste de ses jours entourée de ceux qu'elle aimait, et où elle pût encore s'occuper utilement !

Mabel n'avait pas besoin dans sa lettre de s'excuser de la simplicité du mobilier, de la disposition des pièces, de la roideur de l'escalier de leur maison, ni de l'aspect des lieux où elle engageait sa tante à venir ; à peine Sabiah fut-elle arrivée que, en paix, sous l'impression du calme et de la sécurité qu'elle ressentait, elle se dit en elle-même : « Ici au moins je puis me sentir chez nous. » Et, si elle avait pu douter un instant du plaisir que sa présence causait à sa famille, tous ses doutes à cet égard se seraient évanouis lorsque Mabel se jeta à son cou en lui disant :

« Chère tante, vous nous êtes enfin rendue et vous ne nous quitterez plus !

– Vraiment, s'écria la vieille fille d'un ton joyeux, quand près avoir pris le thé elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre, tira de sa poche un énorme peloton de laine, et comença un bas ; vraiment, chère Mabel, je ne vois pas de si grande différence entre ce pays-ci et le nôtre. Ce champ ou cette prairie, n'importe comment tu l'appelles, ressemble beaucoup aux prés de chez nous ; la seule différence est qu'elle n'a pas de clôture ; les rivières coulent si comme partout dans les vallées et baignent le pied des collines ; les arbres sont des arbres, le ciel est le ciel ; et quant aux habitants, ne dis-tu pas qu'ils sont presque nous de la Nouvelle-Angleterre ? Ainsi, je ne vois pas que ce soit un endroit plus païen que les autres.

« Païen ! s'écria Mabel, qui replaçait les tapis dans le buffet, remettait la chambre en ordre, et disposait tout ce qu'il fallait pour passer commodément la soirée ; qui est-ce qui peut appeler païen cet admirable coin de terre ?

– C'est la tante Marguerite qui lui donne ce nom-là et rien d'autres encore.

– J'allais me fâcher, dit Mabel en riant ; mais j'ai tant d'autres motifs de lui en vouloir à cause de vous, qu'il vaut mieux oublier l'injure qu'elle fait à notre pays : ces bois sans limites, ces lacs, ces prairies, se défendent d'eux-

nêmes ; ils excitent l'activité et le courage par leur richesse et leur beauté ; jamais je ne les regarde sans puiser dans cette vue plus de force pour accomplir ce qui est bon et généreux.

– Tu n'as pas besoin de jeter les yeux au dehors pour puiser cette force-là, chère enfant, dit la vieille miss ; tu as toujours eue en toi-même. N'as-tu pas tout sacrifié pour les autres ? Louise ne t'a-t-elle pas exploitée jusqu'à sa mort ? N'est-ce pas toi qui as réformé Henry ? Ces enfants robustes et bien élevés ne sont-ils pas la preuve de ta bonté ? et moi donc ? Mais je ne peux pas en parler, je ne puis que remercier le Seigneur de la part qu'il m'a donnée à cette bénédiction, et le prier sans cesse de te récompenser un jour.

– Me récompenser ! dit Mabel avec chaleur ; j'ai fait trop peu et j'ai perdu mainte occasion de bien agir qui ne re viendra jamais ; d'ailleurs, que puis-je désirer de plus ? Je n'ai jamais été aussi heureuse que je le suis à présent ; Je suis si fière d'Henry ! j'aime si tendrement Alick et Murray J'ai retrouvé ma bonne tante qui va nous tricoter des bas à tous, et qui... Mais voilà mon père, ajouta-t-elle ; et se voix jusqu'alors joyeuse, prit un accent de profonde tristesse. Je ne puis pas me vanter d'avoir rien fait pour lui pauvre père, combien il est changé !

– Est-ce bien là mon frère John ? s'écria Sabiah ; j'avoue qu'il s'est un peu courbé. Mais ce n'est pas ta faute, mon enfant. Il a vieilli, voilà tout. » Et Mabel et sa tante regar dèrent M. Vaughan avec un douloureux intérêt.

Il descendit d'une mauvaise carriole, et, avec l'air d'un homme qui ne peut s'accoutumer à se servir lui-même, attacha son cheval éreinté à un poteau, puis il se dirigea lente- lentement du côté de la maison. Il parut heureux de revoir Sabiah, et lui fit une réception touchante. On eût dit que le malheur l'avait replacé dans la position d'où la vieille fille n'était jamais sortie, et resserrait les liens qui les avaièr toujours unis. Il comprit immédiatement qu'elle ne souffrirait pas de la simplicité de sa maison, et il fut heu- reux non-seulement de la voir, mais encore de penser qu'elle diminuerait la solitude de Mabel, dont elle partagerait le travaux. Et Sabiah, qui avait craint un instant d'être charge à son frère, fut bientôt rassurée à cet égard, et se sentit tout à fait installée dans la maison.

Depuis cette époque, les jours, les mois et les année s'écoulèrent pour Mabel dans une quiétude profonde que ne vint troubler aucun incident

remarquable. Sa vie, comme celle de beaucoup d'individus, avait été traversée par une succession d'événements douloureux, de pertes cruelles et de graves soucis ; mais pour elle comme pour la plupart de personnes qui ont subi de pareilles crises, une longue période de jours tranquilles et monotones remplacèrent l'agitation, et il lui semblait impossible que sa vie eût été ou pût devenir différente de ce qu'elle était maintenant. Henry continuait toujours de cultiver sa ferme, étendant ses défrichements, établissant des vergers, construisant des greniers, des granges, et trouvant dans sa bonne santé la satisfaction de lui-même et le prix d'un travail honnête et conduit avec autant d'activité que d'intelligence. Ce fut également de ce côté que la famille tira ses principales ressources ; et M. Vaughan, bien qu'il eût dédaigné de recevoir de son fils le loyer de ses terres, et qu'il fermât les yeux avec une étrange opiniâtreté sur ce qui se passait dans sa maison, ne put manquer de s'apercevoir que c'était Henry qui pourvoyait à leurs besoins, ni rester insensible au confort que Mabel y introduisait avec l'argent que lui donnait son frère, et qu'elle consacrait au bien-être général.

Le vieillard persistait néanmoins à regarder ces améliorations comme des expédients temporaires, et continuait à rêver nuit et jour à la brillante fortune que lui et ses enfants pouvaient encore réaliser. Il oubliait, dans sa triste folie, qu'avant d'arriver au succès le temps inexorable le conduirait au tombeau d'un pas rapide et sûr.

Pendant qu'il s'épuisait ainsi en folles chimères, le cœur brisé de la pauvre Sabiah se ranimait sous l'influence bienfaisante de l'affection de Mabel ; son visage anguleux perdait sa rigidité ; ses manières s'adoucissaient au contact de sa nièce, et peu à peu elle s'identifiait avec cette existence pour laquelle la nature semblait l'avoir destinée.

Les petites occupations dont elle s'était chargée volontairement faisaient à la fois son plaisir et son orgueil ; les attentions respectueuses dont elle était l'objet avaient fait évanouir sa crainte d'être importune, et la confiance que lui témoignaient ses neveux, son admission au conseil de famille, lui firent bientôt considérer comme siens les intérêts de ses jeunes parents.

Toujours peu disposée en faveur des étrangers, la première fois que Mabel avait fait allusion à Hélène Graue, la pauvre Sabiah en avait pris

ombrage et s'était écriée « Quelle est cette personne dont tu ne m'as jamais parlé ? » Quand Mabel lui eut répondu : « C'est ma meilleure amie, la fille de notre ministre, » Sabiah s'éloigna vivement, comme si les ministres et leurs filles avaient été l'un des fléaux de ce monde. Aussi Mabel fut-elle bien surprise de la tendre amitié qui ne tarda pas à s'établir entre la vieille fille roide et fanée, et la fleur délicate et parfumée de la prairie. Sabiah observa d'abord Hélène avec défiance ; mais, après quelques entrevues, elle lui parla avec intérêt, et Mabel sourit en lui voyant passer la main sur les cheveux de la jeune fille avec une affection qu'elle ne témoignait pas d'habitude ; enfin, sans qu'on sût pourquoi ni comment, il fut reconnu par tout le monde que la place d'Hélène, soit à table, soit au coin de la cheminée, était auprès de Sabiah ; et personne, pas même Mabel, n'avait une part plus large du cœur flétri de la vieille fille, que l'aimable et affectueuse enfant du ministre.

Quant à celui-ci, jamais Sabiah ne parut disposée à cultiver sa connaissance : peut-être la conversation de M. Graue était-elle trop élevée pour lui plaire. Humaniste érudit et profond philosophe, il s'élevait souvent à des hauteurs où elle ne pouvait le suivre, et non-seulement elle ne lui adressait jamais la parole, mais encore elle quittait souvent le parloir quand elle le voyait arriver ; ou, tandis que chacun prêtait une oreille attentive aux récits du ministre, elle se glissait hors de la chambre et allait se coucher sans bruit.

Ceci prouve toutefois la liberté dont jouissait maintenant la pauvre Sabiah, et il était facile de voir qu'elle avait enfin trouvé dans cette maison, où elle était heureuse et honorée, la paix dont son âme avait si grand besoin. Mabel continuait d'être le bon génie de toute la famille ; elle se promenait avec les enfants, jouait avec eux, les faisait travailler, les encourageait par son exemple, les animait par sa vivacité, les gouvernait par son amour ; et, si quelquefois elle s'impatientait de la tâche qu'elle s'était imposée, si elle soupirait la tête penchée sur une traduction difficile ou sur un problème inextricable qu'elle était obligée d'apprendre pour l'enseigner à ses neveux, elle était plus que dédommée le lendemain par le respect involontaire que leur inspirait sa supériorité, et qui augmentait l'influence qu'elle avait sur leur esprit : car un garçon est d'autant plus soumis à une femme, que son

intelligence est d'accord avec son cœur pour rendre hommage à celle dont il accepte la douce autorité.

Mabel était en correspondance suivie avec les propriétaires de la ferme du Lac, et, bien que jusqu'à présent elle n'eût pas eu l'occasion d'aller les voir ainsi que le projet en avait été souvent formé, sa pensée n'en était pas moins unie étroitement avec la leur. Mme Percival s'intéressait toujours à ses progrès et à ses plaisirs ; elle lui envoyait chaque semaine des journaux, des livres, des recueils périodiques, et, malgré une absence de plus d'une année que fit cette vénérable dame, cet envoi hebdomadaire n'éprouva aucune interruption. Non-seulement Mabel put y voir une preuve du soin que mettait le fils de son excellente amie à lui être agréable ; mais encore le choix des ouvrages qui lui étaient adressés, les notes qui se trouvaient à la marge et dont l'écriture masculine révélait assez l'auteur, lui firent connaître l'intelligence vigoureuse et les sentiments philanthropiques du noble ami de son frère. Mais ce n'était pas la seule chose qui lui eût fait concevoir une haute estime pour cet homme ardent et généreux, qui avait reçu de la nature des facultés exceptionnelles ; l'opinion publique, confirmée à Mabel par le témoignage d'Henry, le désigna bientôt comme l'un des hommes qui font la gloire de leur pays et l'honneur de l'humanité.

Bien que le domaine florissant qu'il avait tiré de l'état sauvage fût de tous les lieux celui qu'il préférât, ce n'était pas le seul endroit où il employât utilement son activité et son intelligence ; il appartenait au barreau, et, tout en consacrant ses loisirs à l'agriculture, il exerçait la profession d'avocat à la ville voisine, dont la population s'accroissait rapidement, et qui acquérait de jour en jour une plus grande importance. C'était dans cette carrière, qui réclamait à ses yeux l'emploi des plus hautes facultés de l'homme, que son âme ardente et son esprit éclairé prenaient leur essor, non pas pour envenimer les différends et pour aigrir les cœurs, mais pour faire cesser les divisions et concilier les intérêts et les droits, cherchant ainsi à établir la paix sur la terre, la bonne volonté chez les hommes, et à relever l'une des plus nobles professions du discrédit où l'ont fait tomber des individus sans foi, ne connaissant que leur intérêt personnel, et complètement indignes de s'appeler les serviteurs de la justice. Il était impossible que le nom de celui qui soutenait la cause du droit et celle de la

vérité avec autant d'éclat, pût demeurer longtemps obscur. On sut bientôt, même au loin, que M. Percival possédait la confiance de ses concitoyens ; et, malgré son refus obstiné d'accepter des fonctions publiques, l'influence qu'il exerçait n'en était pas moins puissante et profondément sentie.

N'eût-elle pas eu d'autre motif de s'intéresser à lui, que Mabel se serait enthousiasmée pour un homme dont la réputation noblement acquise avait pénétré jusque dans sa retraite, et dont on lui faisait presque chaque jour les rapports les plus favorables. Aussi lisait-elle ses plaidoiries avec autant d'intérêt que si elles avaient défendu sa propre cause ; elle étudiait son caractère par tous les moyens qui lui étaient donnés : elle sympathisait avec ses principes, et, sans en avoir conscience, elle l'avait pris pour modèle et s'efforçait de ramener ses neveux à ce type de droiture et de générosité.

Habitant un pays où la civilisation n'avait pas encore pénétré, constamment avec ses neveux qui arrivaient à l'adolescence, partageant les études sévères qui sont en général exclusivement réservées aux jeunes gens, et se trouvant en rapports continuels avec un esprit viril accoutumé à débattre les intérêts les plus graves de la société, on aurait pu craindre que Mabel ne perdît quelque chose de la délicatesse de ses manières, et que les grâces féminines qui constituent le plus grand charme de son sexe, ne fussent peu à peu remplacées chez elle par une activité bruyante, un fol enthousiasme, que sa pensée enfin ne devînt trop masculine, et sa parole audacieuse et tranchante.

Mais quand même il eût été possible à Mabel de mentir sa nature et à cet esprit d'amour et d'humilité à qui elle devait toutes les victoires qu'elle avait obtenues, elle accomplissait une œuvre qu'entretenait chez elle la source des émotions les plus tendres, et qui réclamait cette affectueuse compassion dont la pratique subjugué et adoucit l'âme qui est appelée à l'exercer. Le nuage qui assombrissait front de M. Vaughan s'épaississait chaque jour ; il se reétait sur l'âme de la jeune fille qui veillait sur son père comme s'il avait été son fils ; et, de même que l'amour maternel grandit et s'épure au milieu des inquiétudes que la mère éprouve pour un enfant chétif, l'âme de Mabel s'imprégna de plus en plus de tendresse féminine en s'acquittant des devoirs sacrés que l'amour filial lui apprenait à remplir.

Ainsi, les années, tout en mûrissant son esprit et en développant ses facultés, mêlaient une note plaintive à l'harmonie de son existence, et, lui inspirant le besoin de croire et de prier, maintenaient ses regards dirigés vers le ciel.

CHAPITRE XXXIV.

Nous n'avons donné jusqu'ici aucun détail sur l'extérieur de Mabel ; nous avons seulement fait allusion à ses charmes, laissant à l'imagination du lecteur le soin de compléter notre esquisse d'après l'idéal qu'il s'est formé de la beauté féminine. Toutefois, Mabel, parvenue à l'âge de vingt-cinq ans, mérite qu'on la présente un peu moins brièvement qu'à l'époque où elle était l'un des astres nouveaux des nuits brillantes de New-York. Le temps, qui lui a conservé toute la fraîcheur de la jeunesse, a développé dans sa physionomie certains caractères plus faciles à sentir qu'à exprimer, et qui sont le reflet de la vérité qui a mûri dans son âme. Sa figure est dans tout son éclat, ses yeux bruns sont animés d'un rayon plein de douceur le sourire qui joue autour de ses lèvres est séduisant spontané ; ses cheveux châtain, qui faisaient autrefois l'orgueil de Cécilia, sont toujours aussi brillants et aussi épais, bien qu'ils soient arrangés avec beaucoup moins de recherche ; son visage est le miroir de son âme ; sa ! qu'elle en ait conscience, il emprunte à son cœur épuisé par la lutte et la souffrance une sérénité qui l'illumine qui l'entoure de l'auréole qu'on voit briller au front des saints : ce n'est plus la vanité satisfaite ni l'encens qu'elle lui prodigue qui font

rayonner ses yeux, mais l'ardent d'une résolution généreuse et l'amour du bien qui l'anime. Son sourire n'est plus la simple expansion d'une exuberante gaieté, mais le témoignage de sa participation à joie de ceux qui l'entourent ; la quiétude qui l'enveloppe comme d'une atmosphère paisible et radieuse ne prend pas sa source dans l'espoir d'un plaisir brillant, mais dans une foi sincère et dans le sentiment du devoir accompli.

On est à la fin d'un beau jour d'été ; le vent du soir est chargé de senteurs pénétrantes, et Mabel, la tête appuyée sur sa main, est assise sur le pas de la porte de la maison de son père ; elle regarde l'immense prairie qui va se perdre à l'horizon, et dont l'herbe agitée par la brise ressemble, sous les rayons argentés de la lune, aux vagues de l'Océan. La plaine houleuse dont rien n'interrompt l'uniformité est sans bornes ; l'heure est paisible, et Mabel est plongée dans une rêverie, mais non pas en rapport avec le spectacle grandiose qui se déroule à ses yeux, bien que parfois elle regarde au loin avec une admiration religieuse. Elle pense avec amour à sa maison et à ceux qui l'habitent ; elle demande où peuvent être ses neveux, qui sont partis pour la pêche vers le milieu de la journée ; elle se dit que probablement son père est allé passer la soirée chez M. Grau et que la tante Sabiah s'est endormie dans son fauteuil mais où est Henry, qui est venu passer un jour auprès d'eux et qui a disparu depuis quelques heures ? L'inquiétude qu'elle peut avoir à cet égard est bientôt dissipée : car en tournant la tête du côté du petit bois qui borde la rivière, elle aperçoit Henry qui revient à la maison. Quelqu'un est avec lui ; n'est-ce pas Hélène ? Oui certainement, et Mabel ne voit en cela rien qui puisse l'étonner. Ils marchent avec lenteur et se parlent d'un air confidentiel ; mais il n'y a dans ceci rien de plus qui l'étonne : ce qui la surprend davantage, c'est qu'au moment où ils approchent de la maison, Henry ait pu quitter sa compagne pour aller causer avec James, tandis qu'Hélène accourt auprès d'elle, lui jette les bras autour du cou et se met à fondre en larmes et à sangloter comme un enfant.

« Qu'y a-t-il, chère Hélène ? Est-ce que vous vous êtes querellée avec Henry ?

– Oh ! non ; jamais nous ne nous sommes disputés depuis que nous nous connaissons ; chère Mabel, que je vous aime ! Je n'ai jamais su jusqu'à

présent combien j'avais de rotifs de vous aimer.

– Est-ce à propos d'Henry ?

– A propos de lui et de moi ; à propos de tous ceux qui l'aiment et qui sont fiers de lui. Il m'a tout raconté, poursuivit-elle en baissant la voix ; raconté ce qu'il ne m'avait jamais dit ; combien il avait lutté avant sa chute, et que sans vous il ne serait jamais sorti de l'abîme où il était tombé ; il m'a dit tous les soins dont vous l'aviez entouré, vos veilles et vos prières, et comment votre amour a fini par le sauver. »

Hélène ne put en dire davantage ; Mabel essaya de lui répondre, mais les pleurs étouffèrent également sa voix, et les larmes des deux jeunes filles se mêlèrent pendant quelques instants. Ce fut Hélène qui rompit le silence la première.

« Qu'il s'est montré noble et généreux ! s'écria-t-elle ; jamais il ne m'avait demandé si je voulais être sa femme, et je ne crois pas qu'il l'aurait fait si...

– Je sais tout, répondit Mabel avec tendresse.

– Il était à la maison cette après-midi, reprit Hélène, et mon père lui parlait de son chagrin de me laisser toute seule au monde. Je souffrais énormément de l'entendre parler ainsi ; Henry souffrait comme moi, et c'est là ce qui lui a donné le courage de me confier ce soir ce qu'il n'avait pas encore osé me dire. Le poltron ! ne croyait-il pas impossible que j'eusse confiance en lui !

– Pauvre frère ! il a subi une longue épreuve.

– Cinq grandes années ! dit Hélène ; pensez donc ! Pour moi, c'était bien différent ; j'ai su tout de suite qu'il m'aimait, et j'avais tant de choses à faire ! et puis nous étions si heureuses ensemble. Vous me donniez de ses nouvelles ; je le voyais quelquefois ; je n'ai jamais trouvé les journées longues, et je ne pensais pas à l'avenir. Mais lui, tout seul dans sa ferme, livré au dur apprentissage d'une existence nouvelle, sans personne pour le soutenir et l'égayer, ne pouvant songer au passé qu'avec amertume et n'osant pas compter sur l'avenir... Oh ! Mabel, c'est un héros !

– Ainsi, vous ne l'aimez pas moins depuis l'aveu qu'il vous a fait ?

– Je l'en aime davantage ; il a remporté sur lui une victoire bien plus éclatante à mes yeux que celui qui prend une ville.

– Mais aussi, quelle récompense est la sienne ! Il pourra se vanter d’avoir la meilleure femme du monde, et moi la plus chérie de toutes les sœurs, ajouta Mabel en embrassant la fiancée d’Henry.

– Nous nous aimerons tous, reprit Hélène en rendant le baiser qu’elle venait de recevoir ; notre affection sera d’autant plus vive que nous ne savons pas combien de temps la volonté de Dieu permettra que nous soyons réunis. Comme l’amertume se mêle ici-bas à notre plus grand bonheur ! Pauvre père ! il faut que j’aie le retrouver. »

Elle aperçut Henry qui tournait le coin de la maison, et souhaitant le bonsoir à son amie, elle alla rejoindre son fiancé, accepta son bras avec confiance, et ils reprirent ensemble le chemin du presbytère.

Henry, après avoir été recevoir la bénédiction du pasteur et lui demander la main de sa fille, retrouva Mabel toujours assise à l’endroit où il l’avait laissée. C’était à son tour de réclamer sa confiance, et venant s’asseoir auprès de sa sœur :

« Ai-je eu tort ? dit-il en passant un bras autour de la taille de sa sœur.

– Oui, d’attendre aussi longtemps et de subir cette épreuve complètement inutile.

– Mais pas d’élever mes prétentions jusqu’à la main d’Hélène ? Quel droit avais-je à un pareil bonheur ?

– Le droit d’un homme qui a prouvé qu’il en est digne.

– Mais devais-je profiter de son innocence et abuser de la simplicité de son âme ? Une femme qui aurait vécu dans le monde se confierait-elle à moi avec cet abandon, après l’aveu que j’ai été forcé de lui faire ?

– Une femme du monde n’apprécierait pas la victoire que tu as remportée sur toi-même ; un cœur à la fois humble et chrétien peut seul comprendre la faiblesse humaine et estimer à sa juste valeur le triomphe d’un homme sur ses propres passions. Je trouverais Hélène moins digne de toi si elle ne sentait pas tout le prix de tes efforts et de ton courage ; c’est parce qu’elle connaît au contraire le mérite de celui qui est sorti victorieux d’une pareille lutte, qu’on peut lui confier sans crainte le bonheur-de mon frère.

– Il y en a peu dont les efforts aient trouvé en pareil pas les encouragements qui m’ont été prodigués, répliqua Henry. L’amour d’Hélène peut être ma récompense ; mais c’est le tien qui m’a sauvé,

Mabel : sois-en bénie, cher ange. Il y aurait parmi les hommes bien plus de victoires semblables à la mienne, s'il y avait dans le monde beaucoup plus de sœurs comme toi. »

La santé affaiblie du ministre et le pressentiment de sa fin prochaine, qui avait amené l'aveu mutuel de la tendresse qui existait depuis cinq ans entre Henry et sa fille, furent suivis de symptômes alarmants, d'où il était facile de conclure que ce fidèle serviteur de Dieu allait être bientôt rappelé de cette terre. Il y avait déjà quelque temps qu'il ne pouvait plus officier, et bien que son affection pour ses paroissiens et l'intérêt qu'il leur portât eussent conservé toute leur vivacité, il lui était impossible de continuer sa tâche, et il avait dû résigner aux mains d'un autre la charge qu'il ne pouvait plus remplir. C'était à la requête de M. Graue lui-même que son successeur avait été choisi ; il ne voulait pas quitter cette paroisse qu'il avait créée sans avoir vu celui qui devait l'y remplacer, et, malgré sa faiblesse, il écoutait chaque dimanche avec joie le rapport des succès qu'avait obtenus celui qui venait continuer ses travaux dans la vigne du Seigneur.

« J'ai laissé mon père tout seul, dit Hélène un dimanche en entrant chez M. Vaughan ; c'est lui qui l'a voulu. Il veut absolument connaître la fin du sermon de M. Mackay ; venez-vous, Mabel ? et vous aussi, Alick ; votre mémoire est meilleure que la mienne, et vous donnerez à mon père un récit complet du sermon qui l'intéresse. »

Mabel et ses neveux se disposèrent immédiatement à accompagner Hélène ; M. Vaughan prit sa canne et son chapeau d'un air distrait, et offrit son bras à la fille du pasteur : car, en dépit des années et des soucis, il avait conservé les manières d'un gentleman. Quant à Sabiah, contrairement à ses habitudes, elle refusa d'aller avec eux à l'église ; elle persista dans sa résolution, malgré les instances qui lui étaient adressées, et resta seule à la maison.

Lorsque le dernier son de la cloche se fut évanoui dans l'air, Sabiah sortit du parloir ; elle alla se placer sur le pas de la porte et y resta jusqu'à ce que le dernier paroissien fût entré dans l'église, dont elle pouvait apercevoir le portail de l'endroit où elle se trouvait ; lorsque tout fut calme et silencieux autour d'elle, la vieille fille alla mettre son vieux chapeau noir, prit une ombrelle de forme antique et se disposa à quitter la maison. Elle se glissa

d'abord dans la laiterie, s'empara d'un vase contenant un fromage qu'elle avait fait la veille, le couvrit d'une serviette d'un blanc de neige, et l'emporta d'une main soigneuse et tremblante. Où allait-elle ainsi, et pour qui ce fromage avait-il été préparé ?

C'était une de ces journées d'été où la nature est plongée dans un repos absolu ; il n'y avait pas un souffle dans l'air, pas une fleur qui s'inclinât sur sa tige, pas un brin d'herbe qui fût doucement agité ; les oiseaux se taisaient sous la feuillée du taillis qui bordait la rivière, et l'oreille pressentait à peine le murmure insaisissable des insectes cachés dans la prairie : tout reposait au milieu d'un si lence solennel. Pourquoi donc ces palpitations violentes qui agitaient le cœur de Sabiah, tandis que la pauvre fille suivait d'un pas inégal l'étroit sentier qui traversait la pelouse du village ? Peut-être se rappelait-elle d'autres dimanches pareils à celui-ci ; peut-être se souvenait-elle d'avoir traversé la pelouse d'un village à une époque où elle n'était pas seule ; peut-être, en regardant la serviette qui recouvrait le petit fromage, songeait-elle à un ami qui, jadis, appréciait cette œuvre de ses mains, et dont les lèvres adorées avaient fait l'éloge de son talent. Quelle que fût sa pensée, la pauvre Sabiah en était complètement possédée : car elle ne sentait pas le soleil qui dardait ses rayons perpendiculairement sur sa tête, et elle ne s'aperçut du tremblement dont elle était saisie que lorsqu'elle s'arrêta à l'ombre du caroubier qui étendait ses branches devant la façade du presbytère.

La porte ouverte conduisait directement dans la pièce principale de la maison ; une pièce riante et bien éclairée, servant à la fois de cabinet au pasteur, de salon à sa fille et de lieu de réunion pour ses paroissiens jeunes et vieux.

C'était la première fois, cependant, que Sabiah se trouvait sur le seuil de cette pièce, où le malade, enveloppé d'une robe de chambre de calicot, était assis dans un fauteuil, la tête soutenue par de nombreux oreillers. Il tournait le dos à la porte, et, les yeux fixés sur la fenêtre, il regardait le ciel à travers les branches enlacées d'un chèvrefeuille et d'un rosier couverts de fleurs ; à côté de lui était un certain nombre de livres religieux ; un psautier ouvert était posé sur ses genoux.

Sabiah elle-même ne savait pas depuis combien de : temps elle était dans cette chambre, lorsque le frôlement de sa robe, le soupir qui lui échappa, ou seulement peut-être la conscience instinctive de sa présence, fit retourner M. Graue, et leurs yeux se rencontrèrent. Une douce satisfaction se répandit sur le visage du malade ; il étendit sa main transparente et maigre ; la vieille fille posa douce ment son léger fardeau sur la table, s'approcha du pasteur, et prenant la main qu'il lui offrait dans ses deux mains flétries : « Reuben ! » murmura-t-elle à demi-voix.

« C'est une grande bonté, Sabiah ! » répondit le vieux pasteur, dont le regard était plein d'une tendresse touchante.

Il n'en dit pas davantage ; mais il ôta les livres qui se trouvaient sur la chaise placée à côté de lui, et Sabiah, comprenant son intention, s'assit sur cette chaise sans quitter la main qu'elle tenait dans la sienne.

« J'ai pensé, dit-il enfin, rompant le premier leur silence expressif, j'ai pensé toute la journée à un dimanche pareil à celui-ci. il y a bien longtemps de cela ; nous étions jeunes tous les deux. Vous rappelez-vous ce beau jour de juillet où vous aviez un chapeau de paille avec des rubans bleus ; où nous étions assis à côté l'un de l'autre dans le chœur de l'église, et où le dernier chant qu'on fit entendre fut celui d'Arlington ? Nous revînmes à la maison à travers la prairie, et nous restâmes longtemps sous les noyers sans presque nous parler ; pourtant comme nous étions heureux ! Sabiah ! nous nous aimions alors.

– Oui, Reuben.

– Dieu a voulu que nous fussions séparés sur la terre ; mais il a voulu aussi qu'après avoir été heureux l'un auprès de l'autre au début de notre existence, nous pussions encore nous serrer la main à l'heure solennelle où je vais quitter cette vie. Qu'il est précieux de penser qu'une nouvelle aurore se lèvera pour nous, plus brillante que la première, dans un monde où seront réunis ceux qui se sont vraiment aimés, et que rien ne pourra plus désunir !

– La vie est un voyage bien pénible, Reuben ; j'espère qu'il conduit au repos, dit Sabiah avec un soupir.

– Oui la route est difficile, répondit l'excellent prêtre, en jetant sur son amie un regard inquiet et rempli de compassion ; mais l'âme peut connaître le repos ici-bas : la soumission à la volonté de Dieu et la confiance que nous

avons en son amour rendent la force et le calme à celui dont l'âme est accablée.

— Vous avez retrouvé le calme et la force, Reuben ?

— Oui, Sabiah ; mais seulement après avoir lutté. Sans le combat pas de victoire, sans la croix pas de couronne ; une fois l'une et l'autre obtenues, c'est une consolation qui nous permet de supporter nos chagrins.

— Je la chercherai, dit Sabiah.

— Faites-le, s'écria le vieillard ; et que la paix du Seigneur descende sur vous comme la rosée du ciel. »

Un nouveau silence succéda à ces paroles ; enfin Sabiah fit un mouvement pour se lever.

« Est-il nécessaire que vous me quittiez déjà ? dit le malade ; il m'est si doux de sentir que vous êtes auprès de moi ! J'oublie de parler, tant j'ai l'esprit occupé du passé. »

Malgré son irrésolution, la pauvre Sabiah se laissa retomber sur sa chaise.

« Le temps a marqué son empreinte sur notre visage, Sabiah, reprit le vieillard ; mais le cœur est demeuré fidèle à ses premiers souvenirs. Depuis l'époque où nous nous sommes quittés, j'ai perdu une épouse aimante et bonne, que j'ai pleurée sincèrement ; c'est une chose étrange, combien, au soir de ma vie, le souvenir d'un amour antérieur est mêlé à celui qu'elle m'a laissé. J'aurai quitté cette terre dans quelques jours, mais la véritable affection est éternelle. Soyez bénie, Sabiah ; vous êtes bonne, et je vous remercie d'être venue.

— Je suis heureuse de l'avoir fait, Reuben ; il fallait bien, n'est-ce pas, nous revoir encore une fois.

— Adieu, chère amie, dit-il, car elle s'était levée pour partir ; nous nous retrouverons dans le ciel. »

Il pressa la main flétrie de Sabiah sur ses lèvres desséchées ; ils se dirent encore une fois adieu, et Sabiah sortit lentement du presbytère.

Le malade se retourna pour la voir s'éloigner ; puis il leva ses regards vers le ciel, et adressa au Seigneur une prière silencieuse. Sabiah rouvrit la porte de la maison de son frère, essuya les larmes qui voilaient ses yeux et alla s'asseoir dans le fauteuil qu'elle occupait toujours.

Le roman de sa vie était achevé, mais l'influence qu'il devait avoir sur elle n'était pas épuisée. Désormais son cœur, déjà plus sensible aux souffrances et aux joies de ses semblables, s'abandonna complètement à la volonté de Dieu, et du rocher solitaire jaillit une source rafraîchissante qui ranima son âme desséchée. Tous ceux qui l'entouraient s'aperçurent du changement qui s'était opéré chez elle, mais personne n'en connut l'origine, car les deux amants quittèrent ce monde, emportant avec eux le secret de leur mutuelle affection.

Ce ne fut que lorsque Hélène rapporta la serviette, que Sabiah se souvint du fromage qu'elle avait posé, sans rien dire, sur la tablette du pasteur.

« Mon père a trouvé ce fromage excellent, tante Sabiah, dit Hélène sans savoir le motif de la prédilection du malade ; c'est la seule chose qu'il ait mangée avec plaisir depuis huit à dix jours. »

Les grands yeux bruns de Mabel interrogèrent la vieille fille ; mais celle-ci ne répondit pas, et cette circonstance n'eut d'autre résultat que de faire dire à sa nièce : « Combien la maladie inspire d'intérêt affectueux ! jusqu'à la tante Sabiah qui a témoigné de la sympathie à notre cher pasteur, qu'elle fuyait comme la peste quand il se portait bien. »

Quelques semaines plus tard, M. Graue reposait dans le cimetière du village, et une branche de saule pleureur se balançait bientôt sur sa tombe ; nul ne soupçonna jamais quelles étaient les mains tremblantes qui l'y avaient plantée.

CHAPITRE XXXV.

Par une belle matinée de septembre, quelques mois après les événements que nous avons rapportés dans le dernier chapitre, un chariot léger était à la porte de Vaughan, où il attendait Mabel et ses neveux qui se disposaient à faire un petit voyage. Dès que les premiers moments de son deuil avaient été passés, Hélène avait consenti à ce que son mariage fût célébré, et la semaine précédente elle avait échangé l'hospitalité de M. Vaughan pour occuper une place définitive dans le cœur et dans la maison d'Henry. La charmante habitation que le jeune fermier était récemment construite et qu'il avait meublée avec une simplicité pleine de goût, n'avait encore reçu la visite d'aucun des membres de sa famille ; et c'était avec un intérêt et un plaisir peu ordinaires que Mabel et ses neveux avaient formé le projet d'aller passer quelques jours avec les jeunes mariés.

La douceur du temps et l'état de la route, assez mauvais par places, avaient fait penser aux voyageurs qu'un chariot découvert serait la meilleure voiture qu'ils pussent choisir pour faire ce trajet d'une trentaine de milles environ, et la vieille Sorrel, une grosse limonière appartenant à M. Vaughan, devait les conduire à leur destination. Murray, toujours vif et joyeux, beau garçon qui tenait d'accomplir sa treizième année, était à côté de la voiture, faisant claquer son fouet et disant force bons mots, tandis que son frère, plus âgé que lui de deux ans, et dont la croissance était presque finie, casait partiellement les bagages sous les banquettes et sur le plancher du wagon.

« Tante Mabel, criait le joyeux Murray, avez-vous l'intention d'établir un train express ? on dirait que vous voulez éprouver la capacité de ce wagon en le chargeant d'une manière superlative.

– Tous ces objets sont à Hélène, répondit Mabel, et je dois les lui porter ; prends bien garde à cette caisse, Alick c'est le portrait de sa mère. Et le panier de provisions ! ne faut pas l'oublier.

– Et le dîner de la vieille Sorrel ! ajouta Murray en prenant un petit sac d'avoine qui se trouvait auprès de la porte.

– Vous n'avez pas logé la caisse de livres et de papiers dit à son tour la tante Sabiah, qui se montra tout à coup sur le seuil de la maison ; mais c'est ce qu'il y a de plus important !

– C’est vrai, dit Mabel ; cette chère Hélène serait bien triste si nous laissions ici les lettres et les sermons de son père. Alick, où mettrons-nous cette caisse ? »

Le pauvre Alick regarda ce nouveau colis d’un air assez embarrassé ; toutefois, portant la caisse à l’arrière du wagon, il essaya de l’y placer d’une façon ou d’une autre retourna la malencontreuse boîte dans tous les sens, et ne put trouver le moyen de la faire tenir dans l’étroit espace dont il pouvait disposer.

« Alick, s’écria Murray, tu n’as pas d’autre moyen que d’enlever la banquette de derrière. »

Alick hésita.

« Enlève-moi cette banquette, reprit Murray, toujours disposé à tirer son frère d’embarras, même aux dépens « ses aises. Tante Mabel et toi, vous vous mettez par devant et je me placerai sur la caisse ; tu vas voir. » En disant cela, Murray jeta une peau de buffle sur le grossier colis c’étaient renfermés les livres et les papiers du pasteur, s’installa d’un bond sur ce siège un peu dur, les pieds balants et dos à dos avec son frère et sa tante. « Cela ressemble tout à fait à une charrette anglaise ; mais c’est beaucoup plus élégant, n’est-ce pas, grand-père ? » ajout ; t-il en voyant apparaître M. Vaughan sur la porte.

Le vieux gentleman, qui souffrait de voir ses enfants réduits à se servir d’un équipage aussi peu fashionable, ne t néanmoins s’empêcher de sourire, comme il lui arrivait toujours lorsque son joyeux petit-fils l’interpellait vivement. s’approcha de sa fille et lui donna la main pour la mettre en voiture ; Alick saisit les rênes, et Murray, tournant la vue, lui cria par-dessus l’épaule : « Fouette cocher, et n’aie pas peur ; la vieille Sorrel a eu quatre picotins d’extra hier ce soir, sans compter ceux qu’elle a mangés ce matin. » Ils laissèrent bientôt le village derrière eux. En traversant les fermes adjacentes, le joyeux enfant saluait du riste et de la voix les robustes laboureurs qu’il apercevait dans les champs, et dont la figure honnête répondait par la sourire à sa courtoisie pleine de gaieté.

Pendant plusieurs milles la route côtoyait la rivière, que soleil levant faisait resplendir ; puis, tournant sur la gauche, elle se déployait dans la prairie, traversait les champs de blé qu’on moissonnerait bientôt, et

s'enfonçait ensuite dans une forêt de chênes dont l'ombre épaisse rafraîchit nos voyageurs.

Vers le milieu du jour, ils se retrouvèrent sur le bord de , rivière et descendirent de voiture ; Alick et Murray délèrent la vieille Sorrel, la débarrassèrent de sa bride et placèrent devant elle sa provende, pendant que Mabel, mettant la nappe sur la caisse de livres et de papiers qui serait de siège à Murray, disposait sur cette table improvisée un excellent goûter ; et, après avoir puisé à la rivière une eau fraîche et limpide qui les désaltéra, ainsi que la vieille Sorrel, nos voyageurs remontèrent dans le chariot continuèrent leur route.

Le soleil n'était pas encore couché, lorsqu'ils aperçurent la nouvelle habitation d'Henry, dont Alick et Murray reconnurent aussitôt les bâtiments extérieurs, qu'ils avaient vus plusieurs fois.

Nous glisserons rapidement sur la cordialité avec laquelle ils furent accueillis, sur le plaisir qu'ils témoignèrent en trouvant une maison confortable, où le bon goût du maître le révélait dans les moindres choses ; sur la joyeuse soirée qu'ils passèrent au coin d'un bon feu que rendait indispensable la fraîcheur des nuits de septembre, et qu'on allumait pour la première fois dans le salon des jeunes mariés. Ce serait même en vain que nous entreprendrions de suivre les deux frères, lorsque le jour suivant, accompagnés de leur oncle, ils allèrent examiner les blés, visiter les bestiaux, et finirent par atteler une paire de jeunes poulains nouvellement domptés avec lesquels ils parcoururent les environs, pendant que Mabel donnait tous ses éloges à l'intérieur de la maison et prêtait son attention aux mille objets qu'Hélène s'empressait de lui montrer.

« Il faudrait passer avec nous huit ou dix jours, un mois, une année, Mabel, pour que nous fussions satisfaits, s'écria Henry le lendemain soir de l'arrivée de ses hôtes, en approchant sa chaise du fauteuil de sa sœur ; mais, puisque tu veux partir demain, il y a un puissant motif qui m'empêche de vous retenir. Mon ami Percival doit aller demain soir traiter, à la maison commune de votre village, quelques-unes de ces grandes questions dont l'opinion publique est si vivement préoccupée ; et j'ai pris la liberté de lui dire qu'il devait descendre chez mon père, dont la maison lui serait ouverte ; je ne doute pas du plaisir que vous aurez à le recevoir.

– Du plaisir ! mais ce sera du bonheur, s'écria Mabel ; je suis sûre que mon père sera aussi enchanté que moi de la circonstance ; entendez-vous, jeunes gens ? M. Percival viendra demain nous donner une séance politique. Je dis nous, ajouta-t-elle en souriant, parce que j'espère que les femmes pourront y assister, n'est-ce pas, Henry ?

– Certainement ; je t'engage à faire tout ton possible pour ne pas y manquer ; je ne voudrais pour rien au monde que tu perdisse cette occasion d'entendre l'un des orateurs les plus éloquents et les plus profonds que j'aie rencontrés de ma vie, d'autant plus qu'il déploiera certainement dans cette conférence toute la vigueur et la passion dont il est susceptible, car il appartient tout entier à l'œuvre qu'il a entreprise. Si mon père est trop faible pour assister à la séance, Alick ne demandera pas mieux que de te servir de chevalier ; je vois sur sa figure que cette fonction ne lui déplaira pas.

La physionomie d'Alick témoignait effectivement de enthousiasme que lui inspirait le noble étranger, et disait combien il serait heureux de l'entendre. Murray, de son côté, ne se réjouissait pas moins de cette bonne fortune : or, si la grande âme et l'intelligence élevée de l'orateur captivaient l'esprit de son frère, il ne se sentait pas moins tiré vers M. Percival par les exploits qu'il avait entendu raconter de lui et qui prouvaient que cet homme remarquable excellait dans tous les exercices du corps.

« C'est un simple accident qui t'a privée du plaisir de voir Percival quand tu es venue ici il y a trois ans, Mabel, dit Henry à sa sœur. Depuis cette époque, il m'a souvent demandé de le conduire chez mon père ; et jamais il ne m'a été possible de m'absenter au moment dont nous étions contents ; mais cette fois il est certain qu'il ira vous trouver, car jamais il ne manque au rendez-vous qu'il accepte ; et, pour que les devoirs de l'hospitalité ne retombent pas complètement sur la pauvre tante Sabiah, nous vous ferons partir demain de bonne heure, après vous avoir fait déjeuner rapidement, n'est-ce pas ? » dit-il à sa femme.

Hélène consentit au départ de ses hôtes, à condition que Mabel reviendrait avant peu et lui ferait une longue visite. La promesse en ayant été faite, on fixa l'heure du départ, et le lendemain matin, quelques instants après le lever du soleil, nos voyageurs reprirent la route qui conduisait chez eux. Ils étaient impatients d'arriver ; mais la vieille Sorrel ne semblait pas

comprendre l'importance du motif qui les amenait à la ferme, et ne témoignait nul empressement à séconder leur désir ; elle ne paraissait pas même s'apercevoir, ainsi que le font la plupart des animaux de son espèce, qu'elle avait la tête tournée du côté de son écurie, ses premiers et ses plus beaux jours s'étaient écoulés parmi ses chevaux sauvages qui bondissent en liberté dans la Prairie ; et, bien qu'elle fût depuis longues années réduite à la servitude, elle avait emprunté peu de chose à la civilisation et avait conservé l'entêtement rétif de son caractère primitif. Au départ, elle avait reconnu les soins de Murray par une marche rapide, et avait fait le voyage avec une promptitude qui ne lui était pas ordinaire ; mais quand il fallut revenir à la maison, aucune instance ne peu lui faire retrouver cette allure satisfaisante. Il était plus de midi que nos voyageurs n'avaient pas encore atteint il place où ils avaient goûté deux jours auparavant, et qui se trouvait à peu près à moitié de leur chemin ; vers quatre heures, ils arrivèrent enfin à l'endroit où la route, s'éloignant de la rivière, traversait la Prairie en droite ligne, au sortir d'un bois où ils avaient fait reposer leur cheval et dit Mabel avait défait son chapeau afin de jouir plus librement de la fraîcheur de la brise. Murray avait cueilli au bord de l'eau une masse de fleurs sauvages dont, une fois remonte dans la voiture, il tressa une couronne. « Allons, s'écria t-il en montant sur la caisse où il était assis et en plaçant la guirlande sur la tête nue de sa tante, allons, vieille Sorrel, piquez-vous d'honneur, et montrez-vous digne de votre noble maîtresse : je la couronne en ce moment reine de la Prairie. »

A peine avait-il dit ces mots, accompagnés d'un coup de fouet par son frère, qu'une secousse violente brisa le wagon et jeta Murray sur l'herbe épaisse, laissant à la vieille Sorrel toute liberté de courir après avoir rompu ses traits et à la pauvre Mabel une royauté impuissante.

La route se divisait en deux branches qui, après avoir suivi une direction à peu près parallèle, se réunissaient une certaine distance ; un fossé coupait les deux chemins et Alick, au lieu de prendre l'embranchement où il s'était engagé la veille, avait choisi l'autre, parce que la pluie avait transformé en lit vaseux le grand fossé qu'ils avaient à franchir et sur lequel on avait jeté de ce côté-ci un pont de bois qui devait leur faciliter le passage. Malheureusement la pluie avait dérangé les troncs d'arbres qui composaient

le susdit pont, et la pièce de bois absente laissai ; un vide assez grand. La vieille Sorrel l'avait franchi vivement sous l'impulsion que lui avaient donné le coup de fouet d'Alick et les paroles de Murray ; mais les petites roues du chariot, s'engageant tout à coup, opposèrent une résistance qui rompit les limons et arrêta nos voyaeurs, tandis que leur cheval effrayé bondissait dans la prairie.

Aucun d'eux n'avait été blessé : Alick et Mabel n'avaient pas bougé de place, malgré la violence de la secousse, et Murray ne s'était fait aucun mal ; mais leur position était aussi vexante que ridicule. Devant eux s'étendait un espace sans limites où le regard n'apercevait que la silhouette de sur maigre bête, qui, s'arrêtant dans sa course pour lancer quelques ruades et leur montrer les talons, semblait narer leur infortune et triompher de leur impuissance ; derrière eux était le petit bois d'où ils venaient de sortir, ils savaient à merveille que l'habitation la plus prochaine vit encore à plusieurs milles de distance. Mais si désespérée que fût la situation, elle n'en était pas moins assez rimique, et, après avoir échangé un regard d'embarras, éclatèrent tous les trois d'un rire simultané.

Au même instant, des sons mélodieux vinrent frapper un oreille, et ils s'arrêtèrent pour écouter en silence. Un homme chantait d'une voix puissante, où s'épanchait trop-plein de son âme joyeuse. Nos voyageurs attentifs tenaient leur haleine pour ne rien perdre de ces chants qui s'approchaient de plus en plus ; et l'émotion et l'atante couvraient d'une vive rougeur le visage de Mabel. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cette mélodie sublime et ces accents d'un timbre si pur et si profondément sympathique. Pouvait-elle penser qu'elle rencontreront au désert le chanteur du Stabat qui l'avait tant impressionnée six années auparavant ? et malgré cela, en dépit de sa raison, elle regardait du côté d'où arrivaient les sons, avec la certitude de reconnaître celui qui les faisait entendre.

Bientôt après un cavalier sortit du bois voisin ; il cessa chanter en découvrant les auditeurs qu'il rencontrait tout à coup, et s'avança en regardant autour de lui, comme pour tâcher de comprendre le motif de leur immobilité. Il était un jeune homme de grande taille, vigoureusement établi, vêtu d'un simple habit de chasse ; la carabine qu'il était sur l'épaule, ainsi

au le chapelet de coqs de bruyère qui entourait le cou de son cheval, montrait qu'il venait de chasser dans le voisinage et qu'il l'avait fait avec succès.

Il voyageait néanmoins, comme le faisaient supposer double portemanteau et l'épaisse couverture qui étaient fixés derrière sa selle, et voyageait à loisir, à en juger d'après l'allure que son cheval avait prise. Il était bien naturel qu'il fût étonné du spectacle qu'il avait sous les yeux deux jeunes gens, dont l'un sortait à peine de l'enfance étaient debout à côté d'un chariot immobile, où siégea : une belle jeune fille couronnée de fleurs, qui de ce post élevé dominait la Prairie ; tandis qu'un vieux cheval, ou blient ses années, caracolait au loin en traînant derrière lui les limons brisés de la voiture à laquelle il avait dû être attelé. La singularité de cet incident aurait provoqué le sourire de l'homme le plus sérieux et le fit naître sur le lèvres de l'inconnu. Toutefois, lorsque, en approchant de trois personnes qui attiraient son regard, il les eut examinées avec plus d'attention, sa physionomie exprima de sentiments d'une nature bien différente, et Mabel senti augmenter la rougeur de son visage en reconnaissant la cavalier qui s'avancait ainsi. Elle l'avait déjà rencontré, et dans une circonstance où, comme à présent, il était venu à son secours : c'était chez M. Bloodgood, à cette soirée où son frère s'était couvert de honte, qu'elle avait vu pour la première fois cette belle taille et cette noble figure, et, après six années de séparation, elle retrouvait dans une prairie solitaire de l'Ouest celui qui l'avait protégée alors avec tant de générosité.

L'embarras qui suivit leur mutuelle reconnaissance ne fut cependant que momentané ; Bayard était un homme d'action ; avant d'avoir échangé un second coup d'œil avec Mabel, il avait compris tout ce qui était arrivé, et, sans en demander davantage, il s'était élancé à la poursuite de vieux cheval échappé. Ce n'était pas chose facile que d'atteindre Sorrel, à qui les années et l'habitude n'avaient pour faire perdre le souvenir de son ancienne liberté, et qui sera blait avoir recouvré tout à coup sa vigueur juvénile ; heureusement qu'elle n'aurait jamais pu, même dans ses plus beaux jours, lutter de vitesse avec le noble animal sur lequel Bayard était monté ; cette supériorité d'allure, jointe à l'adresse du cavalier, permit bientôt à celui-ci de rattraper la bête vagabonde, après quelques instants d'une course

vertigineuse, de la saisir par la bride et de la ramener, en dépit de ses efforts, auprès du chariot qu'il lui fallait traîner. Mabel, qui était restée debout dans le wagon, tant que les poursuites avaient duré, prit la main d'Alick, sauta par terre, et salua d'un sourire plein de gratitude le vainqueur de cette lutte animée, qui, riant lui-même de son exploit, descendit de cheval, remit la bride de Sorrel à Murray frappé d'admiration, passa le bras gauche dans celle de sa monture, ôta son chapeau, et s'inclinant avec respect devant Mabel, lui dit :

« Vous avez éprouvé un accident assez grave qui a retardé votre voyage ; mais j'espère que vous n'êtes pas blessée, miss Vaughan ? »

– Je vous remercie, monsieur ; nous n'avons aucun mal, lui répondit Mabel, tandis que ses neveux exprimaient par leurs regards la surprise qu'ils éprouvaient d'entendre cet inconnu appeler leur tante par son nom. Vous avez eu bien de la peine à saisir notre cheval, continua la jeune fille ; mais pensez au bonheur que nous avons eu de rencontrer un ami. »

Elle proféra ce mot d'ami avec un accent qui témoignait de sa profonde gratitude. Peut-être Bayard comprit-il qu'elle faisait allusion au passé en même temps qu'au présent, car ce fut d'un ton non moins expressif qu'il répondit :

« Rien ne saurait me rendre plus heureux que de pouvoir vous être utile en quoi que ce soit. »

Et, tandis que Murray lui racontait comment l'accident était arrivé, il examinait le chariot, qu'avec l'assistance des deux frères il avait fait sortir du pont où Sorrel l'avait brisé.

L'état de ce malheureux wagon ne permettait pas de s'en servir ; il était même douteux qu'on pût lui faire traverser la Prairie et le ramener à la ferme. Cependant Alick proposa de remplacer par de fortes chevilles en bas les boulons qui avaient cédé, et qu'on ne retrouvait pas tandis que Bayard, déposant ses bagages dans le wagon prit les courroies qui attachaient son portemanteau et couverture, et s'en servit pour raccommoder les limons chariot ; après quoi la vieille Sorrel fut attelée de nouvel à l'équipage brisé, et l'on pensa qu'en choisissant les chemins et en marchant lentement on pourrait le faire arrivé à sa destination.

« Je l'ai racommodé le mieux que j'ai pu, miss Vaugh dit Bayard en s'approchant de Mabel ; toutefois, rien n'est moins solide, et il n'est pas possible d'y remonter ; mais si vous vouliez bien me faire l'honneur de vous servir mon cheval, nous arrangerions la selle au moyen de ce couverture. » En disant ces mots, il déploya la riche étoffée de laine bleue et la disposa en masses épaisses sur le dos de l'animal, qui courbait son cou de cygne et se rengorgea comme s'il eût été aussi fier que son maître de l'honneur qui l'attendait.

Mabel refusa d'abord avec chaleur, disant à Baya qu'elle ne souffrirait pas qu'il se détournât plus longtemps de la route qu'il devait suivre, et qu'elle ferait parfaitement le reste du chemin à pied. Mais le jeune homme, s'était aperçu que ce n'était pas la crainte de monter un cheval ardent et inconnu qui motivait le refus de Mabel, répondit à ses objections en lui affirmant qu'il n'était pas pressé, et que la distance qui les séparait du village où se rendait également n'était qu'une bagatelle pour lui, a coutumé à de longues marches. Alick et Murray ayant insisté pour que leur tante acceptât l'offre qui lui était faii Mabel se laissa enfin persuader, et, toute rouge et tout ému elle permit qu'on l'aidât à s'asseoir sur la selle.

« As-tu vu mon chapeau, Alick ? » demanda-t-elle moment où ils allaient partir.

Alick prit le chapeau qui était resté dans le wagon et donna à sa tante ; c'est alors que, se préparant à le remettre, Mabel s'aperçut pour la première fois qu'elle avait sur la tête la guirlande que Murray avait commencée dans le bois.

« Méchant gamin ! » s'écria-t-elle en prenant les fleurs et en les jetant à son neveu avec tant de précision, que le chapeau de Murray en fut couronné à son tour.

Un éclat de rire général accueillit ce tour d'adresse involontaire, et Mabel, qui ne put s'empêcher de faire comme les autres, n'en fut pas moins très-contente de cacher sous son chapeau la confusion qu'elle éprouvait en pensant au contraste que sa couronne de fleurs avait dû produire, aux yeux de Bayard, avec la position ridicule où il l'avait trouvée. Elle ne savait pas que jamais de sa vie elle n'avait été d'une beauté plus radieuse qu'au moment où il l'avait aperçue, alors que les fleurs écarlates faisaient ressortir

la blancheur de son front pur et se mêlaient à ses cheveux bruns, auxquels le soleil donnait cette nuance dorée qui est à la fois si charmante et si rare.

» Rien ne vous délivre mieux de l'embarras qu'on éprouve en certaines occasions que la présence des enfants, et, quelle que fût la contrainte que le souvenir du passé imposait à Mabel et à Bayard, elle se dissipa bientôt sous l'influence de la gaieté des deux frères, qui, animés par leur dernière aventure, parlaient avec un entrain tout à fait exceptionnel ; le sérieux Alick lui-même, bien qu'il regardât avec enthousiasme l'inconnu, dont les attentions pour sa tante auraient suffi pour le toucher, secoua jusqu'à un certain point la réserve qui était dans sa nature, et gagna à son tour l'affection du jeune homme, qui savait apprécier la fraîcheur et l'originalité d'un esprit dont les années n'avaient pas encore développé la puissance.

C'est ainsi que Bayard et Alick, marchant à côté de Mabel, et Murray conduisant derrière eux la vieille Sorrel par la bride, et mêlant ses saillies à la conversation, continuèrent le chemin du pas régulier et soutenu qui caractérise les bons marcheurs. « A quelle heure cette caravane espère-t-elle arriver à sa destination ? » demanda Murray quand ils eurent fait un peu plus d'un mille.

Mabel regarda à sa montre.

« Il est maintenant cinq heures ; je ne croyais pas qu'il fût si tard, ajouta-t-elle avec regret.

– Au moment où la voiture s'est brisée, dit Alick, j'ai pensé à mon oncle Henry ; je crois l'entendre lorsqu'il apprendra cette mésaventure et notre désappointement : avec quelle amertume il déplorera notre malheur !

– Plus on se hâte, moins on avance, répliqua Murray : c'est ton dernier coup de fouet qui a produit tout ce désastre et qui nous empêchera d'arriver.

– Mes neveux pressaient l'allure de notre cheval au moment où nous avons rencontré ce malheureux pont, dit Mabel afin d'expliquer à Bayard les paroles des deux frères. Nous étions impatientés de la lenteur de Sorrel, ayant le plus vif désir d'assister à une séance qui doit avoir lieu ce soir dans notre village, et que nous serions désespérés de manquer.

– Je pense que vous arriverez encore à temps, dit Bayard en regardant à sa montre ; il n'est guère probable que la conférence ait lieu avant huit

heures, sept heures et demie au plus tôt ; nous franchirons certainement bien en deux heures et demie la distance qui nous reste à parcourir.

– Mais c’est que ma tante doit recevoir l’orateur, s’écria Murray ; et, si elle craint d’arriver trop tard, elle est capable de piquer des deux et de nous quitter sans plus de cérémonie.

– Ton grand-père est là pour souhaiter la bienvenue à M. Percival, Murray, dit Mabel en souriant ; c’est tout bonnement par égoïsme que je suis pressée d’arriver. Nous n’avons jamais vu ce gentleman, ajouta-t-elle en se tournant vers Bayard ; mais nous avons mille motifs de ressentir pour lui autant d’admiration que de reconnaissance, et nous nous faisons une véritable fête de l’entendre aujourd’hui.

– Il faudrait que nous fussions de bien tristes marcheurs pour vous faire manquer la séance, répondit Bayard ; je crains beaucoup moins pour vous une déception de ce côté qu’à l’égard de l’orateur, dont peut-être vous vous exagérez le talent.

– Je ne crois pas cela, répliqua Mabel avec assurance ; si nous n’arrivons pas trop tard et que vous ne soyez pas trop fatigué, j’espère que vous viendrez avec nous, et qu vous partagerez le plaisir que nous nous promettons. »

Bayard s’inclina, et, quelques instants après, il donna un autre tour à la conversation.

Le soleil était sur le point de se coucher, lorsque la petite bande atteignit l’extrémité de la Prairie ; la route côtoyait la rivière, et, à mesure que le jour disparaissait et qu’une ombre plus épaisse entourait les voyageurs, la vivacité de leur entretien diminuait, et le silence remplaça bientôt leur parole animée. La cloche de l’église sonnait à toute volée, quand enfin ils entrèrent dans le village, qui comptait aujourd’hui une population nombreuse.

« Ce doit être pour annoncer la conférence, dit Alick en s’adressant à Bayard ; cette cloche est une nouvelle acquisition de la commune, et le sacristain ne manque pas une occasion d’en faire jouir la paroisse.

– Nous voilà donc arrivés ! s’écria Murray aussitôt qu’il aperçut la maison de son grand-père ; tante Sabiah a mis une lumière à la fenêtre ; je suis sûr qu’elle nous attend avec une vive impatience. »

L'enfant avait dit vrai ; tante Sabiah non-seulement regardait au dehors, mais elle prêtait l'oreille au moindre bruit, et la voix joyeuse de Murray la fit accourir à la porte.

« Ne voulez-vous pas entrer, monsieur, et prendre quelque chose avec nous ? » dit Mabel à Bayard qui l'aidait à descendre de cheval.

Il remercia la jeune fille, mais sans accepter l'offre qui lui était faite ; il avait, disait-il, un rendez-vous, et il était attendu dans une autre maison.

« Je vous dois beaucoup, monsieur, dit Mabel en lui tendant la main et d'un accent profondément senti ; je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour le nouveau service que vous m'avez rendu.

– Ne parlez pas de cela, je vous en prie, répondit Bayard en prenant la main qu'elle lui offrait ; c'est moi qui suis votre obligé ; vous avez fait de ce petit voyage à travers la Prairie une délicieuse promenade dont je garderai le souvenir. »

Alick, pendant ce temps-là, remettait le portemanteau et la couverture à leur place, et allait de nouveau suspendre au cou du cheval le produit de la chasse de Bayard, lorsque celui-ci, ayant compris son intention, lui dit :

« Veuillez garder ce gibier ; s'il peut vous être utile pour la table de votre grand-père, ma conscience m'absoudra complètement d'avoir détruit ces pauvres bêtes. »

Et, après avoir donné une poignée de main aux deux frères et jeté un regard du côté de la maison, où Mabel, debout auprès de la porte, racontait à sa tante l'accident qui leur était arrivé, il remonta à cheval et disparut avec la rapidité d'une flèche.

« Mon père est déjà parti, dit Mabel à ses neveux qui venaient de remettre à James leur équipage brisé, et qui se précipitaient dans le parloir ; mais tante Sabiah nous a préparé un souper des plus appétissants.

– Courons vite le manger, s'écria Murray en jettant sa casquette sur un meuble ; j'ai une véritable faim d'ours.

– Êtes-vous fatiguée, chère petite tante ? dit Alick à Mabel.

– Pas du tout ; j'ai fait au contraire une délicieuse promenade, répondit la jeune fille.

– Vous n'en aurez que plus d'appétit, chers enfants, reprit Sabiah en leur versant du thé ; jamais je ne vous ai vu aussi bonne mine ; vous avez tous

les trois les joues aussi fraîches que des roses ; je crois que vous iriez de Dan à Beersheba sans être fatigués.

– Cela dépendrait du genre de société que nous trouverions en chemin ; n'est-ce pas, tante Mabel ? » répondit Murray avec malice.

Mabel rougit un peu, mais n'en répondit pas moins à l'observation de Murray par un sourire affirmatif.

« Ce gentleman vous connaît, petite tante, demanda Alick à son tour ; il vous a nommée deux ou trois fois. Comment cela se fait-il ? Est-ce que vous l'aviez déjà vu ?

– Je l'ai rencontré dans une maison, il y a quelques années, à l'époque où j'étais chez tante Ridgway, répondit Mabel.

– Comme on se retrouve ! s'écria Sabiah ; mais, ajouta-t-elle avec un soupir que ne motivait pas la circonstance, nous vivons dans un singulier monde ; certaines gens qui ne croyaient plus se revoir de ce côté-ci de la tombe, sont ramenés l'un vers l'autre au moment où ils y comptent le moins. »

CHAPITRE XXXVI.

Le village où était située la maison de M. Vaughan avait été assez heureux pour être lancé dès l'origine par un certain nombre d'individus aussi intelligents qu'ils étaient audacieux, et qui, grâce à des efforts dignes d'éloges, étaient parvenus à donner tout d'abord à leur établissement un caractère définitif, à le placer bientôt parmi les villes du district dont la

prospérité allait croissant chaque jour. Non-seulement il avait aujourd'hui trois églises appartenant à des communions différentes ; mais il pouvait encore montrer avec orgueil une jolie maison d'école, une minoterie considérable et une vaste halle d'une construction élégante, dont le rez-de-chaussée était occupé par des magasins, et dont l'étage supérieur constituait une salle immense appartenant à la commune, et qui devait être inaugurée par le discours de M. Percival. Cette circonstance, jointe à la réputation de l'orateur, excitait vivement la curiosité des habitants de la paroisse, et la grande salle était remplie de bonne heure par un auditoire avide et attentif. Un homme vigoureux, négociant honnête et inspecteur de la ville, était assis à gauche de la tribune, dont l'autre côté était occupé par M. Vaughan, qui, en sa qualité de doyen du village, de propriétaire du plus vaste domaine du canton, et surtout comme gentleman accompli, recevait toujours de ses concitoyens cette marque volontaire de distinction et de respect.

L'heure à laquelle la séance devait s'ouvrir allait bientôt sonner ; l'orateur n'avait pas encore paru, et déjà les questions circulaient, au milieu d'un murmure de désappointement universel, lorsque la taille imposante de M. Percival se détacha du milieu de la foule et changea immédiatement la disposition des esprits. Le jeune orateur monta d'un air calme les degrés de la tribune, donna une poignée de main à M. Vaughan et à l'inspecteur, promena autour de la salle un regard d'approbation, s'assit et échangea quelques paroles avec les gentlemen qui se trouvaient auprès de lui. Voyant alors que l'aiguille de l'horloge marquait précisément l'heure qui avait été indiquée, il exprima d'un geste qu'il était prêt à commencer la séance. Le robuste négociant, qui remplissait les fonctions de premier magistrat de la ville, se leva pour le présenter à ses auditeurs, qui, en vrais Américains, s'étaient déjà formé une opinion favorable de son mérite, d'après sa grande taille et sa physionomie, et qui le saluèrent d'applaudissements prolongés et unanimes.

C'est à ce moment-là que Mabel et ses neveux, tout essoufflés de la rapidité de leur course, entrèrent dans la galerie qui était spécialement réservée aux dames, bien qu'il y en eût un grand nombre qui se fût mêlé à la foule.

« Voilà miss Vaughan et ses neveux, dit la femme de l'aubergiste en s'adressant à deux jeunes filles à qui Mabel faisait la classe tous les dimanches. Levez-vous bien vite, Élisabeth ; reculez-vous un peu, Euphémie ; je vais lui donner ma place pour qu'elle soit par devant. C'est cela, très-bien. Mon Dieu ! qu'elle est jolie ! Si l'orateur peut la voir, il ne manquera pas d'être inspiré. » Et l'excellente femme, gesticulant avec violence, fit comprendre à l'aîné des neveux de Mabel qu'il y avait de son côté une place où sa tante serait parfaitement, et où celle-ci arriva non sans difficulté Mabel, après avoir remercié l'obligeante aubergiste et lui avoir dit qu'elle espérait bien ne pas la gêner, s'assit aux derniers applaudissements qui saluaient M. Percival, et tourna les yeux pour la première fois du côté de la tribune.

Quand même le jeune avocat aurait compté sur Mabel pour être inspiré, il n'aurait pas fixé sur la jeune fille un regard plus profond et plus ardent que celui qu'elle rencontra en dirigeant ses yeux du côté de la tribune. Sous l'influence de ce regard expressif, une vive rougeur se répandit sur le visage et sur le cou de Mabel, et ce fut en retenant son souffle qu'elle attendit les premiers mots de l'orateur, comme si la destinée des nations eût dépendu de sa parole.

« Tante Mabel ! dit aussitôt Murray à demi-voix en se penchant vivement du côté de la jeune fille, c'est lui ! c'est notre chasseur, notre compagnon de voyage !

– Chut ! répondit son frère, qui d'un coup d'œil avait compris l'émotion peinte sur le visage de sa tante ; tu n'as pas besoin de le lui dire ; elle le voit bien. »

Certes, il n'y avait pas à s'y méprendre ; le Percival qui était à la tribune et le Bayard qui les avait quittés une demi-heure auparavant étaient bien le même individu, avec la seule différence que le chasseur avait remplacé son costume de voyage par l'habit de drap noir du gentleman.

Le silence qui succéda aux applaudissements enthousiastes de la foule était si profond, que le frère de Murray laissa éteindre la parole sur ses lèvres, de peur de troubler le sentiment indicible qui parcourut l'auditoire, lorsque Percival commença son discours, en établissant d'une voix claire et

mélodieuse les motifs qui l'avaient amené à se présenter devant ceux qui l'écoutaient.

Son langage à la fois énergique et sincère, calme et profondément senti, où la vérité se manifestait dans chaque parole, surtout sa physionomie imposante, la noblesse de ses traits, la puissance d'un regard qui faisait appel au cœur de chaque individu, ne pouvaient faire autrement ! que de captiver un auditoire composé d'hommes simples mais intelligents, et qui avaient le sentiment de leur propre dignité. Accoutumés à la parole bruyante et emphatique des orateurs de clubs et de réunions préparatoires ; prévénus contre les sophismes des intrigants avides de popularité, ils écoutaient d'autant plus volontiers un homme qui, n'ayant aucune ambition politique, ne s'adressait ni à leurs passions ni à leurs préjugés, mais qui faisait appel, dans l'intérêt seul de sa cause, à la haute raison et à la conscience éclairée dont ils se glorifiaient à juste titre, comme dignes citoyens d'un pays libre. Aussi l'argumentation loyale du jeune avocat fut-elle accueillie par de nombreuses marques d'assentiment, qui prouvèrent qu'il avait su faire passer dans l'esprit de ses auditeurs la conviction dont il était animé ; et lorsque, arrivant à la conclusion de son discours, il chercha, par cette éloquence qui jaillit d'une émotion profonde, à éveiller leur ardente sympathie, tous les cœurs répondirent aux battements du sien, comme le cœur d'un seul homme.

Aucun artifice oratoire, aucune déclamation vide de sens n'aurait pu ainsi enflammer cette assemblée inculte, mais candide et généreuse. Le secret de la puissance de l'orateur reposait tout entier dans sa sincérité, dans la vive émotion que la cause qu'il était venu défendre éveillait dans son âme. M. Percival s'était borné jusqu'ici à remplir ses devoirs de citoyen, sans prendre part aux discussions politiques, et, fort occupé de ses affaires et de celles de ses clients, il s'était toujours abstenu de se mêler à la lutte qui divisait les partis ; mais la situation avait complètement changé : il ne s'agissait plus de repousser ou de produire la candidature de tel ou tel individu ; c'était le droit et l'humanité qui se trouvaient en présence de l'injustice et de l'oppression. En face de ces intérêts puissants, où la prospérité d'un pays et l'honneur d'un peuple se trouvaient engagés, un homme tel que Bayard ne pouvait pas rester inactif et silencieux ;

connaissant sa puissance, il sentait sa responsabilité ; la première était celle d'un honnête homme, la seconde était celle d'un chrétien : sans cela il n'aurait trouvé que des sourds et n'aurait pu toucher un seul cœur. Mais, aussi loin du fanatisme qui s'attache six causes nouvelles, que du froid calcul des intérêts qui veulent se maintenir, il gagnait la confiance des masses, de la pureté de ses intentions donnait à ses paroles une sagesse et une force qui les faisaient accepter comme de irritables oracles.

« Si quelqu'un, poussé par l'esprit de parti, égaré par un « enthousiasme aveugle, s'écria-t-il, venait au milieu de nous pour vous exciter à combattre follement un ennemi entre lequel sa passion l'entraîne, je vous dirais simplement de vous tenir sur la réserve, de peur qu'en cherchant par des moyens coupables à travailler au bien-être de quelques-uns de vos frères, vous n'en vinssiez à fouler aux pieds les droits non moins sacrés que vous auriez à combattre.

« Mais j'apporterais autant de ferveur à vous mettre en arde contre cette paresse de l'âme, cette fatale indifférence pour ce qui est juste et vrai, à laquelle la prospérité vous dispose ; et je vous adjurerais, comme citoyens d'un pays libre et comme chrétiens, de maintenir l'inviolabilité de vos principes, et de travailler sans cesse au développement de la liberté des nations et des individus. Nous ne pouvons pas extirper d'un seul coup le poison qui s'est infiltré dans une partie de nos États ; mais nous pouvons empêcher qu'il n'atteigne les membres restés jusqu'à présent à l'abri de sa pernicieuse influence ; nous pouvons préserver de toute souillure ces sources vives qui rendront un pur à la république la vigueur et la santé. »

Puis, dirigeant la pensée de son auditoire vers cette contrée nouvelle qui commençait à préoccuper les membres du congrès, il dépeignit, avec l'enthousiasme de l'artiste et la simplicité pratique du cultivateur, les beautés et les ressources de cette terre favorisée du ciel, la richesse du sol et la nature des produits qu'on devait en espérer ; son soleil rayonna lorsqu'il décrivit ces forêts primitives où il avait rêvé et chassé ; sa large poitrine sembla se dilater et sa grande taille s'élever davantage, lorsqu'il parla des générations que porterait cette terre féconde, où elles ne pourraient puiser que de généreuses pensées ; enfin, quand, après avoir fait à l'assemblée le brillant tableau que présenterait, à une époque peu éloignée, cette contrée

encore vierge, il la recommanda chaudement à leurs sympathies fraternelles, chacun dans l'auditoire se sentit disposé à faire tous ses efforts pour contribuer à la prospérité du nouvel État qui grandissait à côté d'eux.

Mais il y avait un côté lugubre au tableau qu'il venait de leur présenter, et il allait maintenant le leur mettre sous les yeux, sans phrases pompeuses, sans tirades fanatiques, mais avec le calme d'un sage qui regarde au loin, et qui désigne à l'horizon la nuée livide qui peut anéantir les espérances du laboureur. « A quoi devez-vous votre prospérité sans exemple ? leur dit-il ; n'est-ce pas à l'égalité de vos droits, au respect qui entoure le libre travailleur, à l'éducation de vos enfants et à l'enseignement de l'Évangile ? Pourquoi tous ces bienfaits seraient-ils déniés ce pays voisin, frère du vôtre ? Je somme tous ceux que sont appelés à donner leur voix dans cette circonstance, je les somme de répondre à cette question solennelle. Doit-on souffrir que sur ce territoire s'établisse une institution fatale qui condamne à jamais une partie de ses habitants à l'esclavage et au déshonneur, et une autre à l'immobilisme et au dépérissement ? Ces terres, fécondes entre toutes, doivent-elles devenir la propriété d'un maître fainéant, et ces nobles forêts l'asile des fugitifs ? Doit-on arrêter le progrès dans sa course, imposer silence à la vérité, et l'homme devra-t-il étouffer les plus nobles penchants de sa nature ? Que le ciel empêche ce sacrilège, Que vous l'empêchiez tous, vous qui pouvez d'un mot ou Qu'il ne soit pas dit que le poison a pénétré jusqu'au siég d'un vote prévenir pour votre part cet effroyable malheur de la vie, et qu'au centre d'un État éclairé et libre comme le nôtre, il existe des hommes qui trahissent la liberté. Unissons-nous, opposons des convictions profondes aux conseils perfides dont nous sommes assiégés, et que le district que nous représentons proclame, au moins par ses votes, la liberté de Nébraska ! »

En entendant ces paroles, tous les auditeurs de Percival n'ont plus d'une fois lui avaient témoigné leur approbation par des applaudissements enthousiastes, se levèrent simultanément, et agitant leurs chapeaux, leurs mains ou leurs mouchoirs, répétèrent d'une seule voix les derniers mots de l'orateur : « Liberté à Nébraska ! »

Quelle que fût la violence de ces cris, elle s'apaisa immédiatement lorsque Percival, après avoir jeté un regard inquiet sur l'auditoire, reprit la parole

d'un ton grave : Je ne suis pas venu ici pour vous exciter, mais pour vous convaincre, dit-il ; je ne suis pas venu seulement pour veiller vos sentiments généreux, mais pour vous sommer d'agir conséquemment à vos principes et de prêter ainsi votre concours à l'extension de la liberté. C'est parce que ensemble de la nation paraît indifférente à la crise que nous traversons, et qui se renouvellera tant que nous serons divisés sur ce point important, que je me suis efforcé de vous faire comprendre la grandeur de la question qui agite, et où notre responsabilité est profondément engagée. Faisons voir, en citoyens honnêtes et sincères, que dans nos cœurs aussi bien qu'à notre foyer, dans les actes de notre vie privée comme au scrutin, nous chérissons et nous conservons ces principes sacrés, approuvés également par une saine politique et par une religion éclairée. » Puis avec la ferveur d'un homme à qui une pensée habituelle rappelle sans cesse la présence du Seigneur, il invoqua pour l'assemblée les lumières et la direction de celui pour qui les hommes ne sont que des instruments ; 14 son discours fut terminé.

Depuis l'instant où l'orateur avait pris la parole jusqu'à celui où les derniers hourras éclatèrent, Murray n'avait cessé de témoigner son enthousiasme par ses gestes expressifs et par la véhémence de ses applaudissements, tandis que son frère était demeuré calme et attentif, et n'avait manifesté son émotion que par l'intensité du regard qu'il fixait sur l'orateur. Mais la sensibilité la plus profonde n'est pas toujours celle qui se montre à la surface, et, si Alick n'avait exprimé son admiration par aucun signe extérieur, il n'était pas pour cela moins vivement ému. Lorsque l'assemblée tout entière s'était levée d'un commun accord, et avait couvert la voix de l'orateur de ses acclamations, le frère de Murray avait quitté place qu'il occupait derrière sa tante, et, se précipitant dans l'allée qui divisait la galerie, il était venu se poser à côté de Mabel, qui avait répondu à son regard par un sourire et avait serré la main qu'il lui avait tendue ; et certain d'avoir été compris par la seule personne dont il recherchât l'approbation, il n'en avait pas demandé davantage, et était resté immobile jusqu'à la fin de la séance.

Nous n'essayerons pas plus de décrire les émotions de neveu que de suivre le cours des pensées que révélait et portait la figure de sa tante. Pendant la première demi-heure, Mabel avait été complètement absorbée

par les idées tumultueuses qu'éveillait dans son esprit la reconnaissance qu'elle venait de faire de l'orateur. D'après ce qui lui avait été rapporté de ses mâles vertus, il avait toujours été pour elle la personnification des sentiments héroïques et désintéressés ; mais à tous les droits qu'il possédait à sous-estime et à son admiration, il ajoutait maintenant ceux qu'avait acquis à sa profonde gratitude celui qui s'était fait une place dans son souvenir et dans ses prières, et qui aujourd'hui encore avait accru la dette qu'elle avait contractée envers lui. Il ne faut donc pas s'étonner si, du moment où les sons harmonieux de la voix de Perciva frappèrent son oreille et confirmèrent le témoignage de ses yeux, Mabel oublia les paroles qu'elle entendait, pour se préoccuper uniquement de la présence de l'orateur.

Elle ne put toutefois rester longtemps indifférente au sujet qui absorbait l'esprit du jeune homme, dont la conviction profonde s'emparait de l'auditoire ; la rougeur de ses joues et la flamme de son regard prouvèrent bientôt avec quelle puissance elle partageait les idées et l'enthousiasme de l'orateur ; les larmes qui tremblèrent dans ses yeux témoignèrent de la vivacité de son émotion, et lorsque, à la fin de son discours, l'orateur chrétien recommanda l'assemblée au père de tous les hommes, le visage de Mabel exprima les vœux ardents que son âme adressait au Seigneur.

La personne qui vient d'être remuée profondément par une voix éloquente s'empresse de fuir les lieux communs auxquels il lui faudrait répondre, et qui grincent durement à son oreille. C'est dans la crainte d'avoir à ressentir cette impression pénible, que le timide Alick, se penchant vers Mabel aussitôt que Percival eut fini son discours, lui dit tout bas : « Essayons de partir avant la foule, chère tante, celle-ci n'aurait pas mieux demandé, car elle partageait la crainte et le désir de son neveu ; mais ayant peur de se faire remarquer d'une façon peu bienveillante par trop de précipitation, elle aimait mieux se résigner à l'ennui qui l'attendait, que de s'exposer à blesser quelqu'un par son empressement à se retirer ; et, se mêlant à la foule qui décollait difficilement, elle répondit avec bonté aux commentaires que l'on faisait auprès d'elle, et aux questions qui lui étaient adressées. Pendant ce temps-là, Murray, qui leur servait de pilote, se rendait, comme toujours, extrêmement populaire par sa galanterie enfantine auprès des femmes des fermiers, sa conversation animée avec les hommes,

et par les drôleries qu'il débitait aux enfants ; ce qui ne l'empêchait pas de conserver un certain air de dignité aristocratique qui lui était particulier, et de diriger sa tante et son frère avec tant de succès au milieu de ce tohubohu, qu'à leur grand étonnement ils se trouvèrent parmi les premiers qui sortirent de la salle.

« Quel homme admirable, tante Mabel ! s'écria Murray en regagnant avec rapidité la maison de son grand-père. 'êtes-vous pas fière de lui ? N'est-ce pas très-honorable pour nous, de penser que notre ami de la Prairie était justement le fameux orateur que nous allions entendre ?

– Certainement, » répondit Mabel d'un air distrait.

7 Mais, trop excité pour avoir besoin d'être encouragé, Murray continua sur le même ton, et finit en disant d'un air confidentiel :

| « Alick a été content de sa soirée, je l'ai bien vu ; il n'a pas dit un mot, et cela arrive toujours lorsqu'il est satisfait, mais je suis sûr que plus tard il nous montrera le profil qu'il a retiré de ce discours.

– Il ne l'oubliera jamais, répondit Mabel ; n'est-ce pas Alick ?

– Ceux qui l'ont entendu se le rappelleront toujours. répliqua ce dernier.

– Avez-vous vu, tante Mabel, combien grand-père avait l'air intéressé ? reprit Murray.

– Oui, mon enfant, il paraissait avoir dix ans de moins qu'à l'ordinaire.

– Ne va-t-il pas ramener M. Percival avec lui ? Ils se sont donné une poignée de main quand le discours a été fini. »

Mabel ne doutait pas que Bayard ne revînt avec M. Vaughan, son frère lui ayant dit qu'il lui avait donné une lettre de recommandation pour son père.

« Tante Sabiah qui parle de rapprochements bizarres ! s'écria Murray en ouvrant la porte de la maison. En voilà un qui va lui faire ouvrir de grands yeux !

– Miss Vaughan, ma sœur, ma fille, mes petits-fils, » dit le père de Mabel avec une gravité cérémonieuse, quand une demi-heure après il introduisit M. Percival dans le parloir et le présenta à sa famille.

Miss Sabiah fit à l'étranger sa révérence pleine de roideur ; quant aux deux frères et à leur tante, ils s'approchèrent de Bayard et, à la grande surprise de M. Vaughan, ils lui serrèrent la main, non pas comme à une nouvelle connaissance, mais avec l'affection que l'on témoigne à un ancien

ami ; et les sourires et les félicitations qui s'échangeaient entre eux prouvaient évidemment qu'ils s'étaient déjà vus.

« Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas un étranger pour votre famille, dit Percival ; j'ai eu le plaisir de voyager avec miss Vaughan et avec ses neveux pendant une partie de la journée.

– Et, dans notre désir de faire honneur à l'hôte que nous attendions aujourd'hui, ajouta Mabel, nous lui avons fait faire une douzaine de milles à pied. Nous n'aurions certainement pas profité de votre obligeance pour nous, si nous avions su le rôle fatigant que vous deviez remplir ce soir.

– Je vous assure que, ni de marcher, ni de parler en oubli, n'est une fatigue pour moi, répliqua Percival ; je suis accoutumé à parcourir ma ferme, dont je surveille moi-même les travaux, et il est rare que dans cette occasion je ne fasse pas le double du chemin que nous avons fait aujourd'hui : c'est même peut-être à cela que je dois la vigueur de mes poumons. Je n'ai qu'un désir, c'est que tous ne soyez pas plus fatigués que moi, vous et mes jeunes amis. »

Tous les trois affirmèrent qu'ils n'éprouvaient pas la moindre fatigue ; et, pour délivrer M. Vaughan de l'inquiétude où l'avaient mis ces paroles, Bayard lui raconta en peu de mots ce qui leur était arrivé, traitant la chose légèrement et ne se faisant aucun mérite de l'assistance qu'il leur avait prêtée.

Comme, après le lui avoir demandé, on apprit qu'il n'avait rien mangé depuis midi, heure à laquelle il s'était arrêté dans une taverne de village, Mabel sortit de la salle pour accomplir les devoirs de l'hospitalité ; et, pendant que M. Percival parlait agriculture avec M. Vaughan, et entretenait surtout des succès obtenus par Henry, succès qui, jusqu'à présent, n'avaient pas éveillé le moindre intérêt dans l'esprit de son vieux père, Mabel, avec le concours de Mélissa, faisait les préparatifs d'un repas appétissant. Toute la famille fut bientôt rassemblée autour de table, dont Mabel fit les honneurs avec autant de grâce et de dignité que si elle avait eu Robert derrière elle et se trouvée dans la maison de New-York, un jour de grand gala. Sabiah, qui depuis longtemps avait résigné toutes les fonctions domestiques, était assise à la droite de sa nièce ; et, comme elle ne s'était approchée de la table que pour jouir de la société des autres, elle continua de tricoter ; occupation

favorite dont elle ne s'acquittait plus seulement par habitude : car Murray, Alick, et même leur oncle, malgré ses anciennes plaisanteries, avaient trouvé le moyen de donner une forme satisfaisante aux bas de laine qu'ils devaient à l'industrie de leur vieille tante,

Vaughan, contrairement à ses habitudes, sirota lentement une tasse de chocolat, tandis que Bayard et les deux frères (les garçons ont toujours faim) entamaient le jambon, et lui faisaient honneur, ainsi qu'au pain et aux tartes de Mabel. Leur appétit néanmoins finit par être satisfait, cependant ils ne quittèrent pas la table. M. Vaughan presque toujours silencieux, oubliait sa réserve habituelle pour causer avec Percival des événements du jour ; Sabial perdit sa timidité et l'envie de dormir qui s'emparait d'elle tous les soirs, en écoutant les anecdotes piquante ! dont leur hôte émaillait la discussion ; Alick et Murray contribuaient pour leur part à la vivacité de l'entretien et les sentiments et les opinions de Mabel furent consultés avec ces égards que les hommes d'un esprit élevé accordent toujours aux femmes intelligentes. Minuit les trouva causant encore avec le même abandon ; et ce n'est qu'après avoir entendu l'horloge qui venait enfin les faire souvenir de l'heure qu'ils avaient oubliée, que, s'étonnant qu'il pût être si tard, ils se séparèrent jusqu'au lendemain matin.

« Bonjour, tantine, » cria Murray quelques moments après le lever du soleil, en frappant à la fenêtre de l'officier où Mabel s'occupait déjà de préparer le déjeuner. Tout en disant ces mots, le cher enfant ouvrit les contrevents, et l'on vit apparaître la figure de la jeune tante, qui moulait un biscuit avec le couvercle de la *drodging-box*³ qu'elle tenait à la main.

La jeune ménagère répondit de tout son cœur au salu du pétulant Murray. Elle ne rougit pas des soins dont elle était occupée, lorsqu'elle aperçut Bayard qui, vêtu de son habit de chasse et le fusil sur l'épaule, sortait avec les deux frères, et qui s'arrêtait comme eux pour lui souhaiter le bonjour et lui parler du beau temps qu'il faisait.

Et pourquoi aurait-elle rougi ? Au contraire, elle ne pouvait que s'enorgueillir du tableau que présentait l'office, dont le soleil faisait resplendir la propreté ; les tablettes scellées dans la muraille, garnies d'une double rangée d'ustensiles éclatants, le plancher sans tache, l'ordre parfait

qui régnait dans cet endroit, exclusivement soumis à une direction féminine, tout cet ensemble formait un cadre charmant pour la maîtresse de ces lieux, qui, avec une simple robe d'indienne lilas, parfaitement ajustée, un col d'un blanc de neige, et ses cheveux abondants, brillait de tout l'éclat d'une jeune fille, adouci par la bienveillante sérénité de la femme.

« Nous avons entendu plusieurs canards sauvages du côté de la rivière, et nous allons essayer d'en tirer quel ques-uns, dit Percival.

– Je vous rapporterai des preuves de mon adresse, tante Mabel, vous verrez, » s'écria Murray en jetant sa casquette en l'air.

Bayard et Alick le suivirent en riant de son zèle et de sa confiance. « Bonne chance ! » leur dit Mabel, qui les regarda s'éloigner pendant un moment, tenant toujours on moule entre ses doigts saupoudrés de farine ; puis fermant les volets, écartant de son esprit l'image de cet homme qui exerçait autour de lui une influence magique et vivifiante, elle se remit tranquillement à modeler sa pâte dont elle confia la cuisson à Mélissa, chargée également d'accommoder le gibier que Percival leur avait donné a veille. Confiante dans l'habileté de cuisinière qui excellait dans certaines parties de son art, Mabel alla retrouver sa tante au parloir et n'avait pas encore posé la Bible dont Sabiah l'avait priée de lui lire un chapitre, lorsque les chasseurs rentrèrent de leur expédition.

« Tu as donc été aussi heureux que tu l'espérais ? dit-elle en voyant Murray jeter sur l'herbe une couple de canards à poitrine argentée.

– Oui, répondit-il d'un air quelque peu déconfit ; mais ce n'est pas moi qui les ai tués, c'est Alick.

– Murray s'est mis à parler juste au moment où il allait tirer, dit Percival ; il les a fait partir, et Alick les a tués au vol. »

Mabel se mit à rire en lançant à Murray un coup d'œil significatif. « Oh ! je sais bien, répondit gaiement celui-ci ; vous avez raison, tantine, c'est moi qui me suis vanté et mon frère qui a fait la chose. »

« Nous quittez-vous aussitôt ? dit M. Vaughan d'u ton de vif regret en voyant amener le cheval de Bayard devant la porte, immédiatement après le déjeuner.

– Je suis désolé d'y être forcé, monsieur, répondit Percival en se détournant de la gravure de Rosy qu'il regardait avec attention ; le devoir

qui m'a conduit ici m'oblige à me trouver demain à une distance de quarante milles ; mais j'espère bien avant peu jouir de nouveau de votre hospitalité et avoir le privilège de vous recevoir à mon tour. »

M. Vaughan sembla comprendre pour la première fois que son intérieur pouvait devenir attrayant ; il exprima chaudement à Bayard le désir qu'il avait de le revoir le plus souvent possible, et compléta l'étonnement de sa famille en déclarant qu'il irait bientôt faire une visite à son fils, et qu'il profiterait de cette occasion pour aller passer vingt-quatre heures chez M. Percival.

Mabel était sur le pas de la porte quand Bayard s'approcha pour lui faire ses adieux ; il avait pris congé de Sabiah dans le parloir, et M. Vaughan était allé avec ses petits-fils jusqu'à la route, où James attachait les bagages sur le cheval du voyageur. C'était la première fois que Mabel se trouvait seule avec Bayard ; elle le chargea de ses compliments affectueux pour Mme Percival ; et, comme il restait auprès d'elle, éprouvant évidemment un regret profond de la quitter, elle lui dit d'une voix tremblante :

« Six années se sont écoulées, monsieur, depuis le service que vous m'avez rendu avec une générosité bien rare ; je n'ai pas eu l'occasion de vous remercier, je ne pourrais pas vous exprimer ma reconnaissance ; mais croyez bien que je n'oublierai jamais tant de bonté.

– Je n'ai fait là qu'un acte de simple humanité, miss Vaughan, répondit Bayard ; c'est à vous qu'il était réservé de m'apprendre ce que peut accomplir le dévouement d'une : femme. Votre frère ne fait pas un secret, du moins avec ses amis, des biens inestimables qu'il doit à l'amour de sa sœur.

– Il a toujours su apprécier tout ce qu'on a fait pour lui, dit Mabel ; et son bon cœur lui fait éprouver de la reconnaissance pour l'affection qu'on lui témoigne. Il n'a gardé aucun souvenir des événements de cette nuit fatale, qui sont gravés si profondément dans ma mémoire ; mais il ne sait comment exprimer sa gratitude quand il parle de l'amitié dont vous lui avez donné tant de preuves dans ces dernières années.

– La sienne m'est bien précieuse, répondit Percival ; f Henry est un noble cœur, digne en tout point de la femme qui l'a fait tel qu'il est ; je suis heureux et fier de vous avoir rencontrée, miss Vaughan... » Il s'arrêta, parut

avoir quelque chose de plus à dire... hésita quelques instants, et, saisi d'un embarras complètement étranger à sa nature, s'éloigna brusquement en lui disant adieu. M. Vaughan et ses petits-fils, après l'avoir vu monter à cheval et partir, revinrent lentement à la maison, où leur existence reprit son cours habituel. Mais, bien que Percival n'eût été leur hôte que pendant une soirée, son passage avait fait une impression peu ordinaire sur chacun des membres de la famille, et ils s'aperçurent longtemps du vide que son départ avait laissé parmi eux.

CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'époque où la santé de M. Graue avait donné de sérieuses inquiétudes, M. Vaughan semblait moins préoccupé des chimères qui depuis dix ans absorbaient son énergie, sans avoir tout à fait abandonné ses espérances, il y pensait moins souvent et avec moins d'ardeur. La mort du père d'Hélène, en le privant d'un ami dont il appréciait tout le mérite, ne pouvait manquer de lui faire sentir la fragilité des projets que nous formons ici-bas ; la présence de ses petits-fils complètement orphelins, avait ranimé dans son cœur la tendresse paternelle ; enfin le mariage de son fils, qui lui avait causé plus de satisfaction qu'il n'en avait montré, lui faisait prendre aux efforts d'Henry un intérêt qu'avaient éloigné jusqu'à cette époque les rêves brillants qui flottaient dans son esprit. Lors de la visite de Bayard, nous l'avons vu prêter une oreille attentive à la discussion des affaires générales, et non-seulement remplir envers son hôte les devoirs de

l'hospitalité, mais encore témoigner de la présence du jeune homme un plaisir dont sa famille avait été vivement étonnée.

Toutefois, immédiatement après le départ de M. Percival, la pensée de M. Vaughan se rattacha plus que jamais à l'espoir qu'il nourrissait toujours ; et son esprit, saisi de vertige, le plongea de nouveau dans le gouffre des émotions dévorantes où s'épuisaient ses forces.

Cette partie spéculative de la nation dont les idées bouillonnent sans cesse, et qui entraîne le char du progrès avec une rapidité alarmante, reprit de nouveau du projet de chemin de fer sur lequel M. Vaughan fondait ses espérances ; il n'en fallut pas davantage pour faire revivre les illusions du gentleman et pour lui rendre toute son activité ; chaque courrier lui remit des dépêches et remport ses réponses ; Mabel et ses neveux furent employés comme secrétaires par le vieillard enthousiaste, dont la main tremblante n'obéissait pas assez vite à son esprit agité ; des messages arrivèrent de différents endroits ; des ingénieurs parcoururent les environs, et l'on ne parla plus que de routes, de capital social, de contrats, d'actions, de subvention de la part de l'État. Les cartes et les plans tombés dans l'oubli depuis quelques mois furent déroulés, consultés avec ardeur et occupèrent une place importante sur la table du parloir ; la vieille Sorrel fut mise de nouveau en réquisition pour ces fréquents voyages que son maître. en dépit des années, recommençait avec le même zèle que jadis, accompagné toutefois de l'un de ses petits-fils, qui partageaient tous les deux les inquiétudes de leur tante au sujet de leur grand-père.

Mais cet accès de fièvre et d'espoir fut d'aussi courte durée qu'il avait été subit et violent ; les obstacles surgirent de tous côtés ; le gouvernement refusa de participer à l'entreprise ; les fonds privés n'arrivèrent pas, le découragement s'empara des individus ; bref, après quinze jours de débats stériles, les instigateurs du mouvement disparurent les uns après les autres, et M. Vaughan se retrouva seul avec ses espérances brisées, comme cela lui était déjà arrivé tant de fois.

C'était plus qu'il ne pouvait en supporter ; et le jour où, abandonné de ses alliés, il lui fut impossible de douter de la ruine complète de ses projets, il revint chez lui d'un pas chancelant et la tête inclinée sur sa poitrine ; il

refusa toute nourriture et alla chercher son lit, d'où il paraissait destiné à ne jamais se relever.

Ce n'était pas seulement la douleur morale qui le réduisait à cette extrémité ; dans son ardente poursuite de la fortune qu'il croyait bientôt saisir, il avait enduré de nombreuses privations et couru mille dangers, passé les nuits dehors sans se prémunir contre la rosée glaciale, pris sans appétit des repas irréguliers, presque toujours insuffisants, et dormi à peine, ou d'un sommeil fébrile qui ajoutait encore à ses fatigues. Toutes ces circonstances réunies, agissant sur une constitution déjà ébranlée par le chagrin et les années, ne pouvaient amener qu'un résultat fâcheux ; et quand à la fin toute espérance fut détruite, la maladie, non moins que le désespoir, vint accabler M. Vaughan et alarmer sa famille, qui craignit ou de le voir mourir ou de lui voir perdre la raison.

Il ne demandait rien, n'exprimait aucun désir, et ne proférait pas une plainte : seulement il examinait d'un regard triste et curieux les visages qui l'entouraient, comme pour y découvrir si les membres de sa famille partageaient ses déceptions et sa douleur ; et ce ne fut qu'au moment où la pneumonite se déclara, que le médecin du village fut demandé, et que la position du malade fut réellement comprise.

Toutes les occupations ordinaires des membres de la famille furent alors abandonnées, et chacun s'unit à Mabel pour soigner le vieux gentleman qu'elle leur avait appris, par son exemple, à entourer de cette tendresse qu'on n'accorde généralement qu'à l'enfance. La chambre à coucher du malade ouvrait directement dans le parloir ; mais la tranquillité dont il avait besoin n'en était pas troublée. Murray lui-même, partageant la sollicitude de ses tantes et de son frère, baissait instinctivement la voix dès qu'il entrait dans la maison. Mabel, dont la capacité comme garde-malade avait été prouvée jadis, ne quittait pas le chevet du vieillard, où elle était secondée par l'aîné de ses neveux, qui, patient et dévoué comme une femme, soignait son grand-père avec une assiduité bien rare chez un jeune homme de son âge. Entouré de soins aussi affectueux et préservé de tout ce qui pouvait agiter son esprit ou ses sens, M. Vaughan, dont la vie ne tenait toujours qu'à un fil, recouvra peu à peu le calme et la raison ; et, en dépit de la gravité du mal physique, son visage exprima le repos et la sérénité de l'âme. Ses yeux

fixés jusqu'à présent dans le vide, ou qui cherchaient à pénétrer d'un regard inquiet et sombre la pensée des autres, se reposaient maintenant avec bonté sur sa fille, sa sœur et ses petits-fils ; et, tandis qu'il suivait leurs mouvements dans la chambre, sa figure exprimait la satisfaction que lui causaient l'harmonie et la paix qui régnaient autour de lui.

Lorsque le médecin lui-même eut exprimé les craintes sérieuses que lui inspirait l'état du malade, on envoya Murray communiquer ces tristes nouvelles à Henry et à Hélène, qui s'empressèrent d'accourir ; mais quand ils arrivèrent la crise était passée : un mieux sensible s'était déclaré, et l'on commençait à espérer un prompt rétablissement.

« J'ai bien cru ne jamais te revoir, mon pauvre ami, j'ai été bien malade, » dit M. Vaughan d'une voix faible en tendant la main à son fils.

Henry, profondément ému en voyant les ravages que la maladie avait faits chez le vieillard, et en remarquant la tendresse inaccoutumée qu'il y avait dans sa voix, n'eut pas la force de répondre, et s'assit au chevet du lit de manière à ne pas être aperçu du malade.

« J'ai encore éprouvé une bien vive déception ; as-tu appris cela, Henry ? » continua le vieillard en cherchant à voir la figure de son fils.

– Oui, mon père, je sais tout, répondit le jeune homme ; et c'est, j'espère bien, le dernier désappointement que vous aurez à cet égard. Cela ne mérite pas qu'on s'en occupe ; je n'ai d'autre regret que de vous voir malade de la peine que vous vous êtes donnée. Aucun des avantages que nous aurions pu retirer de cette affaire n'aurait pu nous rendre moitié aussi heureux que nous le serons tous, dès que vous serez rétabli. »

M. Vaughan, dont le regard avait pris une autre direction, fixa de nouveau les yeux sur son fils pour s'assurer qu'il disait vrai ; et, apparemment satisfait de son examen, il s'informa d'Hélène, qui s'approcha de son beau-père. « Me voici, dit-elle ; j'attendais que ce fût mon tour de vous parler. »

Le malade sourit affectueusement à sa belle-fille, la remercia d'être venue de si loin pour le visiter, la fit asseoir sur le bord de son lit, et se serait fatigué à force de la questionner sur sa nouvelle demeure, si le médecin n'était venu fort heureusement rompre leur entretien, et préserver le malade des conséquences d'une trop longue conversation.

« Laisse la porte ouverte, mon enfant, dit-il, au moment où Mabel, qui venait de lui apporter une tasse de thé, se préparait à fermer la porte qui donnait dans le parloir. Ne craignez pas de me fatiguer, poursuivit-il ; j'aime à vous entendre causer ; demande à Henry des nouvelles de sa ferme, qu'il te dise s'il est content de ses blés ; et raconte-lui la visite de M. Percival. »

Mabel, profondément surprise et en croyant à peine le témoignage de ses sens, obéit à son père, en se demandant comment le vieillard, jusqu'ici complètement étranger aux affaires de ses enfants, pouvait tout à coup prendre un si vif intérêt à leur conversation ; attribuant cet intérêt à une excitation fébrile, elle craignit que le malade passât une mauvaise nuit et qu'il n'eût même une rechute ; mais au contraire, le doux murmure de leurs voix parut avoir sur lui une salubre influence, car il dormit d'un sommeil excellent, et, loin de retomber malade, il était décidément en convalescence lorsque, deux jours après, son fils et sa belle-fille le quittèrent pour retourner chez eux.

Il ne sortait pas encore de son lit, quand un soir Mabel, qui était auprès de lui depuis une heure, se leva doucement, écouta sa respiration régulière, et, le croyant endormi, alla dans le parloir, dont elle laissa involontairement la porte ouverte. La lune était dans toute sa splendeur ; Sabiah qui avait toujours aimé le calme d'une belle nuit, s'était mise auprès de la fenêtre pour mieux jouir de celle-ci. Mabel, fatiguée des travaux de la journée et souffrant d'un mal de tête qui ne lui était pas ordinaire, alla s'asseoir sur le petit tabouret qui était aux pieds de sa tante et s'appuya contre les genoux de la vieille miss. Elle était dans cette position déjà depuis quelque temps, lorsque Sabiah, rompant le silence, dit tout à coup avec une vivacité qui fit tressaillir sa nièce : « Mabel ! j'ai peur que tu ne restes vieille fille ! »

Le rire joyeux et doux qui répondit aux paroles de la tante sembla prouver que Mabel redoutait bien peu le triste sort qui lui était prédit.

« Tu peux en rire maintenant, continua la pauvre Sabiah ; mais ce sera tout autre chose lorsque, dans ta vieillesse, tu n'auras personne auprès de toi pour t'aimer et te soigner. Tu es sans cesse occupée de tes neveux, de ton père, de ton frère, de nous tous enfin, et tu ne te demandes jamais ce que tu deviendras un jour. La joie de nous être utile et de sentir combien nous

t'aimons peut te suffire aujourd'hui ; mais plus tard, quand tu seras seule au monde, n'ayant personne qui s'inquiétera de savoir si es morte ou vivante...

– Est-ce qu'il en est ainsi pour vous, tante Sabiah ?

— Non, chère enfant, répondit la vieille fille en caressant les cheveux de sa nièce. Je remercie Dieu tous les ours de la bonté avec laquelle il me fait descendre au tombeau ; mais ne me prends pas pour exemple : tu ne trouveras pas une autre Mabel sur la terre.

– Je trouverai toujours quelqu'un à aimer, à qui je puisse être utile, répliqua Mabel.

– Je le sais bien, reprit Sabiah ; mais, si jamais j'ai demandé quelque chose au ciel avec ferveur, c'est de vivre assez longtemps pour te voir bien mariée. Malheureusement tout n'est que déceptions ici-bas ; quand tu étais à New-York, j'avais peur qu'un mauvais sujet ne te fît la cour pour avoir ta fortune. Il y avait bien M. Dudley. celui-là m'a toujours plu, et je pensais quelquefois que cela finirait par un mariage ; mais il paraît que cela ne vous a pas convenu. »

Mabel sourit en se rappelant avec quel aveuglement sa tante avait toujours soutenu les intérêts de Dudley ; ce fut toutefois la seule émotion qu'éveilla dans son cœur le nom du gentleman ; les événements qui s'associaient à la préférence juvénile que lui avait inspirée cet homme égoïste, vus aujourd'hui à travers le nuage que les inquiétudes et les réalités de la vie avaient laissé dans sa mémoire, lui semblaient appartenir à son enfance, et non pas avoir rempli la période la plus douloureuse et la plus amère de sa jeunesse.

| « Et à présent te voilà dans un désert, continua sa tante. Je sais bien qu'on me disait lorsque j'étais jeune : « Si vous êtes destinée à vous marier, vous le serez quand même, et vous pouvez rester au coin du feu en attendant les épouseurs. » Mais on attendrait ici une éternité, sans jamais voir personne qui convienne : car l'obstacle, après tout, c'est de trouver quelqu'un qui soit digne de toi, Mabel.

– Je n'ai jamais vu qu'un homme qui fût digne de ma tante, répondit Alick en entrant.

– Et qui est-ce ? demanda Sabiah.

M. Percival.

– Oh ! je sais bien, répondit la vieille fille, que toi et ton frère vous pensez que personne n'est digne de dénouer les cordons de ses souliers ; à vrai dire, c'est un fort beau garçon, très-poli et très-aimable ; mais il ne songe pas à se marier ; il ne pense qu'à la politique, et j'ai toujours eu peur des hommes qui s'occupent du gouvernement : cela fait de pitoyables maris.

– Tante Mabel, reprit Alick, dont l'esprit sérieux quittait souvent le sujet particulier dont on s'entretenait peut aborder la question philosophique ou morale qui s'y trouvait contenue, pensez-vous, tante Mabel, qu'un homme doive nécessairement oublier les devoirs de la vie privée, parce qu'il s'occupe d'une œuvre importante et qu'il a de nobles projets en vue ?

– Cela dépend des motifs qui le font agir, répondit Mabel : s'il n'est poussé que par l'ambition et par l'égoïsme, il est probable qu'il sacrifiera tout le reste pour arriver à son but ; mais je ne crois pas que celui qui est animé de l'amour de ses semblables, et qui n'obéit qu'à sa conscience, néglige ses devoirs personnels, par cela seul qu'il s'efforce de servir l'humanité. Le marteau à vapeur qui réunit d'un seul coup des masses de fer énormes peut également briser la coquille d'une noix avec assez de délicatesse pour ne pas écraser l'amande qu'elle renferme. Emploie toutes tes forces à bien faire, et ne crains rien ; la puissance s'applique aux petites choses tout aussi bien qu'aux grandes.

– A propos de désintéressement, personne ne peut mettre en doute celui de M. Percival, reprit Alick ; il n'était pas plus âgé que moi qu'il l'avait déjà prouvé. Savez-vous, ma tante, qu'il a hérité à l'âge de dix-huit ans d'un beau domaine que lui laissait un de ses oncles maternels, et que, aussitôt qu'il fut arrivé à sa majorité, il partagea sa fortune avec la fille de son frère, une veuve qui a plusieurs enfants et qui est boiteuse ? Il a seulement gardé la ferme du Lac et a donné tout le reste à sa sœur, à l'exception une rente que l'on fait à sa mère. Le général Percival opposa de toutes ses forces à un pareil arrangement, sans la crainte que son jeune frère ne le regrettât lorsqu'il serait plus âgé ; mais bien loin de s'en repentir, quand le général, ayant été malade, fut réduit à la demi-solde, Bayard se chargea d'une partie de l'éducation des enfants de son frère, et fit apprendre la musique à sa nièce Bessie, lui est une véritable artiste.

– Qui t’a donné tous ces détails ? demanda Mabel, en me rappelant les insinuations de Dudley à propos des difficultés qu’avait soulevées dans la famille Percival le règlement de cet héritage.

– C’est mon oncle Henry qui les tient d’un jeune homme dont le père a été l’un des curateurs de la succession ; mais ce fut néanmoins un sacrifice pour M. Percival : or, disant l’autre jour devant lui que j’irais volontiers l’établir sur l’un des nouveaux territoires annexés à la république, il répondit que, lorsqu’il était à mon âge, il référerait de beaucoup la vie de New-York à celle de la campagne, et que cependant il était fort content du parti qu’il avait pris.

– Tantine, ajouta Murray, qui était arrivé tandis que parlait son frère, je suis toujours étonné que bon papa ne donne autant de peine pour acquérir une grande fortune ; mon oncle Henry disait encore l’autre fois que nous devions nous féliciter d’avoir besoin de gagner notre vie, que l’argent avait été bien près de causer sa perte quand bon papa était riche, et que M. Percival n’aurait jamais été ce qu’il est, s’il n’avait pas été obligé de travailler.

– L’argent est une grande puissance : par conséquent, l’impose une grande responsabilité, dit Mabel ; j’espère, enfants, que, si jamais vous devenez riches, vous aurez appris d’abord à faire usage de votre fortune. »

La conversation s’engagea sur le choix de la carrière qu’ils devaient suivre un jour, et où ils pouvaient espérer d’être utiles et de réussir ; fréquent sujet d’entretien, dont cette fois la discussion fut rapidement terminée par cette remarque de Mabel : « Il est tard, chers amis ; tante Sabiah est fatiguée, et nous avons bien le temps d’examiner les avantages des différentes professions qui pourront vous être offertes. N’oublions pas, en attendant, que les fonctions les plus honorables pour chacun de nous sont précisément celles que nous sommes le plus capables d’accomplir. Murray, va demander de la lumière à Mélissa ; tante Sabiah, voulez-vous que je vous fasse la lecture ? » Et, se levant pour aller chercher la Bible qui était sur la table, Mabel, aussitôt que Murray fut rentré avec la lampe se mit à lire tout haut, suivant l’habitude qu’ils en avaient chaque soir, un chapitre de l’Écriture, suivi d’une courte oraison. Tante Sabiah, qui autrefois ne participait point à cette prière commune, s’y joignait maintenant avec une

humble ferveur ; et, le son de leurs voix réunies arrivant à l'oreille du malade, qui n'avait pas perdu un mot de tout ce qui avait été dit pendant la soirée, le cœur d'un autre vieillard fut également touché et répondit à leur prière par un amen prononcé avec émotion.

« Bonsoir, chère fille, dit M. Vaughan, lorsque Mabel, marchant sur la pointe du pied, et abritant de sa main sa lampe, se disposait à sortir de la chambre du malade, où elle était venue voir si rien ne manquait à son père qu'elle croyait endormi.

– Est-ce que vous ne dormez pas, mon père ? dit-elle avec surprise.

– Non, mon enfant, je suis parfaitement éveillé, beaucoup plus que je ne l'ai été depuis bien des années. Mabel, mes yeux sont enfin ouverts aux vérités qu'ils ont si longtemps refusé de voir ; approche-toi et viens m'embrasser, chère enfant : tu es une bonne fille, une grande bénédiction pour ton vieux père. »

Le lendemain soir, quand l'un des deux frères alla chercher la Bible à la place où elle était ordinairement, il ne put la trouver. Mabel se leva pour aider son neveu dans ses recherches, et finit par découvrir le livre sur la petite table qui était auprès du lit de son père, dont les lunettes étaient posées sur la couverture de la vieille Bible. Depuis lors, le livre sacré manqua souvent sur la table du parloir, et se retrouva toujours dans la chambre du malade. Mabel surprit plusieurs fois le vieillard lisant avec attention quelque chapitre de l'Écriture ; mais, dès qu'il apercevait quelqu'un, il posait son livre, et nulle observation ne fut échangée à ce sujet entre le père et la fille.

Malgré la lenteur avec laquelle M. Vaughan avait repris ses forces, il finit néanmoins par être assez bien pour quitter sa chambre et pour reprendre sa place au coin de la cheminée du parloir. Un jour qu'il était assis dans son fauteuil, et que, plongé dans une méditation profonde, il regardait le feu sans paraître avoir conscience de ce qui se faisait autour de lui, il releva tout à coup la tête et, appelant sa fille : « Mabel, lui dit-il, apporte-moi mes cartes. »

Elle obéit avec répugnance, et, au moment d'abandonner à son père le rouleau de papier qu'elle lui présentait, elle hésita un instant, voulant le supplier de renoncer à cette malheureuse affaire ; mais elle en fut empêchée

par le respect filial, et céda les papiers en tremblant. Le vieillard les prit d'une main ferme ; à la grande surprise de Mabel, qui épiait tous ses mouvements, il déploya la première carte, la déchira sans hésiter, en jeta les fragments dans la flamme, se comporta de la même façon avec la seconde, et ainsi de suite jusqu'à ce que la dernière fût consumée.

Quelle que fût l'aversion que Mabel avait toujours éprouvée pour les objets qui avaient entretenu les rêves de son père, elle ne put s'empêcher de tressaillir en voyant brûler ces cartes, qu'elle avait fini par regarder avec une espèce de crainte respectueuse ; elle fut néanmoins rassurée par le sourire que M. Vaughan lui adressa quand le feu eut accompli son œuvre, et ne douta plus que le vieillard n'eût agi dans cette circonstance avec toute la plénitude de sa raison, lorsque, posant la main sur la Bible qui était à côté de lui : « Désormais, dit-il, voilà ma seule charte ; la route qui seule occupera mon esprit est celle qui conduit à l'éternel repos. J'ai trop longtemps poursuivi des objets périssables, trop longtemps oublié ce qui ne doit jamais finir ; j'ai convoité pour mes enfants la richesse, qui, pour eux, n'aurait été qu'un piège, tandis qu'ils ont trouvé sans moi un trésor inestimable. Oui, Mabel, j'ai été singulièrement aveuglé sur les intérêts de ma famille ; mais Dieu a fait pour nous tous et pour moi beaucoup plus et beaucoup mieux que je n'aurais pu le demander.

– Nous sommes heureux, mon père ; bien plus heureux qu'à l'époque où le monde nous enviait la fortune, répondit Mabel.

– Je le vois, mon enfant, et je le comprends aujourd'hui, répliqua le vieillard en souriant. Le Seigneur, dans sa bonté, m'a donné la véritable richesse, et a fait de mes enfants la joie et l'orgueil de mes vieux jours ; je n'aurai plus désormais d'autre prière que celle-ci : « Montre-moi ton sentier, ô Seigneur, et apprends-moi à le suivre. »

CHAPITRE XXXVIII.

Aussitôt qu'Henry fut délivré des travaux et des soins de la maison, il retourna chez son père, non-seulement pour se réjouir avec sa famille du rétablissement du vieillard, mais encore pour décider sa sœur à revenir avec lui, si la chose était possible. A sa dernière visite, il avait été frappé, ainsi qu'Hélène, de la pâleur de Mabel, dont le visage fatigué, animé parfois d'une rougeur fébrile, trahissait un épuisement général ; il n'avait attendu que la convalescence de M. Vaughan pour venir chercher sa sœur, afin qu'elle pût, chez lui, se reposer et se distraire.

Mabel, qui ne ressentait pas autre chose qu'une lassitude inaccoutumée et quelques maux de tête, n'aurait pas cédé aux instances de son frère, si M. Vaughan n'avait appuyé chaudement la proposition d'Henry, et s'il n'avait même ajouté qu'il avait le projet d'aller la rejoindre avec Sabiah, dès qu'il se sentirait assez fort pour entreprendre ce petit voyage.

« Venez au commencement du mois prochain, s'écria Henry, que cette promesse de son père enchantait, et dont la joie faisait plaisir à voir ; vous resterez jusqu'au jour des actions de grâces. Vous viendrez tous, ajouta-t-il en regardant sa tante et ses neveux ; c'est un jour qui n'admet pas d'exception, et nous serons bien heureux, ma femme et moi, de cette occasion de nous réunir.

— Nous avons bien des motifs de rendre grâces au ciel, mon fils, répondit M. Vaughan en promenant un regard plein d'orgueil sur le petit groupe qui l'entourait ; nous nous réunirons chez toi, comme tu le désires, et nous

louerons le Seigneur de toute notre âme pour la merveilleuse bonté dont il a fait preuve à notre égard. »

Une fois la chose convenue, Henry pressa Mabel de faire ses préparatifs, et le lendemain matin il emmena sa sœur dans cette maison où régnaient la joie et l'abondance, et où sa jeune femme les attendait impatiemment.

« Rappelez-vous, Mabel, dit Hélène à sa belle-sœur dès qu'elle l'eut installée dans la chambre qui lui avait toujours été destinée et qui portait son nom, rappelez-vous bien que, pendant tout le temps que vous serez ici, vous n'avez pas autre chose à faire que de vous promener, de monter à cheval, de causer et de dormir. Vous avez assez travaillé depuis six ans, et la maladie de notre père vous a complètement épuisée ; vous n'avez ici à vous occuper que de vous-même ; croisez-vous les mains, votre seule affaire est de vous reposer. »

Mabel déclara nonchalamment qu'elle se soumettait sans difficulté à ce genre de vie, et qu'elle passerait volontiers toute la journée à regarder par la fenêtre si le temps cop • tinuait d'être aussi beau qu'il l'était à présent.

Cette lassitude, cette espèce de fièvre lente qu'elle avait déjà avant de partir, devenait plus sensible maintenant que rien ne la forçait à surmonter sa fatigue ; et son frère, cherchant à combattre les effets qu'avaient produits chez elle la réclusion et l'inquiétude, insista pour qu'elle fût au grand air le plus souvent possible ; chaque jour il l'emmenait sous un prétexte quelconque, lui faisait parcourir en voiture les différents points de sa ferme, et la descendait à l'ombre, où, tandis qu'il surveillait ses laboureurs, elle prenait un livre, ou jouissait tout simplement du repos dont elle avait besoin.

Un matin qu'ils revenaient de l'une de ces excursions, ils aperçurent devant la porte un léger char à bancs : « C'est la voiture de Bayard, » dit Henry. Au même instant, Mabel reconnut la grande taille de mistress Percival qui s'était levée à son approche, et qui, le sourire sur les lèvres, attendait son arrivée.

La démarche de la vieille dame était aussi ferme qu'autrefois, sa taille aussi droite ; son regard n'avait rien perdu de son éclat, et son visage, dont les rides étaient cependant plus profondes, n'en avait pas moins conservé sa douceur et son charme de physionomie ; le temps n'avait pas non plus

diminué l'affectueux intérêt qu'elle portait à Mabel, ainsi que le prouva l'empressement qu'elle mit à la serrer dans ses bras :

« Je vous revois enfin, chère enfant ! s'écria-t-elle ; je commençais à croire que ce plaisir me serait toujours refusé. »

Mabel ne trouvait pas d'expressions pour témoigner sa joie ; mais Mme Percival, qui lisait sur sa figure l'émotion qu'elle éprouvait, répondit à ses paroles entrecoupées en l'embrassant de nouveau et de tout son cœur : « On est bien heureux de se retrouver, n'est-ce pas ? dit-elle ; mais voilà mon impatiente Bessie qui attend le moment de se présenter comme une vieille connaissance. »

Mabel, qui jusqu'alors n'avait pensé qu'à sa vénérable amie, suivit la direction qu'avait prise le regard de Mme Percival, et ses yeux brillèrent d'un nouveau plaisir en apercevant la nièce favorite de Bayard, la charmante jeune fille qui autrefois l'avait défendue avec tant de vaillance, et qui avait conservé pour elle le même enthousiasme, à en juger du moins par la manière dont elle répondit à son accueil.

« Vous connaissez donc ma belle-sœur ? » demanda Mabel en jetant un regard à Hélène, que cette reconnaissance inattendue intéressait vivement.

– Oui, chère enfant, répondit Mme Percival ; il y avait déjà quelque temps que j'étais impatiente de la voir, et c'est pour elle seule que nous sommes venues aujourd'hui, car nous étions loin de nous douter du double plaisir qui nous attendait ici. »

De nombreuses questions s'échangèrent entre Mabel et Mme Percival, qui s'informa surtout d'Alick et de Murray, et qui écoutait avec infiniment d'attention tous les détails que la jeune tante lui donnait sur les progrès de ses neveux au physique et au moral, lorsque l'entrée l'Henry, qui avait été retenu par un de ses voisins, donna un tour différent à la conversation.

« On me dit que vous n'êtes pas très-bien portante, que vous avez eu depuis quelque temps beaucoup de fatigue et d'inquiétude, chère enfant, dit Mme Percival à Mabel ; et je demanderai à votre belle-sœur de vouloir bien me permettre de vous emmener pour quelques jours. Venez, ajouta-t-elle en mettant la main sur l'épaule de la jeune belle, comme pour donner plus de force à ses paroles ; enez aujourd'hui ; nous partirons ensemble, et je vous rendrai dimanche prochain à M. votre frère, que nous verrons à l'église. »

Mabel la remercia avec effusion de cette offre obligeante ; elle exprima tout le plaisir qu'elle aurait à passer quelque temps chez une amie dont elle avait apprécié jadis les soins et la bonté ; et néanmoins elle répondit d'une manière évasive à l'invitation qui lui était faite, disant qu'elle était sous les ordres d'Hélène et qu'elle doutait que celle-ci voulût consentir à son départ.

« Oh ! je vous en prie, acceptez la proposition de grand'maman, s'écria Bessie ; vous nous ferez tant de plaisir ! Mon oncle est aux assises, et, quand il n'est pas là, nous éprouvons un si grand vide ! »

Peut-être Bessie, qui avait conservé un pénible souvenir de l'injuste critique de son oncle à l'égard de miss Vaughan, avait-elle pensé que la crainte de se trouver avec lui était le motif qui empêchait Mabel de les accompagner peut-être n'avait-elle ajouté cette dernière observation que pour faire comprendre à son amie qu'elle n'avait pas à redouter la présence de Bayard. Dans tous les cas, sur cette idée lui était venue, elle dut y être confirmée en voyant que Mabel s'empressait d'accepter l'invitation de mistress Percival, aussitôt que celle-ci déclara qu'elle venait d'obtenir le consentement d'Hélène.

« Mais nous y mettons une condition, chère madame dit Henry à son tour ; j'ai fait dételer vos chevaux, en mistress Vaughan espère bien que vous accepterez son dîner.

– J'avais l'intention de rentrer immédiatement chez moi, répondit Mme Percival, et j'ai laissé à la maison des ordres dans ce sens-là ; mais comme mistress Vaughan m'assure qu'elle peut sans inconvénient avancer l'heure de votre dîner, et que Mabel a besoin de faire quelques préparatifs, je consens à étonner mistress Patten, qui cette petite débauche va certainement surprendre. »

La vénérable dame, qui savait avec une grâce parfaite se prêter à toutes les circonstances, permit à Mabel de l'aider à ôter son châle et son chapeau, et prenant un vif intérêt à tout ce qui concernait les jeunes gens, elle sut, par le charme de ses manières et de sa conversation, mettre chacun à l'aise et animer le repas sans déroger à la dignité qui convient à la vieillesse.

Comme le dîner avait été ponctuellement servi, et que Mme Percival désirait arriver chez elle avant le coucher du soleil, Henry et sa femme n'insistèrent pas pour la retenir, et il était encore de bonne heure lorsque ces

trois dames prirent le chemin de la ferme du lac, Mabel et me Percival sur le siège de derrière, et Bessie à côté d'un jeune homme qui remplissait le rôle de cocher.

Il faisait un de ces beaux jours qui appartiennent à cette admirable saison dont l'époque est discutée, mais qui, plus ou moins tardive, s'appelle l'été indien, et se distingue par des caractères particuliers à l'automne d'Amérique : l'atmosphère était remplie de cette brume étincelante qui, sans voiler le soleil, en adoucit les rayons et prête un éclat singulier aux riches couleurs du feuillage ; le ciel, d'une pureté excessive, était d'un bleu clair, tandis que le léger brouillard qui enveloppait la nature assombrissait l'horizon et faisait ressembler les grandes meules de foin qui parsemaient la prairie à autant d'îlots aperçus d'une manière confuse au milieu de l'Océan. La dernière partie de la route qui conduisait à la ferme du lac s'étendait sur les terres de M. Percival ; après avoir traversé des champs de blé d'un mille environ, où le grain jauni appelait la faux du moissonneur, elle serpentait à l'ombre d'une forêt primitive qu'aurait pu convoiter un gentilhomme anglais. De temps à autre la voiture effarouchait en passant un écureuil ou un lapin, qui d'un bond franchissait la route, une perdrix qui prenait son vol ; et, quand Mabel et ses compagnes s'enfoncèrent dans la forêt, des milliers d'oiseaux les saluèrent de leurs voix mélodieuses

Aucun sentiment de contrainte, aucun effort de la part de Mabel ne troublait cette harmonie du paysage et du chant des oiseaux ; elle parlait avec abandon, ou gardait à volonté ce silence qui est si doux lorsqu'on est entouré d'individus qui partagent nos émotions et dont l'âme sympathise avec la nôtre. Lorsqu'elles approchèrent de la maison, les voyageuses traversèrent un massif de chênes et , d'érables, dont les feuilles, parées des plus brillantes couleurs, commençaient à tomber et couvraient déjà la terre, Mabel comprit que la route gravissait une colline ; mais elle n'était pas préparée à la vue qui l'attendait, lorsque, sortant du bois, elle découvrit la maison directement en face d'elle, et embrassa d'un coup d'œil l'immense paysage que dominait le plateau où elle était arrivée. Cette maison, d'une architecture élégante et simple, bâtie avec la pierre d'un jaune pâle qu'on trouve dans ces parages, formait un heureux contraste avec le vert sombre des grands pins dont elle était environnée. Peu élevé, mais occupant un

vaste emplacement, le corps principal de l'édifice était flanqué de deux ailes, et présentait sur la façade une légère vérandah festonnée de chèvrefeuille dont l'automne avait rougi le feuillage. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que prairies, champs cultivés et grands bois, çà et là quelques maisons de ferme réunies autour d'une église dont le clocher se découpait sur le ciel ; mais, quelle que fût la richesse et la beauté de cette plaine immense et fertile, ce qui excita l'enthousiasme de Mabel et lui arracha une exclamation involontaire, ce fut la surprise qu'elle éprouva lorsque, ses regards se dirigeant vers l'est, elle aperçut à l'horizon la surface mouvante du lac Michigan, dont les flots d'azur resplendissaient au soleil.

« C'est beau, n'est-ce pas ? dit Mme Percival en réponse à l'exclamation de Mabel, tandis que Bessie, tournant le dos à cette admirable perspective, la regardait se réfléchir dans les yeux de son amie. Quelque familiarisée que je sois avec ce spectacle grandiose, continua la vieille dame, je n'arrive jamais au sommet de cette colline sans éprouver une admiration nouvelle pour cette mer intérieure où la nature géante de l'Ouest se mire dans toute sa plénitude, et je me sens toujours prête à féliciter mon fils du courage qu'il a eu d'occuper une habitation vraiment primitive, jusqu'à l'époque où il eut acquis le moyen de se bâtir une résidence suivant son goût et à l'endroit qu'il a choisi ; jamais elle ne m'a paru plus délicieuse que ce soir ; il n'y a pas de petit chez soi, et l'on y rentre avec plaisir, surtout après une promenade de vingt milles et quand mistress Patten vous attend pour vous souhaiter la bienvenue. »

La fidèle femme de chambre était déjà sur le perron, et accourait au-devant de sa maîtresse, dont l'absence prolongée commençait à l'inquiéter, « Vous ne trouverez pas que je suis restée trop longtemps, Patten, quand vous aurez vu la personne que je ramène avec moi, » dit Mme Percival. Mabel s'étant approchée, l'excellente femme leva les mains en s'écriant d'une voix émue : « Bonté divine ! c'est miss Vaughan, la jeune lady la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée ! Excusez-moi, miss Bessie, ajouta-t-elle à voix basse ; mais vous n'avez jamais eu de peines, et l'on ne connaît les gens que lorsqu'ils ont été éprouvés. Comment vont ces chers enfants, miss Mabel ? Ce sont presque des hommes à présent.

– Ils sont bien grandis, bien changés, mistress Patten ; j’avais peur moi-même de l’être au point que vous ne me reconnussiez pas.

– Vous, miss ! pas du tout, vous êtes toujours à peindre, comme autrefois ; vous avez seulement un peu pâli, mais c’est la fatigue de la route, Madame aussi est fatiguée ; entrez bien vite, un peu de repos vous aura bientôt remise. » Et mistress Patten les conduisit dans le salon, où un bon feu était allumé en prévision de leur retour, et où, pendant une demi-heure, l’excellente femme déploya toute son activité pour les établir, suivant son expression, d’une manière « bien et dûment confortable. »

Mabel en effet ne s’était jamais sentie plus confortablement que ce soir-là, où, installée dans un bon fauteuil au coin de la vaste cheminée, elle écoutait à l’heure douteuse du crépuscule, les récits que Mme Percival leur faisait du passé, tandis que la flamme du foyer répandait autour de la pièce sa clarté vacillante, et faisait briller dans l’ombre les vieux meubles dont le salon était garni, et la bouilloire à thé de famille placée en évidence sur l’antique étagère.

Le cachet de rudesse primitive qui caractérise les objets que l’on rencontre dans les pays nouveaux, peut exciter l’énergie et décupler les forces en rappelant sans cesse à l’esprit et au corps le but qu’il faut atteindre et la tâche qu’il est nécessaire d’accomplir ; mais pour celui qui est lassé du travail et qui aspire vivement au repos dont la jeunesse elle-même a quelquefois besoin, il y a un charme indicible dans les vestiges respectés d’un autre âge, consacrés à la fois par un art plus avancé et par les souvenirs qu’ils représentent. Aussi Mabel, que la lutte avait fini par accabler, et qui pliait sous le poids de ses dernières fatigues, s’abandonnait-elle avec un sentiment de quiétude ineffable au repos qu’elle trouvait sous l’aile protectrice de sa vénérable amie ; tout concourait à répandre autour d’elle un calme bienfaisant ; jusqu’aux vieux meubles sculptés, à l’ancien tapis de Turquie, à l’antique vaisselle, héritage de famille qui donnait à cette maison nouvellement construite la physionomie d’un intérieur aimé, où des générations successives avaient trouvé la paix et la sécurité.

« Vous sentez-vous la force de faire une courte promenade, chère enfant ? » demanda Mme Percival à Mabel, lorsque le lendemain matin elle

la rejoignit sous la vérandah, où Bessie lui faisait remarquer tous les détails du paysage.

Mabel répondit affirmativement.

« Dans ce cas-là, répondit Mme Percival, je vous mènerai toutes les deux avec plaisir jusqu'à la maison du régisseur ; vous pouvez d'ici en apercevoir la fumée ; à peine si nous mettrons un quart d'heure pour y aller ; notre chemin traverse le bois d'érables, où nous serons abritées du vent et où les feuilles mortes nous serviront de tapis, et je suis certaine de l'accueil affectueux que nous recevrons en arrivant. »

Les deux jeunes filles exprimèrent le plaisir que leur faisait cette proposition ; et, pendant que Mabel allait mettre son chapeau et son châle, Bessie courait dans sa chambre pour en faire autant, et rapportait bientôt à sa grand'mère tout ce qu'il fallait pour sortir.

« Maintenant, dit cette dernière en prenant le bras que lui offrait Mabel, mais sans s'y appuyer, car elle était aujourd'hui la plus forte des deux, il faut que je vous donne quelques détails sur l'individu que nous allons voir. »

Et Mme Percival raconta ce qui était arrivé au régisseur de son fils depuis l'époque où ce brave jeune homme était venu s'établir dans l'Ouest jusqu'au moment actuel. Il avait apporté avec lui une petite somme dont le premier placement avait été désastreux : non-seulement la terre dont il avait fait l'acquisition était située dans un endroit malsain, et la carie attaquait ses récoltes ; mais, pour comble de malheur, ses titres de propriété devinrent l'objet d'une contestation judiciaire, et il fut engagé tout à coup sans un procès épineux. C'est à ce moment-là qu'il vint éclairer les services de Bayard ; et celui-ci, concevant une opinion favorable de son client, que d'ailleurs Mme Perceval avait connu autrefois sous d'excellent rapports, fit du jeune cultivateur des propositions qui furent acceptées et qui tournèrent à l'avantage de l'une et de l'autre ses deux parties : le jeune avocat, dont les affaires augmentaient chaque jour, se procurant ainsi un agent fidèle et dévoué ; et le malheureux cultivateur une position lucrative que l'avenir ne pouvait qu'améliorer.

« Et comment finit le procès ? demanda Mabel.

! – En faveur du client de mon fils, répondit Mme Perival ; les titres furent maintenus et la propriété a doublé le valeur, en dépit de tous ses désavantages.

– Ceci est la ferme ! s'écria Mabel en apercevant une maison confortable à deux étages, qu'entouraient des bâiments spacieux. Comme c'est propre ! et que tout cela est bien tenu !

– Cet aspect réjouissant est dû en grande partie à la jeune femme de notre fermier, répondit Mme Percival. On ne trouverait pas dans tout le pays une créature plus intelligente, plus active et d'un caractère plus heureux ; elle est même fort aimable, et je suis persuadée que sa jolie figure vous fera plaisir à voir. Cette rangée de vases brillants suspendus à la muraille extérieure vous donne une idée de l'importance de sa laiterie, et c'est elle qui a fait excellent beurre qui a reçu vos éloges ce matin. Nous pouvons entrer sans frapper ; notre bonne ménagère est toujours prête à recevoir ceux qui arrivent. »

Mabel, ainsi invitée, franchit la porte qui était ouverte, et suivit Mme Percival dans une pièce meublée avec simplicité, où régnait le plus grand ordre et où il n'y avait personne. Rien dans cette chambre ne paraissait devoir étonner le visiteur ; et pourtant Mabel s'arrêta court et jeta les yeux du côté de la fenêtre, comme une personne qui croit être l'objet d'un rêve. Que pouvait-il y avoir dans ce petit fauteuil à fond de canne, dans ce tabouret de bois, dans cette vieille bible recouverte en cuir, dans cette photographie bien ordinaire, qui pût la frapper d'étonnement et faire couler ses larmes, si ce n'est la puissance du souvenir, ce tressaillement profond et magnétique produit par la vue des moindres choses dont une personne aimée se servait jadis, et qui nous rappelle les traits et la voix de l'être chéri qui ne vit plus que dans notre amour ?

Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'étaient bien les objets qui semblaient avoir fait partie de l'existence de Rosy ; et, pendant quelques minutes, Mabel resta clouée en face de ce fauteuil vide, sans se douter de la surprise qu'elle faisait naître chez Mme Percival. Bientôt s'ouvrit une porte qui donnait dans la cuisine, et une femme âgée, tenant un enfant dans ses bras, entra dans la chambre et s'avança d'un air respectueux, lorsque, voyant Mabel et oubliant la présence de Mme Percival, oubliant tout pour

s'abandonner à l'impression qu'elle ressentait, elle donna l'enfant à Bessie, ne pensa pas même à s'en excuser, et s'écria d'une voix altérée par l'émotion : « Chère miss Mabel ! la meilleure amie de ma fille ! » Puis, après avoir entouré la jeune miss de ses bras, elle se laissa tomber dans le fauteuil de Rosy, se cacha la figure de ses mains et pleura comme un enfant.

Mabel, qui avait reconnu mistress Hope et qui avait répondu cordialement à l'accueil de la veuve, se disposait à demander l'explication de cette énigme à Mme Percival, lorsque Lydia, attirée par les cris de son enfant, apparut dans la chambre en boutonnant ses manches, qui l'instant d'avant étaient relevées jusqu'au coude. Si la vieille dame et sa petite-fille étaient déjà fort étonnées de la scène qui se passait sous leurs yeux, on peut s'imaginer combien leur surprise augmenta lorsqu'elles virent Lydia, toujours aussi impressionnable que nous l'avons connue, se jeter aux genoux de Mabel, lui prendre les mains, les couvrir de baisers, rire et pleurer à la fois, et, allant chercher son enfant que tenait toujours Bessie, le mettre dans les bras de Mabel en disant : « Voyez donc ma petite fille ! n'est-ce pas une vraie beauté, cher ange ? » et fondre en larmes en ajoutant plus bas : « Elle s'appelle Rosy. »

« Excusez-nous, madame, excusez-nous, miss Bessie dit-elle enfin lorsqu'elle eut recouvré un peu de calme ; c'est que miss Vaughan a été pour nous un tel ange de bonté ! notre chère petite Rose l'aimait tant ! »

L'excuse n'était pas nécessaire, à en juger d'après la sympathie qui rayonna sur le visage de Mme Percival quand elle eut compris la nature du lien qui unissait Mabel à mistress Hope et à Lydia ; quant à Bessie, dès qu'elle eut été débarrassée de l'enfant, elle se tourna vers la fenêtre pour essuyer une larme.

« Je vous ai raconté en venant ici l'histoire d'un de nos amis communs, dit Mme Percival qui caressait la petite Rosy, mais j'ai oublié de vous dire ce qui précisément devait vous intéresser davantage : du reste, voici le héros de cette affaire, qui vous l'apprendra mieux que moi. Bonjour, monsieur Dowst ; vous étiez la seule personne qui manquât pour que la réunion fût complète. »

La surprise de Mabel, la rougeur de Lydia, le sourire de satisfaction de la veuve, la joie du baby, qui frappa dans ses mains en voyant entrer son père,

enfin l'affectueuse sympathie de mistress Percival et de sa petite-fille, accueillirent l'arrivée d'Owen, qui, la figure rayonnante, s'approcha de Mabel, ôta vivement son chapeau, et, les deux mains tendues, s'écria : « Miss Vaughan, je remercie Dieu de m'avoir accordé un pareil jour et donné un pareil motif de me réjouir et d'être fier.

– Vous avez raison, monsieur Dowst, répondit Mabel ; on peut à bon droit s'enorgueillir de posséder une femme, un enfant et une réputation comme les vôtres ; et je suis fière à mon tour de pouvoir me dire votre amie.

– Je suis bien heureux, comme vous dites, répondit Owen avec son franc sourire, mais c'est le comble du bonheur que de vous avoir sous mon toit. Où est donc ma femme ? poursuivait-il en cherchant Lydia, qui se tenait modestement derrière lui : elle s'est toujours montrée la première depuis le jour où elle a mis le pied dans la Prairie on dirait qu'actuellement elle est confuse d'être la femme d'un honnête homme.

– Elle est honteuse de m'avoir caché si longtemps son bonheur, dit Mabel ; que diront les enfants quand ils vont apprendre que Lydia est devenue mistress Dowst ?

– Si elle ne vous l'a pas dit, c'est par amour pour vous, répliqua Owen ; elle voulait vous faire une surprise, elle attendait que vous vinssiez voir la chose et l'apprendre par vous-même.

– Une vraie femme, dit Mme Percival ; je comprends cela, mistress Dowst : car, en dépit de mon âge et de ma raison, depuis l'arrivée de miss Vaughan, je me faisais une fête de la surprise qu'elle aurait en voyant votre mari établi parmi nous ; je ne me doutais pas de tout le plaisir qui lui était réservé.

– Et Jack, comment va-t-il ? demanda Mabel en s'adressant à la veuve.

– Que votre cœur soit béni, chère miss, pour avoir gardé le souvenir de mon garçon ! répondit la mère avec chaleur. Lydia est une bonne fille, qui n'a plus aujourd'hui les petites vivacités qu'elle avait autrefois, et Owen a été un excellent ami pour moi et pour les miens, d'abord par amitié pour Rosy, et plus tard pour l'amour qui en était résulté ; mais je n'en pense pas moins que c'est Jack, après tout, qui sera la joie de ma vieillesse. Jamais on n'a vu de meilleur fils ; il est contre-maître dans un établissement pas loin d'ici, où l'on fabrique des machines pour l'agriculture ; il a toujours été un

enfant industrieux, miss Mabel ; et, soit que Rosy lui en ait donné le goût en l'aidant à faire de petites mécaniques pour joindre à ses onchets, soit qu'il en ait pris l'idée ailleurs, toujours est-il que ce cher enfant est devenu parfait mécanicien, et qu'il gagne très-bien sa vie ; avec ça qu'il est sobre et rangé, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le cœur généreux et la main ouverte.

– J'en suis bien enchantée, dit Mabel ; j'ai toujours aimé Jack, et toujours pensé qu'il serait votre soutien et votre consolation, mistress Hope.

– Est-ce que cela pouvait manquer ? dit la veuve à demi-voix. Tant que Rosy a vécu, n'avait-il pas sa sœur qui le maintenait dans le bon chemin ? et, depuis qu'elle est morte, n'a-t-il pas un ange qui le préserve du mal ? Il n'a jamais beaucoup parlé ; ce n'était pas un enfant bavard et c'est un homme silencieux ; il ne dit pas ce qu'il a dans l'esprit, comme font beaucoup de personnes ; mais si vous pouviez le voir quand il s'assied dans le fauteuil de sa sœur, qu'il ouvre la bible du cher ange, ou qu'il appelle notre baby par son nom, vous penseriez comme moi que Rosy lui parle encore des cieux où elle se trouve.

– Ce n'est pas à lui seulement qu'elle parle, répondit Mabel ; et, bien que sa vie ait été courte et douloureuse, il est beau de penser au nombre d'individus qui se sont transformés par l'influence de cette enfant, qui n'est venue sur la terre que pour aimer et pour mourir ; moi aussi, mistress Hope, j'ai souvent éprouvé que le souvenir des vertus de Rosy était comme un message d'encouragement envoyé par une sainte.

– Précieux agneau ! dit la mère en sanglotant. Le Seigneur l'a prise sous sa garde, et j'espère que nous serons un jour réunis dans le même bercail.

– De pareils témoignages de reconnaissance et d'affection, dit Mme Percival à Mabel en traversant de nouveau le bois d'érables, sont une douce compensation pour les heures que vous avez dérobées au plaisir afin de les consacrer à de bonnes œuvres.

– L'amitié qu'a pour moi cette excellente famille est à mes yeux d'un prix inestimable, répondit Mabel ; mais elle n'a rien à compenser : les instants que j'ai dérobés à mes plaisirs, lorsque j'étais à New-York, sont bien peu nombreux. Cette famille est la seule à qui j'aie rendu quelques légers services ; encore est-ce moi qui en ai tiré le plus de profit. Je ne puis

que me sentir mortifiée quand je réfléchis aux occasions que j'aurais pu avoir d'être utile, et que ma négligence m'a fait perdre.

– Vous êtes injuste envers vous-même, dit Mme Percival ; je sais depuis longtemps la bonté que vous avez eue pour la pauvre veuve et surtout pour sa fille ; tous les détails m'en ont été racontés avec l'enthousiasme d'une mère, bien que j'eusse ignoré jusqu'à présent le nom de la bienfaitrice dont mistress Hope me parlait avec amour. Son récit m'intéressait d'autant plus, que j'avais gardé moi-même un souvenir attendri de la petite Rose. Je l'avais vue souvent, il y a quelques années, dans un hospice de New-York où elle était alors en traitement ; et j'ai pu me faire une idée de l'affection que vous lui aviez inspirée, quand j'ai appris qu'elle vous avait légué une petite gravure que lui avait donnée mon fils et à laquelle elle attachait le plus grand prix. Avez-vous toujours cette gravure ?

– Certainement, elle est dans notre parloir, dit Mabel, qui s'expliqua l'intérêt avec lequel Bayard avait regardé ce petit cadre lorsqu'il était venu les voir, intérêt mêlé de curiosité ; car il avait dû se demander comment cette gravure se trouvait dans la maison de M. Vaughan.

– Le sujet de cette gravure, reprit Mme Percival, avait fait une vive impression sur le cœur du pauvre ange, dont la vie a réalisé ce pèlerinage allégorique. Elle repose depuis longtemps dans l'éternelle cité ; mais ses œuvres lui ont survécu, et le parfum qu'elle a laissé derrière elle encourage les pèlerins qui suivent le sentier qu'elle a tracé à y marcher avec ferveur. »

CHAPITRE XXXIX.

Le dimanche où devait se terminer la visite de Mabel à la ferme du lac se leva clair et splendide ; depuis deux jours le temps avait été froid et couvert, et Mme Percival et ses deux jeunes compagnes étaient peu sorties du salon ; mais, cette fois encore, la brise attiédie qui s'attarde avec amour dans quelque retraite embaumée avait triomphé des premières atteintes de la gelée, et ce dernier sourire de l'été prêtait au ciel pur, au lac bleu et aux teintes somnueuses de la forêt un charme profond et magique. L'heure du déjeuner n'était pas encore arrivée, et Mabel, accoudée sur la fenêtre de sa chambre, admirait la beauté du paysage et s'abandonnait à la douce rêverie que faisait naître dans son âme cette perspective étendue, lorsque des sons graves et prolongés vinrent frapper son oreille. Cette musique était si mélodieuse et tellement en harmonie avec le tableau qu'elle avait sous les yeux, qu'on aurait pu la prendre pour ses soupirs de la brise traversant les vieux pins qui entouraient la maison. Peu à peu les sons grandirent et l'air se remplit d'un chant si pur et si noble que tous les sens de Mabel furent appliqués à l'entendre. Il n'y avait plus à s'y tromper : un artiste habile jouait de l'orgue qui se trouvait placé dans la bibliothèque. Mabel avait remarqué cet orgue, et, malgré l'assurance que Bessie lui avait donnée du peu d'habitude qu'elle avait de cet instrument, elle attribua au talent de sa jeune amie l'admirable morceau qu'elle venait d'entendre. Lorsque les derniers accords se furent évanouis et qu'elle eut écouté un instant pour se convaincre que le silence leur avait succédé, elle se persuada que Bessie avait eu la malice de la tromper afin de la surprendre, et, s'enveloppant la tête et les épaules de sa mante, elle sortit de sa chambre et se dirigea vers la bibliothèque. « Il faudra bien qu'elle avoue son mensonge, quand elle se verra prise les doigts sur le clavier, » se disait-elle en souriant.

La bibliothèque, qui servait en même temps de salle à manger ordinaire pour le déjeuner de la famille, était située dans l'une des ailes de la maison, à l'extrémité de l'édifice. Mabel, voulant surprendre Bessie en paraissant tout à coup à la fenêtre, marchait d'un pas léger, et tournait le coin de la vérandah, lorsqu'elle s'arrêta court en se trouvant face à face avec le maître de la maison, qui, après avoir annoncé qu'il était de retour, était venu sur la terrasse pour jouir de la belle matinée.

Leur rencontre au milieu de la prairie déserte ne leur avait pas causé plus d'étonnement et n'avait pas eu pour eux plus d'imprévu que celle-ci ; mais la franchise de Bayard, l'absence de préméditation de la part de Mabel, firent bientôt disparaître l'embarras qu'ils avaient d'abord éprouvé l'un et l'autre. –

« Je me hâtais de venir remercier Bessie du plaisir que m'a fait cette admirable musique, dit la jeune fille après avoir échangé un salut cordial avec Bayard, qui n'aurait pas pu dissimuler la joie qu'il éprouvait de la voir, alors même qu'il en aurait eu le désir. Si je n'avais pas cru être certaine que vous étiez à douze milles d'ici, continua Mabel, je n'aurais pas eu le moindre doute à l'égard de celui à qui nous devons une pareille harmonie.

– Je n'ai été délivré des affaires qu'hier au soir à une heure fort avancée, répondit Bayard ; mais jamais je n'ai éprouvé pareil désir de me retrouver à la maison : j'y étais attiré d'une manière irrésistible, et je considère cela comme un pressentiment. Vous êtes-vous bien portée depuis la dernière fois que je vous ai vue ? ajouta-t-il en regardant le visage de Mabel, qui, le premier mouvement de surprise une fois passé, présentait un contraste frappant avec la fraîcheur que Percival avait remarquée le jour de leur excursion à travers la Prairie.

– J'ai été un peu souffrante, répondit Mabel en souriant ; mais n'en parlons pas : je suis si peu habituée à jouer le rôle de malade !

– J'ai peur que vous n'ayez froid, dit Bayard en voyant la brise déranger la mantille de Mabel, dont la tête se trouva découverte. » Et avec une galanterie mêlée de respect, seyant à merveille à un homme d'une tournure aussi imposante, il lui offrit son bras pour la conduire à l'endroit de la vérandah qu'échauffaient les rayons du soleil.

Elle accepta la proposition qui lui était faite ; et comme Mme Percival n'avait point quitté sa chambre et que le déjeuner n'était pas encore annoncé, ils se promenèrent lentement de long en large pendant quelques minutes. Bayard s'informait avec intérêt de la santé des différents membres de la famille de M. Vaughan, et témoignait des regrets sincères de la maladie récente du vieillard, à laquelle il attribuait à bon droit la fatigue et la pâleur de Mabel.

Ma parole ! s'écria Bessie, qu'ils n'avaient pas encore aperçue, bien qu'ils eussent passé devant elle à deux ou trois reprises différentes, et qui cette fois les arrêta sans plus de cérémonie ; ma parole, oncle Bayard, vous semblez avoir perdu la haute sagesse qui vous caractérise, vous vous introduisez la nuit dans la maison comme un voleur, vous nous réveillez au point du jour con furiosa, et vous vous promenez sur cette galerie ouverte avec notre malade, à qui grand'maman a défendu de sortir avant le déjeuner !

– En vérité ! répondit Bayard, très-sensible à ce dernier reproche ; pardonnez-moi, miss Vaughan : j'aurais dû vous faire entrer dans la bibliothèque, où il y a un feu excellent.

– Pas le moins du monde, répliqua Mabel, qui abandonna le bras du jeune homme et qui rentra néanmoins dans le vestibule ; un air aussi doux que celui-ci ne peut faire de mal à personne ; Bessie est une petite despote, et voilà tout.

– Elle aime à gronder, reprit Bayard en arrêtant par un baiser les malices que sa nièce avait encore sur les lèvres. Je ne m'attends jamais de sa part à un accueil plus aimable que celui qu'elle vient de me faire. Pour qui, méchante enfant, réserves-tu tes paroles gracieuses ?

– Pour les personnes qu'on peut louer sans flatterie, répondit la jeune fille en s'éloignant de son oncle et en allant prendre le bras de Mabel d'un air qui semblait dire qu'elles étaient toutes les deux coalisées contre lui. Miss Vaughan ne m'a jamais entendu dire d'elle que du bien, » ajouta la malicieuse Bessie en appuyant sur les derniers mots de cette phrase.

– Peut-être ces paroles lui étaient-elles échappées sans intention ; mais Bayard en fut vivement impressionné : il se mordit les lèvres et rougit d'un air confus au souvenir qu'elles réveillaient dans son esprit, tandis que Mabel, qui le regardait alors, détourna brusquement les yeux et fit une remarque insignifiante sur la beauté du paysage.

Ce fut donc un soulagement tout au moins pour l'un des deux, lorsqu'une voix grave et tendre proféra ces mots quelques instants après : « Bonjour, mon fils. » Une main douce et belle se posa en même temps sur le front large et blanc de Percival, qui, ayant reconnu la voix de sa mère, se retourna d'un air joyeux pour répondre à l'accueil de la vieille dame.

C'était un spectacle touchant que celui que présentaient cette noble femme et ce beau jeune homme aux traits virils, dont les manières pleines de respect et de douceur révélaient pour sa mère une affection presque enfantine. Mabel les avait vus l'un et l'autre dans maintes situations différentes ; mais ils ne lui avaient jamais inspiré plus d'admiration et de respect qu'en ce moment, où le jeune homme avait un bras passé autour de la taille de sa mère, qui, les yeux fixés sur lui, le contemplait avec un tendre orgueil, et semblait lire dans son regard transparent la réalisation des espérances qu'il lui avait données.

« Tu es donc revenu bien tard ? lui dit Mme Percival ; je suis restée à ma fenêtre jusqu'à minuit pour t'attendre, et je ne t'ai pas entendu rentrer.

– C'est à minuit seulement que je suis parti de la ville, répondit Bayard, et il était près de trois heures lorsque je suis arrivé ici. Je suis étonné que vous m'ayez attendu ; je ne vous avais pas dit quand je reviendrais.

– Non ; mais je savais que tu ne résisterais pas au désir de jeter un coup d'œil sur ton jardin par ces derniers beaux jours, sans parler des autres motifs d'attraction qui pouvaient te rappeler ici. Je suis sûre que tu aurais été bien fâché de perdre entièrement la visite de notre jeune amie, dit-elle en posant la main sur l'épaule de Mabel ; mais quel triste retour ! J'espère que tu as réveillé mistress Patten pour avoir au moins du feu.

– Ma seule préoccupation a été de ne déranger personne. répondit Bayard ; la porte de la bibliothèque n'était pas fermée ; j'avais des allumettes et des bougies dans ma chambre ; il ne m'en fallait pas davantage.

– Toujours attentif ! répliqua sa mère avec un sourire d'approbation ; mais n'allons-nous pas déjeuner ? »

Et prenant Mabel par la main, mistress Percival l'emmena dans la salle à manger, en s'excusant de ne lui avoir pas encore demandé de ses nouvelles.

« Oncle Bayard, dit à demi-voix Bessie, je croyais qu'il y avait un certain genre de beauté que vous n'admiriez 'qu'à distance ; j'ai peur que ce matin vous n'ayez été congelé.

Chut, Bessie ! répondit Percival ; je demande grâce ; accorde-moi une trêve ; tu as la mémoire aussi irritante que la parole. »

Rien ne produit un plus grand vide au sein d'une famille que le départ de son chef ; mais aussi rien n'y opère une transformation plus complète que son retour inattendu, surtout quand il rapporte chez lui, comme Bayard en cette circonstance, l'enjouement et la verve qui témoignent de son attachement pour le foyer domestique. Aussi la présence de Percival avait-elle communiqué à tous les habitants de la ferme du lac un sentiment de profonde satisfaction et comme une vie nouvelle. Les serviteurs accomplissaient leur tâche avec plus d'énergie et de facilité, et le vieux chat, exclusif dans ses préférences, abandonna la place qu'il occupait sur le tapis du foyer pour aller se cacher sous la chaise de Bayard. Ajoutez à cela l'empressement avec lequel Percival s'acquittait des moindres offices que l'affection et l'hospitalité réclament, et Vous aurez la preuve qu'une large sphère d'action au dehors n'empêche pas nécessairement un homme de remplir tous les devoirs de la vie privée et d'être aimable dans son intérieur.

Les manières de Bayard envers Mabel étaient empreintes à la fois d'une cordialité affectueuse et d'un profond respect ; bien qu'il sentît l'œil malin de sa nièce fixé sur lui et qu'il en éprouvât un certain embarras, il n'était pas homme à se départir de ces attentions chevaleresques auxquelles miss Vaughan pouvait prétendre, comme jeune et jolie femme, et qui lui étaient dues dans cette occasion où elle était l'hôte de mistress Percival.

Voilà ce que ma mère désigne lorsqu'elle parle de mon jardin, miss Vaughan, dit-il lorsqu'après le déjeuner il se dirigea vers la fenêtre et regarda pendant quelques instants les interminables champs de blé qui se déployaient devant lui, et dont la brise balançait les lourds épis dorés.

– Un noble champ de travail, dit Mabel, qui, de la place où elle était assise, dominait le paysage. J'éprouve, je l'avoue, un sentiment de respect en face de l'étendue de votre culture et de la récolte qu'elle promet.

– Chère amie, dit Mme Percival, depuis six ans vous avez cultivé un sol plus fertile, un champ plus vaste encore, et, si mon fils ne s'est pas trompé dans son appréciation, vous êtes sur le point de recueillir les heureux fruits de votre travail ; je parle de l'esprit et du cœur de ces deux enfants que vous avez élevés. Bayard m'a dit qu'il n'avait jamais vu de jeunes gens de leur âge donner de plus grandes espérances. »

Mabel rougit de satisfaction et d'orgueil en entendant louer ainsi le résultat de ses efforts, et Bayard confirma les paroles de sa mère en la félicitant des succès qu'elle avait obtenus.

« Tout ce que mon fils m'a rapporté de nos jeunes amis, reprit Mme Percival, m'a intéressée au delà de toute expression ; il est évident que les deux frères ont conservé les traits moraux qui les caractérisaient lorsqu'ils étaient enfants ; mais, tandis que le bon côté de leur nature s'est constamment développé, vous avez su triompher des tendances fâcheuses qu'ils manifestaient il y a six ans, et qui étaient assez fortes pour me donner de vives inquiétudes. Quand je me reporte à ce jour où nous étions assises toutes les deux sur les rochers du Niagara, et que je me rappelle la responsabilité qui pesait alors sur vous, j'admire véritablement le résultat auquel vous êtes arrivée.

– Si vous avez aussi bien réussi à élever des garçons dont la nature est si difficile à manier, miss Vaughan, dit la nièce de Bayard, vous devriez apprendre aux autres votre méthode et faire un traité sur l'éducation des enfants,

– Moi ! répondit Mabel d'un ton simple ; je n'ai pas de méthode qui m'appartienne, et je crois parfois que mes neveux ont plus fait pour mon éducation que moi pour la leur.

– Il suffit d'un mot pour expliquer sa théorie, dit Mme Percival : elle a aimé ses neveux, et c'est là toute sa ; méthode. L'amour est un maître inspiré, Bessie, et l'on peut dans toutes les occasions s'en rapporter à ses lumières. C'est lui qui a été le conseiller de miss Vaughan, et est pour cela qu'elle a si bien réussi. J'ai le plus grand désir de revoir Alick et Murray, ajouta la vieille dame en se tournant vers Mabel, et j'attends avec impatience le jour où vous me les présenterez de nouveau ; mais si nous voulons aller ce matin à l'église, chères filles, il est temps de faire nos préparatifs. Bayard, as-tu donné des ordres pour qu'on mette les chevaux à la voiture ? »

Bayard tressaillit comme si on l'avait éveillé d'un songe ; il s'excusa d'avoir oublié que c'était dimanche, et s'empressa d'aller donner les ordres dont il était chargé. Sa mère témoigna tous ses regrets d'avoir bientôt à se

séparer fde Mabel, et insinua qu'il serait peut-être possible d'obtenir de la part d'Hélène une prolongation de congé ; mais

Mabel refusa de rester plus longtemps chez mistress Percival, tout en exprimant le plaisir qu'elle avait eu dans cette visite, et les trois ladies se séparèrent jusqu'au moment du départ.

« Est-ce que miss Vaughan ne reviendra pas avec nous, Bessie ? demanda Percival à sa nièce, en voyant placer dans la voiture la petite caisse de Mabel.

– Non certes, répondit Bessie en feignant d'être étonnée de cette question ; elle ne serait pas même venue, si je n'avais eu l'attention de lui dire que vous étiez absent. » Bien que cette réponse eût été faite en plaisantant, elle déconcerta Bayard, et les paroles qui lui étaient venues à la bouche en apprenant le départ de miss Vaughan s'éteignirent sur ses lèvres ; il garda un silence contraint, pendant que sa mère insistait de nouveau pour changer la détermination de Mabel, et arrangea lui-même les bagages de la voyageuse, sans proférer le moindre mot d'étonnement ou de regret. Cette conduite était si loin de ses habitudes hospitalières, que mistress Percival devait nécessairement le remarquer, et Bessie, qui avait le cœur aussi bon que la langue imprudente, se reprocha vivement son badinage en voyant combien ses traits vengeurs avaient profondément pénétré.

Toutefois, cette réserve ne fut que momentanée, et la promenade qui suivit fut délicieuse pour chaque membre de la famille ; la douceur de l'atmosphère, la tranquille beauté du paysage, disposaient les esprits au calme religieux qui convenait à la circonstance, et Mme Percival, qui occupait le fond de la voiture avec Mabel, raconta l'histoire de leur petite église, qui se trouvait placée entre la propriété de Bayard et celle d'Henry Vaughan.

Hélène et son mari étaient arrivés les premiers et étaient restés sur les marches du portail pour souhaiter la bienvenue à leurs amis et pour réclamer leur sœur, en déclarant que c'était de leur part un acte de générosité peu commune que de lui ; avoir permis de faire une aussi longue absence.

Comme l'église était située à la jonction de quatre routes différentes, dans un pays où les fermes étaient considérables et la population disséminée, il n'y avait qu'un seul office qui durait le double des autres ; mais la touchante simplicité du service, l'onction du prédicateur, la piété de l'auditoire, éloignèrent de Mabel tout sentiment de fatigue. Dans un banc voisin de celui d'Henry était la famille Hope, vêtue de ses habits du dimanche et le visage radieux et souriant ; auprès de la veuve se trouvait Jack, à présent M. John Hope, l'un des piliers de la paroisse ; sa grande taille, ses traits développés et son habit de drap noir, rendaient assez difficile de reconnaître en lui le gamin dépenaillé que nous avons rencontré jadis. Le banc de Mme Percival était un peu en arrière de celui de mistress Vaughan, et Mabel, qui avait suivi son frère et sa belle-sœur dans l'église, avait pour quelque temps perdu de vue ses amis. Elle s'aperçut néanmoins de leur voisinage lorsque les chants commencèrent ; jamais la voix pure et vibrante de Bavard, cette voix qui avait la puissance de captiver l'auditoire le plus éclairé et de faire retentir les échos de la Prairie, n'avait paru plus mélodieuse à Mabel qu'à présent qu'elle s'unissait aux accents de la multitude pour chanter les louanges du Seigneur.

Les nombreux véhicules de toute espèce qui avaient entouré l'église pendant l'office venaient de s'éloigner successivement, chargés des personnes qu'ils y avaient amenées, et nos amis étaient encore sur les degrés du temple, échangeant des paroles affectueuses et se faisant mutuellement la promesse de se revoir avant peu. La caisse de Mabel avait été transférée de la voiture de M. Percival dans le rockaway de son frère, et les chevaux témoignant de l'impatience, ces dames se hâtèrent de terminer leurs adieux.

« Bessie m'a fait comprendre, miss Vaughan, qu'il était inutile d'insister pour que vous revinssiez avec ma mère, dit Percival en offrant la main à Mabel pour descendre les degrés de l'église ; mais comme Henry et mistress Vaughan m'ont ouvert leur maison, j'espère, en ma qualité de voisin et d'ami, avoir bientôt le plaisir de vous revoir. »

Mabel répondit franchement que rien ne lui serait plus agréable. Henry, apprenant ce dont il était question, serra la main de Bayard et s'écria avec chaleur : « Venez le plus souvent possible, mon cher ami ; il me tardait de

voir terminer ces assises qui depuis quelque temps absorbaient tous vos loisirs. » Et le regard souriant d'Hélène promit à Percival un accueil exempt de cette jalousie qui est parfois attribuée aux jeunes femmes à l'égard des amis de leurs maris. L'instant d'après, les deux voitures s'éloignaient en sens opposé et traversaient une plaine si unie que Mabel, à une distance d'environ deux milles, distinguait encore le mouchoir blanc qu'agitait Bessie pour prolonger ses adieux.

Mabel devait bientôt apprendre ce que Bayard entendait par ces termes de voisin et d'ami ; bien qu'elle fût depuis six ans dans un pays où les distances sont énormes, elle n'aurait jamais cru qu'il fût possible de franchir avec autant de facilité les dix milles qui séparaient l'habitation de Bayard de la ferme d'Henry ; les deux maisons n'eussent-elles été qu'à un jet de pierre l'une de l'autre, qu'on n'aurait pas eu plus de droit de les déclarer voisines. Ce n'est pas à dire que les visites de Percival fussent régulières ou prolongées, et que le plaisir qu'il trouvait chez Henry dérangeât en rien ses occupations habituelles : jamais ses travaux agricoles n'avaient réclamé une surveillance plus active, et les négligences qui avaient échappé même à la scrupuleuse attention d'Owen furent découvertes par le regard pénétrant du maître et immédiatement réparées ; ce qui n'empêchait pas Bayard de s'occuper de sa profession, qui l'appelait fréquemment à la ville voisine.

Mais en outre de ces travaux multipliés, de cette tension d'esprit continuelle et de cette activité qui auraient épuisé les forces d'un homme ordinaire, il trouvait encore le temps de jouir de la société de ses amis, dont la conversation formait sa plus vive jouissance ; et il ne croyait pas que franchir un espace de dix milles fût payer trop cher une demi-heure d'entretien avec des esprits sympathiques. Il est vrai qu'il allait et venait à des heures singulières, que son départ soudain surprenait ses amis tout autant que son arrivée ; mais ils furent bientôt accoutumés à de pareilles surprises, et ne comptaient plus ses visites : toutefois, lorsque le dimanche ils repassaient dans leur esprit les occupations de la semaine, ils s'apercevaient qu'à peine un jour s'était écoulé sans que le sourire et la voix de Bayard en eût égayé une partie. Quel que fût le motif qui l'obligeât à sortir de chez lui, on était sûr qu'il passerait par la ferme de Vaughan, et

plus d'une fois il lui était arrivé, lorsqu'il allait à la ville, située dans une direction tout opposée, de faire un long détour qui l'amenait à la porte d'Henry, justifiant ainsi le vieux proverbe : « La ligne courbe est la plus courte pour rentrer à la maison. » Si Mabel sortait à cheval, montée sur le poney blanc d'Hélène, qui était toujours le favori de sa maîtresse, il n'était pas rare de la voir revenir suivie du galant voisin ; ou si elle accompagnait Henry dans les bois, et qu'elle se reposât à l'ombre pendant que son frère explorait une autre partie de la forêt, il arrivait que Bayard venait l'y rejoindre, s'asseyait à ses pieds sur la terre jonchée de feuilles, s'emparait du livre qu'elle venait de fermer, et causait littérature pendant une heure, de l'air d'un homme qui n'a pas autre chose à faire que d'être aimable ; puis, allant reprendre son cheval qu'il avait attaché à un arbre, il se dirigeait vers l'endroit éloigné où il était attendu, fuyant avec une rapidité vertigineuse, pour regagner le temps qu'il venait de passer auprès de Mabel.

Les relations étaient nécessairement beaucoup moins fréquentes avec Mme Percival et Bessie, pour qui la distance ne disparaissait pas avec autant de facilité que pour Bayard, et, à l'exception d'une soirée que Bessie était venue passer avec son oncle à la ferme d'Henry, et de la visite qu'Hélène et Mabel avaient rendues à Mme Percival, ces dames ne s'étaient pas vues depuis environ trois semaines ; toutefois il était impossible de se regarder comme séparées avec un intermédiaire aussi actif que Bayard, et Mabel ne pouvait s'empêcher de le considérer comme le représentant de sa vieille amie, et d'attribuer à l'amitié que lui portait la vénérable dame ces attentions pleines de bonté qu'elle ne devait qu'à lui seul.

Toute la maison, du reste, semblait s'être donné le mot pour ne rien trouver d'extraordinaire aux visites de Percival et au plaisir évident qu'il prenait à la ferme. S'il était arrivé à Henry de remarquer la fréquence de ces visites et de se demander quel pouvait en être l'objet, il n'en avait rien dit, même à sa femme, et s'était contenté de faire cette remarque : « Nous sommes vraiment bien heureux de rendre à Percival la bonne hospitalité qu'il m'a redonnée tant de fois, et c'est une bien grande satisfaction de voir avec quel plaisir il vient à la maison. »

De son côté, si, par la puissance de sa tendresse, Hélène voyait dans tout ceci plus qu'il ne paraissait, et en soupçonnait plus encore, son affection

même l'empêchait de froisser d'un mot ou d'un regard les sentiments de Mabel : elle se rappelait combien d'années son amour pour Henry avait eu la sympathie silencieuse de sa sœur, et elle respectait le secret de ces deux âmes, comme s'il avait été le sien.

Toutefois Mabel était loin d'interpréter en sa faveur ces visites quotidiennes, et ces amabilités dont elle croyait que son frère et sa belle-sœur partageaient le privilège. Il avait été une époque où sa vanité aurait mieux compris le motif qui attirait Bayard, et qui lui faisait trouver un si grand plaisir dans la maison d'Henry ; mais l'amère déception qu'elle avait éprouvée autrefois, et l'influence correctrice des années, l'avaient mise en garde contre les entraînements de l'illusion, et il n'entraît plus dans son caractère de s'arroger aucune distinction ou de réclamer pour elle aucun titre spécial aux attentions d'autrui.

Si donc les moindres circonstances de leurs entrevues quotidiennes augmentaient l'admiration qu'elle avait pour Bayard, et lui montraient ses qualités sous un jour de plus en plus attrayant, elle était loin de prétendre à une préférence exclusive de la part de ce noble cœur, assez vaste pour envelopper un monde de son ardente sympathie. Il s'intéressait vivement, il est vrai, à ses études favorites ; mais cette faculté de prendre part aux occupations et aux plaisirs des autres ne formait-elle point l'un des traits les plus charmants de son caractère ? Il saisissait avec empressement la moindre occasion de lui rendre service et de lui être agréable ; mais n'était-il pas dans sa nature chevaleresque de servir toutes les femmes ? Il s'informait de sa santé avec inquiétude ; mais pouvait-il faire moins à l'égard d'une personne qui était à la fois l'amie de sa mère et la sœur de son ami ? Il faut avouer aussi que, tout en laissant à la mère de Bayard le soin de prendre sa défense, Mabel ne pouvait oublier entièrement la nature défavorable des premières impressions de Percival à son égard ; et, si parfois elle éprouvait une vive satisfaction en écoutant les louanges que lui adressaient des lèvres à qui la flatterie était inconnue, elle se disait immédiatement : « Il s'efforce de me faire oublier l'injustice de sa critique ; ce n'est qu'une réparation, un aveu arraché par un sentiment d'équité. » Et cette pensée réprimait la joie qu'elle avait d'abord ressentie.

Mais si Mabel ne nourrissait aucun espoir et ne se livrait à aucun rêve de bonheur et d'avenir, l'affection qui résulte naturellement du respect et de la reconnaissance devenait chaque jour une partie plus intime de son être, et, libre de toute contrainte à cet égard, elle s'y abandonnait sans réserve ; c'était avec bonheur qu'elle saluait l'arrivée de Percival, avec un regret non déguisé qu'elle le voyait partir, avec confiance qu'elle attendait son retour ; elle jouissait, dans l'intervalle, de la société d'Hélène et d'Henry, s'associait à leurs projets, et ne se demandait pas d'où lui venait cette joie constante, cette quiétude parfaite de corps et d'âme qui lui rendaient rapidement la force et la santé.

« Je te rapporte des nouvelles qui vont t'intéresser, May, lui dit un jour à déjeuner son frère qui, la veille, était revenu trop tard de la ville pour qu'on l'eût attendu. Rien moins qu'une élection prochaine, ajouta Henry, dont le regard s'anima. On ne parlait hier à la ville que de la mort subite du membre du congrès qui représente notre province, et du successeur qu'il fallait lui donner. Je n'ai jamais vu de séance plus chaude, non pas que l'on s'y disputât, comme il arrive souvent en pareil cas, mais précisément à cause de l'enthousiasme qu'excitait l'unanimité des opinions ; l'assemblée tout entière semblait n'avoir qu'une pensée et qu'une voix, et le résultat du scrutin fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. J'aurais voulu que le candidat fût présent et qu'il entendît les hourras frénétiques dont son nom fut honoré.

– J'espère qu'il est digne de cet enthousiasme, dit Mabel.

– Tu peux en juger toi-même, répondit Henry, puisque c'est notre ami Percival. »

Il aurait été difficile de trouver, parmi la foule enthousiaste dont il était question, un visage plus radieux que celui de Mabel, lorsque son frère lui eut nommé le candidat triomphant, « Est-il possible, Henry ! s'écria-t-elle, un éclair dans les yeux et un sourire d'orgueil sur les lèvres ; je ne croyais pas que M. Percival eût l'intention d'arriver au congrès, et que la politique fût dans ses goûts.

– Je crois également que ses idées et ses goûts l'entraînent d'un autre côté, répondit Henry ; et je ne suis pas du tout sûr qu'il accepte sa nomination.

– Cela serait bien dommage, répliqua Hélène ; il ferait tant d'honneur à l'État qui l'aurait nommé !

– C'est vrai, reprit Henry ; il n'y a pas d'homme qui puisse apporter plus de savoir et de dévouement dans les affaires du pays ; mais, s'il abandonne l'existence qu'il mène aujourd'hui pour entrer dans la carrière politique, ce sera un bien grand sacrifice de sa part. Je faisais partie de la délégation que lui a envoyée le comité pour lui annoncer le vote unanime qui a posé sa candidature, et cette nouvelle a paru lui être fort peu agréable. « Je n'ai jamais été plus surpris, et je pourrais dire plus troublé, monsieur Smith, répondit-il au président qui lui faisait cette communication. Je suis très-flatté de cette preuve de confiance ; mais je n'ai jamais recherché ni même souhaité une position politique d'aucune espèce. – C'est parce que nous connaissons votre désintéressement, monsieur Percival, que nous vous avons choisi entre tous, répondit M. Smith. Donnez-nous un homme en qui nous puissions avoir confiance, nous ont dit les braves électeurs de ce pays encore nouveau ; un homme qui dédaigne d'acheter nos votes et qui ne sacrifie jamais les droits du peuple aux séductions d'un parti ; un homme enfin qui soutienne la faiblesse et qui soit juste envers tous. Nos voix se sont réunies pour désigner à nos mandataires celui qu'ils demandaient ; nous n'avons plus qu'à le prier de consentir à nos vœux. » Percival fut ému ; il se passa la main sur le front, quitta sa place et parcourut son cabinet de long en large. M. Smith et quelques autres gentlemen continuèrent sur le même ton ; ils insistèrent sur la situation critique où se trouve la société, sur le désir éprouvé par tout le monde de voir l'État représenté par un homme en qui le peuple ait confiance, et qui puisse être assez estimé pour rester aux affaires et pour devenir l'un des soutiens de la République. Percival écouta respectueusement leurs paroles ; il les remercia et leur promit qu'il les informerait aujourd'hui même de la décision qu'il aurait prise.

– Et que pensez-vous qu'il réponde ? demanda Hélène.

– Il ne nous a donné aucun espoir, et j'avoue, répliqua Henry, que je ne puis rien dire à cet égard. Il est certain que de grandes questions vont s'agiter au Congrès, et que jamais les hommes de la trempe de Percival n'y ont été plus nécessaires ; mais quand je songe à la passion de Bayard pour la libre existence qu'on mène dans ces parages, à l'ardeur qu'il apporte à

ses travaux agricoles, à l'esprit d'aventure qui lui fait entreprendre des explorations lointaines, à son amour pour la chasse, à l'indépendance de son caractère qui l'a toujours éloigné des conflits politiques, je dois avouer qu'il est pénible de se représenter notre ami enfermé la plus grande partie de l'année entre les murs étroits d'une ville ennuyeuse, engagé dans une lutte pénible et continuelle avec des esprits ambitieux ou égoïstes, parfois bornés et inintelligents ; à ce point de vue, je ne suis pas étonné qu'il recule devant un pareil sacrifice. Et toi, qu'en penses-tu ? demanda-t-il à sa femme.

– Je n'en sais vraiment rien, dit Hélène avec un sourire qui ne s'adressait pas à son mari. J'attendrai, pour dire mon opinion, qu'il se soit prononcé lui-même.

– Et toi, Mabel ? continua Henry, qui n'avait pas remarqué le sourire significatif d'Hélène. Je vois à ta figure que ton esprit est fixé sur la conduite que tiendra Percival. Ira-t-il à Washington ou restera-t-il dans l'Ouest ?

– Si je le connais bien, répondit Mabel sans hésiter, il acceptera la mission qu'on lui offre, quelle que soit la grandeur du sacrifice qu'elle impose. »

Henry, au même instant, frappé de l'expression du visage d'Hélène, se retourna brusquement, ainsi que Mabel, et vit derrière lui Percival appuyé contre la porte, la figure animée par une course rapide, ses bottes couvertes de boue, ses beaux cheveux rejetés en arrière et les yeux fixés sur Mabel.

« Soyez le bienvenu, s'écria Henry en saisissant les mains de son ami. Vous venez déjeuner avec nous, j'espère.

– Non pas, répondit Bayard en jetant les yeux sur ses bottes et en opposant une légère résistance aux efforts que faisait Henry pour l'attirer vers la table. Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis venu ici ; je n'ai pas un seul insiant à moi, ajouta-t-il ; j'avais besoin de conseil, d'encouragement sympathique, et maintenant que je les ai obtenus, bien que d'une manière tant soit peu clandestine, il faut nécessairement que je parte. Henry, savez-vous l'adresse du président de votre comité ? J'ai oublié de la lui demander hier, et j'ai à lui écrire dès que je serai rendu chez moi.

– Vous prendrez au moins une tasse de café, lui dit Hélène.

– Avec plaisir, madame, si vous permettez que je la prenne debout, » répondit Percival. Tandis qu'Hélène allait chercher une tasse dans la pièce voisine, et qu'Henry s'occupait de trouver l'adresse du président, Bayard s'approcha de Mabel, qui, dans sa confusion, avait oublié de lui souhaiter le bonjour, et lui saisissant la main : « J'espère ne pas vous avoir déplu en surprenant vos paroles miss Vaughan, lui dit-il. Si j'avais éprouvé quelque doute à l'égard de la conduite que je dois suivre, vous l'auriez fait cesser ; croyez bien que je ferai tous mes efforts pour justifier votre confiance, dont je me sens profondément touché.

– Si j'avais su que vous pussiez m'entendre, je n'aurais pas tranché la question d'une manière aussi décisive toutefois je ne me rétracte pas, répondit Mabel en souriant d'un air un peu embarrassé, mais non pas mécontent.

– Vous auriez tort de vous rétracter, répliqua Percival Je prouverai que vos paroles étaient vraies, bien que le sacrifice soit léger depuis que ma conduite a reçu votre approbation. »

Henry et Hélène rentrèrent au même instant, rapportant d'un et l'autre ce qu'ils avaient été chercher, et Bayard n'en dit pas davantage ; il avala précipitamment sa tasse de café, leur dit adieu et partit en toute hâte pour retourner chez lui.

« Mabel, dit Henry en se rasseyant pour terminer son déjeuner, les électeurs peuvent, je crois, se réunir et te voter des remerciements pour le coup d'éperon que tu as donné à leur futur représentant. Je suppose que nous allons être un mois sans revoir notre candidat : il va être si occupé des élections ! » ajouta Henry en lançant à sa femme un regard malicieux, auquel la bonne Hélène ne crut pas devoir répondre.

Mais soit qu'Henry eût voulu plaisanter ou qu'il eût parlé sincèrement, sa prédiction ne tarda pas à être démentie. Percival, après avoir écrit au comité qu'il acceptait la candidature, ne parut plus songer à cette affaire, et abandonnant son élection aux soins de ses partisans, il se livra plus que jamais au plaisir qu'il trouvait chez ses amis. En le revoyant chaque jour plus exact à venir occuper la place qu'il avait à leur foyer, Hélène et Henry se dirent tout bas en confidence que, si Bayard se montrait indifférent à la faveur publique, il ambitionnait un plus grand honneur que la candidature

qui lui était proposée, , et cherchait par tous les moyens qui étaient en son pouvoir à devenir l'élu d'un cœur dont le prix était inestimable.

CHAPITRE XL.

S'il est une époque dont le souvenir soit gravé dans le cœur de l'américain et y réveille une émotion profonde, c'est le jour des actions de grâces⁴. Originaires de la New-England, cette fête, peut-être la seule qu'aient établie les premiers colons de cette partie de l'Amérique, est maintenant célébrée dans chaque endroit où les enfants de la Nouvelle-Angleterre ont fixé leur demeure. Resserrant les liens de famille et de société, rappelant au bercail les membres épars du troupeau, éveillant la reconnaissance et touchant les cordes les plus sensibles du cœur, c'est pour la jeunesse un moment de joie sans mélange ; pour ceux qui sont parvenus à l'âge mûr, une époque de dévouement joyeux où tous leurs efforts sont employés à rendre leur maison hospitalière et agréable ; pour les vieillards, une heure de rêverie solennelle, de touchants souvenirs et d'immortelles espérances.

Depuis longtemps Hélène et Henry, aussi bien que toute la famille, s'étaient promis que ce serait chez eux que se célébrerait le bienheureux anniversaire, et ils avaient en conséquence invité leur amis de la ferme du lac à venir se féliciter avec eux du succès de leurs travaux ; mais lorsque Mme Percival apprit que M. Vaughan, sa sœur et ses petits-fils, avaient l'intention de passer chez Henry toute la semaine du Thanksgiving, elle demanda avec instance que la célébration de la fête eût lieu dans la maison de son fils.

« Autrement, cher monsieur, disait-elle dans un billet que sa petite-fille écrivit sous sa dictée à M. Vaughan, il me serait impossible de prendre part à la fête, une attaque de rhumatisme assez grave ne me permettant pas de sortir de chez moi. Je ne vous exposerai pas à voyager à cette époque de l'année, si je ne savais qu'un froid, même rigoureux, vous est indifférent, pourvu que vous n'ayez pas craindre l'humidité du soir, ce qui me fait insister pour que vous passiez la nuit à la ferme du lac. Nous sommes assez grandement logés pour que vous ne redoutiez pas de nous occasionner le plus léger embarras. Il y a bien longtemps que je n'ai eu le privilège de réunir quelques amis autour de moi dans cette heureuse circonstance ; mais au nom du souvenir que vous avez dû conserver des joyeux thanksgivings de notre pays natal, permettez-moi de vous prier de plaider ma cause auprès de vos chers enfants, et de me faire le plaisir, ainsi qu'à mon fils, de les accompagner jeudi prochain. »

Hélène et Henry se plaignirent d'abord de cette usurpation des droits qui leur avaient été reconnus ; Sabiah trouva mille motifs de refuser une invitation que ne lui rendait pas moins effrayante la pensée que Mme Percival avait été l'amie de sa jeunesse. Mabel parut éprouver un certain embarras de ce changement dans les projets de la famille, et Alick et Murray, sans trop savoir ce qu'ils voulaient eux-mêmes, attendaient avec impatience la décision qu'on allait prendre ; mais leur grand-père mit bientôt fin à leur hésitation en disant d'un air à la fois joyeux et galant : « Il est impossible de refuser, Henry ; ne dites pas un mot, chère Hélène ; cette excellente dame ne doit pas être trompée dans son attente. » Et le chef respecté de la famille s'étant ainsi prononcé en faveur de Mme Percival, tout le monde se conforma à ses désirs, et il fut répondu affirmativement à la lettre que l'on venait de recevoir.

Comme pour faciliter les projets des deux parties et pour accroître le plaisir que promettait cette journée, un peu de neige était tombée la nuit précédente et, durcie par la gelée, présentait une surface polie, convenant à merveille pour une course en traîneau. D'après la convention qui avait été faite un jour ou deux auparavant, en prévision de la neige, Bayard arriva le matin dans un traîneau couvert qui avait été disposé pour Mme Percival, et où il lit ; monter Sabiah, Hélène et M. Vaughan ; Mabel, parfaitement

rétablie, accompagnait son frère et ses neveux dans un traîneau découvert, et bientôt ils glissèrent rapidement sur la Prairie, aux sons joyeux des clochettes suspendues au cou des chevaux.

Un bon feu et un accueil non moins excellent les attendaient à la ferme du lac. Arriva le dîner avec sa bonne chère et sa gaieté ; puis succédèrent les plaisirs appropriés aux différents âges des convives, et le temps passa fort agréablement.

On était à l'heure du crépuscule ; tout le monde était réuni dans le salon, éclairé seulement par les dernières lueurs du jour et par le grand feu de bois dont la flamme jetait sa clarté fantastique sur le groupe animé qui entourait la cheminée. A droite du foyer, était assis M. Vaughan, dont la tête chauve et la figure émaciée témoignaient des atteintes de la maladie et de la vieillesse, mais dont le regard plein de sérénité révélait la nouvelle existence où il venait d'entrer. A côté de lui se trouvait la maîtresse de la maison, vêtue d'une riche étoffe de soie noire qui faisait ressortir la blancheur de ses mains négligemment posées sur ses genoux, de son fichu de linon croisé sur sa poitrine, et des tuyaux de neige de son bonnet de veuve ; toilette dont l'ensemble ajoutait, s'il est possible, à la grâce et à la dignité de sa personne. Tante Sabiah, qui elle aussi avait trouvé à se caser, était nichée dans le coin du sofa placé en face du fauteuil de son frère ; s'appropriant peu à peu, elle commençait à reconnaître dans Mme Percival la miss Bayard qu'elle avait aimée autrefois, et suivait des yeux les jeunes membres de la société, dont elle partageait la complète satisfaction.

Ils revenaient de chez Owen, où on les avait priés d'assister au baptême de la petite Rose, qui avait eu lieu précisément le jour où on les attendait, afin qu'il pût être honoré de leur présence. Les incidents de la cérémonie, le plaisir de la promenade, la satisfaction qu'ils éprouvaient dans la société les uns des autres, avaient donné un vif éclat à leurs visages et délié leurs langues agiles. Hélène, toujours sensible au froid, s'était approchée du bon feu qui les attendait ; elle était assise sur un petit tabouret placé entre la cheminée et le coin du canapé où se trouvait la tante Sabiah, dont elle tenait affectueusement la main entre les siennes, et offrait l'image la plus parfaite d'une joie douce et contenue. Devant le canapé se trouvait Mabel, éclairée par la flamme, et faisant à sa tante un récit animé de ce qui s'était passé

chez Owen ; Alick venait à son secours pour l'aider à s'acquitter des messages respectueux dont Lydia l'avait chargée ; Murray, appuyé sur le bras du sofa, ajoutait à l'intérêt du récit par ses allusions pleines de verve, et, tandis que la vieille miss, attentive à leurs paroles, les interrompait fréquemment par les exclamations que lui arrachait la bonne fortune de Lydia, Bessie faisait sourire M. Vaughan et Mme Percival, en rapportant avec la piquante exagération dont chacun savait ce qu'il fallait prendre, les honneurs qu'à propos du baptême on avait rendus à Mabel, à Bayard et aux deux frères, à l'exclusion complète de mistress Vaughan, de son mari et d'elle-même.

Pendant ce temps-là, Henry et Percival se tenaient auprès de la fenêtre, où Bayard, tout en observant Mabel, expliquait à son ami le mécanisme d'une nouvelle moissonneuse que venait d'inventer M. John Hope, et pour laquelle ce jeune homme industriel allait demander un brevet.

Le bruit des pas d'un cheval se fit entendre au même instant dans l'avenue, et quelques minutes après un cavalier passa rapidement sous les fenêtres du salon. « C'est mon domestique, s'écria le jeune Vaughan avec chaleur ; il revient de la ville où je l'ai envoyé ce matin. » Et en disant ces paroles Henry quitta la chambre, laissant Bayard libre de consulter ses goûts et de se joindre aux personnes qui entouraient la cheminée ; mais celui-ci n'en fit rien : il resta auprès de la fenêtre, et si la pièce eût été mieux éclairée, on aurait pu voir la rougeur de l'attente lui monter jusqu'au front ; car, si l'arrivée du messenger d'Henry n'avait éveillé aucun intérêt chez les autres, qui ne se doutaient même pas des nouvelles qu'il devait apporter, Bayard savait qu'il allait apprendre l'échec ou le triomphe de sa candidature.

Aucun de ceux qui étaient là n'ignorait que l'élection avait eu lieu la veille ; mais personne ne croyait qu'il fût possible d'en connaître le résultat, et, bien que l'impatience fît battre tous les cœurs, on était convenu facilement de ne pas aborder ce sujet dans la conversation.

Mais les membres du comité avaient pris des mesures efficaces pour que, malgré la neige, le total des voix données aux candidats dans les diverses localités où le scrutin avait eu lieu pût leur être envoyé, de manière à proclamer le résultat de l'élection le jour du Thanksgiving, ce qui avait été

fait au chef-lieu deux heures auparavant ; et le messenger qu'Henry avait envoyé au président du comité rapportait la nouvelle impatientement attendue. La joie qui rayonnait sur le visage du domestique et celle qui brilla tout à coup dans les yeux du maître avaient déjà révélé à Bayard la nature du message qui lui était adressé, lorsqu'Henry, se précipitant dans le salon, courut à son ami en agitant un papier d'un air de triomphe, et s'écria en prenant les mains de Percival : « Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter de ce glorieux succès. » Puis, jetant les yeux sur le document officiel qui venait de lui être apporté, il lut à haute voix le résultat du vote qui nommait Bayard membre du Congrès à une immense majorité.

Les émotions qui, à l'approche de cet événement, agitaient depuis le matin les personnes réunies chez Mme Percival, émotions qui, nous l'avons dit, avaient été réprimées jusque là, éclatèrent aussitôt ; Bayard se vit entouré de visages radieux et salué de félicitations unanimes. Bien qu'il fût le moins ému de la société, il était loin d'être insensible à ces témoignages de sympathie affectueuse. Les acclamations de la foule n'auraient pas eu la puissance de l'émouvoir ainsi que le faisaient ces marques touchantes de la joie de ceux qu'il aimait, il y répondit avec une satisfaction pleine de franchise, et les larmes qui vinrent mouiller ses yeux lorsqu'il sentit la douce pression de la main de sa mère ne discréditèrent nullement sa nature énergique.

Mais une satisfaction, et la plus grande de toutes, lui manquait à cette heure de triomphe : la voix qui avait la plus de puissance sur son âme demeurait silencieuse ; tandis que chacun se pressait autour de lui, celle dont il cherchait le regard se retirait derrière les autres. Oui, chose étrange, pendant que tous ceux qui entouraient Percival témoignaient à l'envi la joie qu'ils éprouvaient de sa victoire, Mabel, qui jusqu'alors s'était montrée si dévouée à ses intérêts, paraissait avoir été frappée de mutisme en apprenant cette heureuse nouvelle. Les yeux de Bayard avaient une fois rencontré les siens ; mais son cœur avait défailli sous le regard brûlant du jeune homme, et elle s'était vivement rapprochée de son frère, dont la grande taille la dissimulait complètement.

Toutefois sa retraite et son silence étaient involontaires, et, si Bayard était douloureusement affecté de la froideur apparente qu'elle lui témoignait, elle

ne souffrait pas moins de cette réserve forcée qu'elle subissait en dépit de ses efforts. Au premier instant, elle avait contemplé la physionomie de Percival et suivi sur son visage l'émotion qu'il ressentait des compliments qui lui étaient adressés, oubliant qu'il devait s'attendre de sa part à de semblables témoignages de sympathie ; ce n'est que lorsqu'elle eut rencontré les yeux de Percival, qu'elle s'aperçut du silence qu'elle conservait à son égard. Elle aurait alors réparé avec joie cet oubli singulier ; mais la force même de l'émotion qu'elle éprouvait lui ôta la possibilité de proférer une parole ; son cœur battait avec une violence qu'il lui était impossible de réprimer, et sa retraite instinctive au delà du cercle dont Bayard formait le centre n'était que l'impulsion nature le d'une âme délicate et sensible, qui a peur de trahir l'embarras qu'elle éprouve.

Dès qu'elle eut acquis la certitude d'échapper à toute observation, elle s'efforça de recouvrer son sang-froid et de saisir une occasion favorable pour adresser au nouveau député les félicitations qu'exigeait la circonstance ; mais, tandis qu'elle cherchait les mots dont elle voulait se servir, on vint appeler Bayard, qui sortit précipitamment du salon.

Un certain nombre d'électeurs, délégués par leurs concitoyens, venaient se réjouir de la victoire qu'ils avaient remportée et serrer la main au jeune représentant. Le bruit animé de la conversation des amis de Percival fut bientôt couvert par celui des pas qui se firent entendre sur la vérandah et par le violent coup de sonnette qui lui succéda immédiatement. La retraite subite de Percival et d'Henry, et le son joyeux des voix qui résonnèrent dans la salle à manger où l'on avait introduit les nouveaux venus, rendirent silencieux et pensifs les membres du petit cercle d'amis qui étaient restés dans le salon, où chacun prêta l'oreille aux paroles confuses qui s'échappaient de la pièce voisine.

Mabel, toujours à l'écart et livrée à ses propres pensées, se reprochait sérieusement de ne pas pouvoir retrouver son aisance habituelle, et se demandait si, au milieu de l'excitation générale, son étrange conduite avait été remarquée.

Toutefois nulle critique ne pouvait être plus sévère que les reproches qu'elle s'adressait à elle-même. « Qu'est-ce que tout cela signifie ? se disait-elle. Personne plus que moi n'est enchanté du résultat de cette

élection ; elle est depuis trois semaines l'objet de toutes mes pensées, je n'aspirais qu'au jour où nous sommes, et je suis certainement fort heureuse du succès qu'il a obtenu : pourquoi dès lors ne pas le lui dire tout simplement, lorsque surtout les circonstances l'exigent ? »

Pourquoi ? c'est là ce qu'elle ne pouvait s'expliquer ; mais cette nouvelle avait été si brusquement annoncée ! de plus, elle était si importante ! Peut-être comprenait-elle mieux que les autres la responsabilité qui pesait sur Bayard, le changement d'existence qu'il lui faudrait subir ; peut-être se disait-elle que ce n'était pas un événement de famille, mais une de ces graves circonstances où les intérêts de la nation tout entière sont engagés : autrement, pourquoi aurait-elle été si émue ? Elle était contente, cela ne faisait pas le moindre doute, mais elle ne pouvait pas traiter aussi légèrement que les autres un sujet aussi grave, et calmer aussi promptement les émotions que faisait naître une affaire aussi importante.

« Ces délégués nous ont enlevé notre jeune ami, à l'instant où nous avions le plus vif désir de le conserver auprès de nous, remarqua M. Vaughan, dont la voix calme s'éleva au milieu du silence ; cela prouve une fois de plus que l'amitié doit abdiquer ses droits en face des devoirs qu'imposent les charges publiques. Nous ne devons pas nous plaindre, toutefois, d'une circonstance qui permet à M. votre fils de paraître sur un théâtre où il est certain de se montrer d'une manière avantageuse, et je vous félicite de tout mon cœur, chère madame, du succès qu'il a remporté aujourd'hui.

– Je n'ai jamais ambitionné pour mon fils, répondit Mme Percival, d'autre honneur que celui qui appartient à quiconque remplit fidèlement son devoir. Je vous remercie bien sincèrement de votre affectueuse sympathie ; mais c'est une épreuve difficile à soutenir, et je n'accepterai les félicitations de mes amis qu'à l'époque où mon fils aura prouvé qu'il est digne des suffrages dont il est honoré.

– Le passé nous garantit l'avenir, reprit M. Vaughan, et vous ne pouvez méconnaître qu'il n'y ait dans celui de notre jeune représentant tout ce qu'il faut pour motiver la confiance du peuple et légitimer votre espoir.

f – Je suis loin de le nier, répondit Mme Percival, un sourire sur les lèvres et les yeux brillant d'un juste orgueil. Jusqu'ici Bayard m'a toujours donné

la plus vive satisfaction, et, pour être juste envers lui, je crois qu'il a un noble but et une force de volonté qui lui permettra sinon de l'atteindre, du moins de le poursuivre sans relâche ; je prie Dieu qu'il se montre aussi éclairé que je le connais brave et intègre.

– Qui peut douter de ses lumières, de sa capacité pour toute chose ? pensa Mabel, en sentant sa poitrine se gonfler d'un orgueil non moins grand, mais beaucoup plus vif que celui de Mme Percival. N'a-t-il pas rempli noblement toutes les charges qui lui ont été confiées ? Sa mère peut modestement douter des succès qui l'attendent ; mais quel est l'honneur que nous ne puissions espérer de lui voir décerner un jour ? Combien nous devons nous réjouir des suffrages qui le font entrer dans une carrière où il pourra enfin déployer tout son mérite ! »

Comme on le voit, la joie de Mabel était loin d'avoir le calme et la sérénité de la satisfaction de Mme Percival. Peut-être, au fond des efforts qu'elle faisait pour s'affirmer à elle-même tout le bonheur qu'elle devait éprouver de la circonstance, y avait-il un sentiment rival dont elle ne mesurait pas l'étendue.

Cette mission importante qui était confiée à Bavard n'allait-elle pas l'arracher au cercle étroit de la famille, absorber tout son temps, à l'exclusion de ses intérêts et de ses plaisirs ? M. Vaughan n'avait pas eu besoin de rappeler à Mabel que les affections particulières devaient céder le pas aux devoirs qu'impose une charge publique ; cette pensée lui était venue au moment où la nomination de Bavard avait été annoncée. Et quand il en serait ainsi ! Y avait-il donc parmi ceux qui l'aimaient quelqu'un d'assez lâche pour reculer devant le sacrifice de soi-même, d'assez égoïste pour vouloir le retenir, d'assez vil pour mettre en balance la perte d'une satisfaction personnelle avec l'intérêt public ? La raison de Mabel répondait fièrement par la négative ; mais en même temps une vive angoisse lui déchirait le cœur, un soupir s'échappait de ses lèvres, et tandis que la joie était sur son visage, mille pensées contradictoires se disputaient son âme.

« Je viens de la salle à manger, s'écria Murray en s'approchant de sa tante et en parlant avec enthousiasme. Ils sont au moins quinze ou vingt gentlemen qui causent avec mon oncle et avec M. Percival ; tous ont l'air si

contents, que c'est un plaisir de les entendre. Viens-tu, Alick ? moi je retourne auprès d'eux. »

Et il sortit avec son frère.

« Combien la présence de ses amis doit lui être agréable ! pensa Mabel en écoutant le murmure joyeux qui lui arrivait par la porte entr'ouverte. Comme il faut que ces gentlemen lui soient dévoués pour avoir fait dix milles par ce temps rigoureux, dans le seul but de lui apporter leurs félicitations ! Quels fermes soutiens pour l'avenir ! Comme leurs intérêts sont étroitement unis aux siens ! Quelles relations intimes, quelle confiance, vont exister entre eux ! Combien leur arrivée a jeté d'éclat sur cette réunion de famille ! »

Tels étaient les sentiments de Mabel, ou du moins ceux dont elle avait conscience. Pourquoi donc alors cette vague tristesse qui l'envahissait lorsqu'elle regardait autour d'elle et comparait le salon, en partie déserté, avec la salle bien remplie où Bayard recevait ses électeurs ? Pourquoi cette prévention que sa tante lui avait exprimée contre les hommes politiques lui revenait-elle si nettement à l'esprit ? Pourquoi son pied frappait-il le tapis, comme si elle eût attendu avec impatience le départ des délégués ? Pourquoi ces mots lui venaient-ils aux lèvres avec une impression de fatigue et d'ennui : « Comme ils restent longtemps ! » Elle regarda à sa montre : « Seulement huit heures ! je croyais qu'il en était plus de neuf, » pensa-t-elle.

Rien, cependant, ne trahissait aux yeux des autres l'émotion qui l'agitait. Son visage avait repris son calme habituel depuis que Bayard était sorti du salon ; et le secret malaise qu'elle ressentait ne pouvait pas s'attribuer au désir de voir rentrer les absents : car, après le départ des gentlemen, lorsque Henry et Percival se hâtèrent de revenir, elle parut plutôt déconcertée que satisfaite de leur présence ; elle alla se réfugier derrière la table qui se trouvait dans un coin ; et, sollicitant de Mme Percival le privilège de faire le thé, elle s'acquitta en silence de la mission dont elle s'était chargée, et ne quitta la place où elle s'était retirée que lorsque Bayard se fut mis au piano dans la bibliothèque, où chacun l'avait suivi.

Il était si naturel que les airs patriotiques et les chants nationaux revinssent à l'esprit des auditeurs un jour de thanksgiving et d'élections,

que chacun devait demander naturellement son morceau favori. Bayard fut donc retenu longtemps à son poste ; et Bessie, dont le catalogue musical était aussi inépuisable que sa complaisance et sa gaieté, resta auprès de son oncle, tournant les pages de son cahier de musique ou bien l'accompagnant avec autant d'expression que de talent. Henry, de son côté, lorsque l'occasion s'en présenta, joignit sa belle voix de basse aux accents harmonieux de son ami, et contribua aux plaisirs de la soirée. Hélène, chez qui cet anniversaire avait éveillé maints souvenirs, attendit patiemment que chacun fût satisfait, et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, pria Percival de se mettre à l'orgue et de jouer une ou deux hymnes que son père préférait entre toutes, demande à laquelle Bayard s'empressa d'accéder.

Pendant ce temps-là, Mabel, toujours désireuse de rester inaperçue, était allée s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre profonde située à l'extrémité de la pièce, et où, cachée par les rideaux, elle écoutait la musique sans crainte d'être remarquée. Toutefois son attitude n'était pas celle d'un auditeur satisfait ; elle regardait la surface unie et brillante de la neige et pressait sa tête brûlante contre les vitres glacées. Une ou deux fois elle avait tressailli péniblement, comme si les chants joyeux qui frappaient son oreille avaient été en désaccord avec ses propres sensations ; et le seul bénéfice qu'elle parût trouver au concert, était la faculté qu'il lui donnait de s'isoler complètement.

Il y eut une assez longue pause entre deux morceaux de musique ; Mabel, jusque-là insensible aux paroles qui s'étaient échangées à l'autre bout de la pièce, entendit son frère qui disait à Percival ; « Nous nous apercevrons terriblement de votre absence, mon ami ; vous nous laisserez un grand vide. Quand partez-vous pour Washington ? le mois prochain, n'est-ce pas ?

– Je ne saurais vous le dire ; peut-être resterai-je ici jusqu'au mois de janvier ; peut-être, ajouta-t-il en élevant sa voix et en serrant les lèvres, peut-être me faudra-t-il partir immédiatement. »

Ce dernier mot seul frappa l'oreille de Mabel ; il tomba sur son cœur ; il semblait donner une forme précise à la tristesse indéfinie qu'elle ne pouvait comprendre et qu'elle essayait en vain de surmonter, « Immédiatement ! se disait-elle ; l'ordre lui est arrivé de partir, et il faut qu'il obéisse sans hésitation et sans retard ; il faut qu'il s'éloigne des lieux qu'il préfère et de

tous ceux qui ont pour lui une si vive affection. Ses amis n'entendront plus sa voix joyeuse lorsqu'il entrerait chez eux sans y être attendu ; ils n'écouteront plus ses pas s'approcher de leur maison, et ne trouveront pas son concours à l'heure où ils auront besoin de lui ; ses conseils leur manqueront. Son cheval et son chien, que deviendront-ils en son absence ? tout s'attristera de son départ, jusqu'à la nature, que l'hiver enveloppera d'un nuage sombre qui ne se dissipera qu'à son retour.

« Il part, il est vrai, pour remplir une noble tâche ; il va servir la cause de l'humanité et les intérêts de son pays ; Il y sacrifiera tout son temps et toutes ses affections ; il en recevra la juste récompense ; il sera aimé, honoré de tous ; mais nous... »

, Hélas ! il n'y avait pas moyen de s'abuser plus longtemps : elle avait pu s'efforcer d'être joyeuse et fière au moment du triomphe de Percival ; mais, il était impossible de ne pas le reconnaître, c'était dans son cœur que se réfléchissait le plus profondément l'ombre que ce départ allait répandre. Les autres regrettaient l'absence d'un ami ; mais pour elle, le jour allait être sans lumière.

Tandis qu'elle songeait en tremblant à cette nuit de "âme qui menaçait de l'envahir, elle ne s'était pas aperçue que la bibliothèque avait été graduellement abandonnée. L'orgue versait toujours ses fiots d'harmonie ; Mabel écoulait le chant mystérieux qui s'élevait sous les doigts de Bayard, et dont le ton mineur était plus en rapport avec sa tristesse que les airs de bravoure qui l'avaient précédé. Tout à coup l'hymne douloureuse s'interrompit, les bougies s'éteignirent, et Mabel s'aperçut qu'elle était seule avec l'organiste dans cette vaste pièce éclairée seulement par la lune, dont les pâles rayons traversaient la fenêtre près de laquelle elle se trouvait assise. Son premier mouvement fut de s'éloigner sans bruit ; le second d'attendre que Bayard eût quitté la bibliothèque ; mais ni l'un ni l'autre de ces plans ne devait lui réussir. Au lieu de retourner au salon Bayard, après avoir fermé l'orgue, croisa les bras et se dirigea vers la fenêtre pour regarder, à la clarté de la lune la terre couverte de neige. Mabel tressaillit en le voyant approcher ; et toute tremblante, elle essaya de fuir en silence ; mais lui, non moins troublé à sa vue, car il croyait qu'elle avait passé toute la

soirée dans le salon, l'arrêta par ces mots : « Ne vous en allez pas ! » bien qu'en même temps il se détournât pour la laisser passer.

Elle resta immobile, retenue bien moins par ses paroles que par le son de sa voix.

« Je ne voudrais pas vous importuner, continua-t-il d'un ton irrésolu ; mais puisque vous êtes ici, accordez-moi un instant d'entretien. »

Il voulut lui prendre la main pour la retenir ; elle n'osa pas la lui donner de peur qu'il ne sentît comme elle tremblait ; et, sans paraître avoir aperçu le mouvement de Bayard, elle alla se rasseoir à la place qu'elle occupait auparavant.

« Vous êtes la seule personne de mes amis qui ce soir ne m'ayez pas complimenté, dit Percival en s'asseyant auprès d'elle. Je vous ai d'abord reproché cette indifférence ; mais en y repensant je vous ai remerciée de m'avoir épargné des félicitations qui dans votre bouche auraient été une ironie.

– Une ironie ! répéta Mabel en le regardant d'un air étonné.

– Le mot est fort, j'en conviens, mais il est juste, répondit-il avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire : les autres peuvent s'aveugler sur les sentiments que j'éprouve, et je puis accepter leurs paroles, dont l'intention est sincère ; mais laissez-moi penser que vous m'avez mieux compris, que vous n'ignorez pas que, si flatteur pour moi que cet événement paraisse, il ne m'inspire que des regrets, et que nulle condamnation ne pouvait m'être plus douloureuse que cet exil qui m'arrache à tout ce que j'aime sur la terre. »

, Sa voix tremblait en disant ces paroles ; et Mabel sentait son regard qui la pénétrait jusqu'au cœur ; elle n'osa pas relever ses yeux, et la tête toujours penchée, elle murmura tout bas : « Henry disait bien que ce serait pour vous un sacrifice.

– Henry ! qu'en sait-il ? qu'est-ce que personne peut en savoir ? s'écria Bayard avec un geste d'impatience. Quel autre que moi-même peut mesurer la profondeur du déchirement que j'éprouve ? Je ne demande pas à être consolé, je ne désire pas qu'on m'encourage ; leurs congratulations m'irritent ; mais vous, poursuivit-il d'une voix tellement attendrie qu'elle devenait presque féminine, vous qui, par votre sainte confiance dans mon

courage et ma droiture, m'avez donné la force d'accomplir ce sacrifice, vous ne me refuserez pas de faire des vœux pour moi au moment du départ.

– Oh ! non, » répondit-elle ; et d'une voix à peine articulée, elle ajouta sans trop savoir ce qu'elle disait : « Je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer.

– Et avant que je parte, voudrez-vous entendre ma confession ? » poursuivit-il.

Elle le regarda d'un air inquiet, puis, jetant rapidement les yeux autour de la bibliothèque, elle parut chercher à s'enfuir.

« Écoutez-moi, reprit Bayard dont les paroles se pressaient, car il avait compris son intention, et il avait peur de la voir s'échapper. Écoutez-moi : je partirai avec le cœur brisé, mais au moins que ma conscience soit légère ; il faut que je la délivre du poids qui l'accable depuis la première fois que je vous ai vue ; depuis cette soirée où, par un jugement faux et précipité, j'ai prononcé d'indignes parôles, que vous avez surprises et que j'ai regrettées aussitôt qu'elles furent tombées de mes lèvres ; pouvez-vous oublier mon aveuglement et cette folle présomption que je ne me suis jamais pardonnée ? Trouverez-vous que j'aie suffisamment expié ma faute, quand vous saurez que votre premier regard m'a convaincu de l'injustice et de la cruauté de ma censure ; que depuis lors cette pensée n'est pas sortie un seul instant de ma mémoire, et que je n'aurai pas de repos tant qu'elle pèsera sur mon cœur ?

– Est-ce là tout ce dont vous vous accusez ? demanda Mabel qui respira plus librement, tandis qu'un sourire éclairait son visage pensif ; car sa mémoire, qui avait oublié les torts dont lui parlait Bayard, avait précieusement conservé le souvenir à jamais ineffaçable des services qu'il lui avait rendus à cette heure de détresse que lui rappelait cette soirée.

– Non, ce n'est pas tout, répondit-il avec chaleur malgré les efforts qu'il faisait pour rester calme. Vous m'avez entendu quand j'exprimais follement une opinion téméraire qui n'était pas même la mienne ; écoutez-moi, je vous en conjure, et croyez-moi surtout, quand je vous dis que la grandeur, la franchise et la générosité dont vous m'avez donné l'exemple, me font cacher mon visage et m'écrier avec douleur et confusion : « C'est là cette

femme que tu avais déclarée artificieuse et froide, Bayard ! ne t'en rapporte plus à toi-même, et défends-toi à l'avenir de juge qui que ce soit. »

– Vous êtes injuste envers vous, monsieur Percival, répondit Mabel, à qui l'émotion de Bayard avait fait recouvre une partie de son sang-froid. Les paroles auxquelles vous faites allusion ne méritent pas les reproches que vous vous adressez ; elles sont oubliées depuis longtemps, je vous assure, et, si ma pensée se reporte souvent à la soirée dont vous parlez, ce n'est pas pour s'appesantir sur ma vanité blessée, mais sur la conduite généreuse qui a touché mon cœur ; ne pensez donc plus à l'incident qui vous inquiète, moins qu'un jour vous ne veniez à penser que je suis incapable de reconnaissance. »

Vivement émue en prononçant ces dernières paroles elle chercha de nouveau à s'échapper ; mais Bayard était sur ses gardes et lui prenant la main :

« Restez encore, Mabel, restez, dit-il avec une émotion profonde ; vous ne devez pas, vous ne pouvez pas vous éloigner : ma confession n'est qu'à moitié. Une minute seulement, et, si vous l'ordonnez alors, je partirai et vous ne me reverrez jamais. »

Elle s'arrêta, pâle et immobile comme une statue ; la main qu'il avait prise cessa même de trembler entre les siennes. Il y avait dans l'agitation de cet homme énergique, ordinairement si calme, une puissance tellement imposante, qu'en voyant sa poitrine se soulever, et ses lèvres refuser d'articuler les sons qu'il voulait prononcer, Mabel sentit s'arrêter les battements de son cœur ; mais lorsqu'enfin les paroles éloquentes s'échappèrent de cette bouche passionnée, elles inondèrent l'âme de celle à qui elles étaient adressées, et lui révélèrent un amour aussi ardent et aussi fort que le cœur de celui qui l'avait conçu était noble et généreux. Il plaida sa cause avec toute la simplicité et l'ardeur de la jeunesse, avec la force de l'homme dont les sentiments ont acquis toute leur puissance ; il lui raconta l'histoire de cette tendresse infinie qui depuis six ans s'était implantée dans toutes les fibres de son être, qui s'était développée secrètement dans cette nature féconde, et qui enfin s'était épanouie sous l'influence de ses sourires.

« J'ai aimé cette demeure et cette région déserte, s'écria-t-il en interrogeant le visage de Mabel, dont les traits inanimés ne lui permettaient

pas de soupçonnerquelle serait sa réponse. J'ai joui avec ivresse de cette libre existence, j'ai reculé devant tout ce qui pouvait entraver ma liberté, et pourtant j'aurais pu au nom du devoir briser autrefois sans me plaindre avec cette vie indépendante ; j'aurais pu sourire à l'exil et défier la fortune en m'appuyant sur ma force. Mais il n'en est plus ainsi : je suis faible et irrésolu comme un enfant ; le courage me manque au momentt le plus critique de ma vie. Je n'ose pas dire que j'aurais éludé l'accomplissement de la mission qui m'appelle, si votre généreuse confiance ne m'en avait empêché. Maintenant il est trop tard ; il faut rompre avec les habitudes et les souvenirs qui possédaient tant de charmes ; il faut quitter ces lieux auxquels votre image est attachée. Le devoir me chasse, et vous aussi vous m'ordonnez de partir. Oh ! Mabel.! faut-il que je parte seul ? »

Le cœur dont les mouvements s'étaient presque suspendus tandis que Bayard avait révélé le secret de son amour, vibra soudain, lorsque les paroles impétueuses du jeune homme firent place à la prière, murmurée d'une voix suppliante, qui leur succéda tout à coup. Le sang, qui paraissait glacé dans les veines, circula de nouveau avec ardeur, et Mabel vivement émue recouvra la vie qui semblait l'avoir abandonnée. Ce n'était pas un sentiment aveugle, une préférence passagère qui reposait cachée dans les replis les plus profonds de son cœur. C'était une affection pure et sainte, née de la reconnaissance, développée parle temps, fortifiée par l'estime et l'admiration, cimentée par cette conformité d'habitudes, de principes, de sentiments et d'idées qui fond deux cœurs en un seul. Affection qui s'était emparée de tout son être et qu'elle avait cachée à tous les regards, si bien cachée qu'elle-même n'en avait pas jusqu'à présent soupçonné la puissance. Le moment était venu cependant où elle ne pouvait plus en réprimer l'aveu. Elle le sentit dans le frisson qui parcourut tous ses membres et qui la fit chanceler ; dans la rougeur brûlante qui se répandit sur son cou et sur son visage et qui fit frémir jusqu'au bout de ses doigts vivement colorés. Elle ne put proférer une parole ; mais elle posa la main qu'elle avait de libre sur celle que Bayard retenait toujours ; et il eut la réponse qu'il lui avait demandée.

L'émotion qui l'agitait comme une feuille de tremble se calma aussitôt qu'elle se sentit soutenue par le bras puissant qui entourait sa taille ; et son

cœur instruit et purifié par la souffrance, ennobli par la lutte courageuse et patiente, comprit qu'il avait enfin trouvé le repos et le bonheur que cette terre peut donner.

Que pensèrent-ils de l'engagement de Mabel ? car il faut que pareil événement s'annonce et que chacun dise quelque chose à cet égard.

Ce n'est que le lendemain matin que la famille en eut connaissance. Percival était rentré la veille au salon sans y ramener sa fiancée, qui de la bibliothèque avait gagné sa chambre, d'où elle n'était pas sortie de la soirée. Murray avait été la chercher afin qu'elle pût admirer une magnifique aurore boréale qui était visible du côté du nord ; mais il revint en disant que sa tante avait probablement la migraine, car elle ne lui avait pas même ouvert la porte, et elle l'avait chargé de l'excuser auprès de Mme Percival et du reste de la société.

Mais le jour suivant, lorsqu'elle s'éveilla, elle trouva sa vénérable hôtesse assise auprès de son lit.

– « Bonjour, ma chère enfant, ma fille, dit la vieille dame en l'embrassant avec tendresse. Bayard m'a tout appris ; c'était mon vœu le plus cher, et ce sera la joie de mes vieux jours. Le bonheur de mon fils est assuré ; et vous, chère enfant, excusez, la partialité d'une mère, vous aurez un mari digne de vous.

– Oh ! quelle joie ! s'écria Mabel, les yeux pleins de larmes et en jetant les bras autour du cou de sa respectable amie. Quelle joie de connaître enfin ce que c'est que l'amour , d'une mère !

– Votre union avec Bayard ne fera que confirmer la tendresse que vous m'aviez inspirée depuis longtemps. Vous étiez ma fille d'adoption avant de l'être par son choix. Il m'est bien doux de sentir que mon cœur avait été instinctivement à la rencontre de celle qui devait m'appartenir un jour par les liens les plus sacrés. »

Et serrant de nouveau Mabel dans ses bras, elle sortit précipitamment de la chambre pour se remettre de l'émotion que cette entrevue lui avait causée.

« Venez avec moi, venez trouver mon père, » dit Mabel à Percival qui se promenait devant sa porte, et qui fut par conséquent la première personne qu'elle aperçut en sortant de chez elle. »

M. Vaughan avait l'habitude de se lever de bonne heure, et, comme Mabel s'y attendait, elle le trouva dans la bibliothèque, assis au coin du feu. En voyant entrer sa fille et Bayard, il posa son livre sur la cheminée, ôta ses lunettes et regarda les deux jeunes gens avec surprise, car il voyait à leur figure animée qu'ils avaient quelque projet en vue. Mabel se plaça derrière son fauteuil et lui dit tout bas ce qu'ils venaient lui communiquer. Il se retourna vers elle la regarda d'un air à demi incrédule et fixant des yeux émus sur Bayard :

« Vous serez pour elle l'ami qu'elle mérite de rencontrer ? lui demanda-t-il enfin.

– Oui, monsieur, avec l'aide du Seigneur, répondit le jeune homme d'un ton solennel.

– Prenez-la donc, répliqua l'heureux père en se levant et en posant une main sur la tête de chacun d'eux. Je ne m'attendais pas à cela, poursuivit-il en s'adressant à Bayard, mais cette nouvelle n'en est pas moins bien accueillie. Si d'avoir été une bonne fille garantit qu'on sera une bonne épouse, vous n'aurez jamais lieu de vous repentir du choix que vous avez fait. Que le Seigneur vous bénisse tous les deux.

– Heureux homme ! deux élections en un jour ! s'écria Henry qui, arrivant au même instant, devina du premier coup d'œil ce dont il s'agissait. Je vous félicite de tout mon cœur, et j'espère ne pas déprécier le moins du monde l'État qui vous a nommé en disant que je place votre dernier triomphe au-dessus de la victoire que vous avez remportée hier, et que j'y trouve un motif plus grand de se réjouir, non-seulement pour l'intérêt qu'on vous porte, mais pour l'amour de ma sœur et de quiconque tient sincèrement à la savoir heureuse. »

Henry, tout en s'adressant à Bayard, regardait Mabel avec tendresse, et l'attirant près de lui, quand il eut fini de parler, il la serra fraternellement sur son cœur.

« J'espère que vous serez aussi heureuse que moi, chère Mabel ; c'est le vœu le plus ardent que je puisse faire pour votre bonheur, » lui dit tout bas Hélène, qui avait suivi son mari dans la bibliothèque.

Bessie parut alors, et dans une agitation difficile à décrire. Sa grand'mère lui avait appris la nouvelle ; et sa joie, qui sans aucun doute était fort

grande, disparaissait presque entièrement sous l'excès de la surprise.

« On n'a jamais été plus indignement trompé, s'écria-t-elle en entrant. J'en suis piquée au delà de toute expression ; penser à la comédie que vous avez jouée sous mes yeux et à ma barbe ; et dire que je suis restée aussi aveugle qu'une chauve-souris, en face de votre manège. N'y a-t-il ici personne qui partage mon étonnement ? Je pensais que vous détestiez mon oncle, miss Vaughan, dit-elle d'un ton de reproche ; je croyais que vous aviez une dent contre lui, Et vous, oncle Bayard, vous demandez un glacier en mariage !

– Mabel m'a pardonné, dit Percival en souriant ; et je suis désormais invulnérable aux coups de votre mauvaise langue, petite Bessie. »

Il y eut un contraste frappant dans la façon dont les deux frères accueillirent cette nouvelle. Murray poussa un cri de joie et demanda poliment à Mme Percival la permission de féliciter sa tante par trois salves d'applaudissements. Alick, après avoir fixé sur Percival un regard inquiet et perçant comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme, embrassa Mabel avec chaleur et se précipita hors de la chambre. Il avait seize ans, et il était grand pour son âge ; mais néanmoins, il faut l'avouer, une fois dehors il pleura comme un enfant.

« Pas possible ! dit Sabiah, que Mabel informa en particulier de cet événement. Sur mon âme, poursuivit la vieille fille, la chose est si soudaine que je ne sais qu'en penser. Mais tu ne l'as pas vu plus de cinq ou six fois dans ta vie, mon enfant ? »

Mabel avoua qu'ils s'étaient vus presque tous les jours depuis qu'elle était chez son frère.

« Vraiment ! ainsi pendant que les autres s'occupaient d'élections et de tout ce qui s'ensuit, il employait son temps à te faire la cour ? Brave jeune homme ! Je n'ai jamais rien trouvé à lui reprocher, excepté qu'il s'occupait trop des affaires publiques. Mais, s'il a négligé ses intérêts politiques pour venir faire l'aimable auprès de sa belle, je commence à croire que sa femme ne sera pas pour lui un pis aller, quoi qu'il arrive, et que tu garderas son cœur envers et contre tout. »

Sabiah avait raison. Aimer une fois, pour Bayard, c'était aimer toujours.

CHAPITRE XLI.

C'était vers le soir d'une journée de décembre : M. Vaughan et sa famille étaient rentrés chez eux depuis environ trois semaines. Mabel, au milieu de toutes ses occupations, était parvenue à trouver une demi-heure de loisir, et s'était mise à son petit bureau, placé en face de la fenêtre qui dominait toute la Prairie. Les pas légers d'Hélène parcouraient la maison, et dans la cuisine retentissait la voix de Mélissa, qui parlait de ce ton d'importance d'une femme dont les attributions ont grandi tout à coup. Alick et Murray allaient et venaient de la grange aux étables, jetant un dernier coup d'œil à leurs animaux favoris, qu'ils recommandaient avec instances aux bons soins du fermier. Tout annonçait l'approche d'un événement grave qui allait briser d'anciennes habitudes et disperser les membres de la famille. Le petit salon néanmoins était calme et paisible. De nombreux préparatifs pouvaient se faire au dehors ; mais il n'était pas permis à l'agitation qu'ils causaient de pénétrer dans le sanctuaire domestique où M. Vaughan et sa sœur étaient assis auprès du feu à leur place habituelle, et où le vieux chien de la maison ronflait sur le tapis du foyer. Pendant une minute ou deux, Mabel resta pensive, la tête appuyée sur sa main, et les yeux errants sur le paysage d'hiver qui se déployait devant elle ; puis elle reporta ses regards sur le tableau paisible que présentait le salon, prit une plume, se pencha sur son pupitre et écrivit la lettre suivante :

« Chère mistress Herbert,

« Quand je reporte ma pensée aux jours de mon enfance, je vois l'image chérie d'une personne dont l'amour et les soins ont fait des années que j'ai passées auprès d'elle l'une des époques les plus heureuses de ma vie. Quand je me rappelle tout ce qui m'est arrivé depuis le jour où j'ai quitté cette personne aimée, je retrouve dans ma mémoire que, dans toutes les circonstances difficiles que j'ai rencontrées sur ma route, j'ai été soutenue et fortifiée par les conseils et les encouragements de cette excellente amie. C'est pour cela que, au moment de contracter de nouveaux devoirs, j'éprouve le besoin de venir lui demander ses vœux, et de réclamer la place qu'elle m'a toujours donnée dans ses prières et dans son affection. Vous avez aimé l'enfant, encouragé la jeune fille ; permettez que je sollicite pour l'épouse votre sympathie affectueuse. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de celui à qui je dois être unie demain. J'espère qu'un jour vous connaîtrez M. Percival ; vous pourrez alors juger de ses qualités ; mais si l'élévation des sentiments, la droiture d'une âme généreuse, la simplicité d'un cœur pur et ardent, sont des titres à l'estime des hommes, je puis être fière de la position qu'il s'est faite et de la renommée qu'il s'est acquise. Si d'autre part la fermeté des principes religieux est la base la plus solide que puisse avoir la confiance, je dois croire à la sincérité des sentiments qu'il professe et avoir dans leur durée une foi vive et complète. Aussi, chère mistress Herbert, je n'ai qu'une seule crainte, c'est d'être indigne de lui ; et c'est afin que je puisse acquérir ce qui me manque pour mériter l'honneur qu'il m'a fait de me choisir, que je me recommande à vos prières. Bayard (il faut bien que vous sachiez son nom de baptême) est le fils du conseiller Percival, mort depuis quelques années, après avoir été l'un des avocats les plus célèbres de New-York. La veuve de celui-ci vit encore ; elle a même conservé toute sa vigueur et son activité, bien qu'elle approche de ses soixante-seize ans. Elle est également connue à New-York et en bien d'autres endroits pour la part active qu'elle a prise à toutes les œuvres de philanthropie et de bienfaisance que l'on y a fondées. Même aujourd'hui, elle ne trouve pas dans son âge avancé un motif suffisant pour se retirer de la vie active. Vous en aurez une idée quand je vous dirai qu'elle vient de prendre une maison à Cambridge, avec l'intention d'y recevoir deux de ses petits-fils qui terminent leurs études au collège d'Harvard, et qu'elle a invité

Alick et Murray à venir demeurer chez elle. Nulle proposition ne pouvait être plus opportune et plus avantageuse pour mes neveux. Alick espère être admis à l'Université à la rentrée des vacances, et Murray ne peut pas être mieux placé pour étudier les mathématiques, dont l'étude lui est indispensable, puisqu'il veut être ingénieur. Nous avons refusé d'abord cette offre obligeante, craignant que ce ne fût trop de fatigue et d'embarras pour Mme Percival ; mais elle est parvenue à décider mon père, et Henry à me persuader que cette charge serait un plaisir pour elle, et finalement elle a gagné sa cause.

« J'aurais volontiers pleuré d'attendrissement, lorsque, à ma dernière visite à la ferme du lac (c'est la résidence de son fils), elle résigna entre mes mains d'un air demi-enjoué, demi-solennel, l'autorité qu'elle avait dans la maison, ajoutant de la manière la plus gracieuse que la répugnance qu'elle aurait éprouvée à laisser Bayard dans l'isolement, l'avait seule empêchée de mettre à exécution le projet qu'elle avait formé à l'égard de ses petits-fils. Du reste je ne suis pas appelée immédiatement à remplir la place qu'elle occupait si bien à la ferme du lac. M. Percival a été récemment élu membre du congrès, et nous devons partir pour Washington immédiatement après la célébration du mariage. Mon père nous accompagne ; je m'aurais pas pu supporter la pensée d'être séparée de lui, et, de son côté, l'idée de passer l'hiver au siège du gouvernement paraît lui sourire. J'espère que la douceur, comparative du climat de Washington lui rendra un peu de force, et que les débats parlementaires, qu'il a toujours suivis avec intérêt, seront pour lui une distraction agréable. Vous apprendrez avec plaisir qu'il a complètement abandonné les affaires et qu'il jouit d'une sérénité d'esprit qu'on est heureux de lui voir. Tante Sabiah passera l'hiver avec Hélène et Henry ; mais je la reprendrai chez moi l'été prochain, car je ne veux céder à personne les droits que j'ai acquis de la posséder. Il est très-heureux pour nous qu'après six années de persévérance et d'efforts, Mélissa ait enfin réussi à obtenir de James l'aveu qu'elle attendait. Ils se sont mariés, non sans beaucoup de pompe et d'étalage, pendant une absence que nous avons faite à l'occasion du Thanksgiving, et ils vont continuer d'occuper la maison et de faire valoir les terres adjacentes aussi longtemps que la chose leur conviendra.

« La journée de demain sera donc une de ces journées dont nous garderons le souvenir. Nous nous éloignerons tous de cette humble demeure qui nous est devenue si chère, et dont la mémoire nous restera comme celle d'un port où nous nous sommes réfugiés contre la tempête, et où nous avons trouvé le repos et la sécurité. Que ses murailles nues et blanches, son foyer rustique, ses plafonds bas et garnis de poutrelles soient bénis ! Ils nous ont enseigné que le bonheur est indépendant du luxe, et que la joie peut se trouver au coin du feu le plus humble ; que l'amour ne connaît pas de limites et peut se développer à l'infini dans un étroit espace. Nous allons de nouveau rentrer dans le monde et contempler avec admiration les monuments qui font sa grandeur et son orgueil ; mais nos cœurs reconnaissants n'oublieront jamais ce que nous devons à notre maison de la Prairie. Je me réjouis de la pensée qu'au commencement de l'été prochain l'affection et le devoir nous appelleront dans la New-England ; j'espère vous revoir à cette époque, très-chère et très-honorée dame. En attendant, croyez-moi, aujourd'hui comme toujours,

« Votre bien affectionnée

« MABEL VAUGHAN. »

En ce moment de douce attente et d'heureux songes, l'imagination pouvait parer l'avenir des plus brillantes couleurs ; mais l'espoir que Mabel avait exprimé dans la dernière partie de sa lettre ne devait pas se réaliser. Peu de temps après la réception des bonnes nouvelles dont lui avait fait part son élève chérie, miss Herbert fut rappelée de ce monde, et, quand Mabel revit enfin les lieux où s'était écoulée son enfance, ce ne fut que pour pleurer sur la tombe de sa première amie.

Ce ne fut pas moins vainement qu'elle avait compté sur le changement de lieux et de climat pour prolonger la vie de son père. La santé de M. Vaughan s'était trop affaiblie pour qu'on pût espérer autre chose qu'une amélioration provisoire. Quoiqu'il eût éprouvé un mieux sensible pendant l'hiver et que la résidence de Washington lui eût été à la fois agréable et avantageuse, il fut, au printemps, saisi d'une fièvre lente qui l'eut bientôt épuisé. Quand vint l'été, il s'inclina vers la terre comme un épi de blé mûr,

et s'éteignit doucement dans le magnifique domaine de sa fille, entouré de ceux qu'il aimait et les yeux fixés sur la céleste patrie.

« Je crois vous avoir entendu dire que vous avez connu autrefois Lincoln Dudley, Henry ? disait Bayard, un soir que les deux amis causaient ensemble à la ferme du lac.

– Certainement, répliqua Henry. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Parce que j'ai vu hier, en jetant les yeux sur la liste des passagers, qu'il s'était embarqué pour le Canada. Pauvre garçon ! il s'agite sans cesse, cherchant à fuir son plus cruel ennemi, c'est-à-dire à échapper à lui-même.

– Comme s'il était possible de rompre avec l'objet de quarante années d'adoration constante ! dit Vaughan. Et s'il pouvait y réussir, quel vide n'éprouverait-il pas, lui qui n'a jamais eu d'autre pensée, d'autre but que sa personne et ses propres jouissances.

– J'ai vu rarement un exemple de facultés précieuses aussi complètement perverties et gaspillées que celui dont il nous a rendus témoins, dit Percival. Johnson, un de ses anciens camarades, nous faisait, l'hiver dernier, à Mabel et à moi, un récit pitoyable de l'état dans lequel il est tombé ; il paraît qu'il ne digère plus qu'avec une peine excessive, qu'il en est venu à peser sa nourriture avec une exactitude scrupuleuse, qu'il sort à peine de chez lui, se permet tout au plus de respirer, et analyse les symptômes de son mal avec une attention malade. On dit même que son intelligence, autrefois si brillante, est sérieusement ébranlée, et qu'avant peu il sera tout à fait hypocondriaque.

– Quel dommage ! s'écria Henry, et quel avertissement !

– Oui, répliqua Percival, c'est une preuve frappante qu'une nature délicate et distinguée, une éloquence naturelle, un esprit cultivé, des talents même remarquables, sont des avantages funestes lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'une volonté ferme, d'une foi vive, d'un cœur loyal et généreux. Dudley a été pendant quelque temps pupille de mon père, et, à cette époque, il venait souvent à la maison ; je me rappelle l'admiration qu'il m'inspirait alors ; et je me souviens d'avoir entendu ma mère déplorer bien des fois l'égoïsme et la vanité qu'on avait développés en lui dès son âge le plus tendre et qui le rendaient insensible aux conseils de mon père.

C'est un de ces hommes, malheureusement trop communs dans le monde, qui, avec tout ce qu'il faut pour réussir, n'en perdent pas moins leur existence et influent d'une manière fatale et désastreuse sur la destinée de ceux qui leur sont attachés.

– Combien il se serait moqué autrefois d'un individu qui lui aurait offert le triste spectacle qu'il présente aujourd'hui ! répliqua Henry d'un air rêveur.

– Oui ; mais où l'insensé trouve de quoi rire, le sage ne peut que verser des larmes, » répondit Bayard.

Comme pour faire sentir la vanité des aspirations terrestres et manifester les desseins mystérieux de la Providence, moins d'une année après la mort de M. Vaughan, ce chemin de fer si ardemment rêvé, qui dans l'esprit du vieux gentleman devait le conduire à la fortune, cessa d'être une vision et devint une réalité palpable. Les projets et les plans qui avaient fatigué le cerveau affaibli du vieillard, et dont la chute lui avait brisé le cœur, furent enfin couronnés de succès ; les terres incultes de cette vallée déserte devinrent avec le temps un riche patrimoine pour Henry, pour Mabel et pour les jeunes Leroy : pas avant, néanmoins, que les bonnes résolutions du mari d'Hélène, que sa ferme volonté, son courage et sa persévérance, n'eussent été confirmés par des années de privation et de labeur ; que les deux fils de Louise n'eussent conquis leur part d'éloges mérités, vaincu noblement les tentations de la jeunesse, et travaillé avec l'ardeur qu'inspire la nécessité de se faire une position ; que Mabel, au milieu des charges et des devoirs qu'une nouvelle existence lui avait imposés, n'eût prouvé qu'elle était digne d'un homme dont les pensées étaient aussi généreuses que les actions étaient pures ; que Bayard lui-même n'eût trouvé dans une vie simple et utile un bonheur que l'argent ne pouvait augmenter, et qu'il n'eût acquis parmi ses concitoyens une position assez honorable et assez élevée pour que la richesse ne pût rien y ajouter.

Suivre Mabel dans la nouvelle carrière que lui ouvre la fortune, serait anticiper sur l'avenir. Son sort est celui de tous les mortels : les années qui mûriront ses joies et les rendront plus parfaites, lui apporteront nécessairement sa part d'inquiétudes et de chagrins. Le temps peut lui faire parcourir des sentiers couverts de fleurs ; il peut aussi l'abreuver

d'amertume et l'accabler d'afflictions ; mais ne devons-nous pas croire que chacune de ces épreuves la rapprochera du but final, et que le pèlerinage qu'elle accomplit ici-bas la conduira au céleste séjour ? Pour elle, comme pour tous ceux qui ont appris de bonne heure la grande leçon de la vie, le plaisir est sanctifié et la souffrance est dépouillée de ce qu'elle a de trop amer. Au milieu de la tempête, aussi bien que par un ciel pur, son cœur aperçoit Dieu, non pas comme un juge tout-puissant, mais comme le Père infini, source inépuisable de cet amour qui répand la clarté et la chaleur et qui fait vivre tous les êtres. Aussi croit-elle fermement à la bonté des actes si variés de la Providence, puisqu'ils découlent d'une main toute miséricordieuse qui ne blesse que pour guérir, et qui, au milieu des épreuves de cette vie, montre continuellement à celui qui l'adore une bannière dont la devise est le mot « Aimer. »

FIN.

COULOMMIERS. – Typographie PAUL BRODARD.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Mabel Vaughan

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65416034>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 École militaire.

2 Sorte de danse anglaise.

3 Boîte dont le couvercle est percé de trous et qui contient de la farine dont on saupoudre les rôtis.

4 *Thanksgivin* : fête de famille qui a lieu chaque année lorsque toutes les récoltes sont terminées, et dont le but est de se réjouir et de remercier Dieu de leur abondance.

Table des matières

1. Page de titre
2. MABEL VAUGHAN.
 1. CHAPITRE PREMIER.
 2. CHAPITRE II.
 3. CHAPITRE III.
 4. CHAPITRE IV.
 5. CHAPITRE V.
 6. CHAPITRE VI.
 7. CHAPITRE VII.
 8. CHAPITRE VIII.
 9. CHAPITRE IX.
 10. CHAPITRE X.
 11. CHAPITRE XI.
 12. CHAPITRE XII.
 13. CHAPITRE XIII.
 14. CHAPITRE XIV.
 15. CHAPITRE XV.
 16. CHAPITRE XVI.
 17. CHAPITRE XVII.
 18. CHAPITRE XVIII.
 19. CHAPITRE XIX.
 20. CHAPITRE XX.
 21. CHAPITRE XXI.
 22. CHAPITRE XXII.
 23. CHAPITRE XXIII.
 24. CHAPITRE XXIV.
 25. CHAPITRE XXV.
 26. CHAPITRE XXVI.
 27. CHAPITRE XXVII.
 28. CHAPITRE XXVIII.

29. CHAPITRE XXIX.
 30. CHAPITRE XXX.
 31. CHAPITRE XXXI.
 32. CHAPITRE XXXII.
 33. CHAPITRE XXXIII.
 34. CHAPITRE XXXIV.
 35. CHAPITRE XXXV.
 36. CHAPITRE XXXVI.
 37. CHAPITRE XXXVII.
 38. CHAPITRE XXXVIII.
 39. CHAPITRE XXXIX.
 40. CHAPITRE XL.
 41. CHAPITRE XLI.
3. Notes
 4. À propos de cette édition numérique